

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES / UNIVERSITÀ CA' FOSCARI

Thèse de doctorat

Anthropologie sociale et ethnologie / Storia sociale europea

**LA PARABOLE DE LA PALOURDE :
ontogénèse d'un attachement inter-spécifique dans la lagune de Venise.
Ethnographie de son récit biographique**

Florence MÉNEZ

Sous la direction des professeurs Philippe DESCOLA et Glauco SANGA

Thèse soutenue publiquement le 27 novembre 2015 à Venise

Membres du jury :

Nadia BREDA, professeur, Università degli studi di Firenze. Rapporteur

Florence BRUNOIS-PASINA, chercheur, CNRS, Laboratoire d'anthropologie sociale

Philippe DESCOLA, professeur, EHESS, Paris. Directeur

**Christine PAILLARD, directrice de recherche, CNRS, Université de Bretagne
occidentale. Rapporteur**

Glauco SANGA, professeur, Università Ca' Foscari, Venise. Directeur

Francesco VALLERANI, professeur, Università Ca' Foscari, Venise



Università
Ca' Foscari
Venezia

Scuola Dottorale di Ateneo

Graduate School

Dottorato di ricerca

in Storia Sociale Europea

Ciclo 26

Anno di discussione 2015

LA PARABOLE DE LA PALOURDE :

**ontogénèse d'un attachement inter-spécifique dans la lagune de
Venise.**

Ethnographie de son récit biographique

**SETTORE SCIENTIFICO DISCIPLINARE DI AFFERENZA: L-LIN/01 -
glottologia e linguistica**

Tesi di Dottorato di Florence MÉNEZ, matricola 955908

Coordinatore del Dottorato

Prof. Mario Infelise

Tutore del Dottorando

Prof. Glauco Sanga

Co-tutore del Dottorando

Prof. Francesco Vallerani

Remerciements

Ce long chemin avec la palourde philippine et ses prédateurs, n'aurait pu être initié, continué et achevé sans les précieuses rencontres qui me permirent de tracer la route.

Je souhaite tout d'abord exprimer ma reconnaissance aux membres du jury pour avoir pris connaissance du résultat de ce travail de recherche : mes directeurs de recherche M. Philippe Descola et M. Glauco Sanga pour leur soutien et intérêt dans les différentes phases du cheminement ; Mme Florence Brunois-Pasina, qui me guida et m'encouragea avec patience et passion, même lorsqu'elle était sur un terrain éloigné ; Mme Christine Paillard, pour sa longue histoire commune avec les palourdes ; M. Francesco Vallerani, pour son approche des enjeux vénitiens ; Mme Nadia Breda, pour son engagement.

Je remercie également M. Mario Infelise, directeur de l'École doctorale de Ca' Foscari, Mme Franca Tamisari, Mme Federica Cavallo et M. Gianluca Ligi, ainsi que Mme Lisa Cardin, correspondante précieuse ; au Laboratoire d'anthropologie sociale, M. Perig Pitrou, M. Salvatore D'Onofrio, Mme Tiziana Manicone pour son aide indispensable et son amabilité réconfortante, Mme Sandrine Lecointre, et les doctorants du LAS, notamment Helena Prado, avec qui les échanges furent toujours enrichissants.

Toute ma reconnaissance va également à M. Sergio Dalla Bernardina, sans qui ce chemin n'aurait pu commencer, à l'époque où je renâclais à retourner à Venise, après une visite-éclair en septembre 1988. Mes rencontres successives avec un rat, des algues en décomposition et une masse de touristes, me firent considérer ma qualité d'invasive parmi les invasifs.

Mes remerciements vont à tous ceux qui ont bien voulu me montrer, avec passion, force, colère ou résignation et fatalisme, leur lagune, leur vie, leur palourde singulière :

M. Michele Pellizzato pour son aide constante, ainsi que M. Paolo Breber ;

à Pellestrina, Aldo Marmi et Luigia Ghezzi, Otello Vianello et Catina, Nico Gorin, Gianfranco Vianello, Attilio Menetto, Livio Giada, Maurizio Vianello et sa famille ; à Burano, la famille V., parents et fils ; sur l'île de Sant'Erasmus, l'apiculteur Elio Mavaracchio, et Valter Codolo ; les filets, les salicornes et les marais du Sud auraient gardé leurs secrets sans la famille Bognolo, père et fils, de l'île de la Giudecca ; pour les balades à la découverte de la lagune Nord, et la halte paisible à San Francesco del Deserto, Bruno Polesel et sa femme Bruna ; à Chioggia, Armidio et Valentino B., Manuela Tiozzo, Luigino Pelà, Alessio Ravagnan, Lino, Gianni, Andrea, Roberto, Massimo (de la VISMA) ; dans le Delta du Pô, à Goro et à Scardovari, les biologistes Emanuele Rossetti, Marcello Binatti, Pierpaolo Piva, les membres de la Pro Loco di Goro pour les conversations auprès du poëlon ; Nicola Renata Frisati pour sa traduction du poème sur la palourde de Goro ; à Marano Lagunare, Aurelio Zenttilin ; le Lieutenant colonel Alberto Catone pour m'avoir autorisé à mener des entretiens avec des membres des Gardes des finances, et de façon anonyme les Carabiniers et Gardes des finances, les personnels de la Province, de la Région et de la Commune de Venise, de la mairie de Chioggia, du *Magistrato alle Acque*, des capitaineries des ports de Venise et de Chioggia, le Museum d'histoire naturelle de Venise, l'Istituto Veneto, le Département Sciences naturelles de l'Université Ca' Foscari de Venise, les membres du GRAL, actuels et passés, les membres d'Agriteco, du CORILA, du Consorzio Venezia Nuova, du Parco della laguna, de Veneto Agricoltura ;

pour les fournitures de documentation et l'aide qu'ils m'ont procuré dans la compréhension des administrations : Roberto Chiaia, Alessandra Liviero, Giuseppe Cherubini, PierPaolo Penzo, Franco Pranovi, Luca Rossetto, la *Fondazione della pesca*, Lucio Perini, OP Fasolari, et la *Clodiamare* ; ainsi que, pour les enjeux écologiques de la lagune, Gianfranco Bettin, Alessandra Taverna et Stefano Borella ;

et tant d'autres interlocuteurs que je ne peux nommer mais qui peut-être se reconnaîtront dans ces pages.

Je n'aurais pu mener à bien cette thèse sans l'appui de la Bibliothèque nationale, et notamment de Mme Jacobsen, de M. Jean-Marie Compte, et de Christine Patureau. Le docteur Gagliardi me permit ce privilège rare d'un séjour parfaitement studieux dans cet univers de verdure et de Palladio. Pour leur accueil et leur aide au *Centro Vittore Branca*, je remercie également Marta Zoppetti et Massimo Busetto ; pour la *Domus Clugiae* de Chioggia Sandra Boscolo, Alessandro Doria, Antonio Mauro. Mes séjours *fondamenta Barbarigo* auraient été moins attendus sans l'accueil toujours chaleureux et l'amitié d'Alexander Sera.

Je remercie chaleureusement tous ceux que j'ai eu la chance de cotoyer durant ces années :

les membres du GHZH, Groupe d'histoire des zones humides, de l'EASA, Association européenne des anthropologues sociaux et de la SFHST, Société française d'histoire des sciences et des techniques ; M. Eric Rieth ; Hélène Adam, Sylvie Baron et Sylvie Friedman, pour nos débuts à nous débattre avec les algues envahissantes à l'UBO ; Patricia Pellegrini, Fong-Ming Yang, Alix Levain ; Michel Girin et Corinne Caroff du CEDRE ; Giovanna Trevisan et Cristina Mauracher ;

mes amies et amis : Aline Raynaud pour son amitié indéfectible, ses messages de réconfort et ses lectures et corrections attentives et scrupuleuses ; Paola Gazzola pour son soutien affectif et intellectuel inconditionnel et indispensable, le partage de nos doutes communs, ses traductions et la découverte des collines de l'arrière-pays trévisan ; mes colocataires de la petite maison de la *calle Cocco*, Maddalena Barengi et Liza Lizzi ; Andrea Rutigliano, pour son aide dans les prémices de ma recherche ; Giovanni Bulian et Saša Raicevich ; Stefano Spagnolo ; Franco Tamoni et Catia, Ettore Bortolotto, Anna Cartoni, Takeo et Nicolò Watanabe, Roberta Valmarena et Anna Consonni et leurs familles, Anna Pollini, Alessandra Minotto, Marianna Zannoni et Federico Gnech, Passiflore, Giacomo Pasqualetto, Giangiacomo Stiffoni, Mario Anton Orefice.

les personnels des bibliothèques où j'ai pu trouver documentation et refuge studieux : à Venise, la *Querini Stampalia*, la BAUM, la *Marciana*, la *Manica Lunga* de la Fondation Cini, la *Biblioteca di didattica* ; la *Videoteca Pasinetti* ; à San Pietro in Volta, la *Biblioteca Cagnaccio di San Pietro* ; à Chioggia, la *Biblioteca Cristoforo Sabbadino* ainsi que les archives communales ; à Paris, la Bibliothèque nationale de France et mes collègues de la salle X (merci de m'avoir incessamment ouvert le carrel avec des paroles d'encouragement !), la Bibliothèque Claude Lévi-Strauss du LAS, la Bibliothèque Italo Calvino de l'Institut culturel italien, et la Médiathèque du Musée du Quai Branly.

ma très nombreuse famille bretonne, implantée ici et ailleurs, et notamment Agnès et Alain. Christine, j'ai entendu moi aussi les paré-à-virer, resterais-je mousse ?

Enfin, je souhaite dédier cette thèse
à mes parents, à mes enfants et à mon compagnon de vie.

1983, ville industrielle du Nord du Mexique, point de rupture et d'ouverture. Ce choc de l'altérité ne trouvait pas de mots à notre retour, et c'est sans doute l'ethnographie qui a pansé ce silence. Lente absorption du monde, lente restitution qui dura trois décennies. Merci pour votre patience, votre soutien, et d'être vous tout simplement.

Aux contes où les loups tombaient dans les puits succédèrent les histoires de palourdes tournoyantes. Merci Tinaïg, indispensable éclairceuse de l'ADN, attentive et encourageante, et merci Louen, précieux allié du quotidien, prêt aux levers à cinq heures du matin pour embarquer. Malgré mes absences et la présence des palourdes, vous preniez chacun un chemin, que je vous souhaite toujours meilleur.

Francesco, ce n'est pas la Thève qui « *bruissait à notre gauche, laissant à ses coudes des remous d'eau stagnante où s'épanouissaient les nénuphars jaunes et blancs, où éclatait comme des pâquerettes la frêle broderie des étoiles d'eau* ». Nous avons dû prendre un détour, plaisant, par la lagune de Venise, mais nous accosterons aussi à ces berges-là.

Sommaire

Remerciements.....	7
Sommaire.....	11
Conventions.....	15
Développement des principaux acronymes et institutions cités.....	17
Glossaire.....	19
Index des illustrations.....	21
Introduction générale.....	25
La disparition des algues creuse le lit de la palourde.....	30
Genèse d'une nouvelle problématique.....	35
Faire parler la palourde : une nouvelle rhétorique aux risques de l'incompréhension.....	39
Mettre en œuvre une ethnographie des récits.....	42
En situation d'observation.....	48
Cartographie.....	55
PARTIE I : Composer, décomposer son monde.....	61
Chapitre I. La lagune de Venise : un monde ouvert aux mutations ?.....	65
Introduction.....	65
I.1. La lagune, un monde du vivant aux règles strictes.....	66
I.2. La lagune « corps récepteur ».....	73
I.3. Un équilibre en rupture continue.....	78
I.4. Protéger et gouverner.....	82
I.5. La lagune, un espace incarné.....	86
Conclusion.....	91
Chapitre II. Renversement de perspective : de l'eau à la terre, aux marges du littoral vénitien... 97	97
Introduction.....	97
II.1. Sur l'île de Pellestrina : vivre avec l'idée de la disparition ?.....	99
II.2. À Chioggia, en bordure de la marge.....	114
II.3. Les cultures lagunaires et la prédation comme héritage commun.....	126
II.4. Individuer les signes de <i>Tapes philippinarum</i> dans cette complexité partagée.....	135
Conclusion.....	146
Cahier d'illustrations chapitre II.....	151
Chapitre III. Allochtone ou autochtone ? Définir sa place dans la relation homme/mollusque..159	159
Introduction.....	159

III.1. L'identité de la palourde.....	161
III.2. Édifier les frontières entre palourdes.....	166
III.3. Scénario d'une ontogénèse.....	169
III.4. Résoudre l'anomalie : reconstruction mythique de l'arrivée de la palourde	180
III.5. La palourde philippine : alien ou mutante ?.....	189
III.6. Co-évoluer avec une « espèce invasive » ?.....	198
III.7. Nommer, classer la palourde, pour dissimuler l'altérité.....	209
III.8. De la philippine à l'« authentique » palourde : le parcours de l'intégration	213
III.9. Enraciner l'altérité pour acter l'authenticité	219
Conclusion.....	221
Cahier d'illustrations chapitre III	225
Chapitre IV. Manger la palourde pour mieux gérer l'altérité	233
Introduction	233
IV.1. L'incorporation de la palourde : manger l'immangeable.....	235
IV.2. Hybrider pour transformer l'altérité : acter la métamorphose	246
IV.3. L'authenticité, concept mouvant.....	249
IV.4. Purifier le corps de la palourde et le sien	252
IV.5. Cacher la palourde polémique : une mise en scène de l'absence.....	261
IV.6. La palourde hors de l'infamie collective dans le Delta du Pô	266
IV.7. Manger sa proie : revivre le voyage de la palourde.....	273
Conclusion.....	278
Cahier d'illustrations chapitre IV	281
PARTIE 2 : Agir sur son monde.....	287
Chapitre V. Inventions et réinventions d'une praxis.....	290
Introduction	290
V.1. Génèse d'une co-évolution entre ressource et prédateurs	292
V.2. Invention d'une technologie hybride	299
V.3. <i>Homo-philippinarum</i> , un nouvel être : étranger <i>ma non troppo</i>	302
V.4. S'auto-définir dans la chiourme : l'invention d'une confrérie de praticiens.....	311
V.5. Abuser de la proie : le manège des nouveaux prédateurs.....	315
V.6. Moderniser la prédation.....	318
V.7. Une technique d'un nouveau genre	322
Conclusion.....	325
Cahier d'illustrations chapitre V	327
Chapitre VI. Transformer la tradition maritime aux nouvelles aires et ères de chasse	333

Introduction	333
VI.1. L'expérience maritime revisitée	335
VI.2. L'équipement maritime revisité	338
VI.3. Harmoniser le prédateur à sa proie	343
VI.4. Administrer le climax.....	346
VI.5. La drague vibrante : une technique innovante.....	355
VI.6. Une liberté illusoire ?	360
VI.7. Coopérer entre <i>homo-philippinarum</i>	363
Conclusion.....	367
Cahier d'illustrations chapitre VI	371
Chapitre VII. Un nouvel ordre de la lagune.....	375
Introduction	375
VII.1. La palourde, figure du politique.....	377
VII.2. De l'invention du GRAL à la « palourde d'�tat »	382
VII.3. Quand l'état s'en m�le, la palourde reste au poulailler	395
VII.4. Quand la semence ne respecte pas les frontières établies	399
VII.5. De prédateur � éleveur : la métamorphose sociale aux faits de l'ADN	412
VII.6. Contrôler pour épurer l'expérience.....	424
VII.7. « Pour faire un bon ordre, il faut un bon désordre »	427
VII.8. Des délits solubles dans l'eau ?.....	433
VII.9. Mourir pour renaître ?	440
Conclusion.....	447
Cahier d'illustrations chapitre VII.....	451
Conclusion générale	461
La frontière floue.....	463
Bibliographie	469
Références générales, anthropologie.....	469
Références administratives et de biologie marine.....	483
Œuvres littéraires.....	487
Filmographie	488
Webliographie.....	489
Annexes	491
<i>D'après Pellizzato et Ross, 2004 et PROVINCIA 2009</i>	493
Estratto per riassunto della tesi di dottorato	499

Conventions

La palourde philippine, dont le taxon latin est *Tapes philippinarum* (Adams et Reeve, 1850), prend en France le nom commun de palourde japonaise et dans les pays anglo-saxons celui de Manila clam. Palourde philippine est la traduction littérale du nom latin et du nom commun *vongola filippina*, dénomination utilisée en Italie. Celle-ci a été privilégiée dans cette thèse, les allusions aux Philippines étant nombreuses et devenant sans objet si l'on évoque la *palourde japonaise*, et bien que, quel que soit le pays accolé au taxon, il renvoie dans l'imaginaire collectif à une localisation asiatique.

La terminologie en italien, en dialecte vénitien ou en latin est reportée en italique. Un astérisque renvoie au glossaire pour la première utilisation dans le texte des termes d'écologie et de topographie lagunaires et d'administrations.

Les extraits d'entretiens ainsi que les expressions utilisées par les interlocuteurs sont présentés entre guillemets suivis ou précédés d'une mention précisant le lieu, la date et le numéro de l'entretien dans une série chronologique (Pellestrina 2009, 6) ou dans le texte avec un prénom d'emprunt pour certains entretiens fréquemment cités. Certaines personnes ayant joué un rôle identifiable dans le parcours de la palourde philippine en lagune de Venise sont citées (avec leur autorisation) nommément, tels le biologiste expérimentateur et le propriétaire du chantier naval inventeur de la herse vibrante. D'autres, dont je dresse le portrait, et que je cite souvent, ont des prénoms d'emprunt, tel Flavio le néo-pêcheur abusif, Elio le vénériculteur, Andrea le pêcheur expérimenté de palourdes et Luigi, pêcheur converti en skipper.

Si une note n'est pas présente cela signifie que le(s) terme(s) entre guillemets ont été fréquemment utilisés par divers interlocuteurs.

Les entretiens ont été transcrits la plupart du temps directement en italien, même lorsque des expressions en dialecte ou des phrases entières avaient été employées. S'agissant de discours oraux, les extraits d'entretiens traduits en français ont été légèrement réécrits pour une meilleure lecture. La version italienne est donnée en note.

Les citations d'ouvrages et de journaux sont présentées entre guillemets et en italique. Les extraits d'articles de journaux, ainsi que certaines citations d'auteurs italiens ou anglophones, ont tous été traduits par moi en français.

Les dénominations d'institutions particulières au territoire, tel le *Magistrato alle Acque* et le *Consorzio Venezia Nuova* ont été laissées en italien, signalées en italique,

tandis que la forme française a été utilisée pour la Province et la Région, dont il existe l'équivalent administratif en France (Département et Région). Les citations des textes de ces administrations sont données avec le sigle MAV pour *Magistrato alle Acque* et PROVINCIA pour la Province de Venise.

Développement des principaux acronymes et institutions cités

Dans le corps de la thèse, les termes développés sont signalés par un astérisque.

ACTV : *Azienda consorzi trasporti veneziano*, les transports publics qui regroupent les moyens de locomotion lagunaires (*vaporetti*, *motoscafi*) et terrestres (bus). L'ACTV s'appelait auparavant **ANIAL** : *Azienda di navigazione interna lagunare*.

Commune de Venise : la Commune de Venise désigne à la fois la mairie, et la communauté de communes, appelées « municipalités », au nombre de six. Nous utiliserons le terme « Commune de Venise » pour désigner cet ensemble. La Commune de Venise concentre le quart de la population de la région Vénétie, qui compte au total 270 000 habitants. La majeure partie des habitants vit en-dehors des îles. La lagune est parcourue par un réseau de 177 canaux et elle est parsemée de 120 îles dont la plus peuplée est le centre historique de Venise, avec moins de 60 000 habitants.

Consorzio Venezia Nuova : le Consortium « Venise nouvelle », mis en place en 1982 dépend directement du Ministère des infrastructures et des transports. C'est le concessionnaire unique pour la réalisation, sous la direction du Magistrato alle acque, des différents travaux hydrographiques et les reconstructions des quais et des *barene* (dont le plus célèbre et controversé est actuellement le MOSE). **Voir Magistrato alle acque et MOSE.**

COSPAV (*Consorzio per lo Sviluppo della Pesca e dell'Acquacoltura nel Veneto*) : Groupement pour le développement de la pêche et de l'aquaculture en Vénétie. Laboratoire de biologie à l'origine de l'expérimentation de la palourde philippine.

Co.Ve.Al.La. (*Consorzio veneto allevamenti lagunari*) est créé en 1998 à l'initiative des coopératives de pêche en lagune. Ce consortium regroupe à ses débuts 120 coopératives. De 1998 à 2005, le consortium gérait le système des concessions de la vénériculture en faisant l'intermédiaire entre les coopératives de pêche, le *Magistrato alle Acque* et la Province de Venise principalement.

CNR : Conseil national de la recherche.

EEE : Espèces Exotiques Envahissantes ; en anglais IAS, *Invasive alien species* . **Voir NIS.**

GRAL (*Gestione Risorse Alieutiche Laguna di Venezia*) : Gestion des ressources halieutiques de la lagune de Venise. Instauré en 2005 par la Province de Venise pour la gestion de la vénériculture en remplacement du Co.Ve.Al.La. Pendant les années de ma recherche, le *Magistrato* était dirigé par l'ingénieur Patrizio Cuccioletta, également président du *Provveditorato interregionale alle Opere pubbliche per il Veneto, Trentino Alto Adige e Friuli Venezia Giulia*.

ICRAM (*Istituto Centrale per la Ricerca Scientifica e Tecnologica applicata al Mare*) : Institut centrale pour la recherche scientifique et technologique appliquée à la mer.

INAIL (*Istituto nazionale per l'assicurazione contro gli infortuni sul lavoro e le malattie professionali*) : services publics d'assurances contre les accidents, maladies professionnelles et invalidités pour les personnes en activité salariée.

INPS (*Istituto nazionale della previdenza sociale*) : Caisse de retraites

Ligue du Nord (*Lega Nord*) : Le mouvement qui est connu actuellement sous le nom de *Lega Nord* (Ligue du Nord pour l'indépendance de la Padanie) a été créé par Umberto Bossi en 1989 de la fusion de la Ligue lombarde et de la Ligue vénitienne. Entre autres revendications, il promeut le fédéralisme, l'indépendantisme de la « région padane », l'euroscepticisme. Le parti est décrit comme populiste et xénophobe (AVANZA 2008).

LIPU (*Lega italiana protezione uccelli*) : Ligue de protection des oiseaux.

MAV (*Magistrato alle Acque*) : Magistrat des eaux. Cet organisme public dépend directement du Ministère des infrastructures et des transports. Il s'occupe de la gestion, de la sécurité et de la tutelle de la lagune.

Ministero delle politiche agricole alimentari e forestali : Ministère des politiques agricoles, alimentaires et forestières

MOSE (*MOdulo Sperimentale Elettromeccanico*) : Module expérimental électromécanique. L'acronyme MOSE rappelle en italien *Mosè*, Moïse. Le MOSE est l'une des plus importantes œuvres d'ingénierie hydraulique en Italie. Commencé en 2003, le chantier devait être achevé en 2014. Le MOSE est constitué de quatre digues mobiles, composées de soixante dix huit parois de béton creux, d'une longueur totale de 1,5 kilomètres. Le chantier, qui a coûté jusqu'à l'année 2014 plus de 5 milliards d'euros, dépassant largement l'enveloppe prévisionnelle, est l'objet d'un scandale politico-financier en Vénétie. Le projet a toujours été contesté par les citoyens, dont le maire précédent, Massimo Cacciari, et les pêcheurs. Un des motifs de contestation concerne les changements hydrographiques que les travaux, par les creusements des embouchures, entraînent. L'Association NoMose devenue *Associazione Ambiente Venezia* a inventé l'acronyme de MOStro Ecologico, « monstre écologique », pour qualifier le projet. Le système financier révélé en juin 2014 et les arrestations qui en ont découlé ont montré de façon ironique la justesse des revendications des associations contre le projet.

NIS (*non-indigenous species*) : Espèces non-indigènes.

PROVINCE DE VENISE : la Province, entité administrative correspondant en France au département, réunit 44 communes et plus de 800 000 habitants sur un territoire hétérogène, avec une partie littorale et touristique et une partie de terre ferme industrielle et agricole. Pendant que je réalisais ma recherche, la Province de Venise fut administrée à partir des élections de 2010 par Francesca Zaccariotto (Ligue du Nord).

RÉGION VÉNÉTIE : la Région englobe près de 5 millions d'habitants et comprend 7 Provinces. Luca Zaia (Ligue du Nord) est le gouverneur de la Région depuis 2010. Au

moment où je terminais cette recherche la Province allait disparaître, comme neuf autres Provinces en Italie, au profit de « villes métropolitaines ». C'est l'une des régions d'Italie les plus développées économiquement ; son PIB est d'environ 147 millions d'euros par an. Les productions primaires (pêche, agriculture et chasse) n'en représentent que 2 %. La richesse provient de nombreuses PME et PMI familiales qui ont émergé dans les années 60 et du tourisme pour plus de 20 % du chiffre total. Le niveau de scolarité est un des plus importants d'Italie.

RINA : *Registro italiano navale*. Registre italien d'inscription navale.

SIC : Site d'Intérêt Communautaire instaurée par le réseau Natura 2000

USSL, AUSSL ou ASSL (*Unità locale sanitaria*) : Agences Unités locales Sociales et Sanitaires

ZPS : Zone de Protection Spéciale. Voir **SIC**

Glossaire

***Acqua alta* (pl. *Acque alte*)** : phénomène des hautes marées dû aux mouvements des astres et aux conditions météorologiques, accentué par le fait que le Haut-Adriatique est en cuvette. *L'acqua alta* est dite « exceptionnelle » lorsqu'elle rejoint la valeur de 140 mètres au-dessus du zéro marégraphique. La plus élevée enregistrée au XX^e siècle est celle de 1966 ; le centre historique de Venise fut inondée par une hauteur au-dessus du niveau de marée de 1 mètre 90 d'eau. Les *acque alte* sont minutieusement monitorées par la Commune de Venise. La fréquence et la hauteur de ces hautes marées sont en augmentation chaque année. Voir **Subsidence** et **eustatisme**.

Altavela : filet fixe de différentes tailles que l'on plonge et relève périodiquement grâce à une poulie.

***Barena* (pl. *Barene*)** : les *barene* sont des schorres, îles basses et plates, de forme irrégulière, recouvertes par les hautes marées, sur lesquelles poussent une végétation halophile, et vit une faune composée d'insectes, d'oiseaux et de petits mammifères. Les *barene* ont toujours eu un rôle primordial, notamment parce qu'elles régulent l'hydrodynamisme : c'est pourquoi des travaux sont menés par le *Consorzio Venezia Nuova* pour la restructuration de certaines d'entre elles.

Bricola (pl. Bricole) : la *bricola* est un pilotis planté dans la vase, le plus souvent un tronc de bois. Elle sert de balise. Le Duc-d'Albe réunit trois pilotis signalant les entrées et sorties de canaux et délimitant les zones où la profondeur est différente. La **palina** est un pilotis seul destiné à l'arrimage des bateaux. Ces pilotis portent un numéro, utile pour se localiser par temps de brume.

Casòn (pl. Casoni) : cabanes sur pilotis en bois, en pierre ou en zinc, parfois de grande valeur architecturale, comme celles des vallées de pêche (*Cason della valle Zappa* par exemple), ou construites de bric-et-de-broc. Les plus grandes peuvent servir d'habitation, mais le plus souvent ils servent de refuge aux pêcheurs en cas de mauvais temps, de remise pour y ranger le matériel, ou pour y dormir et surveiller les environs, comme dans les *casoni* actuellement utilisés près de Chioggia sur les zones en concession.

Eustatisme : montée du niveau de la mer.

Eutrophisation : accumulation de nutriments dans l'eau avec des baisses conséquentes de la quantité d'oxygène et des développements d'algues, notamment dans les zones littorales peu profondes.

Ghebbo (pl. Ghebbi) : petit canal sinueux de formation naturelle qui coupe une *barena*. Canal secondaire peu profond.

Paluda (pl. Palude) : marais, marécage, bas-fonds émergents.

Secca (pl. Secche) : bas-fond, sèche qui affleure lors des basses-marées.

Seràja, Seràgia o Serràggia, serraglia : système de fermeture temporaire de territoires, par des filets et des pieux, à l'usage de la pêche.

Subsidence : la subsidence est l'affaissement du sol, qui provoque par conséquent l'*acqua alta*, les hautes marées qui submergent régulièrement la ville

Terre ferme (terra ferma) : le territoire appelé « terre ferme » englobe Marghera et Mestre, et d'une manière plus générale, les espaces au-delà du pont de la Liberté, reliant le centre historique de Venise aux espaces suburbains. La limite géographique terre ferme/lagune détermine par l'opposition de la permanence et de l'impermanence des éléments, une frontière de l'altérité.

Velma (pl. velme) : îlots le plus souvent immergés, à découvert seulement à marées basses, composés de boue et de sable. Les *velme* sont comme les *barene* parmi les témoins des modifications hydrographiques.

Index des illustrations

Toutes les photographies sont de l'auteur de la thèse, sauf mention contraire.

Figure 1. Golfe de Venise. Carte de Vincenzo Coronelli, 1688.....	55
Figures 2. L'Italie du Nord (carte Michelin) et la carte des provinces de la Région Vénétie.....	55
Figure 3. Carte de la lagune de Venise, 2003 (Province de Venise).....	56
Figure 4. Photographie satellite de la lagune de Venise. <i>Consorzio Venezia Nuova</i> , 2009.....	57
Figure 5. Table 101 de l'Atlas de la lagune de Venise (Osservatorio naturalistico della laguna del comune di Venezia 2006).....	58
Figure 6. Vue aérienne des travaux du MOSE à l'embouchure de Chioggia. <i>Consorzio Venezia Nuova</i> , 2013	151
Figure 7. Perspective vers le nord à la même embouchure. <i>Consorzio Venezia Nuova</i> , 2013.....	151
Figure 8. Un quai de Pellestrina. Octobre 2011	152
Figure 9. Le quartier Busetto à Pellestrina où j'habitais pendant l'hiver 2011	152
Figures 10. Sur la photographie de droit, le canal San Domenico, qui longe l'île des <i>cantieri</i> ; sur la photographie de droite, le canal Vena avec en premier plan le marché aux poissons.....	153
Figure 11. . Croquis réalisé à main levée par un vénériculteur lors d'un entretien, Pellestrina, août 2009	153
Figure 12. Pêcheurs en lagune. Photographie réalisée par Tomaso Filippi vers 1894-1897	154
Figure 13. Herses accrochées à un Duc-d'Albe devant San Pietro in Volta, octobre 2011.....	154
Figure 14. Photographies des deux palourdes, extraites du <i>Manuel d'élevage</i> (PAESANTI, PELLIZZATO 2000 : 8).....	225
Figure 15. Dessins de l'affiche de la Province de Venise représentant la <i>vongola adriatica</i> et la <i>vongola</i>	226
Figure 16. Dessins de l'affiche de la Province de Venise représentant la <i>vongola verace</i> et la <i>vongola filippina</i>	226
Figure 17. La table 100 de l'Atlas de la Lagune de Venise recense la distribution de deux espèces allochtones, les crabes <i>Crassostrea gigas</i> et <i>Rhitropanopeus harrisi</i>	227
Figure 18. Palourdes <i>Tapes semi-decussatus</i> au marché de Chioggia, février 2010.....	228
Figure 19. « Produit non dépuré et non apte à la consommation humaine ».....	257
Figure 20. Contiguïté des usages sur l'espace du <i>bacàn</i> . Ile de Sant'Erasmus, mai 2010	281
Figure 21. Après avoir fermé le sachet : l'inspection olfactive. Juillet 2011	281
Figure 22. Sur l'île San domenico, Juillet 2011	282
Figure 23. Lettres lumineuses à l'entrée de la <i>Sagra</i> , Goro, juillet 2014	282
Figure 24. Poêlon de palourdes et leur cuisinier, par ailleurs vénériculteur. Goro, juillet 2014	283
Figures 25. « Petite place de la palourde authentique », entre la coopérative de pêche de Goro et le port. Affiche annonçant le calendrier du « huitième tournoi de la palourde »	283
Figure 26. Poème en l'honneur de la palourde, distribué au marché de Goro.....	284
Figure 27. « Virgule la palourde de Goro » est une création de la Région de Ferrare.....	284
Figure 28. Râteau manuel. Extrait du <i>Manuale degli attrezzi e sistemi di pesca in Provincia di Venezia</i> (2011).....	327
Figure 29. Les deux outils qui serviront à la pêche. Burano, juin 2010	327
Figure 30. Le rastrello utilisé sur le bateau. Près de Burano, Lagune Nord, juin 2010	328
Figure 31. <i>Manuale degli attrezzi e sistemi di pesca in Provincia di Venezia</i> (2011).....	329

Figure 32. Un moteur Yamaha fixé sur la barre de métal, sur un <i>drifting</i> à quai, <i>Canal Vena</i> , Chioggia, janvier 2010	329
Figure 33. <i>Driftings</i> près du marché de gros de Chioggia, mars 2010	330
Figure 34. Prospectus publicitaire posé sur le comptoir d'une coopérative de pêche à Pellestrina en 2010	330
Figure 35. Drague vibrante. <i>Manuale degli attrezzi</i> 2011	371
Figure 36. Drague vibrante équipant un bateau de Pellestrina. Durant la manifestation de mai 2010, Venise.....	371
Figure 37. Cycle biologique des Vénéroïdes (extrait de BOATTO PELLIZZATO 2005)	401
Figures 38. Illustrations du <i>Manuale di divulgazione. Serie acquacoltura. Tapes philippinarum</i> (2000).....	451
Figure 39. Quelques <i>driftings</i> en premier plan. En second plan, les bateaux équipés de herses vibrantes amarrés sur les Zattere, 22 mai 2010.....	452
Figures 40. Affiches de protestation. Manifestation mai 2010.....	453
Figure 41. Prospectus de « présentation du projet » (2011) pour le « tourisme pêche dans la Lagune Nord : un musée à ciel ouvert »	458

Introduction générale

« Elles ont toutes disparues, et nous disparaîtrons aussi ». Cette sentence sans appel revint sans cesse tout au long de cette recherche ethnographique sur les frontières communes entre hommes et palourdes dans la lagune de Venise. Mes interlocuteurs m'annonçaient sans ambages la mort de la palourde philippine (*Tapes philippinarum*), qui entraînait la leur. Pour un habitant du littoral, être au monde ne pouvait se dissocier de la trajectoire de ces palourdes allochtones inséminées en 1983. Dans ces associations interspécifiques, un collectif d'humain s'auto-définissait par la manière dont il avait grandi, tissé des modes relationnels avec les palourdes, et dont il mourrait avec elles. Cette thèse relate ces moments de crise et explore les relations ambiguës qui se sont échafaudées avec la palourde philippine. A travers ce prisme, il est possible d'observer les modes de composition, décompositions et recompositions des liens et des attachements entre tous les actants. Le mouvement gravitationnel engagé par et autour de la palourde lui fait jouer dans la mosaïque de la société littorale un rôle de catalyseur : elle cristallise et fait rejaillir des problèmes jusque là endormis ou implicites.

Il est nécessaire de remonter la chronologie des événements d'abondances en lagune avant d'envisager successivement un état de profusion de la palourde à sa raréfaction pour atteindre aujourd'hui les limites de l'extinction, autant de transformations qui expliciteront l'intensité et la dramaturgie que recèlent les récits de cette histoire que nous avons qualifié de parabole. La forme parabolique que les apparitions et disparitions des éléments constitutifs de ce milieu donnait à mes recherches est calquée sur le mouvement classique en biologie des phénomènes invasifs : naissance, explosion, décadence.

Avant d'arriver au complexe homme/animal et spécifiquement homme/palourde dans ces communautés hybrides évoluant au sein d'un monde *a priori* connu et reconnu, nous allons prendre comme point de départ le complexe homme/végétal. Dans les années 1980, la plus grande lagune de la Méditerranée était sujette pendant les périodes estivales à de longues crises d'eutrophisation*. Les effets les plus visibles des crises eutrophiques sont les proliférations d'algues, notamment d'ulves (*Ulva rigida*). Si de nombreux cas sont répertoriés de par le monde, celui de la lagune de Venise était le plus

important pendant cette période, avec par exemple, en juin 1987, une estimation de biomasse algale de 550 000 tonnes de poids frais (SFRISO et al., 1989). Les habitants du littoral étaient cernés par ces végétaux : ces mêmes années, sur les côtes nord de l'Adriatique, le mucilage, une profusion d'algues planctoniques formant des masses visqueuses et brunes, jouait avec le flux des marées les épouvantails à touristes, et produisait des représentations mentales où l'anthropomorphisme dominait. Ces excroissances nommées localement « bouillie », « peau d'un animal » ou « maquillage », se développaient dans une eau devenant un « *acteur non humain attaché au centre de la chaîne discursive* » (BUCCHI 1999). L'eau est un réceptacle pratique grâce au mouvement purgatif de la marée, mais il arrive que la machinerie naturelle se grippe. Au XII^e siècle « *selon le père Fournier et selon le père Bouhours, les populations du littoral considèrent encore comme des excréments de la mer les matières puantes rejetées sur les rivages de Venise et de Messine ; elles interprètent l'écume salée comme une sueur marine* » (CORBIN 1998 : 25).

Pour endiguer la fuite des vacanciers, la loi spéciale n° 424 de 1989 fut votée en urgence à Rome : elle offrait des indemnités conséquentes aux hôteliers du littoral afin de construire des piscines et de restaurer les complexes résidentiels.

En lagune, les ulves, algues vertes aux larges feuilles appelées *salata* en dialecte (« laitue de mer » dans l'appellation vernaculaire française) pour leurs ressemblances avec la salade des potagers, s'épanouissaient jusqu'à assimiler la lagune « à la terre ferme* : tout était vert à perte de vue » (A.S., biologiste, Venise, décembre 1999)¹. Ce marqueur de pollution se diffusait en grands tapis épais, dérangeant autant les populations non-humaines que les populations humaines par une présence visible et olfactive. L'oxygène se raréfiait dans les fonds lagunaires. Sur les algues gisaient les poissons morts par asphyxie et pullulaient les chironomidés (*chironomidae*), insectes empruntant leur physionomie aux moustiques. Dans les récits apocalyptiques entendus auprès de mes interlocuteurs, ces insectes se métamorphosaient en mouches noires énormes, monstres se collant en masse gluante dans les rails des portes coulissantes des

¹ Les entretiens datant de 1999 et 2000 (présentés ici sans la version italienne) ont été menés dans le cadre de ma recherche ethnographique sur la prolifération des algues. Voir MÉNEZ (2000). Ma recherche a été menée pendant 6 mois entre les îles de Burano dans la Lagune Nord, celle de Pellestrina et la commune de Chioggia à l'extrémité sud. Dans ces marges géographiques qui sont aussi marges sociales, je recueillis des données dans les coopératives de pêche, dans les administrations et auprès des habitants qui utilisaient la lagune pour les loisirs ou comme lieu de circulation.

vaporetti, où ils finissaient écrasés et se substituaient alors au lubrifiant. Ils s'accumulaient aussi sur les fenêtres des avions, jusqu'à imposer la fermeture de l'aéroport Marco Polo. Aux nuisances visibles s'ajoutait l'odeur nauséabonde de putréfaction qui se répandait dans la ville comme des vapeurs méphitiques. L'air vicié provoquait des problèmes respiratoires, noircissait l'argenterie par les effets d'une combinaison chimique, et chassait les visiteurs. La situation sociale et économique devenait encore plus préoccupante que la situation écologique. Un urbaniste lira ce phénomène en le comparant à des « images du genre d'Hitchcock » qui se formaient dans les « marges de la lagune » (S. B., Venise, février 2000) et convergeaient à l'intérieur de celle-ci. La littérature même s'empara du phénomène : Paolo Barbaro décrira mois par mois les apparitions et disparitions de ce mélange d'algues, de mouches et de pollutions, qui devenait « *mi-décoction de réglisse, mi-goudron en décomposition* »² ; Tiziano Scarpa qualifiera cet espace semi-clos de « *fantastique laboratoire où l'on brevète de pestilentielles algues mutantes au code génétique bouleversé par les décharges industrielles* » (2002 : 121).

Cette « souillure » des algues, inattendue, occasionnait une rupture de l'ordre du monde dans le sens donné par M. Douglas (1992), une transgression de l'ordre social. La souillure peut être engendrée soit par la société elle-même, soit y pénétrer. Les algues, signes visibles de la pollution, du trop-plein lagunaire et maritime, entrent et sortent du corps (la mer et la lagune anthropisées) comme elle va et vient au cœur de la société. Paradoxalement, l'anomalie, bien qu'asphyxiant les strates du milieu lagunaire, devint aussi un prétexte pour se singulariser et renforcer son sentiment d'altérité, son identité unique, tout comme le phénomène de l'*acqua alta** affermit ces particularités identitaires : les algues recouvraient tout, « destruction, dégradation, puanteur, chironomidés », puis par cycles réguliers, disparaissaient, laissant place à une limpidité jamais connue. « D'août à avril c'était merveilleux. C'était stupéfiant. On voyait le fond partout, on avait l'impression d'être aux Bahamas » (A.S., biologiste, Venise, décembre 1999).

Malgré le signe de distinction qu'elle contribuait à créer, l'abondance d'algues commença à lasser par la répétitivité estivale de ses cycles d'apparition et de disparition. Il était nécessaire de colmater ces désordres rapidement et efficacement. Pour ce faire,

² Barbaro (1992 : 68). L'écrivain et ingénieur vénitien avait voulu faire « d'un phénomène naturel une œuvre d'art » (comm. personnelle, Venise, février 2000).

des institutions locales inventèrent un « bateau mange-algues »³, équipement hybride entre une barge et une pelleteuse mécanique. La récolte des algues proliférantes se fit grâce, pour ce qui concerne le nord de la lagune, au concours facturé des pêcheurs de Burano.

L'eau retrouva sa clarté et Venise ses contemplateurs. L'issue du désordre paraissait heureuse : les algues furent recyclées en fertilisants pour l'agriculture et en papier, conçu par l'entreprise Favini et nommé « *Algacarta* ». Il y eut également un projet de carburant végétal.

Cependant, si la souillure est engendrée par la société elle-même, elle suscite une recherche du coupable à l'intérieur même des collectifs. Une théorie du complot commença à poindre à propos des intérêts politiques de l'arrière-pays si prépondérants qu'on laissait se détériorer l'écologie lagunaire. Par ailleurs, l'événement se place dans un continuum de crises à lire comme autant d'anomalies. La population du nord de l'Italie était sensibilisée aux désordres écologiques par divers événements, tels en 1976 le nuage de dioxine de l'usine de Seveso qui se répandit sur la plaine lombarde et en 1986, la révélation de l'affaire du vin coupé au méthanol par des viticulteurs pour augmenter leur production, ce qui causa la mort de dizaines de personnes en Italie. Le discours sur l'excroissance des algues glissait vers un discours sur les dysfonctionnements du social et sur la capacité de la lagune à se régénérer. Dominée, régulée, exploitée par l'homme, la lagune soudain donnait la réplique, vite contrée par des mesures politiques et administratives. La récolte des algues fut considérée par les pêcheurs comme une opération palliative destinée à réduire au silence les appels de la lagune. Pour sauver la Venise contemplative, il fallait camoufler un problème trop visible, étouffer des questions structurelles, ne pas se pencher sur le véritable danger que posent les éléments nutritifs issus des fertilisants agricoles de la vallée padane, les effluents des rivières, les égouts des centres urbains et les pollutions industrielles de Porto Marghera, cet ensemble de deux zones pétrochimiques construites à partir de 1917, qui polluaient jusque-là dans un déni quasi-permanent malgré quelques lanceurs d'alerte. L'opposition séculaire terre et eau touchait à son paroxysme, résumée par les

³ Expression utilisée couramment dans la presse. L'écrivain Paolo Barbaro quant à lui porte lui aussi un regard ironique sur les « gros bateaux mange-algues » (« *barconi mangia-alghe* »). La traduction en français évoque les « péniches mange-herbe qui remontent calmement quelques fourchettes d'algues à la dérive » (1992 : 119).

habitants du littoral sur les pancartes de revendications brandies lors d'une manifestation à Rome en 1989 : « Plus de dauphins, moins de porcs ».

Dans ce complexe hybride de 55 000 hectares, dont 92 % sont constitués d'eau et de *barene**, la pollution industrielle joue un rôle majeur autant dans la perception de l'abondance d'algues que dans celle des palourdes. L'écosystème lagunaire, zone humide intermédiaire entre deux écotypes, la mer Adriatique et le bassin alluvionnaire, dans une région en subsidence*, est précaire, avec de multiples modifications, notamment hydrographiques, naturelles et anthropiques (*cartographie, figures 1 à 4, pp. 55-57*). Nombreux sont les conflits d'usage dus à la coexistence de consortiums touristiques, industriels et commerciaux, d'institutions et programmes de préservation de la nature et d'un projet de création de parc naturel (*Parco Laguna Nord*), complexifiés par l'inscription de Venise et de sa lagune sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 1987 et par le classement en Zone de protection spéciale* et Site d'intérêt communautaire* du réseau Natura 2000. Le contrôle de l'environnement échappe de plus en plus aux habitants de ce littoral au profit d'une commercialisation et d'une politisation toujours plus prégnantes. Des citoyens se regroupent pour la défense de la ville et de sa lagune contre les pollutions diverses, notamment anthropiques (paquebots de touristes, travaux du MOSE*), comparant le gigantisme technologique à la fragilité du milieu. Le caractère historique et artistique de Venise, et dans une moindre mesure de sa lagune, a un fort pouvoir d'attraction : le port de commerce reçoit 2 millions de passagers par an tandis que le tourisme atteint une moyenne de 7 millions de présences par an dans les années 2000⁴. Ces conflits d'usage sont décortiqués, analysés, surveillés, comme nous pouvons le voir sur la carte publiée par l'Observatoire écologique de la Mairie de Venise en 2006 (*figure 5, p. 58*). Cette cartographie des conflits reporte en une forme stylisée la densité des relations d'un ensemble de collectifs pour l'appropriation d'un espace. L'occupation de cet espace génère des déplacements, des usages, qui s'insèrent dans des processus économiques.

⁴ Sources : site Porto di Venezia, <http://www.port.venice.it/>, site Comune di Venezia, <http://www.comune.venezia.it/>

La disparition des algues creuse le lit de la palourde

Plus visible encore que les conflits entre usagers, ces amas d'algues provoquaient un désordre lagunaire qui ne faisait pas bon ménage avec l'image esthétisante et contrôlée que l'on veut offrir de Venise⁵. Jusque dans les années 1990, les ramassages d'algues permirent de résoudre périodiquement le trop-plein. Soudainement, les ulves disparurent complètement : « Jésus-Christ est arrivé et les a fait disparaître. Un matin nous nous sommes levés sans algues » (A.D., pêcheur, Burano, avril 2000). Trop brutale et durable, la limpidité nouvelle devint suspecte. Cet effacement de l'ulve, taxé ironiquement de « miraculeux », engendra des légendes et deux hypothèses de résolution parmi les pêcheurs des communautés littorales du nord au sud de la lagune. Ces hypothèses peuvent se classer selon trois attitudes analysées par S. Dalla Bernardina (2010 : 98) : le rappel historique d'un passé mythifié, l'élaboration d'une théorie du complot et enfin la désignation d'un bouc-émissaire. Au nord, les pêcheurs de Burano, plus attachés à la tradition de pêche, semblent avoir en majorité développé contre l'État italien, représenté localement par le *Magistrato alle Acque** et les organismes sanitaires, cette deuxième attitude. Les algues auraient été dissoutes par des produits toxiques jetés par les administrations, entités abstraites, lointaines et nocives. Celles-ci utilisèrent, selon les versions recueillies lors de mon enquête, soit des récipients troués, disposés sur des pieux dans des endroits isolés, d'où s'égouttaient ces produits⁶, soit un hélicoptère non immatriculé qui les avait répandus en pluie. Ce remède radical aurait servi les intérêts des administrations -et les biologistes en tête, catégorie scientifique dont les avis sont sans cesse contestés par les pêcheurs-. Leur objectif aurait été de faire disparaître le métier de pêcheur et de substituer à une nature/lieu de prélèvement des ressources, une nature/lieu de contemplation.

La deuxième théorie, élaborée majoritairement par les pêcheurs de Pellestrina et de Chioggia au sud, est celle de l'expert incompris qui devient bouc-émissaire. Pour eux (« mais personne ne nous croit ») les algues auraient été arrachées, en même temps que les phanérogames, des plantes marines essentielles à la tenue des sédiments (dont

⁵ Un des adjoints à la Commune de Venise est délégué à la tutelle et au décorum de la ville.

⁶ Selon les entretiens réalisés dans les administrations, des insecticides sont bien distillés dans l'eau mais à une dose faible qui servirait uniquement à éradiquer les moustiques.

l'espèce la plus diffusée en lagune est *Cymodocea nodosa*), grâce aux herses et aspirateurs immergés dans l'eau, méthodes invasives et interdites utilisées pour récolter frénétiquement les palourdes philippines.

La nature ayant horreur du vide, dans l'espace laissé vaquant par les algues, les palourdes philippines vinrent se loger, envahissant tout l'espace rhétorique, mythologique, écologique, politique et économique. En apparence inoffensifs, ces mollusques filtreurs et acéphales provoquaient par leur présence massive une nouvelle discordance dans la lagune. Inséminées en 1983 par expérimentation biologique (sujette, nous le verrons, à une construction mythique) pour offrir une nouvelle ressource dans une lagune moribonde, dont les eutrophisations que nous venons d'évoquer étaient des symptômes, les palourdes philippines avaient trouvé leur « habitat idéal », échappant à la domestication que les biologistes lui destinait, pour s'ensauvager en quelques années.

En 1999, j'arrivais dans un moment charnière délicat pour humains et non-humains se partageant cet environnement. Dans le double cadre d'une année de maîtrise en Erasmus à l'Université Ca' Foscari de Venise, sous la direction de Sergio Dalla Bernardina et de Glauco Sanga, et du volet anthropologique du programme Invabio du Ministère de l'aménagement du territoire et de l'environnement français⁷, je devais étudier la perception du phénomène de la prolifération algale. Mais je ne pouvais que constater la disparition⁸ de mon objet matériel et l'apparition d'un autre objet hybride. La question de départ de cette première recherche portait sur les modes de résolution d'une excroissance de la nature : quelles réponses les populations locales pouvaient-elles forger pour intégrer dans leur univers ce désordre ? Pour formuler des hypothèses de compréhension, je m'appuyais sur les stratégies discursives autour de l'algue dans deux groupes sociaux, les pêcheurs et les administrateurs. L'intérêt était de mettre à jour la dynamique des représentations des désordres à l'intérieur de microsociétés, qui amenaient à une nouvelle conception de l'ordre et de la pureté (DOUGLAS 1992) dans l'acception « idéale et matérielle » (GODELIER 1984) d'une nature que l'homme a transformé pour pouvoir subsister, transformant ainsi les liens qu'il établit avec elle.

⁷ Ce volet débuté en 1999 était dirigé par S. Dalla Bernardina. Cette recherche a abouti à la rédaction d'un rapport pour le Ministère. La publication d'une synthèse des résultats a été faite par S. Dalla Bernardina aux Ed. Quae, *Les invasions biologiques, une question de nature et de sociétés* (2009).

⁸ Toutes les algues n'ont pas disparues, loin s'en faut, c'est une généralisation courante, en-dehors du cercle des biologistes. Cinquante taxons de nouvelles algues allochtones en lagune sont d'ailleurs décrites par les scientifiques (CURIÉL et al., 2009).

Les traces de cette abondance d'algues étaient passées et digérées sur le plan écologique, mais restaient encore très vives dans la mémoire collective. D'autant plus que sa disparition creusait le lit de la palourde. La remémoration et la lecture de ce phénomène passait par le prisme d'une nouvelle abondance qui se révélait ressource : dans les années 1995-2000, de 38 000 à 40 000 tonnes étaient récoltées par an (environ 70 % de la production italienne annuelle)⁹, contre 4 tonnes en 1986 (environ 12,9 % de la production italienne) par 2 000 à 3 000 pêcheurs professionnels et non-professionnels. Dans les discours des interlocuteurs et dans la presse locale, les métaphores employées pour qualifier la palourde philippine étaient d'un ordre belliqueux. On la désignait comme une tueuse pour plusieurs motifs : elle aurait dévoré la palourde autochtone, et elle aurait provoqué l'avidité et l'attitude criminelle des pêcheurs occasionnels, qui détruisaient sauvagement les fonds marins et dynamitaient les relations sociales, notamment les liens entre pêcheurs et administrateurs jusque-là, dans une reconstitution mythifiée du passé, « respectueux » les uns des autres.

En recouvrant les bas-fonds lagunaires, les palourdes philippines attirèrent dans une lagune domestiquée d'autres habitants « sauvages », les néo-pêcheurs occasionnels et les pêcheurs plus traditionnels mais aux pratiques tout aussi abusives et illégales dans le contexte. En outre, ces nouvelles venues interrogeaient le rapport allochtone/autochtone, car la palourde philippine avait usurpé, dans les discours communs, l'identité de la palourde locale en lui prenant sa niche écologique. Étrangère et exotique, elle fut intégrée par l'administration en tant qu'« indigène » et prit la dénomination commune de *vongola verace*, « palourde authentique ».

La période des années 1990 à 2005 fut qualifiée à l'unanimité « d'anarchique ». L'imaginaire des populations locales lia les agissements de ces années à la conquête de l'Ouest américain : la lagune était devenue un véritable « Far West » livré aux « nouveaux chercheurs d'or », qui venait récolter une « manne providentielle ». L'utilisation très courante du terme « manne » pour qualifier cette ressource inopinée n'est pas sans rappeler l'arrivée de la semence de palourdes par hélicoptère, comme nous le verrons dans la mythographie des abondances. La manne, nourriture céleste, peut être dans les Psaumes le blé du ciel et le pain des anges. Pour l'Évangile de Jean, la manne est le pain eucharistique. Avant de chercher un symbole dans cette providence,

⁹ En annexe, données de production.

les néo-pêcheurs s'équipèrent pour racler ou aspirer les palourdes de ses fonds vaseux. 600 petites embarcations rapides, les *driftings*, équipées pour la pêche mécanisée, se mirent à tourner en lagune dans un régime de libre-accès par défaut. Sur l'île de Pellestrina, étroite bande de terre de treize kilomètres de long entre Adriatique et lagune, 84 chalutiers furent construits et équipés de dragues vibrantes, un équipement inventé pour profiter de façon plus systématique de l'explosion démographique de la palourde. Ces *rastrelli vibranti* étaient régulièrement séquestrés pour pêche illégale et utilisation d'instruments non adéquats par les Gardes des finances, à grand renfort de militaires venus de la terre-ferme avec fusils en bandoulière. Attirés par l'appât du gain, commencèrent à se consacrer à la pêche, à plein temps ou à mi-temps, des riverains sans aucune expérience de l'environnement lagunaire, si ce n'est pour les loisirs : parmi ces quelques 1 150 néo-pêcheurs, on trouve des employés de bureau comme des coiffeurs ou des maçons, qui laissèrent de côté leur métier pour profiter de cette manne, et créèrent une myriade de coopératives fictives ou réelles, coopératives devenues obligatoires à partir de 1995 pour accéder à des zones en concession qu'ils utilisaient comme couvertures à leur trafic. S'y ajoutèrent des contrebandiers et revendeurs de drogues qui transposèrent en lagune leurs connaissances et pratiques du commerce illégal. L'activité était si avantageuse que, selon les Carabiniers et la Police locale, la micro-criminalité avait momentanément disparu à Chioggia. Le portrait peu flatteur de ces néo-pêcheurs féroces, contrebandiers lagunaires d'un nouveau genre, circulait aussi vite que leurs courses-poursuites au vu et au su de tous. Mes interlocuteurs du début des années 2000 leur attribuaient des rites propitiatoires qui n'avaient pourtant rien à voir avec la récolte d'une innocente palourde : prise de cocaïne, armes enclenchées prêtes à être utilisées, camouflage des bateaux. Encore aujourd'hui dans les représentations collectives il est difficile de voir le pêcheur de palourdes autre qu'avec ses attributs « d'abusif ». J'aimerais préciser une question de terminologie qui n'a pu être réglé par la traduction de l'italien au français. Dans le passage d'une langue à l'autre, et par là de catégories de pensée, les termes « *abusivismo* », extrêmement courant pour taxer ces pratiques de pêche diffuses, et « *abusivo* » pour qualifier le pêcheur, n'ont pas de correspondance exacte en français. Dans le contexte vénitien actuel (j'ignore si cela peut s'étendre au territoire italien) les termes ont deux sens : ils pourraient se comprendre comme « commettre un abus » dans le sens d'exagérer sa capacité de prédation au détriment du coquillage et de l'environnement, et « commettre une illégalité ». On

pouvait « abuser » de la lagune et de sa ressource soudainement miraculeuse sans ressentir un sentiment de commettre une « illégalité ».

Les pêcheurs de Chioggia, commune de 50 000 habitants au sud de la lagune étaient jugés *a priori* comme les plus « abusifs » d'entre tous. Affligés des pires tares et attitudes, ils étaient les sauvages et ignares habitants de la « Naples du nord ». Pirates, contrebandiers, ils étaient dépréciés face aux pêcheurs plus traditionnels et insulaires de Pellestrina et Burano, ou aux ordonnés et « communistes » pêcheurs de la Polésine. « Ils sont comme Attila : partout où ils passent, l'herbe ne pousse plus » (Chioggia 2010, 6), dit un ancien syndicaliste, invoquant la figure du barbare qui se serait illustré dans la lagune. À Chioggia, la micro-criminalité s'est reportée en lagune. L'économie souterraine a explosé avec les palourdes philippines et a généré un trafic d'argent et de drogue au niveau national. Il était probable et avéré par la suite, lorsqu'un des directeurs du GRAL* reçut une balle de revolver dans une enveloppe arrivée par la poste, que des organisations criminelles aient infiltré le commerce illégal des palourdes « *et y recyclent des profits illicites* »¹⁰. Quelques estimations actuelles nous sont fournies sur le site du GRAL concernant la pêche abusive, qui serait menée par 1 300 pêcheurs. Le chiffre d'affaires total est estimé à 300 millions d'euros par an. Un pêcheur gagnerait de 100 000 à 150 000 € (les biologistes parlaient de 400 000 € pendant l'âge d'or) somme multipliée par cinq ou dix si le pêcheur commercialise le produit lui-même. Le site du GRAL annonce également une moyenne de trois morts par an dans le monde local de la pêche à la palourde. D'autres interlocuteurs ont une autre manière de compter : il n'y aurait eu qu'un seul mort, un pêcheur chioggiotte tué dans le Delta du Pô en 1991, emblème de la lutte pour le territoire et premier mort de la « guerre des palourdes »¹¹. Pour étayer le caractère hors norme de la présence des prédateurs de palourdes, rajoutons que « *au moins 500 000 tonnes de produits pêchés dans les zones polluées sont*

¹⁰ Mes professeurs de Ca' Foscari et plusieurs interlocuteurs me mirent en garde contre la possible dangerosité du terrain. N'étant pas armée pour enquêter sur des pratiques illégales voire mafieuses, j'ai restreint ma liberté d'enquêter dans des quartiers de Chioggia et du littoral de la terre ferme, en fonction du danger réel de rentrer en contact avec certains groupes les plus délictueux. Je n'ai réalisé qu'un entretien avec un pêcheur occasionnel et abusif de palourdes, se qualifiant d'ailleurs lui-même en plaisantant de « repenté ». Je ne l'avais pas rencontré par hasard mais il m'avait été présenté par son amie, employée à la Commune de Venise.

¹¹ En annexe, article du *Corriere della sera*, 9 novembre 1991, sur le « premier mort de la guerre des palourdes ».

séquestrées chaque année ; une centaine d'embarcations est séquestrée ; 200 pêcheurs en moyenne par an sont dénoncés ; 70 par an sont arrêtés »¹².

Genèse d'une nouvelle problématique

En 2000, revenue de mon terrain vénitien écrêté des algues dérangeantes mais doté en abondance de palourdes, je m'interrogeais sur cette articulation des différentes ontologies entre humains, végétaux et animaux marins. La perspective d'une nouvelle recherche mûrit jusqu'en 2009¹³. Pendant ce long temps de décantation, palourdes et pêcheurs s'étaient dissous en lagune jusqu'à la rareté. À nouveau, j'arrivais « trop tard ». À ma question « Vous êtes pêcheur de palourdes ? » posée dans une coopérative de Pellestrina, l'un des associés me répondit d'une façon lapidaire : « Oui, pêcheur de rien » (Pellestrina 2009, 11). Même si 17 000 tonnes de palourdes étaient encore récoltées dans la lagune, l'âge d'or était terminé. La mutation accélérée de la lagune, écologique, politique et économique changeait la donne. Les institutions avaient mis un ordre de surface grâce aux actions répressives des Carabiniers et des Gardes des finances. Selon les pêcheurs, les Plans de pêche élaborés par la Province, loin d'être bénéfiques pour tous car ils répondaient plus à un ordre politique qu'à une attention à la survie écologique, les faisaient disparaître et « mourir ». Les conflits étaient par contre tout aussi présents mais d'une autre nature. Les revendeurs de drogue étaient repartis sur la terre ferme certes, les néo-pêcheurs avaient en partie abandonné la récolte intensive, mais il restait le noyau dur des pêcheurs qui estimaient ne pas être écoutés, leurs

¹² Site du GRAL, rubrique Aspect économique et rubrique Ordre public, <http://www.gral.venezia.it/storia/storia.html> (consultation 15/07/2014)

¹³ Entre ces deux recherches, mon intérêt pour les objets hybrides et le surgissement d'une catastrophe visible continua lors d'un poste en remplacement au CEDRE, *Centre de documentation et de recherche sur les pollutions accidentelles des eaux*, à Brest, autre ville aquatique où les mollusques sont sujets aux pollutions réelles et symboliques. Des biologistes, des ingénieurs et des communicants s'y côtoient et s'y investissent pour préparer des plans d'action lors d'une pollution, visible ou invisible. Cette expérience m'amena à étudier le regard ambigu porté sur le changement brutal de son environnement, en enquêtant auprès des populations littorales du nord du Finistère, touchées en 1978 par le naufrage de l'Amoco-Cadiz. La perception de la « souillure » y oscillait entre esthétisme et rappel d'une identité forte, entre perte d'un monde et stratégies pour rétablir un ordre (MÉNEZ 2012).

savoirs déconsidérés, leur image ternie par les pêcheurs occasionnels et illégaux. Ils n'auraient rien su de l'expérimentation et en auraient été victimes ; les discours débordaient d'incompréhensions et de récriminations contre les actions répressives de la Province, contre laquelle ils lançaient des diatribes, et se flagellaient eux-mêmes pour leur incapacité à s'allier en surpassant leurs différends, leurs jalousies, leurs secrets, en ne faisant pas corps ensemble. Les administrateurs quant à eux jugeaient les pêcheurs « éternels insatisfaits » par les solutions administratives, par les espaces de concessions toujours plus vastes. Ils les voyaient aussi comme perpétuels fauteurs de troubles et de manifestations, menées comme formes de provocation ou pour se réapproprié injustement l'exploitation libre de cette ressource.

La polyphonie continuait, comme à propos des excroissances d'algues, à faire entendre des voix dissonantes. Ce sont ces paroles que j'ai voulu faire entendre. Si les deux proliférations, celle des algues et celle des palourdes, avaient amplifié une crise écologique et sociale en sourdine, en quoi ces désordres de la nature avaient-ils pu influencer sur les rapports humains/non-humains ? Comment et où classer une espèce exotique ou allochtone par rapport aux espèces indigènes ? Que révèle la palourde philippine des relations entre les différents acteurs, et de manière plus générale, que révèle un « alien » du système de relations d'une population à son environnement ? Quelles sont les dynamiques que cette palourde a pu provoquer par sa présence et son abondance ? Dans cette évolution qui s'impose à nous comme une coévolution, une ontogénèse, que reste-t-il de la palourde, des pêcheurs et des politiques de gestion de la lagune ? La palourde philippine a-t-elle mis le collectif littoral face à un tournant ontologique obligé –et lequel ?- ou bien les pêcheurs-chasseurs-cueilleurs avaient-ils déjà des difficultés à vivre leur monde, la palourde ne venant qu'extérioriser, révéler ces difficultés d'ordre ontologique ?

Ce sont les questions auxquelles cette enquête ethnographique souhaite apporter des éléments de réponse.

Il nous a semblé pertinent de diviser la thèse en deux parties, pour une évidence de démonstration. Nous commencerons par nous demander quelle est l'identité de la palourde dans cette complexité partagée, dans sa relation à l'autre en général et dans la relation aux Vénitiens en particulier. La lagune de Venise, nous avons commencé à le

voir, est un complexe hybride partagé à la fois perméable et réticent aux mutations, que celles-ci soient biologiques humaines, végétales ou animales. Les différents acteurs en jeu (pêcheurs, journalistes, politiques) véhiculent et imposent leurs définitions de l'ontologie de la palourde, tout au long de son parcours, de son arrivée soudaine aux processus d'intégration, des inventions des techniques et des identités aux ajustements politiques.

Cette définition de l'identité de la palourde nous amènera à nous questionner à propos des catégories inhérentes aux invasions biologiques et à ses figures. Face aux invasions biologiques se construisent des ensembles de perceptions divergentes qui usent des taxonomies pour donner une place à l'espèce allochtone dans le système classificatoire. Toutefois, nous verrons aussi les controverses qui agitent le milieu naturaliste vénitien sur cette intégration qui n'a justement rien de naturelle. La palourde quant à elle, acteur majeur mais muet de cette mise en ordre du monde, engendre nombre de discours où elle disparaît en tant que fruit de mer objet de consommation, après quelques opérations matérielles et symboliques qui la purifie, l'épure de la pollution et de l'allochtonie suspectes, au profit de nombreux discours sur « l'autre ». À travers les mythes d'arrivée de la palourde, la rhétorique journalistique, et la problématique autour de la classification et de la nomination, nous suivons le parcours d'intégration de l'allochtone jusqu'à son incorporation.

Dans la deuxième partie seront décrites les pratiques qui témoignent chacune d'une perception bien singulière de la palourde et représentent l'adaptabilité nécessaire à la survie dans un milieu bouleversé. La reproduction du système économique et social des pêcheurs a connu avec le mollusque de nombreux accidents (continuité, fracture, nouveauté, abandon) et la nécessité d'une mise à distance de *l'autre*. L'invention des techniques de prédation permettra la survie et l'aisance du pêcheur-chasseur qui s'étendra sur un territoire de droit commun en se l'appropriant symboliquement puis matériellement. Le pêcheur au début de la prolifération suit l'instinct de la palourde, et le sien, pour racler et aspirer sans vergogne le terrain dont il se faisait le chantre de la symbiose. Aux techniques inventées sont liées des savoirs relatifs à chaque groupe. L'idéal et le matériel étant intrinsèquement mêlés, la technologie sera un prisme pour l'ethnologue pour attribuer d'autres relations à la palourde. Une autre image s'offre à

notre compréhension : la palourde entre en gravitation et crée des conflits d'ordre ontologique qui ont eux-mêmes induits des conflits techniques et inversement.

L'importance d'être natif est aussi primordiale pour la définition de l'ontologie de la palourde que pour les autres habitants de la lagune. L'accès à la ressource est en effet facilité pour le natif non d'un point de vue législatif mais d'un point de vue du droit d'usage vernaculaire. En effet, étrangers au monde de la pêche, ces néo-pêcheurs sont d'une manière ou d'une autre liés au territoire et à ses usages, par la résidence depuis plusieurs générations ou par la pratique de pêche d'un membre de la famille proche ou éloignée. Le sentiment d'identité commune sera renforcé contre les non-natifs que sont les Forces de l'ordre, les administrations et les biologistes.

Enfin, nous verrons la manière dont se tissent en amont et dans le mouvement chronologique les relations bureaucratiques à la palourde. Si nous avons vu la palourde des laboratoires, puis la palourde proie, nous verrons également la palourde d'État qui se transformera à nouveau en palourde des laboratoires, correspondant à trois regards différents portés par des collectifs sur le mollusque à dompter.

La palourde d'État tisse les enjeux de l'appropriation et de la réappropriation de l'espace lagunaire, hybride et artificiel, source de conflits entre l'administration et les pêcheurs. Par ailleurs, les pêcheurs et leurs familles étant considérés comme des marginaux, nous évaluerons la construction d'une catégorie sociale influant sur les politiques publiques de gestion des ressources puisque « *la prolifération véhicule des imaginaires qui conditionnent les politiques de gestion de l'environnement.* » (CLAEYS et SIROST 2010 : 19). Le contrôle et la maîtrise de l'espace, du mollusque et de ses prédateurs sont réalisés dans un lieu public et non privé, bien que les pêcheurs, se prévalant de vivre dans cet environnement depuis des générations (donc *natifs*), considèrent la lagune et ses ressources comme leurs propres. Mais la palourde « n'est pas une poule » (Mestre 2010, 7), elle est une ressource publique que les pêcheurs peuvent récolter en vertu de la location d'une concession au nom de la coopérative à laquelle ils appartiennent. Une fois pêché, le mollusque devient la propriété privée du pêcheur.

Enfin, nous pourrions observer la palourde des laboratoires, suivie et enfermée dans des savoirs décontextualisés. La palourde philippine et les pêcheurs subissent des

méthodes très interventionnistes pour être domptés : par le contrôle de l'aléatoire dans le cycle biologique des mollusques, l'administration essaye de maîtriser l'accès et le prélèvement des ressources, le contrôle des usages du territoire par le contrôle des pratiques et représentations des pêcheurs. Deux obstacles à cette domestication sont érigés par la palourde, à cause de son vagabondage primal et de son actuelle incapacité à se reproduire, et par les pêcheurs et l'invocation de leur « ADN de prédateur », que les administrateurs qualifient de *forma mentis* non adaptative. Dans cette opposition de logique entre maraîcher et pêcheur-chasseur qui réinvente la prédation comme forme de résistance, ni les pêcheurs, ni la palourde, ne réussissent pour l'instant à s'adapter à cette contrainte administrative et culturelle. Et même, il semblerait que plus le vénitien est prédateur et animiste et plus le biologiste est naturaliste. Cette tentative de domestication est un point capital, pierre d'achoppement et cristallisation des conflits, sachant que les pratiques d'élevage en lagune existaient préalablement mais ne correspondent pas aux *modus operandi* actuels des pêcheurs et néo-pêcheurs, et alors même qu'ils ont exploité jusque-là leur environnement en adaptant leurs pratiques et techniques au terrain comme aux ressources ou aux variations saisonnières.

Si la palourde entraîne avec elle de façon inexorable le pêcheur, il est poussé à la naturalisation par des politiques publiques qui veulent faire de lui un descendant sage et discipliné des pêcheurs du passé, fossilisés dans une manière d'être au monde avant la palourde. Par l'extinction de la palourde et du pêcheur, nous arriverons alors au bout de notre voyage.

Faire parler la palourde : une nouvelle rhétorique aux risques de l'incompréhension

Pour comprendre les relations autour de la palourde, une monographie classique n'aurait pas, il me semble, pu rendre compte de tous les processus à l'œuvre. Il fallait au

contraire inventer une nouvelle rhétorique. Dans ma relation au terrain, l'adoption de comportements spécifiques faisait en sorte de mettre la palourde au centre de mes questionnements. Si elle engendre nombre de discours et de désordres, la palourde par contre paraît muette. Lui donner la parole a pu sembler étrange à mes interlocuteurs, qui n'arrivaient pas à comprendre mon intérêt et ma démarche, si bien que l'on me ramenait sans cesse à l'altérité, aux modes de comportement des autres, non aux modes relationnels de la palourde avec ces autres. Dans la polyphonie chorale, devenant souvent plainte, qui dit la complexité hybride, la parole de la palourde était aussi à entendre. La présence de cette palourde « fac-similé », dont l'intentionnalité échappe aux protagonistes, trace une frontière entre l'être indigène et l'être hybridé, frontière qui serpente dans la lagune selon les années, les décrets, les discours, les savoirs et les techniques bricolés et inventés au jour le jour. Le respect de la place accordée à la palourde à travers cette monographie, et même si le rapport interspécifique est livré d'un point de vue humain, est une volonté qui pourra paraître incongrue. Il est pourtant crucial pour montrer l'incidence que cet être a sur le monde qui l'a accueilli.

Je me suis interrogée, tout comme mes interlocuteurs, sur ma légitimité à entreprendre et maintenir cette recherche ethnographique, engendrant une véritable angoisse du terrain et de sa mise écriture. La position inconfortable de l'ethnologue sur son terrain et en-dehors, m'amenait à remettre sans cesse en doute l'intérêt du sujet : la palourde valait-elle vraiment la peine qu'on lui consacre une thèse ? Ma réponse au bout de ce cheminement me semble désormais évidente : l'être au monde de la palourde, en tissant ces relations spécifiques avec les humains dans la lagune de Venise, et bien au-delà de ses frontières territoriales, est un paradigme d'un intérêt capital pour comprendre l'agencement des relations interspécifiques entre humains et non-humains.

De fait, ma recherche a pour ambition de se situer à la confluence des recherches actuelles en anthropologie, tout en étendant ses ramifications dans diverses disciplines connexes. Ces proliférations comme les introductions d'espèces soulèvent des mêmes problématiques, sur la frontière nature-culture, entre allogène et autochtone, entre pratiques locales et pratiques politiques, entre savoir local et savoir scientifique. La palourde philippine pose de fait notre recherche ethnographique au cœur des réflexions qui animent l'anthropologie par-delà nature et culture (DESCOLA 2005).

Les désordres que j'ai voulu scruter, pollutions comme proliférations, « *bousculent les ordonnancements dichotomiques et unidirectionnels du rapport de l'homme à la nature* » (CLAEYS et SIROST 2010 : 9). Excroissances d'algues et de palourdes étaient des objets hybrides similaires qu'il était nécessaire d'étudier, non pas d'un seul point de vue écologique, mais bien au sein des collectifs qu'ils avaient gagné, bouleversé et qui les avaient absorbé. La disparition des algues comme l'avènement des palourdes étaient à considérer comme des faits sociaux totaux (MAUSS 1923-1924 : 186), que l'on pouvait schématiser selon des formes variables et pertinentes. À la forme parabolique des invasions biologiques (explosion, stabilisation, dégradation) se juxtaposait la toile d'araignée tissée par les réseaux qui « *sont à la fois réels comme la nature, narrés comme le discours, collectifs comme la société* » (LATOUR 2009 : 15).

La palourde philippine devient un acteur non-humain, qui au même titre que les acteurs humains, se retrouve placée dans un système créé à partir et autour d'elle et sur lequel elle interagit, en même temps que les administrateurs, les pêcheurs, les biologistes et les Forces de l'ordre, et dans une perspective plus large, l'ensemble de la société à des degrés divers. Il ne s'agit pas de tracer un cercle autour de la palourde dans un environnement donné, et d'observer les connexions avec le monde social mais de suivre certains fils de ce tissage très complexe qui dessine, dans une action perpétuelle du monde, non pas seulement un réseau mais un enchevêtrement dense de relations et d'agentivités.

La recherche de Michel Callon (1986) sur la controverse autour des coquilles Saint-Jacques dans la Baie de Saint-Brieuc, dans les Côtes d'Armor, nous a semblé en cela proche de nos préoccupations. M. Callon présente les trois éléments constitutifs de son enquête : les marins pêcheurs de Saint-Brieuc ; les scientifiques ; les coquilles Saint-Jacques de Saint-Brieuc. Malgré la proximité du sujet de recherche, l'approche envisagée et la possibilité de m'emparer de la méthode de la sociologie de la traduction (« *Agnosticisme de l'observateur aux sciences sociales elles-mêmes* », « *principe de symétrie généralisée* » et effacement de la frontière entre « *Nature et faits de Société* »), j'ai choisi l'approche de l'anthropologie de la nature pour la définition des ontologies qu'elle propose.

Mettre en œuvre une ethnographie des récits

Pour la description des interactions entre les actants, j'ai tenté de faire dialoguer constamment les entretiens avec la jurisprudence, avec la littérature, les illustrations publicitaires, le cinéma. En exécutant le passage d'un registre à l'autre et d'une échelle à l'autre, les données peuvent faire sens pour lire les agencements des actants de cet espace-temps décrit, et pour montrer la complexité des systèmes d'interprétations et d'actions qui entourent le phénomène. Si les données de terrain ont été ordonnées à la façon d'un collage en mosaïque (et parfois des éléments de la mosaïque sont du domaine du spéculatif), il n'aurait pas été possible dans le cadre imparti pour un travail universitaire de thèse, d'approfondir les effets de l'arrivée de la palourde philippine dans chaque champ du social, et avec les différents cadres théoriques qui auraient pu être mobilisés. Cette thèse se limitera donc à montrer comment se redéfinissent les frontières de l'altérité dans le cas d'une arrivée d'espèce.

Les données qui seront les plus importantes dans cette thèse sont les entretiens. Il s'agit d'une ethnographie des récits qui donne une large part à la matière vivante entourant l'avènement de cette coprésence. Les stratégies discursives de mes interlocuteurs nous donneront à voir leurs perceptions des transformations de leur monde. Le respect de la chronologie dans l'agencement des discours nous paraissait fondamental pour restituer au lecteur la dynamique qui se joue dans la lagune, et dont la palourde est une actrice à part entière. J'ai souhaité rendre compte du point de vue émique en présentant la parole des acteurs en présence par de longs extraits d'entretiens d'une part ; et d'autre part en présentant une approche plus subjective de l'ethnologue confronté à une expérience de terrain, en insérant des séquences descriptives et des portraits afin de donner corps aux descriptions techniques des instruments et méthodes de pêche.

Les différents collectifs mis à contribution lors de cette enquête ethnographique, qui s'est déroulée de 2009 à 2012 et en 2014, ont été choisis en fonction du type de rapport influences/actions réciproques sur/avec le mollusque, que ce soit un rapport d'exploitation/production, de contrôle/gestion, ou de transformation/consommation.

J'ai analysé principalement une soixantaine d'entretiens réalisés avec des pêcheurs et des grossistes de Pellestrina et Chioggia, ainsi qu'avec des familles de Burano, Murano et de l'île de la Giudecca ; des biologistes, certains indépendants et travaillant pour une coopérative de pêche, ou d'autres rattachés à une administration (Université, Région, Province), résidant en général à Mestre et à Venise ; des gestionnaires au sein des différentes administrations (Région, Province, Mairie de Venise, Mairie de Chioggia, *Magistrato alle Acque, Consorzio Venezia Nuova*) ; et enfin des agents de contrôle et de répression (Gardes des finances, Carabiniers). Ces catégories de typologies identitaires et professionnelles permettent de réunir un certain nombre de pratiques, de savoirs et d'attitudes dans le collectif, sans trop trahir, je l'espère, la valeur attribuée par chacun à ces modes de penser et d'agir. Elles donnent un repère pour classer les savoirs selon les groupes d'appartenance, mais restent flexibles et perméables dans l'enquête ethnographique. La catégorie sert ici à situer l'individu ethnographié et non à le restreindre dans une parole déterminée par sa catégorie. La continuelle transformation de l'être, du métier face à son environnement a des résonances dans les discours, qui s'hybrident alors chacun pour adopter ne serait-ce que momentanément le point de vue de *l'autre*. J'utiliserai dans le texte une catégorie artificielle, les « administrateurs », qui comprendra l'ensemble des gestionnaires et des biologistes, catégorie dont je me déferai lorsque les discours et actions des biologistes et gestionnaires seront divergents. J'entends par « pêcheurs » l'ensemble des personnes qui pêchent, récoltent, élèvent en lagune ou en mer, et par « vénériculteurs » ceux qui se sont convertis dans l'élevage imposé par la Province, et même s'ils continuent d'autre part des activités de pêche dite « libre » ou « gérée ». Quelques vénériculteurs ont une formation de biologistes. Je le préciserai au moment de citer leurs points de vue. Cette recherche ethnographique relève des particularités du discours qui sont micro-locales et ne tendent pas à l'universalité. Lorsque je citerai des biologistes, il est nécessaire d'entendre les scientifiques qui ont travaillé sur l'espèce en lagune de Venise ou dans les lagunes et rades proches, et non les avis, discours et représentations de l'ensemble de la communauté scientifique.

Les entretiens se sont déroulés en italien et en partie en dialecte vénitien, principalement avec les pêcheurs. Le Vénitien est le groupe dialectal le plus « italianisé » des dialectes italiens (SANGA 2003 : 56). Le dialecte vénitien appartient au groupe des dialectes septentrionaux, divisé en dialecte gallo-italique et vénitien. Chaque île a

ensuite ses variantes, déclarées incompréhensibles par l'île voisine. Ce problème ajoute une coupure à la surdité selective (DOUGLAS 2004) dans les relations avec les administrateurs, chacun choisissant son propre degré de compréhension selon son intérêt dans le problème en jeu. L'usage du dialecte ne m'est pas apparu comme une revendication identitaire (comme la Ligue du Nord veut en imposer l'usage) mais comme un discours naturel. Selon G. L. Bravo (2001), 60 % de la population italienne peut passer d'une langue à l'autre. Sur les îles et à Chioggia une partie de la population ne parle pratiquement que le dialecte. Au début des entretiens, les pêcheurs commençaient par utiliser la langue italienne, même si c'était au détriment d'un appauvrissement du langage, ou tout au moins d'inexactitudes. Puis, la confiance, ou la « fatigue » selon eux de parler italien, étaient les raisons invoquées pour continuer en dialecte.   cause de ma méconnaissance, celui-ci ne pouvait être *stretto*, serré, comme lors d'une conversation entre deux locuteurs de même niveau de connaissances, mais un dialecte affadi par le contexte de l'entretien. Je comprenais la langue mais ne la pratiquais pas, et continuais à poser des questions ou des demandes de précisions en italien. Cette insuffisance de l'enquêteur quant à la connaissance du dialecte et de ses variantes, eut des conséquences positives pour la création d'une empathie puisque chacun de nous se retrouvait face à l'usage commun d'une langue étrangère, l'italien académique. Nonobstant cet avantage, il occasionna des pertes ou erreurs ethnolinguistiques, qui, je l'espère, n'auront pas trop dénaturé la compréhension et la restitution des propos.

La parole des acteurs de cet environnement, recueillie lors d'entretiens semi-directifs presque tous enregistrés, ne constitue pas des récits de vie, mais restitue les préoccupations actuelles et contextuelles de la relation à la nouvelle ressource produisant ou révélant l'altérité. Lors des explications techniques *in situ* ou des sorties en lagune et en mer, la parole était un peu plus lib r e puisque non contrainte par l'enregistreur. Il arrivait pourtant que celui-ci devienne le vecteur audio de leur mécontentement. Avec la plupart des pêcheurs en effet, les entretiens dérivaient vite sur leur ressentiment par rapport à la gestion de la pêche, la situation d'entretien devenant une opportunité de se faire entendre d'une autre manière qu'en manifestant. Certains refusèrent, surtout lors de la manifestation de 2010, d'être enregistrés par peur que j'utilise leurs discours contre eux, entre autres raisons parce qu'ils étaient en liberté

conditionnelle¹⁴. D'autres au contraire, même après leur avoir expliqué le principe de l'anonymat dans les entretiens, revendiquaient leur volonté de parler en leur nom propre et s'approchaient de l'enregistreur quand ils voulaient « persister et signer ».

Les palourdes dans la lagune de Venise constituent une espèce prolifique non seulement pour les pêcheurs mais aussi pour des études sur le sujet : en effet, les administrations (surtout la Province et la Région et dans une moindre mesure les Communes) et l'Université, étudient la production de mollusques et les effets collatéraux qu'une surpêche provoque. Une dizaine de biologistes en Vénétie se consacre aux palourdes. J'ai réalisé des entretiens avec la moitié d'entre eux, ainsi qu'avec des biologistes indépendants salariés dans des coopératives de vente et des grossistes. Une dialectique mettant dos à dos pêcheurs et administrateurs aurait été trop réductrice pour penser la palourde au cœur des relations.

Des données ont également été collectées lors d'un séminaire sur l'économie de la palourde organisée par le Département Statistiques, section Économie et Politique agraire de l'Université Ca' Foscari de Venise (*workshop Le vongole dell'Alto Adriatico tra ambiente e mercato*). Le département d'économie de l'Université Ca' Foscari étudie depuis dix ans l'incidence de l'activité de pêche sur l'économie locale et sur la consommation des produits issus de la mer, des rivières et des lagunes.

J'ai aussi eu l'opportunité d'assister à une manifestation de palourdiers les 27 et 28 mai 2010. J'ai pu rencontrer nombre de pêcheurs et assister aux négociations dans les différentes administrations en jeu, au *Magistrato alle acque* pour la prise de décision sur les zones de concession, et au *Consiglio Regionale*. D'observatrice, je franchissais le pas vers le rôle de témoin, lorsque les manifestants me demandèrent par la suite de leur restituer mon regard personnel sur ces journées. Ce rôle de témoignage ponctuel ne sera pas allé au-delà, car je n'étais investie d'aucun pouvoir ni par les pêcheurs ni par les administrateurs. Un corpus iconographique a été constitué (notamment des portraits de pêcheurs) et transmis aux coopératives de pêche manifestantes ou aux pêcheurs eux-mêmes. Sans aller jusqu'à l'analyse du lien créé par ces documents iconographiques entre l'action de manifester, l'identité des pêcheurs (certaines coopératives ont affiché des tirages des photographies sur leur mur) et de l'ethnographe, ce corpus fut une

¹⁴ Le résultat des vagues d'arrestation en flagrant délit des années 2000 fait que nombre de pêcheurs risquent la prison à la moindre nouvelle infraction.

manière de partager le souvenir d'un événement et m'a aidé dans ma relation d'enquête avec les pêcheurs.

Les femmes dans ma recherche sont peu représentées bien qu'elles soient très présentes dans la sphère domestique, et pour quelques-unes dans les coopératives familiales, notamment de mytiliculture. La pêche dans la lagune est un univers essentiellement masculin. Seules quelques femmes, en général filles ou sœurs de pêcheurs, exercent cette activité. Elles ne furent pas légion parmi les néo-pêcheurs abusifs mais quelques-unes pratiquèrent tout-de-même la récolte illégale en plus de leurs activités habituelles. Elles sont aussi à la tête de coopératives, souvent dans un rôle de prête-nom. À Goro au contraire, les femmes constituent pour moitié la flotte de pêche ; elles ont acquis le droit d'accéder à la coutume de la transmission des droits de pêche, jusque parfois par des actions en justice. La structure familiale était pourtant à interroger, d'autant plus que, nous le verrons, les gains accumulés ont permis des stratégies d'alliances nouvelles qui allaient redéfinir les règles de la parenté dans certaines familles.

Si je suis allée sur le terrain à toutes les saisons plusieurs années de suite pour observer la déclinaison et la répétitivité saisonnière du traitement des palourdes, ainsi que la constance ou l'inconstance du réseau fluctuant autour d'elles, l'hiver fut idéal pour me distinguer du lot habituel des vacanciers. Les conditions atmosphériques, froid, humidité et *bora* (le vent froid qui souffle du nord-est) étant en général peu propices aux visites touristiques, semblaient démontrer à mes interlocuteurs que mon intérêt pour leurs manières de vivre et penser l'environnement n'était pas feint.

Les comparaisons incessantes avec les éleveurs de palourdes des autres régions, plus « malins », m'ont conduit à étendre mon enquête à Marano Lagunare, dans le Frioul, et au sud dans le Delta du Pô, dans la Province de Rovigo (Région Vénétie) et de Ferrare (Région Émilie-Romagne), où j'ai observé, entre autres pratiques autour de la palourde, la *Sagra della vongola verace*, la Fête populaire de la palourde authentique. Les conditions socioculturelles de l'arrivée de la palourde dans un territoire encore plus enclavé que ceux en bordure de la lagune de Venise sont très différentes. Je n'ai malheureusement pas eu le temps de faire une étude comparative fine entre ces différents lieux d'accueil de la palourde philippine, mais j'ai pu observer certains aspects.

Cette enquête ethnographique s'est également appuyée sur un matériel documentaire, production de littérature grise, et sur une revue de presse qui couvre la période historique de 1979 à 2014. La tranche de 1979 jusqu'aux années 2000 m'a été fournie par deux biologistes. Ce matériel contribua à reconstruire une partie des faits, et à les ancrer avec des dates précises, ce que la mémoire des interlocuteurs souvent avait effacé au profit d'une évaluation décennale ou séculaire, et de révéler une partie des représentations qui circulent dans ces sociétés.

Étudier les rapports que ces actants ont avec leur environnement et les êtres qui le peuplent mettait à jour des conflits latents ou exprimés qui multipliaient les précautions oratoires. Une des phrases récurrentes était : « Ça je ne peux pas te le dire » comme si une surveillance constante et impalpable gelait la parole à un niveau conventionnel. Parler de la palourde, c'était mettre à jour l'enchevêtrement des dissensions mais aussi des savoirs et des croyances qu'ils savaient réprouvés par les administrateurs. Il était dès lors difficile de passer au-delà du conformisme du discours : je m'adressais à des pêcheurs qui avaient tous à cœur de contrôler leurs paroles et de produire un discours normatif dans une situation conflictuelle, voire explosive, en lagune. Une autre des précautions oratoires, commune cette fois-ci aux pêcheurs et aux biologistes, était de biaiser la conversation en taxant mes questions de « politique ». Dans ma rencontre avec les administrateurs, je pouvais ainsi vérifier *in situ* la description de Latour (1991 :11) sur la manière dont la critique considère les objets hybrides. J'aurais pu être entraînée vers une réflexivité dialogique avec les biologistes et les gestionnaires. Ils auraient pu m'interroger sur ma méthode, sur mes relations avec les pêcheurs. Mais comme j'entourais la nature du tissu social dans lequel étaient intriqués les pêcheurs, la palourde et les administrateurs, alors, selon ces derniers, je ne pouvais que faire de la politique. La palourde n'avait-elle pas d'ailleurs une « couleur politique » ? N'avait-elle pas été « rouge » ? Les pêcheurs quant à eux me demandaient pourquoi pour traiter ce sujet éminemment « politique » je venais les trouver eux, éléments infimes de ce grand système répressif mis en place par ceux qui « tenaient les sièges électoraux » et qui pouvaient agir à leur guise tout en empochant un confortable pourcentage du marché des palourdes.

En situation d'observation

Un des fils du réseau constitué autour de la palourde étant l'altérité, l'objectivation de la position de l'observateur pourrait révéler une des manières dont les populations locales établissent leurs frontières. Qui étais-je pour parler de la palourde ? Non seulement je n'étais pas biologiste, mais je cumulais d'autres traits négatifs et marginaux, puisque j'étais aussi étrangère¹⁵, femme et je ne pratiquais aucune pêche, même pas dilettante. Il était déjà difficile pour mes interlocuteurs de laisser la place à la palourde, mais de plus, le discours devait passer par la relation à ma personne. Comment pouvait-on me catégoriser ? Quelle place me concéder ? Mon statut d'étrangère me permettait-il malgré tout d'étudier un phénomène touchant les locaux et de comprendre ce milieu « unique au monde », se demandaient ouvertement mes interlocuteurs ? En tant que Française, que je sois en présence de biologistes ou de joueuses de bingo, le couplet sur l'œuvre de destruction de Napoléon ne m'a pas été épargné, sa conquête de Venise en 1797 ayant mené la République à sa chute. Il paraissait suspect de vouloir ausculter les maux lagunaires sans être natif, le *regard éloigné* ne semblait pas considéré comme valeur heuristique. Néanmoins, dans cette enquête, la neutralité que l'on prêtait à ma qualité d'étrangère réussit à devenir un avantage indéniable pour aller d'un milieu culturel à un autre et d'un espace à l'autre de la lagune sans que l'on cherche à m'enfermer dans des détestations micro-locales enracinées dans le passé ou nées dans le présent. Ceux qui m'ont paru ne pas mettre en doute la légitimité de ma recherche du fait de ma nationalité sont les organismes de contrôle. Souvent étrangers eux-mêmes au territoire, ni administrateurs, ni pêcheurs, les policiers et Gardes des finances étaient habitués à avoir un regard externe sur des faits déterminés par un contexte local.

Le second écueil sur le terrain fut de faire comprendre que je n'étais pas biologiste puisque le cœur de mon objet de recherche n'était pas « la palourde » en soi, mais le réseau de liens formés par cette palourde. Le dualisme nature/culture est si

¹⁵ Mes origines bretonnes, donc *a priori* ma familiarité avec la culture littorale, me sauvait à moitié. Les pêcheurs éprouvaient alors mes connaissances sur la conchyliculture et le rythme des marées dans un souhait d'échanges d'expérience, friands d'innovations qu'ils pourraient à l'occasion transférer.

présent dans nos représentations que l'évocation d'un élément biologique ne peut se comprendre que dans le domaine des « sciences dures ». Recueillir des discours en me réclamant de la discipline ethnologique posait aussi un problème de légitimité. Mes interlocuteurs pêcheurs m'auraient volontiers assigné le rôle bien plus identifiable de biologiste que celui de doctorante en ethnologie qui inspirait plus de méfiance : « Attention, elle t'étudie ! », disait d'un ton à peine farceur à un pêcheur bavard un président de la coopérative de pêche, l'incitant par-là à contrôler ses confidences. Il restait d'ailleurs souvent près d'eux en s'invitant aux entretiens sous prétexte de les aider à trouver le « mot juste ». Je n'ai pas su si cette justesse était recherchée pour ne pas révéler l'ambivalence des représentations ou pour correspondre à l'expression dialectale.

Des habitants du littoral de mon cercle de connaissances continuèrent à croire, malgré mes dénégations, que j'étais biologiste. Les rencontres fortuites avec un vieux Pellestrinotte à la casquette *Venezia* vissée sur la tête tournaient au comique : ayant appris par ses amis au café que je « m'intéressais aux palourdes », il me brandissait tous les jours, à chaque coin de ruelle, une nouvelle pièce de sa collection poussiéreuse d'espèces aquatiques desséchées autant que biscornues, espérant que je pourrais les identifier. Le raccourci est intéressant pour sa valeur heuristique : en effet, si je « m'intéressais aux palourdes » elles n'étaient pour la plupart de mes interlocuteurs qu'un support. Les questions sur la palourde et la relation que l'on peut entretenir avec elle étaient très vite évacuées au profit d'un discours plus long sur les « autres », forcément nuisibles et invasifs, ces humains qui détruisent de manière irréversible la lagune (point de vue des administrateurs) ou qui tuent le pêcheur, « espèce en voie d'extinction »¹⁶ (point de vue des pêcheurs).

La rapidité et la facilité avec laquelle j'obtenais des rendez-vous m'apparurent comme étrange voire suspect, si différent des récits d'ethnologues bravant toutes sortes de dangers, attendant des jours, accomplissant des rites, se pliant à des règles avant

¹⁶ Je fais ici référence à un slogan inscrit sur un carton accroché sur un petit chalutier. Il paraissait avec d'autres lors d'une manifestation à Venise, sur le Canal de la Giudecca, le 2 juin 2010 contre l'interdiction par l'Union européenne de la pêche côtière à moins de trois miles marins du littoral. Si les problèmes et leurs résolutions ne sont pas identiques, les disparitions du métier et de l'identité du pêcheur concernent autant les pratiques en lagune qu'en mer.

d'arriver à collecter des données. Mon sujet intéressait certes, car il est au cœur des préoccupations locales, apparemment insolubles. Il est pourtant possible que la curiosité pour ce sujet ait été doublée par une curiosité sur la manière dont, en tant qu'étrangère, femme, donc doublement détachée des enjeux locaux sur la pêche, j'allais pouvoir le traiter. Ce détachement de principe devenait un atout pour une forme de médiation qui aurait pu se mettre en place. Que le discours soit muselé ou expansif, il s'adressait toujours à une autre personne à travers moi. Je devenais une médiatrice informelle, qui faillit devenir médiatrice formelle sur proposition non concertée des deux parties. Cependant, l'idée, jaillie lors des entretiens, fut rapidement abandonnée devant la difficulté administrative à inventer officiellement ce rôle, si bien que je ne pus mener une anthropologie engagée, alors qu'il aurait été souhaitable qu'elle soit menée.

Finalement, la facilité dont je croyais bénéficier pour accéder au terrain et aux discours était peut-être un leurre. Ce que je tentais le plus souvent de parcourir en compagnie de ceux qui la vivent était la lagune. Malgré une dizaine de sorties avec des pêcheurs, par les canaux, sur les *barene* et sur les *casoni* et les zones en concession, les lieux et les circonstances dans lesquels les interactions avec la palourde et les autres actants faisaient jour me demeurèrent malheureusement assez fermés. Pour tenter de répondre à la question de ma place et de ma légitimité à mener cette recherche, je me suis interrogée sur ce que mes interlocuteurs me montraient, sur les interdits perceptibles que l'on dressait devant moi. Les problèmes pour m'embarquer avec les pêcheurs sont assez significatifs d'une méfiance implicite. Depuis 2009 en effet, je voulais étudier dans le contexte la rencontre entre le pêcheur et la palourde au moment de la récolte en lagune suivant les méthodes de l'ethno-éthologie (BRUNOIS 2005). J'ai eu plusieurs fois l'opportunité de m'embarquer avec des pêcheurs. L'un me montra la reconstruction des *barene* de la Lagune Nord ; d'autres la pêche au râteau à main, pratique exténuante d'usage aujourd'hui assez restreint ; un autre m'amena observer le ballet des coquillages *murex* autour des palourdes juvéniles dans la zone *nursery* sur les bas-fonds transparents de la lagune centrale ; d'autres encore me montrèrent, à bord d'un catamaran tanguant à neuf miles marin du littoral, la procédure unique de dépuration des mollusques en mer. Ces opportunités d'observations des pratiques de pêche et des manières d'appréhender l'environnement étaient précieuses. Toutefois, je tournais littéralement en périphérie de la récolte mécanisée, dont l'observation de la technique massive et invasive me paraissait offrir une focale intéressante sur cette

relation homme/animal, que celui-ci soit singulier ou masse indistincte. Enfin, en octobre 2011, un président d'une coopérative de pêche accepta que je m'embarque à condition d'avoir accompli les formalités administratives. Je déposais une demande d'autorisation à la Province par une lettre officielle. Mes péripéties pour avoir cette autorisation précisant que je ne ferais pas de prélèvement à fin d'analyse biologique, accompagnée de deux timbres fiscaux et de la photocopie de ma carte d'identité, firent beaucoup rire jaune les membres de cette coopérative qui y voyaient la surveillance outrancière de l'administration sur tous les actes, même les moins criminels *a priori*, qui se déroulent en lagune. Lorsqu'enfin je fus en possession de l'autorisation que j'étais allé récupérer dans les bureaux de la Province à Mestre, d'autres obstacles me furent dressés par les pêcheurs. La période n'était jamais propice, ou bien ils avançaient le prétexte de l'ennui que j'allais évidemment éprouver devant la répétitivité du travail. Même la femme de l'un d'entre eux essaya de me dissuader d'observer ces pratiques, tout en m'avouant qu'elle ne l'avait jamais fait elle-même: « On plonge ce grand râteau dans l'eau, on appuie sur un bouton, la même chose des heures durant, et voilà, ça n'a aucun intérêt ». À cet aspect mécaniste, industriel, ils opposaient à l'unisson le « romantisme » de la pêche précédente, gommant momentanément de leur mémoire la dureté du métier au temps de leur enfance. Pour beaucoup de pêcheurs de Pellestrina et de Chioggia, il ne restait plus dans la lagune que le bruit du fer et du moteur au lieu du silence bercé par le clapotis des vaguelettes. Il est possible que la crainte que j'éprouve de la lassitude soit aussi liée à la pêche illégale : embarquée de jour, j'aurai pu comptabiliser des prises supplémentaires ou noter l'usage d'instruments non idoines. Il est possible aussi que je n'ai pu embarquer en tant que femme sur un bateau de pêche et prendre ainsi place dans un espace réservé à la virilité, à cause du tabou commun aux sociétés de pêcheurs, et ce malgré leurs dénégations.

Ne pouvant mener des observations sur la pêche en contexte aussi souvent que je l'aurais souhaité, il me restait à faire parler les habitants sur les ressources de cette lagune qui s'étalait devant leur maison, et qui débordaient, mais avec parcimonie, dans leurs assiettes. Je suis restée cantonnée sur les quais, dans les cafés et les bureaux de quelques coopératives de Pellestrina ou de Chioggia, avec les hommes, et dans le foyer familial avec les femmes, ou à m'initier à la récolte à la main des palourdes sur la plage, ma seule « observation participante ». Un groupe de pêcheurs m'invita bien à aller « acheter du poisson » à Chioggia, à bord du bateau de pêche de l'un d'entre eux, ce qui

se révéla prétexte à une virée joyeuse à la découverte de rites masculins réprouvés par les épouses. En l'occurrence, nous prîmes une collation bien arrosée à dix heures du matin dans un restaurant qu'ils voulaient me montrer car celui-ci représentait pour eux le réconfort après leurs pêches clandestines qu'ils exerçaient dans des conditions éprouvantes dix ans auparavant. J'interprétais cette invitation, mais peut-être me trompais-je, comme une manière de dévier vers des pratiques plus ludiques mon intérêt pour leurs relations aux palourdes et une manière de repousser dans le passé des pratiques illégales.

Nous aurons l'occasion d'étoffer la présentation de ces communautés hybrides parmi lesquelles j'ai évolué pour ma recherche, mais je tenais à rendre compte d'un dernier point sur la place de l'ethnographe sur ce terrain particulier. Afin de mieux comprendre la relation homme/mollusque compris dans un ensemble de pratiques et de relations, je me suis intéressée lorsque j'étais à Chioggia et à Pellestrina, aux rites, à la parenté, à la culture matérielle, aux pratiques religieuses, à l'alimentation, à la politique locale. Mener l'enquête sur le terrain consistait à faire des observations au sein des réunions privées et publiques, lors de rencontres familiales, à l'occasion d'anniversaires, de dîners, de fêtes de l'Association culturelle, à une journée dans un casino en Slovénie, et aux fêtes populaires des produits de la mer. Malgré ma présence répétée et publique, je suis restée à la marge, dans une « folie », dont d'emblée j'avais hérité à Pellestrina.

À Chioggia je n'évoluais pas dans un réseau d'interconnaissances très dense et mon rôle restait par conséquent non déterminé pour mes interlocuteurs. À Pellestrina au contraire, les habitants m'assignèrent une place auprès des autres étrangers « originaux », atteints d'une « folie » acceptable car ne mettant pas en péril l'ordre de la communauté. La personnalité atypique qui était accolée à mon rôle d'observateur et à mon séjour sur l'île, fut rapprochée de celle d'Oreste, artiste allemand dont le curieux bateau, selon la légende locale, échoua en 1968 sur l'île. Depuis, il travaillait de nuit à une œuvre mystérieuse, dans sa maison ornée d'une armoire qu'il s'inventa sur le modèle de celles de Chioggia. On fit aussi des comparaisons avec un couple d'artistes, composé d'un dessinateur de presse ayant renoncé à sa vie milanaise et de sa femme peintre. Ils vivaient de trocs complexes avec le coiffeur, se nourrissaient du contenu des poubelles et peignaient sur un *casòn*. Notre originalité n'avait rien à voir avec celles de deux autres personnes insulaires, qui elles, pouvaient porter atteinte à l'équilibre

interne. Ainsi, un clerc de notaire à la retraite connaissait de nombreux secrets liés au patrimoine foncier, et une actrice de films pornographiques et vedette du petit écran défrayait la chronique locale. À la fois admirée et détestée pour son talent scénique, sa liberté de mœurs éreinte la respectabilité de sa mère, dame au service de sa paroisse qui se voit interdire par certaines personnes de donner la communion chez elles. Ma folie comme celle des autres étrangers était une originalité amusante, non dérangeante pour les relations amicales ou conflictuelles, certes, mais ambiguë pour la crédibilité de ma recherche auprès de mes interlocuteurs et sur laquelle je me suis interrogée à propos des précautions oratoires qu'ils prenaient.

Ainsi l'ethnographe partie sur son terrain, ce qui n'a rien de naturel en soi, avec « *l'étonnement raisonné qui fonde la démarche* » de l'ethnographie (BONNEMERE, LEMONNIER 2007 : 15), ne peut que rendre compte d'une partie de la réalité qu'elle entrevit, sans avoir pu mener à bien cette tentative de dialogue entre les actants qui composent ce monde. Cette thèse rend compte des interrogations sur ce monde à travers une approche singulière ; elle n'a aucune prétention à limiter la recherche sur les interactions homme/palourde.

Cartographie



Figure 1. Golfe de Venise. Carte de Vincenzo Coronelli, 1688



Figures 2. L'Italie du Nord (carte Michelin) et la carte des provinces de la Région Vénétie



Figure 3. Carte de la lagune de Venise, 2003 (Province de Venise)



Figure 4. Photographie satellite de la lagune de Venise. *Consorzio Venezia Nuova*, 2009

La palourde nous conduira principalement dans le sud de la lagune sur l'île de Pellestrina, située entre les embouchures de Malamocco et de Chioggia, et à Chioggia.

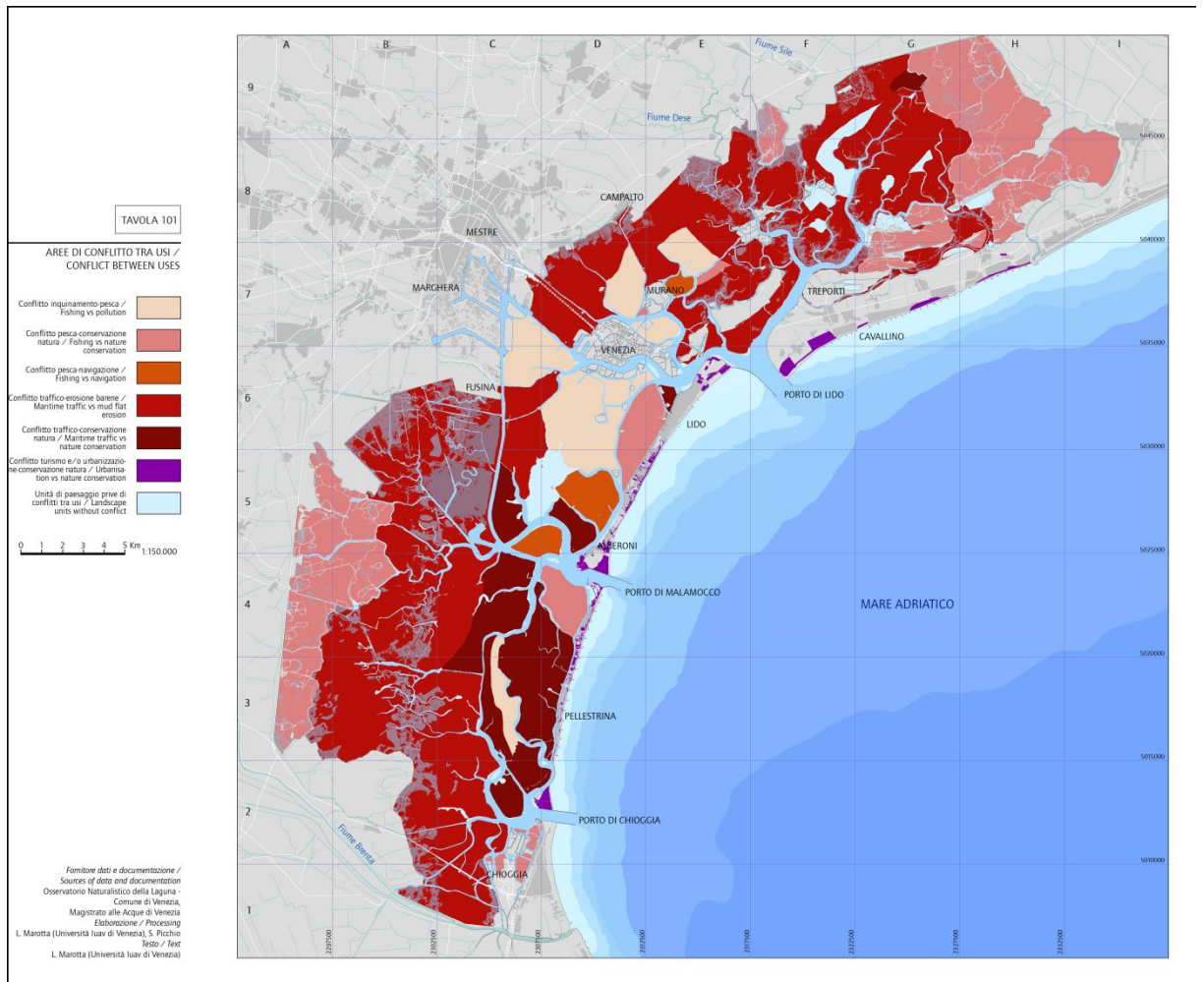


Figure 5. Table 101 de l'Atlas de la lagune de Venise (Osservatorio naturalistico della laguna del comune di Venezia 2006).

Les zones en rose clair indiquent les conflits entre pollution et pêche ; en rose soutenu les conflits pêche/conservation de la nature ; en orange les conflits pêche/navigazione ; en rouge les conflits circulation/érosion des *barene* ; en brun, les conflits circulation/conservation de la nature ; en violet les conflits tourisme et/ou urbanisation/conservation de la nature et enfin en bleu clair les espaces non conflictuels, c'est-à-dire les canaux (bien qu'ils soient eux aussi pourtant théâtres de conflits d'usage).

De nombreuses cartes superposent les productions des différents collectifs (pollution, conflits d'usage, citernes d'eau, distribution des oiseaux migrateurs, des algues, aires de protection des oiseaux).

PARTIE I : Composer, décomposer son monde

« Selon que vous la considérez de Venise ou à partir de la barbarie de la lagune, elle est Nature et mort ou bête domestique [...]. Mais est-elle vraiment domestiquée ? Contenue, emmurée, canalisée, souillée de déchets, on dirait des égouts éventrés, elle pue. Étrange objet ambiguë, ensorcelé, minéral déclassé qui ne peut ni revenir à la Nature ni gagner la propriété exacte et géométrique des produits manufacturés. On dirait un jardin perpétuellement abandonné, déserté, sans cesse brouillé par des herbes sauvages et des proliférations parasitaires, et qui se recompose sans cesse.»
(SARTRE 1991 : 109)

Chapitre I. La lagune de Venise : un monde ouvert aux mutations ?

Introduction

Placer la lagune sous la perception que Jean-Paul Sartre en avait dans les années 50 ne respecte pas le point de vue émique sur cet environnement malmené. Ce choix est pourtant délibéré car cette représentation de ce milieu hybride, dont l'instabilité est créée par le jeu de forces entre anthropisation et résistance des éléments naturels, rejoint des lieux communs partagés actuellement autant par les pêcheurs que par les administrateurs.

L'artifice lagunaire, « *étrange objet ambiguë* », ni « *nature* » ni « *artefact* », est le résultat d'une longue histoire initiée par une lutte entre l'eau et la terre, et ponctuée par les modifications et l'application de principes de différenciation. Le cadre écologique et socioculturel dans lequel la palourde philippine va éclore et se propager est un système lagunaire tiraillé par de multiples intérêts, où la pression anthropique détermine pour partie les politiques de sa gestion. L'éclosion de la palourde philippine dans ce cadre géographique déborde largement les limites locales pour se ramifier dans des enjeux politiques et historiques plus vastes, qui lui sont pré-existants ou contemporains. Dans ce périmètre lagunaire très circonscrit, les modifications, voire les bouleversements que nous allons ici décrire, notamment les agrandissements des embouchures sur l'Adriatique, la création des zones industrielles, et les travaux du MOSE, sont autant d'artefacts actants à part entière de la mutation, et qui complexifient le système de relations qui va se créer autour de la palourde. Les interactions entre la mer Adriatique à l'est et la terre ferme* à l'ouest, peuvent se lire dans cette perspective continue de coévolution. Nous pourrions appeler par logique d'opposition la « terre mouvante », cet espace lagunaire considéré comme l'espace de l'impermanence. Dynamique, sans cesse en réélaboration, il représente également le « corps récepteur » qui englobe les pollutions comme les espèces invasives. Les différentes modifications historiques que

nous allons présenter ont leur incidence sur la gestion actuelle des palourdes et sur la perception du milieu. Dans cette lagune d'apparence très policée et contrôlée, les palourdes philippines arriveront à s'échapper et à semer le désordre. Il m'apparaît important pour bien comprendre le cadre de réception, dont une partie est dessinée par la représentation et la réalité des pollutions, d'introduire également l'histoire industrielle de Venise

Au préalable, je souhaite préciser la terminologie employée fréquemment par mes interlocuteurs pour qualifier cet espace. L'écologie définit ces espaces en tant qu'« *écosystèmes aquatiques situés en zone littorale [...], dénommés paraliques car ils sont caractérisés par un faible renouvellement de leurs eaux, lié au confinement* » (RAMADE 2002 : 446). Au tout début de la recherche, lorsque j'introduisais le terme « nature » dans les entretiens, les pêcheurs me répondaient par celui de « lagune », comme si toute la *nature* se résumait à cet ensemble géographique et humain, à cette masse d'eau endiguée devant leurs portes, mi-sauvage, mi-domestiquée, dans un état perpétuellement intermédiaire. Par l'utilisation du terme « nature », qui sollicitait une définition et donc des limites, je considérais à ce moment-là la lagune de l'extérieur, selon ma propre perspective d'observation. Au fur et à mesure de ma recherche, c'est le terme « lagune » qui est devenu prépondérant pour englober les organismes et l'environnement, non pas en tant qu'« *entité limitée mais comme un processus en temps réel, en croissance et en développement* » (Ingold 2013 : 29).

I.1. La lagune, un monde du vivant aux règles strictes

À l'époque du Quaternaire apparaît à l'extrémité est de la plaine lombarde une vaste zone humide. Irrigués de fleuves, de rivières, de cours d'eau et de sources résurgentes, les terres spongieuses et les bassins se mirent à se diviser comme des cellules éphémères à l'échelle géologique. Les formes des lagunes et marais trouvèrent

leurs contours en se fermant graduellement les uns aux autres, par les flux du limon des fleuves et par les envasements naturels de l'Adriatique, puis par des travaux hydrographiques, pour aboutir aux découpages actuels le long de deux cents kilomètres de littoral. Au nord de Venise, se sont formées les lagunes de Caorle et de Marano-Lagunare, et au sud les lagunes et rades du Delta du Pô, avec la rade de Goro et Scardovari puis, à une cinquantaine de kilomètres plus au sud, les marais et lagunes de Comacchio.

Lieu mouvant, où l'eau unifie et divise, recouvre et découvre en partie la terre selon le rythme des marées, la lagune est un paysage construit et modelé par des actions anthropiques et des actions naturelles. Une lettre de Cassiodore, datée de 537-538 « atteste qu'à son époque, il n'y avait, dans les îles de la Lagune, que quelques cabanes isolées, habitées par des pêcheurs ou des saliniers : ces maisons étaient semblables aux nids des oiseaux des marais sur le rivage des îles et, devant leur porte, sur le canal, était attachée une barque, comme ailleurs on attache un cheval » (BETTINI 2006 : 61). L'histoire de l'édification de Venise dans cette forme lagune débute par l'arrivée des Vénètes fuyant les invasions barbares. En lagune, c'est le paysage qui montrait de l'hostilité à l'appropriation : « Il n'y avait alors que les eaux stagnantes de canaux paresseux, retors comme des serpents, enserrant de petites îles couvertes de l'aride broussaille des sables, entremêlée de ronces et de genêts, avec, ici et là, quelque pin maritime. » (BETTINI 2006 : 63). Un des mythes de fondation fait surgir Venise de la boue et la laisse sous la menace perpétuelle d'un hypothétique engloutissement : « [...] l'Égypte, Venise, Aquilée, enfin tous les terrains bas, ne sont ainsi faits que par quelque coup de mer qui a fait un ravage », écrit Montesquieu, « comme le ravage est accidentel et contre l'équilibre ordinaire, la Nature se met peu à peu dans sa première situation. » ([1894] : 555).

Ayant soumis et modelé cette paresseuse et indolente nature pour se défendre et se sustenter, les habitants y créèrent une puissante République maritime, doté d'un Arsenal efficace, qui contribua à la richesse de la ville. Cité marchande et dominante sur la Méditerranée (LANE 1985), Venise assura sa suprématie après la fameuse bataille de Chioggia qui se déroula de 1378 à 1381. Je développerai plus avant les conséquences contemporaines de cette période capitale dans les relations que les habitants du sud de

la lagune entretiennent avec la représentation du pouvoir conféré au centre historique de Venise.

La nature-lagune fut placée sous la coupe d'une cohorte de textes législatifs afin d'assurer sa défense et de la modeler et l'entretenir comme espace de circulation, d'échanges et de ressources. À ces fins est créé, notamment, le *Collegio delle Acque* qui deviendra *Magistrato alle Acque* en 1501. Torrents, fleuves et rivières se jettent dans l'Adriatique, faisant de cette région un réservoir hydrique où se mêlent et se juxtaposent eau douce, eau saumâtre et eau salée. Pour que l'humain puisse continuer à domestiquer cette vaste zone humide, l'abondance d'eau doit être contrôlée et la nature asservie à une forme modèle, une géométrie de l'espace qui, par ailleurs, occulte les caractéristiques des zones amphibies de la Vénétie. Dans l'évolution géo-historique du territoire, deux entités administratives et culturelles se forment mais restent en interdépendance : la terre ferme et la lagune. Les frontières juridiques du territoire lagunaire administré par le *Magistrato alle Acque* au XVIII^e siècle étaient matérialisées par des bornes en pierre. La réduction continue de la surface de la lagune fait qu'elles sont aujourd'hui pour la plupart enterrées.

La lagune est un espace nervuré de rivières et de canaux qui s'entrelacent autour des îles et des *barene*, trop petites, espacées et propices aux cultures. Gagner des terres cultivables devient un enjeu primordial¹⁷, comme le sera au XX^e siècle l'enjeu économique autour de la poldérisation pour l'émergence de terres industrielles. Entre les Dolomites et la lagune, le bassin versant (la *gronda lagunare*), est cet espace que se partageaient monastères et patriciens qui y avaient bâti leurs villas au milieu des bois hygrophiles et des cannaies. Les occupants des monastères isolés près des paludes contribuèrent à l'assainissement de ces terrains. Le flux de l'eau modifie le paysage géographique et humain et amène à la création des regroupements autour de systèmes agricoles étendus : dans l'arrière-pays naissent les *consorzi*, associations volontaires de citoyens qui veulent se protéger des dangers de l'eau et des inondations fluviales, et faire fructifier les ressources. L'arrière-pays en effet constituait une aire d'approvisionnement en poissons, gibiers, cultures céréalières et fruitières, bois de construction, dont la République était dépendante. L'époque moderne multiplia les

¹⁷ En Italie, les exemples les plus représentatifs de modifications anthropiques de ces zones lagunaires à fin d'exploitation sont les *Valli di Comacchio* au XIX^e siècle et l'Agro-pontin en Campanie dans les années 30 et 40 sous le fascisme.

pratiques de domestication et d'homogénéisation de la nature grâce à des assainissements mécanisés. Plus qu'une volonté de communion avec l'eau, les actions menées au cours de l'histoire de la lagune de Venise s'entendent comme une lutte pour comprimer, ordonner à un élément naturel la place et le rôle qui bénéficieraient le plus avantageusement aux riverains. Entre le début du XVI^e et la fin du XVII^e siècle, les travaux hydrographiques sont menés pour dévier de la lagune le Piave, le Bacchiglione, le Sile et le Brenta ainsi que les embouchures naturelles du Pô au sud de Chioggia. Entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, les travaux s'orientent vers une protection contre la mer en canalisant les ouvertures sur l'Adriatique, grâce à la création de voies et d'embouchures plus facilement navigables, et grâce à l'édification des *murazzi*, murs en pierres d'Istrie. Cette entreprise de longue haleine débuta sur l'île du Lido à partir de 1738 pour s'achever à l'extrémité sud de Pellestrina, aux abords de Ca' Roman, en 1782.

Le cadre législatif continue à étendre ses compétences, avec des effets drastiques pour les actants de la lagune, humains comme non-humains. À la chute de la République en 1797, le *Magistrato alle Acque* disparaît mais renaît immédiatement pendant la première occupation austro-hongroise (1797-1805) puis perpétue son organisation pendant le règne napoléonien en Italie (1805-1814) sous le nom de *Magistrato Centrale per le Acque*. Enfin, durant la deuxième période d'occupation austro-hongroise (1815-1866), c'est une autre institution qui s'occupe de la gestion des eaux : le *Consiglio Aulico delle Fabbriche di Vienna* (Conseil de cour des fabriques de Vienne). Cette dernière disparaît pendant la réunification de 1866, pour réapparaître en 1907, sous le nom de *Magistrato alle acque* et dépendant du *Ministero dei Lavori Pubblici* (Ministère des travaux publics). Actuellement placé sous la tutelle du *Ministero delle infrastrutture e dei trasporti* (Ministère des infrastructures et des transports), il est toujours en activité et est un des organismes qui gravite dans le système de relations autour de la palourde.

Quelques éléments historiques permettront de mettre en perspective les revendications locales sur le droit de propriété, l'usage et les rapports que les différents collectifs entretiennent avec la nature, rapports qui influenceront chacun dans sa relation à la palourde philippine. Les ressources maritimes et lagunaires ayant représenté une part primordiale dans l'alimentation vénitienne, la pêche, rouage d'un système économique et politique, est depuis longtemps régie par la législation à travers de nombreux décrets et dispositions de tutelle pour réguler la faune et contrôler le

commerce (PROVINCIA DI VENEZIA 1981). Dès 1173, la pêche était sous la tutelle d'une institution spécifique, *la Giustizia*. Le type de filets, notamment le maillage, les périodes de pêche et les prises étaient surveillés par plusieurs administrations qui légiférèrent à tour de rôle : *Giustizia nuova* et *Giustizia vecchia* à partir de 1261, puis *Collegio delle Acque*, et *Inquisitori sopra le Acque*.

Chioggia, Pellestrina, Burano, et le centre de Venise comptaient les plus importantes communautés de pêcheurs. La plus connue, et la plus documentée, est au XVI^e siècle, la *Gastaldia* ou *Comunità de San Nicolò dei Mendicoli*. Elle réunissait trois cent cinquante cinq familles qui vivaient, selon l'historien Zago (1985), dans un fort sentiment de cohésion sociale. Les pêcheurs de cette *gastaldia* logeaient dans de petites maisons pauvres et surpeuplées, le long de rives sableuses où ils pouvaient amarrer leurs bateaux, dans le quartier à l'extrémité ouest de Venise, autour des églises de *San Nicolò* et de *l'Angelo Raffaele dei mendicoli*. Nommés *Nicolotti*, du fait des liens à la paroisse et non à l'art en tant que métier, comme, par ailleurs, l'usage le voulait à Venise, ils se distinguaient des autres pêcheurs-vendeurs de poissons qui exerçaient de Chioggia au sud à Caorle au nord, par leurs privilèges liés au droit du sol reconnu par la République vénitienne. L'organisation de la *gastaldia* suivait l'organisation hiérarchique des autres confraternités de métiers à Venise : le *capitolo generale* était l'assemblée à laquelle tous les pêcheurs pouvaient participer ; le *presidenti* était un conseil de douze personnes, dont la charge durait douze mois et qui pouvait prendre des décisions sans convoquer l'assemblée ; enfin le *gastaldo grande*, nommé à vie, était le « *chef et le symbole unitaire de tous les Nicolotti* » (ZAGO 1982 : 25), médiateur entre les pêcheurs et le Doge, figure centrale de la République¹⁸. Les pouvoirs autonomes de cette hiérarchie s'étendaient également sur la surveillance et la répression sur le marché aux poissons.

Sur plusieurs îles où se perpétuent le travail de la pêche et l'organisation qui en découle, le système de regroupement des pêcheurs appelé autrefois « Communauté » ou « Confraternité » ou « Fraglia » perdure dans la « Coopérative ». Elle a remplacé la *Gastaldia* après la chute de la République. Les pêcheurs disparaissent peu à peu des quartiers centraux. L'urbanisation s'étend et les activités sont de plus en plus diversifiées dans la lagune. Néanmoins à la fin du XIX^e siècle à Chioggia, il reste une forte

¹⁸ Il est à noter que la figure du *gastaldo* suivait ici la même logique agricole en usage au Moyen-Âge dans les campagnes entre les paysans et les propriétaires.

communauté de pêcheurs, dont le nombre s'élève à trois mille trois cent quatre vingt quatre en 1875 selon les données de la *Scuola dei pescatori di mare e di laguna, intitolata a Sant'Andrea* (GIBBIN 2007), qui exercent différents métiers, sur les marais de pêche ou en mer, que ce soit la récolte de coquillages ou la pêche au filet. L'activité de pêche n'est pas considérée comme unitaire, mais au contraire recouvre une grande diversité, dont les qualificatifs permettent de différencier les pratiques, les savoirs et les milieux. Pour donner un aperçu de cette richesse, citons par exemple le *pescatore*, pêcheur, c'est-à-dire le pêcheur en mer, ce qui pour les Chioggiottes signifiait faire *il mestiere*, le métier ; le pêcheur qui travaillait surtout à terre était *l'artista*, l'artisan ; ensuite *i mestiereti*, les petits métiers, qualifiaient ceux qui pratiquaient la petite pêche en lagune ou sur le littoral, soit la *pesca vagantiva*, la pêche libre, vagabonde, soit la pêche dans les marais, la *vallicultura*.

Les nombreux conflits entre pêcheurs, autres usagers et administrations nous amènent à nous interroger sur le droit lié aux territoires de pêche. La notion de propriété et d'usage est complexe et se retrouvera dans la gestion de la semence de la palourde, des concessions de vénériculture et plus en général dans le contrôle des pratiques. « La lagune appartient au pêcheur », entendais-je souvent répéter sur mon terrain de recherche, dès que je posais aux pêcheurs la question des droits d'usage et des zones de pêche. Si autrefois, le tirage au sort pour leur attribution (notamment pour la pêche des alevins) était utilisé à partir de 1781, il fut abandonné. La gestion des ressources naturelles n'est pas collective en lagune, comme, par exemple, elle l'est par décret législatif à Marano Lagunare dans le Frioul. Les droits liés aux prélèvements des ressources, les intérêts privés des individus, ont été pendant des siècles assujettis aux pouvoirs du Gouvernement vénitien puis de l'État italien, qui voulaient préserver l'eau comme bien public tout en créant une « *ligne d'équilibre entre liberté économique des citoyens et les contraintes imposées par les ressources collectives* » (BEVILACQUA 2000 : 20). L'historien P. Bevilacqua utilise le terme « Œuvre de gouvernement », *Opera di governo*, que nous garderons pour interpréter les discours des administrateurs sur le domaine public et la propriété privée. Bien public, contrairement à ce qui a été interprété *a priori* par les pêcheurs, ne signifie pas « bien libre » ou « *commons* ». Pour un des mes interlocuteurs, biologiste de l'Université Ca' Foscari, la pêche a toujours été menée dans la plus grande illégalité à cause de cette logique. L'irrespect pour ce qui

constitue le bien commun et l'« anarchie »¹⁹ avec lequel il est traité détruisent l'environnement. Une administratrice parlera d'un défaut selon elle typiquement italien qui transparaît dans « la gestion du bien commun [qui] n'a jamais été pris en considération, c'est-à-dire que ce qui est à tous est à moi, et je fais ce que je veux jusqu'à ce que... ». ²⁰ Bien public ou « choses sans maître » sont liés à des usages très flexibles, et à un « déficit d'appropriation » (HARDIN 1968), dans une logique que nous étudierons plus avant pour la vénériculture. En effet, lorsque la ressource est considérée comme commune, les actions des pêcheurs ont tendance à être excessive, sans une vue à long terme sur l'épuisement des ressources. La place que s'octroie l'individu et l'importance qu'il donne à la croissance de son capital économique se font au détriment d'une nature exploitée outre mesure. Cette sur-exploitation est basée sur la supposition que les concurrents reproduiraient la même attitude s'ils étaient placés dans la même situation (ACHESON 1981). Le partage des ressources ne se fait pas alors dans le respect de l'environnement mais dans la perspective d'un enjeu économique et d'une compétition.

Les nombreuses administrations de surveillance régnaient sur l'usage de l'eau et de ses ressources. Les contrôles qui étaient menés en lagune pour le respect de règles strictes pendant la période de la République Sérénissime (jusqu'en 1797), sont vus rétrospectivement comme des marques de respect de l'Institution pour l'environnement et les personnes qui y vivent. Des lois existaient également ensuite au XIX^e et au XX^e siècle mais la période la plus glorifiée est celle de la République. Dans ce passé mythifié aujourd'hui par les pêcheurs mais aussi par les administrateurs, est fréquemment rappelée la figure du pêcheur protégé par le Doge grâce au rôle important qu'il détient dans l'approvisionnement en ressources maritimes à destination du marché local et des habitants de la ville. En outre, alors qu'il était socialement humble, le pêcheur bénéficiait de l'oreille attentive des administrations, en sa qualité de connaisseur, d'expert de la lagune. Les administrations appliquaient alors des principes « justes », quoique sévères. Le terme « d'écoute » était souvent utilisé par mes interlocuteurs pêcheurs pour

¹⁹ «L'anarchie» sonne souvent dans les discours locaux comme un mode d'organisation politique complètement erroné; elle qualifie les pratiques désordonnées et destructrices des pêcheurs de palourdes, et est utilisée par les pêcheurs eux-mêmes pour décrier les pratiques de leurs voisins, ou encore par les Forces de l'ordre pour dénigrer la désorganisation des pêcheurs dans leurs pratiques de la fuite. Le terme d'« anarchie » est aussi employé couramment dans la presse locale.

²⁰ Venise 2010, 4 : « che la gestione del bene comune non è mai stata presa in considerazione, cioè quello che è di tutti, è mio, e faccio quello che voglio fino che... »

dénoter, dans une comparaison historique, son absence actuelle flagrante, qualifiée d'irrespect.

Pour les pêcheurs rencontrés au cours de cette recherche, la preuve du respect de la République de Venise qu'ils se plaisent à rappeler se concrétise dans une ritournelle synthétisant la fragilité de la lagune et le poids des actions de l'être humain : « *palo fa paluo* ». Un pieu fiché dans l'eau crée une palude, par le changement du flux des courants qu'il entraînerait et l'accumulation des algues qui transformerait celles-ci en matière. Dans une évolution symbiotique avec son environnement, l'algue, végétal marin, devient végétal terrestre, en créant progressivement, par couches successives mues naturellement, des *barene* (BONESSO 2001). Ces changements du paysage, minimes, montrent à leur manière combien les processus de mutation ont été scrutés et craints, et révèlent finalement le caractère incertain des processus vitaux dans un espace donné, mais également les liens constants entre les actions et réactions de la matière et des hommes.

I.2. La lagune « corps récepteur »

Si, dans l'histoire de la construction culturelle de l'environnement lagunaire, l'arrivée de la palourde philippine a entraîné une accélération nouvelle et inattendue, nous avons commencé à voir combien les modifications sont loins d'être uniques et contemporaines. Nous continuerons dans une perspective diachronique à poser comme autant de jalons les éléments les plus significatifs de cette histoire, dont les incidences sur l'ontogénèse du couple homme/palourde seront ensuite développées dans les différents chapitres.

À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, la perturbation de l'équilibre déjà incertain entre les usages diversifiés menés dans la lagune s'accélère. En serrée entre deux entités géographiques, la lagune jusque là cocon s'ouvre à l'est et à l'ouest : dans les années 1840 sur le littoral, l'ingénieur Paleocapa projette les travaux de digues aux

embouchures d'accès sur l'Adriatique ; près de la terre ferme, l'achèvement de la construction du pont ferroviaire en 1846 entre Venise et Mestre et l'installation de grandes infrastructures portuaires et industrielles dans le centre de Venise éclatent la perception organique de l'espace lagunaire. La *forma urbis* évolue et modifie la perception de la complétude ville/lagune. Le tourisme de masse et la vocation industrielle et commerciale de Venise engagent un processus de transformation des espaces portuaires et du noyau urbain ancien. Le commerce, l'industrie et le tourisme, sont les activités les plus rémunératrices qui creusent une frontière avec les activités productrices marginales des îles. La pêche en lagune est en effet un secteur moribond, à petite échelle, artisanal, avec des communautés fermées ; la pêche en mer par contre continue à être un secteur d'activité reconnu et productif. Chioggia est alors le premier port de l'Adriatique.

Au XIX^e siècle, les principales infrastructures portuaires se sont décentrées, diffractant les activités vers la Méditerranée. La lagune devient un lieu de passage en voie de maritimisation. Au début du XX^e siècle, les changements hydrographiques ayant eu des répercussions sur les activités de la pêche sont surtout dus à la création des zones industrielles de Porto Marghera (figure 6, au creusement des chenaux de navigation et aux travaux du MOSE).

De ces trois facteurs principaux de perturbations, Porto Marghera est le plus ancien et est à l'origine d'une controverse importante dans cette recherche, en l'occurrence l'innocuité des palourdes récoltées dans les abords des zones industrielles, innocuité qui reste constamment à déterminer dans une perpétuelle négociation entre le réel et le symbolique²¹.

La lagune offre d'une part la sécurité de l'abri aux pétroliers et chimiquiers en partance ou en arrivée, et d'autre part l'opportunité de se trouver au carrefour de routes commerciales vers les villes de l'arrière-pays. Au début du XX^e siècle, l'industrialisation de l'Europe atteint l'extrémité nord-est de la péninsule italienne. Il est temps d'y préparer « *la grande et forte Venise industrielle et militaire qui doit braver l'insolence autrichienne sur la mer Adriatique, ce grand lac italien* » (MARINETTI: 1910). Le

²¹ Pour un développement des liens entre pollutions de Porto Marghera et palourdes, voir les ouvrages du juge CASSON (2007) et du journaliste FABBRI (2003). Aujourd'hui, pour dédramatiser ou montrer la supposée innocuité d'un lieu de pollution, les zones de Porto Marghera démisées sont proposées pour des visites d'archéologie industrielle. Le centre Vega propose ainsi « une visite extraordinaire des lieux et des paysages de la civilisation industrielle ». (<http://www.vegapark.ve.it/index.php>, consultation le 10/05/2013)

futuriste Marinetti, les industriels et la « radicale-bourgeoisie » (PETRI 1990), épaulés par Benito Mussolini et l'écrivain Gabriele D'Annunzio s'opposent aux bourgeois moyens locaux, passésistes et « traditionnalistes » représentés par Pompeo Molmenti, l'auteur de la *Storia di Venezia nella vita privata*. Les premiers veulent tourner le dos à une Venise qu'ils jugent sclérosée et appellent de leurs vœux l'entrée dans la modernité par l'industrialisation. En 1917, la construction *ex-nihilo* de la zone industrielle de Porto Marghera, par poldérisation de *barene*, répond aussi à un projet politique de diversifier l'apport économique et amorce une transformation radicale de l'usage de la lagune.

L'emplacement géographique idéal pour un développement économique, est une vaste zone franche entre campagne et lagune. Il a été choisi par Giuseppe Volpi, industriel et politicien, président de la *Sade*, une société de production d'électricité. Il s'agit d'un espace inculte, délaissé par les agriculteurs car la terre est trop peu consistante, par les pêcheurs et par les éleveurs piscicoles des marais puisque la zone était trop éloignée des embouchures pour une régulière et bénéfique circulation de l'eau. La poldérisation réduisit la surface des *barene* de 91 km² à 70 km². 181 entreprises s'installent au fur et à mesure dans la zone industrielle, parmi lesquelles le chantier naval Breda en 1917 (qui existe encore sous le nom de Fincantieri, qu'il prit en 1984), la Montecatini-Fertilizzanti en 1924, la Vetrocoke en 1939, , le Petrolchimico en 1951, l'ENEL en 1962 et Montedison en 1968. La lagune abrita ainsi sur sa bordure intérieure le plus grand pôle chimique d'Italie sur 2 000 hectares (REGIONE VENETO 1999). Le territoire conquis sur les zones humides devient symbole de la modernisation, où inventer une socialisation radicalement neuve. Le long des murs d'enceinte des usines, les noms des rues nouvellement tracées reflètent les inventions techniques et scientifiques et le progrès : *via delle Industrie*, *via dell'Elettronica*, *via dell'Idraulico*, *via Volta*, *via dell'Atomo*, *via dell'Elettricità*, etc. Une migration d'ouvriers, d'artisans, de commerçants et d'employés vient gonfler Marghera, la ville-jardin construite à partir de 1922 près des zones industrielles, et surtout Mestre dont le nombre d'habitants croit de manière fulgurante, évoluant de 37 000 habitants en 1921 à 97 000 en 1951 et 205 000 en 1971. Une deuxième zone industrielle y est construite à partir de 1949. En 1962, l'édification d'une troisième zone industrielle était prévue. Les travaux d'assainissement avaient déjà débuté lorsque les associations de défense de l'environnement arrivèrent à freiner ce qui se profilait comme un désastre écologique. Le troisième alinea de l'article 15 des *Normes de réalisation du Plan d'urbanisme général de la Mairie de Venise*,

approuvé en 1962, prévoyait en effet que « *Dans la zone industrielle trouveront place en priorité ces installations qui répandent dans l'air de la fumée, des poussières ou des exhalaisons nuisibles à la vie humaine, qui déchargent dans l'air des substances empoisonnées, qui produisent des vibrations et des bruits.* ». Tout d'abord accueilli avec intérêt pécuniaire et professionnel par une partie de la population, Porto Marghera est devenu cet ennemi à la fois visible et invisible. Porto Marghera fut aussi l'enjeu et le théâtre d'importantes luttes syndicales de la classe ouvrière. Il ne sera pas ici possible de développer cette dimension politique et sociale.

L'existence imposante de Porto Marghera démultiplie les problèmes de pollutions aquatiques. Jusque dans les années 60, une grande partie des déchets des îles arrivait dans la lagune utilisée comme « *corps récepteur pour les eaux usées de toute une série d'activités de production* » (GUERZONI et al. 2006 : 160). Les systèmes de collecte des déchets, les fosses septiques et les centres d'incinération n'étaient pas suffisants pour endiguer cette pollution domestique et industrielle. Escamotées pendant des décennies (CASSON 2007), les données de la pollution de l'eau et de l'air²² furent enfin révélées et analysées après que plus de cent cinquante sept ouvriers de Porto Marghera soient morts à cause d'angiosarcome du foie et d'une forme rare de carcinome du poumon. Nous parlerons plus avant du procès contre les entreprises chimiques. Pour l'instant contentons-nous d'envisager le rideau d'usines qui tapisse l'ouest de la lagune. Nombre de mes interlocuteurs, parmi ceux qui ont eu un rapport direct avec cet espace, le distingue encore de manière négative par les souvenirs olfactif et visuel. Il s'en dégageait une fumée si épaisse qu'elle cachait souvent les Dolomites, et l'odeur tenace des produits chimiques imprégnait les vêtements et le corps de tout travailleur. Gianfranco Bettin, sociologue, engagé en politique aux côtés des écologistes et ancien adjoint à l'environnement à la Commune de Venise, écrivait qu'il ressentait enfant, lorsqu'il regardait ce tapis d'usines dominé par « l'arc », la possibilité d'une apocalypse (BETTIN 1997). Ces deux énormes tubes accolés, dans lesquels circulent des produits chimiques, rejoignent deux polders en formant un arc surplombant un bassin. Désormais la fumée et l'odeur se sont atténués, mais l'arc s'offre constamment aux habitants de la lagune en un rappel de la pollution invisible. Il est « *presque fascinant avec le coucher de soleil en*

²² L'oxyde d'azote représentait une production de plus de 16 336 tonnes en 1988 pour onze entreprises, avec une réduction jusqu'à 7 751 tonnes en 1997 ; l'oxyde de soufre 12 116 tonnes en 1988 et 9 973 tonnes en 1997 ; le monoxyde de carbone, 3 689 tonnes en 1988, et 2 672 en 1997 (in *Accordo di programma per la chimica a Porto Marghera*, 1999 : 18).

arrière-plan, si meurtrier dans les départements qu'il relie. Un arc, presque triomphal, qui signe le règne de la chimie » (CASSON 2007 :58).

La pollution générée par les usines des zones industrielles, nettement en diminution, n'est pas l'unique source de pollution aquatique et atmosphérique. Il est nécessaire d'y adjoindre les autres sources : les déchets des îles et de la terre ferme, les rejets des machines à laver dans les canaux²³, les combustibles relâchés par les navires de tourisme comme de transport. De plus, l'arrière-pays a subi des dynamiques de « cimentation » (VALLERANI et VAROTTO 2005) qui ont fait disparaître les bois auparavant touffus au profit de l'urbanisation, des industries, de l'agriculture et des vignobles. Les champs cultivés de l'arrière-pays, bordant la *Romea*, route rectiligne terminée en 1966 qui longe le canal *Novissimo*, étalent leur culture de maïs, froment et soja vers la plaine padane et vers les Alpes. Les alluvions font se déverser les polluants agricoles dans la lagune, action dynamique que P. Barbaro interprète comme « *l'arrière-pays qui envahit la ville-lagune* » (1992 : 72).

Dans son rapport de 1969, établi après l'*acqua alta* exceptionnelle de 1966, l'UNESCO évoque le problème de la saturation des eaux en effluents domestiques et en polluants divers, que les courants de la marée n'arrivent pas à évacuer vers l'Adriatique. Malgré les ouvertures sur la mer, amplifiés par les travaux de Paleocapa, le « corps récepteur » reste fermé sur lui-même et ne réussit pas à digérer la production humaine. La consommation des poissons et autres ressources lagunaires devient un problème majeur. L'ammoniaque, le fer, le phénol, le cyanure, les sulfures, le chlore et l'essence sont parmi les substances retrouvées dans l'eau : « *La mortalité des poissons semble être une conséquence de ces conditions. Quelques espèces de poissons fuient la lagune. La qualité alimentaire des autres s'en ressent gravement : l'essence surtout les rend immangeables ; la pêche est donc la première victime de cette insalubrité.* » (1969 : 45-49) Les habitants du littoral rencontrés lors de mes deux enquêtes ethnographiques tiennent des discours paradoxaux sur la qualité de la lagune à cette période en la comparant à son état actuel : d'un côté, certains prêtent à la lagune du XXI^e siècle de meilleures conditions sanitaires, et se remémorent ce goût d'essence qui restait en bouche après la consommation du poisson qu'ils capturaient. La chair plus sensible de

²³ Ce que mes interlocuteurs pêcheurs qualifient de « détergents », renversant la valeur du propre qui contamine l'eau et bascule alors dans la saleté.

l'anguille était abondamment citée comme la plus discernable parmi les chairs contaminées. D'autres discours inclinent au contraire à une reconstruction idéalisée d'un passé immaculé, par des évocations nostalgiques de souvenirs d'enfance et la description de la pêche dans les canaux des centres habités qui pullulaient alors d'une diversité, aujourd'hui disparue, d'animaux aquatiques.

Ces discours introduisent à une redéfinition de la pollution, dont nous parlerons dans les chapitres suivants. Il est possible en effet d'y distinguer différents niveaux, différents registres, de la conception de la contamination. Prenant pour origine les usages (c'est-à-dire l'incorporation, la vue ou ne serait-ce que l'imaginaire), cette distinction s'opère entre la pollution industrielle, souterraine et pernicieuse ; la pollution biologique, dont les signes apparaissent comme lors d'épisodes d'eutrophisation, marque flagrante de la dégradation de l'oxygénation de l'eau (provoquant les mortalités de poissons par anoxie et la prolifération d'algues dont nous avons parlé en introduction) ; sa propre pollution individuelle.

I.3. Un équilibre en rupture continue

Avec le renforcement de la pression anthropique au XX^e siècle qui accentue les travaux hydrographiques, la lagune devient de plus en plus polymorphe (SFRISO et al. 2009 : 19). Entre 1919 et 1930, le canal Vittorio-Emanuele est tracé. Il est suivi, entre 1961 et 1968, par le canal Malamocco-Marghera, dit « des pétroles ». Les creusements effectués pour ces deux chenaux de 100 mètres de large nécessaires au passage des navires, influencèrent de façon irrémédiable sur l'augmentation et la diversification de la circulation d'une part et sur la distribution des masses hydrographiques d'autre part. Des canaux d'une profondeur de 1 mètre à 10 ou 20 mètres, et jusqu'à 50 mètres pour le canal Malamocco-Marghera, se côtoient désormais. L'action du ressac (*moto ondosso*) abîme les fondations des maisons et les *barene*, et charrie un supplément de pollution dans l'air et dans l'eau. Dans certaines zones de la lagune les plus septentrionales et dans

les canaux de Porto Marghera, le temps de renouvellement de l'eau dépasse désormais les vingt jours, alors qu'il était nul ou allait jusqu'à cinq jours dans les zones les plus proches des embouchures (REGIONE VENETO, *Piano direttore* 2000). Le canal « des pétroles » a été selon plusieurs interlocuteurs la « ruine de la lagune » : en scindant l'espace lagunaire en deux parties hydrographiques, il a accentué les conséquences du phénomène d'eustatisme*, a fragilisé les bords de vase, *le secche**, qui s'effondrent et se dissolvent dans les courants. Une autre conséquence du creusement du canal est la maritimisation de la lagune, donc la modification de la salinité de l'eau et du panel des espèces : la profondeur du canal et son débouché sur la mer Adriatique produisent un mouvement plus rapide de l'eau. S'engouffrent alors en lagune des espèces fréquentant habituellement les fonds marins, comme les thons par exemple. Les biologistes et les pêcheurs observent désormais au quotidien un phénomène de « balayage » : les espèces autochtones fuient car l'environnement n'est plus le leur ; les espèces allochtones par contre s'adaptent dans leur nouvel habitat.

Les modifications conçues par les ingénieurs et imposées par les décisions politiques ont sans cesse façonné la lagune pour la rendre « vivable », car elle n'avait pas un « équilibre en soi »²⁴. Cette rhétorique de l'homme devant soumettre la nature pour assurer sa propre survie dans l'artifice lagunaire, justifie toutes les opérations matérielles et symboliques. L'impression de puissance prométhéenne apparaît ainsi dans l'œuvre des contemporains, renforcée depuis l'exceptionnelle *acqua alta* de 1966, lorsque le centre historique de Venise se retrouva inondé, avec par endroits une hauteur d'eau d'1 m 90. Le constant « péril » de disparition devint alors concret et guida les politiques publiques dans une conception nouvelle des infrastructures liées à l'eau. Les premières opérations touchèrent la fermeture des puits artésiens et la construction des aqueducs souterrains pour acheminer l'eau potable ; le système des eaux usées, qui jusque là étaient déversées vers Marghera, fut également repensé.

Le *Rapport sur Venise* établi par l'UNESCO et publié en 1969 mit en lumière l'état dégradé de la ville et développa la volonté d'une « sauvegarde de la lagune » qui se révélera exceptionnelle, au niveau local et international, par la création de divers comités et fonds de sauvegarde. Le *Rapport* introduit une dichotomie entre pensée

²⁴ Conversation avec un chargé de communication du *Consorzio Venezia Nuova*. Journal de terrain, 16 juin 2010.

commune exogène (c'est la nature qui engloutira Venise), et opinions de nombreux Vénitiens transformés en Cassandre (l'incessante course de l'homme vers la modernité est en cause). L'émoi international causé par l'*acqua alta* exceptionnelle de 1966 et le rapport de l'UNESCO amenèrent à la promulgation de la loi n° 171/1963, votée le 16 avril 1973, intitulée « Loi spéciale pour la sauvegarde de Venise et de sa lagune ». Le premier article²⁵ de cette loi définit la sauvegarde de Venise comme problème d'intérêt national prioritaire, et la République italienne comme garante « *de l'environnement paysager, historique, archéologique et artistique de la ville de Venise et de sa lagune, elle en défend l'équilibre hydraulique, elle en préserve l'environnement de la pollution atmosphérique et de ses eaux* ». Cette loi met la lagune directement sous la protection de l'État. Celui-ci est amené à prendre des décisions sans passer par les instances locales, laissant donc les représentants élus par les habitants, dont le maire, sans prise minimale sur la gestion publique de leur environnement. Cette loi vide de leur substance les instances politiques locales et les avis d'experts non reconnus, et, d'après mes interlocuteurs, officialise le mépris pour les savoirs naturalistes.

Se défendre des assauts maritimes nécessite le développement de moyens de protection contre des paramètres sur lesquels on ne peut jouer, tels que l'influence de la lune sur les grandes marées, les courants marins, la vitesse des vents. Les variations du niveau marin dues aux phénomènes météorologiques sont prévisibles mais impossibles à modifier. La création, étudiée avec des experts hollandais, de digues et de môles de défense apparaissait alors comme une solution palliative à cette quasi-impossibilité de contrôler totalement les forces de la nature. Dans ces recherches et rapports on entrevoit les prémises de la construction du MOSE. Il est également proposé de restructurer les plages, dont le sable s'écoule dans l'Adriatique avec le mouvement des marées, fragilisant la protection de Venise.

Il est important de présenter, ne serait-ce que brièvement, ce projet du MOSE car il ouvre à une réflexion sur le caractère incertain des processus vitaux d'une part, et d'autre part sur la responsabilité des scientifiques. En effet, la volonté de contrôler ces processus ne prend pas suffisamment en compte le caractère d'incertitude de la vie

²⁵ « *la salvaguardia di Venezia e della sua Laguna è dichiarata problema di preminente interesse nazionale [...], la Repubblica garantisce la salvaguardia dell'ambiente paesistico, storico, archeologico ed artistico della città di Venezia e della sua laguna, ne tutela l'equilibrio idraulico, ne preserva l'ambiente dall'inquinamento atmosferico e delle acque* ».

même, c'est-à-dire des éléments naturels au sein des collectifs. L'assurance des ingénieurs quant à la toute-puissance de leurs technologies de mesure et de contrôle de la nature fait partie des éléments de réprobations des populations locales. Pour contrer les protestations des citoyens qui contestent la légitimité du projet, une des stratégies discursives du *Consorzio Venezia Nuova*, concessionnaire unique de ces grands travaux, consiste en les inscrire dans une lignée historique des modifications hydrologiques qui ont permis à Venise d'exister. Avec les discours émis par les administrations à propos du MOSE, surgit en évidence la dialectique du confinement, de l'enfermement, l'établissement de limites, de frontières, par une reconnaissance de ce qui est à soi. Le MOSE fera devenir « la lagune éternelle, alors que son environnement est instable et transitoire, comme dans toutes les lagunes »²⁶ : sur le terrain de recherche, je rencontrais souvent à propos des transformations de l'environnement, ce contraste entre l'idéalisme scientifique, ici exprimé par un préposé à la communication du *Consorzio Venezia Nuova* et le pessimisme assez généralisé des pêcheurs, extrêmement pusillanimes quant à la construction du MOSE. Quelques-uns d'entre eux ont d'ailleurs porté plainte et engagé un avocat contre le *Consorzio Venezia Nuova* : ils accusent les entreprises mandatées par le consortium, d'avoir, entre autres actions nuisibles, charrié des sédiments pollués aux embouchures, qui ont empoisonné les palourdes des viviers avoisinants (Chioggia 2011, 11).

La campagne positiviste fut très active avec l'ouverture d'un point d'information *Punto Laguna* dans le centre historique de Venise, l'élaboration et la distribution de revues en quadrichromie, ainsi que l'organisation de visites gratuites du chantier à l'embouchure du Lido : on passait une journée entière en bateau, avec un déjeuner servi à bord, à écouter, dans un enchaînement bien rôdé, des conférences données par des ingénieurs. Ayant participé à une de ces visites au sein d'un groupe composé de journalistes écologistes, auquel le *Consorzio Venezia Nuova* m'associa d'emblée lorsque je m'inscrivis auprès du *Punto laguna*, je pus entendre le même discours lénifiant que celui qui me fut rapporté par les présidents de coopératives de pêche de la lagune. Ceux-ci furent invités aux premières visites tranquillissantes, pour qu'ils puissent propager la bonne parole sur l'efficacité du MOSE et surtout sur l'absence escomptée de modifications dans la pratique de leurs professions : tout au long de la durée des

²⁶ Campo Santo Stefano, 16 juin 2010 : « Il Mose farà diventare eterna la laguna, allorché l'ambiente è instabile e transitorio, come tutte le lagune ».

travaux, et évidemment après, ils retrouveraient les mêmes courants, les mêmes espèces, la même salinité. Ils me dirent être revenus de ces visites encore plus dubitatifs. Ces campagnes n'ont en effet pas rassuré les pêcheurs, qui ont opposé leurs connaissances contextualisées sur les conséquences des courants hydrauliques et les phénomènes de mutation en lagune aux certitudes de l'ingénierie, certitudes issues de savoirs décontextualisés. Les pêcheurs ont depuis le début été opposés à la construction de ces digues, comme ils l'ont été aux creusements des chenaux. Ces modifications contraintes ont une influence certaine sur la perception de la mise en place des politiques de gestion des palourdes, car « l'écoute » des savoirs locaux, l'attention aux connaissances vernaculaires, sont complètement niées, même dans la confrontation directe.

I.4. Protéger et gouverner

Après cette présentation des différents grands travaux de transformation de la lagune, la question se pose de la contradiction des actions et discours entre protection et gouvernance. Ne pouvant que constater dans mes observations et mes entretiens, les contestations contre le MOSE ou au contraire sa défense, les regrets sur les grandes modifications qui ont précédé son élaboration, ou les protestations contre les taux de pollution, l'ambivalence du discours sur la protection de la lagune m'apparaissait plus dense encore : aucune incompatibilité ne semble gêner les pratiques innovatrices et invasives et les concepts de protection. On peut parler simultanément draguage, creusement, cimentation pour sauver la ville, et de protection de la nature qui l'entoure. La perception des zones humaines dans l'histoire fut aussi ambivalente. Si les lagunes, rades, étangs, marais, mangroves, sont des espaces amphibies sur le plan écologique, ils sont aussi considérés dans l'entre-deux sur le plan symbolique (MANCERON 2003, GIOVANNONI 1995, CERNUSCHI-SALKOFF 1987). Autrefois lieux évités à cause de leurs prétendus effets maléfiques ou pour leur insalubrité, le problème de catégorisation

qu'ils posaient fut affronté de façon quasi systématique par comblement. On gagna ainsi des terres agricoles et foncières. Pendant la vague hygiéniste du XIX^e siècle, ces comblements se firent en aval de campagnes de prophylaxie de la malaria. Le statut des zones humides a évolué au XX^e siècle : reconnues en tant qu'écosystème fragile, les États disposent d'appareils législatifs pour les protéger et les conserver. Dans cette veine, la chronologie de la classification législative de la lagune de Venise débute en 1962 par la conférence MAR organisée par l'Union Internationale pour la conservation de la nature (UICN). La loi 366/1963 établit les normes et le territoire à considérer pour circonscrire les limites de la lagune de Venise (*Nuove norme relative alla laguna di Venezia e di Marano-Grado*). Elle comprend le bassin domanial maritime du Sile (écluse de Cavallino) au nord jusqu'à l'écluse de Brontolo, sur le fleuve Brenta au sud. En 1967, la Commission pour la conservation de la nature et de ses ressources du CNR* inscrit la lagune de Venise parmi les aires humides à sauvegarder. Elle émet aussi un avis défavorable au projet de construction de la troisième zone industrielle, qui aurait demandé la réalisation de nouveaux travaux d'assainissement. La Convention de Ramsar de 1971 reconnaît la lagune de Venise en tant que zone humide d'importance internationale.

Bien qu'il existe depuis 2003 le projet de transformer la lagune en parc naturel, celui-ci n'existe pas encore du point de vue législatif. L'institution *Parco della laguna* a été pourtant créée en 2003 par délibération du Conseil communal de Venise. Elle a pour mission la tutelle et la valorisation environnementale et socio-économique du nord de la lagune. Officialisé en novembre 2010, le *Parco della laguna* a jusqu'à présent une existence floue, sans pouvoir de décision ni de contrôle. Il se limite à organiser des expositions sur l'île potager de Sant'Erasmus, et des promenades naturalistes en lagune, notamment lors de classes de découverte destinées aux enfants des écoles primaires. Le Parc est une étrangeté pour les résidents de Burano, qui ont du reste très peu adhéré à la démarche participative mise en place pour l'élaboration des projets. Même avant son officialisation, il inspirait aux pêcheurs des questionnements sur son fonctionnement présent et futur. Ils y voyaient une intrusion illégitime de la politique dans leur gestion personnelle de l'environnement. Certains craignaient que les compétences du *Parco della Laguna* s'étendent, phagocytent leurs propres usages de la lagune et en viennent à provoquer la création d'un « parc naturel d'intérêt local », d'où ils seraient exclus. Selon les responsables ils n'ont pourtant, pour l'instant, rien à craindre car il n'a pas de valeur

administrative. « Moi parfois, c'est comme si j'attendais Godot » (Venise 2010, 12), disait sa présidente en 2010 : le parc en effet « n'existe pas »²⁷.

Un autre projet institutionnel est en cours en lagune nord, celui de *pescaturismo*, (pêche-tourisme). Il a été mis en place depuis 2011 par la Région dans le cadre du nouveau Parc en création. Nous l'évoquons très brièvement à la fin du chapitre VII car nos interlocuteurs du sud se sentent pour l'instant peu concernés par cette nouvelle manière d'exploiter le territoire.

La tutelle de l'administration vénitienne sur chaque domaine d'activité est constante et étendue et le climat économique et politique a beaucoup d'incidence à tous les niveaux sur la palourde, de la gestion des concessions au fatalisme face à l'immuable immobilisme politique. Dans les premiers mois de ma recherche, la Région Vénétie et la Province de Venise étaient en plein remaniement après les élections de mars 2010, et les interlocuteurs étaient dans l'expectative sur la conservation de leur place et sur la continuation des projets déjà activés. Le plan de pêche, par exemple, décidé par la Province en 2009, était à peine édité et déjà caduque d'un point de vue des décisions politiques. Les relations entre la Région, de centre droit, et la Province, de centre gauche, étaient difficiles avant ces élections ; puis les deux entités administratives se sont retrouvées placées sous la coupe de la Ligue du Nord, simplifiant la connexion entre les organisations (selon un de mes interlocuteurs à la Province, Mestre 2010, 7). Nous reviendrons plus loin sur le poids de la politique dans les relations entre pêcheurs, administrateurs et palourdes.

La représentation topographique de la lagune, schématiquement, obéit à une classification institutionnelle et mentale : le bassin lagunaire est fractionné par les grands canaux, qui font le « partage des eaux », en quatre sous-bassins : supérieure, centre historique, médiane et inférieure. Le bassin supérieur est celui de Treporti, d'une surface de 150 km² ; puis du nord au sud : bassin du Lido (100 km²) ; bassin de Malamocco (170 km²) ; bassin de Chioggia (130 km²). S'y superposent une classification plus schématique en trois parties appelées Lagune Nord, Lagune Centrale, et Lagune Sud, et une classification qui prend en compte la profondeur et la fréquence des courants : se distinguent alors les zones de « lagune morte », vers la terre ferme, et celle

²⁷ En 2014 à la dissolution du conseil municipal de G. Orsoni, l'adjoint à l'environnement, Gianfranco Bettin, déclarait qu'était justement en action l'officialisation du *Parco della Laguna*.

de « lagune vive », vers les embouchures. Le creusement du « canal des pétroles » a cependant changé la perception puisque la partie sud est devenue moins active du point de vue hydrographique. Des multitudes de catégories coexistent ou se superposent ensuite selon les normes des institutions ou l'usage qui est fait de la lagune : canaux navigables ou non, eau principale interne, eau secondaire interne, eau saumâtre.

La classification des zones de pêche en trois niveaux A, B et C déterminent l'obligation de dépuración ou non des produits récoltés : zone pour la salmoniculture (zone A, un espace assez restreint au nord de la lagune), zone pour la cypriniculture (zone B) et enfin la zone saumâtre (zone C) la plus étendue puisqu'elle comprend toutes les eaux saumâtres de la lagune et des fleuves environnants. Une autre classification administrative distribue les zones selon la tutelle des différentes Agences Unités locales Sociales et Sanitaires (AUSSL 19 de Rovigo ; AUSSL 14 de Chioggia ; AUSSL 10, 12, 13 de Venise). La terre ferme le long de la lagune est sous l'administration de la Province de Venise, à l'exception d'une petite partie, la *Valle Millecampi* sous l'administration de la Province de Padoue. La majeure partie de la lagune est sous la compétence de la Commune et de la Province de Venise.

La lagune se voit au premier abord comme un paysage horizontal, composé de paludes, marais, *barene* et canaux : si l'on quitte ce regard contemplatif pour l'organisation et la gestion de cet espace, notamment en étudiant la cartographie administrative, la lagune apparaît alors morcelée en parcelles symboliques ou matérialisées. À chacune d'elle correspond une fonction que les utilisateurs sont appelés à ne pas franchir sous peine d'amendes ou de séquestration de matériel. La cartographie administrative, dans une position de surplomb prise par les institutions successives, réduit la lagune à une surface plane, qui nie, ou réduit l'importance des modes relationnels des humains et non-humains, et de leur capacité à s'échapper des frontières instaurées.

1.5. La lagune, un espace incarné

Loin des mesures précises de la cartographie zénitale, la lagune n'apparaît pas comme une plate représentation d'un paysage sans aspérités, une étendue d'eau calme et dormante ; bien au contraire, elle est un espace en mutation continue incarné par les actants. Le fluide tout d'abord est eau de mer et eau saumâtre, fluide qui circule au gré des obstacles, évoluant selon le rythme des marées. « *Sei ore cresce, sei ore cala* » (six heures elle monte, six heures elle descend) est, au côté de « *palo fa paluo* » (un pieux fait une palude) la ritournelle connue de chaque Vénitien, qu'il soit pêcheur ou restaurateur : le rythme des marées rythme la vie sociale, dans la pêche comme dans la manière de vivre l'insularité et l'urbanité.

La lagune est autant un espace de séparation entre les lieux terrestres que leur lien. Elle est parcourue de toutes parts par des bateaux de différents types. Selon leur tirant d'eau, certains ne peuvent circuler que dans les chenaux ; les bateaux à fond plat s'aventurent partout, frôlant les *barene* de leurs coques, provoquant des vaguelettes par le tournoiement des hélices. L'ambivalence du rapport à l'environnement se loge aussi dans les interprétations toutes personnelles des méfaits du « mouvement des vagues » (*moto ondosso*) : des pêcheurs sur leur canot regrettait ce micro-mouvement hydrographique qui léchait et désagrégeait le terrain tout en provoquant eux-mêmes ces vaguelettes.

De l'île de Pellestrina, un de mes lieux d'enquête, les *ghebi** cheminent à partir du chenal de circulation continu, appelé selon les quartiers qu'il côtoie, *canale di San Pietro*, *canale di Portosecco*, *canale di Pellestrina* et *canale vecchio di Pellestrina*. Sur la ligne d'horizon par temps clair, on aperçoit au nord-ouest les usines de Porto Marghera et au-delà les Alpes ; à l'ouest les Monts Euganéens, derrière la ligne de végétation délimitant le *Canal Nuovissimo* et la *Romea*. Dans ces espaces éloignés du littoral, où l'eau douce l'emporte sur l'eau salée, un trait de végétation hygrophile y joue les intermédiaires entre l'écosystème agraire et l'écosystème lagunaire : des arbustes en buissons côtoient des cannaies, et des peupliers noirs, saules et aulnes²⁸ ; des plantes aromatiques et des

²⁸ J'écrivais précédemment que les bois avaient tendance à disparaître à cause du processus de cimentation. La première action naturaliste et pédagogique menée par le WWF dans la *Valle dell'Aveto* fut

fleurs sauvages parsèment la prairie humide. Près des marais de pêche, les roseaux communs cachent les circonvolutions des chemins argileux, à la végétation rase, qui permettent l'accès aux bassins dans ces marécages artificialisés. Dans ces espaces entre terre et eau, les oiseaux migrateurs font une halte. Quelques marais de pêche sont encore en activité dans cette zone intermédiaire, appelée « lagune morte » à cause du faible renouvellement de l'eau.

Les conditions atmosphériques dans la lagune sont très variées. Dans la lagune, l'eau subit de grandes fluctuations de température puisqu'elle peut passer de -0 à +32° et la salinité évoluer de 0 à 5 ‰ et jusqu'à 38 ‰. Ainsi en hiver l'eau peut geler et en été elle peut atteindre des températures tropicales. L'environnement paraît très sélectif, et pourtant, suivant le phénomène de balayage évoqué précédemment, ces conditions naturelles de sélectivité ne sont pas suffisantes pour empêcher les espèces allochtones de s'installer, tandis que les espèces autochtones s'enfuient, n'arrivant pas à s'adapter à ces changements. Cependant, les biologistes citent ces variations de température comme n'étant pas les uniques conséquences des changements naturels de l'écosystème. Le temps peut être d'une limpidité et d'une transparence telles que l'on pourrait se croire sur un lac. À l'automne et en hiver, le brouillard est parfois si dense qu'il est impossible de voir au-delà du quai. Loin de représenter une condition pénible pour la pêche, le brouillard est bienvenu quand il s'agit de se cacher et d'échapper aux Gardes des finances.

L'« union de l'eau et de la terre donne la pâte [...] expérience première de la matière » (BACHELARD 1971 : 142). La pâte ici est incarnée par les *barene*, un des éléments les plus importants de l'écologie lagunaire. Ces îlots régulièrement submergés orientent et régulent les circulations d'eau, et sont le support des plantes halophiles, comme le *gramin*, le plus souvent cité, et une végétation qui sert de nid aux oiseaux. Le

la reconstitution d'un bois caractéristique de la vallée padane. La *Valle dell'Avorto* est l'unique marais de pêche de la lagune ouvert au public par le propriétaire en 1985 ; en 1989 le WWF l'acquiert avec des financements de l'Union européenne et de l'État italien qui a reconnu l'importance de posséder un petit morceau de la lagune (500 hectares), dans laquelle tout un chacun pourrait venir s'informer de l'environnement lagunaire reconstitué. À propos d'espèces importées et de plantes invasives, la *Valle dell'Avorto* a abrité un exemple de rencontres interspécifiques peu communes : dans les années 70 quelques spécimens de buffles avaient été amenés dans la *Valle dell'Avorto*. S'ils avaient tendance à divaguer dans les marais, ils étaient tolérés car ils mangeaient les cannaies, plantes invasives plutôt bien considérées puisqu'elles fournissent la matière première pour les paniers, les fiasques et les remises en bois.

gramin est la salicorne²⁹, plante grasse et verte, qui abonde sur certaines *barene*. Les *barene*, matières supralittorale et infralittorale sont primordiales pour les ressources lagunaires. Des termes sont appliqués à la topographie des rives des *barene*³⁰ avec des notions de profondeurs qui deviennent des indicateurs pour connaître les emplacements des mollusques : en hauteur vers la rive, donc plus au sec (*in alto, più secco, verso la barena*) on trouve la terre vivante, fertile (*teren vivo*) ; si l'on s'éloigne en profondeur de la rive on arrive au terrain bas (*basso*).

Les processus de mutation en lagune amènent à leur disparition progressive : ainsi, les *barene* équivalaient à 25% de la superficie lagunaire au début du XX^e siècle, alors qu'aujourd'hui elles en constituent seulement 8 % (GUERZONI, TAGLIAPIETRA 2006 : 170). Les *barene* dans la lagune centrale et la lagune sud-orientale ont pratiquement disparu. Le *Consorzio Venezia Nuova* a pour mission de restructurer en les consolidant celles qui subsistent ou d'en créer de nouvelles. Ces travaux en lagune sont un autre facteur de discordance entre pêcheurs et administrateurs.

Le discours normatif du *Consorzio Venezia Nuova*, qui conduit les travaux de restructuration ou de création des *barene*, porte la certitude de faire le bien public à travers cette gestion du territoire (répétant le discours tranquilisant sur le MOSE) ; les pêcheurs y voient quant à eux un colmatage des erreurs de choix réalisés précédemment sur les creusements des canaux. Au même titre qu'il existe des légendes sur la disparition des algues et sur l'apparition des palourdes, les *barene* n'échappent pas à une construction mythique, qui pourrait prendre une partie de ses éléments dans la réalité : on aurait vu au clair de lune circuler des boues toxiques à bord des péniches, boues qui auraient été déversées à l'intérieur d'espaces délimités pour la création de

²⁹ Il me paraît important d'ajouter une note pour l'usage en lagune de la salicorne, et même si cela paraît éloigné de mon objet de recherche, car la consommation d'une plante marine concerne l'éventail des savoirs et la logique d'incorporation : bien que la salicorne soit reconnue comestible, je n'ai connu qu'une famille de pêcheurs, de l'île de la Giudecca, qui la mangeaient, les autres considérèrent incongrue ma question de la consommation. Dans l'étude historique menée sur la cuisine de bord, l'historienne vénitienne C. Coco (2007) rapporte que la salicorne, riche en acide ascorbique, était consommée au XVI^e siècle pour combattre le scorbut. On ne retrouve pas aujourd'hui chez les commerçants de confectons de salicornes dans le vinaigre. Deux avis contradictoires ont été faits par deux familles de pêcheurs à qui j'avais fait cadeau de bocaux rapportés de Bretagne : l'une, habitant sur l'île de la Giudecca, en cueillait déjà et la consommait cuite, sans connaître aussi son mode de conservation dans le vinaigre ; l'autre famille, de Pellestrina, fut très dubitative sur l'acte de manger le *gramin*, dont le chef de famille vantait l'avantageuse présence pour les animaux, et n'osa pas en goûter devant moi. Ils remisèrent le pot dans le placard après avoir identifié la salicorne par une recherche sur internet.

³⁰ Je me réfère ici essentiellement à deux entretiens réalisés avec des pêcheurs de Burano en 2010.

futures *barene* artificielles³¹. Les *barene* reconstruites avec la boue des canaux, ne sont pas un habitat adéquat pour les espèces autochtones, les plantes typiques qui poussaient sur les autres ne tiennent pas sur celles-ci, plus boueuses que vaseuses³².

Les caractéristiques de la lagune/nature les plus citées par mes interlocuteurs sont pour la morphologie les *barene*, puis la bathymétrie, l'hydrodynamisme, la diversité des espèces lagunaires, le taux de toxicité, les vents, les algues et les prairies de posidonie, une plante marine essentielle à la tenue des sédiments et à la reproduction des poissons. Ces caractéristiques singulières sont présentées en constante évolution, sinon dégradation, par l'action anthropique. La conscience de l'évolution dynamique de l'environnement engendre des discours nostalgiques et fatalistes chez de nombreux Pellestrinottes, Chioggiottes, mais également Buranelles. Les entretiens étaient l'occasion d'évoquer le temps où, à marée basse, ils pouvaient marcher pendant des heures, en devant traverser très peu de canaux, ou si peu profonds que l'on pouvait sauter par-dessus d'un bond ou nager d'une rive à l'autre. L'espace était moins haché par les ducs-d'Albe, les *bricole** et les murs de soutènement des rives. La lagune était une extension de la place du village, un lieu public qui appelle à une appropriation mentale, à la fois un territoire de divagations, de passage, de jeux, de petite pêche et d'apprentissage pour les enfants, et un lieu de subsistance. Un territoire sensible dans lequel se projetait le même campanilisme que d'un village à l'autre, attachement territorial qui pèse dans la recherche des zones de pêche, autant que, nous le verrons, dans le conflit sur les instruments de pêche. Le paysage lagunaire est dit, raconté, comme un espace de respiration, sur l'eau comme à partir des quais, un paysage qui n'est pas désenchanté pour ses habitants, mais qui au contraire constitue une singularité. Les promenades le long des quais, surtout à la tombée du jour en été, à partir des maisons en façade de lagune ou de la *piazzetta Vigo* à Chioggia, outre leur fonction sociale de faire vivre le collectif, ont une dimension contemplative individuelle. Le soleil éclaire alors le massif des Dolomites derrière « l'arc » de Porto Marghera, et cet arc en est transfiguré, perdant une partie de son symbole de vecteur de pollution pour devenir

³¹ Les controverses fleurissent aussi pour le parc San Giuliano, créé à la fin des années 2000 sur un espace qui aurait été une déchetterie toxique. Lors de l'exposition « SOS laguna e territorio » à San Servolo (avril 2010), un panneau présentait la reconstruction de « *barene inexistante pour « occulter » économiquement 1 400 000 m² de boue des chantiers du MOSE.* »

³² Conférence sur la biodiversité, décembre 2010, Musée d'histoire naturelle, Venise.

un repère architectural dans l'espace. Cette position esthétique est particulièrement intéressante pour une des problématiques que nous verrons concernant la visibilité permanente de l'arc de Porto Marghera qui cristallise à lui seul la pollution atmosphérique et aquatique. En effet, quelles sont les opérations symboliques nécessaires pour que les populations locales ingèrent une palourde, ou d'autres mollusques, qui auraient pu grandir près de l'arc ?

L'espace de la lagune pour les plus vieux pêcheurs rencontrés et les plus velléitaires contre la pêche mécanisée, même parmi ceux qui l'utilisent, est celui d'une relative solitude, où être seul permet un retour sur soi et une façon d'être au monde au centre de son paisible univers. Ce que l'on recherche alors dans cet espace contraste avec l'obligation de vivre en communauté resserée à terre, sous peine d'être taxé de folie. La solitude en lagune n'exclut pas la solidarité. Ainsi de l'histoire, légende par ailleurs consignée dans divers ouvrages, qui m'a été maintes fois racontée comme paradigme de l'entraide constante qu'il faudrait avoir en lagune envers son prochain sous peine de punition mortelle. Cette légende est appelée « des sept morts », et donna naissance au toponyme « *Valle dei sette morti* ». Je la traduis ici en unifiant trois de ses versions entendues, légèrement différentes : sept pêcheurs du littoral récoltaient des algues le long des *barene* au sud-ouest de la lagune. Ils découvrirent un noyé couché le long d'une *barena*. Ils le lièrent à leur bateau pour le tirer à la remorque et continuèrent leur travail. Le soir ils accostèrent une *barena*, descendirent et s'assirent en cercle autour de la *polenta* mise à cuire dans un chaudron. Le fils d'un des pêcheurs descendit à leur suite et s'émut de voir que les adultes laissaient cet homme dormir dans les roseaux humides au lieu de l'inviter à se réchauffer près du foyer. Les pêcheurs voulurent jouer un mauvais tour au jeune garçon : ils lui demandèrent de réveiller le dormeur pour le convier à partager leur repas. Le garçon alla secouer l'homme et le tira de son sommeil. Quand les pêcheurs virent la haute silhouette se profiler derrière le jeune garçon, ils moururent tous les sept de frayeur.

Conclusion

La mise en histoire de cet espace en tant que territoire d'un collectif en mouvement, espace du vécu, des relations et de leurs enjeux était fondamentale pour saisir toute la complexité géo-relationnelle qui définit le contexte plus contemporain de notre recherche. Les déviations des canaux, les zones industrielles de Porto Marghera, le MOSE, ont façonné la lagune actuelle et ont modifié la perception de l'espace et de ses usages, l'augmentation nette et visible de certains phénomènes, comme l'eutrophisation. Les changements dans les régimes hydrauliques permettent de relever les processus constants de mutation à l'œuvre dans la lagune, et révèlent l'incertitude des collectifs. Dans cet espace changeant, humains et non-humains ont subi ou motivé des processus de transformation conjoints, vivant, composant les uns avec les autres dans une interpénétration évolutive.

Au cours du XX^e siècle, la machinerie délicate lagune/humains s'est emballée jusqu'à subir plusieurs déraillements et cet emballement ouvre à plusieurs problématiques connexes que nous allons voir.

Du côté des institutions, les opérations constantes de réassurance d'une stabilité, réelle ou imaginée, face aux changements écologiques et politiques, permettent de voir la lagune comme un laboratoire à ciel ouvert, dont le contrôle théorique serait permanent mais où les actants, en pratique, résistent. Les transformations radicales de l'environnement sont colmatées par des activités institutionnelles qui réinventent les figures et les formes du passé, comme la « maison-lagune ». Une des institutions mises en place par la Commune pour proposer des activités didactiques sur la nature-lagune s'appelle la « *casa della laguna* », comme un rappel de cet antre à ciel ouvert, de l'ancien cocon éventré par les travaux, fuit par les anciennes espèces mais refuge pour les nouvelles. La lagune/maison refuge à protéger et la lagune/ressource profitable semblaient deux versants incompatibles d'un même discours institutionnel.

Les discours des habitants du littoral, et des pêcheurs en particulier, sont aussi ambivalents. La lagune leur est personnelle, elle leur appartient, est leur territoire, leur *wilderness* qu'ils ont habité depuis l'enfance, et les générations précédentes avant eux, et ils appartiennent aussi à la lagune. Ils habitent et sont habités par la lagune. « Tu es fait

d'eau de mer et de lagune », me répétait-on à l'envi. Le discours sur l'homme dans son milieu, sur la compénétration des deux entités, est quasi constant chez les pêcheurs rencontrés. On peut aller jusqu'à faire littéralement corps avec la nature environnante :

« Quand on naît dans une famille de pêcheurs, on choisit difficilement une autre voie, parce que la pêche rentre dans ton intimité, spécialement sur une île comme Pellestrina, tu es fait d'eau de mer et de lagune, et aller dans un autre lieu n'est pas un dommage économique mais un dommage psychologique. »³³

Faire corps avec l'eau, poétiser son corps comme son milieu : ces discours qui m'étaient adressés étaient-ils mis en scène dans une performativité volontaire ? Ils venaient en contradiction avec les pratiques de saccage de la lagune par ceux-là même qui la connaissent, dégradations par la pollution individuelle comme par la course à la fortune qu'allait apporter les palourdes. Les actions invasives à coups de dragues, aspirateurs, jets de déchets, viennent dans la pratique contrer les discours, illusoire ou sincères, sur la contemplation et la vie en symbiose avec l'eau. Selon Ingold (2013 : 29), la différence entre nature et environnement tient à la perspective de l'observation. Les discours sur cette nature, donc la lagune, jouaient avec cette perspective et pouvaient amener les interlocuteurs à avancer des théories sur la pollution irréversible causée inexorablement par d'autres qu'eux, individus et surtout institutions, pollution qui anéantissait non seulement la lagune mais aussi leur être au plus profond.

Nous allons voir maintenant avec plus de précisions comment les habitants du littoral se sont appropriés cet espace, les usages qui se déroulent en lagune comme dans les centres habités qui la bordent et comment la palourde a pu modifier les relations à cet espace et aux divers actants. Nous allons par là voir finalement, qu'aucun des individus qui peuplent cette lagune n'a la même manière de compter, mesurer, stabiliser sa vision de l'environnement.

³³ Pellestrina (2011, 19) : « Quando si nasce in una famiglia di pescatori, difficilmente si sceglie altre vie, perché la pesca entra nell'intimo, cioè specialmente in un'isola come Pellestrina, sei fatto di acqua di mare e di laguna qui e andare in un altro luogo, non è un danno economico, è un danno psicologico ».

« tu es fait d'eau de mer et de lagune » (Pellestrina 2011, 19)

Chapitre II. Renversement de perspective : de l'eau à la terre, aux marges du littoral vénitien

Introduction

L'île de Pellestrina et la Commune de Chioggia ont été choisis comme lieux de l'enquête ethnographique. Seulement séparés par une embouchure donc géographiquement proches, de nombreuses dissensions se posaient comme modèles antagonistes de perception d'une espèce invasive devenue ressource. Les modalités différentes d'appropriation, les capacités d'innovation et d'adaptation ainsi que les conflits générés ou amplifiés par la palourde pouvaient aussi augurer d'une intéressante perspective comparative. Plusieurs points communs entre les deux lieux d'enquête seront également constatés, que ce soit dans l'identité collective, dans l'hétérogénéité de métiers et de pratiques, et dans un fort sentiment fataliste de marginalisation et d'inactions de l'État à l'encontre des pêcheurs. Le rapport de subordination interne/externe, centre/périphérie qui s'est créé dans au cours de l'histoire accompagne la marginalisation géographique. La distance et les obstacles que la lagune créent par rapport aux lieux du pouvoir et de la décision ne dispensent pas d'une obligation de se conformer aux lois drastiques qui sont votées dans un lointain que l'on devine en arrière-fond de la lagune ; ils permettent par contre une élasticité particulière pour l'application de ses lois, comme nous le verrons dans la manière de bâtir, ou, dans les chapitres suivants, dans la manière de revendiquer l'espace lagunaire et ses ressources. Pour passer outre, provisoirement, à cette distance géographique comme sociale, nous verrons dans le dernier chapitre l'importance que revêt pour les pêcheurs la manifestation dans le centre historique, dans ces endroits symboliques, sur les *Zattere* (quais le long du Canal de la Giudecca dans le centre de Venise) où sont réunis les lieux du pouvoir normatif et répressif.

Face à la fluidité et à la vacuité de la lagune, le bâti semble immuable. A y regarder de près, la lagune est aussi habitée et l'urbanisme n'est pas si figé. Les modes d'appropriation de la lagune ne sont pas évidents, car les filets, les zones en concessions ne sont signalés que par des pales. Par contre, embarcations pour la pêche des palourdes, en station sur les concessions, et *casoni* sont autant de signes d'une présence humaine historique. Les pêcheurs se sont appropriés l'espace lagunaire en l'habitant provisoirement de *casoni*, des baraques de bois ou de tôle sur pilotis, réalisés de bric-et-de-broc, servent à ranger le matériel ou au tri des coquillages. Elles tendent maintenant à devenir une aubaine touristique où organiser les nouvelles activités auxquelles les pêcheurs s'adonnent individuellement depuis les années 2008/2009 : le *pescaturismo*, occupation hybride entre la restauration et la promotion touristique et policée du métier de pêcheur de palourdes en déclin, qui n'est pas le *pescaturismo* institutionnel préparé par la Région pour la Lagune Nord. Une coopérative de pêche de Pellestrina avait préparé un projet de requalification de ces maisons lacustres, comportant l'installation de chambres, pour vivre, à quelques mètres du quai, en « union avec la nature ». Dans ce projet, dont les grandes lignes m'ont été tracées par un pêcheur, les membres de la coopérative cuisinent le poisson et font la navette entre les quais et le *casòn*. La concentration urbaine des îles et de Chioggia (*figures 6 et 7, p. 151*) est élevée. Chacun des éléments du paysage est le résultat d'un processus d'artificialisation. Le bois de Ca' Roman lui-même, à l'extrémité sud de Pellestrina, a été formé à partir de 1911 par les apports de sable déviés par les courants après la construction d'une digue à l'embouchure de Chioggia. Les mêmes difficultés de circulation que dans une métropole étendue s'accroissent pour ressentir d'autant plus fortement la séparation qu'impose la lagune. La particularité lagunaire réside dans la nature des frontières et des liens entre les lieux anthropisés : c'est l'eau saumâtre, saline ou douce, qui prend la place des zones périurbaines, des centres commerciaux et des voies de grande circulation que l'on trouve sur la terre ferme. L'éloignement relatif du centre-ville agit sur la composition de la population : les marges littorales ne sont pas des zones d'attraction pour des *forestieri* -des personnes qui viennent de l'extérieur- qui se risqueraient aux déménagements et/ou aux constructions suburbaines. La majorité des personnes qui vivent à Pellestrina et à Chioggia y sont nés. Outre l'héritage foncier à entretenir, la véritable passion pour leur île et leur commune et le paysage qui s'offre à eux sont les motifs invoqués pour rester. Une nouvelle mutation cependant s'opère depuis 2013/2014 par le biais

d'initiatives touristiques. Une agence propose, entre autres, une promenade à Pellestrina sur bicyclette *vintage*, renforçant l'image désuète de ruralité, de dénuement apparent et de retard qui vient en résonance des représentations que les Vénitiens du centre-ville projettent sur Pellestrina.

Dans ce chapitre, après avoir décrit ces lieux habités, nous évoquerons l'historique de l'aquaculture en lagune, la culture marine commune aux deux localités et nous aborderons les traces que la palourde philippine a laissée sur ce territoire.

II.1. Sur l'île de Pellestrina : vivre avec l'idée de la disparition ?

Pour accéder à Pellestrina du centre de Venise par les moyens de transport public, comme il m'est souvent arrivé de le faire pour mener ma recherche pendant les périodes où je n'habitais pas sur place, un trajet d'1 h 30 environ est nécessaire. Depuis les années 60, il n'existe plus de *vaporetto* (bateau de transport public) direct qui assure la liaison entre Venise et Pellestrina. Sur l'île du Lido (littéralement « littoral, rivage »), rejointe en *vaporetto*, le trajet continue dans le bus n° 11. Il part toutes les demi-heures, ou toutes les heures selon la fréquentation, pour parcourir toute la longueur du Lido, en convoi de trois bus pendant les pics d'affluence. Après vingt minutes de circulation dont une partie en front de lagune, se profile le phare de la *Rochetta*, d'où les gardes-côtes surveillent l'embouchure de Malamocco. Au côté du phare, deux grossistes et centres de dépuración de coquillages se côtoient, les portes des hangars donnant sur la route, le rond-point bitumé et l'embarcadère du ferry. La seconde ouverture des bâtiments face à la lagune permet aux pêcheurs de déposer leurs récoltes de moules ou de palourdes, afin qu'elles soient traitées dans les bassins d'épuration, ensachées et distribuées par le commerçant par voie terrestre ou lagunaire. La fournie de véhicules, bus, voitures, camions frigorifiques, bicyclettes, scooters, monte sur le ferry qui effectue de façon quasi continue la traversée. La vie de l'île est en partie rythmée par le flux des arrivées et

départs ; hormis les quelques deux cents pêcheurs, les femmes au foyer, les enfants, les adolescents scolarisés au collège et les retraités, le reste de la population circule entre Chioggia et Venise ou Mestre dès six heures le matin.

À l'ouest s'étend la lagune. La lignée des *bricole* s'enfoncé vers Fusina et Porto Marghera délimitant le « Canal des pétroles ». Un fait d'armes très raconté par les pêcheurs de Pellestrina³⁴, comme une métaphore de la puissance de l'industrie contre l'artisanat de la pêche, est la manifestation qu'ils menèrent en 1969 pour couper la route au premier pétrolier envoyé en guise de test, le *Cortemaggiore*. Un article du *Gazzettino* rapporte que le 16 décembre 1969 des hommes « vociférant » et une dizaine d'étudiants munis de panneaux et de mégaphones tentèrent d'arrêter, à bord de bateaux de pêche barrant l'embouchure de Malamocco, le pétrolier de 18 000 tonnes. À peine ralenti dans sa course, celui-ci continua son chemin entre cris et insultes.

À gauche du trajet du ferry, l'accès à l'Adriatique est resserré par les travaux du MOSE. Des trous d'une profondeur de quarante mètres creusés par les travaux et accentués par les courants marins, déboussolent les instruments de navigation des bateaux qui traversent la passe. Cette affirmation, si elle pourrait paraître appartenir au registre symbolique, vient d'une démonstration que me fit deux équipages différents. Deux villages de préfabriqués ont été construits à l'entrée de l'île pour loger les ouvriers du MOSE (trois mille employés directs ou indirects sur toute la lagune, en mai 2010, selon les données du *Consorzio Venezia Nuova*). La présence de ces néo-habitants, ouvriers pour la plupart travaillant en mission, n'affectent pas de manière significative la vie sociale de l'île. Selon les saisons, des pêcheurs dilettantes ou professionnels cabotent dans l'embouchure en pêchant avec des nasses ou à la ligne, traquant les seiches et les alevins.

La traversée de l'embouchure ne prend qu'une dizaine de minutes, pendant lesquelles on peut se laisser aller à la contemplation de la bande de terre qui se profile au sud, incurvée sur une lagune d'un vert translucide, qui apparaissait comme de l'opale aux yeux d'Herman Hesse lors de l'un de ses voyages en 1901. Près de l'embarcadère du

³⁴ Conversation à Pellestrina en décembre 2011 avec de vieux pêcheurs d'anguilles. Selon eux, le canal est le résultat d'intrigues politiques tissées dans l'ombre du fascisme et concrétisées par l'élu socialiste De Michelis, l'homme politique le plus couramment vilipendé par les pêcheurs pour les changements brutaux qu'il voulut opérer en lagune. Les voix des pêcheurs, d'une lucidité prémonitoire sur les conséquences du creusement, se sont perdues dans ce qu'ils appellent un *pasticcio*, un grand « micmac politique ».

ferry à Santa Maria del Mare, des pêcheurs à pied récoltent les coquillages à marée basse. Des constructions de parc pour la mytiliculture datant des années 60, aujourd'hui en partie démolies au profit de cultures *long-line* en mer, rappellent l'économie florissante de l'île de Pellestrina à cette époque. Ces constructions en pieux de bois et filins matérialisent l'anthropisation et la domestication de la lagune, dans cette constante « compénétration du naturel et de l'artificiel »³⁵. Les environs des embouchures sont des points stratégiques pour la pêche et l'aquaculture : le renouvellement élevé de l'oxygène et du phytoplancton, grâce aux flux marins, est bénéfique aux mollusques filtreurs, espèces fixes, et aux poissons. Près de l'octogone de San Pietro (une fortification autrichienne), une pisciculture extensive a été reconvertie depuis 2011/2012 en élevage de praires par des vénériculteurs auparavant pêcheurs en lagune et mytiliculteurs. Ils essayent ainsi selon eux « une autre échappatoire avec une autre ressource », une adaptation au cours des choses qu'ils ont l'habitude de pratiquer. Ayant dépeuplé périodiquement les eaux, les pêcheurs doivent se rabattre rapidement sur une nouvelle ressource. En effet, la lagune accusait déjà des problèmes de biodiversité³⁶ à la fin du XIX^e siècle car les pratiques de rapine étaient très diffuses et ne pouvaient être contrôlées par les deux seuls agents qui contrôlaient la lagune (FORTIBUONI et al. 2009). Les pêcheurs en mer et en lagune ont ainsi développé des capacités d'adaptation dont la principale motivation est la survie économique. En Adriatique par exemple, les *fasolari* ou *fasiol* en dialecte (*Callista chione*, en italien *noce di mare* », et en français *vernis*) n'étaient pas des espèces pêchées avant les années 80, d'autant moins qu'une légende racontait que la couleur rouge du coquillage était due aux déversements en mer de déchets toxiques de Porto Marghera. Une période de forte mortalité de palourdes de mer provoqua la conversion vers d'autres ressources, et l'intérêt soudain pour les vernis.

Revenons sur le cordon littoral. Le ferry débarque ses passagers à Santa Maria del Mare. Nous arrivons sur l'île de Pellestrina, divisée en trois centres historiques, qui sont du nord au sud : Portosecco, San Pietro in Volta et Pellestrina. L'île s'est formée à partir de deux bandes de terre et de sable entre le VIII^e et le X^e siècles, appelées l'île d'Albiola-

³⁵ Conversation, Venise, 21 février 2011, avec Gianfranco Bettin, sociologue et adjoint à l'environnement de la mairie de Venise jusqu'en juin 2014 : « *Lo naturale e l'artificiale in laguna si compenetrano* ».

³⁶ le terme de « biodiversité », « contraction de biologique et de diversité, représente la diversité des êtres vivants et des écosystèmes », n'a été défini précisément qu'en 1986 puis dans la Convention pour la protection de la biodiversité en 1993 issue du Sommet de la Terre à Rio de Janeiro en 1992.

Pastene et de Pellestrina. Elle compte aujourd'hui quatre mille habitants en moyenne³⁷, qui portent pour une grande part un des patronymes des quatre familles nobles que le *podestà*³⁸ de Chioggia envoya en 1379 après la « bataille de Chioggia » afin de repeupler l'île dévastée. Les quatre quartiers de Pellestrina conservent les noms de ces familles : Scarpa, Zennari, Vianelli et Busetti. Depuis le XIV^e siècle, les familles ont perpétué les mêmes patronymes, transmettant souvent aussi les prénoms et le lieu d'habitation. Pour se distinguer nominalement, le nom de famille est généralement suivi du surnom (*detto*), ou le remplace dans l'usage commun.

L'origine du nom de Pellestrina est incertaine, il dériverait peut-être du nom des canaux (*Philistinae*) dont la construction fut demandée par le Général Philistos de Syracuse au IV^e siècle av. J.-C. Pellestrina changea plusieurs fois de statut administratif. Sous tutelle de Chioggia pendant l'époque de la Sérénissime, elle fut déclarée commune autonome durant la période napoléonienne. Les institutions publiques s'y implantèrent : mairie, écoles, Poste, bureau des carabiniers. S'y ajoutèrent un institut d'aide aux enfants pauvres, des services de navigation réguliers, un établissement balnéaire, disparu depuis, et un hôpital public. La fusion de Pellestrina avec la Commune de Venise fut décrétée le 27 mai 1923, faisant de l'île un *quartiere*, une municipalité de Venise. Ce statut administratif a son importance dans cette recherche puisque cette commune de rattachement est supposée liée à des avantages et des dérogations, et suscitent des jalousies chez les voisins de Chioggia.

Les éléments architectoniques immédiatement visibles de l'île sont les batteries et forts qui la constellent, vestiges de son rôle défensif. De chaque côté de la route communale, une petite ferme et quelques marais de pêche sont les traces d'un riche passé horticole et piscicole ; la ferme et les élevages fonctionnaient encore pleinement dans les années 80. Une expérimentation de culture de naissains d'huîtres et de palourdes y était menée en 2011/2012. Ici commence la route communale construite dans les années 60, *Via C. dei Murazzi*, également appelée *marina* puisqu'elle court le long de la mer sur onze kilomètres jusqu'au cimetière et l'arrêt du *battello* pour Chioggia. Le bus dépose et reprend en continuation les habitants de l'île aux seize arrêts de bus. Les transports publics deviennent des agoras en mouvement, des espaces

³⁷ Elle comptait plus de 8 000 habitants en 1808 (BALLARIN 1993). Statistiques de la Commune de Venise (consultation 12/11/2013)

<http://www.comune.venezia.it/flex/cm/pages/ServeBLOB.php/L/IT/IDPagina/33725#772720>.

³⁸ Le *podestà* était le titre administratif le plus élevé pour les affaires civiles depuis le Moyen-Âge.

collectifs en prolongement de la maison et des lieux publics insulaires. Suivant la configuration géographique de ce *lido*, bande de terre de 25 à 250 mètres de large entre Adriatique et lagune, les lieux publics ne sont pas des places mais les quais rectilignes devant la lagune, ou la plage sur l'Adriatique. L'organisation urbaine et la sociabilité se créent sur le quai et autour des *strette*, ces courtes rues étroites, et dans les cours et les allées privatisées. L'île est longée à l'est par la plage littéralement « construite » en 1996 par le *Consorzio Venezia Nuova*, grâce au sable importé des fonds de l'Adriatique pour consolider le système de défense des zones urbanisées contre les risques de hautes marées, conséquences de la Loi spéciale pour Venise. La plage n'est pas nettoyée régulièrement. Elle détonne par rapport aux plages très « civilisées » du littoral bétonné de Jesolo au nord jusqu'à Rimini au sud. Là, abondent hôtels, parcs d'attractions, terrains de sports, boîtes de nuit et cabines de plage. « Ici, ce n'est pas comme chez ceux du Lido, nous sommes abandonnés par les pouvoirs publics » se plaignent les Pellestrinottes, reportant la faute sur un État absentéiste en oubliant les forts intérêts privés qui prédominent sur les lieux de villégiature littorale, réclamant plus de crédits pour l'aménagement et la mise en valeur de leur plage tout en vantant leur tranquillité. Ils se gardent de vouloir être transformés en vulgaires « plagistes », si l'administration leur donne l'ordre d'abandonner la pêche, dans un discours sur leur environnement sans cesse ambivalent. Leurs stratégies discursives balancent entre volonté de soutien institutionnel (de la Province essentiellement) et frayeur d'être commandités à distance dans leur choix de métier, et par là dans leur perception de l'environnement.

Sur cette zone de *res-nullius*, bois flotté et pieux échoués sont utilisés par les habitants pour une appropriation saisonnière de l'espace en construisant des cabanes où laisser leur matériel de plage, ou bien pour en faire du bois de chauffe, ou encore pour s'improviser sculpteur. Les usagers de la plage sont essentiellement des habitants de l'île, baigneurs, promeneurs, adeptes de la pêche à pied de coquillages. Avec le sable importé, arrivèrent des espèces jusque-là non présentes, tels les « yeux de Sainte-Lucie ». Cet opercule du mollusque *Bolma rugosa*, petit coquillage fragile couleur corail, ne sert que comme élément décoratif. Ce sont surtout les tellines, *Venus gallina*, qui sont récoltées. Appelées *bevarasse* en dialecte, elles étaient déjà présentes avant l'apport de sable. Elles sont parées de toutes les qualités demandées à un mollusque : saines, autochtones et goûteuses. Quelques hommes-amphibies vêtus de combinaisons étanches, s'immergent dans les vagues. Ceints d'une corde liée à leur râteau en métal, ils

raclent le sable, et lèvent ensuite le râteau pour le vider de ses palourdes dans le filet accroché à l'épaule ou sur le dos. Elles sont aussi récoltées sur l'estran à marée basse, grâce à des instruments rudimentaires, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Composés de sables et de roches sous-marines, les fonds de l'Adriatique sont fertiles en poissons et mollusques. La salinité est de 27°/°° à 36°/°° et les températures oscillent de 5 à 25°. Le long des *lidi*, mais aussi dans trois points à l'intérieur de la lagune, au sud, à Chioggia, et près de Santa Maria del mare un écosystème a été valorisé depuis peu à l'initiative du Museum d'histoire naturelle : les *tegnùe*, un terme qui en dialecte signifie *tenere* (tenir) ou *trattenere* (retenir). Cet environnement est tout aussi important au niveau naturaliste qu'au niveau symbolique : selon une légende, cet espace exceptionnellement rocheux et escarpé, et non sableux comme l'est le littoral à cet endroit, serait les restes de l'ancienne Metamaucum, ville submergée au XII^e siècle par un raz-de-marée. La croyance est alimentée par le fait que les filets des pêcheurs s'accrochent dans des parties rocheuses à vif, qui seraient des clochers et des toits de maisons. Les niches rocheuses servent de lieu de protection et de reproduction à de nombreuses espèces aquatiques. Cet espace submergé est désormais sujet de querelle pour son usage et son signalement par des bouées lumineuses.

En quelques siècles de côtoiement avec l'Adriatique, les habitants ont perfectionné les artefacts contre les marées trop envahissantes : ils ont troqué les rangées de cailloux, de pieux et d'algues, contre des techniques de plus en plus élaborées par les institutions pour aboutir aux *speroni* puis aux *pennelli*, fins brise-lames de pierres, entourés de rochers et de tétrapodes en béton. La plage est ainsi coupée perpendiculairement à intervalles réguliers par ces dix-huit brise-lames. Sur les *pennelli* où sont volontiers laissés les canots, pêcheurs à la canne et pêcheurs de crabes profitent des ressources dont regorgent les anfractuosités. Entre la plage et les *murazzi*, les rangées de tamaris au-milieu des broussailles protègent les maisons de la salinité de l'air, comme ils protégeaient auparavant les champs. Sur la mer, des bateaux de pêche de palourdes de mer, *Chamelea gallina*, équipés de dragues hydrauliques, quelques voiliers et des pétroliers en attente à l'horizon, composent le tableau maritime.

Le long mur de treize kilomètres assure la défense de la lagune et de son Centre historique des assauts des tempêtes et sert aussi de lieu de promenade sur son faîte. Au bas des *murazzi*, la route communale a remplacé les parcelles de potagers. Le long de la

route, les maisons « abusives » s'alignent, reproduisant uniformément le style urbain des années 70. Elles sont séparées par les *carizzate*, chemins par lesquels étaient transportées les pierres blanches d'Istrie, déchargées sur le littoral et acheminées ensuite jusqu'à Venise pour les constructions des rives et des palais. Après cette rangée de maisons récentes, les maisons les plus anciennes, peintes du rose vénitien imposé par les Biens culturels, regardent les *lunghe*, la rue qui longe la lagune, et le quai.

Le long de la lagune, au bord de la rive, voitures et cyclistes circulent sur la *monte*, la *lunga* parallèle à la *marina*, appelée ainsi car elle reçoit le coucher de soleil (*tramonto*). Cette route est si étroite par endroits, que les voitures doivent empiéter sur le trottoir, à d'autres endroits elle s'élargit et est bordée de parkings neufs.

Un quai et un parapet de pierres ont été construits par le *Consorzio Venezia Nuova* pour endiguer *l'acqua alta*. Il y a quelques décennies, la rive était un conglomérat de vase et de cailloux. Tout le long du quai, des bateaux sont amarrés, séparés par des pieux frêles ou des pilotis massifs. Les places sont attribuées selon leur disponibilité et non selon la configuration des maisons. Chaque occupant affiche, dans une pochette en plastique, enchâssée ou clouée au bout d'un pieux, l'autorisation délivrée par le *Magistrato alle acque*. Sur les quais sont amarrés peu de *driftings*, ces embarcations rapides en résine et fibres de verre qui pullulent à Chioggia par centaines depuis l'explosion des palourdes philippines. À leur place sont amarrés des petits bateaux traditionnels, *sciopòn*, *sandolo*, et surtout la cinquantaine de bateaux équipés de herses vibrantes (sur les 84 bateaux construits au milieu des années 90), et ceux équipés de dragues hydrauliques pour la pêche en mer.

Les principales activités économiques menées actuellement sur l'île sont de secteur primaire : pêche ou construction nautique. Les activités économiques extérieures sont liées aux services à la personne. À Pellestrina seulement deux chantiers navals sont encore en activité sur les cinq qui y fonctionnaient jusque dans les années 60³⁹. Les hautes grues jaune orangé du chantier De Poli surplombe le milieu de l'île, dans le quartier Scarpa. Y étaient construit des *trabaccoli* (bateaux de transport), des

³⁹ Si l'Arsenal de Venise constituait le plus grand des chantiers dans la lagune, existaient dans les îles de nombreux petits chantiers, appelés *squeri* (*squeri da sotil* pour les constructions et petites réparations et *squeri da grosso* pour la réalisation des bateaux). Au milieu du XVII^e siècle on relevait à Venise une cinquantaine de *squeri* où travaillaient deux cent soixante quinze ouvriers et artisans. Au XIX^e siècle, à Marghera se construisaient les grands navires de croisière, tandis qu'à Pellestrina se construisaient des bateaux de transports et surtout des bateaux de pêche.

goélettes et des voiliers de tonnage moyen, pour des particuliers et pour la Marine nationale puis dans les années 70 des ferry-boats et des chimiquiers. Entreprise familiale, issue d'une dynastie commencée en 1812, elle est devenue un chantier de l'ACTV. Le chantier d'Attilio Menetto, dans le quartier Busetto, se situe à l'extrémité sud de l'île. Le charpentier de marine est l'inventeur de la herse vibrante (*rastrello vibrante*), un des instruments de pêche objet de controverse. Son chantier est très fréquenté par les pêcheurs, autant pour commenter les instruments que comme agora. La grille d'accès est ouverte tout le jour, et les pêcheurs vont et viennent lorsqu'ils ne sont pas à pêcher, qui à demander une amélioration de la cage de fer, qui à observer les nouvelles constructions ou les réparations. Pendant la période hivernale, un brasero fume dans un tonneau de métal permettant ainsi de converser à l'extérieur, où la plus grande partie de travail du chantier se déroule. Ce chantier, d'après le propriétaire, aurait périclité complètement si ce n'était quelques contrats avec l'ACTV, depuis que l'administration a décidé de réglementer sévèrement l'utilisation des instruments mécanisés pour la pêche. Aujourd'hui sur le chantier plus de bateaux sont détruits qu'ils n'en sont équipés ou construits.

Les familles de maraîchers et d'employés de la marine marchande habitaient le centre de l'île, dans les maisons les plus grandes, dites « seigneuriales » et sur un terrain légèrement surélevé, tandis que les deux derniers quartiers au sud, Busetti et Vianelli (*figures 8 et 9, p. 152*), abritaient les maisons des pêcheurs les plus pauvres. Le terrain y était moins cher car, situé plus bas par rapport au niveau de la lagune, il était par conséquent plus fréquemment inondable. Pêcheur retraité, né à Portosecco, G. VIANELLO fait le récit des stratégies à mettre en place face à ces contraintes environnementales et socio-urbaines (1997 ; 21) : il fallait par exemple, lors des fortes marées en hiver, s'entasser périodiquement avec les meubles à l'étage de la maison en attendant que l'eau de la lagune se soit retirée du rez-de-chaussée puis se débarrasser de la boue avant de redescendre. D'après le Dr Salani (manuscrit 1818-1822), au début du XIX^e siècle ces quartiers étaient faméliques. Il en déplore la pauvreté, l'indigence, la promiscuité, l'air corrompu, la malnutrition, la forte mortalité infantile et les nombreux malades de la pellagre. À la fin de ces zones urbanisées, près de l'arrêt du *vaporetto* pour Chioggia, une plaque commémore un lieu de mémoire collective : le naufrage de la *Giudecca*, un *vaporetto* qui fut bombardé pendant la Seconde guerre mondiale, alors qu'il transportait des passagers de retour du marché de Chioggia. Le souvenir de ce drame est

encore très vivace chez les personnes âgées. L'évènement prend place dans la série de nombreuses infortunes survenues aux habitants de l'île.

Le quai est un lieu important de socialisation. Les femmes en majorité viennent le matin y acheter le poisson et les cigales de mer auprès des quelques bateaux qui reviennent de pêcher en mer. Pour ne pas empuantir les cuisines, on cuit le poisson sur des *fogheri*, foyers en métal individuels, chauffés avec les laisses de mer, posés étés comme hivers près des quais. La plupart des maisons, surtout parmi les plus anciennes, regardent la lagune. Elles sont adossées les unes aux autres, imbriquées l'une dans l'autre. Cette architecture d'enchevêtrements est pour certains habitants, dans une ode à l'harmonie, le ciment de la communauté et révélerait la solidarité intra et interfamiliale. Pour d'autres, elle est facteur de problèmes car elle fait naître par l'exposition constante jalousies et rancœurs. Le regard du voisin est inquisiteur, aiguisé, voire méchant. Une grand-mère pestait contre sa « charogne » de voisine qui la dénonçait aux surintendants des Biens culturels, pour toute tentative personnelle d'embellissement de sa maison inscrite au registre du Patrimoine. L'espionnage sur les quais ou lors de visites au chantier naval est à ce titre permanent. Il en va ainsi en lagune des pratiques de pêche. Les liens familiaux et amicaux y sont plus importants pour le partage des secrets de pêche que des liens de voisinage. Mais l'appartenance à la même paroisse est malgré tout primordiale. Le campanilisme s'observe dans les paroisses de Pellestrina comme dans celles de Chioggia. Ainsi à Pellestrina, jusque dans les années 70, des rivalités entre les différents centres et quartiers étaient très fortes, de la composition de l'équipe de football aux pratiques de pêche ou aux alliances matrimoniales. Il était inconcevable qu'un habitant de Pellestrina puisse épouser une habitante de San Pietro in Volta, et vice-versa ; le campanilisme allait même plus loin car il était aussi difficile d'épouser un habitant d'une paroisse autre que la sienne. De nombreux conflits dissimulés entre familles voisines n'ont pas été résolus. La période fasciste notamment m'a été souvent narrée comme creuset de certaines relations problématiques : plusieurs jeunes gens engagés dans le fascisme s'étaient ainsi à la fin de la guerre réfugiés sur des *barene* situées vers la *Romea* pour éviter un lynchage par les partisans, puis sont revenus sans être inquiétés, réintégrant leur famille et reprenant leur activité quotidienne d'avant-guerre. Le noyau familial protège de la communauté afin de se préserver des dangers extérieurs, le silence assurant la cohésion sociale. Mais cette période historique laissée dans un silence tacite a fait naître des réserves, qui pèsent désormais sur ces personnes

et sur les descendants. On me mit ainsi en garde contre certains interlocuteurs potentiels à cause de cet héritage historique.

Les espaces de Pellestrina et de sa lagune contraints par la géographie et l'histoire sont vécus au quotidien selon une division sexuelle de l'espace public, qui empêche les femmes de se mêler des activités diurnes ou nocturnes qui s'effectuent le long du parapet (à l'exception de l'achat de poissons). D'après mes observations, elles ne s'occupent ni des bateaux, ni de la pêche, ni des travaux effectués sur les quais. Leur quotidien est partagé entre le travail, en majorité des métiers de service à la personne, exercé au Lido ou à Venise, ou leur rôle de femme au foyer. Certaines reprennent le travail de la dentelle, comme passe-temps et non plus comme métier, délaissé après-guerre par les ascendantes de la famille, faute d'inadéquation entre le prix du marché et l'investissement en temps. Les femmes ne participent pas à la pêche, même si sur la liste des sociétés et coopératives inscrits pour les concessions, figurent quelques noms de femmes et qu'une jeune femme, membre d'une famille de pêcheurs, soit vénéricultrice. Les pêcheurs expliquent cette non-participation par la « tradition ». Il n'empêche qu'elles jouent un rôle de soutien, comme chacun des membres de la famille, pour les composants masculins de cette organisation particulière que requiert la pêche, soutien qui est l'une des caractéristiques des sociétés de pêcheurs. Le rôle de la femme dans la pêche était plus important cependant avant les années 70, lorsque le produit de la pêche de mollusques n'était pas porté directement dans les stations d'épuration et que les équipements n'étaient pas des artefacts jetables. Les femmes s'occupaient alors de trier les coquillages, afin d'écarter les déchets et de les proposer au marché selon les tailles. Cette opération pouvait se réaliser à domicile sur la table de la cuisine (ASSOCIAZIONE EL FUGHERO, 1989).

Elles recousaient également les filets en chanvre pour les hommes de la famille. Les trieuses automatiques et les voiles en nylon ou les moteurs ont dévalué l'aide qu'elles pouvaient apporter et diminué l'espace qui leur était réservé dans ce processus de pêche. Lorsque les hommes partaient pour plusieurs semaines ou plusieurs mois, en mer ou en lagune, elles étaient responsables de l'économie familiale. Même si la motorisation a réduit le temps des séjours, j'ai constaté qu'elles étaient souvent encore en charge de cette tâche, dépassant même le périmètre domestique puisque dans

quelques micro-entreprises familiales de récolte et de vente de palourdes, les épouses ou les filles s'occupent de la comptabilité.

Moins de deux cents hommes sont inscrits dans les deux principales coopératives de pêche de l'île ; quelques-uns sont affiliés à des coopératives de Chioggia ; d'autres dans des coopératives en nom propre ; d'autres sont dilettantes. Si la profession regroupe actuellement relativement peu d'inscrits, les bateaux amarrés le long des quais lui donne la plus grande visibilité. Le nombre de pêcheurs a connu une baisse effective surtout à la fin des années 2000. Dans une des deux seules coopératives de l'île encore sur pied en 2013, l'échelle historique montre clairement sur dix ans ce bouleversement, dû à l'abandon de la pêche mais aussi à la création de micro-coopératives, en suivant le conseil des institutions (« [le GRAL] nous disait que pour courir vite il fallait être fin comme une gazelle » dira un président de coopérative, Pellestrina 2009, 6). Ainsi une des coopératives de Pellestrina comptait deux cent trente trois membres au 1^{er} janvier 1999 et seulement soixante quatre membres au 1^{er} janvier 2011, soit quatre fois moins.

La culture maritime insulaire est manifeste aussi dans l'église de *Santa Madonna dell'Apparizione*, où sont accrochés des *ex-voti* (*tolèle* en dialecte) dont certains représentent des sauvetages. Dans les quatre paroisses de l'île officient deux prêtres, rattachés au diocèse de Chioggia. Selon les prêtres de Pellestrina, la population est plus pieuse que dans le reste de l'Italie, environ 30 % des habitants participant régulièrement aux messes. Sur les bancs des églises, des plaques en cuivre sont apposées pour remercier des dons offerts par des particuliers ou par des groupes, comme par exemple par une coopérative de pêche de Pellestrina.

De même que la disposition spatiale et la difficulté des transports en commun complexifient le rapport interne/externe, centre/périphérie, les problèmes d'accès aux soins sont démultipliés à Pellestrina depuis la fermeture de l'hôpital en 1980. Dans le petit bâtiment décati où est installé le dispensaire, il est encore possible de bénéficier de quelques consultations par semaine, grâce à la présence sur l'île de deux médecins généralistes. Alors que je discutais mon cahier à la main avec une de mes voisines, une dame âgée, celle-ci me cria, excédée par la situation d'isolement qui tenait plus selon elle à une volonté politique qu'à un isolat géographique : « Écris, écris qu'ici nous sommes abandonnés ! », espérant que je serais un relais de cette exaspération générale, qui vaut pour les soins, comme pour l'état de la plage ou pour la vénériculture.

Au-delà de l'impression d'abandon, l'idée de la disparition imprègne les discours des habitants de la lagune. *L'acqua alta* qui submergea Venise et déclencha les mesures dont nous avons parlé précédemment fut plus abondante et impressionnante aux avant-postes : l'île frôla la disparition le 4 novembre 1966. Pendant plusieurs heures, des vagues anormalement hautes et violentes attaquèrent les *murazzi*, la force de la mer projeta des pierres, tailla des brèches, et submergea les cultures maraîchères. Dans le même temps, la marée grossit en lagune, et envahit les premiers étages des maisons. Cet évènement est capital pour les Pellestrinottes. Il signe le changement de rapport au milieu et aux métiers qui s'y exerçaient. Un récit mémoriel est figé par une exposition permanente de grandes photographies dans les couloirs du collège municipal, ainsi qu'au tout nouveau *Piccolo Museo della Laguna Sud* par un documentaire intitulé « *La grande paura* » (*la grande peur*). Il met en scène la promptitude de réaction et la bravoure des îliens, et renforce l'importance du rôle de protection que l'île joue pour la ville de Venise, puisque ce fragment de terre est le rempart ultime contre les assauts de la mer. La menace d'engloutissement est ainsi entretenue par ces images, et m'a paru en décalage avec le récit mouvant, évolutif et moins traumatisé de mes interlocuteurs, qui se réfèrent rétrospectivement au rythme séculier des marées, « six heures elle monte, six heures elle descend », pour justifier leurs certitudes que l'eau finirait par se retirer de leurs habitations, de leurs champs. Elle ne serait alors plus une nuisance mais redeviendrait un bienfait.

Quelles furent les conséquences locales de cette *acqua alta* ? Les champs se retrouvèrent sous une couche de boue et de vase. L'eau saline brûla la terre des grands potagers qui jusque-là alimentaient le marché de Venise, grâce à des *barcaioli*, transporteurs privés qui faisaient le trajet à la rame quotidiennement. Outre les potagers, disparurent les champs où paissaient les animaux d'élevage, encore nombreux au milieu du XX^e siècle à Pellestrina. Dans les années 50, des vaches fournissaient suffisamment de lait pour toute l'île. Des aides à la reconversion furent allouées : les maraîchers se retrouvèrent surveillants dans les écoles, éboueurs ou aides-soignants dans les hôpitaux et maisons de soins du Lido et de Venise. Les pêcheurs furent embauchés à l'ANIAL, qui deviendra plus tard ACTV*. Plusieurs familles avec de jeunes enfants déménagèrent vers Mestre tout en gardant un pied-à-terre sur l'île pour l'été. Certains de mes interlocuteurs eurent l'opportunité de poursuivre leur parcours scolaire à Venise grâce aux subventions versées à leurs parents dans ce but. L'importance de ce

bouleversement qui a provoqué l'abandon d'une forme d'organisation du travail dans l'île, le maraîchage, et le report vers des activités hors de l'île, se répercutera quelques décennies plus tard sur la forme d'organisation nécessaire pour la vénériculture.

L'évènement écologique de *l'acqua alta* survient dans une décennie de changements dans la société : comme dans toute l'Italie, les années 60 sont aussi celles de l'explosion économique et de la libération féminine. Les jeunes femmes qui jusque-là s'occupaient des enfants ou aidaient les parents, commencèrent à entreprendre majoritairement des études d'infirmières, d'aides-soignantes ou d'enseignantes. Les trajets et contacts hors de l'île augmentèrent considérablement. Les jeunes hommes qui étaient appelés pour faire leur service militaire à l'extérieur revenaient galvanisés par un esprit d'entreprise glané chez les autres, comme Elio, ancien mytiliculteur devenu vénériculteur, qui voulu abandonner la mentalité « très restreinte » des plus anciens pêcheurs de l'île, « transmise en héritage » :

« Nous étions très en retard par rapport à nos compagnons de service militaire, nous avons une mentalité très différente. [...] moi je voyais cette différence, avec mon collègue, E., nous étions ensemble, et avec un de mes frères, nous parlions souvent entre nous, en disant : « Regarde quelle mentalité qu'ils ont ces gens, elle est différente de la nôtre, surtout les Milanais, Turinois, Romains ». Je me souviens c'était une caserne à Taranto. Hé ! Il y en avait du monde, de toute l'Italie, alors on en voyait, des Romains [...] c'est un peu fini l'époque de dire « Je suis Romain », c'est comme être Parisien. D'ailleurs nous sommes tous Italiens, mais tu sais, à l'intérieur de toi, il y a toujours ce concept « MOI je suis Romain », et nous on les sifflait en douce, mais ils avaient des mentalités bien plus ouvertes. Quand nous sommes revenus du service militaire, nous avons acquis quelque chose de différent par rapport à l'île, et alors ça nous amenait à vouloir faire les choses différemment non ? Nous ne voulions pas continuer à avoir la vie très pauvre de nos parents, de nos grands-parents, qui nous racontaient des belles choses, puis c'était la misère dans la famille en revanche. Ils nous racontaient des belles histoires, parce que la télévision n'était pas encore arrivée, alors on s'asseyait le soir, des groupes comme ça, petits, parce que les petites maisons étaient un peu comme ça, chez celui qui avait le foyer, avec les châtaignes, les graines de citrouille, ces choses-là, et ils racontaient des fables, des histoires non ? Ils racontaient des fables, mais c'était toujours les mêmes, transmises, qui nous fascinaient quand nous étions enfants, puis quand nous sommes revenus du service militaire, elles n'étaient plus belles, elles nous mettaient en colère, s'opposant avec la mentalité qu'il y avait déjà au-dehors, et puis c'était la fin de la guerre, je pense que dans toute l'Italie l'explosion économique a été justement à

la fin de la guerre. Après cinq, six, huit ans, dans les années 60 c'était l'explosion économique et alors il y a eu cette jeunesse qui voulait s'en aller, en somme, même dans les campagnes il y avait beaucoup de misère, mais ils ont compris que les villes apportaient l'industrie, apportaient une mentalité différente, et c'est ce qui est arrivé aussi ici, à ceux qui avaient été saisis par ces choses, moi et mon collègue, d'autres amis qui sont arrivés après, même des plus jeunes que moi [...] et c'est à partir de là que nous avons voulu, avec courage, faire les choses différemment. Et on a commencé ensuite dans les années 60 à faire les premiers viviers de moules. »⁴⁰

Dans ce bouleversement entamé par les alluvions et l'industrialisation de l'Italie, les familles commencèrent par prendre de l'aisance urbaine. À la place des potagers noyés par l'eau salée, de grandes maisons furent bâties sans permis de construction. L'histoire de l'érection massive et quasi simultanée, dans un mouvement d'émulation et de jalousie, de ces maisons sans permis est à regarder dans une optique que l'on pourrait qualifier d'illégalité familiale raisonnée, qui n'est pas le « familisme amoral » théorisé par l'anthropologue américain Banfield⁴¹, qu'un interlocuteur diplômé en sciences politiques me cita. Cet élan collectif pour les constructions nouvelles ne concerne pas que l'île de Pellestrina. C'est en effet un phénomène plus général en Italie entre 1970 et 1977 dû à un blanc législatif concernant l'urbanisme. À Pellestrina,

⁴⁰ Elio (2011) : « Noi eravamo molto indietro rispetto ai nostri colleghi militari, avevano una mentalità molto diversa. [...] io vedevo questa differenza, con il mio collega, E*, eravamo insieme, con uno dei miei fratelli, ne parlavamo spesso fra di noi, dicendo : « guarda che mentalità che ha questa gente, è diversa dalla nostra, specialmente i Milanesi, Torinesi, Romani ». Io mi ricordo era una caserma a Taranto. Eh ! C'è n'era della gente, di tutta Italia, quindi ci si vedeva, i Romani, [...] è finito un po' di dire « Sono Romano », è come dire « un Parigino ». D'altronde siamo tutti Italiani, però sai dentro c'è sempre il concetto che « IO sono Romano », e noi gli fischiavamo dentro, però avevano delle mentalità molto più aperte. Quando siamo tornati dal militare, avevamo acquisito qualcosa che era diverso dall'isola, e quindi ci portava a fare le cose diversamente, no? Non volevamo continuare a fare la vita molto povera dei nostri genitori, dei nostri nonni, che ci raccontavano delle belle cose, poi era la miseria invece in famiglia, ci raccontavano delle belle storielle, belle storielle, perché non c'era l'evento della televisione, allora ci si sedeva alla sera dei gruppi così perché le cassette erano un po' così, allora chi aveva il focolaio, con le castagne, con le semi di zucca, con le cose lì, e raccontavano delle favole, le storie no ? raccontavano delle favole però erano sempre quelle, tramandate, che a noi eravamo un po' affascinati, un po' quando eravamo bambini di queste storie, poi quando siamo tornati a casa dal militare, non erano più belle, ci incazzavano, con, facendo opposizione alla mentalità, poi era la fine della guerra, penso che in tutta l'Italia, il boom economico in Italia è stato proprio alla fine della guerra, no ? Dopo cinque, sei, otto anni, anni 60 c'è stato il boom economico e quindi c'è stata quella gioventù, insomma, nelle campagne c'era molta miseria, però hanno capito che le città davano industria, davano mentalità diverse, e quello è successo anche qui, su quelli che eravamo colpiti di queste cose, io e il mio collega, altri amici, che sono venuto dopo, anche più giovani di noi [...], e da lì è partito un po', con coraggio, a fare le cose diverse, e si è iniziato poi negli anni 60 a fare i primi vivai di cozze. »

⁴¹ Il s'agit des théories que Banfield tira de son étude controversée sur « les bases morales » des habitants de la commune de Chiaromonte. Cf. *The moral basis of a backward society*, New York, The Free press, 1958. Publié en italien aux éd. Il Mulino, 1961, 2006, sous le titre *Le basi morali di una società arretrata*.

plusieurs raisons justifient aux yeux de mes interlocuteurs la construction de ces maisons abusives : les familles s'agrandissaient et les nouvelles générations supportaient mal de vivre avec les précédentes dans l'inconfort. La deuxième raison est la lenteur administrative qui prévaut dans l'établissement du plan d'occupation des sols. Les membres de la famille se solidarisent autour du plus entreprenant, qui devient responsable du projet. Pour l'augmentation du bien-être de la famille, on peut ainsi construire une maison en quelques jours. En guise d'auto-déculpabilisation par rapport à son propre environnement de plus en plus urbanisé, certains prétendent aussi que ces champs sur lesquels les maisons ont été construites n'étaient pas agricoles mais en jachère, et pour certains bien avant l'inondation de 1966. Chacun de me raconter son anecdote -comme un pied de nez à l'administration- sur la construction de sa « maison abusive » dont on parle librement : un tel attribua la propriété à son grand-père de 97 ans ; tel autre construisit sa maison en une nuit, fourra une vieille tante agonisante dans le lit, le chaudron bouillant dans la marmite, et attendit l'urbaniste qui ne put que constater qu'une nouvelle habitation avait littéralement surgi de terre pendant la nuit et était occupée. Puisqu'elle était habitée, la maison ne pouvait plus être légalement démolie sans une procédure administrative longue et complexe. L'éloignement géographique du centre de Venise et de ses administrations avait alors l'avantage de réserver un laps de temps suffisant pour finir et habiter la maison.

Pour les administrations, le monde est encadré, réglé au millimètre, vendu, cédé. Pour les Pellestrinottes, c'est un monde qu'il faut « habiter », dans lequel tisser des liens sociaux, s'enraciner. Les maisons abusives sont construites et occupées dans cette logique. Dans la même lignée, en ce qui concerne l'occupation de la lagune, ou son « habitation », ces pratiques illégales menées en famille peuvent se retrouver dans la pêche des palourdes philippines. Avant l'imposition de la vénériculture, la récolte était menée de manière « abusive » par manque de règles. Il n'est pas inconcevable de revendiquer dans le même temps une honnêteté viscérale et une pratique de pêche « abusive », c'est-à-dire illégale et exagérée, comme forme de résistance à l'État, comme nous le verrons dans les chapitres suivants. En effet, au sein d'un groupe, au centre duquel se trouvent plusieurs foyers familiaux, il est possible d'avoir des pratiques illégales justifiées par une délégitimation de l'État, d'autant plus que les pratiques sont menées sur un territoire considéré comme la propriété des habitants des marges et par eux-mêmes. Cette forme et ces pratiques particulières d'illégalité sont transmises au

sein de la famille. Ces pratiques illégales sont également menées par les habitants de Chioggia, commune que nous allons décrire à présent.

II.2. À Chioggia, en bordure de la marge

Nous prenons le *battello* qui fait le trajet Pellestrina-Chioggia. L'arrêt est au bout de la route communale de Pellestrina, près de l'unique station-service et du cimetière qui occupent la dernière partie urbanisée de l'île. Un chemin de terre poursuit vers Ca' Roman (orthographié aussi *Caroman*), marge verte qui s'oppose à la pierre et à l'eau quasi omniprésents jusque-là. Le *battello* suit le canal le long d'une sorte de cordon ombilical, dessiné par les *murazzi*. Le sentiment de protection et d'isolement que procure ce mur est livré par un habitant de Pellestrina : lorsqu'il était enfant et qu'il le longeait avec son grand-père pour aller à Ca' Roman y cultiver un potager, il s'imaginait que le reste du monde était situé immédiatement derrière ces pierres. Sur 40 hectares s'étend cette zone dite « naturelle », un écosystème littoral composé de pins maritimes, tamaris, plantes et arbustes sur les dunes. Dans le bois mésophile, supportant une salinité élevée, se développent sur des substrats sableux, des asperges sauvages, des champignons, des fruits des bois. Un fort et des blockhaus restent les signes de l'avant-poste de défense que fut Ca' Roman. Tout d'abord banc de sable apporté par le courant tournoyant venant du port, l'île s'est étoffée de verdure, puis elle a perdu de sa surface depuis les travaux du MOSE à l'embouchure de Chioggia. Friche à la marge de l'urbanité, elle est l'espace « sauvage » des habitants de Pellestrina ou de Chioggia aux quartiers et maisons ordonnés. Depuis 1989, l'aire de Ca' Roman est une oasis protégée par la Province⁴², et surveillée par la LIPU*. La plage est aussi un lieu de pêche des palourdes, au doigt ou au râteau. Dans ces prairies humides regardant la lagune, la chapelle dévastée, les matelas éventrés et les fèces de ragondins laissent un piètre souvenir de l'œuvre de bienfaisance qui y a été tenue par des sœurs de l'ordre des Canossiennes

⁴² *L'Osservatorio naturalistico della Laguna*, créé en 2002, supervise la gestion des oasis naturelles de Ca'Roman et des Alberoni.

dans les années 20 (BELLUCO s.d.). Une autre partie des bâtiments, plus récente mais volontairement d'architecture aussi dépouillée, a été reprise par une association humanitaire de Padoue, qui accueille pendant la saison estivale des groupes paroissiaux ou des résidents individuels (il m'est arrivé d'y loger).

Dans le *battello* en direction de Chioggia, nous longeons Ca' Roman. Devant le fort *Barbarigo*, sur une langue de vase, une petite statue de Madonne, la *Madonnina*, regarde la lagune. Les pêcheurs s'arrêtaient devant l'autel en bois posé sur une *bricola* pour une brève prière avant de sortir en mer. Rester en lagune ne nécessitait pas un rite de protection particulier car la profondeur de l'eau ou la météorologie ne semblaient pas y représenter des dangers vitaux. La lagune est vécue comme un lieu protégé, un cocon : « La mer fait peur. Maintenant d'une manière ou d'une autre, nous en sommes avisés, mais la mer a toujours fait peur, [surtout] autrefois quand il n'y avait pas de moteurs. En lagune nous sommes en sécurité »⁴³ me dit un pêcheur de palourdes en lagune, qui se refuse à se convertir en palourdier en mer, exprimant une crainte viscérale de franchir la passe. Après la statue de la Madonne, les travaux du MOSE et du port-refuge étalent leur béton et leurs grues. Nous passons près du canal «*di poco pesce*» («*de peu de poissons*»), où fut menée la première expérience d'introduction de palourdes philippines. Cette zone en concession, cartographiée par le *Magistrato alle Acque* et allouée par le GRAL, est toujours très convoitée par les vénériculteurs et les pêcheurs expérimentés, parce que son terrain est fertile, grâce aux courants hydrographiques qui y drainent comme près de l'embouchure de Malamocco ou plus au nord celle du Lido, oxygène et phytoplancton. Encore plus à l'ouest, on peut apercevoir sur la lagune un bateau de commerce abandonné depuis plus de vingt ans, rouillant dans l'eau, puis des constructions de mytiliculture, et un *casòn* qui servait de poste de surveillance et de tri pour une coopérative. Il a été converti en 2010 en restaurant par un ancien pêcheur de palourdes, qui a cessé son activité car il était accablé par les procès administratifs.

Sur les *casoni* implantés près de cette ligne de circulation, on pouvait entendre les aboiements des chiens pendant la nuit. Ils partageaient la condition humaine dans les situations de travail pendant la journée et restaient ensuite veiller sur les palourdes

⁴³ Pellestrina (2011, 20) : « Il mare fa paura. Adesso in un modo o nell'altro, si è un po' avvertiti, però il mare ha sempre fatto paura, una volta quando non c'erano i motori. In laguna è sicuro ». Hors de la représentation du danger, une famille de pêcheurs de la Giudecca me raconta comment elle avait perdu deux de ses membres foudroyés par des orages alors qu'ils pêchaient sur une *barena* en lagune septentrionale.

dans les concessions, c'est-à-dire qu'ils avertissaient du passage des contrebandiers de mollusques, les pêcheurs n'étant pas toujours disponibles pour assurer une veille nocturne. Les associations environnementalistes s'émurent des aboiements de chiens et des histoires colportées : certains se seraient jetés à l'eau et se seraient soit noyés, soit pendus à leur laisse. Les associations alertèrent des journalistes qui réalisèrent un reportage diffusé en décembre 2011, à une heure et dans une émission de grande écoute⁴⁴. Suite à cette diffusion, la Commune de Venise prit immédiatement des mesures pour interdire l'usage de ces chiens dans un habitat jugé non-conforme à la dignité animale.

À l'est, la digue de Sottomarina, au bout du Fort de San Felice, est un lieu de promenade et de pêche. Les huit *casoni* en bois, restaurés récemment, équipés de l'*altavela** se succèdent sur la digue. Depuis deux ou trois étés, on peut s'y arrêter pour profiter d'une restauration rapide de fruits de mer. Nous arrivons en vue de Chioggia, à l'extrémité sud de la lagune. La ville s'étend entre la lagune, les fleuves Brenta et Adige au sud, et l'Adriatique à l'est. Les limites territoriales du Delta du Pô commencent au-delà de l'Adige. Si la position géographique de Chioggia est excentrée par rapport aux villes de la Région comme Padoue ou Venise, elle est pourtant dans une ligne ouest-est de voies fluviales capitales par le passé et sur la ligne littorale sud-nord Ravenne-Venise-Aquileia. Cependant, le peu d'infrastructures qui faciliteraient les transports vers ce territoire enclavé l'ont rendu difficilement accessible pour qui n'a pas de moyen de locomotion individuel. Il fallut des décennies pour que des trajets réguliers en bus innervent Venise, Padoue et les villes plus modestes de la Polésine et fassent de Chioggia une ville intégrée au tissu de circulation de biens et personnes. Pour rejoindre la ville à partir du centre historique de Venise, il faut de trente à quarante cinq minutes en car par la *Romea* lorsque la circulation est fluide ; le voyage que nous venons de décrire, par Pellestrina, dure deux heures en moyenne par *vaporetto* et bus. Que ce soit par voie maritime ou par voie terrestre, « *Chioggia tu n'y passes pas par hasard* » écrit l'écrivain vénitien Roberto Ferrucci⁴⁵. Comme pour le trajet jusqu'à Pellestrina, la conception de la longueur et de la difficulté est aussi construite de façon subjective.

⁴⁴ « Cani in laguna », émission de *Striscia la notizia*, 6 décembre 2011.

⁴⁵ « *Chioggia non ci passi per caso* », extrait de Roberto Ferrucci, *Andate e ritorni*, 2003 in *Chioggia e gli scrittori del Nord-Est*, 2008.

Nous nous approchons du débarcadère, à gauche l'île de *San Domenico* abrite la Garde des finances, installée dans un ancien monastère, et toute proche l'extrémité de l'île *dei cantieri* (« des chantiers navals ») où était placé jusqu'en 2011 le « point de contrôle GRAL ». Nous débarquons *piazzetta Vigo*, la place sur laquelle trône la colonne soutenant le « chat de Chioggia ». Ce petit lion est moqué par les Vénitiens qui le compare à la sculpture plus imposante de ce prédateur érigée sur la place Saint-Marc. Le ridicule de ce lieu marginalisé commence à faire jour dans ce type de moqueries distillées à grande échelle, vécues ensuite comme des stigmates. Si Chioggia est regardée avec bienveillance, elle est la « Petite Venise », une copie architecturale à échelle très réduite ; mais elle est plus communément surnommée la « Naples du nord ». Plus nous nous éloignons du centre du pouvoir que représente Venise et plus la notion de l'altérité prend de la consistance dans les discours des Vénitiens (s'entendent ici représentations communes des Vénitiens, qu'ils soient biologistes, fonctionnaires de police ou de la Province, etc). La ville est vue comme une zone de non-droit, mal organisée, où domine une classe populaire en retard sur son époque, composée de bandits analphabètes et tatoués. Selon une opinion répandue, il ne peut y régner que l'anarchie et les démonstrations ostentatoires du statut social. Chioggia personnifie « l'autre », le « double » inversé. On la voit peuplée par une tribu sauvage aux mœurs étranges contre laquelle chacun peut s'élever et se valoriser. J'ai entendu nombre de Vénitiens, de toutes catégories sociales, raconter, un sourire en coin, un épisode haut en couleurs de sa rencontre avec un Chioggiotte, ou une plaisanterie sur l'*hexis* corporel (style vestimentaire voyant, coiffures très travaillées, tatouages apparents et bijoux volumineux en or), sur le dialecte déclaré incompréhensible ou sur l'accent traînant. Les particularismes de cet accent, selon les moqueries les plus courantes, allaient jusqu'à influencer le rapport au temps des Chioggiottes : ainsi l'horloge de la ville marquerait les heures plus lentement, suivant le rythme indolent de ces méridionaux du nord. L'accent et le dialecte agissent comme marqueurs identitaires. Cette marginalisation se perpétue non seulement par tradition orale mais aussi par l'influence depuis le XVIII^e siècle d'une pièce de théâtre. L'auteur vénitien Carlo Goldoni, qui fut substitut de Lieutenant-criminel durant un séjour à Chioggia, consigna dans *Barouf à Chioggia* les disputes entre pêcheurs et législateurs en relevant la différenciation culturelle érigée par la barrière linguistique. La conversation entre le patron pêcheur Fortunato et Isidoro le substitut de Lieutenant-criminel pourrait même se reprendre aujourd'hui :

« FORTUNATO : Je parle pourtant comme tout un chacun à Chioggia. De quel pays êtes-vous donc, 'trissime [pour Illustrissime] ? »
ISIDORO : Je suis Vénitien, mais je ne comprends tout de même pas une syllabe de ce que vous dites » (GOLDONI [1762] 1972 : 1357).

La pièce reflète également la dichotomie entre la ville et la campagne, entre *urbanitas* et *rusticitas*, les frontières entre classes populaires (les pêcheurs de Chioggia) et classes dominantes (les représentants de la loi, venant de Venise) et une hiérarchie parmi les gens de mer, dans laquelle « *simple batelier* » et « *pauvres diables qui vont à la pêche au crabe* » (GOLDONI [1762] 1972) sont au bas de l'échelle sociale.

Nous pouvons aussi citer un biologiste et Vénitien ayant travaillé à Chioggia, qui nous raconte cette marginalisation forgée par les uns comme par les autres, en utilisant non une plaisanterie sur l'accent mais l'allégorie des trajets quotidiens⁴⁶ :

« [Cette marginalité existe] depuis toujours, parce qu'au *Magistrato alle Acque*, dans les entreprises publiques, celui-là était l'ingénieur, et cet autre le géomètre, et ça dans le meilleur des cas ! Pendant dix années j'ai fait des allers-retours avec le bus, ça prenait quarante minutes, et le chargement du bus était ainsi : au départ de Venise, l'intelligence disons, c'est-à-dire banquiers, enseignants, nous les chercheurs ; de l'autre côté, les gens qui allaient faire les ouvriers à Marghera, ou qui s'occupaient des cordages à l'ACTV. C'est le flux migratoire des travailleurs. »

L'anthropologue Lidia Sciama a étudié la marginalité de l'île de Burano, pourtant plus proche du Centre historique que Pellestrina ou Chioggia ; la souffrance sociale qu'elle y a observé a des racines historiques et géographiques similaires. Comme à Chioggia, une origine géographique hors de la Vénétie, non identifiée clairement, ou une ancienne condition de prisonniers stigmatisent les habitants. Ils se définissent de toute façon comme des descendants de pauvres diables (« *povera gente* », « *poor folk* ») en se comparant à la noblesse vénitienne. Sciama observe que la recherche des origines amène à échafauder des suppositions que j'ai retrouvé dans les discours des biologistes

⁴⁶ Mestre (2009, 10) : « [Questa marginalità esiste] da sempre, perché nel Magistrato alle Acque, negli enti pubblici, questo era l'ingegnere, e questo era il geometra al massimo, ma al massimo ! Per dieci anni ho fatto andata indietro con la corriera, ci metteva quaranta minuti e il carico della corriera era così : partenza da Venezia : l'intelligenza diciamo così, cioè bancari, insegnanti, e noi ricercatori, dall'altra parte gente che andava a fare gli operai a Marghera, o che buttava la corda a bordo dell'ACTV. Questo è il flusso di migrazione dei lavoratori. »

sur les Chioggiottes, retraçant systématiquement une trajectoire sulfureuse qui nourrirait des attitudes inchangées chez les pêcheurs contemporains. Parmi toutes les propositions émises sur la question des origines,

« une suggestion était que Burano était à l'origine une colonie pénitentiaire où les Vénitiens reléguaient les voleurs et les prisonniers de guerre, et plus d'un informateur dit qu'ils avaient une vague conviction que les caractéristiques physiques des Buranelles montraient qu'ils devaient être descendants des Turcs. [Véhiculés par les interlocuteurs eux-mêmes] ce sont les thèmes de la marginalité et de l'exclusion, exprimés à travers des symboles de stigmatisation, telles les maladies contagieuses ou le fait d'être en contradiction avec la loi, ou à travers des exemples d'engagement pour l'indépendance et une intolérance provocatrice face à l'autorité. »

(SCIAMA 2003 : 42-43)

Les paludes de ce territoire se peuplent au départ, comme au nord de la lagune, sous la pression de l'avancée des barbares. Les habitants des zones humides de la vallée se réfugient vers le littoral. Le nom de la ville dérive de *fossa Clodia*, un canal faisant référence au nom latin *Clodius*. Deux populations forment la *Clugia maior* -qui deviendra Chioggia- et, séparée alors par une avancée de la lagune (plus tard *laguna di Lusenzo*) la *Clugia minor* -qui deviendra Sottomarina-. La ville est liée à Padoue par la construction de voies navigables. Avec Venise, Chioggia établit dès 862 une relation de subordination. La lutte entre Gênes et Venise (1378-1381) pour la domination du commerce en Méditerranée est un facteur cristallisateur de la défiance de l'autorité vénitienne envers les agissements de Chioggia. Indépendante du point de vue administratif, la ville littorale faisait cependant partie du système de défense de Venise, et elle devait veiller à la circulation des bateaux entrants et sortants dans la lagune. Lorsque prit fin la guerre contre Gênes, Chioggia fut asservie à la République de Venise. Les Génois emprisonnés pendant le combat furent enfermés dans un fort près de Chioggia, puis auraient été libérés pour bonne conduite. Ils se seraient alors mêlés à la population chioggiotte, épousant les femmes et perpétuant dans la ville les noms génois de Tiozzo et Boscolo, qui y devinrent ensuite les deux patronymes les plus répandus.

Ces alliances matrimoniales, conséquences de la bataille de Chioggia, servent d'argumentation pour justifier les penchants les plus négatifs du tempérament que l'on prête aux Chioggiottes : s'ils sont voleurs, bagarreurs, démonstratifs et quasi-analphabètes, c'est parce qu'ils sont les descendants des Génois de basse extraction

envoyés pendant cette guerre et que leur ADN est resté sensiblement le même. L'origine déterminerait « génétiquement », encore aujourd'hui, consanguinité et schizophrénie. Plusieurs biologistes notamment m'ont parlé de cet héritage génétique comme d'un facteur négatif entrant en compte dans la violence des rapports et l'impossibilité de dialoguer en-dehors de l'entre-soi lorsqu'il s'agit de mettre en place la vénériculture. Les biologistes, mais également certains administrateurs se servent de cet argument des caractères acquis, de la lointaine origine génoise d'une grande partie des habitants, pour différencier les attitudes de respect et d'irrespect au milieu. Il est intéressant de noter, pour poursuivre dans cette optique d'opposition biologistes/pêcheurs (que nous analyserons dans les chapitres suivants), que l'origine génoise des patronymes trouve chez d'autres interlocuteurs, pêcheurs en majorité, une autre explication : puisque les habitants de Chioggia étaient pêcheurs, ils étaient par conséquent dépourvus de connaissances en techniques de construction plus sophistiquées que celles servant pour l'édification des simples huttes où ils logeaient. On fit alors appel à des maçons génois, plus paisibles *a priori* que des galériens. Les maçons épousèrent par la suite des habitantes de Chioggia. Cette guerre est un point de rupture dans l'histoire de Chioggia et l'origine d'un ressentiment envers Venise en tant que lieu de pouvoir éloigné mais puissance tutélaire. Chioggia tout comme Pellestrina fut complètement détruite par cette guerre.

La population est pauvre et la ville modeste jusqu'au XVI^e siècle. Entre le XV^e et le XVIII^e siècles, Chioggia fournit marins et vivres à Venise. Elle est sous sa tutelle administrative ; la République de Venise y envoie tous les seize mois un *podestà* (TIOZZO GOBETTO 2003). À la chute de la République de Venise en 1797, Chioggia espère gagner en autonomie, malgré l'occupation française puis autrichienne après le traité de Campoformio. La ville s'étend sur plusieurs fractions à l'extérieur du centre historique, au sud, et inclut Pellestrina au nord. L'unification italienne en 1866 apporte des espoirs de développement pour la ville, mais qui se révéleront vains. Entre les deux guerres, l'identité politique est marquée par l'antifascisme. Encore aujourd'hui, à Chioggia comme à Pellestrina, il n'est pas rare de connaître le rôle de chacun, et de sa famille étendue, pendant la guerre. L'héritage politique peut être porté avec difficulté et surtout peut jouer sur la perception des prises de décision et de la crédibilité de l'héritier : auprès de plusieurs personnes rencontrées, un de mes interlocuteurs ne pouvait être défait des choix politiques de son grand-père fasciste qui fut à la fin de la

guerre pendu au pilier porte-drapeau de la place centrale, puis traîné en lagune attaché à l'arrière d'un bateau.

Chioggia comptait, dans les années 50, 46 500 habitants. Une diminution de la démographie commence, due à l'émigration professionnelle. Dans les deux tomes du questionnaire de l'*Atlas linguistique méditerranéen* concernant Chioggia, le commentaire de la plume de l'enquêteur est laconique quant à la « *situation économique et sociale des pêcheurs et des marins : Pas bonne (zone sous-développée avec 2 500 chômeurs) ; diminution progressive de la population* »⁴⁷. Le marché aux poissons fournissait pourtant jusqu'à Naples et partout en Italie. À la partie « *Autres informations* » : « *Outre la pêche, les autres sources d'emploi se trouvent dans le secteur agricole (horticulture) et touristique. Les industries sont rares : une cimenterie, une centrale de lait, des chantiers navals. Une « Sagra del pesce » est organisée maintenant durant la première semaine d'août* ».

Aujourd'hui, avec une population de 51 000 habitants, c'est la septième ville de Vénétie et la sixième en superficie. 20 945 familles y habitent. La dynamique démographique est proche de zéro, et une baisse de la population a même été amorcée. La population étrangère résidente au 1er janvier 2011 est de 1 581 personnes (653 hommes et 928 femmes). La ville est divisée en trois quartiers à l'histoire bien distincte. Le plus ancien des quartiers est le centre de Chioggia, dont les limites ont été imposées par Venise après la bataille de Chioggia. Les habitations sont de petites maisons de trois étages, collées les unes aux autres, sans jardins ni espaces propres à l'extérieur, et tournées vers l'ouest et le sud, dos à la *bora* (ou *borin*, vent qui souffle du nord-nord-est), c'est-à-dire vers l'intérieur de la ville et non vers la lagune. Les limites de construction imposées par Venise ont intensifié la densité des habitants au m² dans le centre de Chioggia, ce qui les amenait à se servir des ruelles pour poursuivre la sphère domestique, tout comme la lagune constitue un élément géographique familier prolongeant la ville et le foyer familial. Pour renforcer le caractère maritime de la ville, on me fit souvent remarquer que l'urbanisme même jouait son rôle dans l'identification

⁴⁷ Enquête menée du 27 avril au 13 mai 1963, auprès d'un informateur de quatre vingt quatre ans, ayant passé soixante dix ans en mer, Felice Ravagnan, surnom Felissèla. « *Non buona (zona depressa con 2500 disocupati) ; diminuzione progressiva della popolazione* ». « *Oltre la pesca, altre fonti d'occupazione si trovano nel settore agricolo (orticoltura) e turistico. Scarse le industrie : un cementificio, la centrale del latte, cantieri navali. Una "Sagra del pesce" è organizzata ora sulla prima settimana di agosto* ».

à l'environnement, car en vue zénithale la cadence des rues étroites s'apparente à des arêtes de poisson.

Chioggia est une ville à très forte convivialité et sociabilité, qui se vit dans la rue et dans les cafés du *Corso del popolo*, artère principale, où des maisons seigneuriales abritent la longue file de portiques très achalandés. Le canal Vena (*figures 10, p. 153*), qui lui est parallèle et où l'on a construit un « baby MOSE » pour protéger la ville de *l'acqua alta*, est l'axe central du domaine maritime dans la ville. Sur le *Corso* tous les jeudis, le marché (le *Giovà* pour *giovedì*) rassemble les habitants, même s'il est critiqué pour les stands tenus par des Chinois. Cette critique nous le verrons, s'étendra au marché au poisson, lui aussi très fréquenté et apprécié dans un large rayonnement, y compris touristique. Le marché au détail de Chioggia, près de la mairie, au plein centre de la ville, est reconnaissable à ces tentures rouges qui éclairent les poissons, seiches et escargots d'une lumière particulière. Il est décrit dans les guides comme « pittoresque » car les poissonniers en double rangée sous ces tentures proposent nombre de poissons locaux en chantant à l'occasion.

Les structures culturelles sont constituées d'une bibliothèque communale, d'un musée et d'un théâtre, et les structures sanitaires d'un hôpital. La ville s'étend aujourd'hui au-delà de cette quasi insularité du centre-ville ancien. Sur l'île *dei saloni* (« des salines ») sont regroupés les quatre plus grands centres de dépuración et de ventes de coquillages de Chioggia. D'autres centres, plus petits, se trouvent près du marché de gros. Sur l'île *dei cantieri*, un grand chantier naval et le marché de poissons au gros étalent leurs locaux et dépendances. À l'entrée de la ville, de rares trains régionaux pour Rovigo au sud ou pour Mestre au nord partent aux heures d'embauche de la petite gare ferroviaire. *Borgo San Giovanni*, quartier que l'on m'a indiqué comme étant celui des pêcheurs abusifs délinquants, édifié principalement à partir des années 50, prolonge le centre. Dans cette perspective, la ville se termine par un port commercial et le pont de la *Romea* qui enjambe le sud de la lagune, au-delà duquel un grand bassin semi clos d'eau saumâtre est délimité par les pieux des concessions de vénériculture.

À Chioggia tout comme à Pellestrina, les noms de famille sont peu nombreux : 38 noms de familles sont portés par 63 % de la population. Un cinquième de la population a le même nom de famille : en 2003, 8 196 personnes portent le nom de Boscolo et 2 484

le nom de Tiozzo, suivis en général d'un des 200 surnoms (TIOZZO GOBETTO 2003 : 199). À la fin du XIX^e siècle, les surnoms familiaux (le *detto* qui souligne une particularité physique ou mentale, un métier, un toponyme) ont été inscrits sur les registres de la mairie, et leur usage a été officialisé par décret en 2009, une officialisation qui reste unique en Italie (pour l'instant et à ma connaissance). En plus du surnom peuvent être accolés des *nomenanse* (surnoms de ces « dits ») qui sont attribués à un individu dans la famille. Ces moyens de reconnaissance et signes d'autoreprésentation servent aussi aux dynasties de pêcheurs qui, jusqu'au XX^e siècle, se sont créés des blasons populaires. Peints sur les voiles, ils permettaient d'être reconnus de loin en mer et à l'arrivée au port et affichaient l'appartenance à une famille. Au XVIII^e siècle, 363 blasons familiaux ont été collectés (TIOZZO GOBETTO 2003 : 199). Être descendant d'une de ces familles permet de revendiquer fièrement son inscription dans une lignée, et donc se poser comme un maillon dans la transmission de savoirs. Un vénériculteur rencontré dans le bureau de sa coopérative me montra comme preuve de sa légitimité de pêcheur le blason de sa famille sur une affiche encadrée et accrochée au mur.

Comme à Pellestrina, nous retrouvons ici les relations conflictuelles entre concitoyens. Il était impossible de se marier entre les deux principales fractions de la ville pourtant liées par le « Pont de l'Union ». À la fin du XIX^e, la longue plage, alors vaste étendue de sable inutilisé, trouve une fonction grâce à la diffusion de préceptes médicaux et hygiénistes. L'héliothérapie se développe. Les Padouans et les Véronais investissent la plage et les Marinanti, les habitants de Sottomarina, contractent la « maladie de la pierre » car ils investissent dans la construction de bâtiments de loisirs et d'hôtels et deviennent « maraîchers-hôteliers ». Les nouvelles constructions de Sottomarina s'étendent maintenant vers les potagers de *Brondolo* et vers *l'Isola Verde*, transformée en centre touristique. Un lieu commun très répandu chez les Chioggiottes (en tant qu'habitants du centre principal) est la valorisation de leur vie joyeuse et au jour le jour, alors que les Marinanti ont une vie austère calquée sur le cycle des saisons et la culture des légumes. L'analogie du caractère avec le métier exercé est une constante des traits culturels que Chioggiottes et Marinanti se rejettent : les Chioggiottes, marins ou dont les ancêtres l'étaient, sont dépensiers en revenant au port, soulagés d'avoir frôlé tous les dangers en mer. Ils sont aussi appâtés par le gain immédiat car ils possèdent une mentalité de capture que leur a imposé la recherche d'une ressource aléatoire ; les habitants de Sottomarina sont au contraire calmes, travailleurs, patients, habitués à

l'attente de la récolte et la prévision, dans un temps long de deux à trois années, de l'ensemencement. Nous verrons que ce fonctionnement par analogie caractérise également les relations à la vénériculture.

L'empreinte maritime est présente au quotidien et dans les fêtes religieuses, avec la bénédiction de la mer qui a lieu le 27 avril du pont de *San Domenico* et pendant l'été dans l'embouchure de Chioggia. Le diocèse, l'un des plus petits d'Italie, est doté d'un riche musée⁴⁸. De nombreux lieux de culte et de dévotion sont disposés dans la ville, parfois sur une porte d'habitation privée, ou sous un portique. Cette dévotion est très liée aux dangers de la mer, comme en témoignent les *ex-voti* dans les églises, ou le culte à la *Madonna della Navicella* dont l'apparition permit d'empêcher un naufrage.

En ce qui concerne la pêche en mer, Chioggia resta longtemps considérée en Italie comme la capitale. Elle est aujourd'hui le deuxième centre de pêche d'Italie. L'accès à un large territoire de pêche a développé ces pratiques. Avec le traité de Campoformio, Chioggia est passée sous la domination austro-hongroise de 1798 à 1866, les pêcheurs chioggiottes purent continuer à pêcher dans les eaux territoriales du Gouvernement Autrichien dans le Haut-Adriatique (FORTIBUONI et al. 2009 : 79-81), si bien qu'en 1868, 21 % de la population de Chioggia était constituée de pêcheurs, soit 5 509 personnes avec environ 2 500 embarcations, dont 1 200 servaient pour la pêche en lagune et dans les marais. En mer, les campagnes de pêche étaient très longues et continues jusque pendant la Seconde guerre mondiale, même si elles n'apportaient que peu souvent la fortune. Selon les historiens, les pêcheurs ne réussissaient pas à prendre des initiatives par eux-mêmes, le collectif ou une autorité devaient le faire pour eux. Ainsi, à la charnière entre les XIX^e et XX^e siècles, deux personnes extérieures à la pêche, Levi-Morenos et le prêtre Don Eugenio Bellemo, amenèrent les pêcheurs à réfléchir à la modernisation indispensable pour s'adapter à la concurrence des autres flottes maritimes (GIANNI 2005 :187-188 ; FORTIBUONI et al. 2009). À la fin du XIX^e siècle, les classes sociales supérieures quittèrent Chioggia trop enclavée. Au début du XX^e siècle, Porto Marghera, dont on peut voir les fourneaux et les cheminées au loin, devint un des symboles du contraste entre marges littorales et terre ferme. Le nouveau monde ouvrier

⁴⁸ Pour ce qui concerne la représentation artistique de la pêche, on y trouve par exemple une *moléca* en argent et le tableau intitulé « *La Madonna del molécante* ».

qui naissait de l'autre côté de la lagune avec l'industrialisation galopante dans le pays paraissait bien loin de l'univers de la pêche.

Malgré l'explosion économique des années 60, Chioggia est « *l'avant-garde du sous-prolétariat* » commente le journaliste dans le documentaire accablant de Gianni Minello (1969) : l'activité principale était la pêche (20 %) qui requérait quinze heures de travail pénible quotidien, les « *enfants sont embarqués au mépris de toutes les règles* », à cause du marché spéculateur et des grossistes. Puis l'abandon de la traditionnelle activité de pêche se fit au profit de métiers moins laborieux, moins aléatoires et plus rentables. Les habitants de Chioggia comme ceux de Pellestrina, réputés bons pilotes aux capacités innées d'orientation sur l'eau, fournirent le contingent des conducteurs de *vaporetti*, avant que les palourdes philippines ne réorientent les activités de plusieurs d'entre eux.

Les équipements sur les bateaux de pêche étaient très divers et adaptés à toutes les espèces de poissons et mollusques. Les pêcheurs en lagune pouvaient exercer leur métier seul (ils étaient alors des *misteriéti*) sur leur *bragagna*, bateau à fond plat à trois mâts, tandis que les pêcheurs en mer (*pescatori*) avaient besoin d'un équipage puisqu'une collaboration de chaque instant à bord était indispensable au bon déroulement de la navigation et de la pêche. Les pêcheurs habitaient le plus souvent dans le centre de Chioggia et à Sottomarina le long des rives bordant la lagune. Aujourd'hui, le quartier des pêcheurs n'est plus cantonné au centre historique. Les jeunes générations ont déménagé vers Sottomarina où ils ont pu construire des maisons sur les terrains autrefois maraîchers.

Les pratiques de pêche ont évolué le long de l'histoire. À la fin du XIX^e siècle, la *tartana*, bateau qui pouvait aller jusqu'à 20 m de longueur, a été ensuite remplacée par les *bragozzi*, à deux mâts, plus petits et plus maniables. Quand ils utilisaient la *coccia*, ils devaient être à deux embarcations qui naviguaient de conserve, le filet entre les deux bateaux. Démâtés à l'arrivée devant la *piazzetta*, les embarcations étaient amarrées le long des canaux *Vena* et *San Domenico*, aux pieds des maisons. Les *vieri*, paniers pour les *moeche*, sont toujours présents sur les quais, mais servent momentanément à quelques experts seulement. Les *bragozzi* ont été remplacés après la Seconde guerre mondiale par des embarcations en fer et à moteurs. Aujourd'hui, sur les quais de Chioggia, remplaçant les traditionnelles barques en bois peintes de signes protecteurs, sont amarrés les

bateaux à fonds plats, les *driftings* ou des chalutiers équipés de hermes vibrantes ou soufflantes. Nous reviendrons plus avant sur ces nouveaux équipements.

II.3. Les cultures lagunaires et la prédation comme héritage commun

L'insémination de la palourde dans la lagune de Venise avait pour objectif l'introduction de la vénériculture, et entendait ainsi s'inscrire dans l'histoire de la domestication des ressources aquatiques en lagune. C'est essentiellement la domestication de la nature qui a formé la lagune depuis son occupation. La collecte et la récolte du sel, les cultures de daurades, de moules ou d'huîtres étaient des activités reconnues et valorisées par les habitants, car elles apportaient par la maîtrise de la technique et une planification de l'organisation sur plusieurs saisons, une richesse régulière. L'aquaculture, et particulièrement pour ce qui concerne notre recherche, la vénériculture, est un système qui permet d'atténuer certains facteurs aléatoires en contrôlant une partie de la production, sans toutefois faire disparaître la part de hasard. *« Poissons et coquillages sont en effet des êtres de la nature sauvage. Ils sont soumis aux lois naturelles de la génération, de la croissance et de la reproduction. Un très petit nombre de leurs espèces seulement sont en cours de domestication et entrent dans le champ de l'aquaculture. »* (CUISENIER 1987 : 209). Quitter l'aléatoire des prises et exercer un contrôle sur la nature (les marées, la salinité, la reproduction des espèces) est une volonté qui met en œuvre une suite d'actions communes à plusieurs époques dans toute l'histoire interspécifique en lagune de Venise.

Jusqu'au XVI^e siècle, les salines étaient à la base de l'économie de Chioggia. Les premiers documents sur les salines attestent qu'en 958, Pietro III Candiano céda une saline près de Murano (COCO 2007 : 4-5 ; HOCQUET 1978 ; CROUZET-PAVAN 1995). Puis d'autres salines dans la lagune furent allouées par contrats stipulant que les terrains étaient cédés pour vingt neuf ans contre des prélèvements en nature et en argent comptant. La saline devait être bien entretenue, sous peine de voir se résilier le

contrat de location. Selon C. Coco, à la fin du XII^e siècle on comptait 119 *fondamenti* (dénomination de l'ensemble de la saline), dont 76 dans la vallée de Chioggia. L'approvisionnement en sel de la ville de Venise, qui en faisait grand commerce pour les salaisons de viandes et de poissons, s'étendait aux lagunes proches, dont Comacchio. Le sel était de deux qualités : le sel fin de Chioggia, *sal Clugiae*, et le sel de mer, brut. La conservation de ces grandes quantités avant l'exportation se réalisait dans les *Magazzini del sale*. La ville de Venise gère le système commercial, jusqu'en 1243 par les *Salinieri del mare*, et à partir de 1272 les *Provveditori al Sale*. Puis les salines ont périclité et ont laissé place à la pêche en lagune puis en mer. Ce changement de ressource interroge aujourd'hui plusieurs habitants, qui élaborent une historiographie décrivant des mécanismes d'infériorisation sociale. Les organisateurs du *Palio della Marciliana*⁴⁹, par exemple, verraient la fin des salines comme le résultat d'une volonté de Venise d'anéantir Chioggia : jalouse du succès du *sal clugiae*, la Sérénissime aurait craint une future suprématie de sa subordonnée car la richesse des Chioggiottes aurait permis d'inverser les valeurs du pouvoir. Cette explication est également échafaudée par les pêcheurs pour la main-mise de la politique sur la vénériculture, développant une théorie du complot fomentée au Moyen-Âge et conclu après la guerre contre Gênes, théorie qui voudrait que Chioggia devienne la laissé-pour-compte de Venise.

Dès le Moyen-Âge, sont mises en place des techniques d'élevage de poissons et de culture du sel en vallée padane. Les monastères y entretenaient des piscicultures pour s'alimenter en poissons de façon régulière et obligatoire à certaines périodes, notamment durant le carême et les vendredis (CANZIAN 2011). Ces élevages piscicoles sont connus sous le nom de valliculture et sont surtout localisés dans le Haut-Adriatique, depuis le nord de Ravenne jusqu'au Golfe de Trieste, à Comacchio, dans le Delta du Pô et dans la lagune de Caorle. Les marais sont des fermes d'élevage et de chasse, espaces marécageux semi-clos dans lequel le travail présente des similarités avec celui de l'agriculteur. Le chef du marais est appelé *càpo valle* ou *omo de comando*, les ouvriers sont des *valesàn* ou *vallànte*. Les débuts de la pisciculture à Venise sont datés de 997 (COCO 2007 : 7-8) lorsque le monastère de San Zaccaria établit un contrat avec les deux frères Orso, pour cultiver eaux et paludes « *per piscare et aucellare* ». À l'instar du modèle des contrats pour les salines, celui-ci est très commun au Moyen-Âge. Il permet

⁴⁹ Fête créée au début des années 1990 réinventant le XIV^e siècle florissant et guerrier, dans une mise en scène de combats et de marchés, dans le but de rendre une fierté historique aux habitants.

d'exploiter un lieu pendant plus de vingt ans, avec l'obligation de le maintenir en excellent état, et de verser en nature ou en espèces une contribution. Des contrats stipulent le nombre d'oiseaux, de seiches ou d'anguilles à céder par an. Après l'An mille, une délibération de la République de Venise impose le terme de *valle* (*marais*). Avant le XI^e siècle, des espaces étaient délimités par des barrières faites de roseaux ou de bois. En 1540, le naturaliste et ingénieur hydraulique Cristoforo Sabbadino dénombre dans la lagune centrale 27 vallées fermées et 35 vallées ouvertes. À la fin du XVIII^e siècle, Cristoforo Tentori en recense 17 supplémentaires, soit qu'elles aient été nouvelles, soit que les cartes précédentes aient été imprécises. Plusieurs de ces marais se trouvaient entre les fleuves Brenta et Adige, et furent plus tard transformés en terre agricole par les grandes campagnes d'assainissement, lorsque la terre devenait plus nécessaire et rentable que les bassins, comme ce fut le cas à Comacchio⁵⁰. La réglementation des marais est fixée à la fin du XVIII^e siècle. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la valliculture regroupe sur un même lieu toute l'organisation de la ressource, de la semence à la pêche. Les poissons et fruits de mer aux différentes stades de croissance évoluent dans les bassins et nasses qui dessinent, grâce aux mailles et aux roseaux, des formes trapézoïdales. L'exploitation des marais était fragmentaire, chaque « propriétaire » gérant son lopin, tandis qu'à Comacchio, la gestion était globale et unitaire. À partir de la moitié des années 60, cette activité d'élevage de poissons devint peu rentable (PROVINCIA DI VENEZIA 2009 : 21) à cause du faible renouvellement de l'eau, conséquence des modifications hydrodynamiques, de l'augmentation du prix de la semence et de la concurrence des poissons d'élevage d'importation, vendus à plus bas prix. L'activité toutefois n'a pas cessé mais alimente une niche commerciale. Les principales espèces élevées dans les marais étaient le poisson blanc, l'anguille et des espèces variées comme les crabes, les gobies céphalotes, les coquillages. Si l'élevage de poissons est en constant déclin, voire inexistant, la chasse par contre reste une activité prisée et très rentable, qui bénéficie d'une aura aristocratique. Des huttes de roseaux sont toujours louées par saisons afin de pratiquer la chasse aux canards.

⁵⁰ L'anthropologue S. Cernuschi-Salkoff fait remarquer (1987) que les *Valli di Comacchio*, considérée déjà au temps de Coste comme une « Venise ratée », n'est pas appelée lagune mais « marais (*valli*) » car sa composition géo-morphologique est différente : le territoire est divisé en champs, *campi*, séparés par des terrains créés par les sédiments des fleuves, appelés *bari*. Les anguilles étaient une ressource première, élevées dans les bassins transformés en industrie piscicole. La thèse de S. Cernuschi-Salkoff donne un aperçu dramatique d'une organisation extrêmement contrôlée et qui brusquement fut retirée aux habitants de Comacchio : les *Valli* furent transformées en « Établissement piscicole » et les valliculteurs devinrent des employés, au même titre que des ouvriers agricoles dépendants.

Parmi les procédés de domestication de la lagune figure la mytiliculture, culture aussi ancienne que les marais de pêche, qui connut une expansion à partir des années 1960. Le voyageur français Houssaye vante au XIX^e siècle « *le régime ichtyologique si excellent à Venise surtout les huîtres et les célèbres pidocchi* » (HOUSSAYE 1850 : 101). Les moules sont encore aujourd’hui nommées avec le terme vernaculaire dépréciatif *peociò* (*pidocchio* en italien) ce qui signifie « poux ». Les moules, tout comme les huîtres pullulent de façon naturelle mais non invasive. Les moules qui étaient implantées dans les bassins de l’Arsenal étaient très appréciées. Sur les ducs-d’Albe, des moules sauvages sont récoltées par des pêcheurs dilettantes. Dans les années 60, au moment d’un renouveau de la mytiliculture, sa réussite et sa pérennisation en lagune de Venise serait due selon Elio, ancien mytiliculteur, au désir impérieux de sortir de la misère transmise par les ancêtres, comme une maladie congénitale dont on voudrait guérir. Les pêcheurs en lagune copient alors l’expérience d’un mytiliculteur de Italie du Sud, qui venait d’importer en lagune ses savoirs et pratiques. Deux raisons ont donc présidé à la domestication des moules, toutes deux des réalités venues de l’extérieur, comme nous le raconte Elio, qui s’était présenté comme étant « le premier », que ce soit pour les moules comme pour les palourdes, introduisant la transmission génétique comme impulsion primordiale à l’action :

« J’ai été un des premiers moi, que ce soit pour faire l’élevage des moules, je l’avais en moi, dans mon ADN, de faire des élevages non ? [*dans les années 70*] Il y en a un qui était là avant nous, et qui n’y attachait pas trop d’importance, c’était un certain Gilebbi, qui n’était pas d’ici, il était de... il était de la région de Bari il me semble, donc eux avaient déjà un vivier en mer. Et lui a fait les premiers viviers aux Alberoni. Et ensuite nous l’avons suivi nous, mais ici nous ne pensions jamais le faire. Nous y sommes allés, et puis tous les autres s’y sont mis, et on a fait une belle production en lagune. Je me souviens que l’on arrivait à 300 000 quintaux, environ, de marchandises à l’année. »⁵¹

Notons ici que le renouveau de la mytiliculture a été activé par un non-natif. Mes interlocuteurs ont mentionné sa provenance géographique, mais n’en ont pas fait un

⁵¹ Elio, 2011 : « Sono stato uno dei primi io, sia a fare l’allevamento delle cozze, c’è l’avevo dentro, nel mio DNA, di fare allevamenti, no ? C’è uno che c’era prima di noi, e che non dava tanta importanza, c’era un certo Gilebbi, che non era da qui, era da... un barese mi sembra, quindi loro avevano già un vivaio a mare. E lui ha fatto i primi vivai ai Alberoni. E poi, abbiamo seguito noi, però qui non pensavamo mai di farla. Siamo partiti e poi tutti gli altri si sono fatti, e si è fatta una bella produzione in laguna. Mi ricordo che si arrivava a 300 quintali, circa, di merce, annuo. »

motif pour ne pas s'appropriier ses savoirs, contrairement, nous le verrons, à la méfiance provoquée par l'origine polésane d'un commerçant. Cette appropriation des techniques est menée avec une méthodologie nouvelle, qui implique une organisation jusque-là inédite parmi les pêcheurs, organisation qui englobe toute la filière. En effet, à la suite de l'acquisition des processus techniques se rajoute une logique commerciale qui serait non plus fragmentaire mais dans une continuité de contrôle tout au long de la chaîne, de la production à la vente. Ce contrôle de la filière, qui permet d'optimiser les gains, est d'autant plus important que les moules sont vendues à bas prix sur le marché au détail : dans les années 2010, elles atteignaient difficilement 2 € le kilo, tandis que le prix de la palourde oscillait entre 6 à 8 € sur les marchés des villes littorales. Bien que les structures de mytiliculture soient intégrées dans le paysage lagunaire comme signes d'une occupation encore active, et que plusieurs de mes interlocuteurs aient été aussi bien vénériculteurs que mytiliculteurs, ils faisaient le rapprochement entre ces deux métiers uniquement pour me parler de la facilité avec laquelle on pêchait les palourdes par rapport aux savoirs à acquérir pour la mytiliculture. Beaucoup avaient abandonné pour partie la mytiliculture en lagune pour des implantations en pleine mer. Certains mytiliculteurs, à l'arrivée de la palourde, ont transposé leurs savoirs à cette nouvelle espèce, ou bien ont délaissé cette pratique trop prenante et fatigante pour pêcher de manière abusive. Le temps qu'ils consacraient alors à la pêche était moindre pour un gain majeur, établissant avec la temporalité un rapport simple de profit immédiat et non une relation complexe qui prendrait en compte la continuité des savoirs, les mutations de l'environnement ou de l'état de la ressource dans un arc de temps long.

Enfin, nous pouvons aussi évoquer l'ostréiculture, même si, parmi les fruits de mer, l'huître autochtone n'est pas considérée aujourd'hui sur le marché vénitien comme une ressource attrayante. Elle a pourtant été longtemps cultivée dans les marais ouverts (*valli aperte*) appelées aussi marais d'huîtres (*valli da ostriche*). Neuf marais de ce type sont reportés sur la carte de 1843-44 de De Bernardi. Au XIX^e siècle étaient menées des expériences d'ostréiculture dans les marais de pêche, appelées *ostreghere*. M. Pellizzato et P. Penzo (2002 : 131-132) attirent notre attention sur les premiers décrets de la République de Venise émis en 1590 pour interdire aux pêcheurs et aux commerçants la récolte des huîtres en juillet et en août. En 1614, une délibération du *Collegio delle pescherie* rallonge la période d'interdiction d'avril à septembre. Les huîtres étaient considérées comme de la nourriture pour les pauvres, un supplément ou un

remplacement alimentaire, un moyen de subsistance dans les périodes maigres. Selon les livres de cuisine consultés, elles étaient aussi produits de luxe. Les huîtres, relève C. Coco, sont « *parmi les plats préférés des Vénitiens du XVI^e siècle, mythe inoxydable dans le temps. Elles sont cultivées près de Chioggia et on en trouve toute l'année et en grande quantité* » (2007 : 165). Il existe plusieurs manières de les préparer et elles peuvent se déguster cuites ou crues. La coquille de l'huître *Ostrea edulis* (Linné 1758) pouvait être recouverte de feuilles d'or dans les grandes occasions. L'huître tout comme la palourde, a un statut très changeant, selon l'espèce. Certaines sont dénigrées : l'huître portugaise, par exemple, est l'objet de légendes qui forgent son identité négative. Elle aurait été introduite accidentellement, au nord de Burano après l'échouage d'un navire hollandais au XVIII^e siècle. Une grande quantité d'huîtres sauvages, creuses, *ostrea concava* (*ostrega portoghese* en dialecte), se trouve en abondance en lagune. Elles auraient alors remplacé les huîtres plates « historiques ». Une espèce invasive, *Crassostrea gigas* (Thunberg 1793) a été introduite en 1966 (OSSERVATORIO NATURALISTICO DELLA LAGUNA 2006). Trois espèces d'huîtres cohabitent aujourd'hui et se trouvent dans le même paradoxe comme objet de consommation que les palourdes. Pour la même espèce, mais dans les bassins de Marennes, en Charente-Maritime, cet antagonisme a été étudié par Léqué-Dupont à propos des deux espèces d'huîtres « *l'Huître du riche, la noble "Marennes" (termes orthographiés avec une majuscule dans les ouvrages du début de ce siècle) et l'huître du pauvre, la portugaise, produit de la fange, dont les affineurs disaient qu'elle conservait « le goût de la vase sur laquelle elle vit* » » (LÉGUÉ-DUPONT 2004 : 15). Selon un grossiste de produits de la lagune (Chioggia 2009, 19), lorsque les bassins ostréicoles français furent décimés par des maladies dans les années 70, des huîtres vénitiennes *Ostrea edulis* furent importées pour les remplacer. Ce sont donc aujourd'hui les générations successives des huîtres italiennes qui se trouvent en France et qui reviennent, ironie du sort, par la voie terrestre à Venise pour y être vendues au marché du Rialto, en bourriches labellisées par des affineurs, en majorité de Bretagne. La raison de cette préférence selon un grossiste, est la trop basse qualité de l'huître vénitienne, qui nécessiterait un travail long et coûteux d'affinage pour pouvoir concurrencer l'huître française qui, alors qu'elle est de meilleure qualité se vend à un plus bas prix, englobant même les frais de transport. Il y a donc un désinvestissement du travail accompagné d'une tare symbolique sur ces produits que l'on ne prend pas la peine d'exploiter. Par contre l'abondance d'huîtres en lagune, et l'inappétence pour sa chair, avaient permis à

ce grossiste d'obtenir un contrat avec un fabricant de cosmétiques pour la préparation de la pulpe d'huîtres, entrant dans la composition de crèmes antirides. La disparition de l'intérêt comestible pour une ressource lagunaire peut ainsi trouver un antidote, dans une réinvention et une adaptation constante.

Après ce bref historique des cultures lagunaires du sel, des moules et des huîtres, nous allons élargir aux pratiques de pêche des autres espèces, qui sont depuis les années 1980 minoritaires par rapport à l'intérêt pour la palourde. Parmi les palourdiers et vénériculteurs, plusieurs pêchent ou récoltent aussi d'autres espèces, pour plusieurs raisons : ils entretiennent un équipement adapté à plusieurs pêches, ce qui leur garantit, selon les saisons, une activité ; ou par plaisir éprouvé à pêcher, en utilisant un large éventail de savoirs. Les espèces elles-mêmes pouvaient cohabiter en harmonie. Un ancien mytiliculteur illustrera cette cohabitation en dessinant les palourdes philippines sous les structures de mytiliculture et une nasse pour *moeche* (figure 11, p. 154).

Avant la quasi monoculture de la palourde, les pêcheurs pratiquaient leurs activités toute l'année et particulièrement pendant deux périodes : la *Fraïma* (octobre-novembre) et la *Quaresima* (mars-avril). Certaines pratiques de pêche requéraient un savoir-faire technique spécifique et un ensemble de secrets transmis dans les familles. Parmi les plus courantes de ces pratiques figurent : la pêche en mer au chalut (pour les turbots, mulets, dorades, sardines et anchois) ; la pêche en lagune errante (*vagantiva*), avec filets fixes et autres techniques, y compris manuelles (pour les gobies céphalotes, anguilles, soles, athérines, huîtres, seiches) ; la pêche dans les marais fermés ; la production des « *moeche* » (les crabes en phase de mue), une culture typique de Burano exercée par quelques familles qui en détiennent le savoir spécifique (BONESSO 2001). Selon la Fondation *Slow food* qui a inscrit ces crabes dans la liste des productions à défendre, quarante trois *molecanti* sont inscrits en 2009 à une coopérative. Les crabes sont cependant menacés « par la pollution et par le déferlement des élevages et récoltes des palourdes » (FONDAZIONE SLOW FOOD 2009).

Certaines pêches sont encore très pratiquées. La pêche des seiches par exemple s'effectue à deux périodes différentes de leur cycle de vie. Quatre vingt pêcheurs

professionnels s'adonnaient à cette pêche en 2009 (PROVINCIA), sans compter les pêcheurs dilettantes. Les seiches entrent en lagune au printemps et viennent déposer leurs œufs dans les zones de lagune morte. Postés près des embouchures entre mars et mai, les pêcheurs les capturent avec des filets (*cogòli* et nasses). Vers la fin de l'été, les petites seiches quittent la lagune et partent en mer. Elles sont guettées la nuit par les pêcheurs qui les capturent avec l'haveneau (*volega*), du bateau comme des quais. Une grande consommation de chair et d'encre de seiches est faite dans le commerce et la restauration locales, et pour la consommation personnelle. Au début du XX^e siècle, les seiches étaient exportées après dessiccation vers la Grèce.

Les pêcheurs de Pellestrina et de Chioggia m'ont souvent décrit la pêche du *gò*, le gobie céphalote, avec la technique particulière de saisie « au bras », soit parce qu'ils la pratiquaient enfants, soit parce qu'elle est pour eux typique et spectaculaire (*figure 12, p. 154*).

La pêche des alevins (*pesce novello*), au printemps, sur ordonnance de la Capitainerie du port de Venise et de Chioggia, offre un supplément financier appréciable. Ils servent d'appât pour les mullets et les daurades, ou sont vendus à destination de la valliculture pratiquée dans les marais de pêche, ou aux grossistes. Les anguilles (*bisatti*) étaient pêchées en abondance avant l'arrivée des palourdes. Elles sont en voie de disparition car les palourdiers en « labourant le terrain » ont rendu le sol, appelé « la croûte » (*la crosta*), trop dur pour que les anguilles puissent y creuser leur tanière. Les *gò* ont aussi souffert de ce labourage intempestif et constant qui n'accorde pas de trêve saisonnière, et par là empêche la reproduction des poissons⁵².

À Chioggia comme à Pellestrina, les différents types de pêche en mer et en lagune organisent le temps en ville selon trois rythmes différents : le temps des pêcheurs en mer, qui sortent la nuit, vers une ou deux heures du matin pour rentrer dans la journée ou quelques jours après ; celui des éleveurs qui ont des horaires contraints par l'administration provinciale (pêche ou récolte interdites avant l'aube et après le coucher du soleil) ; celui des abusifs, qui partent entre dix sept et vingt et une heures, dès qu'il commence à faire nuit ou brouillard.

⁵² Pour pallier à ce problème de biodiversité, la Province, avec l'aide de la Région et de l'Union européenne a institué des plans pour le repeuplement dans les eaux internes des anguilles et des esturgeons, entre autres espèces.

Les poissons et mollusques sont une ressource périssable. L'obligation de la fraîcheur, de la vitalité du produit et les risques de déperdition impliquent des stratégies pratiques ou des transactions immédiates. Pour pallier à ce problème lors des sorties de plusieurs jours, les pêcheurs vénitiens avaient attaché à leurs bateaux une petite barque en bois percée de trous, un *burcièlo*, où emmagasiner les captures. Les pêcheurs de palourdes ont développé aussi un système contre la rapide déperdition de la fraîcheur, en accumulant dans un récipient plongé dans l'eau les captures afin de regrouper la vente pour éviter des allers-retours onéreux et chronophages. Mais ces systèmes précaires dans le temps ne peuvent avoir une influence importante sur le prix de la demande au marché. Les sociétés de pêcheurs sont des « *sociétés à risque* » (MONDARDINI-MORELLI 1991 : 63), à la fois à cause des conditions écologiques mais également de facteurs sociaux concernant l'organisation du travail et la distribution du produit de la pêche. Ces désavantages, selon Mondardini-Morelli, sont supérieurs à ceux de l'agriculture, qui pourtant comporte aussi un grand nombre de facteurs aléatoires, comme les conditions météorologiques, et les demandes du marché.

Nous ne nous étendrons pas plus sur le marché de gros -même s'il un pivot essentiel à la culture marine et que la position centrale du commerçant est capitale dans l'acte de vendre (ACHESON 1981 : 277). Or, les palourdes n'y sont pas vendues, sauf exceptions car elles suivent un circuit de grossistes et de vente directe, grâce auquel se fait le transfert de la responsabilité sur la qualité du produit et garantit une forme de traçabilité. Le marché de gros de Chioggia atteignait un chiffre d'affaire en 2009 de 47 291 019,04 € pour 256 jours d'ouverture (*Nuovo Dialogo*, 22/03/2010). L'activité est intense dès deux heures du matin autour du marché, avant l'ouverture officielle des portes à quatre heures. S'agissant de produits frais à livrer dans les délais les plus brefs dans toute l'Italie, les ventes sont souvent réalisées et les camions partis avant même l'ouverture. Une particularité de ce marché est la chorégraphie menée pendant l'enchère « à l'oreille » (*asta all'orecchio*) entre l'enchérisseur et l'acheteur : après avoir considéré la marchandise, chaque acheteur sussure à l'oreille d'un employé du marché le prix qu'il est prêt à payer. En quelques minutes, après plusieurs consultations, l'enchérisseur décide de l'offre la plus juste, et la vente est alors rendue publique.

II.4. Individuer les signes de *Tapes philippinarum* dans cette complexité partagée

Si la palourde « signe » sa présence physique dans le sable ou la vase par deux petits trous, sur terre les traces de son abondance sont visibles dans plusieurs domaines, que l'ethnographe suivra comme autant d'indices d'une communauté hybride homme/palourde construite dans un temps bref. L'île de Pellestrina et Chioggia ont subi des mutations avec la soudaine abondance des palourdes et désormais avec sa décadence. Les traces de ces bouleversements se lisent principalement dans la culture matérielle et dans l'organisation sociale.

Au premier abord, la prolifération du même type d'embarcations, répétable le long des quais, montre une monoculture : à Chioggia, les rangées de *drifings* en résine grise que l'on devine nerveux et rapides ; à Pellestrina les chalutiers plus massifs. Mais ce qui signe la récolte de la palourde sont les « fers » omniprésents, posés, neufs, rouillés, où une place est disponible, et jusque dans la lagune. Les instruments de pêche à l'abandon sont des témoins matériels du cycle explosion/décadence. Sur l'île de Pellestrina, derrière le long bâtiment où logent la bibliothèque municipale, le bureau des Postes de San Pietro in Volta et l'école maternelle, un muret sépare le jardin grillagé de la lagune. Là, gisent entre la pelouse et le parapet de brique, trois ou quatre *rastrelli*, les herses qui constituent un des équipements pour la pêche des palourdes. Ce n'est pas le seul lieu où l'on trouve ces équipements abandonnés : décrochés du bateau, ils rouillent devant les maisons, sur les friches le long de la piste cyclable, ou sur les *casoni*. D'autres coiffent les *bricole* devant le chenal de navigation, attendant que leurs propriétaires viennent les reprendre à destination de la casse (*figure 13, p. 154*). Le prix de la destruction étant élevé, les *rastrelli* restent accrochés pendant plusieurs mois, suintant dans l'eau de la lagune un mélange de corrosion et d'huile. Ces instruments de pêche font désormais partie du paysage. Sur l'île de Burano les petites cages en fer sont laissées dans les jardins, sur l'herbe ou sur une planche de surf ; les moteurs auxiliaires, instruments de pêche, rouillés, sont posés debout dans les jardins et les cours des maisons. À Chioggia, c'est le jardin des Gardes des finances qui accueille les cages de fer ainsi que les moteurs, non pas abandonnés par leur propriétaire dans ce cas, mais entreposés en tant qu'objets de séquestre.

Avant les changements dans l'environnement en 1966 puis dans les années 80, qui ont eu à chaque fois des répercussions dans l'organisation de la structure sociale, il existait une relative permanence dans l'île caractérisée par une endogamie, une très faible immigration et émigration, et un niveau scolaire en-dessous de la norme vénitienne. « On ne s'éloigne pas trop de la rive » (Pellestrina 2011, 19) me dira un pêcheur quarantenaire, démontrant par cet attachement à la lagune, milieu si singulier, la constance des modes de compositions familiales et des choix de métiers. Ce monde clos a cependant évolué après l'arrivée de la richesse induite par la palourde philippine, modifiant jusqu'aux stratégies matrimoniales. Je parlerai dans le chapitre IV des voyages d'agrément à l'étranger et du champ des possibles qui s'ouvrent grâce aux palourdes.

L'abandon de la scolarité ou l'orientation vers des études courtes et professionnelles est une des conséquences les plus flagrantes dont mes informateurs m'ont parlé de façon systématique, en déplorant ou valorisant ces faits. La trajectoire scolaire des jeunes gens est un indicateur de ce changement brutal de l'économie : le taux d'abandon chez les jeunes, par choix personnel ou pression familiale, pour accompagner à la pêche les parents ou les amis, serait significatif à Chioggia comme il l'est à Pellestrina. Les très jeunes gens (à l'âge de 12 à 16 ans environ) se lançaient exclusivement dans la récolte de la palourde, attirés par « l'argent facile ». Il est à noter que F. Tamoni avait observé les mêmes problématiques d'abandon scolaire dans la commune de Goro (TAMONI 2002). De nombreux exemples m'ont été cités, mais cet abandon scolaire n'a pas été confirmé par des statistiques du rectorat. Il pourrait être aussi imputable à d'autres raisons, qui tiennent à l'enclavement de la zone, ou à la culture populaire. Cette dernière particularité m'a été donnée par plusieurs habitants, qui affirmaient que le diplôme scolaire ou universitaire ne serait pas considéré comme indispensable dans leur milieu pour garantir une ascension économique, si ce n'est sociale. Le nombre d'écoles primaires et de collèges est pourtant dans les normes nationales. Deux lycées et un Institut technique (l'équivalent du lycée professionnel français) permettent de poursuivre ses études après la fin de l'obligation scolaire. Pour l'accès à d'autres lycées spécialisés ou à des universités il est nécessaire de sortir de Chioggia pour Venise, Padoue ou Mira au sud. Des cours intégrés au cursus des sciences de l'environnement de l'Université de Padoue sont dispensés dans le bâtiment qui abrite aussi le Musée de zoologie de l'Adriatique « Giuseppe Olivi ». Le collège de Pellestrina,

un grand bâtiment des années 60, abritait à ses débuts jusqu'à six sections de trois classes chacune. Actuellement les familles n'ayant guère plus de deux enfants, il n'y a plus que deux sections de trois classes chacune, avec quinze à dix sept élèves par classe. La majorité des pêcheurs d'une quarantaine d'années rencontrés n'a pas fréquenté le lycée. Ils ont parfois suivi après le collège une formation à l'Institut Cavanis, dans le bâtiment de Chioggia ou de Venise, en électrotechnique ou pilotage de bateaux. Ils estiment que cette scolarité tronquée est un bénéfice de temps pour gagner en expérience et sagesse dans leur métier : « Entre guillemets, le pêcheur est un « biologiste par nature » » (Pellestrina 2011, 19) me dira fièrement un président de coopérative de pêche⁵³. Nous verrons dans la controverse entre savoirs naturalistes et savoirs scientifiques comment pèse ce discours explicite. À considérer la manière dont ils incitent leurs enfants à mener des études pour se sortir du déterminisme social qui les a cloué dans un choix limité, on peut se demander si cette fierté n'est pas que de principe.

Depuis plus de trente ans à chaque fin d'année scolaire, les régates en *caorline*, un long canot de bois à une dizaine de rameurs, mettent en concurrence les collégiens de Pellestrina. Pour conserver la tradition de la navigation sur l'île, la pratique du canotage à la vénitienne est un sport obligatoire à l'école. La volonté d'entretenir un rapport à l'eau perdure, les enfants recevant cette proximité en héritage. Par contre, si les pêcheurs invitent actuellement leurs enfants à participer à ces activités sportives, ils refusent de les voir prendre le bateau pour une activité de pêche, et les poussent à faire des études. Cette tendance se constate depuis que les palourdes commencent à disparaître et depuis l'instauration des concessions. Pendant les années d'or de la récolte, le faible taux de *papiri*, ces textes d'hommage retraçant de façon humoristique la vie du diplômé, composés par les amis et affichés sur les murs de la ville, surprenait un des présidents de coopérative de pêche, alors même, disait-il, que les pêcheurs avaient tant d'argent à disposition à consacrer à l'éducation. Cette génération qui vécut « l'explosion de la palourde », a pâti scolairement et culturellement de l'argent facile et n'a pas suivi l'ascension sociale qu'auraient pu permettre, grâce à des études longues, des emplois de plus en plus qualifiés. Au contraire, cette génération a été doublement sacrifiée puisqu'elle n'a pas appris des savoirs naturalistes des ascendants mais n'a pas

⁵³ « Tra virgolette il pescatore è un "biologo di natura" ».

non plus obtenu une qualification qui lui permettrait ensuite de s'insérer dans le monde du travail, hors de la pêche, hors de l'île. L'abandon scolaire qui s'est produit massivement dans les années d'or de la palourde se ressent maintenant au niveau de leurs difficultés pour obtenir un emploi. Qui plus est, sur le marché du travail, ils sont désormais nombreux à avoir abandonné la pêche et à vouloir s'insérer dans le tissu professionnel en exerçant un autre métier. Un trentenaire pellestrinotte, entraîné par son père dans la pêche aux palourdes philippines alors qu'il avait entre douze et quatorze ans, manquait une grande partie des cours au collège. Il se retrouvait à la mort brutale de celui-ci à vouloir abandonner le métier. Deux raisons à cela : il ne voulait pas coopérer avec d'autres pêcheurs, ayant toujours été associé avec son père, et de plus le stock des palourdes s'amenuisait. Lorsque je le rencontrais en 2009, il envoyait des curriculum vitae qui ressemblait selon lui à une peau de chagrin car il ne pouvait indiquer aucune qualification validée ni diplôme pour pouvoir prétendre à un autre métier que celui de pêcheur de palourdes. Dans son cas, l'entreprise à conduite paternelle a fonctionné comme une forme d'auto-exploitation (JORION 1983, 10) dont le jeune pêcheur n'a pu s'extirper.

Je n'ai pu connaître les situations financières réelles actuelles ou passées des pêcheurs. À les entendre, leur compte bancaire était perpétuellement en équilibre précaire, surtout depuis l'arrivée des règles drastiques de vénériculture. Dans l'ensemble des dynamiques que la palourde philippine a pu provoquer par sa présence et son abondance, la recomposition de l'identité est un des traits essentiels. Le flot inattendu d'argent pose le problème de sa propre identité face à une inconnue : la richesse. Comment composer, se recomposer dans une commune, une île, où la majeure partie des habitants est de classe populaire avec de faibles revenus ?

L'approche analogique transforme la palourde philippine en espèce sonnante et trébuchante : « Ils sont tous allés récolter de l'argent sûr, qu'ils soient *caparozzoli*, palourdes ou argent, c'est comme s'ils avaient pris des sous »⁵⁴ disait un adjoint au maire de Chioggia. Les palourdes sont réifiées, ou réduites à des choses qui n'ont de la valeur que parce qu'elles sont en nombre. Gagner de l'argent permettait d'accéder tout-

⁵⁴ Chioggia 2010, 1 : « Tutti sono andati a prendere dei soldi sicuri, che fossero *caparozzoli*, vongole o soldi, e come se prendessero dei soldi ».

à-coup à un bien-être matériel infiniment supérieur à ce qui pouvait être espéré jusque-là. La possibilité d'une accumulation de la richesse aurait pu permettre aux pêcheurs de gagner un pouvoir. Cette opportunité inattendue d'accéder à une nouvelle position sociale serait selon les pêcheurs une des raisons pour lesquelles la « politique » se serait mêlée de la pêche. Une théorie du complot réapparaît, non plus sur les intérêts à camoufler les algues proliférantes et à se préserver la faveur des industriels de l'arrière-pays ou des mannes touristiques, mais à étouffer les vellétés des pêcheurs qui en amassant des palourdes (équivalentes à de l'argent), en se constituant donc un pouvoir économique, auraient pu faire basculer le pouvoir détenu par les classes supérieures, installées de l'autre côté de la lagune. En cela, la palourde a été un moyen supplémentaire de domination des classes supérieures sur les classes populaires. Les pêcheurs n'ont pu qu'acquérir ce pouvoir économique, sans aucune possibilité de le lier aux autres pouvoirs.

L'attitude face à l'argent est à mettre en parallèle, dans une certaine mesure, avec l'attitude face à la fraîcheur de la ressource : il faut amasser au jour le jour et vendre vite, à cause de la nécessité de la fraîcheur du produit certes, mais également des risques d'arrestations et séquestres. La palourde a été appelée « l'or noir de la lagune » car elles intégraient le marché noir : les palourdes portées chez le grossiste ou à un camionneur garé en bordure de la lagune dans une zone déserte, qui partait livrer à Naples ou dans une autre ville italienne du sud, étaient payées en totalité ou en partie au noir.

S. Goedefroit (2011) avait constaté sur les « fronts pionniers » créés à Madagascar par l'exploitation soudaine du saphir et la pratique de la pêche crevette par une population jusque-là pauvre, que « *la part dévolue aux dépenses improductives, c'est-à-dire aux biens ou aux services apportant une satisfaction immédiate ou à court terme (par opposition à la consommation productive, de biens durables et utiles), apparaît importante* ». L'importance de l'économie illégale se mesure dans la vitesse à prendre et à dépenser cet « argent chaud » (GOEDEFROIT 2011). La discrétion ou l'ostentation que l'on met dans ces actions dépendent du lieu d'origine du pêcheur illégal. À Chioggia, la fortune était ostensible, à Pellestrina plus discrètement portée. Me rendant à Chioggia dans un magasin d'accastillage sur le canal *San Domenico* avec un groupe de vénériculteurs de Pellestrina, qui avaient entre quarante et soixante dix ans, tous propriétaires de leurs maisons, ils me firent remarquer les « maisons populaires » (c'est-à-dire à loyer modéré) de l'autre côté du pont, des bâtiments du XIX^e siècle restaurés

avec soin par la commune. Ce fut une occasion pour critiquer haut et fort les Chioggiottes incapables d'investir de l'argent correctement et obligés de quémander à la ville un appartement. Ils me dirent que nombre de pêcheurs occasionnels ne possèdent rien car l'argent a disparu aussi vite qu'il est apparu et qu'ils vivent désormais avec les aides communales. Les auteurs de ces dilapidations seraient ceux qui n'avaient aucune situation au départ, les délinquants habitués à l'argent facile, ou les jeunes, qui ont pâti de cette abondance soudaine, à cause de leur manque d'expérience dans la gestion de l'économie familiale. Ces allégations sur la nouvelle situation de pauvreté de leurs voisins n'ont pas été précisés par des chiffres ou des données. S'il est difficile de connaître les revenus moyens des pêcheurs et des autres professions qui ont bénéficié de l'arrivée de la palourde philippine, les gains ayant été en partie réalisés de façon illégale⁵⁵, la manière dont a été utilisé l'argent au fil des années peut-être observé. Dans le centre-ville historique de Chioggia, les transformations urbaines se voient peu, tout comme à Pellestrina, car il est impossible de construire des maisons neuves faute de terrains habitables. À Goro au contraire, le changement apporté par l'abondance de la palourde est visible dans les mutations urbaines, par l'édification de nouvelles et opulentes maisons en périphérie de la vieille ville en partie restaurée. Dans le sud de la lagune vénitienne, le bien-être économique ne transparait pas en façade, sauf à Sottomarina, où des maisons ont été construites récemment le long de la plage. Si la richesse reste plutôt discrète à l'extérieur, elle se retrouve à l'intérieur dans la décoration, robinets en or (selon les dires de certaines habitants, insulaires et non insulaires, information non vérifiée), deuxième salle de bain (dont mes interlocuteurs me disaient que c'était pour compenser l'absence de commodités auparavant), escaliers en marbre, écrans géants et autres équipements ménagers. Plusieurs habitants possèdent aussi un mas à la montagne.

Les jeux d'argent et l'apparition de nouvelles mixités conjugales et sexuelles font partie des changements les plus visibles. Provenant des fonds lagunaires juste à portée de main et semblant inépuisable, cet argent devait se renouveler sans cesse comme une manne providentielle. Rappelons l'estimation des biologistes pour les années les plus fastes : environ 400 000 € de gains par an et par pêcheur, dont une partie par le circuit illégal, c'est-à-dire sans taxes ni impôts à reverser. Une circulation de grandes sommes

⁵⁵ Cristina Mauracher, économiste à l'Université Ca' Foscari, avait organisé des *focus group* qui tournèrent court en ce qui concerne la révélation des gains. Beaucoup de pêcheurs déclarent 10 000 € par an. Comm. Personnelle.

d'argent m'a été racontée de manière assez floue ; plus précis par contre sont les détails sur les pratiques de consommation ostentatoire⁵⁶ que l'on peut d'ailleurs pour partie observer au quotidien dans la rue. Le Chioggiotte cigale de la fable, se pose en prédateur pour qui la ressource est inépuisable. Il doit aussi démontrer qu'il possède une fortune, ne serait-ce que momentanée. Ainsi, une attitude ostentatoire rejoint une mise en scène du corps, un esprit *de corps* que j'ai entendu raconté dans les descriptions de pratiques illégales de pêche et que j'ai retrouvé ensuite dans les manifestations, où l'on doit montrer son intégration à la communauté par des signes apparents et unificateurs. Un pêcheur retraité rapporte par exemple en plaisantant que la promenade rituelle en fin de journée à Chioggia, c'est-à-dire *fare le vasche* (faire des longueurs) ressemble à un zoo (Chioggia 2011, 9): chaque femme irait se changer rapidement chez elle après chaque aller-retour sur le *Corso del popolo*, et porterait ainsi un manteau de fourrure différent à chacun de ses passages, l'artère principale de la ville devenant scène quotidienne d'un défilé animalier, et exposition des signes de sa richesse aux yeux de ses concitoyens. Les gains accumulés au noir furent dépensés en bijoux, manteaux de fourrures, restaurants, voyages dans les pays lointains, stupéfiants, jeux lors de sorties en groupe dans les casinos des pays limitrophes.

Ces éléments significatifs de l'aisance contredisaient les plaintes des pêcheurs à propos de l'absence soudaine et répétée d'argent. J'observais une profusion surprenante de mariages avec limousine et de bicyclettes électriques. Celles-ci pullulaient en ville de façon si surprenante que je m'adressais à un vendeur de cycles. Il me répondit que la bicyclette électrique, d'un coût certes élevé (environ 500 € en 2009 pour un modèle moyen), était pourtant un achat fréquent depuis quelques années même pour les adolescents, non pour franchir sans peine les cotes, puisque cette région est au contraire très plane, mais par capital à dépenser et émulation de voisinage.

Je n'ai pu observer la période dorée des palourdes, mais chacun de me raconter, de l'amertume ou de l'exaltation dans la voix, cette époque fabuleuse et incroyable où les rouleaux de billets étaient glissés dans la ceinture et se jetaient, avec dépréciation, sur la table ou sur le comptoir. Ce mépris pour l'argent serait dû non pas à la manière dont la

⁵⁶ Ces pratiques, d'après certains interlocuteurs, se seraient simplement amplifiées avec la prolifération des palourdes, et seraient tout d'abord liées aux goûts de la classe populaire qui domine à Chioggia et à Pellestrina. Sur les conséquences socio-économiques jusqu'en 2003 de la prolifération des palourdes philippines, voir DONATI et RUOL (2003) et GIBIN (2007).

palourde a été pêchée mais à une attitude jugée comme faisant partie d'une norme de comportement face à la richesse :

« Les gens se baladaient avec des cabas pleins d'argent, avec les sacs pleins d'argent, ils allaient au bar, les gens qui posaient le sac plein d'argent sur la table, ils se montraient en plus. »⁵⁷

Outre les dépenses de biens durables (bijoux, manteaux de fourrures et voitures), les dépenses alimentaires étaient privilégiées : il était fréquent que l'on me raconte des anecdotes sur le filet de bœuf premier choix acheté pour le chien ; le poissonnier disait avoir découpé des kilos de langoustes qui garnissaient les sandwiches, et se souvenait des bars et restaurants toujours pleins et vivants. Il circule aussi cette anecdote sur un supporter d'une équipe de football de Milan qui, sachant les joueurs et les entraîneurs à déjeuner tous ensemble dans un des restaurants de poissons réputés de Pellestrina s'était précipité pour payer l'addition complète.

L'abondance d'argent a complètement submergé les personnes qui perdaient à ce contact leur sens commun, raconte un grossiste très amer sur l'attitude outrageusement dépensière de ses concitoyens. Il reprend le stéréotype du pirate dans lequel réapparaît le Génois du XIV^e siècle :

« [*l'attitude face à*] cet argent excessivement facile à gagner, comprend une mauvaise éducation. Surtout venant des jeunes ça a été un gros problème, très gros, qui diminue actuellement mais qui existe encore, ça existe aussi dans le passage de pêcheur à éleveur, le changement de mentalité dans cette ville, c'est-à-dire le pêcheur a beaucoup plus un esprit de pirate. Mon fils de trente ans me raconte ceci pour m'expliquer le concept : si tu vas en discothèque en-dehors de Chioggia, et quelqu'un te pousse en dansant, il se retourne et te demande pardon. Si tu es en discothèque à Chioggia, et quelqu'un te pousse, tourne-toi et présentes-lui tes excuses à lui, parce que sinon il va y avoir une bagarre.

- C'est ça l'esprit du pirate ?
- Oui, c'est l'esprit qui estime : « tout m'est dû, parce que je suis le plus fort, parce que j'ai plus d'argent, parce que je suis... et donc personne ne doit se permettre ni de me toucher ni de m'ennuyer », l'arrogance poussée à

⁵⁷ Chioggia 2011, 11 : « la gente che girava con le sporte piene di soldi, con le borse piene di soldi, andava nei bar, c'era la gente che appoggiava la borsa piena di soldi sul tavolo, si faceva anche vedere ».

l'extrême. Quand tu mets de l'argent, trop d'argent dans les mains de gens qui ne le comprennent pas, qui ne savent pas le gérer, tu arrives à ça. »⁵⁸

Sur le littoral vénitien, il reste encore beaucoup d'argent gagné (légalement ou illégalement) grâce aux palourdes. Dans chaque café sont installées des machines à sous rutilantes et pratiquement chaque fin de semaine, pour pallier à l'ennui qui saisit ce coin de lagune durant le long hiver, sont organisés des voyages dans des casinos des pays limitrophes, Slovénie, Croatie ou même encore plus loin, lors de séjours de trois ou quatre jours à Monte Carlo, journées au cours desquelles tout un chacun peut perdre sans remords des milliers d'euros. J'ai participé un dimanche de décembre 2011 à une sortie organisée dans un casino à Nuova Gorizia en Slovénie. Un car de voyages avait été affrété pour nous y mener au petit matin, à partir de Chioggia, auprès d'une compagnie qui faisait le trajet de façon hebdomadaire. L'épouse du chauffeur assurait l'animation. Le voyage de deux heures passa très rapidement dans une ambiance joyeuse grâce à des parties de bingo où chacun commença à perdre ou à gagner quelques euros, une entrée en matière légère avant des pertes et des gains plus consistants. Dans un restaurant jouxtant le casino, un déjeuner copieux nous attendait, qui mêlaient le foie de veau, tradition culinaire vénitienne, et les plats slovènes. Le repas fut avalé le plus vite possible dans la hâte de passer l'après-midi devant les bandits manchots et les roulettes électroniques, en serrant dans sa main un porte-bonheur. La clientèle italienne est très attendue dans ces casinos fraîchement bâtis à la frontière. Tout semble offert à la volonté de l'hôte, du vestiaire au digestif, boissons alcoolisées et non alcoolisées, déjeuner, dîner et collations à volonté, chambres d'hôtels pour des séjours prolongés, où l'on passe de sa chambre au sous-sol où les machines à sous clignotent en continu dans un bruit électrique. Ce dimanche-là, la dépense initiale (comprenant transport, repas, boissons, entrée au casino et 15 € de jetons) se montait à la modique somme de 30 € par

⁵⁸ Chioggia 2009, 19 : « la cosa dei soldi eccessivamente facili, che comportano una cattiva educazione e soprattutto da parte dei giovani è stata un problema grosso, grossissimo, che attualmente sta diminuendo ma esiste ancora, anche questo sta nel passaggio da pescatore ad allevatore, il cambiamento di mentalità nella città, cioè il pescatore ha molto più un'anima da pirata. Mio figlio più grande ha trent'anni, lui mi dice sempre per spiegarmi il concetto : se tu vai in discoteca, fuori di Chioggia, e uno ti viene, ti urta ballando, questo si gira e ti chiede scusa. Se tu sei in discoteca a Chioggia, e uno ti urta fai svolta e girati e chiedigli tu scusa a lui, perché altrimenti succede una lite.

- E questo è l'anima da pirata ?
- Sì, è l'anima che parte da « tutto mi è concesso, perché sono il più forte, perché ho più soldi, perché sono... per cui nessuno si deve permettere né di toccarmi né di darmi fastidio », l'arroganza portata all'estremo, quando tu metti dei soldi, troppi soldi in mano ad una persona che non li capisce, non li sa gestire, arrivi a questo ».

personne. Nombre des occupants du car perdit plus de 1 000 € dans la journée, ce qui, me racontèrent-ils, n'était pas exceptionnel. Néanmoins le retour ne se fit pas dans la tristesse, perdre était une habitude, n'impliquait pas de remords, l'argent filait entre les doigts, comme s'il n'appartenait à personne.

Dans le discours qui va suivre, le pêcheur de profession, devenu vénériculteur, parle de la jeunesse comme de la génération la plus dépensière, qui ne pensait pas que la palourde pouvait mourir, ou que les règles pouvaient devenir strictes. Mais en opposant « jeunes » et « pêcheurs » il transforme ces derniers en des personnes intègres, alors qu'elles n'ont pas toujours été les plus sages des économes. Il en profite ainsi pour se revêtir d'une éthique sociale et écologique et se montrer plus vertueux qu'il ne l'a jamais été. Par ce stratagème discursif, passe la refondation de son identité professionnelle mise à sac par l'abondance des palourdes et par l'attitude qui en a découlé dans toutes les strates de la société de pêcheurs. La palourde a accentué la frontière entre deux générations, « nous autres » et les jeunes, car le miracle économique qu'elle a provoqué n'a pas permis un apprentissage des valeurs par transmission (la valeur travail comme la valeur de l'argent, de l'épargne et de l'effort) :

« C'était du gaspillage, c'est ça le problème, les jeunes qui ont gagné tellement d'argent, mais tellement de jeunes ont tellement tellement gaspillé, la différence avec nous autres qui avons toujours travaillé nous n'avons jamais dépensé bien que nous pêchions beaucoup, nous avons toujours gagné assez d'argent, mais le truc c'est que nous autres nous ne dépensions pas, nous avons toujours eu suffisamment de provisions quand nous devons acheter un bateau, nous avons toujours été en fonds, tandis que les jeunes ont dépensé dépensé dépensé, et ont été construites des maisons, des petites villas, même là à San Pietro, une ligne de maisons, et après ils ont tout arrêté parce qu'ils n'avaient plus d'argent, parce que c'est différent d'attendre la fin du mois, et le pêcheur disait toujours « fais attention parce que les choses changent », que l'histoire peut changer, et de fait elle a changé. Qui a été malin a acheté des maisons et maintenant ils vont très bien, et qui, par contre, s'est amusé plus que les autres doit se contenter de 1 000 € par mois ». ⁵⁹

⁵⁹ Pellestrina 2011, 21 : « Si sprecava, e quello è il discorso, i giovani che hanno preso tanti soldi ma tanti giovani hanno sprecato tanto tanto, la differenza da noialtri che abbiamo sempre lavorato non abbiamo mai speso nonostante pescavamo, abbiamo sempre preso abbastanza soldi, il discorso è che noialtri non spendevamo, abbiamo sempre provvisti quando c'era l'acquisto di una barca, abbiamo sempre avuto la disponibilità mentre i giovani hanno speso speso speso e sono state fatte case, villette, anche là a San Pietro, una riga di case, e poi dopo sono stati fermi perché non hanno più soldi, perché poi un conto è di aspettare a fine mese, e il pescatore sempre diceva "guarda che dopo la cosa cambi", che sarebbe che la

L'argent ne servait pas toujours (ou non uniquement) à des dépenses ostentatoires. Les billets de banque, nous raconte Flavio, un ancien néo-pêcheur abusif, étaient escamotés dans le sac à pain, « comme dans les films ». Petit à petit, il les sortait pour garnir son compte en banque. À l'époque, rajoute-t-il, c'était plus facile de déposer de grosses sommes en banque, les agents bancaires étaient moins curieux sur la provenance. La pression de l'Europe, soudain très concrète alors qu'elle est souvent une nébuleuse, ne s'exerce pas seulement ici en matière de pêche mais aussi sur le travail au noir et sur l'ouverture des comptes bancaires, plus contrôlés dorénavant. Flavio, qui a sagement investi ses gains dans l'achat d'un appartement, qualifie les dépenses inconsidérées de ses concitoyens de « fruits de l'ignorance ». Des familles plus attentives à la conservation d'un grand capital économique constitué en une dizaine d'années ont rénové leurs maisons, acheté une maison secondaire, en général un mas en montagne, imitant en cela les habitudes des Vénitiens du centre historique.

Enfin, la richesse permettait une liberté de circulation nouvelle et infinie. La plupart de mes interlocuteurs ne sont partis à l'étranger que grâce à l'argent des palourdes. Les voyages ont été une dépense considérée comme intelligente, soit des voyages en famille de l'autre côté de l'Atlantique ou encore à la découverte des capitales européennes. De nombreuses agences à Chioggia (Pellestrina n'est pourvu que de boutiques de première nécessité) proposent également des croisières en Méditerranée. Tous mes interlocuteurs ont régulièrement accompli ces voyages, en groupes, à plusieurs couples ou en famille. La femme d'un vénériculteur, âgée de plus de soixante ans, conservait dans les tiroirs du buffet de son salon les dépliants et cartes postales qu'elle avait collecté lors de ses visites ou des repas de Nouvel an dans les châteaux autrichiens, disant que son « manque d'éducation », comme celui de ses amies, la plupart s'étant arrêté à la fin de l'école primaire, ne l'empêchait pas d'aimer contempler les œuvres d'art et le « luxe de l'histoire ».

storia può cambiare e infatti è cambiata. Chi è stato furbo ha acquistate case si son trovati bene, e chi invece che si sarà divertito più degli altri e si deve accontentare di 1 000 € al mese... »

Conclusion

Dans les lieux communs, le Chioggiotte et le Pellestrinotte étaient, et le sont encore, « l'autre », le double inversé, indispensable pour se forger une image de soi réconfortante et lisse, un modèle de probité et de civilisation, dans une classification inclusion/exclusion très présente dans la lagune, matériellement et symboliquement. Les îles et Chioggia ont plus à voir avec la rudesse d'une zone rurale enclavée qu'avec une des cités historiques les plus mondialement convoitées par les regards. Dans le sud de la lagune que nous venons de traverser, un des points de rencontre entre les habitants, les pêcheurs occasionnels comme les néo-pêcheurs abusifs est la culture liée à cet environnement amphibie. Nous avons vu aussi la tendance à inventer une histoire où les mécanismes d'infériorisation sociale sont à l'œuvre. L'imaginaire collectif crée aussi une différenciation au niveau local entre les Chioggiottes, marins ou dont les ancêtres l'étaient, dépensiers en revenant au port, soulagés d'avoir frôlé tous les dangers en mer, appâtés par le gain immédiat car ils possèdent une « mentalité de capture » que leur a imposé la recherche d'une ressource aléatoire ; face à eux, séparés par un pont, les habitants de Sottomarina sont au contraire calmes, travailleurs, patients, habitués à l'attente de la récolte et la prévision, dans le temps long de deux à trois années. Nous verrons que ce fonctionnement par analogie caractérise également les relations à la vénériculture.

Avant d'aborder l'apparition de la palourde philippine dans le contexte que je viens de décrire, il me paraît pertinent de faire part de l'expression continue, en termes de souffrance, d'un auto-déterminisme géographique et culturel, une plainte récurrente traduite par un ami chioggiotte en « stigmaté de la pauvreté ». Les habitants du littoral auraient été acculés à la pêche, car ils ne pouvaient changer de trajectoire. Je précise à nouveau que les entretiens réalisés, la collecte des données, ont été faites dans une période de décroissance de la palourde, où l'on était, désabusé, « pêcheur de rien ». Ainsi, selon les pêcheurs, à peine les palourdes auront-elles disparues que les offres réduites d'échappatoire, et la mentalité très restreinte de l'île et de Chioggia,

transmissible de génération en génération (« nous héritons de cette mentalité »⁶⁰) les maintiendront dans l'île et à Chioggia dans la précarité (toute relative après la fortune apportée par la palourde philippine). De même, les discours sur l'immobilisme géographique, ou la reproduction des schémas sociaux de leurs aïeux, sur la pauvreté, les crédits accumulés, les pouvoirs publics qui les abandonnaient, étaient ambigus. Les tenants de ce discours forçaient-ils sur le misérabilisme ? Souhaitaient-ils me mener à l'apitoiement, pensant que l'ethnographie allait pouvoir servir de medium pour alerter les pouvoirs publics sur leur sort ? Mythographier son histoire, ses propriétés, sa culture, ses origines, comme celle de la palourde c'était repenser une histoire nouvelle.

Alors qu'ils sont pris dans un grand mouvement de circulation de la vie dans un espace sans cesse en mutation, les pêcheurs rencontrés se raccrochent à une théorie sur la stabilité de reproduction sociale, qui rejoint l'importance de la transmission de l'ADN dont nous parlerons en deuxième partie, concernant surtout les comportements face à la ressource. « Nous ne pouvons pas changer notre trajectoire sociale de par nous-mêmes, et la palourde est venue nous obliger à le faire », dira en substance un Pellestrinotte : c'est-à-dire à passer par une épreuve initiatique, celle de la période de libre accès par défaut et de conflits avec les autres actants humains de la lagune pour aboutir à se dépouiller de ses valeurs de prédation et s'astreindre à la vénériculture. Transformer donc l'espace géographique par des opérations physiques et de représentations pour s'approprier une nouvelle identité dans un lieu connu par hérédité. En effet, la palourde a amené toute une frange des habitants du littoral qui ne vivait pas de la pêche à s'intéresser à son environnement pour en tirer bénéfice, redéfinissant la culture marine. Non seulement la transformation a été le nouveau regard sur une lagune proche mais elle a été aussi dans l'appréhension et la conservation d'une richesse, facteur possible de changements. Si la palourde a lancé une transformation, la force d'inertie a modifié la société dans un cadre et dans un laps de temps réduit. L'événement touchant la nature était soudain et les ajustements sociaux ont dû se caler sur cette nouvelle temporalité, qui entre depuis les années 2010 dans un nouveau cycle.

Les habitants du littoral que nous avons présentés habitent ce monde de toutes leurs perceptions, leur engagement dans le collectif, pour le préserver ou le détruire. Cependant, l'expansion de la palourde philippine et ses conséquences ont été vécues

⁶⁰ Elio, 2011 : « Ci portavamo per discendenza sta mentalità ».

différemment et les techniques de pêche elles-mêmes sont élaborées dans ce rapport délicat entre centre et périphérie. Une des dissensions entre Chioggia et Pellestrina est le traitement imaginaire d'une ressource commune, suivant son identité géographique, et suivant l'influence escomptée ou réelle de la politique sur cette identité et sur celle de la palourde, dissension dont nous verrons les conséquences matérielles.

L'eau de mer et de lagune, et les activités que l'on peut mener dans cet environnement imprègnent la vie sociale à Chioggia autant qu'à Pellestrina. La mer et la lagune deviennent pourtant dans la deuxième moitié du XX^e siècle un problème écologique qui s'étend à l'économie. La mytiliculture mise à part, les difficultés des ressources libres et cultivées se font ressentir. Dans les années 1980, alors qu'il restait trois mille pêcheurs (dont la majorité sont de Chioggia et de Pellestrina) en possession d'une licence de pêche professionnelle en mer et en lagune, le déclin de cette activité, amorcé à la fin des années 60, se renforçait.

Symbiose avec la nature mais aussi question des origines sont des problématiques déjà affirmées et tangeantes, sources de représentations communes qui sont confortées et confortent à leur tour la marginalisation des populations du sud de la lagune, et se posent comme bases mouvantes, communauté hybride non stabilisée, de la terre d'accueil des palourdes philippines.

Passant outre pourtant à ces dissensions géo-sociales, l'appât du gain a réuni ne serait-ce que provisoirement et dans un élan vers la lagune, pêcheurs en mer, pêcheurs en lagune et néo-pêcheurs, contredisant un proverbe du littoral Haut-Adriatique sur les palourdes : « Est pauvre celui qui la pêche, pauvre celui qui la vend, pauvre celui qui la mange ».

Nous verrons comment dans ce contexte relationnel fort délicat, les attitudes déjà conflictuelles s'expriment à propos d'une ressource comme la palourde, et comment cette situation singulière a exercé une certaine incidence sur les savoirs concernant les palourdes et dans un deuxième temps sur les techniques adaptées.

Cahier d'illustrations chapitre II



Figure 6. Vue aérienne des travaux du MOSE à l'embouchure de Chioggia. *Consorzio Venezia Nuova, 2013*

Au premier plan le bois de Ca' Roman, puis l'embouchure de Chioggia, le Fort San Felice, la digue et la plage de Sottomarina. Ci-dessous, le cordon qui relie Ca' Roman à Pellestrina.



Figure 7. Perspective vers le nord à la même embouchure. *Consorzio Venezia Nuova, 2013*



Figure 8. Un quai de Pellestrina. Octobre 2011



Figure 9. Le quartier Busetto à Pellestrina où j'habitais pendant l'hiver 2011



Figures 10. Sur la photographie de droit, le canal San Domenico, qui longe l'île des cantieri ; sur la photographie de droite, le canal Vena avec en premier plan le marché aux poissons



Figure 11. . Croquis réalisé à main levé par un vénériculteur lors d'un entretien, Pellestrina, août 2009



Figure 12. Pêcheurs en lagune. Photographie réalisée par Tomaso Filippi vers 1894-1897

Per gentile concessione I.R.E. Venezia © Fondo Fotografico Tomaso Filippi - I.R.E. Venezia.

Ils pêchent à main-nue des coquillages ou bien, d'après le geste exécuté par les deux mains plongées dans l'eau, des gobies céphalotes. En arrière-plan, d'autres pêcheurs se trouvent près d'une *barena*. Le paysage est une succession de bas-fonds et de vases.

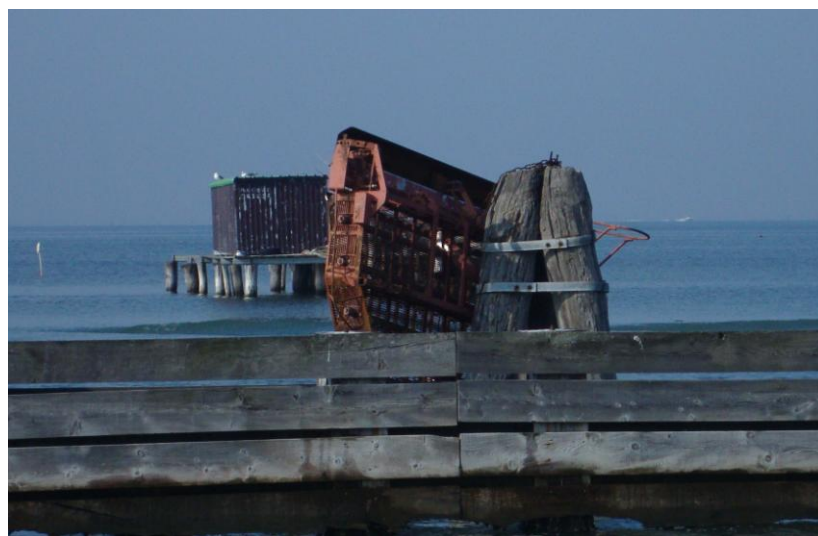


Figure 13. Herses accrochées à un Duc-d'Albe devant San Pietro in Volta, octobre 2011

*« La palourde est toute rythme, cadence. On regrette que les savants lui aient refusé le qualificatif d'« ondée » qu'ils accordent au buccin –lequel d'ailleurs serait plus proprement « ondulé ». Peu de coquillages pourtant, et de bivalves en particulier, présentent une croissance aussi régulière, aussi nette, aussi simple. Loin des pourrissements immobiles, des effondrements locaux, de ces lésions infimes qui marquent nos appartenances, régissent les autres ordres du vivant, c'est comme si une force infiniment sûre, puissante et à la fois légère, avait déployé, par stations et accroissements successifs, par une augmentation continue de l'audace et du désir, cette forme épanouie qui durcit dans le temps et laisse voir comme nulle part ailleurs sa 'ligne de vie'. »
(LE GROS 2009 : 11)*

« La palourde est une sale bête » (Ca' Roman, mai 2012)

« Nous, nous avons ici dans la lagune des palourdes immigrées, des algues immigrées. »

Émission télévisée *Mi manda Rai 3*, novembre 2010

Chapitre III. Allochtone ou autochtone ? Définir sa place dans la relation homme/mollusque

Introduction

On pourrait croire l'objet central de cette recherche d'une extrême banalité. Pourtant, des représentations et des praxis fort complexes, voire antinomiques, se sont multipliées autour du mollusque : l'ontologie de la palourde, que celle-ci soit abondante, invasive, ou sage spécimen, est définie par les regards que l'on porte sur elle, et par les discours qui la disent, la lisent et l'interprètent. Les approches et manières de penser la palourde selon les interlocuteurs sont multiples et peuvent avoir trait à la sensibilité devant l'esthétisme du coquillage, à ses qualités organoleptiques, ou à la nécessité pressante de la normaliser en tant que ressource économique alimentaire.

Nous allons faire entendre et voir quelques-uns des discours sur la palourde. L'interrelation avec la palourde n'est pas une histoire habituelle de relation affective avec l'animal. Cependant, les humains produisent sur l'animal en question une suite de discours qui tendent à accréditer une relation sensible. En ce sens, la considération sur l'esthétisme de la coquille dessine un des fils de la relation homme/animal. Bien que les huîtres aient été une source d'inspiration littéraire plus importante, la palourde en tant que forme, couleur et chair, a aussi ses laudateurs. Le portrait amoureux de la palourde générique « *toute rythme, cadence* » et de la croissance de sa coquille « *forme épanouie qui durcit dans le temps* », dressé par Marc Le Gros, que nous avons cité en introduction, rejoint ainsi celle de Philippe Sollers pour qui elle a un « *nom parfait. Pour une forme parfaite.* » (1993 : 192). Le creux des valves de la palourde, qui « *gagne sa beauté d'émail comme si elle avait reçu l'aide du feu* », évoque pour Gaston Bachelard une maison (1992 : 123).

Sur le terrain lagunaire, d'autres discours se succèdent et s'entremêlent : ceux, gourmands, d'un biologiste suggérant une guilde des palourdes pour classer les exceptionnelles qualités organoleptiques de son mollusque de prédilection ; l'approche plus sévère d'un autre biologiste sur cette « sale bête », nuisible à partir du moment où

les individus ne sont pas isolés, mais se rassemblent en une masse confuse et croissante qui grossit corrélativement la masse des prédateurs, humains et non-humains ; le regard ému d'un vénériculteur devant la zone *nursery* où croissent les palourdes à peine nées dans la lagune et devant la beauté de la coquille aux couleurs changeantes ; ou bien le discours agressif et excédé de certains législateurs et restaurateurs contre cette étrangère qui trouble l'ordre public ; ou encore l'approche analogique qui transforme la palourde philippine en espèce sonnante et trébuchante ; ou enfin ces déclarations sur le bouleversement apporté par ce même mollusque à l'origine de la plus grande « révolution halieutique » (PROVINCIA 2000 et 2009) et de « l'évènement socio-économique le plus considérable pour la conchyliculture » (TUROLLA 2000) en Italie.

La situation écologique de la lagune, nous l'avons dit, était très critique. L'introduction de la palourde philippine prend racine dans la conjugaison entre la période écologique dramatique, la volonté politique et les espoirs d'une maîtrise du hasard par l'aquaculture. L'histoire commence dans les bassins d'un laboratoire de Chioggia pour exploser dans la lagune, grâce à quelques paramètres imprévus dans le contrôle de l'expérience. La palourde échappe alors à la tentative de domestication pour évoluer en groupe, s'étendre, s'hybrider, se transformer, se métamorphoser, dans une réalité physique ou dans l'imaginaire. Dans ce chapitre, après avoir défini les caractéristiques d'une palourde, nous allons observer les différents processus d'intégration de la palourde philippine dans son nouveau milieu, processus enclenchés et suivis par les différents acteurs qui composent ce collectif. Nous allons également voir comment les relations avec la palourde se sont dessinées dans l'incertitude, qui est le caractère même de la vie.

La palourde philippine interroge le rapport au monde de deux manières : d'une part elle est étrangère, mais il lui est demandé de devenir native, et d'autre part elle est sauvage, mais il lui est demandé d'être domestique. Pour prendre racine dans ce territoire étranger, où les actants déjà présents l'accueillent avec retenue et suspicion, elle va devoir ainsi subir une série d'opérations afin d'être incorporée au sein du collectif comme non-invasive, non-allochtone, et dans un second temps, domestique. À travers l'observation de ces qualifications d'invasions et des manières dont chaque groupe social se sert de la classification et de la nomination, pourrait se dessiner le regard local sur la notion d'autochtonie : la palourde philippine oscille ainsi entre deux mondes, deux

appartenances selon les points de vue des uns et des autres, soit qu'elle fasse corps, hybridé ou intègre avec ce milieu, soit qu'elle porte son allochtonie comme une tare.

III.1. L'identité de la palourde

Les coquillages ont de multiples fonctions. Symboles d'un lien avec une mer nourricière, souvenirs d'une villégiature littorale, ils se prêtent à l'imaginaire. Nous avons vu en introduction comment la circonvolution et la couleur de leur coquille ont nourri une inspiration esthétique chez de nombreux écrivains. La forme et la beauté de plusieurs espèces de mollusques lamellibranches sont également source d'inspiration pour les arts décoratifs. Les coquillages, perles, nacrés, corail rouge, servirent d'ornements corporels à toutes les époques dès le Paléolithique supérieur. Le dictionnaire de dialecte vénitien Boerio (1856 : 132) signale également un usage des tellines (*caparozzoleti de marina*) dans « *des travaux de ramages et d'ornements* », pour lesquels leurs formes servent à l'impression sur des tissus peints ou leurs coquilles à la décoration d'étoffes raffinées. À partir des nautilus, grands bécotiers et huîtres on peut élaborer des ustensiles de cuisine (louches, bols, cuillers).

Les coquillages ont également été investis d'une dimension mythologique. Pline avait réalisé des observations sur le littoral du Latium, consignées dans le livre IX de *Histoire naturelle*. Le coquillage qu'il nomme « *Veneria (concha)* » était de grande dimension et naviguait sur les flots : « *Quand il navigue, ce Mollusque présente au vent sa partie concave, et fait voile sur la surface des mers* » (IX, 52 2 ; XXXII, 53, 7, Pline commenté par Cotte 1944 : 196-197). La mythologie présente les *Veneria* comme héroïques, puisqu'elles réussirent à barrer la route à un navire sur lequel des enfants nobles étaient emportés, « *condamnés par Périandre à être châtrés ; les coquilles qui avaient rendu ce service étaient honorées dans le temple de Vénus à Cnide* » (IX, 41, 2, Pline commenté par Cotte 1944).

Dans la relation anthropo-zoologique, la palourde peut servir dans un système d'échange (MALINOWSKI [1922]) ou comme élément fondamental dans les légendes, comme nous l'a rappelée la controverse entre Claude Lévi-Strauss et Marvin Harris (1976). L'interprétation de trois mythes *Kwakiutl* et *Bella bella* par l'un ou l'autre fut différente à cause de la détermination des espèces de palourdes décrites dans ces mythes : la longueur des siphons, ces tubules permettant la respiration, revêtait une importance fondamentale pour leur emploi mythique. L'attribution de caractéristiques physiologiques différentes aurait pu invalider les théories d'interprétation. La controverse fut nommée « *l'incident des siphons* » (LÉVI-STRAUSS 1976 : 24 ; DESCOLA 2011).

Afin de comprendre le rôle actuellement joué par la palourde philippine dans la lagune de Venise, nous allons évoquer dans une brève perspective historique, la place que la palourde générique y détenait parmi les autres mollusques. Les populations littorales vénitiennes ont une longue histoire commune avec les mollusques, que ceux-ci soient sauvages ou domestiqués. Nous avons déjà exposé les pratiques de culture des moules et des huîtres dans le chapitre précédent. Les habitants ne considèrent pas le mollusque comme un animal étranger ou dangereux, même si sa consommation est sujette à des risques. Le naturaliste chioggiotte du XVIII^e siècle Giuseppe Olivi note ainsi un avis négatif, courant depuis la Grèce antique, et circulant dans la population vénitienne à son époque : la majeure partie des mollusques était considérée indigeste, de faible qualité nutritionnelle et « *d'ordinaire insalubre* ». L'espace géographique où se déroule une partie des interactions entre les mollusques et l'être humain est l'espace aqueux, le milieu naturel du mollusque, de sa naissance (à moins d'éclore en laboratoire) jusqu'à la récolte. S'il partage la condition humaine momentanément, l'interaction est brève, pratiquement à sens unique, et n'équivaut pas avec une interaction qui aurait cours avec un animal non acéphale. Le mollusque est regardé, cultivé, récolté, pour être vendu, troqué ou mangé sans intercesseur. Différentes espèces de palourdes, moules et huîtres sont classées selon une hiérarchie qui a varié avec les époques, et selon qu'elles aient été produits de rapine ou d'élevage, sauvage ou domestique. Les valeurs les plus élevées attribuées aux mollusques par les populations locales vénitiennes semblent concerner les espèces qui peuvent faire l'objet d'un échange commercial. Par les

délibérations du *Collegio delle Pescarie*⁶¹, qui s'occupe de la législation sur les marchés aux poissons, nous pouvons apprendre que les mollusques étaient en voie de disparition au XVII^e siècle ; étant trop abondamment pêchés, ils risquaient de manquer aux « *pauvres [qui] à la période hivernale n'auraient plus rien à prendre pour pouvoir sustenter leur pauvre famille* ». Les biologistes Pellizzato et Grimaldi, citant cette délibération de 1614, montrent ainsi le rôle primordial des mollusques dans l'économie familiale de certaines catégories sociales, qui ne pouvaient acquérir les instruments de pêche ou les embarcations mais accédaient à cet objet de subsistance grâce à sa disponibilité immédiate sur les bancs de sable et de vase, ou à quelques centimètres de profondeur sous l'eau. La recherche historique de ces auteurs relève également le développement par quelques pêcheurs d'une pratique de domestication informelle : sur les bancs naturels dans la lagune, ils récoltaient huîtres et mollusques à l'état juvénile ; ils les déposaient dans un marais semi-ouvert, éloigné des centres fréquentés et dont l'usage momentané pour cet élevage secret était connu d'eux seuls ; après quelques mois, ils allaient rechercher ces mollusques semi-domestiques pour les vendre ou les consommer.

L'espèce *decussatus*, décrite par Linné en 1758 est classée parmi les invertébrés, dans la branche des mollusques, classe des bivalves, ordre des *Veneroides*, famille *Veneridae*, genre *Tapes*, et sous-genre *Ruditapes*. Sa présence est notée en 1792 en lagune de Venise par G. Olivi. Il transcrit le terme vernaculaire sous lequel la palourde est fréquemment nommée à Venise à son époque (comme elle l'est encore aujourd'hui) : *caparozzolo dal scorzo grosso*⁶². Son comportement animalier ne diffère pas des autres mollusques fouisseurs puisqu'« *elle habite dans la pierraille du lit des canaux, et auprès des rives de notre lagune. Elle se cache entre les fissures, et se reconnaît à ses deux longs tentacules tubuleux que l'Animal étend jusqu'à ½ pied de longueur.* »⁶³

Les espèces d'huîtres, moules et palourdes étaient classées dans la hiérarchie vernaculaire selon qu'elles étaient domestiques, semi-domestiques ou sauvages. Par

⁶¹ Délibération du 27 mai 1614, citée par M. Pellizzato, E. Grimaldi (1990 : 14-15) : « *...li poveri al tempo dell'invernata non abbiano poi che prender per poter sustentare le loro povere famiglie...* »

⁶² La transcription dialectale est « *caparòso(l)ò* » mais nous l'écrivons *caparozzolo*, nous conformant à la graphie plus fréquemment usitée.

⁶³ Olivi (1792 : 107) : « *Decussata. Linn. Sp. 149. Vern. Caparozzolo dal scorzo grosso. V. testa ovata antice angulata decussatim striata. Abita fra il pietrame negli alvei de'Canali, e presso alle rive delle nostre lagune : Stà nascota ben addentro tra quelle fessure, e si riconosce ai due lunghi tentoni tubolosi che l'Animale stende a circa mezzo piede di lunghezza. Commestibile.* » La taille de ses siphons, paraît très longue : ½ pied de longueur, c'est-à-dire une quinzaine de centimètres.

ailleurs en Italie, la hiérarchie établie au Moyen-Âge et à la Renaissance analysée par A. J. Grieco (FLANDRIN, MONTANARI 1997 : 376-377) montrait que la « chaîne de l'être » dans la nature était subdivisée en quatre éléments : le feu, l'air, l'eau, la terre et les objets inanimés. Les moules et autres mollusques, ne pouvant se déplacer seuls, se situaient dans la hiérarchie juste au-dessus des « *humbles éponges* ». En ce qui concerne les palourdes dans la lagune de Venise, elles étaient également classées selon une hiérarchie, variable selon les époques, qui avait trait à la valeur organoleptique qui leur était attribuée et aux quantités disponibles. Il suffisait parfois d'une très légère différence de goût pour que l'une soit écartée dans la lagune au profit d'une autre, ce qui ne l'empêchait pas d'être plus appréciée dans une région voisine. Ainsi de la *longone* (*Longone nobis*, vern. *Longon*, *Venerupis*) décrite par Olivi comme une espèce nouvelle. Il précise qu'elle est considérée à Venise « *comme une nourriture vile* » (« *tra noi si trascura come un cibo vile* ») tandis qu'elle est recherchée et mangée au sud de la Romagne. Les pêcheurs de la lagune de Venise allaient pour cette raison y écouler leurs prises. Par contre, la *Bibarazza* ou *Pevarazza* (*Venus gallina*, *bevarassa* en dialecte contemporain), répandue sur le littoral Adriatique, était très appréciée au XVIII^e siècle et cette opinion semble s'être perpétuée jusqu'à notre époque.

Chioggia était à la fin du XVIII^e siècle un important lieu d'études de l'environnement maritime et lagunaire. Outre Giuseppe Olivi, un autre Chioggiote observe la faune locale. En ses qualités de botaniste, minéralogiste et zoologue, le prêtre Stefano Chiereghin établit de 1778 à 1818 une nomenclature des espèces de poissons et de crustacés présents dans les lagunes et le Golfe de Venise. Prenant pour référence la nomenclature de Linné et d'Olivi, il décrit 31 tellines et 29 sortes de *Venus* parmi les 744 espèces locales, dont 455 qu'il décrit comme nouvelles ou dont il introduit les particularités locales. La *decussata* est la plus consommée au XVIII^e siècle, nommée alors comme aujourd'hui en dialecte *caparozzolo dal scorzo duro*, ou *grosso* telle que la décrit Olivi, son appellation dialectale substituant une caractéristique de dureté de la coquille à une caractéristique de taille de celle-ci. La description de Chiereghin insiste sur les caractéristiques distinctives, c'est-à-dire les stries et les siphons unis, les couleurs graduées, et la localisation lagunaire :

« *Cette palourde habite seulement dans notre lagune, et les pêcheurs en prennent presque toute l'année, ajoutant un supplément quotidien à leurs gains habituels, vendant tous les soirs à la Pescheria [marché aux poissons],*

parce qu'elle est de meilleur goût, et de digestion plus facile que n'importe quelle autre espèce de Veneroides. Elle a l'habitude de se cacher sous la surface des fonds, mélange d'argile et de sable et préfère être sur les bords des canaux de la lagune, et encore plus sur les rives de ceux de la ville et des îles proches [...] le pêcheur sait si le coquillage est présent seulement grâce à un tout petit trou double, qui apparaît sur le fond, et ainsi averti, il l'attrape avec un ustensile en fer ou en bois, ou avec les mains.» (CHIEREGHIN 2001 : 175)⁶⁴

Les comportements de la palourde et de son prédateur à pied n'ont pas changé, ni les habitudes casanières de celle-ci ni la manière dont le pêcheur repère sa présence grâce aux deux petits trous dans le sable, le « signe » de la palourde. Parmi les autres espèces de palourdes décrites, la *longone* (*Venerupis*), est souvent citée par mes interlocuteurs, et nous avons vu qu'elle avait été déjà décrite par Olivi. Elle correspond sur la liste des mollusques classés par la Province au terme « *vongola* », que les pêcheurs appellent aussi « *vongola vongola* », le redoublement du terme authentifiant la palourde *Venerupis aurea*, dite en dialecte *longon* ou *pissoto*. Le nom de *pissoto* (correspondant au terme « pisseux » en dialecte, selon le dictionnaire Boerio) lui est attribué à cause du jet d'eau, rappelant un jet d'urine, que la palourde émet quand on veut la saisir. Cette particularité de comportement est fréquemment citée actuellement ; elle est la raison donnée pour justifier une pêche amusante pour les enfants. Chiereghin décrit la *longone* mais précise que, bien qu'elle ait des qualités organoleptiques similaires à la *decussata*, elle n'est pas aussi consommée car l'espèce n'est pas aussi répandue. Il précise par ailleurs qu'elle est similaire dans son aspect avec la *decussata*.

Le genre *Venus* est consommé partout en Europe et dans le monde. En 1866 par exemple, le vulgarisateur scientifique Louis Figuier décrit les vénéroïdes, classés parmi les mollusques acéphales, comme des coquillages qui se trouvent en abondance et sont fréquemment consommés. Il cite parmi eux la clovisse, nom donné au genre *Venus* dans

⁶⁴ « Abita questa Conchiglia la sola nostra Laguna, ed i Pescatori, prendendone quasi tutto l'anno in copia, ne traggono un giornaliero guadagno a loro sostegno, smerciandola ogni sera nella Pescheria, poiché questa si trova di miglior gusto, e di più facile digestione di qualsivoglia altra specie di Veneri. Ha questa il costume di starsene nascosta sotto la superficie d'un fondo mischiato d'argilla e sabbia, e preferisce locarsi vicino agli orli dei canali della Laguna, e di più anco alle rive di quelli della Città, ed Isolette circonvicine [...] il Pescatore in allora solo conosce se vi sia la Conchiglia da un picciolo raddoppiato forellino, che vi si scorge sul fondo, e così avvertito, egli la prende scoprendola con un ferro, o legno, o colle mani. »

le sud de la France. Il mentionne également pour les sables européens *Venere graticellata* et *Venere verrucosa*, qui sont même consommées en lieu et place des huîtres.

Dans les années 50 en Italie, la palourde *Tapes decussatus* est aussi nommée en latin *Amigdala decussata* (PALOMBI, SANTARELLI 1953 : 265). Elle présente une palette étendue de couleurs et de combinaisons : « jaunâtre, verdâtre, grisâtre avec des mouchetures brunes ou noires et avec des tâches et lignes unies ou morcelées, de teinte plus sombre que le fond de la coquille » ; sa taille est bien supérieure à celle que l'on trouve dans le commerce actuellement : « Dimension : 5-6 cm, mais elle peut arriver à 8 cm de longueur ». Les auteurs indiquent que la « chair [est] excellente et recherchée ». La palourde à cette époque-là ne fait pas l'objet d'un grand commerce. Elle est plutôt destinée à la consommation personnelle après une pêche dilettante. Elle se pêche avec le « râteau toute l'année, notamment dans les mois estivaux pendant lesquels elle est plus grosse et grasse ».

III.2. Édifier les frontières entre palourdes

Nul mystère ne semblait entourer la naissance et la croissance de ce mollusque rustique qui se développait naturellement dans la nature. Le mollusque était donné comme « simple » par les pêcheurs et les biologistes rencontrés. De son comportement de mollusque bivalve acéphale, qui serait donc privé d'intentionnalité, « il n'y avait rien à dire »⁶⁵ de nouveau. Insolite pourtant fut bien le comportement extraordinairement expansif de la palourde philippine, dotée de caractéristiques affirmées. Dans les évocations précédemment relevées, la palourde philippine décrite en 1850 par Adams et Reeve, n'est pas encore présente, commençant tout juste à ce moment-là à faire son apparition sur les côtes septentrionales des États-Unis puis d'Europe. La perception de la palourde change radicalement au moment où apparaît dans la lagune la compétitrice

⁶⁵ Le comportement de la palourde est très documenté. En ce qui concerne la palourde philippine par exemple, une bibliographie de l'IFREMER propose « 1 400 références concernant la reproduction, le recrutement, la génétique, la pathologie et la biologie de la palourde japonaise *Tapes philippinarum* » (GOULLETQUER 1997).

vorace qui bouleverse une sensation d'équilibre pérenne. Disons que la « palourde » dans son essence existe pleinement au moment où son être est menacé et où les liens qui unissent pêcheurs, palourdes et institutions se recomposent. En cela, la palourde n'est pas dénuée d'un langage que l'on peut traduire en signes et actions qui mettent en mouvement toute la société. La palourde apparaît rapidement à travers ses « signes » comme un être actant à part entière. Ce statut réclame une plus grande précision quant à ses caractéristiques qui forment sa si forte personnalité et sa singularité.

Pour ce faire, nous n'allons pas ici décrire toutes les caractéristiques d'une palourde en nous appuyant sur la littérature scientifique, mais nous nous servirons de certains éléments fréquemment mis en avant par les habitants des rives lagunaires, afin de commencer à mettre à jour les représentations des processus vitaux de la palourde. Ces représentations s'axent principalement autour de caractéristiques physiques, comportementales et organoleptiques : les siphons, la couleur, les stries, le mouvement et l'ancrage, les besoins physiologiques, le goût et l'aspect. Ces caractéristiques différencient des palourdes qui peuvent paraître similaires. La différenciation ne s'effectue pas seulement dans les dissemblances. Les ressemblances sont tout aussi probantes pour élaborer des théories qui permettent d'intégrer la nouvelle dans un milieu qu'elle doit adopter comme le milieu doit l'adopter en retour. Le savoir vernaculaire sur les deux palourdes définit concrètement l'altérité en privilégiant le rapport aux sens, et plus particulièrement la vue, le goût, l'odorat. Dans l'expression de cette relation sensorielle aux palourdes, certaines des caractéristiques sont avérées, tandis que d'autres sont imprégnées d'un imaginaire adaptable aux circonstances économiques, politiques, sociales mais aussi au contexte de l'énonciation du discours.

La forme des siphons, qui servent à l'aspiration et à l'expiration de l'eau, est la première différenciation que l'on m'a systématiquement présenté : la palourde philippine est dotée de siphons unis, la palourde autochtone de siphons désunis (*figure 14, p. 225*). Les pêcheurs m'indiquèrent un moyen mnémotechnique pour m'assurer de la différence : la philippine a les siphons unis « comme un canon à deux coups » dénotant son caractère belliqueux. Cette caractéristique physiologique montrerait ainsi son intentionnalité de « tueuse », de « dévoreuse » des autres espèces. La distinction peut aussi se faire par la longueur des siphons : les « siphons longs » de la palourde authentique (« *1/2 pied de longueur* » notait Olivi) et les « siphons courts et gonflés ». La

faible longueur des siphons suffirait au comportement grégaire de la nouvelle : celle-ci n'a pas un besoin vital de pomper de l'eau de façon continue. Pour cette raison, elle serait capable de vivre dans l'entassement créé par le mode d'implantation de la palourde. Elle pourrait partager avec ses congénères une réserve minimale d'oxygène et de phytoplancton présente dans les environs immédiats. Ces palourdes philippines peuvent rester « toutes attachées » car elles « pompent pendant cinq, six heures puis elles se ferment et restent là tranquilles ». La palourde autochtone par contre est bien trop délicate, elle aime s'écarter raisonnablement de ses congénères, elle a « besoin d'être un peu distante l'une de l'autre »⁶⁶ et doit pomper de l'oxygène par intermittences. La palourde naît en suspension dans l'eau et, pendant le stade larvaire, tourne au gré des courants pendant quatorze à dix-sept jours avant de se fixer dans le sédiment. Les palourdes adoptent temporairement les caractéristiques des poissons, c'est-à-dire mobilité, instabilité et invisibilité. Ce vagabondage représente un de ces interstices de liberté que la palourde s'accorde en dépit de la volonté humaine. Les aléas de la ponte et du voyage contrarient la domestication que les plans de gestion des ressources avaient envisagé. Après ce trajet guidé par les courants, la palourde s'ancre dans le sable, « elle tombe » à un endroit et n'en bougerait plus. Aux dires des pêcheurs, ses mouvements sont répétitifs et sédentaires : si elle est seule dans son périmètre, elle remonterait dans la colonne de sable dans laquelle elle s'est plantée sans se mouvoir sur la surface. Si l'espace sableux est déjà occupé, elle se pose sur les autres. Cette représentation d'immobilisme est peut-être due à une scorie de la recherche sur le terrain, c'est-à-dire que je n'ai pas rencontré de pêcheurs me parlant du mouvement des palourdes philippines, alors que l'ancrage dans le substrat permet au contraire à la palourde d'ondoyer et de se déplacer. Mis à part son voyage initial, l'immobilisme durant sa croissance, son inertie pensée comme une capacité à se complaire dans les strates polluées, alimentent une grande part de la représentation dénigrante du pêcheur face à la palourde philippine.

La palourde se nourrit par filtration de phytoplancton et de micro-organismes et est normalement sensible aux concentrations microbiennes du milieu. La palourde autochtone est plus sensible à la pollution et à la température de l'eau, tandis que la

⁶⁶ Elio, 2011 : «Le Filippinarum possono rimanere tutti attaccati, forse perché loro, le Filippinarum pompa per cinque, sei ore poi si chiude e sta lì buono invece l'autoctona è un po' delicatissima pompa poi sta ferma pompa di nuovo, non è mai, e poi essendo molto delicata con i sifoni lunghi, molto più lunghi, invece la Filippinarum c'è l'ha corte e grosso, ha bisogno di essere un po' distante l'uno dall'altro »

philippine supporte des grandes variations de température et de qualité du sol. Elle est cependant sujette elle aussi à des maladies (citons la maladie de l'anneau brun, qui ne s'est pas propagée en lagune de Venise) et à l'attaque de quelques prédateurs chez les non-humains (les *murex* par exemple, *bulli* en dialecte). La palourde philippine a une croissance rapide : sa taille commerciale de trois centimètres est atteinte entre dix mois à deux ans, suivant les zones, la température et les cycles d'eau. La palourde autochtone est « lente » par contre ; elle ne croît pas si facilement et si rapidement car elle est fragile et plus sujette aux maladies.

Les deux valves de la palourde sont reliées par une charnière de corps mou et des dents. Lorsqu'on la récolte ou qu'on la transporte pour l'ensemencer, on ne touche de l'animal que les valves, formées par cristallisation grâce au carbonate de calcium présent dans l'eau. La couleur variable des coquilles des palourdes donne la preuve de son adaptabilité aux fonds et aux nouvelles espèces. Elles adoptent et détournent les contraintes de la matière. C'est notamment à partir du changement de couleur de l'extérieur de la coquille que les pêcheurs émettront l'hypothèse de l'hybridation et de l'adaptation au terrain. Les caractéristiques des coquilles sont observables sur les planches imprimées par la Province de Venise (*figures 15 et 16, p. 226*). Outre la couleur, les stries sont un signe distinctif qui différencient toutes les palourdes : *Chamelea gallina* est parcourue de côtes concentriques rugueuses ; *Tapes decussata* est finement striée de manière radiale et l'intérieur de la coquille est blanche. La palourde philippine a des stries de croissance concentriques en sillons à partir de l'embryon de la palourde.

III.3. Scénario d'une ontogénèse

Dans l'optique d'offrir une nouvelle ressource aux pêcheurs dans une lagune en situation de crise écologique, la Province de Venise crée le COSPAV* en 1977. Le

laboratoire s'installe à Chioggia, afin de profiter d'un accès direct, pour la phase des expérimentations *in situ*, à une zone de lagune qui apparaît moins tiraillée par les intérêts touristiques et économiques dont nous avons parlé en introduction. Dans ce laboratoire, différents projets d'aquaculture sont étudiés par des biologistes. L'un d'entre eux, Paolo Breber, chercheur au CNR, travaille avec ses collaborateurs sur la perspective d'introduire la vénériculture, un système d'élevage des vénéroïdes. Si les huîtres, les poissons, les moules avaient déjà été domestiqués, les palourdes y naissaient et grandissaient encore dans un état de sauvagerie, ou, exceptionnellement comme nous l'avons dit, étaient élevées de façon très informelle. P. Breber prend pour modèle des organisations déjà existantes dans d'autres régions italiennes, au sud de l'Italie près du Lac Fusaro, dans la région napolitaine, et dans la lagune de Ganzirri, près de Messine. À échelle artisanale, des élevages de *Tapes decussatus*, la « palourde authentique », y étaient bricolés efficacement avec la semence trouvée à l'état sauvage. Des retraités récoltaient les juvéniles en-dehors de ces espaces d'eau et les ensemençaient dans le sédiment des lagunes et lacs. À maturité des palourdes, ils les vendaient pour une consommation directe et de proximité aux restaurants qui bordaient ces plans d'eau.

Le 12 octobre 1979, un article paru dans le quotidien local vénitien le plus diffusé, *Il Gazzettino*, annonce déjà par un titre prometteur la future exploitation en lagune, à échelle industrielle, de palourdes : « *Dans le futur le caparozzolo sera élevé dans des viviers* ». « *On est en train de domestiquer le caparozzolo* » continue l'article en citant une déclaration de P. Breber : « *Nous avons obtenu artificiellement l'émission des œufs de caparozzoli, opération qui dans la nature arrive seulement une fois par an, en août* ». L'article est enthousiaste. Malheureusement, la palourde locale, *Tapes decussatus*, est fragile, sujette aux maladies. Elle éclot sans problèmes dans le laboratoire chioggiote mais lorsqu'elle est introduite en milieu lagunaire, sa croissance est trop lente. Pour pallier à cette transition difficile, P. Breber envisage alors d'acheter de la semence plus grande dans une écloserie afin de l'inséminer à taille supérieure directement dans la lagune. Lors d'un congrès à Gand, des biologistes anglais lui proposent de la semence de palourde authentique, *Tapes decussatus* :

« Le président du COSPAV était l'adjoint à la Province de Venise, Giancarlo Favaretto. C'était l'époque des socialistes, lui était un homme de De Michelis [socialiste, alors élu à Venise, député et ministre, diplômé en chimie], c'était un homme d'action : « Les discours ça suffit ! Nous devons être concrets »... ce

style de choses faites tout-de-suite, sans trop de parlottes, sans trop de réunions. Cette idée de la palourde authentique lui plut. « Bon, je te donne les fonds, mais réalise-le moi immédiatement, tout-de-suite l'application, à échelle commerciale, et non plus expérimentale ». [...] Nous passons commande. Au dernier moment, Baez [*le propriétaire de l'écloserie anglaise*] me dit : « Écoute, nous n'avons pas la semence du *decussatus* mais si tu veux, nous avons celle de la *filippinarum* ». Étant donné que j'avais comme chef cet homme politique et que les politiques voient toujours les projets comme déjà réalisés, ils n'admettent pas d'échec, c'est-à-dire que sa réputation était en jeu, donc j'ai été en quelque sorte obligé d'importer la Philippine, parce qu'il n'y en avait pas d'autres, les crédits avaient déjà été alloués, je ne pouvais pas dire « on ne peut pas le faire », j'ai été contraint de continuer. Je ne voulais pas introduire une espèce exotique, ce n'était pas interdit, mais c'est un fait déontologique, d'éthique professionnelle. »⁶⁷

C'est donc un coup du sort, un hasard de la production de l'écloserie anglaise, conforté par les forces politiques en jeu, qui décida de l'introduction d'une espèce allochtone, *semi-decussatus* ou *Tapes philippinarum* dans la lagune de Venise et dans les lagunes voisines⁶⁸. Les biologistes voulaient contrôler l'aléatoire par la vénériculture et se retrouvent dès le début confrontés au hasard, ce facteur qui sera prépondérant dans la suite de l'histoire. Hasard politique, hasard de la production d'un laboratoire, qui rencontreront la force des processus de mutation à l'œuvre dans la lagune de Venise. À l'époque où la palourde philippine est inséminée, la Convention de Berne relative à l'introduction d'EEE*, donne des recommandations mais n'applique pas d'interdiction⁶⁹. Dès le début pourtant, des partis et associations écologistes locaux s'insurgent contre l'introduction d'espèces allochtones, ouvrant le débat sur l'équilibre supposé menacé

⁶⁷ Entretien Ca' Roman (2012) : « Il presidente di questo COSPAV era l'assessore alla Provincia di Venezia, Giancarlo Favaretto. Era il tempo dei socialisti, lui era un uomo di De Michelis, era l'uomo del « bisogna fare », « basta chiacchiere ! Bisogna essere concreti »... questo stile delle cose fatte subito, senza tante chiacchiere, senza tante riunioni. Gli piacque questa idea della vongola verace : « Bene, ti do i fondi fammi subito, subito applicativo, al livello commerciale, e non più sperimentale ». [...]Facciamo l'ordinazione. All'ultimo momento Baez mi dice : « Senti, non abbiamo il seme del *decussatus* però se vuoi abbiamo quello della *filippinarum* ». Siccome come capo avevo questo politico e che i politici vedono subito la cosa come un risultato, loro non ammettono fallimento, cioè ci andava di mezzo sua riputazione come assessore, quindi sono stato in qualche modo obbligato a importare la Filippina perché non c'era altro, i soldi erano già stanziati, non potevo dire « no non si può fare », ero costretto ad andare avanti. Io non volevo introdurre una specie esotica, non era proibito, però si sa, è un fatto deontologico, di etica professionale.»

⁶⁸ En annexe : première commande au laboratoire.

⁶⁹ Conseil de l'Europe, Recommandation n° R (84) 14 du Comité des Ministres aux États membres relative à l'introduction d'espèces non indigènes (adoptée par le Comité des Ministres le 21 juin 1984, lors de la 374^{ème} réunion des Délégués des Ministres).

par une espèce non-native et pourtant très proche de l'espèce native. Il se trouve que *Tapes philippinarum*, originaire de l'aire Indo-Pacifique, a déjà montré sa très bonne capacité d'adaptation puisqu'elle a été importée à partir des années 30 aux États-Unis, puis en Europe à partir des années 70. La palourde philippine, contrairement à ce que son nom commun indique, est peu cultivée aux Philippines, tout au moins n'est-elle pas notée dans les relevés de la FAO⁷⁰ parmi les espèces qui y sont fréquemment cultivées en aquaculture ou récoltées sur des bancs naturels. Elle est en effet « *d'origine nippone avec une ample distribution indopacifique, du Pakistan (Karachi) à l'URSS (îles Kouriles), avec des introductions successives dans les îles Hawaï, sur les côtes pacifiques nord-américaines et récemment sur les côtes euro-méditerranéennes* » (REGIONE VENETO 1990 : 32). Elle s'est auto-distribuée de façon naturelle dans les eaux asiatiques avant d'être introduite de façon artificielle pour des élevages sur les côtes américaines et européennes.

En 1983, dans le bassin de Chioggia, ce sont 200 000 petites palourdes qui sont inséminées, auxquels se rajoutent en 1984 dans le bassin méridional et central, 500 000 autres individus (MIZZAN 1999 : 153). L'expérience est aussi menée au nord du littoral Adriatique, à Marano Lagunare et au sud dans le Delta du Pô (lagune de Caleri et rade de Goro), avec des organisations différentes, individuelles à Venise, collectives ou semi-collectives ailleurs. À Goro par exemple, au moment de l'insémination, le biologiste Francesco Paesanti était entouré par une dizaine de pêcheurs. Ils s'étaient tous portés volontaires, après hésitations, pour cette expérience de vénériculture. Un écrivain de la région romagnole relate le moment de l'insémination comme une mise en scène poétique dans l'espace :

« L'aube se lève à peine au moment où un petit cortège de bateaux quitte le port de Goro pour se diriger vers l'isola dell'amore où les eaux ont été délimitées en lots pour chaque concession individuelle. La première chose est de fixer des toiles juste sous la surface de l'eau, pour éviter de déposer la semence sur le fond, en-dehors de toute possibilité de contrôle futur.

Le moment est plein d'émotions, solennel, surtout lorsque Paesanti prend la première poignée de « farine » et la distribue sur une toile. Les œufs ondoient à la moindre vibration de la toile, ils semblent vouloir fuir, vouloir se disperser, induisant chez plus d'un pêcheur comme un pressentiment de défaite, ou tout au moins un sens de forte perplexité autour d'une

⁷⁰ http://www.fao.org/fishery/countrysector/naso_philippines/fr (consultation le 06/02/2012).

expérimentation qui semble se révéler, à ses débuts, effectivement exposée à une infinité d'inconnus. » (REA 1996 : 86)

Poser des toiles au fond de la lagune est une opération souvent nécessaire à l'intérieur d'un processus d'élevage attentif aux conditions de survie des animaux. Les mollusques qui reposent sur ces toiles y sont ainsi comme dans une couveuse, car ils sont à ce stade de leur cycle la proie de nombreux prédateurs. Ces précautions qui entourent les palourdes, racontées par les pêcheurs du Delta, contrastent avec l'arrivée souvent rocambolesque et brutale que l'on trouve dans les légendes récoltées en lagune de Venise. La dizaine de nouveaux entrepreneurs qui se consacraient à la vénériculture eut dans le Delta à suivre des procédures rigoureuses sur les aires de 600 à 1 000 m² qui leur furent assignées. La palourde se plut très vite dans cet environnement, et vagabonda autour de ces aires d'élevage, pour se reproduire et constituer des bancs naturels très denses de 35 kg par m², ce qui équivaut à 5 000 individus par m². Conséquence plus négative de cette propension réussie : la chute du prix de la palourde au marché, qui fut divisé par quatre (PAESANTI ET PELLIZZATO 2000 :7) et l'augmentation considérable des pêcheurs et néo-pêcheurs qui voulurent en tirer parti.

Concernant l'expérimentation dans la lagune de Venise, l'histoire n'est pas identique. Débutée avec un seul mytiliculteur auprès de P. Breber, et non avec un petit collectif formé autour d'un biologiste, elle contient aussi une part mythologique que nous allons évoquer. En effet, l'histoire de l'introduction de la palourde philippine, est consignée dans des articles scientifiques et dans de rares articles dans les journaux locaux, mais elle est surtout racontée de manière prolifique et différente par les habitants du littoral. Un des points communs avec l'expérimentation dans le Delta du Pô, est la perte du contrôle biologique et écologique. Les palourdes échappent aux initiateurs et à toute prévisibilité et maîtrise de la science. Elles débordent de l'aire conçue comme un laboratoire en plein air. Selon Gianfranco Bettin (Venise 2011, 2), les limites scientifiquement délimitées de l'expérimentation et la haute capacité de résistance des nouvelles palourdes rencontrent les processus constants de mutation à l'œuvre dans la lagune. Effectivement, de manière inattendue, deux ans après la première émission de ces 200 000 juvéniles, la palourde philippine trouvait son

« habitat idéal »⁷¹ sur le sable et sur la vase, près des *barene* et des *velme*, mais aussi dans les strates plus chaudes et polluées près des zones industrielles de Porto Marghera. Sa vitesse de reproduction, selon les entretiens recueillis auprès des biologistes et des administrateurs, fut de loin supérieure aux attentes, si bien que les bancs naturels de palourdes se formèrent au fond de la lagune en couches de palourdes atteignant « seulement » l'épaisseur d'une trentaine de centimètres. Chacun des acteurs ayant sa manière de quantifier, les estimations ne sont pas les mêmes pour les pêcheurs, qui parlent quant à eux d'une épaisseur extraordinaire d'un mètre cinquante : « un miracle absolu ».

Nous avons évoqué la manière dont les palourdes à l'état larvaire suivent les courants et « tombent » au même endroit, formant ainsi des strates ; le résultat de cette divagation a deux interprétations possibles : soit la palourde est dépourvue d'intentionnalité car elle « ne cherche pas à vivre en groupe, elle n'est pas comme un banc de poissons » (Venise 2010, 8) ; soit au contraire, il montre le comportement grégaire et malsain de la palourde, la « vie en communauté » qui lui sera reproché, comme nous le développerons plus loin. L'édification des strates est mécanique : les premières palourdes s'enfoncent dans le sable, les autres s'accumulent par-dessus. Si une colonne d'eau alimente en continu cet amas et apporte ainsi l'oxygène et la nourriture, elles peuvent vivre en toute quiétude dans ces situations de colonisation qui ne sont pas communes, grâce à leurs siphons, dont nous avons vu qu'ils étaient dotés de caractéristiques là aussi peu communes. Selon un biologiste, grâce à leur « capacité de résilience la plus élevée », elles réussissent à prendre toute la place exclusivement pour leur espèce : « cela veut dire qu'elle recolonise l'environnement la première parce qu'elle se reproduit plus vite, elle grandit plus vite. » (Venise 2009, 2)⁷². Cette capacité à coloniser rapidement l'espace amenuisa l'habitat des autres espèces jusqu'à les faire quasiment disparaître, comme ce fut le cas pour *Tapes decussatus*. Cette quasi-

⁷¹ L'historique de l'introduction des palourdes philippines m'a été maintes fois raconté, en des termes à peu près similaires, mais chacun se faisant acteur principal de la réussite. Pour des informations particulières et des chiffres précis sur les conséquences écologiques dans la lagune, on peut se reporter à la nombreuse littérature sur le sujet, comme BOATTO, PELLIZZATO (2005), DONATI, RUOL (2003), GIOVANARDI et al. (2006), MIZZAN (1998), pour l'aspect économique TREVISAN (2011). Les palourdes philippines sont loin d'être les seules à s'être « échappées » d'une expérience puisque Boudouresque (2008) cite une espèce d'algues, la Chromobionte japonaise *Undaria pinnatifida* qui s'est très bien acclimatée au climat plus froid qu'escompté et s'est répandu en mer ouverte.

⁷² « la vongola filippina è una delle specie capacità di resilienza più alta. Vuol dire che quella che ricolonizza l'ambiente per prima perché si riproduce più velocemente, cresce più velocemente ».

disparition décrite par tous apparaît aujourd'hui pour beaucoup comme une légende puisque la population de *Tapes decussatus* était déjà faible avant l'introduction de *Tapes philippinarum*.

Un biologiste universitaire, qui ne fit pas partie de l'équipe de l'expérimentation, évoque cette situation délicate qui ouvre à la réflexion sur la responsabilité des scientifiques⁷³:

« En réalité, l'introduction était pensée pour l'aquaculture, donc c'était : « on les met dans cette petite zone, on les fait grandir, et puis on les récolte », l'idée n'était pas de les répandre dans toute la lagune, je crois, mais elle s'est diffusée dans toute la lagune, mais, comment dire pour... pour des raisons imprévues. Je ne crois pas que celui qui l'a introduite, voulait l'introduire comme ça dans toute la lagune. »⁷⁴

« C'était un gisement d'or au fond de la lagune » dira un poissonnier (Pellestrina 2011, 21) à propos de cette colonisation économiquement très profitable mais aux conséquences explosives. En effet, la propagation de la palourde philippine va dynamiter l'organisation sociale dans ces marges de la lagune, en offrant une possibilité de gain immédiat, tout d'abord aux pêcheurs régulièrement inscrits dans les coopératives. Ils furent plus d'un millier à se ruer sur cette nouvelle activité, simple, lucrative et sans impératif de saisonnalité. Après quelques mois, le succès inespéré de la récolte commença à être visible ; les pêcheurs ne purent plus cacher aux voisins curieux les raisons de la rénovation de la maison, de l'achat d'une voiture neuve ou de l'arrivée d'électroménager. Commença alors « l'invasion » des néo-pêcheurs abusifs, qui provoquera un des bouleversements sociaux parmi d'autres.

Rappelons ici que les usagers de la lagune venaient à peine de vivre le phénomène de la prolifération des algues. Cette nouvelle propagation soulève la surprise et le doute, représente une anomalie et interroge les populations locales à propos des circonstances de l'introduction du mollusque et de ses propriétés

⁷³ Une problématique qui malheureusement ne pourra être développée dans le cadre de cette thèse mais pourra faire l'objet d'un travail ultérieur.

⁷⁴ Venise (2010, 8) : « In realtà, l'introduzione era pensata per l'acquacoltura, quindi era : « le mettiamo in questa piccola zone, le facciamo crescere, e poi le raccogliamo », non era un'idea di diffondere in tutta la laguna credo, ma si è diffusa in tutta la laguna, ma, come dire per... per cause non previste. Non credo che chi l'ha introdotta voleva introdurla così in tutta la laguna. »

intrinsèques. Elle remet en question le pouvoir de l'homme et son dialogue avec la nature qui l'environne et l'envahit. Qui plus est, l'algue était familière. Cette palourde au contraire, bien que l'animal en soi est aussi familier, est étrange de par le comportement qu'on lui prête et ses légères différences physiologiques, et étrangère de par son nom à la consonnance asiatique.

Poser la question apparemment neutre des modalités d'arrivée de la palourde philippine, permet de faire affleurer un large éventail d'histoires, légendaires ou à caractère réel et bien documenté. Plusieurs pêcheurs en effet connaissent, l'ayant vécu de près ou de loin, l'historique de l'introduction de la palourde. Ainsi Elio, qui a aujourd'hui soixante-dix ans, habite Pellestrina, et est à la tête d'une petite entreprise familiale de vénériculture. À l'époque de l'expérimentation, il était mytilculteur. Il nous livre sa version personnelle⁷⁵ de l'histoire. P. Breber l'aurait contacté en 1982 et lui aurait proposé de devenir son collaborateur. Elio se présente comme le « premier ». Il m'est souvent arrivé au cours de ma recherche de rencontrer des interlocuteurs qui se présentaient comme initiateurs de l'introduction des palourdes philippines. Avoir la primeur semble être un trait important dans la culture locale, une nécessité d'être l'initiateur culturel, qui s'auto-transforme en héros culturel. La primeur constitue un des invariants des histoires de l'introduction et d'adoption de la palourde : la mise en scène d'un esprit d'aventure, d'innovation, d'adaptation à la situation et à la proie convoitée et la capacité hors du commun de s'inventer et de se réinventer sans cesse dans les représentations et les pratiques.

Grâce à son esprit d'entreprise, mûri pendant son service militaire au contact de la diversité culturelle italienne (j'ai cité précédemment sa confrontation, lorsqu'il faisait son service militaire, avec les « mentalités des Romains » et des habitants des autres régions), Elio accepte la gageure du biologiste. Selon sa version, ils commandent la semence en Angleterre car celle d'Espagne était jugée trop « faible ». Ils opèrent ainsi une sélection artificielle sur la qualité des ressources, qui sera suivie d'une sélection naturelle des ressources par elles-mêmes. Le mytilculteur dépose une demande au

⁷⁵ Le récit auquel je fais référence fut consigné dans mon journal de terrain, 31 octobre 2011, après notre première conversation informelle et non enregistrée, sur le quai de Pellestrina un soir, alors que je venais de lui être présentée par le Président de la coopérative de pêche. Le deuxième entretien, cette fois-ci enregistré, a été réalisé à son domicile deux semaines plus tard. Ce jour-là, il a éludé rapidement l'anecdote de la recommandation politique alors que je lui demandais des détails. Était-elle fautive ou ne voulait-il pas impliquer des personnes ?

Magistrato alle Acque pour obtenir en bordure d'embouchure, dans le *canale poco pesce* des concessions pour l'élevage de palourdes philippines. La demande est rejetée sous prétexte que les palourdes risqueraient d'envahir l'espace. Que faire, la semence étant déjà commandée et payée pour moitié ? Son récit emprunte alors un détour politique. Inscrit à *Democrazia Cristiana*, Elio participait localement à la vie de ce parti centriste. À la fin des années 70 à Pellestrina, il avait rencontré la ministre de la santé Tina Anselmi. Lors d'un déjeuner dans un des restaurants de l'île, il lui avait ouvert de façon parfaite des huîtres plates, valorisant l'efficacité du geste local. Elle lui en avait gardé reconnaissance car à Rome elle les mangeait toujours avec des petits morceaux de coquilles ; la technique dans cette ville pour ouvrir les huîtres était, selon Elio, plus radicale que délicate. Cette anecdote peut faire sourire ; c'est pourtant grâce à ces huîtres et à ce savoir-faire, ajoutés aux intérêts politiques communs, qu'une amitié se nouera, qui débouchera sur la « recommandation »⁷⁶, indispensable sésame de la réussite. Elio n'a pas utilisé ce terme, car il n'est pas bon de s'en vanter de manière aussi directe. Le système de « recommandation » serait un particularisme italien, qui se définit comme l'ensemble des liens qu'une personne peut nouer pour se faire aider et favoriser dans toutes les situations de la vie sociale, et ce dès la naissance.

Revenons aux années 80. Devant le refus du *Magistrato alle acque*, le mytiliculteur décide d'en appeler à son amie. Il apprend qu'une réunion ministérielle se tient à Conegliano Veneto, dans l'arrière-pays vénitien. Il s'y rend et explique son cas à Tina Anselmi et à trois autres ministres. L'un d'eux connaît l'ingénieur du *Magistrato alle acque*, et « recommande » ainsi le mytiliculteur, qui obtient un rendez-vous, et ensuite une concession « à titre expérimental » pour deux ans. La concession sera en fait renouvelée, toujours « à titre expérimental », pendant plus de dix ans.

Jusque-là, le biologiste et le mytiliculteur ont réussi à franchir les obstacles et le hasard des vicissitudes politiques et administratives. Mais le hasard écologique n'épargne pas leur entreprise, car les palourdes inséminées et écloses dans la concession, explosent tout-à-coup :

« En 1984, quand les palourdes étaient matures, nous avons commencé à les commercialiser, mais en été, celui de 84 a été très chaud et elles ont fait des petits. Comment est-ce arrivé ? Moi je m'en suis aperçu parce que nous étions en

⁷⁶ Cf. l'ouvrage de l'anthropologue américaine Dorothy Louise Zinn, publié en Italie sous le titre *La raccomandazione : clientelismo vecchio e nuovo*, 2001.

train de les vendre et le commerçant à qui on donnait le produit s'est aperçu qu'elles avaient des tâches blanches, elles étaient très glissantes, [*le commerçant me dit*] « Moi je n'en veux pas ». Je les ai apportées au vivier de Breber et lui les a mises dans le bassin, le fameux bassin [*bassin naturel sur la concession*] où nous avons mis les palourdes, et lui regardait la température, il faisait 28, 29 degrés, on est même arrivé à 30, mais elles n'avaient pas éclos. Par contre en rajoutant de l'eau froide ça a suffi, dans l'eau chaude on a mis de la glace, en paillettes, la baisse de température les a fait s'ouvrir, et puis on en a remis de nouveau deux jours plus tard, mais pour que tout éclore naturellement, il fallait un orage, de l'eau. Il est arrivé un orage pendant la nuit, qui a fait qu'elles ont toutes éclos. En fait nous, on a vu l'orage le soir, pendant une heure, la pluie, et au matin nous sommes allés voir, c'était une belle journée pour pêcher. Elles étaient toutes ouvertes. Elles étaient écumeuses et épuisées. Épuisées, comme une femme qui accouche. Quand elle accouche, elle est épuisée, et ainsi étaient les palourdes, épuisées parce qu'elles avaient émis les petits. Nous ne les avons pas pêchées, nous les avons laissées, ensuite le second jour, un autre orage, elles ont commencé à pomper à nouveau, à reprendre des forces, et après une dizaine de jours nous avons recommencé à travailler. »⁷⁷

Les circonstances de la naissance collective sont racontées comme une anomalie, tout au moins un vécu extra-ordinaire. Les parturientes accouchèrent dans ce bassin providentiel qui servit de maternité pour les palourdes. Elles y reprirent des forces comme de jeunes accouchées, sous la surveillance du biologiste et du mytiliculteur en cours de conversion professionnelle. Les mères furent récoltées et vendues mais les petits se développèrent naturellement et se reproduisirent à leur tour, essaimant autour du bassin, en cercles concentriques de plus en plus éloignés de leur maternité, les naissains ballotés par les courants se distribuant sur presque toute la lagune, et notamment au bas des zones industrielles de Porto Marghera. Très vite, la

⁷⁷ Elio (2011) : « Nel '84, quando le vongole erano pronte, abbiamo cominciato a commerciarle, però d'estate. Quella dell'84 è stata molto calda e hanno messi i piccoli. Come è successo ? Io me ne sono accorto perché stavamo commerciando e i commercianti che davano il prodotto si sono accorti che c'erano delle macchie bianche, erano molto scivolose « io non lo voglio », me ne sono accorto, l'ho portato in vivaio da Breber, e le ho messe nella vasca, la famosa vasca che avevamo messo le vongole dentro, e lui guardava la temperatura, eravamo 28, 29 gradi eravamo, anche 30 che siamo arrivati, ma non schiudevano. Invece emettendo dentro dell'acqua fredda anche bastava, nell'acqua fredda si metteva il ghiaccio, a scaglie, dentro, il sbalzo di temperatura l'ha fatto schiudere, e poi l'abbiamo rimessi di nuovo però due giorni dopo, perché tutto in natura schiudessero ci voleva l'emissione di un temporale, acqua e successo un temporale durante la notte l'emissione dell'acqua infatti hanno fatto che schiudessero tutte, infatti noi è stato verso sera che abbiamo fatto questo temporale, per un'ora, pioggia, alla mattina siamo andati che era una bella giornata per pescarle, erano tutte aperte. Erano schiumose e stremate. Stremate, come una donna che partorisce. Quando partorisce è stremata, e così erano le vongole, stremate perché hanno emesso i piccoli. Non le abbiamo pescate, lasciate lì, dopo al secondo giorno un altro temporale loro hanno cominciato a ripompare, a rinforzarsi, e dopo una decina di giorni abbiamo ricominciato a lavorare. »

palourde philippine provoque une « explosion monstrueuse », le fameux « boom », selon l'onomatopée utilisée à l'unanimité, dont la déflagration va se répercuter dans la société, et va rapatrier les pêcheurs à la traîne en mer vers la lagune à côté d'une multitude d'autres experts ou non-experts.

Au début, c'est la surprise et l'étonnement devant la découverte d'une nouvelle ressource apparue de manière quasi magique : « les premiers se sont retrouvés en lagune à avoir à faire avec ces animaux, qui étaient, disons, un fac-similé de nos palourdes à nous, de moindre valeur mais en plus grande quantité. »⁷⁸ La découverte de cette ressource étonne des pêcheurs professionnels de palourdes de lagune et de mer à cause de cet aspect encore jamais vu qui évoque des petits cailloux. Elle surprend aussi à cause de la prolifération de ces millions de palourdes qui usurpent le terrain de leur palourde habituelle :

« C'était au retour du service militaire, après 83. Nous allions au *caparozzolo* vers Chioggia. Il y en avait quelques-uns au milieu des autres, petits, blancs. La première année nous avons vu une dizaine de palourdes blanches, de la semence disons, belles, minuscules [*il m'indique la taille d'un ongle*], elles sont si différentes des autres palourdes, des nôtres ; alors en voyant celles-là, blanches, avec une couleur intense différente de notre palourde, qui était noire, nous avons été un instant... pas méfiants, mais c'est-à-dire que ça nous a paru étrange, la première année. La deuxième année nous en prenions trente kilos, la troisième année, c'est bon, il y a eu une explosion démographique de palourdes, de *Tapes philippinarum*, à remonter une caisse comme celle-ci [*qui équipe son bateau de pêche pour la récolte mécanisée*], une caisse entière, pleine à craquer, c'était un bac rempli de palourdes, sans rien d'autres, des palourdes, seulement des palourdes de toutes les tailles, et ensuite notre palourde a disparu, cette qualité de palourdes a pris le dessus, ça a été véritablement une explosion, seulement deux ans et « bam ! », ça poussait partout, c'est-à-dire, vraiment une chose envahissante, il y en avait partout, où il y avait de l'eau il y avait des palourdes, et pendant plus de dix ans. »⁷⁹

⁷⁸ Pellestrina (2009, 6) : « I primi si sono trovati in laguna ad avere a che fare con questi animali che erano diciamo facsimile delle nostre vongole nostrane, di minor prezzo però in maggior quantità. »

⁷⁹ Pellestrina (2011, 19) : « Era quando siamo tornati dal militare, dopo il '83. Andavamo a caparozzolo a Sottomarina c'erano alcuni piccoli bianchi, in mezzo alle altre, abbiamo visto il primo anno una decina di vongole bianche, il seme diciamo, belle, piccole così sono tanto differenti delle altre vongole nostre, allora vedendo queste qua bianche, con un colore intenso diversa della vongola nostrana, che era nera, siamo stati un attimo... non sospettosi, ma è il discorso che ci ha fatto strano, il primo anno, il secondo anno ne prendevamo qualche trenta chili, il terzo anno basta, c'è stata una esplosione demografica di vongole, di *Tapes philippinarum*, da tirare una cassa così [*di cui è equipaggiata la sua barca da pesca per la raccolta meccanica*], una cassa intera, piena a svuotarla, era una vasca di tutta vongole, senza niente, le vongole,

Le sentiment d'étrangeté et la suspicion face à l'allochtone sont survenus dès le début de l'expérimentation ; il a été nécessaire de trouver une catégorie à ces nouvelles palourdes pour leur faire une place dans la lagune. Dans la pensée mythique, « les animaux fac-similé » renvoient alors selon leur stade de croissance à des analogies différentes. Outre l'analogie humaine (les parturientes) et minérales (ces sortes de petits cailloux inertes au fond de la lagune), il existe également des analogies horticoles (*concime* : les engrais), animales (*mangime* : la nourriture reconstituée pour animaux), qui sont autant d'opérations permettant l'intégration dans la cosmologie.

III.4. Résoudre l'anomalie : reconstruction mythique de l'arrivée de la palourde

La pensée analogique permet de s'appropriier le mollusque étrange et étranger. Elle s'accompagne de deux opérations symboliques nécessaires pour le penser, le classer, l'intégrer dans le paysage réel et idéal, afin de le rendre « bon à penser » et « bon à manger » (LÉVI-STRAUSS 1961 : 533). Il s'agit tout d'abord de la création d'une série de mythes d'origine pour expliquer l'anormalité de l'apparition et du comportement expansif de la palourde et, dans un deuxième temps, du changement nominal, véhiculé par les pêcheurs, les journaux et les biologistes, puis légitimé par des textes législatifs. Nous allons tout d'abord présenter les légendes collectées. Elles sont le plus souvent diffusées oralement. Dans quelques ouvrages pourtant sont consignés, non pas les légendes entières, mais quelques fragments légendaires, qui correspondent surtout à l'impulsion initiale de ces légendes. Y sont exprimés surtout le caractère exotique nominal et le caractère invasif de la palourde.

solo vongole di varie misure, e da là dopo la nostrana è sparita, ha avuto il sopravvento questa qualità di vongole, è stato proprio un esplosione, proprio due anni proprio 'pwa !' ne nasceva dappertutto, cioè, proprio una cosa infestante, c'era dappertutto, dove c'era acqua, c'erano le vongole e per più di dieci anni.»

En parallèle à l'histoire officielle de l'insémination biologique par le COSPAV, et à celle racontée par le premier vénériculteur, homme prolifique bien connu à Pellestrina, auxquelles je supposais *a priori* que les différents acteurs consultés adhéraient, d'autres explications apparurent. Aucune version récoltée par contre n'accréditerait l'apparition d'une génération spontanée de palourdes, comme l'avait envisagée Aristote pour les mollusques⁸⁰. Ces palourdes ont bel et bien une origine, une histoire, un parcours qu'il s'agit de retracer.

Il n'a pas été possible, dans l'état actuel de mes recherches, d'établir une cartographie précise reprenant les métiers exercés par les enquêtés et la localisation géographique des foyers de diffusion des différentes versions. Certains interlocuteurs connaissent et racontent plusieurs versions. Ainsi, un adjoint à la mairie en détient une palette, dont aucune ne lui semble pourtant véritablement plausible. Il a cependant deux certitudes, qui sont des invariants dans ces histoires colportées sur le littoral. La première certitude concerne l'origine de la palourde et la seconde, son terrain de prédilection :

« C'est une invasion inexplicable du point de vue de la science. [La palourde philippine] est née, par hasard, portée par le vent, qu'est-ce que j'en sais, ou apportée par quelque touriste, apportée par quelqu'un qui voulait faire un essai, et quand elle a été mise là, elle a trouvé les conditions idéales, bien qu'elle soit philippine, d'origine, parce que cette palourde se trouve dans les Philippines. On ne devrait pas le dire, mais où naît-elle le plus ? Dans les zones interdites, à Marghera, là où les décharges industrielles rendent l'eau plus chaude, et avec la dioxine. »⁸¹

Des pêcheurs tout comme des poissonniers, des grossistes, des administrateurs ou des usagers de la lagune pour le transport ou le loisir racontent des versions de l'histoire qui sont presque toutes vraisemblables.

⁸⁰ « En général, tous les testacés naissent dans le limon par voie de génération spontanée, et se diversifient en espèces différentes suivant les différences mêmes du limon. Un limon bourbeux donnera naissance aux huîtres, un limon sablonneux, à des conques ou autres coquillages dont nous avons parlé : auprès des creux de rochers naîtront des têtes, des glands de mer, et les coquillages de surface, tels que les lépas et les nérîtes. [...] les uns se forment dans les basses eaux, d'autres dans les grèves, d'autres dans les fonds boueux ; certains poussent dans les endroits rocailleux et raboteux, d'autres enfin dans les fonds sablonneux. Certains de ces coquillages changent de place, et d'autres n'en changent pas. » (ARISTOTE : Livre V, 317)

⁸¹ « Un'invasione inspiegabile dal punto di vista della scienza, è nata, per fatalità, portata dal vento, che ne so, o portata da qualche turista, portata da uno che ha fatto una prova, quando è stata messa, ha trovato la condizione ideale, pur essendo Filippina, di origine, perché questa vongola si trova nelle Filippine, non dovremmo dirlo, ma dove è che cresce meglio ? Nelle zone vietate, a Marghera, dove gli scarichi industriali rendono le acque più calde, e con la diossina. »

Ainsi la palourde philippine aurait fait son apparition à Venise cachée dans la poche du veston d'un adjoint à la mairie. De retour d'un voyage lointain, il aurait rapporté une poignée de palourdes et n'aurait pas déclaré cette importation à la douane de l'aéroport. Il aurait ensuite jeté cette poignée de petites palourdes dans la lagune. Dans une autre version, elle serait arrivée en volant ou encore en remontant les courants salés de l'Adriatique en provenance du Delta du Pô ; elle y aurait grandi dans les eaux tièdes près de la centrale thermoélectrique. Dans d'autres versions, elle se serait accrochée à l'ancre des navires et paquebots en provenance de pays exotiques ou bien aurait attendu son heure à fond de cale comme une immigrée clandestine ou bien encore aurait flotté dans les eaux de ballast⁸². Enfin, la version la plus populaire met en scène la palourde jetée par hélicoptère (ou par avion dans une des versions collectées) : soit en petits groupes (dans ce cas de figure, elle n'aurait pas de genre défini) ; soit en couple hermaphrodite⁸³, enfermé dans une valise ; soit encore par millions, répandus en un nuage de poudre grise.

L'histoire de l'arrivée de la palourde ne naît pas, en général, d'une expérience directe, d'un vécu ; la narration ne se fait pas à la première personne, mais se transmet sur le mode de l'ADUA, l'Ami D'Un Ami (CAMPION-VINCENT, RENARD 1998). C'est le plus souvent une connaissance qui aurait vu le jeté de palourdes, ou constaté la grappe de palourdes en fond de cale. Ce mode de transmission permet le recul nécessaire pour exprimer un doute sur la véracité de l'histoire et se mettre à l'abri des éventuelles moqueries sur un récit non légitimé par les autorités administratives. Le mytheme du lancer par hélicoptère dénote d'une part le caractère irrationnel que la survenue de la palourde revêt pour certains interlocuteurs ; d'autre part sa résistance physique. L'hélicoptère apparaissait déjà dans les récits sur la disparition de l'algue *Ulva lactuca* : ainsi, un pêcheur de Burano m'avait raconté en mars 2000 qu'un hélicoptère non immatriculé venait pulvériser, de nuit, des produits chimiques. L'hélicoptère n'est pas seulement un motif de légende, mais sa présence est effective en lagune, en tant que moyen répressif des services des Finances pour poursuivre les pêcheurs abusifs, ou bien en tant que moyen de transport privé pour les industriels et hommes d'affaires. L'hélicoptère n'est pas un équipement dont pourrait se servir le pêcheur *lambda*. Son

⁸² Cette version est tout-à-fait plausible puisque 47 % des espèces aquatiques seraient introduites de cette manière selon Levêque (2010 : 67).

⁸³ L'attribution de l'hermaphrodisme a peut-être à voir avec le genre de la palourde, qui dans la nomination est féminin en italien mais masculin en dialecte. Nous en parlerons dans la partie sur le nom de la palourde.

achat et son entretien nécessitent un certain capital financier et son pilotage est possible après un apprentissage long et onéreux. L'hélicoptère pourrait représenter dans ces légendes la rencontre entre les pouvoirs politique, économique et symbolique réunis pour continuer un processus de transformation radicale de la lagune. L'imaginaire autour du lancer par hélicoptère est alimenté par les croyances ou les défiances envers le savoir scientifique, le pouvoir écologiste et celui des institutions sur le contrôle de la nature et de l'avenir des pêcheurs, comme dans cette version racontée par un pêcheur en mer, ancien abusif en lagune :

« Moi j'ai entendu dire, mais je ne sais pas si c'est vrai, la première expérimentation, ils ont jeté le produit de l'hélicoptère.

- Mais qui l'a jeté ?
- La Région. Mais ce sont seulement des bruits qui courent, hein, ce n'est pas sûr qu'ils l'aient fait. Ça se pourrait, ça se pourrait qu'ils l'aient jeté...
- De l'hélicoptère ?
- De l'hélicoptère.
- Mais, ça se fait comme ça d'habitude, on jette la semence de l'hélicoptère ?
- Oui... Non... D'habitude, nous on le fait du bateau, mais comme c'était un essai que voulait faire la Région, qu'a-t-elle fait ? Il est arrivé un truc de travers ici, encore avant 88, c'est la centrale de Pila, tu vois ce que c'est la centrale [*une usine thermoélectrique construite entre 1980 et 1984 dans une région sauvage du Delta du Pô, devenue Parc régional*] ? Qu'ils veulent faire fonctionner au charbon maintenant ? Quand ils l'ont faite celle-là, presque tous les pêcheurs la refusait. Qu'ont-ils fait eux [*la Région*] ? Ils ont fait des essais pour offrir une alternative. Ils ont semé, semé et fait ces choses, et est arrivée cette explosion de la « palourde authentique ». [...] les pêcheurs disaient qu'ils ne pêcheraient plus parce que la centrale fait fuir le poisson, et ils ont fait cette expérimentation. En revanche en Vénétie, ils ont essayé de jeter une quantité moindre pour voir le type de réaction qu'il y aurait ici, puis en pêchant, pêchant... et puis celui-là, c'est un mollusque qui s'accroche partout, où vit celui-là les petites palourdes ont disparu, les huîtres, les moules, tous ont disparu, nous avons tellement d'autres produits, mais celle-là est arrivée, et c'est fini. Il n'y a que celle-là qui vit, il n'y a que celle-là qui vit... »⁸⁴

⁸⁴ Chioggia 2011, 8 : « Io ho sentito dire, però non so se è vero, il primo esperimento, hanno buttato il prodotto con l'elicottero.

- Ma chi l'ha buttato?
- La Regione. Però sempre per voci, eh, non di sicuro, che l'abbia fatta. Può darsi, può darsi che hanno buttato...
- Sempre con l'elicottero?
- Sempre con l'elicottero.
- Mah, si fa così di solito, si butta per elicottero la semina?
- Sì. No. Di solito noi facciamo con le barche, ma siccome questa era una prova che voleva fare la Regione, cosa ha fatto? È avvenuta una cosa a rovescia qua, ancora prima dell'88, c'è la Centrale

Un interlocuteur biologiste, critique cynique de ces histoires, me dira avoir entendu des légendes d'écrevisses jetées par hélicoptère, moyen de transport décidément responsable dans les sociétés paysannes et littorales de toutes les abominations (Mestre 2009, 10). Dans les années 80, il y aurait bien eu une tentative d'introduction d'écrevisses, mais par bateau, et non par hélicoptère. Pour dénoncer le ridicule selon lui de ces légendes, il évoquera également les histoires qui circulaient lors de l'invasion des chironomidés, les insectes naissants sur les paquets d'algues dans les années 80 : des produits étaient jetés dans l'eau, par un hélicoptère, là encore (histoire collectée par ailleurs auprès d'un pêcheur de Burano). Il se moquera également des histoires colportées à la même époque sur les lessivages des quais, réalisés avec des produits indéfinis afin que les touristes ne glissent pas et ne tombent pas dans les canaux.

Une version racontée par un ancien pêcheur de Burano (Murano 2009, 14), qui a préféré se reconvertir en souffleur de verre en constatant l'état de plus en plus dégradé de la Lagune Nord, dénote sa vision très dénigrante de ces palourdes philippines. Tout d'abord elles auraient été jetées par hélicoptère. Cela semble pourtant une méthode barbare au regard de la fragilité d'une coquille de palourde, et elle contraste avec les précautions prises par les biologistes pour tendre les toiles au fond de concessions délimitées, et ainsi leur éviter l'agression par des prédateurs comme les crabes ou les *murex*. Pour expliquer la survie des palourdes à cette arrivée brutale, cet ancien pêcheur émet la supposition qu'elles doivent posséder des particularités génétiques et physiologiques qui les rendent plus fortes, plus résistantes, et plus prolifiques sur tous les terrains, en particulier sur les plus pollués. Ces caractéristiques sont interprétées en termes négatifs, comme des signes d'anormalité et de retard d'évolution de l'espèce exotique et non, comme d'autres le feront, en signes positifs de mutation de l'espèce au

di Pila, hai presente la Centrale [una Centrale termoelettrica costruita tra il 1980 e il 1984 in una regione naturale, fatto che sollevò delle polemiche]? Che adesso vogliono fare andare a carbone? Quella là quando l'hanno fatta, praticamente tutti i pescatori non la volevano. Cosa hanno fatto loro? Hanno fatto delle prove per dare un'alternativa. Hanno seminato, seminato e fatto queste cose, e è avvenuto questo boom della vongola verace. [...] I pescatori dicevano che non andavano più a pescare, perché la Centrale fa scappare il pesce, e [la Centrale] ha fatto questi esperimenti. Invece con il Veneto hanno provato a buttare una minima quantità per vedere che tipo di reazione c'era qua poi pescando pescando, poi questo è un mollusco che attacca dappertutto, dove vive quello, son spariti longoni, le ostriche, le cozze, son spariti tutti, avevamo tanti altri prodotti, però è arrivata quella, basta. Vive solo quella, vive solo quella...»

contact de son nouvel environnement. En menant la logique plus loin, nous pouvons discerner l'analogie avec la réputation des néo-pêcheurs abusifs, que nous développerons plus avant. La récolte de l'espèce autochtone, plus fragile et sélective, mettait en valeur le fastidieux mais qualifié travail du pêcheur « traditionnel », donc « natif ». Il devait posséder des savoirs spécifiques et l'expérience sur les instruments et les zones de pêche, en prenait en quantité limitée, ce qui augmentait son prix. La récolte des Philippines par contre, du fait de leurs comportements sédentaire et grégaire, ne permet pas la valorisation des savoirs :

« Elles ont été semées, elles ont été jetées toutes petites, et elles ont grandi ici, elles n'ont pas peur de la pollution celles-là. [...] Les palourdes philippines naissent immobiles, vraiment toutes serrées les unes contre les autres, toutes attachées, même avec le râteau on peut en prendre deux quintaux de cette chose-là. Par contre, nos palourdes, les normales, nous étions très forts si nous arrivions à en prendre vingt kilos, trente kilos, mais justement parce qu'elles naissaient, elles se suspendaient avec leur propre bave, et elles allaient couler à un endroit précis sur le terrain fertile, elles s'y reposaient, elles ne restaient pas dans la vase comme celles-ci. »⁸⁵

La palourde originelle semble avoir toutes les capacités cognitives pour choisir son terrain avec soin ; par contre, une des caractéristiques de la nouvelle palourde serait son incapacité à trouver un terrain sain où se reposer après avoir été ballotée par les courants. Elle ne possède même pas un instinct animal sélectif et elle se laisse enraciner au hasard dans la boue la plus polluée.

Ce ballottage subi va même jusqu'au choix du genre, dans une version de l'arrivée de la palourde par hélicoptère, entendue en octobre 2009 lors d'une manifestation de palourdiers à Venise. Cette légende présente la palourde en contorsionniste hermaphrodite, ce qui renforce ses légendaires capacités surnaturelles mais aussi sa nature opportuniste :

⁸⁵ « Sono state seminate, sono state buttate piccoline, e hanno preso forza, qui non hanno paura dell'inquinamento queste. [...] Le vongole filippine nascono fisse, proprio tutte pizzicate, tutte attaccate, anche col rastrello puoi prendere due quintali di quella roba lì. Invece le nostre vongole, le normali, eravamo bravi se arriviamo a prendere venti chili, trenta chili, ma proprio perché nascevano e si attaccavano, con una bava sua, e andavano a scorrere dove trovavano la posizione del terreno fertile, si appoggiavano, non si riteneva sulla melma come questi. »

Une valise pleine de semence a été jetée d'un hélicoptère à Porto Levante, dans le Delta du Pô. Comme il n'y avait pas mâles et femelles, elles n'auraient pas dû se reproduire, mais c'est ce qui s'est tout de même passé, à peine la valise s'était-elle ouverte dans l'eau.

Ajoutons au crédit de cette histoire qu'il existe, bien que extrêmement rarement, des cas d'hermaphrodisme chez la palourde (REGIONE VENETO, 1990 : 49). Le mythe de la valise pourrait être issu d'une histoire contemporaine, collectée auprès d'un biologiste puis auprès de Gardes des finances : dans les années 90, un trafic de dattes de mer (*Lithophaga lithophaga*) fut découvert à la frontière entre l'Italie et ce qui était encore à l'époque la Yougoslavie. Ces mollusques sont très prisés mais interdits de récolte en Italie, tandis que sur les côtes croates les habitants avaient toujours le droit de les extraire de la roche. Les images diffusées aux informations télévisées montraient des voitures arrêtées à la frontière, et dont le coffre, ouvert face aux caméras, était encombré de valises pleines de ces dattes de mer.

Un pêcheur retraité de Chioggia parle lui de contrat entre pêcheurs des *Valli di Comacchio* -où l'on pratique plutôt l'élevage d'anguilles- et des vénériculteurs japonais qui se seraient servis d'un avion pour répandre cette palourde qui aurait « pris souche » :

« Alors ils avaient ces palourdes au Japon, parce qu'elles ne sont pas italiennes, elles sont colorées, les nôtres n'étaient pas colorées, elles avaient une seule couleur. Au Japon ils avaient cette culture de ces palourdes, je ne sais pas si c'était au Japon ou à Manille, très loin d'ici, dans des pays de mer. [...] des pêcheurs de Comacchio ont passé un contrat avec ces Japonais, pour qu'ils apportent la semence. La semence c'est comme de l'engrais ou de la nourriture pour animaux, des palourdes petites comme ça, et alors ils ont fait un plan d'eau grand comme d'ici à Sottomarina, cinq, six kilomètres, ils sont arrivés avec l'avion, et ils les ont jetées, ils les ont dépaysées, réparties partout. »⁸⁶

⁸⁶ Chioggia 2011, 9 : « Allora in Giappone avevano queste vongole, perché non sono italiane, sono colorate, le nostre non erano colorate, avevano uno stesso colore. In Giappone avevano questa coltivazione di queste vongole, non so se era in Giappone o in Manilla, molto lontano da qua, paesi di mare. [...] dei pescatori di Comacchio hanno fatto un contratto con questi Giapponesi per portare della semina. Semina sarebbe concime, mangime, *caparozzoli* piccoli così, allora hanno fatto uno specchio d'acqua grande come da qua a Sottomarina, cinque, sei chilometri, sono venuti con l'aeroplano, e li hanno buttati, gli hanno spaesati, diviso dappertutto ».

Outre la version du jeté par hélicoptère, au moins deux autres courants prépondérants co-existent quant à la provenance des palourdes dans les histoires racontées par les pêcheurs⁸⁷. L'un affirme que les palourdes philippines ont été inséminées sur place et qu'elles se perpétuent désormais au même endroit ; pour l'autre courant, ce sont les palourdes des lagunes situées au sud de Venise qui s'acheminent par la mer. Elles remontent par la force des courants, et entrent dans la lagune en passant par l'embouchure de Chioggia, profitant du rythme des marées (« six heures elle monte, six heures elle descend »). Ce voyage vers le nord le long du littoral les fait transiter successivement de l'eau saumâtre de leur lieu de naissance à la salinité maritime et enfin à une salinité moindre, et ce, sans conséquences apparentes sur leur état physiologique.

La curiosité pour les actions des habitants humains et non-humains du territoire frontalier au sud semble toujours vive. Elle alimente les comparaisons avec sa propre situation culturelle, politique et écologique. Un pêcheur raconte la découverte des palourdes par un paysan du Delta du Pô en introduisant ainsi cette différence mentale et d'outillage entre pêcheur et agriculteur. La découverte des palourdes aurait été fortuite, et c'est d'ailleurs selon lui ce qui renforce son caractère de « grande découverte » :

« À l'époque, un homme avait des champs à cultiver. Un jour, il sort de ses champs, et entre dans l'eau [*jusqu'aux cuisses*] parce qu'il voulait attraper, sous la terre, les vers pour aller pêcher. Il a planté sa fourche pour retourner la terre [*l'interlocuteur utilise ce terme de « terre » et non de « vase » qui aurait été matériellement plus approprié, mais non symboliquement*], pour prendre des vers, mais il n'y avait que des palourdes, il s'est dit : "Continuons !", et c'est comme ça qu'elle a été découverte. Comme [*les découvertes*] en Égypte, avec un âne qui est tombé à cause de sa patte, et qui a découvert toutes les catacombes en-dessous, et ça s'est passé comme ça. »⁸⁸

⁸⁷ Parmi les versions collectées auprès d'autres catégories professionnelles, des Carabiniers m'expliquaient que les biologistes apportaient régulièrement les palourdes philippines des Philippines ; un poissonnier du Rialto me raconta la même version, avant d'être repris par un de ses collègues plus âgé.

⁸⁸ Chioggia 2011, 9 : « Allora un uomo aveva i campi di coltivamento. Un giorno è andato fuori campi, sull'acqua bassa fino qua perché voleva prendere, sotto terra ci sono i vermi che vanno a pescare, lui ha fatto con la focina così, per tirare su il terreno, girarlo per prendere i vermi, invece erano tutti caparozzoli, ha detto "ma andiamo avanti", è così che è stata scoperta. Come in Egitto che hanno scoperto con un asino che è andato giù con la zampa e che ha scoperto tutti i catacombi sotto, e questa qua è andato così. »

Il introduit par cette histoire le reproche que font plusieurs Chioggiottes aux habitants du Delta : paysans convertis par opportunisme, ils n'auraient pas la légitimité suffisante pour s'occuper des palourdes, leur implication dans un métier aux savoirs et savoir-faire spécifiques étant trop soudaine. Les pêcheurs de Venise rehaussent les caractéristiques singulières de ce métier en guise de démarcation. La comparaison avec l'âne découvrant les pyramides égyptiennes permet de dénigrer la personnalité des Polésans, estimés bêtes et suiveurs. Derrière cette ignorance pour la culture marine prêtée à l'agriculteur polésan par les pêcheurs de la lagune de Venise se dissimule un conflit dans la gestion politique des ressources, différente de part et d'autre de la frontière régionale. Les intérêts des pêcheurs polésans, selon les Vénitiens, auront été en effet servis par le système protectionniste de la Province de Rovigo et de la Région d'Émilie-Romagne.

Lorsque les palourdes ont été « découvertes » dans le Delta, les Vénitiens du sud y ont mené de nombreuses incursions, narrées par certains pêcheurs avec une pointe de défi. À la fin des années 1980, plusieurs pêcheurs de la lagune de Venise allaient se servir en palourdes dans le Delta à la barbe des habitants qui, selon les premiers, n'avaient pas encore découvert cette manne ; les raisons supplémentaires pour coloniser leur territoire, est que la récolte et la consommation des mollusques n'auraient pas fait partie de leur tradition, comme nous l'a montré la version de la découverte par le cultivateur. S'il est avéré selon les biologistes que « *dans les années 60 le banc naturel de palourdes authentiques (*Tapes decussatus*) était vierge* » (REGIONE VENETO 1990 : 212)⁸⁹, car les pêcheurs pratiquaient en majorité la pêche avec filets fixes ou au chalut en mer, cette représentation d'une tradition tournée exclusivement vers l'agriculture et le maraîchage est en partie fausse. Les habitants du Delta, après le succès de l'expérimentation, se sont très vite organisés, avec l'appui immédiat de la Province de Rovigo, pour fermer les concessions aux Chioggiottes, mais aussi aux marineries de Comacchio, et monter une coopérative puissante. Il y eut ensuite une lutte pour l'usage du Delta, jusqu'à provoquer la mort emblématique de la « guerre des palourdes » en 1991. Un pêcheur de Chioggia vint chasser sur les terres du sud et fut tué par un pêcheur

⁸⁹ « Negli anni sessanta il banco naturale di vongole veraci (*Tapes decussatus*) era vergine, in quanto in tale periodo la marineria di Goro non aveva ancora scoperto la molluschicoltura ed i pescatori effettuavano esclusivamente la pesca del pesce sia con reti da posta in laguna, sia con reti a strascico entro le tre miglia dalla costa. »

du Delta⁹⁰. L'évènement est donné comme une cassure dans la relation, certes historiquement conflictuelle, entre deux communautés.

Quel que soit son mode d'arrivée, la palourde philippine est désormais présente et vivace dans cet habitat qui l'a accueilli. L'histoire, ou plutôt les histoires de cette introduction, vraies ou mythifiées, traduisent le regard posé sur la palourde. Elles nous indiquent la manière dont les diverses communautés souhaitent l'incorporer à la diversité des autres espèces déjà présentes, et l'intégrer à la faune locale. Par ailleurs, elles traduisent aussi les considérations pour cette espèce invasive, dont la prolifération est considérée nuisible ou bénéfique.

III.5. La palourde philippine : alien ou mutante ?

À la fin des années 80, la palourde devient très présente, non seulement sur les substrats de la lagune, mais aussi en surface. Cette présence se voit par la fréquentation assidue des canots de plus en plus rapides et nombreux pilotés par les prédateurs entendant bien profiter de la « manne », trésor inattendu et à ce moment-là sans cesse renouvelable. Après le caractère étrange, hors du commun, du phénomène, c'est alors son caractère « envahissant » qui prévaut dans les discours. Le marché par exemple est submergé par les palourdes : « [à l'époque] toutes les entreprises, les marchés halieutiques sont envahis par ce produit » dit un grossiste (Chioggia 2010, 2), qui se défend de faire partie de ces entreprises qui servent, selon une expression utilisée fréquemment, de « soupape de sécurité » pour la délinquance. La « colonisation », le « remplacement » d'espèces deviennent des termes récurrents dans les articles de presse de l'époque comme dans les discours rétrospectifs :

« Nous avons à faire à un mollusque, la *Tapes philippinarum*, qui est extrêmement... vital, et qui a colonisé la lagune nonobstant... le fait qu'il y ait des zones moins salubres, des zones... avec des eaux moins propres, et elle a colonisé de manière invasive en supplantant les espèces autochtones, comme la

⁹⁰ En annexe, article du *Corriere della sera*.

Decussatus. Ce produit-ci grandit très vite et grandit en quantité notable, même dans ces zones où les eaux sont moins propres ou sont contaminées [...] ce n'est pas un problème [pour les abusifs] de puiser de manière sauvage le produit dans ces zones là. »⁹¹

Le plan de pêche édité en 2000 utilise dans son introduction une terminologie renvoyant à l'image de la contagion et de l'épidémie, même si le terme « contaminer » est utilisé avec les précautions des guillemets. En l'occurrence, c'est l'épidémie des attitudes d'abus qui est crainte, la contamination du « *tissu social des centres du bassin versant* » (PROVINCIA DI VENEZIA 2000 : 91). Le risque social et politique rejoint ici le risque écologique des alluvions se déversant dans la lagune, c'est-à-dire un mouvement identique de destruction (BARBARO 1992).

La crainte principale n'est pas tant que l'espèce soit invasive mais les conséquences démesurées que prend cette invasion : d'une part la palourde est agressive et destructrice, induit la monoculture et conduit à l'amenuisement de la biodiversité ; et d'autre part la destruction vient de l'arrivée de ce « demi-monde », de ce « milieu » qui ressemble au « milieu napolitain ». La représentation de l'invasion paraît encore plus complexe : il m'a semblé assister à une mise en abîme continue de l'invasion, à une figuration où chacun renvoie la responsabilité de l'invasion à l'autre, dans un oscillement constant entre palourdes autochtones/allochtones ; pêcheurs traditionnels/néo-pêcheurs. Ce procédé d'oscillation entre l'ancien et la nouveauté, entre la stabilité et le désordre m'a paru constant dans les stratégies discursives.

Une seconde constante dans cette mise en abîme est l'analogie entre palourdes et pêcheurs, analogie qui sera à nouveau soulevée et précisée dans le cœur de cette thèse. Parmi les quatre ontologies distinguées par Philippe Descola pour définir les types de relations entre humains et non-humains, l'animisme est celle qui se rapproche le plus des relations qu'entretiennent les acteurs de notre recherche avec la palourde.

⁹¹ Venise 2009, 12 : « Abbiamo a che fare con un mollusco, la *Tapes philippinarum*, che è estremamente... vitale, e ha colonizzato la laguna nonostante... ci son delle aree meno salubri, aree meno... con acque meno pulite, e l'ha colonizzata in maniera invasiva e soppiantando le specie autoctone, come la *Decussatus*, questo prodotto qui cresce molto in fretta e cresce in quantità notevole, anche in queste aree dove le acque sono meno pulite o sono contaminate [...]. Non è un problema per loro quello di attingere in maniera selvaggia il prodotto in queste zone qua.»

L'animisme est ici défini en tant que différence de physicalité mais ressemblance d'intériorité :

« [...] la physicalité concerne la forme extérieure, la substance, les processus physiologiques, perceptifs et sensori-moteurs, voire le tempérament ou la façon d'agir dans le monde en tant qu'ils manifesteraient l'influence exercée sur les conduites ou les habitus par des humeurs corporelles, des régimes alimentaires, des traits anatomiques ou un mode de reproduction particuliers » (DESCOLA 2005 :169)

Palourde mutante à l'extrême résistance, elle a su s'accoutumer au substrat. Elle n'a pas vraiment de choix : pour survivre, la palourde philippine doit s'adapter à ce nouvel habitat, tout comme le pêcheur du « nouveau millénaire » doit s'harmoniser à la ressource. Non seulement la palourde est mutante, mais elle est aussi transgressive et transfrontalière. Le comportement biologique se rapproche du comportement social incontrôlé jusque dans l'impossibilité de « contrôler » les naissances : « Toi tu fais un fils, elles en font un million, un million ! C'est comme un nuage de lait, et ça fait un million de palourdes ! »⁹² s'exclamera un pêcheur retraité. En effet, les acteurs prêtent à la palourde philippine et à la palourde autochtone un caractère intelligent, des actions volontaires, comme celle de s'étendre ou celle d'absorber les caractéristiques de la précédente. Ces actions, cette intentionnalité mythifiée, ressemblent aux actions et intentions menées par les humains. Nous le voyons pour les néo-pêcheurs et nous le verrons également dans la définition des caractères qui sont prêtés dans l'imaginaire populaire aux immigrants. Un pêcheur vindicatif contre les politiques de gestion de la lagune utilisait pour évoquer la palourde philippine un champ lexical de l'ordre de l'agression et du combat et glisse ensuite vers la description des nouveaux prédateurs aussi mal intentionnés que la nouvelle palourde :

« Oui, ces palourdes pratiquement ont bouffé la vraie, la palourde authentique, l'autochtone du territoire, et donc la nôtre a pratiquement disparu parce que celle-ci est plus agressive, celle-ci pratiquement va tuer, dévaster, tout ce qui était notre vieille palourde authentique, et puis il y a eu toute une situation particulière, de gens qui ont commencé à pêcher cette palourde, tous gagnaient un paquet d'argent avec cette palourde, parce que c'était un peu comment dire,

⁹² Chioggia 2011, 9 : « Tu fai un figlio, loro ne fanno un milione, un milione ! È come una macchia di latte e fa un milione di vongole ! ».

une pêche sans règles, et Chioggia a eu avec ce type de pêche une augmentation de revenus... au noir disons, non réguliers, avec ces pêcheurs, en réalité les premiers qui sont allés pêcher cette palourde, c'était tout ce monde... ces gens qui n'étaient pas des pêcheurs, c'était ce monde-là... c'est-à-dire Chioggia à une époque était célèbre parce qu'il y avait beaucoup de vols, une situation difficile... comme à Naples. »⁹³

La violence suscitée par la course à la palourde, par des personnes menant auparavant des activités illégales, voire violentes, trouve son parallèle dans l'agressivité de la palourde. Elle peut être tueuse parce qu'elle pleine de dioxine (« *Vongole killer* », *Il Gazzettino*, 3/05/2002) ou parce qu'elle supprime la palourde autochtone (elles « mangent les œufs des autochtones »). Son comportement est alors assimilé dans l'imaginaire à celui d'un « alien ».

Dans la lagune de Venise, la palourde philippine perd ses caractéristiques de mollusque débonnaire pour endosser une animalité agressive envers ses congénères. Son agressivité la conduit même à « en manger les œufs ». Même si cette palourde est un « *filtreur non sélectif [qui] consomme, digère et assimile des algues vertes, des cyanobactéries, des diatomées, bactérioplancton et micro-zooplancton* » (SOROKIN, GIOVANARDI 1995), elle ne s'alimente pas habituellement de chair des autres palourdes. On incrimine des méthodes barbares de combat « coquille à coquille » entre les deux espèces, et des aspirations de la chair de la palourde autochtone par la palourde philippine. Sur mon terrain de recherche, aucune des personnes m'ayant parlé de cette dévoration entre chairs molles n'a pu m'expliquer avec certitude le mode opératoire. Certains pêcheurs l'ont rapproché de la manière dont le *murex*, creusant un trou dans la coquille de la palourde, l'aspire. Cette séquence aurait été filmée par des biologistes (je n'en ai pas eu connaissance). Bachelard montre l'imaginaire lié à l'agressivité de ce qui vit dans une coquille. Il offre des représentations d'animaux bondissants hors de leurs

⁹³ Chioggia 2011, 11 : « Queste vongole praticamente hanno spazzato via la vera, la vongola verace, quella autoctona del territorio, dunque quella nostrana è praticamente sparita perché questa è più aggressiva, questa praticamente va ad ammazzare, a devastare insomma tutto quella che era la nostra vecchia vongola verace, poi c'è stata tutta una situazione di persone che hanno cominciato a pescare questa vongola, tutti guadagnavano un sacco di soldi con questa vongola, perché c'era un po', come dire, un po' una pesca senza regole, cioè, e Chioggia ha avuto con quel tipo di pesca un aumento di reddito anche non... in nero diciamo, non regolare, di questi pescatori, in realtà poi i primi che sono andati a pescare questa vongola, era tutto quel mondo che non erano pescatori, erano quel mondo... cioè Chioggia una volta era famosa perché c'erano molti furti, molta, una situazione difficile... come a Napoli ».

coquilles, en un « dynamisme d'images excessives » (BACHELARD 1957 : 139). Une « dialectique de l'être libre et de l'être enchaîné » entraînent ces sorties tempétueuses :

« Les plus dynamiques évasions se font à partir de l'être comprimé et non pas dans la molle paresse de l'être paresseux qui ne peut désirer qu'aller paresser ailleurs. Si l'on vit la paradoxale imagination du mollusque vigoureux — les gravures que nous commentons en donnent de claires images — on arrive à la plus décisive des agressivités, à l'agressivité différée, à l'agressivité qui attend. Les loups encoquillés sont plus cruels que les loups errants. » (BACHELARD 1957 : 139-140)

La compétition acharnée que lui fait subir *Tapes philippinarum* ainsi que la pression de la pêche indiscriminée font régresser l'espèce autochtone jusqu'à la raréfier. Pendant des années les biologistes penseront à sa disparition avant d'en retrouver des colonies dans des niches cachées dans la lagune.⁹⁴

Un grossiste de Chioggia est aussi surpris par cette colonisation farouche et hors du commun des palourdes philippines. Il utilise, comme d'autres, le registre métonymique pour introduire les mêmes effets dévastateurs que les occidentaux eurent durant la conquête de l'Ouest :

*« Celle qui était là avant, elle est en train de se reprendre maintenant, parce que quelques individus ont résisté à ces invasions, mais en pratique les parasites de la palourde philippine avaient rendu stériles les autres palourdes, mais ça arrive tout le temps dans la nature, quand il y a une... voyons... parce que je ne sais pas si en italien il y a un terme facile d'usage, quand il y a une espèce « allochtone » [souligne-t-il], elle vient de l'extérieur, la première chose qu'elle fait, elle détruit l'espèce autochtone... parce qu'elle est beaucoup plus résistante, parce qu'elle apporte des maladies, parce qu'elle apporte des parasites, elles font la même chose que ce que l'homme blanc a fait avec les Peaux-Rouges. »*⁹⁵

⁹⁴ Il existe d'ailleurs une autre explication au fait que les palourdes autochtones aient disparu momentanément, ou tout au moins que la population ait eu l'impression qu'elles avaient disparu. Cf. chapitre IV.3.

⁹⁵ Chioggia 2009, 20 : « Quella che era qua prima, adesso sta riprendendo, perché prima ci son state, alcuni individui sono resistiti a questi invasioni, ma praticamente i parassiti della vongola filippina avevano reso sterili le altre vongole, ma questo sempre succede in natura, quando c'è una... vediamo... perché non so se c'è un termine in italiano facile, quando c'è una specie alloctona, viene da fuori, la prima cosa che fa, distrugge la specie autoctona... Perché è molto più resistente, perché porta delle malattie, perché porta dei parassiti, fanno le stesse cose che ha fatto l'uomo bianco con i pellirossa ».

Les palourdes autochtones et les pêcheurs traditionnels sont tout autant perturbés par les palourdes allochtones et les néo-pêcheurs qui revivent l'épopée du Far-West. L'analogie entre non-humains et humains s'étoffe avec l'apport de maladies contre lesquelles des individus innocents et vivants dans un paradis naturel, quasi vierge dans une reconstruction quelque peu angélique, ne peuvent se prémunir. Ils n'ont ni l'arsenal curatif ni la constitution suffisamment aguerrie contre les microbes extérieurs. Le discours précédant et le suivant sont émaillés d'allusions aux « parasites », qui contaminent une palourde autochtone non immunisée donc vulnérable. La théorie de la maladie parasitaire véhiculée par la palourde étrangère est très répandue chez les pêcheurs. À cette théorie, le biologiste oppose la faiblesse intrinsèque de la palourde autochtone. La diffusion et la transmission des maladies d'un mollusque à l'autre à l'intérieur d'une chaîne biologique ne laisse pas une espèce ou l'autre sans interférences avec l'univers qui l'entoure :

« La nôtre est pleine de maladies, de parasites, c'est un des problèmes de la nôtre. Le fait est que ces parasites souvent ont un cycle compliqué, il y a des hôtes intermédiaires par exemple qui sont très spécifiques. Étant donné que l'autre vient du Pacifique, les hôtes intermédiaires elle les a laissés là-bas, donc même si un de ces animaux est arrivé ayant déjà en soi un parasite, ce parasite n'a pas réussi à finir son cycle reproductif, donc à cause de ça elles sont restées [*sans maladies*]... »⁹⁶

Le qualificatif d'invasion appliqué à l'espèce naturelle est souvent supplanté par la rhétorique sur l'invasion des méthodes de pêche et l'abus quasi-systématique qui en est fait. La représentation de l'agressivité de la palourde, dotée de siphons comme un « canon à deux coups », peut être mise en parallèle avec celle du pêcheur abusif, tout aussi sauvage que la palourde dans sa manière d'exterminer au mépris des règles. On évoque la faiblesse et la délicatesse de la palourde autochtone. La palourde locale disparaît, assaillie par la palourde invasive⁹⁷. Par métonymie, on peut évoquer les

⁹⁶ Ca' Roman 2013 : « La nostra è piena di malattie, di parassiti, questo invece è un problema della nostrana. Il fatto è che siccome questi parassiti spesso hanno un ciclo complicato, ci sono degli ospiti intermedi per esempio e sono molto specifici. Siccome viene dal Pacifico, gli ospiti intermedi li ha lasciati indietro, quindi anche se qualche animale che è arrivato aveva già dentro il parassito, questo parassito non è riuscito a finire il suo ciclo riproduttivo, per questo sono rimasti [*senza malattie*]... ».

⁹⁷ La figure du remplacement d'espèce n'est pas uniquement imaginaire. Les disparitions des espèces cependant, sont aussi le fait de tout un éventail de causes, entre pollutions diverses, grands travaux et surpêche.

pêcheurs traditionnels qui disparaissent avec leurs techniques et leurs savoirs. Pour les pêcheurs traditionnels, l'espèce invasive est moins la palourde que les « néo-pêcheurs » : ils se comportent en bandits qui raflent, draguent et raclent tout sans discriminations et sans se préoccuper des « autres », humains et non-humains, ni même des palourdes qui ne sont qu'une masse d'argent à aspirer, trier, vendre. Dans cette mise en abîme de l'invasion, les plus « envahissants » selon l'opinion des néo-pêcheurs et des pêcheurs eux-mêmes, sont les autorités (et donc le système politique) qui investissent leur champ d'actions en tentant de mettre un terme à cette aubaine.

Avec l'arrivée des *Philippinarum*, les espèces typiques disparaissent et la lagune « change de physionomie ». L'introduction de ce caractère agressif et invasif est un problème pour la conservation d'un éventail d'espèces appréciées, mais aussi de la *barena*, un des éléments essentiels de la topographie lagunaire. Elle est en voie de disparition elle aussi, tout comme les palourdes autochtones et comme les « pêcheurs de l'espèce » de Burano, qui utilisent encore le râteau à main pour pratiquer une part de la récolte :

« Autrefois cependant quand il y avait les nôtres, il n'y en avait pas en grandes quantités. Les autorités ont dit qu'ils avaient fait un essai, et qu'ils l'avaientensemencé ici dans la lagune, mais quand ils ont commencé à ensemenecer ceux-là, on ne sait pas pourquoi les nôtres ont disparu, les autochtones. On dit que ceux-là mangent les œufs des autochtones. De fait maintenant, on en trouve que par miracle, une sur un million [...]. Tout a disparu. Mais ces mêmes autorités avaient fait des allusions, certaines autorités, pas toutes, disant que c'était de notre faute, alors que c'était de la faute des Philippines, plus fortes, parce qu'avec la grosse chaleur, avec 30°, en le mettant à l'ombre, c'est-à-dire au sec, elle peut même rester deux ou trois jours celle-là. La nôtre en deux jours elle mourrait. »⁹⁸

⁹⁸ Burano 2010, 11 : « Una volta però quando c'erano i nostrani, non c'erano in quantità enormi, hanno detto le Autorità che hanno fatto una prova, e l'avevano seminato qui in laguna, però quando hanno cominciato a seminare quelli, non si sa perché sono spariti i nostrani, autoctoni, dicono che questi mangiavano le uova di quelle autoctone, infatti adesso se ne trovano proprio per miracolo, uno su un milione [...] È sparito tutto. Ma le stesse Autorità avevano accennato questo, certe Autorità, ma non tutte, dicendo che era colpa nostra. Invece era colpa delle Filippine, più forte, perché col caldo grande, anche col caldo, con 30 gradi, mettendo all'ombra, s'intende, all'asciutto, può anche stare due, tre giorni questa. Quella nostrana dopo due giorni moriva. »

Le cycle des saisons est aussi bouleversé comme l'écrit un journaliste dans le quotidien : différents métiers se pratiquaient en lagune selon les saisons, puis la monoculture est arrivée par l'introduction de la « fameuse « philippine », un mollusque d'importation qui a trouvé un habitat extraordinairement idoine, jusqu'à « suffoquer » les mollusques autochtones » (*Il Gazzettino*, 19/12/2001).

Le sénateur Felice Casson, qui fut magistrat et soutint les ouvriers lors du procès contre les entreprises Enichem et Montedison, établissait le lien, dans le compte-rendu de son enquête, entre conséquences de la pollution de Porto Marghera et introduction des palourdes philippines. Son chapitre « *l'or marron de la lagune* » évoque spécifiquement les palourdes philippines et leur toxicité. « L'or marron » fait pendant à l'emploi de l'expression « or noir » utilisé par les journaux et les Gardes des finances pour qualifier le nouvel objet de l'économie clandestine :

« En vérité, les Tapes qui se pêchent actuellement en lagune ne sont plus désormais les caparossoli locaux d'origine (tapes decussatus), qui ont été presque tous supplantés par l'introduction dans nos eaux d'une espèce sœur plus forte, plus vorace et plus résistante, provenant des zones indo-asiatiques. Encore pire, c'est devenu désormais presque impossible de trouver et de goûter aujourd'hui les toujours plus rares caparossoli dal scorso fin, plus beaux et colorés que les autres, mais surtout meilleurs : un vrai raffinement pour les gourmets. L'imprévoyante décision d'un adjoint à la pêche de la Province d'autoriser la culture des mollusques « étrangers » [c'est lui qui met les guillemets] au cours des années 80, a déchaîné une prolifération impressionnante des prétendues « palourdes philippines », supérieure de plus de dix fois par rapport à celle de nos palourdes authentiques. Avec cette particularité, que les Tapes asiatiques s'adaptent beaucoup mieux même aux lieux les plus pollués, comme Marghera. Sur la base probablement de caractéristiques génétiques particulières, les palourdes asiatiques ont été pêchées partout, des mers froides sibériennes des îles Kurili aux eaux du Cap de Bonne-Espérance en Afrique du Sud, en passant par les plus chaudes lagunes tropicales. »
(CASSON 2007 : 259-260)

Si ce n'est pas la palourde elle-même qui est agressive avec l'environnement, ce sont les pêcheurs, qui en lui préparant un sol adéquat, détruisent, aplanissent les particularités lagunaires. Un pêcheur utilise une analogie humaine pour déplorer la disparition des posidonies, *l'erba*, qui servaient de lit aux poissons et à d'autres espèces

lagunaires : « *Si quelqu'un n'a pas de cheveux, il n'a pas non plus de poux* » (*Il Gazzettino* 20/03/2006), montrant la complétude entre le substrat et ce qui vient y naître et s'y développer. Les posidonies, longues plantes marines ancrées dans le sable et la vase, ondulaient dans les courants comme une chevelure. Elles sont régulièrement arrachées depuis les années 80 par les herse vibrantes et les méthodes invasives comme la technique du « manège »⁹⁹. Il faut préciser qu'il existe une contradiction au niveau de la gestion des aires de vénériculture à propos des posidonies : il est interdit de les arracher et pourtant certaines aires sont concédées alors qu'elles y occupent le terrain et que les palourdes se développent sur une surface sableuse ou vaseuse exempte d'éléments perturbateurs. Les vénériculteurs s'adaptèrent donc de manière radicale à l'usage imposé de ces espaces déjà habités. Un vétérinaire de l'ASSL*, aujourd'hui retraité, livre cette anecdote : un vendeur de pesticides de Cavallino Treporti, commune au nord de la lagune où sont implantées de nombreuses cultures agricoles, lui fit part de ses inquiétudes quant à la hausse des ventes de certains pesticides très puissants. Grâce à des recoupements et enquêtes qu'ils menèrent discrètement, la raison leur parut évidente : les pesticides achetés chez le droguiste par les pêcheurs, surtout chioggiottes précise le vétérinaire, étaient répandus sur leurs concessions couvertes de posidonies, les ennemies végétales de la palourde. Dans une caisse percée déposée sur le fond vaseux, les flacons de pesticides étaient ouverts, et le contenu se répandait. Ils étaient apparemment tellement puissants que même si une partie remontait rapidement à la surface, ils avaient eu le pouvoir d'éradiquer les posidonies. Bien qu'il réprouve ces faits, ce vétérinaire ne peut s'empêcher de me dire que l'institution a provoqué elle-même, en inséminant les palourdes, la propre destruction des fonds lagunaires, et par là sa propre destruction.

Les métaphores employées, dans les discours de mes interlocuteurs ou dans la presse, pour qualifier l'espèce invasive jouent un rôle dans son acceptation. Tassin et Kull (2012) les classent en quatre registres : « *l'art militaire, la santé, le réflexe nationaliste, les fondements culturels de notre société* ». En l'occurrence ici, les quatre registres de métaphores sont utilisés tour à tour : le caractère belliqueux qualifiera la palourde (elle a pris « le dessus »), mais aussi les néo-pêcheurs et les actions répressives qui sont utilisées ; le discours sur l'autochtonie et l'indigénité, le caractère natif de

⁹⁹ Entre 2002 et 2004 par exemple ce sont 153 hectares de prairies sous-marines qui ont disparu dans la lagune centrale et 272 hectares dans la lagune méridionale (TREVISAN 2011 ; 48)

l'espèce ; les métaphores culturelles sont utilisées pour l'attitude de la palourde philippine qui a suffoqué la palourde autochtone, lui a pris son habitat disponible et a réduit la biodiversité locale ; le discours sur la santé, enfin, se retrouve surtout pour qualifier l'état de la lagune, et non la palourde¹⁰⁰.

Tous ces termes dessinent le syndrome de « l'invasion » qui apparaît comme une formule fréquente dans les discours écrits et oraux pour qualifier la palourde, les pêcheurs abusifs, les administrateurs, mais aussi d'autres humains comme des non-humains : hordes de touristes, travailleurs et étudiants pendulaires déversés chaque jour par les trains et bus dans le centre historique, algues exotiques ou asiatiques s'enroulant autour des hélices, moustiques tigres féroces, ragondins grignoteurs de berges, pigeons dégradant les monuments historiques de leurs déjections. Comment les populations locales peuvent-elles co-évoluer avec ces différentes espèces ? Nous allons maintenant définir les frontières mouvantes de la perception de l'invasion.

III.6. Co-évoluer avec une « espèce invasive » ?

C'est à dessein que j'utilise les guillemets pour interroger la construction du jeu et de l'enjeu rhétorique de « l'invasion ». La palourde philippine, inséminée volontairement, fut souvent (et l'est encore parfois) qualifiée d'« alien », d'« invasive », de « tueuse ». La classification, acte complexe, rend compte de la perception de la diversité et acte l'altérité ; elle donne une vision du partage entre continuités et discontinuités de la mise en ordre du monde. L'introduction d'espèces, surtout si celles-ci se révèlent prolifiques, pose toujours de nombreuses questions : quels sont les critères pour percevoir une espèce comme invasive ? Les différentes constructions culturelles d'une espèce invasive aux yeux des scientifiques et aux yeux des populations locales peuvent-elles se superposer, s'intriquer ou encore s'annuler ? Les personnes qui

¹⁰⁰ *The sick lagoon* comme titre un ouvrage d'un biologiste, mais cette anthropomorphisation de la lagune et de la mer est déjà une figure rhétorique au XVI^e siècle.

vivent et se partagent l'environnement de la lagune de Venise, perçoivent-elles leur habitat comme « envahi » par la palourde philippine ? Comment peut-on intégrer une espèce nouvelle dans ses schèmes classificatoires pour une co-habitation et une co-évolution ?

Les invasions sont caractérisées par des colonisations, des déplacements de masse, des mouvements colossaux. Les parcours dessinés par ces invasions sont incarnés de façon collective. Il n'est pas habituel de discerner une palourde singulière. Toutes sont traitées de la même manière car ce sont des collectifs qui se déplacent, muent, colonisent des espaces, et non des individus. C'est pourtant bien la singularité du comportement de la palourde philippine dans le contexte vénitien et dans le contexte polésan qui peuvent réinventer un langage d'appropriation ou de rejet, en leur qualité de palourdes envahissantes, dérangeantes, ou bénéfiques.

Les invasions biologiques, selon les dégâts occasionnés et selon le degré d'intéressement des habitants, seront jugées néfastes, nuisibles ou au contraire, seront intégrées après un processus plus ou moins long dans les mentalités collectives. Un bref historique sur la problématique des invasions, connue et reconnue par ailleurs, permettra de situer ce phénomène singulier dans son histoire et son évolution en lagune. Les adoptions par une population locale d'une espèce allochtone sont bien documentées, dans le domaine de l'écologie comme dans celui de l'ethnographie. Dans l'approche écologique incluant le rapport de l'homme aux espèces invasives dans une nature socialement construite (BEISEL et LÉVÊQUE 2010), nous pouvons distinguer trois étapes historiques principales. Jusqu'au début du XX^e siècle, la nature évoquait le danger. Les espaces considérés comme sauvages et vides devaient être comblés, modelés aux différents usages de l'homme. Puis, la représentation de ces espaces évolua vers un nouveau protectionnisme. Les modifications devaient être réduites à néant. En ce qui concerne les déplacements d'espèces, leurs effets devenaient de plus en plus remarquées et étudiés. En Europe, par exemple, les migrations lessepsiennes, dues à l'ouverture du Canal de Suez en 1866, devenaient visibles et sources d'inquiétudes. Le discours sur l'introduction d'espèces est devenu dramatisant après la publication en 1958 de *The Ecology of Invasions by Animals and Plants* de l'écologue C. Elton. Les études récentes ont tempéré ce ton dramatique.

Comment est définie actuellement l'invasion biologique ? Williamson donne en 1996 un cadre de référence, cité par Barbault et Atramentowicz (2010 : 3) : l'invasion biologique survient « *quand un organisme, de quelque sorte que ce soit, parvient quelque part en dehors de son aire de répartition initiale* ». Ces auteurs posent la question de la nécessité d'« *adjoindre un troisième élément, mis en avant par divers auteurs et prôné par l'Invasive species specialist group de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN), [...] considérer qu'il n'y a véritablement invasion que lorsque l'espèce introduite est un facteur de dommage et nuit à la diversité biologique ?* ». En effet, « *Toute espèce, qu'elle soit autochtone ou allochtone, a donc un impact sur l'écosystème qui l'accueille* » (PASCAL *et al.* 2006 : 12), mais si elle est forcément perturbatrice pour le milieu, la nouvelle espèce n'y est pas obligatoirement dérangeante. Le Ministère français de l'Environnement définit le caractère invasif de ces espèces et les conséquences pour le milieu :

« Ces populations qui présentent un caractère invasif appartiennent à des espèces animales ou végétales, introduites volontairement ou involontairement sur des territoires plus ou moins éloignés de leur aire d'indigénat et dont la prolifération dans des milieux naturels ou anthropisés y provoque des changements significatifs de composition, de structure et/ou de fonctionnement pouvant directement influencer les usages qui y sont développés »¹⁰¹.

Les NIS* sont donc des espèces qui peuvent poser des questions sur l'identité, la métrologie et le seuil de tolérance aux changements. Les NIS peuvent être seulement des espèces temporaires car elles peuvent ne pas s'acclimater à ce nouvel habitat et disparaître. Elles peuvent devenir pérennes, et sont alors considérées comme des espèces locales, au niveau naturaliste comme au niveau normatif, à l'instar des espèces d'algues en lagune de Venise dont l'arrivée a été constatée il y a trente ans (CECERE *et al.* 2009 : 30). L'introduction d'espèces allochtones (ou exogènes) est l'un des facteurs de la perte de la biodiversité : elles rentrent en compétition avec les autochtones (aussi

¹⁰¹ Programme Invabio, en ligne : http://www.ecolab.ups-tlse.fr/invabio/prog_invabio.html (consultation le 15/10/2013). Le ministère italien définit quant à lui les espèces invasives comme suit : « 'Specie esotiche invasive', cioè specie di animali e di piante che, pur essendo originarie di altre regioni geografiche, sono state volontariamente o accidentalmente introdotte sul territorio nazionale, ed hanno sviluppato la capacità di costituire e mantenere popolazioni vitali allo stato selvatico. » <http://www.minambiente.it> (consultation le 14/09/2014)

appelées indigènes ou endémiques) qui, généralement, ne peuvent opposer de résistance. Les allochtones colonisent ainsi l'environnement d'accueil dans une relative quiétude.

S'il existe une multitude de manières d'être au monde avec une espèce nouvelle, les controverses biologiques que soulèvent l'introduction et l'adaptation au milieu d'une nouvelle espèce, les stratégies diverses pour la rejeter ou l'accepter, et les dimensions identitaires et réactions territoriales qu'elle provoque sont parmi les invariants observés par les anthropologues ayant analysés différents cas de représentations des espèces invasives. Nous pouvons citer par exemple les recherches sur la perception des espèces exotiques à Hawaï (HELMREICH 2005), de la *Caulerpa taxifolia* en Méditerranée (PELLEGRINI 2009), des criquets pèlerins (DORE 2010), des plantes exotiques dans les jardins ou les aménagements urbains (DALLA BERNARDINA 2010), des goélands leucopnée (GRAMAGLIA 2010), de la bernache du Canada (ROUÉ 2009), de la jussie dans les marais de la Vilaine (MENOZZI 2010), et de *prunus serotina* qui pour certains interlocuteurs, apporte une note esthétique à la forêt de Compiègne (JAVELLE, KALAORA, DECOCQ 2010)¹⁰².

Le NIS a donc un statut qui fluctue selon son degré d'intégration dans le milieu qu'il a « visité ». Les lagunes sont considérées quant à elles comme des aires réceptrices d'espèces alien, introduites involontairement dans les eaux de ballast des navires en transit ou sur la coque des petits bateaux. Les introductions volontaires viennent le plus souvent de l'aquaculture (CECERE *et al.* 2009 ; BEISEL et LÉVÊQUE 2010). Spécifiquement en lagune de Venise, les NIS, selon les biologistes, sont considérées comme le plus important événement pour la flore et la végétation survenu dans les deux dernières décennies (*figure 17, p. 227*). Selon les données du Museum d'histoire naturelle de Venise, la lagune a vu sa population s'accroître, par introduction accidentelle ou volontaire, de plus d'une trentaine d'espèces invasives, et l'inquiétude est partagée et montrée par plusieurs biologistes sur la perte de la richesse de la biodiversité¹⁰³.

¹⁰² Le sujet de la perception des invasions biologiques est émergent et symptomatique des inquiétudes, si bien que deux numéros de revues de sciences sociales lui ont consacré un dossier : *Ethnologie française* et *Études rurales*. Voir bibliographie.

¹⁰³ Le programme de la Commune de Venise en 2010 élaboré dans le cadre de l'« Année internationale de la biodiversité » montre l'étendue des espèces et milieux considérés, à travers les nombreuses conférences, animations et visites de *barene* ou de bois gérés par le WWF. Les deux dernières conférences du programme étalé sur toute l'année furent consacrées aux « aliens » : dans un auditorium à Mestre,

En ce qui concerne les bivalves par exemple, les colonisations ont fait chuter leur variété de 34 espèces en 1985, à 30 en 1990 et enfin à 19 en 1999 (PRANOVI et al., 2006). Dans les cours d'eau de la Province de Venise, la faune allochtone représente 30 % des espèces (PROVINCIA 2007 : 95), parmi lesquelles figure en bonne place le silure d'Europe (*Silurus glanis*).

Même si la palourde philippine est un « fac-similé » de la palourde locale, donc *a priori* facilement assimilable, tout au moins en ce qui concerne sa physicalité, elle pose des problèmes de représentations de sa présence et de son abondance, qui peuvent se retrouver dans les figures de la nature énoncées par C. Claeys et O. Sirost (2010) :

[la prolifération] « se charge d'une connotation péjorative dans laquelle interviennent au moins quatre figures de la nature : 1) le pullulement, qui renvoie à l'abondance désordonnée des espèces et est associé au désordre des sociétés humaines et au grouillement de la foule ; 2) le parasite, qui renvoie à l'idée selon laquelle un organisme vit aux dépens d'un organisme hôte ; 3) l'«invasif», telles ces espèces allochtones qui occupent la niche écologique des espèces autochtones ; 4) l'hybride, qui renvoie au croisement naturel ou artificiel de deux espèces à la faveur de la rencontre des technologies issues de la révolution industrielle et du monde rural. »

Dans la lagune de Venise, suivant les interlocuteurs, ces quatre figures des excroissances de la nature sont toutes utilisées, non seulement pour qualifier l'abondance des non-humains mais également celle des humains. En effet, dans la manière de la comparer à l'immigration asiatique ou aux algues apparaît la figure du pullulement ; dans celle du parasite on trouve l'allusion aux néo-pêcheurs qui « ont traîné dans la boue » (Pellestrina 2009, 6) la réputation des « vrais » pêcheurs, tout comme maintenant le *murex* vit aux dépens de la palourde philippine ; deux périodes de différentes manières de percevoir les palourdes allochtones comme destructrice des autochtones se succèdent : au début « complètement » disparues, elles ressurgissent

« Biodiversità e alghe aliene nella Laguna di Venezia [« Biodiversité et algues aliens dans la lagune de Venise »], Dr Daniele Curiel ; La città come nuovo ambiente da colonizzare. Percorsi e motivi dell'inurbamento dell'avifauna [« La ville comme nouvel environnement à coloniser. Parcours et motivations de l'urbanisation de l'avifaune »], Dr Cecilia Soldatini ; et au Museum d'histoire naturelle à Venise « Tracce di biodiversità : le attività del Museo di Storia naturale per il monitoraggio della fauna aliena [Traces de biodiversité : les activités du Musée d'histoire naturelle par le suivi de la faune alien], Dr Mauro Bon, Dr Luca Mizzan.

sporadiquement. Enfin, l'hybridation est un facteur (réel ou escompté) de l'acceptation de la palourde : qu'elle soit réputée issue d'une expérimentation menée dans un laboratoire biologique et implantée dans la lagune, ou qu'elle soit issue d'un « lancer d'hélicoptère », elle deviendra (peut-être) une palourde hybride.

Néanmoins ces figures catégorisent toute l'espèce invasive de façon négative. Mais ces figures négatives sont parfois substituées par des sortes de réenchantement du milieu. Ainsi à Goro, où les palourdes philippines ne sont pas vues sous l'aspect de l'invasion mais d'une manne providentielle (TAMONI 2005), notamment parce que la gestion y est effectuée différemment. Cette différence de traitement de la même espèce dans un espace géographiquement proche, à une centaine de kilomètres de distance, est significative de la relativité, imaginaire, discursive tout au moins, de l'invasion : l'envahissement physique de l'espèce dans un milieu donné n'est pas l'unique facteur de sa catégorisation en espèce invasive ; les discours et les actions produits autour de la réception de cette prolifération exercent une influence notable.

Le facteur temps dans l'invasion est également important, comme l'a montré P. Pellegrini pour la perception de *Caulerpa taxifolia* en Méditerranée (2009). Il permet une évolution du regard et du discours sur le phénomène, et une évolution de la matière biologique. La temporalité est un agent important sur plusieurs plans dans notre recherche : d'une part pour les pêcheurs qui recourent sans cesse au temps historique pour évaluer les changements dans l'écosystème dont ils sont tributaires et sur lequel ils agissent, changements intervenus à cause de facteurs qui seraient souvent, selon eux, extérieurs à leur communauté ; et enfin les biologistes mesurent ce temps comme un facteur de perte de biodiversité, une dégradation scandée par plusieurs étapes chronologiques ; et enfin, pour les non-humains, le temps permet de s'implanter et de s'intégrer au milieu des espèces déjà acclimatées ou endémiques.

Pour certains habitants du littoral, ces différentes temporalités ont justement agi en faveur de l'intégration de la palourde. Dans la presse, il est désormais rare de trouver les qualificatifs « d'invasive » pour la palourde. On pourrait émettre l'hypothèse que la raréfaction de ce terme pour qualifier la palourde serait due à sa propre raréfaction, ou bien au fait que les préoccupations autour de nouvelles espèces envahissantes aient supplantées celle-ci. En Vénétie par exemple deux espèces posent ces dernières années ces questions de catégories : le ragondin (*Myocastor coypus*) et le moustique tigre (*Aedes*

Albopictus). Le ragondin subit un traitement journalistique assez proche de celui de l'immigration asiatique, comme nous le verrons par la suite. Un article du *Gazzettino* (02/03/2010) relate l'aventure survenue à un propriétaire de bar dans une petite commune proche de Portogruaro, sur la terre ferme, au nord de la lagune, où les ragondins « prolifèrent », « sont envahissants » et « montent à l'assaut » du centre historique : « *Il était 11 heures du soir et il pleuvait, explique Massimiliano [le propriétaire du bar], le ragondin s'est présenté à la porte. Il voulait entrer, mais j'ai immédiatement fermé le bar en bloquant la porte* ». Heureusement le ragondin a renoncé, et est retourné dans les eaux toutes proches du Lemene ».

Les ragondins, d'origine sud-américaine (Patagonie, Chili, Argentine), ont été importés en Italie dans les années 20 à 30 pour des élevages destinés à alimenter les fabriques de manteaux de fourrure. Après la Seconde guerre mondiale, cette activité a périclité et les mammifères ont été relâchés dans la nature par les éleveurs qui s'abstenaient ainsi de payer la somme destinée à abattre ces animaux. La colonisation en Italie a touché surtout le nord et le centre de la péninsule car les élevages y étaient plus nombreux et il existe aussi plus de marais pour accueillir ces nouveaux occupants. Les termes belliqueux avec lesquels sont stigmatisés ces animaux mériteraient une recherche approfondie. La terminologie appliquée au ragondin est légèrement différente de celle appliquée aux palourdes, puisqu'on évoque ici le nuisible. Cette invasion pose des problèmes dans les villes comme Trévise et Padoue, car les ragondins grignotent le bas des murs d'enceinte pour creuser leurs terriers en partie aquatiques, et fragilisent ainsi les fondations. De plus, outre leur gros appétit, leur comportement est agressif lorsque les animaux doivent protéger leurs petits, et le fait qu'ils vivent dans un contexte urbain augmente le risque d'interactions homme/animal. Une campagne d'éradication des ragondins est régulièrement décidée par les municipalités. Les chasseurs ont le droit de tuer les ragondins pour deux raisons, selon le guide naturaliste du marais WWF de la *Valle Averso* (février 2011) : non seulement c'est une espèce invasive mais en plus ils ne sont pas indigènes. Pour mes interlocuteurs de Pellestrina et de Chioggia, éloignés des lieux d'implantation des anciens élevages de ragondins et des marais saumâtres dans lesquels ces animaux se sont acclimatés, ceux-ci font l'objet de questionnements sur les capacités des non-humains à s'adapter à un environnement qui leur était jusque-là étranger voire hostile : en effet, alors que la lagune sépare la terre ferme et les marais de

pêche, les ragondins ont réussi à nager jusqu'à Ca' Roman et ont commencé à coloniser l'île.

Introduit dans les années 90 en Italie, le moustique tigre est une autre espèce prolifique considérée comme plaie. Il serait arrivé à Gênes dans des couvertures usagées importées des États-Unis. Il a été signalé pour la première fois en Vénétie, plus précisément à Padoue en 1991. Sa présence est particulièrement rébarbative car il est très résistant, gourmand et prolifère dans les zones humides. Potentiellement plus dérangeant et dangereux que la palourde philippine, le moustique tigre est un des vecteurs de la dengue et du chikungunya.

L'invasion dans ces deux cas est perçue en tant que nuisance. Les termes employés peuvent révéler la nature du rapport que l'acteur entretient avec l'objet/sujet envahisseur. La catégorisation de l'espèce en invasive ne parvient que partiellement ou temporairement jusqu'aux pêcheurs qui ont d'autres critères pour juger si l'espèce leur convient, si elle peut s'adapter au fond lagunaire, et si eux-mêmes peuvent s'adapter à sa présence. Dans la lagune de Venise, les pêcheurs qui se sont enrichis et se sont dédouanés moralement des destructions sur les fonds ne peuvent que contextuellement attribuer un terme négatif à une espèce dont l'abondance se révèle une manne providentielle. Pour l'espèce humaine, il s'agit de s'adapter au non-humain, ce que les pêcheurs réussissent parfaitement à faire en modifiant et adaptant leurs instruments de pêche, qui leur permettent la survie et le bien-être économique et social. P. Légié-Dupont (1995) a observé des phénomènes similaires en Charente-Maritime après l'introduction par mégarde, à la fin du XIX^e siècle, d'une cargaison d'huîtres portugaises qui prit racine, « *accueillie comme une manne par une multitude d'individus de condition pauvre : marins, journaliers, paysans. Ceux-ci furent à l'origine d'un nouveau groupe professionnel ostréicole. Ils s'établirent sur la rive opposée à celle des affineurs, à Marennes, à Bourcefranc-le-Chapus, et plus tardivement à Oléron.* ». « L'eldorado » qualifiait aussi bien cette arrivée de l'huître que l'arrivée de la palourde philippine chez les pêcheurs et néo-pêcheurs, car elles créent des ressources, des métiers, des raisons de s'enraciner dans le territoire.

Pour chacune des catégories, et à l'intérieur de celles-ci pour les individus, l'observation de la manière de se servir de la classification et de la nomination, pourrait dessiner les perceptions sur le traitement de l'altérité. Qu'elle soit ou non perturbatrice

des équilibres humains et non-humains, une espèce introduite accidentellement ou volontairement soulève des réactions contradictoires chez les populations locales et chez les scientifiques. Cependant, au sein de ces collectifs, les catégories d'invasif, de nuisible, ne s'élaborent pas de la même manière. Les administrateurs doivent répondre non à une acceptation personnelle mais à une contrainte administrative, dans laquelle la palourde est maintenant acceptée et où sa valorisation est primordiale. Un ingénieur du *Magistrato alle Acque* par exemple, s'oblige à adopter une neutralité officielle, mais peine à tracer la frontière entre indigénité et extranéité, la rendant d'autant plus floue :

« Mais évidemment qu'elle est invasive, mais c'est une question personnelle ? [*il rit*] Mais évidemment qu'elle est invasive ! Tout le monde sait qu'elle est invasive ! Tout le monde le dit qu'elle est invasive ! Mais ça moi je ne peux pas le dire, officiellement, ça ne convient pas à mon rang de le dire, non... ça a été une intégration lourde pour la lagune, mais elle est productive et en somme elle a fait beaucoup pour le secteur de la pêche, il y en a tellement qui se sont enrichis...

- Mais désormais elle est considérée comme indigène ?
- Non, non je ne crois pas qu'elle soit considérée indigène, non, mais tous ensemble nous cherchons les conditions pour la faire cohabiter avec la lagune, désormais elle est indigène de ce point de vue non ? Nous ne pouvons plus penser à l'éliminer, on ne peut pas envisager de l'éliminer. Mais si nous devons dire une chose : elle n'est pas autochtone, elle n'est pas autochtone, et probablement pendant plusieurs années elle ne le sera pas, mais maintenant elle est ici, c'est-à-dire que nous devons la garder, aussi parce que ce serait la révolution pour le cas où nous voudrions revenir en arrière. »¹⁰⁴

La législation, elle, privilégie les raisons économiques et a rapidement intégré l'espèce allochtone. Un des membres du GRAL qui a suivi de près toute l'intégration normative de la palourde nous en rappelle l'historique :

« La Région Vénétie en 1998 a pratiquement...[*il hésite sur le terme*] a donné la nationalité à la palourde philippine [...]. Une loi régionale dit que la palourde

¹⁰⁴ Venise 2009, 9 : «Mah, certo che è invasiva, ma questa è una questione personale ? [*ride*] Ma certo che è invasiva ! Lo sanno tutti che è invasiva ! Lo dicono tutti che è invasiva ! Ma io questo non posso dirlo, ufficialmente, non conviene a me dire questo, no... è stato un inserimento pesante per la laguna, però è produttivo e insomma ha reso molto per quanto riguarda il settore pesca, ci sono tanti che si sono arricchiti ...

- Però adesso è considerata come indigena ?
- No, no credo che venga considerata indigena, no, però stiamo tutti quanti insieme cercando le condizioni per farla convivere con la laguna, ormai è indigena da questo punto di vista, no ? Non possiamo più pensare di eliminarla, non si può pensar di eliminarla. Però se dobbiamo dire : non è autoctona, non è autoctona, e probabilmente per molti anni non lo sarà, però ormai è qui, cioè dobbiamo tenerla, anche perché ci sarebbe la rivoluzione, nel caso in cui si volesse tornare indietro. »

philippine, disons, ne doit pas être considérée comme une espèce allochtone, sinon elle ne peut pas êtreensemencée... parce que la normative communautaire interdit la semence d'espèce allochtone. Donc la Région Vénétie en 98 a confirmé le concept de la palourde philippine [*Il lit l'article 20 de la Legge regionale, 28 aprile 1998, n. 19 concernant l'attività d'aquaculture*]: « Sont à considérer indigènes [*ils ont utilisé ce terme incroyable, souligne-t-il*], les espèces de mollusques eulamellibranches qui par transplantation produite par l'homme, même à la suite d'essais expérimentaux conduits à une époque précédant la date d'entrée en vigueur de la présente loi, se sont installées de façon permanente et de façon à apporter un intérêt économique dans l'élevage et une exploitation. »¹⁰⁵

L'ingénieur du *Magistrato alle Acque*, tout comme le membre du GRAL, s'ils se plient à la nécessité économique et à la normative, gardent leur avis sur l'indigénéité (« ils ont utilisé ce terme incroyable »). En effet, les institutions, et les individus qui y travaillent et ont des opinions parfois divergentes, ne sont pas unanimes face à cette intégration et ne voient pas l'arrivée de la palourde comme « l'espèce juste au moment juste » comme l'écrivait la Province dans la présentation de son plan de pêche (PROVINCIA DI VENEZIA 2009). Certains biologistes, considèrent l'introduction comme une erreur, et reflètent ici une controverse tenace dans la communauté scientifique locale, controverse également alimentée pour des raisons politiques, que nous ne pouvons développer ici. Pour l'administration et les biologistes qui préparent les plans de pêche, la palourde philippine a disparu de la liste des espèces invasives, et aussi de celle des espèces allochtones : la loi régionale de 1998 le confirme justement. Un règlement de l'Union européenne de 2007 (EC n° 708/2007) a également inséré la palourde philippine dans la liste des espèces destinées à l'aquaculture « *sans l'obligation d'obtempérer à la procédure prévue pour les espèces allochtones* » (TUROLLA et al. 2008 : 31). Quant aux biologistes du Museum d'histoire naturelle de Venise, comme pour de nombreux auteurs, ils continuent à rejeter la palourde en la catégorisant dans les espèces allochtones (« ce qu'elle sera toujours pour nous » me dira un biologiste du

¹⁰⁵ « La Regione Veneto nel 98 l'ha praticamente, ha dato la cittadinanza alla vongola filippina [...]. Una legge regionale che dice che la vongola filippina, diciamo, non deve essere considerata specie alloctona, perché se no, non si potrebbe più seminare... perché la normativa comunitaria impedisce la semina di specie alloctone. Quindi la Regione Veneto nel 98 ha ribadito il concetto della vongola filippina [legge l'articolo 20 della Legge regionale, 28 aprile 1998, n. 19, concernente l'Attività di acquacultura]: « Sono da considerare indigene [*hanno usato questo termine incredibile, egli sottolinea, N.d.A.*] le specie di molluschi eduli lamellibranchi che per trapiantazione indotta artificialmente dall'uomo, anche a seguito di prove sperimentali condotte in epoca antecedente la data di entrata in vigore della presente legge, si siano insediate in forma permanente e tali da rivestire interesse economico nell'allevamento e sfruttamento da parte.... »

Museum, Venise 2009, 2). Ils considèrent, de façon plus générale, l'arrivée d'espèces exotiques comme un lourd facteur d'appauvrissement de la biodiversité¹⁰⁶. Sur le site du MSN de Venise, *Ruditapes philippinarum* figure toujours dans la colonne des trente quatre espèces allochtones actuellement monitorées, car le Museum n'a pas un intérêt économique ou politique à changer la catégorisation mais est dans une logique biologique, et se base sur une classification des sciences naturelles. En effet, il y a deux niveaux de lecture : écologique et biologique. Dans une perspective écologique, en suivant la définition de l'espèce allochtone, existe constamment une division pre/post introduction. Lors d'un séminaire public donné par le Museum pour les manifestations autour de 'L'Année de la biodiversité', la photographie de la palourde est présentée parmi les animaux allochtones, dans le rôle de la « fameuse palourde philippine, l'imitation de la palourde authentique » (« *la famosa vongola filippina, finta vongola verace* »¹⁰⁷). L'émission de cette opinion ironique sur une intégration législative passée en force sans consultation d'une partie des spécialistes des sciences naturelles, montre l'ampleur de la controverse qui subsiste entre la législation économique et écologique. Cependant, les biologistes (Venise 2010, 8), s'ils contestent l'attribution de la citoyenneté italienne à la palourde, doivent eux aussi se résoudre à sa présence. La réflexion ne porte plus sur la question du rejet ou de l'intégration de l'alien : l'alien est là, présent sur le terrain, il a « pris souche ». Il faut désormais apprendre à en gérer la reproduction et la récolte, et apprendre à continger ses prédateurs pour tirer parti au mieux de cette ressource, en essayant d'harmoniser les relations avec les espèces présentes dans l'environnement.

¹⁰⁶ Site du MSN de Venise, rubrique « *ricerca scientifica* », sous-rubrique « *specie alloctone* » : <http://www.msn.ve.it>, consultation, 25/09/2011. Voir en annexe. Les chercheurs ont recensé trente-trois espèces allochtones monitorées pour suivre leur interférence avec les espèces locales : parmi les sept nouveaux insectes, six crustacées, une araignée, deux algues, ce sont les mollusques qui sont les plus répandus (deux gastropodes et neuf bivalves, dont la *Ruditapes philippinarum*).

¹⁰⁷ Au péril de surinterpréter l'utilisation du terme « *finta* », nous pourrions peut-être utiliser les autres traductions possibles, qui utilisent une intentionnalité : la « comédie », le « simulacre », l'action de « faire semblant ».

III.7. Nommer, classer la palourde, pour dissimuler l'altérité

Un autre regard sur les palourdes actualise les propos d'Haudricourt sur « *Le comportement du jardinier envers l'animal [qui] est modelé sur son comportement envers les autres hommes* » (1962 : 49). Dans la lagune, les discours sur l'altérité de la palourde rejoignent les réflexions de Rémy et Beck (2008)¹⁰⁸ sur les attitudes mimétiques entre le traitement des animaux et celui réservé aux immigrés. Si le traitement des animaux et des humains est à comparer, selon Haudricourt, l'hypothèse émise ci-après est issue de l'enquête de terrain dans une atmosphère politique qu'il serait à même de développer plus profondément.

Nous avons évoqué la version de la légende sur les palourdes philippines nichées dans les eaux de ballast des navires. Cette version suggère chez certains interlocuteurs une association avec l'arrivée des immigrés clandestins à fond de cale, expériences vues ou entendues qui marquent la mémoire collective. Arrigo Cipriani, célèbre restaurateur de Venise, fait justement cette analogie entre les humains et les non-humains, lors d'une émission télévisée populaire :

« Il y a eu l'immigration aussi dans la lagune de Venise. Parce qu'il y avait les *caparossoli*, que nous avons mis ce soir au menu : ce sont les palourdes vraiment de la lagune de Venise. Le grand changement dans la lagune est venu de Marghera, de la grande cité industrielle née dans les années 20 et qui a déchargé dans la Lagune des tonnes de choses nocives, et puis à un certain moment, dans les dernières années, on a vu arriver un phénomène, qu'il y a eut aussi des palourdes importées, mais pas importées exprès, elles sont venues probablement au fond des navires, comme sont arrivées aussi des algues nouvelles. Nous, nous avons ici dans la lagune des palourdes immigrées, des algues immigrées. »¹⁰⁹

¹⁰⁸ Ce développement sur l'analogie entre immigration et traitement des espèces invasives se base sur des données du terrain, et pourront être discutées, invalidées ou validées ultérieurement. Ces dernières années en effet, la Vénétie est devenue un terrain sensible pour la question de l'acceptation des immigrés. Des protestations s'élèvent quant à l'accueil fait aux immigrés, pour une question surtout de déséquilibre économique dans le traitement entre immigrés et Italiens.

¹⁰⁹ *Mi manda Rai 3*, novembre 2010

L'achat récent de bars et commerces par des asiatiques en Vénétie comme dans toute l'Italie du Nord actualise les préoccupations concernant l'immigration en provenance des pays d'Asie. L'imaginaire lié aux Philippines, et au monde asiatique plus largement, est très fertile. À partir des années 1985, justement à l'époque de l'implantation des palourdes philippines, une légende urbaine circulait en Italie, que l'historien Cesare Bermanni a enregistré plus d'une douzaine de fois entre 1987 et 1991 : une famille milanaise avait passé ses vacances aux Philippines, et y avait acheté un petit chien. Un soir, ils avaient laissé leur enfant sous la garde du chien qui, au lieu de le surveiller, l'avait dévoré. Les parents apprirent alors qu'ils avaient rapporté « *un rat d'une race particulière, vorace, agressive, dangereuse, qui grandit aux Philippines* » (BERMANI 1991 : 199). Dans cette légende très diffusée, et ici dans la version racontée en 1987 à l'historien par un neurologue, le rat pouvait venir des Philippines ou de Thaïlande, pays tous deux aussi lointains, exotiques, inconnus et par conséquent lieux de projection de tous les fantasmes. Bermanni interroge un autre interlocuteur pour avoir une clé de compréhension de ces motifs mythiques : « *Peut-être s'ils l'avaient laissé dans son pays il ne serait rien arrivé ni à l'animal ni à eux-mêmes. Il me semble qu'il puisse y avoir une morale « verte » : il faut laisser chaque animal dans son propre environnement. Ici, de bon il devient méchant et même plus, répugnant, abominable* » (BERMANI 1991 : 203). Cette question de la transplantation d'un pays à un autre s'est aussi posée pour la palourde. Le vétérinaire retraité de l'ASSL, contraire aux transports d'espèces, donnera sa réponse proche de l'interlocuteur de Bermanni, en citant ce proverbe : « *moglie e buoi nei paese tuoi* » (« *femmes et bœufs de ton pays tu prendras* »).

Nous avons déjà présenté succinctement le marché aux poissons de Chioggia, connu par les locaux et vantés par les guides touristiques pour son caractère typique et traditionnel. La loi régionale de 1998, déclarant la palourde « indigène » (en nommant de façon générique les mollusques eulamellibranches) peut venir à la rescousse d'une incertitude identitaire pour l'enraciner, et pour que les poissonniers natifs continuent à écouler une marchandise qu'ils dénigrent par ailleurs. Mais une autre discorde, relayée par la Ligue du Nord, vient troubler le commerce des mollusques à Chioggia : il s'agit du conflit entre poissonniers enracinés dans leur ville et leurs nouveaux condisciples « aux yeux bridés ». Les immigrés chinois commencent en effet à y acheter des stands et les

*mognoli*¹¹⁰ mettent tout en œuvre pour les en empêcher. En avril 2010, un ancien directeur du marché et un poissonnier évoquaient pour moi cette crainte de l'arrivée des Chinois, et espéraient que l'administration communale arriverait à temps à « arranger un décret ou une proposition, combiner quelque chose pour les empêcher de se porter candidats à un poste de vente », comme un test d'italien par exemple¹¹¹. « Ce n'est pas du racisme », se défendaient-ils en cœur, « mais il s'agit de respecter les traditions locales, de défendre ce métier particulier : pour l'exercer, pour gagner la confiance de l'acheteur, du grossiste et du pêcheur, il faut être « natif d'ici » ».

L'arrivée effective des commerçants chinois au marché de Chioggia a fait naître une polémique en décembre 2010 entre les vendeurs autochtones, les *mognoli* : un des leurs aurait vendu son étal pour quatre fois son prix à un Chinois (le conditionnel est souligné car la vente s'est déroulée dans le secret). Certains l'acceptent, la plupart semblent très réticents¹¹² et mettent en avant leur identité culturelle menacée. Le titre d'une séquence télévisée « *Poissons aux yeux bridés au marché de Chioggia* » (« *Pesce con gli occhi a mandorla al mercato di Chioggia* ») transpose les caractéristiques physiologiques de l'être humain aux poissons. Cette représentation médiatique, diffusée dans le journal télévisé à une heure de grande écoute, joue sur l'analogie entre humain et non-humain. Faut-il être natif pour vendre du produit local, questionne le journal en substance ? Selon cette logique, un Chinois vendra du poisson forcément étranger. Les journalistes soulignent que ce n'est pas la concurrence qui fait peur aux *mognoli* autochtones, mais la fin d'une « *tradition antique* » : le comptoir de vente se transmet de père (ou beau-père) en fils (ou beau-fils) ; si l'héritage n'est pas familial, il se transmet par la vente à quelqu'un du « coin ». Un vendeur profite de la caméra pour attirer l'attention du Gouverneur de la Région, Luca Zaia, car « *Lui justement il doit nous protéger car le marché de Chioggia est à nous* » (« *Giustamente lui ci deve proteggere perché il mercato di Chioggia è nostro* »). Un autre déclare qu'il ne vendrait pas son banc à un Chinois même pour huit fois son prix, car « *Ici nous avons une tradition qui doit*

¹¹⁰ Métier essentiellement masculin à Chioggia. Dans le questionnaire inséré dans l'Atlas linguistique méditerranéen, la réponse du pêcheur à la terminologie du « poissonnier » est : « el bankaro » en dialecte et une note est rajoutée entre parenthèses : (*non è mestiere da donne a Chioggia*) : vendre du poisson n'est pas un métier pour femmes à Chioggia.

¹¹¹ La Ligue du Nord voulait déposer un amendement pour obliger les étrangers à passer un test de langues s'ils veulent ouvrir un commerce. *Il Corriere della sera*, 24/04/2010.

¹¹² TG1, reportage télévisé diffusé le 19 décembre 2010. En ligne : http://www.youtube.com/watch?v=X-Pdm8n1A_o (consulté le 05/07/2011). Il existe actuellement en Vénétie le courant « made in » appuyé par des décideurs politiques pour revitaliser la fabrication et consommation locales.

durere jusqu'à notre mort à tous » (« *Qui abbiamo una tradizione che deve durare fino a che moriamo tutti* »). Comment peut-on vendre, selon les Chioggiottes, du poisson « *nostrano* », si l'on est d'ailleurs, en l'occurrence de Chine ? Ce qui nous appartient, notre « propre » commence à se dissoudre dans la mondialisation. L'Union européenne d'ailleurs se mêle du local, en interdisant le poisson « *nostrano* » comme nous l'apprend un article qui relate une réunion d'informations à destination des vendeurs ambulants de poissons par l'Association des commerçants du marché (Amic) : « *Le poisson de notre territoire ? Selon la loi il n'existe pas* »¹¹³.

La territorialité et l'exacerbation de la dimension identitaire face à une espèce introduite (COLLOMB 2009 : 17) sont réutilisés par les partis politiques. En 2009, la *Fondazione della Pesca*, Fondation de Chioggia qui était à ce moment-là dirigée par un élu de la Ligue du Nord, avait institué une campagne de communication qui consistait en de grandes affiches sur les transports publics de Vénétie au slogan revendicateur d'une qualité locale : « *Le poisson de Chioggia à notre table. Ce qui vient de notre territoire est meilleur !* » (« *Il pesce di Chioggia sulla Tua Tavola. Nostrano è meglio !* »).

Si les poissonniers ne sont pas prêts à accepter un vendeur asiatique, immédiatement reconnaissable en tant qu'« étranger », c'est différent pour la palourde philippine qui se confond de plus en plus facilement, par son aspect, avec la palourde autochtone et qui conserve des signes d'exotisme seulement dans son nom. Des stratégies de dénomination et de classification scientifique et vernaculaire sont alors mises en place pour intégrer la ressource exotique dans la culture adoptive. Une des stratégies à disposition est le changement du nom d'origine contre un nom plus enraciné au territoire. Derrière cette dissimulation, il n'y a pas seulement une raison objective d'appartenance territoriale, mais une dimension symbolique de l'acceptation d'autrui.

¹¹³ « *Il pesce nostrano ? Secondo la legge non esiste. [...] Quindi anche le 'sardee de alba' diventano 'pesce azzurro del Mediterraneo'. Ma niente paura, in Italia, per fortuna la scappatoia c'è sempre : alle massaie lo si potrà sempre spiegare a voce* ». (*La Nuova* le jeudi 20 mai 2010)

III.8. De la philippine à l'« authentique » palourde : le parcours de l'intégration

Avant d'indiquer les différents noms d'emprunts de la palourde actuellement en usage sur le marché, il apparaît nécessaire de revenir sur l'histoire récente des dénominations vernaculaires et scientifiques des palourdes. Le journaliste Elio Zorzi se lance dans les années 20 dans un panégyrique de la corne d'abondance que représente la lagune, « *le plus gras et le plus riche garde-manger de poissons et de fruits de mer que l'on puisse imaginer* », qui « *oultre les grasses et pulpeuses huîtres, offre entre autres les très parfumés caparozzoli dal scorso grosso qui se trouvent sur les fonds pierreux ; les pissotti à la grosse et robuste coquille rougeâtre ; les délicats caparozzoli dal scorso sotil, qui préfèrent les bas-fonds sans algues* ».

Zorzi utilise les différents noms dialectaux pour les palourdes et le terme générique « *cape* », sous lequel on retrouve la plupart des coquillages. J'ai été surprise, lors de mon enquête, par le nombre de noms issus du terme générique *caparozzolo* attribués aux palourdes autochtones et allochtones, qui apporte une grande confusion entre les espèces, confusion amenant à des principes de différenciation ou d'assimilation. La coquille est le déterminant du nom, en italien comme en latin (*Tapes*, qui recouvre) ou dans les termes vernaculaires. Le terme italien *vongola* vient du latin *conchŭla*, diminutif de *concha* 'conchiglia', coquille (*Dizionario Garzanti* 1969 : 172). Pour les pêcheurs de la lagune, la palourde fait partie des « *cape* », c'est-à-dire tout ce qui a une coquille, et qui reste sur le fond à l'âge adulte. Selon un pêcheur de Burano de plus de soixante ans, la palourde fait partie de la famille des crustacés du fait de la présence de sa coquille (Burano 2010, 11). Une thèse en linguistique sur le dialecte de la région Vénétie (SANTE 1945-46 : 68) utilise comme générique pour tous mollusques bivalves, le terme « *kapa* », dérivé de « *cappa* », *cape*, *capot* : « *les pêcheurs chioggiottes appellent « capot » n'importe quel mollusque bivalve. Le mot vient de « cape »*»¹¹⁴. Le terme spécifique employé pour les palourdes est « *Kaparósolo : Venus rotundata – Linné. Mollusque bivalve assez arrondi et plus gros que la commune "kápa". Diminutif de*

¹¹⁴ « *i pescatori chioggiotti chiamano "kápa" qualsiasi mollusco bivalve. La voce deriva [da] cappa* ». « *Kaparósolo : Venus rotundata – Linneo. Mollusco bivalve alquanto tondeggiate e più grosso della comune "kápa". Diminutivo di caput – Rew. (1666) appunto per la forma tondeggiate della conchiglia. Cfr. Boe. (98) caparózzolo – Tom. (377) caparózzolo.* »

« caput » - Rew (1666) justement pour la forme arrondie de la coquille ». L'auteur fait ensuite référence au Boerio pour l'utilisation du terme *caparozzolo*, dictionnaire qui fait autorité et auquel nous nous reportons (BOERIO 1856 : 132). Il fixe les définitions correspondant aux différents *caparozzoli* (dans la deuxième colonne ma traduction en français) :

<p><i>CAPAROZZOLETI DE MARINA, Telline, Nome collettivo di alcune specie de conchiglie, le cui valve sono ricercate dalla Germania, ove se ne fa lavori di fiorami e di abbellimenti ; come presentemente se en fa anche a Chioggia e a Venezia.</i></p>	<p><i>Telline, Nom générique de quelques espèces de coquillages, dont les valves sont recherchées jusqu'en Allemagne, où l'on en fait des travaux de ramages et d'ornements, comme actuellement aussi à Chioggia et à Venise.</i></p>
<p><i>CAPAROZZOLO, s.m. T. de'Pesc. Nome che si dà a tre differenti conchiglie marine bivalvi, di due diversi generi come segue :</i></p>	<p><i>Nom donné à trois différents coquillages marins bivalves de deux genres différents comme suit :</i></p>
<p><i>CAPAROZZOLO DE MAR, Venere tonda, che fu detto dall'Abate Olivi Venus Erycina, ed è la Venus rotundata di Linneo ; la figura della quale è cordato-allungata, con de'piccoli solchi trasversi paralleli ottusissimi. Questa è rara.</i></p>	<p><i>Venere ronde, appelée par l'Abbé Olivi Venus Erycina, qui correspond à la Venus de Linné ; sa forme est cordée et allongée, avec des petits sillons transversaux parallèles très étroits. Celle-ci est rare.</i></p>
<p><i>CAPAROZZOLO DAL SCORZO SUTIL, Altra conchiglia bivalve del genere dei Soleni, detta dall'Abate Olivi (il primo che la pubblico) Solen callosus. Essa è d'una forma ovata molto compressa, con le valve sottilissime e pellucide, onde trasse il nome fra noi di CAPAROZZOLO SUTIL O DAL SCORZO SUTIL ; ed è commestibile.</i></p>	<p><i>Autre coquillage bivalve du genre des Soleni, appelée par l'Abbé Olivi (le premier qui la signala) Solen callosus. Elle est de forme ovale très plate, avec les valves très fines et translucides, elle porte entre nous le nom de CAPAROZZOLO SUTIL O DAL SCORZO SUTIL ; elle est comestible.</i></p>
<p><i>CAPAROZZOLO DAL SCORZO GROSSO, Altra conchiglia bivalve del genere delle Veneri, detta da' sistematici Venus decussata. Ha questa la figura ovale, un po'ventriosa. E' commestibile e se ne piglia in molta quantità.</i></p>	<p><i>Autre coquille bivalve du genre des Veneroides, dite dans la systématique Venus decussata. Elle est de forme ovale, un peu ventrue. Elle est comestible et on en récolte en grande quantité.</i></p>

Spécifiquement, les palourdes qui font l'objet de notre étude se rapprochent le plus des *caparozzoli dal scorso grosso* avec lesquelles nous le verrons il y aura collusion, confusion, assimilation et rejet.

Les diverses « coquilles » sont présentes dans toutes les lagunes et sur le littoral de l'Adriatique, où un dicton répandu du sud au nord nous indique le statut de la palourde au moins jusqu'à la fin de la Seconde guerre mondiale : « *povero chi la pesca, povero chi la vende, povero chi la mangia* » (« Est pauvre celui qui la pêche, pauvre celui qui la vend, pauvre celui qui la mange »). La palourde du littoral, la *bevarassa*, est d'ailleurs nommée *bevaresse* ou *pevarasse* dans la zone frioulane, vers Grado, et *poverasse*, ce qui dans l'acception actuelle correspond à *poverace* c'est-à-dire « pauvrettes ». Sur cette signification qui m'a été donnée par plusieurs personnes, on peut exprimer un doute, que je n'ai pas eu le temps de résoudre. En effet, Folena (1954) cite un texte de Savonarole « *Le capparace o vero peverate son mancho humide de le cappe* » qui indiquerait que le terme « peverate » était utilisé pour la forme oblongue qui ressemblait à un piment ; de plus, le Dictionnaire Boerio signale *pevarón de mar* ou *datolo de mar* attribué aux moules.

Palombi et Santarelli (1953 : 265) ont établi une liste des noms dialectaux utilisés selon les régions d'Italie dans les années 50 :

Ligurie	Vénétie	Vénétie Julienne	Toscane	Marche
<i>Arsella, Arsella nera</i>	<i>Capa tonda de mar, Caparozzolo dal scorso grosso, Pizzoti</i>	<i>Caparossolo, Caparozzole</i>	<i>Arsella nera</i>	<i>Concola</i>
Abruzzes	Lazio	Campanie	Pouilles	Sicile
<i>Concola</i>	<i>Capa incrocichiata, Arzella, Archello</i>	<i>Vongola, Vongola verace, Vongola di fango, Arsella nera</i>	<i>Camàdia, Congola, Ramarie</i>	<i>Cocciula masculina, Vongula</i>

Le nom de « *vongola verace* » utilisé en Campanie serait arrivé en lagune, selon un biologiste, dans les années 50 à 60¹¹⁵, lorsque la cuisine familiale et gastronomique a intensifié les emprunts de produits, recettes et façons de faire à d'autres régions, grâce aux voyages plus fréquents, aux échanges, et à la diffusion de la télévision dans les

¹¹⁵ Sur cette datation, il faudrait enquêter plus précisément, car les historiens Capatti et Montanari évoquent justement des échanges de recettes bien avant le XX^e siècle.

foyers. À la dénomination vernaculaire de *caparozzolo*, s'ajoutera alors pour la palourde locale vénitienne, l'appellation de *vongola verace*, « palourde authentique ». L'expression *vongola verace*, selon le dictionnaire de Tullio de Mauro est utilisée pour qualifier le genre *Tapes decussatus* (*Grande dizionario dell'uso* 1999 : 1088). Il est à noter que la palourde peut passer d'un genre à l'autre, même dans un seul discours, par l'utilisation simultanée du terme dialectal masculin « *caparozzolo* », et du nom italien, féminin, « *vongola* » (et ceci, peut-être, justifierait l'imputation d'hermaphrodisme dans les légendes).

Si la palourde a plusieurs noms vernaculaires, la nomenclature scientifique a également répandu l'usage des synonymes pour désigner les espèces d'animaux :

« En particulier *Chamelea gallina* est indiquée parfois avec les noms génériques des *Venus* (nom original) ou par *Chione* ; *Tapes decussatus*, la soit-disant "*vongola verace*" avec le nom de *Venerupis decussata* ; *Paphia aurea* avec les noms spécifiques de *Venerupis corrugata* (Gmelin in Linné, 1791), *Venerupis geographica* (Gmelin in Linné, 1791), *Venerupis pullastra* (Montagu, 1803) ; *Tapes philippinarum* avec le nom de *Venerupis semidecussata* (Kuroda & Habe, 1952). » (REGIONE VENETO 1990 : 31)

La palourde locale ou la palourde philippine peuvent donc se retrouver sous différents noms latins ou communs. L'uniformisation des noms de poissons et de mollusques selon le linguiste G. Folena serait un problème ancien de rapport entre lieu de diffusion linguistique et d'influence normative qui correspond à une ville, un centre culturel central (Florence et la Toscane principalement pour l'Italie) et les périphéries littorales qui utilisent un parler vulgaire (FOLENA 1964, 62-63).

Sur les étals des marchés au détail de Chioggia et du Rialto à Venise, les produits pêchés en mer Adriatique ou en lagune sont présentés sous deux noms : le nom commun en italien, suivant le décret du 31 janvier 2008 du *Ministero delle politiche agricole alimentari e forestali**, auquel souvent est adjoint le nom en dialecte vénitien, renvoyant à la culture locale. Posée à même les mollusques et poissons ou devant l'étal, une petite bannière ou un carton, parfois manuscrit, annonce le prometteur « *nostrano/a* » (« du pays », « de chez nous », « du terroir »), repère et garantie de provenance sinon de fraîcheur, gage de qualité pour tous les produits locaux (s'appliquant également aux

primeurs), que l'on peut aussi interpréter comme fabrication de l'authenticité (*figure n° 18, p. 228*).

Afin de l'acclimater aux yeux des consommateurs, on a valorisé son second nom latin, et elle est ainsi passée dans la législation du nom *Tapes philippinarum* au nom hybride *Tapes semi-decussatus* (*Venerupis semidecussata*, Reeve 1864). Il est assez difficile en lagune de rencontrer, même parmi des pêcheurs qui travaillent chaque jour avec le mollusque, des personnes qui ont une définition exacte ou tout au moins le « nom juste » pour désigner la palourde philippine. Une grande partie des pêcheurs ne se soucie guère du nom de l'espèce, ils la pêchent et la vendent, c'est pour eux l'essentiel ; ils continuent de l'appeler la « Filippinarum ». Au cours de cette recherche ethnographique, j'ai pu constater que l'espèce *Tapes philippinarum* semblait être l'une des rares à être nommée par son nom latin, même par les pêcheurs les plus anciens, qui, pour nommer les autres espèces utilisent en général le dialecte, ce qui est flagrant pour les gobies céphalotes (*Gobius cobitis*) pratiquement toujours nommées *gò*. Pour nombre de pêcheurs, elle est aussi la « *vongola nostrana* » puisqu'ils la pêchent dans *leur* lagune, de même que, nous l'avons vu précédemment, tant que l'activité économique peut leur être profitable, ils ne se soucient pas d'une classification en invasif ou non. Par mes questions sur les différents noms usités pour la palourde, certains apprendront que le nom scientifique utilisé est désormais exclusivement *Tapes decussatus* : ils regarderont alors attentivement le bloc de l'USSL, sur lequel la palourde est inscrite sous son nom latin, ou bien, pour les poissonniers, feront cette découverte en regardant l'étiquette du centre de dépuration où ils ont acheté leurs marchandises.

Les consommateurs par contre sont plus sensibles au nom sous lequel est présentée l'espèce qu'ils souhaitent cuisiner et incorporer. « Quel Vénitien achèterait un morceau de squalo pour son repas s'il était écrit « squalo » sur le carton ? » me demande un biologiste (Venise 2009, 2). Avec un nom comme *vitello di mare*, « veau de mer », le problème du dégoût symbolique est résolu. Le poisson devient alors comparable à un morceau de viande que l'on consomme ordinairement. Le biologiste poursuit dans l'importance nominale, cette fois-ci dans la constance qui garde intact une histoire : la coquille Saint-Jacques n'est plus « celle d'autrefois », mais les Vénitiens continuent à l'acheter car elle a conservé ce nom.

Se promener sur le marché aux poissons de Rialto ou de Chioggia permet de répertorier sur les étiquettes et de voir la palette de noms utilisés selon différentes intentions. Ainsi, parmi les différentes promesses gastronomiques, les très rares palourdes autochtones et les plus nombreuses palourdes philippines, sont annoncées avec leur même nom vernaculaire sur le cartel, car les deux espèces se retrouvent en tant que « *caparossoli* ». Mais si, auparavant, le nom de « *caparossolo* » en vénitien se suffisait à lui-même pour identifier les palourdes de la lagune, dans les filets étiquetés au nom du centre d'épuration-distribution, suivant la loi n°192 de 1977¹¹⁶, une autre indication donne le nom commun aux deux palourdes : « *vongola verace* » (« palourde authentique »), puis toujours sur l'étiquette apparaît le nom latin de la palourde philippine, *Tapes semidecussatus*, ou celui de la palourde autochtone, *Tapes decussatus*. Le marché nous propose donc pour elle trois noms différents et une indication d'origine géographique.

Au taxon « palourde » et à l'épithète « authentique », deux autres épithètes sont ajoutés pour distinguer les provenances et différencier la « palourde authentique philippine » et la « palourde authentique du pays » : « *vongola verace filippina* » et « *vongola verace nostrana* ». « Authentique » et « du pays » sont donc tous deux polysémiques : ils peuvent indiquer soit l'authenticité et la précédenance historique dans l'implantation, soit une tradition et une identité vénitienne que la Philippine peine à acquérir. Ces deux termes sont utilisés à la fois pour intégrer et pour rejeter l'autre, puisque leur signification est déterminée de manière contextuelle. Ces termes ne sont pas obligatoires. Un commerçant, un restaurateur, peuvent vendre la « palourde authentique » sans avoir à préciser son historique. Les termes de « *nostrana* » ou « *filippina* » ne sont aucunement obligatoires. La différenciation est appliquée si l'on veut vraiment enraciner la palourde dans le contexte vénitien, et à l'intention des connaisseurs. La plupart du temps en effet, le titre de « *vongola verace nostrana* » sera aussi attribué à la palourde philippine, puisque désormais elle est aussi « du pays ».

L'adjonction de l'épithète est significative : le terme « *verace* », signifiant « authentique », est une épithète que l'on rajoutait habituellement aux produits et culture napolitains. Une consultation de divers dictionnaires nous renseigne sur la

¹¹⁶ Ayant pour objet les « *Norme igienico-sanitarie per la produzione, commercio e vendita dei molluschi eduli lamellibranchi* », suite à l'épidémie de choléra qui sévit dans la baie de Naples en 1973.

terminologie et nous confirme l'adoption sémantique et sa légitimation académique entre les années 1998 et 2004¹¹⁷. Désormais, le nom commun « palourde authentique » est utilisé pour l'une comme pour l'autre espèce, comme le confirme le décret du 31 janvier 2008¹¹⁸ : dans la liste des dénominations en langue italienne des espèces commercialisées apparaissent bien parmi les mollusques bivalves, au nombre de soixante-deux, sous la dénomination de « palourde authentique », l'allochtone et l'autochtone. Ce décret attribue également à la palourde philippine deux noms scientifiques, *Tapes semi-decussatus* et *Tapes philippinarum*.

Pour certains habitants la palourde autochtone peut être aussi la « palourde originaire », pour d'autres elle est la « normale » (soit qu'elle est la plus courante, soit qu'elle s'oppose à « l'anormale » qui n'est pas nommée comme telle).

III.9. Enraciner l'altérité pour acter l'authenticité

Ces jeux de substitution ne sont pas inutiles et aléatoires, mais revêtent plusieurs fonctions. Ainsi, un biologiste déduit de ce changement nominal une volonté de ne pas effrayer les consommateurs :

« Certains maintenant veulent lui changer de nom, elle s'appelle *Ruditapes philippinarum* ; et puis, comme elle avait, disons, différents noms scientifiques, au début elle s'appelait *Tapes semidecussatus* ; c'est toujours la même bestiole, seulement par priorité on dit *Tapes philippinarum*, parce que messieurs Adams et Reeves en 1860, en tenant compte de ce qui a été décrit comme *semidecussatus* [l'avaient ainsi nommée...] mais au début pour ne pas impacter, choquer le marché, on a pensé, probablement des commerçants et puis divers ministères à l'appeler *Tapes semidecussatus*, parce que nous, nous avons le

¹¹⁷ Ed. de 1994 du Zingarelli *Vocabolario della lingua italiana*, di N. Zingarelli, a cura di M. Dogliotti e L. Rosiello, Zanichelli (1998 et 2004) ; *Grande dizionario italiano dell'uso* (1999).

¹¹⁸ Art. 1 « È attribuita la denominazione in lingua italiana alle specie ittiche indicate : nell'elenco allegato che costituisce parte integrante del presente decreto e che sostituisce l'elenco allegato al decreto ministeriale del 25 luglio 2005; [...] *Veneroida Veneridae* | *Tapes semidecussatus* o *Tapes philippinarum* | *Vongola verace* ».

decussatus, alors *decussatus-semidecussatus* [il le dit rapidement pour bien montrer que quelqu'un d'inattentif pourrait assimiler leurs noms]. Maintenant, quand on va au marché, on trouve *Tapes semidecussatus*, encore maintenant. Pourquoi commercialement, elle est appelée *semidecussatus*? L'appeler *philippinarum* impressionne, c'est comme dire « il y a trop de colombes, elles salissent, elles apportent des cochonneries, etc. Boum ! Tuons-les ». Non, il faut dire qu'elles apportent la salmonelle, qu'il faut les réduire, et puis, petit à petit, elles disparaissent, mais c'est seulement pour plaire à l'opinion publique que l'on fait ça [...] : donc elle s'appelle *Tapes semidecussatus* d'un point de vue commercial, ce qui veut dire que si, disons, un fonctionnaire de l'ULSS ou de la Police trouve un pêcheur qui aurait écrit sur son bulletin de remise, ou trouve sur le banc du poissonnier *Tapes philippinarum*, ils peuvent mettre une amende. [...] Et ce serait injuste de l'appeler « *verace* », parce que « authentique » est presque dialectal, parce que « authentique » veut dire « vraie palourde ».¹¹⁹

Par son cynisme, le biologiste révèle une nouvelle différence dans les manières de penser l'autre. Pour lui, authentique décrit la matérialité *autonome* du mollusque, soit *être une palourde* alors que pour les pêcheurs, et encore moins pour les consommateurs, cette condition d'être ne suffit pas pour être vrai. Elle doit essentiellement être une palourde de la lagune.

Le terme latin *philippinarum* ou l'expression « des Philippines » sont les signes résiduels de l'origine orientale et exotique de la palourde : le changement de nom permettrait de camoufler cette origine. Cependant, lorsqu'on évoque avec un

¹¹⁹ Venise 2009, 5 : « Qualcuno adesso vuole cambiare il nome, si chiama *Ruditapes philippinarum*, poi, perché aveva varie, diciamo, nomi scientifici, all'inizio si chiamava *Tapes semidecussatus*, e che è sempre la stessa « bestia », solo che per priorità si dice *Tapes philippinarum*, perché i signori Adams e Reeves nel 1860, rispetto a quando è stato descritto dopo come *semidecussatus*, [...] Però all'inizio per non dare l'impatto, lo choc al mercato, si è pensato, probabilmente commercianti più anche con i vari ministeri, di chiamarlo *Tapes semidecussatus* perché noi avevamo il *decussatus*, quindi *decussatus-semidecussatus* [lo dice rapidamente per dimostrare che qualcuno poco attento potrebbe confondere i loro nomi, N.d.A.]. Adesso se uno va al mercato, trova *Tapes semidecussatus*, anche adesso. Perché commercialmente viene chiamato *semidecussatus* ? Chiamarlo *philippinarum* impressiona, è come dire « i colombi c'è né sono troppi, sporcano, portano schifezze, ecc: boom, uccidiamoli ». No, bisogna dire che portano la salmonella, che bisogna ridurli e poi, un po' alla volta, spariscono, ma questa è solo per l'opinione pubblica le cose così [...]: quindi si chiama *Tapes semidecussatus* al livello commerciale, cioè se uno, che ne so, funzionario della ULSS o uno di Polizia trova un pescatore con scritto *Tapes philippinarum* sulla bolletta di consegna o al banco del pesce, possono dare la multa. [...] E sarebbe improprio chiamarla *verace*, anche perché « *verace* » è già quasi una cosa dialettale, perché « *verace* » vuol dire « vera vongola » e quindi, però si intende come vongola *verace*, perché è stato preso in italiano, il *Tapes decussatus*, punto. Qua si chiama « caparozzolo dal scorso grosso » e quindi è un'altra cosa, questo fa parte della cultura. L'Italia è stata unita solo nel 1860, e ci sono delle specie ittiche che ancora adesso, a distanza di 50 chilometri, l'uno dall'altro, cambiano nome. »

consommateur ou un vendeur celle qui est « du pays » (*nostrano*), c'est immédiatement l'autochtone, *Tapes decussatus*, qui est rappelée à la mémoire, avec envie et rancœur, étant donné ses qualités organoleptiques et sa rareté, que « l'autre », opposée à la « nôtre » n'a pas réussi à atteindre. Si donc pour la majorité des personnes, il est suffisant d'apposer le suggestif « nostrana » pour que la palourde philippine soit perçue comme un produit typiquement local, l'expert, non dupe de cette mystification, refusera souvent cette dénomination et demandera la palourde qu'il considère comme appartenant vraiment au territoire, donc *Tapes decussatus*, ou alors celle de mer, *Chamelea gallina* ou *Venus gallina*, qui, selon lui, exclut le risque d'avoir grandi sur les fonds vaseux et troubles proches des zones industrielles.

Conclusion

Qui aurait soupçonné que la palourde puisse être si féconde en légendes ? Que cet animal révèle une capacité et un besoin de raconter des histoires ? Son explosion biologique en un laps de temps court a provoqué des étonnements devant ses caractéristiques physiologiques et comportementales, étonnements qu'il s'agissait de mettre en mots. Dans ce chapitre nous avons vu comment les biotechnologies et la politique, en voulant modifier les écosystèmes, certes dans le cas qui nous intéresse afin de diversifier les ressources aquatiques destinées à la consommation humaine, usent de leur pouvoir sans en mesurer véritablement la portée, car trop de paramètres vitaux sont mouvants et incertains. Qui plus est, il ne s'agit pas simplement d'une boucle prédateur/consommateur qui tournerait en vase clos, mais ces expérimentations entraînent des micro-changements à tous les stades de la vie humaine et non-humaine, en lagune, sur le littoral et sur un territoire bien plus large. Ces modifications des collectifs avec la nouvelle palourde se construisent « avec » la lagune, et non « dans », comme nous l'avait précisé un administrateur du *Magistrato alle Acque*, car cette lagune habitée est considérée comme un ensemble vivant qui intègre et rejette lui-même des

éléments étrangers. C'est au sein des différents collectifs, en union avec eux, que les palourdes invasives vont amener à la réinvention d'un langage d'appropriation ou de rejet, en leur qualité de palourdes envahissantes, dérangeantes ou bénéfiques.

Nous avons entendu les différentes qualifications qui sont attribuées aux deux palourdes pour opérer une sélection sinon matérielle du moins symbolique entre deux espèces voisines. Espèces identiques, quasi similaires (« il faut même avoir l'œil aiguisé pour les distinguer » dira un biologiste), elles se vivent dans la différence de la provenance et de l'intention. La série de distinctions opérées a été restituée par les interlocuteurs en partie sous forme de sensations. La palourde philippine est dotée de multiples comportements agressifs, transgressifs, transfrontaliers. Elle mange les autres, elle leur transmet des maladies, des parasites. Elle établit une frontière mouvante qui appelle une redéfinition constante. Elle-même est mobile sur cette frontière, amenant les habitants du littoral à se mouvoir eux-aussi alors que, nous l'avions vu précédemment, ils se disent soudés au sol, à leur sol, par un déterminisme que même la palourde dans ses humeurs vagabondes (bien que physiologiquement fixe à l'âge de sa maturité), n'aurait pu réinterroger sans son abondance extraordinaire.

Dans les questionnements posés par l'identité de la palourde et son appartenance territoriale, nous avons cherché à donner à voir les processus de l'acceptation ou du rejet de l'autre, différent parce qu'étranger, humain ou non-humain, l'importance d'être « natif » pour sa propre légitimité et les moyens que se donnent les habitants pour stabiliser, grâce à la plasticité des représentations, un monde local en mouvement perpétuel. Les invasions posent en effet la question des origines : dans cette opposition observée sur le terrain entre administrateurs et pêcheurs, ces derniers sont considérés comme ayant une identité propre, porteurs d'une altérité qui doit être mise à distance. À travers les légendes d'arrivée de la palourde et la capacité à les exploiter, les hommes réveillent le besoin d'établir des frontières entre palourdes, mais également entre voisins, d'une région à l'autre. Cependant, dans ce rapport à l'altérité, les différentes approches et perspectives biologie/sciences sociales nous amènent à être prudente sur l'utilisation des termes d'indigénat et des interprétations trop catégoriques, notamment dans le rapprochement entre immigration humaine et colonisation d'espèces animales.

La catégorisation dans un système classificatoire scientifique permet difficilement l'introduction dans une structure rigide d'un hybride. Un chemin parallèle

a été offert à la palourde par l'intégration législative. Nous avons vu que la palourde, autochtone ou philippine, se fait aussi appeler en dialecte « *caparozzolo* », ce qui permet d'inscrire le produit dans un territoire bien identifié. Pour adopter la palourde « fac-similé » tout est dans l'illusion : le « presque dialectal » du terme « verace » peut aussi servir d'argument frontière pour rejeter la palourde philippine. Si nous regardons les menus des restaurants qui proposent des palourdes sautées ou des *spaghetti* aux palourdes, on observe une différence dans le terme utilisé, dont un effet est escompté sur le consommateur. Annoncer au menu le *caparozzolo* doit « donner de la typicité au produit » et indiquer « qu'il s'agit de la nôtre », selon un interlocuteur administrateur. En marque de distinction on peut aussi appeler la palourde *vongola verace*. Un serveur de restaurant explique l'usage d'« authentique » par un commentaire alléchant : « 'Verace' veut dire que ce sont les meilleures ».

Pourtant, sans une traçabilité matérielle de la palourde, à ce stade là « authentique » n'a plus que le sens symbolique que l'on veut bien lui donner : les vénériculteurs, d'après ce que l'on peut lire dans les listes d'inscrits dans les coopératives, élèvent tous des palourdes authentiques, *vongole veraci*, que les mollusques logés dans le sable des concessions soient philippins, vénitiens ou tunisiens.

Cahier d'illustrations chapitre III



Foto 1 - Tapes decussatus (vongola verace "nostrana").



Foto 2 - Tapes philippinarum (vongola verace "filippina").

Figure 14. Photographies des deux palourdes, extraites du *Manuel d'élevage* (PAESANTI, PELLIZZATO 2000 : 8)

Elles sont toutes deux nommées « palourde authentique » mais l'une avec l'additif « nôtre » et l'autre « Philippine ». On y voit nettement les deux siphons, séparés ou attachés selon l'espèce.

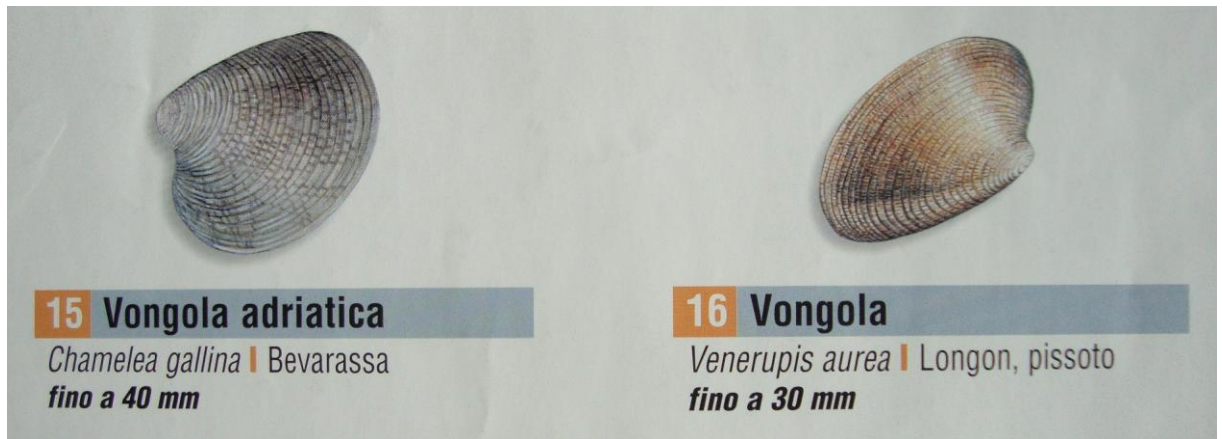


Figure 15. Dessins de l'affiche de la Province de Venise représentant la *vongola adriatica* et la *vongola*.

Dessin n° 15, Palourde de mer *Chamelea gallina*, *Bevarassa* en dialecte, coquillage représenté gris clair à stries horizontales, et quelques verticales ; Dessin N° 16, Palourde, *Venerupis aurea*, *longon* ou *pissoto* en dialecte, coquillage représenté couleur chair, à stries horizontale.



Figure 16. Dessins de l'affiche de la Province de Venise représentant la *vongola verace* et la *vongola filippina*.

N° 17, Palourde authentique, *Tapes decussatus*, *Caparossolo dal scorso grosso*, coquillage en forme de cône, de couleur chair, avec des stries et tâches verticales blanches et noires ; N° 18, Palourde philippine, *Tapes philippinarum*, *Caparossolo filippin* en dialecte, coquillage noir lustré, à stries verticales. Ce terme en dialecte est fixé par l'institution provinciale, je ne l'ai pour ma part que très peu entendu sur le terrain.

De nombreuses affiches réalisées par la Direction à la chasse, pêche et police de la Province de Venise présentent les différentes espèces aquatiques, ainsi que les oiseaux et les petits mammifères de la lagune. Ces affiches, distribuées gratuitement par la Province, se retrouvent dans nombre de bureaux de coopératives, ainsi que dans des restaurants. Elles m'ont en général été présentées comme élément décoratif plutôt qu'en tant que planches didactiques. La classification des espèces aquatiques présentes dans la Province se fait selon les quatre différents habitats : M1 (Poissons) et M2 (Mollusques et crustacés) pour les animaux vivants en

« Mer et lagune » ; F1 pour ceux habitants les « Fleuves et lacs ». Les espèces sont numérotées. Sous chaque dessin, sont indiqués les différents noms : nom commun, suivi du nom en latin, et, séparé par un trait, le nom en dialecte vénitien, puis la taille. Les informations sont succinctes mais permettent de reconnaître, en théorie tout au moins, l'espèce.

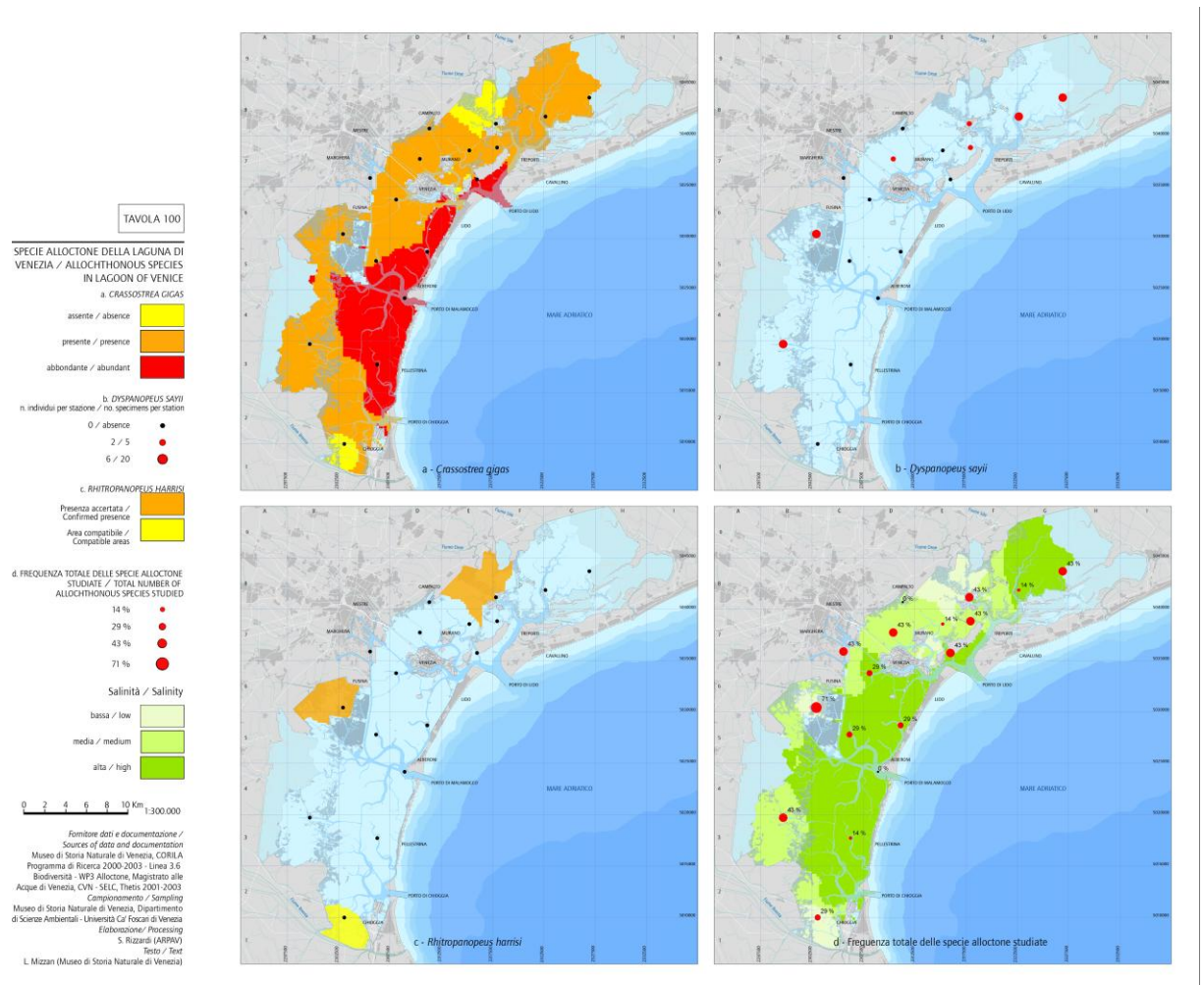


Figure 17. La table 100 de l'Atlas de la Lagune de Venise recense la distribution de deux espèces alloctones, les crabes *Crassostrea gigas* et *Rhitropanopeus harrisi*.



Figure 18. Palourdes *Tapes semi-decussatus* au marché de Chioggia, février 2010.

Elles sont présentées dans le filet du centre de dépuraton, et identifiées comme « nôtres » grâce au cartel manuscrit et détrempe.

« Il regardait maintenant les nombreux petits crustacés ; les couteaux qu'on ne doit manger crus que si l'on est à jour avec ses vaccins contre la typhoïde ; et toutes ces autres menues délices.

Il passa devant les étals, s'arrêtant pour demander à un vendeur d'où venaient ses palourdes. C'était d'un bon endroit, où il n'y avait pas d'égouts, et le colonel s'en fit ouvrir six. Il but le jus et détacha la chair au ras de la coquille, avec la lame courbe que l'homme lui avait donnée. »

(HEMINGWAY [1950] : 220)

Chapitre IV. Manger la palourde pour mieux gérer l'altérité

Introduction

Les stratégies discursives développées pour adopter nominalement la palourde philippine nous conduisent maintenant à évoquer une des finalités : l'incorporation de ce mollusque étranger, à travers l'acte de manger comme assimilation corporelle des qualités d'un aliment dans un ensemble de pratiques et représentations. Les historiens A. Capatti et M. Montanari, s'appuyant sur des livres de recettes publiés à partir du XIV^e siècle, dessinent une carte de l'identité culinaire de l'Italie où les confluences et influences des produits identifiés localement sont nombreuses. Les mets, recettes et manières de table se transmettent, se comparent, s'échangent « *dans une perception verticale de la péninsule [...] toutefois modifiée par l'opposition est-ouest, particulièrement importante en ce qui concerne les poissons, souvent à l'origine d'une confrontation entre les deux mers qui dessinent la péninsule du nord au sud* » (CAPATTI, MONTANARI 2002 : 40). À ces périodes d'échanges succèdent au XVII^e siècle des périodes de régionalisation des produits et des recettes.

De même que dans le reste de l'Italie, les goûts et habitudes alimentaires des Vénitiens ne sont pas figés dans le temps et dans l'espace, mais sont au contraire perméables aux découvertes des mets de multiples provenances. Dans cette république maritime carrefour d'échanges culturels, les techniques et les produits nouveaux étaient importés, intégrés, métissés avec une facilité apparente : les épices de l'Orient étaient mêlées au gibier de chasse des paludes et au riz des rizières de la vallée padane, les poissons aux légumes des potagers insulaires. Un exemple d'hybridation culinaire souvent cité par les historiens et par mes interlocuteurs résulte d'un événement malheureux : le naufrage de Piero Querini en 1432 dans les îles de l'archipel Lofoten en Norvège (BIRRI, COCO 1997). Le navigateur vénitien y découvrit l'importance de la morue (*Gadus morhua*) dans la culture alimentaire locale. Il importa à Venise le poisson et les techniques de séchage et de salaison. La morue y prit deux noms différents selon

sa phrase de traitement : *stoccafisso* lorsqu'elle est séchée ; *baccalà* lorsqu'elle est salée. Cuisinée selon trois modes différents selon les villes et rattachée par le nom de la recette au lieu (« *alla vicentina* », etc), elle a rapidement été érigée en emblème de l'identité culinaire vénitienne. Actuellement plusieurs confréries se réunissent pour le célébrer, comme, nous le verrons ensuite, sont également célébrées les palourdes philippines dans le Delta du Pô.

La consommation alimentaire des fruits de mer et poissons en tant que composante d'une identité sans cesse en recomposition signe à l'extérieur l'appartenance à un groupe social. On pourrait s'attendre à une forte consommation à Venise de ces produits. Pourtant, leur consommation n'est pas seulement une affaire de disponibilité, de proximité de la ressource. Par exemple, l'étude récente des médecins G. Levedianos et F. Brocadello sur les habitudes alimentaires de Pellestrina montre une préférence pour la viande (à l'exception de l'usage des consommateurs de plus de soixante cinq ans). Les vénériculteurs de Goro me dirent aussi que la consommation de la viande était préférée à celle des mollusques et à celle des poissons dans une moindre mesure. Les palourdes et les moules, principalement, se consommaient par les pêcheurs pendant la *Sagra* essentiellement. Ils en mangeaient aussi à leur domicile, de deux à sept fois par an. La raison invoquée dans le Delta du Pô n'est pas le risque d'une toxicité ou d'une épidémie, mais bien plutôt la proximité quotidienne avec de grandes quantités de ce produit¹²⁰. Ils comparent cette saturation de la palourde par le trop-plein de contacts manuels ou visuels, et se voient comme un cuisinier qui, après avoir passé toute la soirée aux fourneaux, ne rêverait qu'à d'autres plats que ceux préparés par lui.

La proximité de la mer, de la lagune, et donc d'un approvisionnement facilité en poissons et fruits de mer frais, n'empêche donc pas que la consommation de viande soit majoritaire ou que le poisson dont se fournissent les restaurants soit congelé, le marché de gros vendant plus le poisson frais pour l'exportation. En ce qui concerne la palourde, l'obstacle à cette consommation, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, vient du fait qu'elle ait souvent été considérée comme dangereuse, voire insalubre. La dépréciation pour la « nourriture vile » décrite par G. Olivi a été fléchie au gré des découvertes scientifiques sur les bienfaits des oligo-éléments mais reste vivace à cause de la fragilité de ces mollusques filtreurs soumis à des pollutions diverses de l'eau et à leur mode de

¹²⁰ De plus nombreuses données de terrain pourraient dans ce cas-ci révéler d'autres motifs.

consommation qui exige une grande fraîcheur de l'animal. Les étiquettes de confection de palourdes, destinées à la traçabilité du produit, portent désormais des recommandations : elles doivent être consommées avec modération par les personnes aux estomacs fragiles et par les femmes enceintes.

Qui plus est, la palourde dans la lagune de Venise n'est pas un quelconque fruit de mer, un quelconque produit issu des eaux lagunaires. Elle est unique, singulière, pour tout ce qu'elle porte en elle de valeurs et de projections et ne peut donc s'incorporer facilement, même dépurée/épurée. Nous allons voir dans ce chapitre les différentes opérations, ensemble de pratiques et de mises en condition physiques et émotionnelles, qui permettent de l'ingérer en minimisant les risques, non seulement sanitaires mais législatifs et symboliques. Avant de consommer la palourde philippine, simplement ou dans un plat élaboré, il faut avant tout élucider un certain nombre de questions d'ordre réel ou imaginaire¹²¹.

IV.1. L'incorporation de la palourde : manger l'immangeable

« *Il n'est rien de délicieux comme de manger des Clovisses vivantes, arrachées aux rochers du phare de l'étang de Thau, quand on a sur la tête, un jour d'hiver, le soleil de la Méditerranée, et dans le cœur la gaieté de ses vingt ans !* », écrit le naturaliste Louis Figuier (1866 : 348). L'acte d'incorporation fait partie d'une mise en scène du mangeur dans un temps et dans un espace particulier à propos desquels nous pourrions multiplier les citations d'écrivains italiens ou étrangers. Il s'agit parfois de textes dithyrambiques, tel le roman de Mario Soldati dans lequel il s'enflamme pour des palourdes sautées (« *Ah ! La suave mélodie des coquilles remuées et entrechoquées, tandis que Scarso les sert.* » ([1981] 2009 : 40)) ; dans un roman de Marguerite Duras, les

¹²¹ Se retrouvera-t-elle sur la liste des propositions culinaires concoctée par les « *Invasivores* » ? Essentiellement composé pour l'instant de membres américains, les *Invasivores* abordent les espèces invasives sur le sol américain sur un mode ludique de consommation. Voir le site : <http://invasivore.org> (consultation le 10/10/2013)

palourdes cuisinées en sauce, spécialité gastronomique de l'héroïne, servent à sa vengeance amoureuse (« *Je suis fou des pâtes aux vongole, expliqua Ludi à Jacques, il y a de ça dans sa décision de tout donner à ces vieux-là.* » [1953] 2007 : 45).

Certains personnages, à l'opposé, traduisent la méfiance. Nous avons cité en exergue l'inquiétude du personnage d'Hemingway, le colonel Cantwell baguenaudant au marché du Rialto, qui est proche des craintes soulevées par l'ingestion des palourdes encore aujourd'hui. Donna Leon, une romancière américaine, campe une de ses intrigues de roman noir dans le milieu des pêcheurs de palourdes. Les deux policiers vénitiens qui enquêteront sur un double meurtre évoquent en gourmets leur palourde d'autrefois, celle qui confère au passé sa patine et son aura : « *Elles me manquent parce que je suis Vénitien et que j'ai grandi avec, comme vous disiez. Mais à l'époque, elles n'étaient pas empoisonnées. Je les aimais, j'adorais en manger, j'adorais les spaghettis aux palourdes de ma mère ou sa soupe de poissons. Mais maintenant que je sais ce qu'il y a dedans, je ne peux plus en manger.* » [LEON [2001], 2005 : 104]

L'un des obstacles les plus persistants à l'ingestion des mollusques est la perception de la pollution, corroborée par des études, chiffres, statistiques, ou bien constatée visuellement, ou encore seulement entendue. Dans les années 50, la présence des égouts était un fait notable et visible. Leur écoulement directement dans les canaux a désormais été endigué par l'installation de tuyaux d'évacuation qui aboutissent à des dépurateurs installés pour certains sur la terre ferme. Cependant, les diverses pollutions plus pernicieuses et invisibles persistent. De surcroît, l'introduction de la Philippine qui se complait près des zones industrielles et la pêche abusive qu'elle a induite complexifient encore depuis les années 80 cet acte de *manger une palourde* qui est devenu pour certains *manger l'immangeable*. Il est donc nécessaire de trouver un biais à la consommation de la palourde suspectée d'être polluée, mais également « moins bonne », « plus caoutchouteuse », « qui fait mal au foie si on en mange trop », dans une comparaison constante avec la première. L'incorporation ne va pas de soi : elle doit prendre en compte à la fois le goût alimentaire de l'individu, la pollution de l'eau, le climat politique et répressif dans lequel est acquis la palourde et la confiance que l'on peut accorder au vendeur quant à la sûreté de sa filière de dépuración. Avant l'arrivée de la palourde philippine, manger une palourde était un acte de distinction sociale : de pauvreté si l'on était de classe populaire et que l'on obtenait la palourde par rapine ou

troc, de richesse si l'on était de classe supérieure et qu'on la dégustait au restaurant, le passage financier lui conférant un marquage qui l'ennoblissait.

La description peu flatteuse qu'un vétérinaire retraité me fit au cours d'un déjeuner, de l'aspect, de la nature et de la consistance de la nouvelle palourde est peu ragoûtante :

Les palourdes dégorgeaient en cuisant une pâte orangée qu'elles avaient pris dans les fonds pollués de Porto Marghera. « *Verace* » implique la saveur de la lagune, un goût différent [*il fit un parallèle sexuel en comparant une femme de Pellestrina et une de Jesolo, sur le littoral nord*], ça a une saveur un peu brute, surtout pour les *longoni*, et pour les *vongole dal scorso fin*. Les Philippines sont plus dures, il ne faut pas trop les cuire sinon elles deviennent comme du chewing-gum américain. Il faut les cuire juste à la vapeur, pour enlever les toxines.

Si la présence de la « pâte orangée » suintant du mollusque ne m'a été rapportée que par le vétérinaire retraité, il est vrai que le goût et la chair des deux palourdes sont la plupart du temps nettement différenciés. Les palais doivent être connaisseurs et sensibles car les deux siphons unis ou séparés qui distinguent les deux palourdes lorsqu'elles sont vivantes se collent en cuisant, rendant quasiment impossible le discernement à l'œil nu, même par un expert. La différenciation organoleptique est-elle alors seulement de l'ordre de la représentation ? De nombreux pêcheurs, parmi les plus âgés, jugent la palourde philippine difficile à mastiquer (le chewing-gum est toujours cité en comparaison), tandis que les plus jeunes et certains biologistes et administrateurs sont moins dépréciatifs à son encontre et avancent même une hybridation qui la rendrait plus comestible maintenant, une hypothèse d'hybridation sous laquelle pourrait se dessiner un intéressement, comme nous le verrons plus avant.

Étant donné qu'il est difficile parfois d'identifier nettement les deux palourdes et que, par ailleurs, on ne sait pas laquelle a été pêchée dans les zones polluées, toutes deux subissent une « *association purement conceptuelle* » (FISCHLER 2001 : 74) entre la zone industrielle et la palourde, association qui suffit à dégoûter. La contamination symbolique se propage aussi aux autres espèces de palourdes, jusqu'à celles de mer parfois, « qui n'ont rien à voir dans l'histoire ». Victimes de ressemblances, « même les

bonnes sont incriminées » m'affirma un poissonnier de Chioggia, qui devait sans cesse tranquilliser ses clients.

De fait, la consommation des palourdes à Venise est devenue une manière d'éprouver son éthique personnelle, selon le rapport que chacun entretient avec le mollusque et avec le milieu dont il provient. Plus généralement, la consommation de fruits de mer a toujours alimenté la suspicion, quelle que soit la région. Un professeur de biologie sicilien, lors du déjeuner composé de *spaghetti alle vongole* et de poissons qui nous fut servi dans l'hôtel-restaurant où se tenait le séminaire d'économie sur les palourdes en 2010, proclama à notre table qu'il ne mangeait jamais de fruits de mer à cause de tous les immondices déversés dans l'eau. Ceux-ci formaient des îlots au large de la Sicile avec l'accumulation des déchets flottants, poubelles urbaines jetées à l'eau et dérivant dans les courants marins. Les professeurs florentins qui se purléchaient les babines devant leurs assiettes bien garnies, heureux de se retrouver dans une ville littorale pour déguster la ressource locale, s'en trouvèrent dépités. Dans une approche comparative de l'imaginaire du mangeur de mollusques, nous aurions matière à élargir à d'autres régions, mais pour notre recherche nous nous en tiendrons à la perception locale de personnes qui connaissent la réalité des faits en lagune et se sont donc forgées une opinion par l'expérience directe et sensible.

Tout d'abord, tentons de cerner ce que les abords des zones industrielles représentent pour les Vénitiens. Selon les biologistes, il est un fait avéré que les palourdes philippines grandissent plus vite et de façon plus volumineuse dans les environs des zones industrielles. Nous avons précédemment évoqué les « palourdes à la dioxine » pêchées dans les environs immédiats de Porto Marghera. Cette expression faisait la une des journaux entre la fin des années 1990 et le début des années 2000 et persiste toujours dans les discours. Un ancien pêcheur de Pellestrina devenu poissonnier se souvient qu'il se rendait avec son père jusqu'au mois de décembre vers Porto Marghera et sous « l'arc » car l'eau y était bien plus chaude et certaines espèces, comme le gobie céphalote, pouvaient s'y pêcher jusque tard dans la saison. Le désavantage certain de cette pêche dans ces lieux était la qualité médiocre des poissons qui mettait alors en doute la qualité de l'eau : « Il doit y avoir eu de la pollution car dans

n'importe quel autre endroit de la lagune on ne pêchait pas du poisson difforme. Là, les *gò* étaient tordus, défectueux »¹²².

Et, en effet, depuis quelques décennies, la pollution des fonds avoisinants les usines est révélée de façon éclatante. Un procès fut intenté de 1998 à 2001 contre les entreprises chimiques Montedison-Enichem, suite au taux alarmant de décès parmi les ouvriers de Porto Marghera. Le chef d'accusation était : « *massacres d'ouvriers chargés du chlorure de vinyle monomère, désastre environnemental et contamination du cycle alimentaire* ». Mais pour atténuer ces accusations, les accusés déclarèrent que les palourdiers polluaient plus qu'eux ne l'avaient jamais fait, car ils vendaient le produit pêché dans les zones interdites. On peut lire à ce titre par exemple l'article publié dans le *Gazzettino* le 1^{er} février 2001, dans lequel le défenseur de l'Enichem soutient que le « *danger pour la lagune ne dérive pas des métaux lourds et des micro-polluants* » mais de l'introduction de *Tapes philippinarum*, « *choix défini « dévastant »* » et de l'activité de pêche qu'elle génère, qui provoque un remaniement constant des fonds et des dommages irréversibles d'un point de vue écologique¹²³.

Si la présence de l'arc de Porto Marghera symbolise la dangerosité des industries présentes et la pollution des sédiments, elle participe cependant d'un « bricolage » conceptuel entre la pollution et la pureté de l'eau. Les seiches pourraient être un contre-exemple de la peur de la pollution. Nées au fond de la lagune, près des marais de la bordure est, elles remontent en été vers la mer, que beaucoup d'entre elles n'atteindront pas, car elles sont guettées par les Vénitiens friands de cette bestiole, qui les prennent en nombre et les congèlent vivantes avant leur consommation. Des pêcheurs dilettantes interrogés en juillet 2009 sur les quais de Venise, alors qu'ils attendaient la petite seiche attirée par l'éclairage public ou personnel, élaboraient une théorie sur la chair de ce mollusque céphalopode, qui, bien que né dans les abords de Porto Marghera et se propulsant ensuite dans des eaux peu saines, ne peut pas être pollué : pour se dépurer de ses toxines, il est pourvu d'un ingénieux système de traitement interne, ce qui le rend

¹²² Pellestrina 2011, 19 : « *là giustamente l'inquinamento ci deve essere stato, perché in nessuna parte della laguna si pescava il pesce mal formato [...] anche dei gò storti, difettosi* ».

¹²³ Le *Gazzettino* du 06/03/2001 reporte que la veille, dans le cadre du procès, une nouvelle analyse est réalisée pour mesurer la dioxine, les hydrocarbures et les résidus chimiques des abords des usines. J'é mets l'hypothèse que l'expression au départ journalistique de « palourde à la dioxine » n'est pas due seulement à la pollution des usines, mais pourrait également dériver de l'accident qui s'était produit dans une usine de Seveso, laissant s'échapper en 1976 un nuage de dioxine qui se répandit sur la plaine lombarde.

supérieur aux autres animaux marins, dont les mécanismes me parurent cependant mystérieux. Je me posais une question naturaliste : la petite seiche est-elle polluée ou non ? Je confrontais ces savoirs vernaculaires (ou bien invention récente) concernant le cycle de contamination et de dépollution des animaux marins aux savoirs d'un biologiste, pour émettre l'hypothèse que la seiche était si appréciée qu'elle ne pouvait pas être entachée de pollution et qu'il en allait de même pour les mollusques filtreurs¹²⁴, selon l'adaptabilité des discours.

Nous pourrions entrevoir cette perception variable de la pollution dans les stratégies mises en place par les Vénitiens pour continuer à manger l'immangeable. Pour assurer leur consommation personnelle (jusqu'à 5 kg autorisés par jour pour les pêcheurs dilettantes), les Vénitiens aiment à récolter eux-mêmes la palourde sur leurs terrains de prédilection. Une des habitudes est de se rendre les fins de semaine sur les *barene* ou sur la zone dite du « *bacàn* », derrière l'île de Sant'Erasmus, proche de l'embouchure très large du Lido (*figure n° 20, p. 281*). Elle est réputée pour accueillir les bancs sauvages des dernières palourdes autochtones¹²⁵. Ici, le Vénitien retrouve « sa » lagune où il pourra trouver « ses » palourdes. Il se concède la liberté de s'approprier ce lieu public, en le marquant d'une saleté à géométrie variable : « *il aura pollué ce domaine et nous réputerons sale son propre* » écrivait M. Serres (1990 : 60) à propos de la tendance humaine à souiller, tout comme l'animal, ses possessions, même temporaires. Le Vénitien jette l'ancre de son embarcation à moteur près de celle de son voisin en un long parking dont la ligne fictive correspond à la légère courbe de la plage de Sant'Erasmus, se baigne et pique-nique. Il s'éloigne un peu pour pêcher à pied, attachant un pochon de toile ou un filet à sa ceinture de maillot, au lieu du panier en osier de la fin du XIX^e siècle (représenté sur la photographie de T. Filippi), et marche dans l'eau à mi-taille en tâtant le sol de son pied pour sentir les aspérités du sable vaseux et des coquillages. L'eau ici est souvent translucide si l'on s'écarte des mouvements des bateaux et l'on peut distinguer à l'œil nu les « signes » des siphons de palourdes. Le pêcheur dilettante se penche et saisit le coquillage avec le doigt préhenseur en crochet, la main, la cuillère, ou le tournevis. Cette technique est dite « *a palpo* » ou « *a mano* »

¹²⁴ Sur ce point cependant, je n'ai pas consulté de données sur la contamination du céphalopode et je me suis donc fiée aux discours qu'il inspire.

¹²⁵ Selon des biologistes, l'espèce qui grandit le plus souvent sur le *bacàn* n'est pourtant pas la *Tapes decussatus* mais la *Venus gallina*, donc la palourde de mer. Cette zone a une salinité plus élevée que le reste de la lagune, étant donné les courants marins qui y déposent en tournoyant le sable de l'Adriatique, ce qui régénère constamment cette *barena*.

(« en palpant », ou « à la main »). Il remplira ensuite un seau avec l'eau de la lagune où il mettra son butin qu'il transportera chez lui pour le laisser dégorger (au moins une nuit en général), faisant confiance aux fonctions dépuratives de la palourde, avant de le cuire pour le déguster. Sur cet espace où il a passé son jour de repos, il prend aussi soin de son bateau, en posant par exemple la peinture antifouling qui empêche la colonisation d'organismes sur les coques grâce à des agents chimiques. Absorbé par ses activités récréatives diversement polluantes, il tourne le dos à ce qu'il se refuse à voir, renforçant ainsi son tracé personnel de la frontière entre le propre et le sale : les fumées des immenses paquebots passant l'embouchure du Lido pour voguer vers la Grèce. La saleté, la pollution seraient ici ce qui n'est pas à sa place et ce qui est invisible : l'analyse des risques écologiques des métaux lourds et du PCB (polychlorobiphényles) classe la zone du *bacàn* dans celles au quotient le plus élevé (OSSERVATORIO NATURALISTICO DELLA LAGUNA 2006, table 99).

Outre la pollution générale, dans l'appréhension de son environnement proche et familial, la pollution individuelle doit être replacée dans un ensemble de pratiques concernant l'évacuation des déchets dans l'eau et la représentation de l'absorption de ces déchets par l'eau. Ainsi, sur les quais de Pellestrina comme de Venise, il m'est arrivé de voir les cuisinières déverser le contenu des casseroles ; des propriétaires de chiens lancer le mouchoir rempli de déjections canines ; ou bien des pêcheurs de crabes jeter leurs mégots près de la nasse où ils conservent les *moeche* pendant leur croissance ; ou encore, au retour d'une sortie amicale avec un groupe de pêcheurs, les voir jeter tous par-dessus bord les verres en plastique, contenant en verre huilés par des filets de sardines et mégots. Ces divers polluants ne sont pas considérés comme tels : le contenu de la casserole peut devenir aliment pour les habitants des fonds et les autres déchets s'évacueront un jour ou l'autre par l'action des marées. Hormis le fait qu'ils soient jetés par des natifs dans un territoire qu'ils reconnaissent comme leur propre, la perception d'une pollution est ici différente. L'ambivalence de la fusion avec l'eau (« nous sommes faits d'eau de mer et de lagune »), de la vie en symbiose, se concrétise aussi dans cette transformation, relative, de ce changement de catégorie du sale au propre. Si la proposition de Mondardini-Morelli sur la « lagune-maison » qui dénoterait une fusion entre l'habitant et l'habitat était juste, comment considérer alors ces processus de destruction mis en œuvre ? Cette ambivalence entre contemplation et destruction,

tanguant entre deux manières de s'appropriier son monde, nous la retrouvons aussi dans la manière dont les pêcheurs raclent, aspirent les palourdes en se targuant d'avoir sauvé la lagune de l'asphyxie, mais en occultant, par exemple, la destruction des posidonies.

Si l'on ne peut pêcher soi-même la palourde, il faut alors user de ses relations, de ses interconnaissances, comme si on devait élaborer un réseau sûr pour trouver les fournisseurs adéquats qui procureraient une drogue non frelatée. Le parallèle vaut pour la filière d'approvisionnement et n'implique pas d'analogie entre palourde et substance psycho-active. Ainsi, le restaurateur Arrigo Cipriani, que j'ai déjà cité, déclarait qu'il avait son fournisseur au Rialto, auquel il se fiait complètement pour l'approvisionnement en palourdes autochtones. Elles sont, d'après lui, les seules qui ne soient sûrement pas contaminées étant trop sensibles pour pouvoir survivre dans des substrats pollués.

La consommation d'un aliment incorpore l'individu au groupe professionnel ou identitaire (FISCHLER 2001). Le rejet d'un aliment participe de la même incorporation au groupe. Ainsi, ne pas manger la palourde sans l'élaboration d'une sélection rigoureuse est devenu une manière d'affirmer une appartenance à un corps de métier ou une appartenance identitaire. Être natif implique de connaître les dangers de la pêche abusive et de narguer l'ignorance de la masse de touristes qui la gobe sans savoir dans quel terrain (pollué ou non) elle a poussé, avec quels moyens (illicites ou non) elle a été récoltée, et par qui (pêcheur abusif ou honnête). La palourde qui arrive dans l'assiette peut être polluée par les bactéries tout en étant garantie par l'appareil législatif (obligation de dépuración, étiquetage). Il faut donc se créer un circuit propre en-dehors de la « palourde connexion ». Un biologiste de Mestre travaillant à Venise met à jour le réseau idéal et impératif nécessaire pour consommer sain :

« Le problème est le suivant : tu dois connaître qui la pêche et où il la pêche. Dans ce cas je la mange. J'ai des amis pêcheurs dont je sais où ils pêchent, c'est plus ou moins ainsi que fait la grande partie des Vénitiens : tu connais quelqu'un qui pêche, ou alors tu vas au marché et tu connais le commerçant, tu as confiance en la personne qui te vend le poisson.

- Mais au marché les palourdes sont vendues dans les filets avec le label du dépurateur ?
- Ah oui, mais qu'il y ait le label cela ne veut pas dire qu'elle soit dépurée.
- On ne peut pas se fier à ça ?

- *[nous rions]* C'est-à-dire dans un système où tout est contrôlé, oui, on peut se fier. Maintenant tu peux te fier plus qu'il y a 10 ans. Il y a 10 ans, c'était absolument... comment dire ? Il n'y avait pas de contrôle, il y avait justement des sachets avec écrit « Dépuré » et ce n'était pas dépuré. Et maintenant c'est bien plus contrôlé. »¹²⁶

Acquérir et cuisiner ces mollusques suspects peut donc poser des questionnements d'ordre moral. Un ami m'invita à partager des palourdes qui venaient de lui être offertes. Tandis qu'il s'affairait en cuisine, il tint à m'expliquer leur cheminement jusqu'à son frigidaire où elles gisaient en vrac dans un sac en plastique, non dans un filet labellisé par un centre de dépuration (mais nous venons de voir que cela n'offrait pas une garantie complète, malgré les étiquettes qui indiquent la traçabilité du produit). Une vieille dame américaine de sa connaissance pratiquait la *voga* derrière l'île de la Giudecca, dans le centre historique. Avisant des hommes s'activer dans l'eau près d'un bateau et curieuse des moindres faits de la culture vénitienne, elle s'approcha ingénument. Ceux-ci, dans un bougonnement hostile, lui tendirent un gros sachet de palourdes en lui demandant de partir, sous prétexte qu'elle risquait de basculer avec les remous. En plongeant les palourdes dans l'eau bouillante, mon hôte finit son histoire en forme de controverse : « À ton avis, peut-on les manger, à la fois d'un point de vue sanitaire et d'un point de vue moral ? » (Venise, 17 janvier 2010). Je lui appris que cet endroit proche du centre et à proximité de la caserne des Gardes des finances était particulièrement fécond en palourdes, car les Gardes, lorsqu'ils séquestraient un bateau de *caparozzolanti*, y déversaient les prises des pêcheurs abusifs, comme en témoigne cet extrait d'article du *Gazzettino* :

« Si le risque de pêcher devant la Giudecca est supérieur au risque dans les zones plus écartées et moins fréquentées, le travail pour les abusifs est réduit de moitié et surtout le « butin » augmente notablement. Derrière la Giudecca et San Giorgio, de fait, la colonie de caparozzoli a augmenté

¹²⁶ Venise 2010, 8 : « Il problema è quello lì : devi conoscere chi la pesca e dove la pesca. Per il resto sì la mangio. Ho degli amici pescatori che so dove pescano, è così più o meno quello che fanno la gran parte dei veneziani è questa : conosci qualcuno che pesca, oppure vai al mercato e conosci il commerciante, ti fidi del commerciante che ti vende il pesce

- Ma al mercato le vongole sono vendute nei filetti con il marchio del depuratore ?
- Ah sì, ma che sia il marchio non vuole dire nulla, che sia depurata
- Non si può fidare su questo, no ?
- *[ridiamo]* Cioè in un sistema dove tutto è controllato, sì, ci si può fidare. Adesso ti puoi fidare più che dieci anni fa. Dieci anni fa era assolutamente... come dire ? Non c'era controllo, c'era appunto dei sacchetti con scritto "depurato" ma non era depurato. E adesso è molto più controllata la cosa.»

démesurément car ce sont les Financiers eux-mêmes qui ont stimulé leur présence. Chaque fois qu'ils rentraient d'une opération contre les palourdiers, après avoir pesé le produit séquestré –pour notifier la quantité au coupable- ils le rejetaient dans l'eau sans retourner à Porto Marghera ou à Campalto pour le faire, mais plus simplement en le laissant dans les canaux derrière leur station navale. Les abusifs l'ont compris, ou peut-être l'ont-ils même vu faire. L'opportunité d'une véritable pêche miraculeuse ne leur a pas échappé » (29/1/2002).

Pêcheurs et Gardes racontent aussi que sur ces fonds s'est formé un gisement de téléphones portables : à une époque, les *caparozzolanti* s'étaient organisés pour laisser un de leurs amis endosser le rôle de l'indicateur pendant qu'ils sortaient récolter en bande. Cette surveillance, commanditée par des centres de dépuración de Chioggia et de Cavallino Treporti, avait été combinée à partir de 2006 par un petit délinquant, trafiquant de drogue et complice d'homicides¹²⁷. Les guetteurs, rémunérés, avertissaient les pêcheurs dès qu'un mouvement des vedettes amarrées devant la caserne annonçait un départ imminent des Gardes, et jetaient leur portable à l'eau pour ne pas laisser de preuves de leur intervention.

D'après les chroniques des arrestations dans la presse, la palourde est en effet devenue à l'instar d'une drogue, un objet illégal qui s'insère dans l'économie souterraine. Les titres journalistiques font référence à des pratiques mafieuses : « *La palourde connection : le lien direct entre Chioggia et Naples est découvert* » ; « *« Caparozzoli » et drogue : enquête terminée : l'enchevêtrement entre les palourdiers et la pègre découvert par la Finance* »¹²⁸. Certains interlocuteurs rappellent, pour preuve de ce parallélisme évident, la nomination du chef de la police provinciale comme premier directeur du GRAL.

Deux bastions autonomes et hétérogènes campent sur leurs positions : d'un côté, ceux qui ne la mangent pas ; et de l'autre, ceux qui passent outre aux dangers potentiels, préoccupés par des périls qu'ils considèrent plus grands. Les individus qui exercent une

¹²⁷ Venise 2009, 13. Dans cette histoire, la partie sur le système de surveillance organisé est issu des informations données par les Gardes des finances qui ont conclu cet enquête, tandis que l'histoire des téléphones portables jetés m'a été racontée par ailleurs et souvent, peut-être par boutade.

¹²⁸ *Il Gazzettino*, 28/03/2001 pour « *La vongola connection : scoperto il filo diretto tra Chioggia e Napoli* ». Voir en annexe article *La Nuova di Venezia*, « *« Caparozzoli » e droga, inchiesta chiusa : l'intreccio tra i vongolari e la malavita scoperto dalla Finanza* », 11/04/2009.

profession obligeant à un contact direct avec les méthodes et les lieux de pêche sont les plus réticents à incorporer la palourde, même s'ils l'appréciaient auparavant. Certains Carabiniers originaires des Alpes italiennes me dirent qu'ils s'en délectaient pourtant dans les restaurants en montagne. Leur goût pour la palourde changea lorsqu'ils furent transférés dans les brigades vénitiennes. Les Gardes des finances et les Carabiniers rencontrés disent ne plus consommer ces mollusques car ils ont effectué trop de séquestres dans des terrains hautement pollués par les effluents des usines. Les palourdes pouvaient être aussi découvertes dans un état de conservation laissant à désirer, dégageant alors des effluves nauséabonds. De même, les pêcheurs occasionnels récoltant dans les zones polluées de Porto Marghera n'auraient jamais mangé le fruit de leur délit. Pour continuer à consommer les mollusques, ils faisaient du troc avec des pêcheurs qu'ils connaissaient personnellement : ils leur apportaient des crabes (*granseole*), pêchés près de la digue, contre des palourdes saines pêchées en lagune dans des endroits qu'ils pensent exempts de pollution. Pour d'autres interlocuteurs, la palourde philippine atteint à l'ordre du mangeable dans la lagune de Venise tout au moins sur un plan sanitaire. Ils sont arrivés à cette certitude après avoir calculé la relativité du risque pris en absorbant la dioxine dont le taux constaté dans les palourdes serait de toute façon moindre que celui contenu dans le poisson, les œufs ou le décrié « bœuf d'Allemagne » (Mestre 2009, 15).

Les Napolitains par contre continuent à être de grands acheteurs et importateurs de palourdes. Au risque de faire de la spéculation, les raisons que l'on pourrait avancer sont l'éloignement géographique et la méconnaissance des problématiques locales et des enjeux réels et symboliques des pratiques de pêche en lagune. Un poissonnier de Venise considère que les Napolitains ne voient pas d'inconvénients à manger des palourdes suspectées d'être polluées, « pourvu qu'elles ne coûtent pas cher ». Les abusifs tirent d'ailleurs avantage de cette raison pratique pour refiler, sans scrupules ni conscience morale, des palourdes à leurs compatriotes du sud.

IV.2. Hybrider pour transformer l'altérité : acter la métamorphose

La délimitation sans cesse floue de la frontière entre sensation d'envahissement d'une étrangère et volonté de la rendre indigène, ainsi que la détermination objective et subjective de la pollution de la palourde, posent des problématiques d'incorporation, d'assimilation de la palourde allochtone. Nous avons vu que la palourde soulevait quelques méfiances, puis, nous avons vu les stratagèmes qui permettent d'établir une distance raisonnable pour la considérer consommable. Parmi ces stratagèmes, nous pouvons développer celui de l'hybridation. Cette figure est la quatrième des figures envisagées par Claeys et Sirost (2010) dans la perception de la nature invasive. Elle pourrait être une échappatoire à l'immangeable.

Nous pouvons envisager deux cas : l'hybridation par adaptation au milieu, théorie la plus courante, et l'hybridation des deux espèces. Aucun de ces deux cas n'est pensé de la même manière par les pêcheurs et par certains biologistes qui contestent, sans jamais dialoguer sur ce point (à ma connaissance), les avis des uns et des autres. Selon les premiers, l'adaptation de l'espèce aux fonds lagunaires lui aurait permis de gagner une chair veloutée, d'une consistance moins « caoutchouteuse » qu'à ses débuts. Le goût s'en serait aussi ressenti. Il ne m'a pas été possible de savoir si ce constat était dû à une réelle évolution des qualités organoleptiques de la palourde ou à des changements dans les préférences et exigences des consommateurs. La coquille elle-même aurait pris une nouvelle couleur et des croisillons différents, si bien qu'elle ressemblerait de plus en plus à l'autochtone. Seul le nombre de siphons resterait le trait distinctif entre les deux espèces. Un membre d'une coopérative de dépuración, lui-même ancien pêcheur de palourdes, évoque une mutation, une hybridation par adaptation au milieu :

« Nous avons remarqué le fait que la *Philippinarum* est tellement intégrée avec notre palourde que, en pratique, elle a un peu changé ses caractéristiques.

- Vous avez dit que c'était un hybride non [*au tout début de l'entretien*] ?
- Oui, disons que le produit est devenu presque un hybride, c'est-à-dire il est en train de prendre assez de caractéristiques, assez similaires au produit qu'on avait ici avant l'introduction de la palourde *Tapes philippinarum*, cette palourde authentique, la nôtre. Elle a commencé à avoir des caractéristiques similaires, quelques-unes, hein !
- Quelles caractéristiques par exemple ?

- Mais disons que... la forme : avant la *Tapes philippinarum* avait une coquille très très grosse, très épaisse. Maintenant elle devient plus fine. Les stries sur le dessus [...] se réduisent maintenant, deviennent plus fines [...]. La couleur, elle est en train de devenir plus claire, avant celui-ci avait une couleur jaune, ocre, maintenant petit à petit... »¹²⁹

Mutatis mutandis, la palourde s'insère physiquement, se fond dans un mimétisme écologique, transformation positive qui donne toute satisfaction à ses prédateurs. Un pêcheur de Burano compare la différence entre les deux palourdes à celle entre poisson d'élevage et poisson de mer, et invoque une mutation de l'espèce selon le milieu qui la couve : dans les canaux, par exemple, elle est plus claire et elle a le « galbe », la « silhouette » de la palourde locale. On pourrait penser alors que la palourde se bonifie dans la lagune de Venise (ce qu'elle ne peut faire par exemple dans les fonds de la rade de Goro, selon leurs voisins vénitiens, réveillant toujours les particularismes micro-locaux). Elle devient « presque » identique à la native. Avant d'arriver à ce stade, elle doit passer par un état intermédiaire qui n'est pas des plus commodes à porter : « Elle est philippine, mais elle s'est faite un peu authentique, parce que le changement... elle a la coquille plus fine, elle s'est un peu comme abâtardie. »¹³⁰

Une bâtarde n'est pas encore tout à fait une palourde intégrée. Il faudrait pouvoir gommer cette honte sociale qui est associée au statut de bâtard, donc être entièrement « l'une » et non plus « l'autre ». Un pêcheur expérimenté, fils et petit-fils de pêcheurs dans les marais, hésite justement à classer la nouvelle dans une catégorie ou l'autre. Il se penche sur les paniers remplis de mollusques que ses associés viennent de décharger sur le *casòn* pour l'étape du tri. Il cherche à en distinguer du lot car répondre sans l'objet

¹²⁹ Alberoni 2009, 7: « abbiamo notato il fatto che la *Philippinarum* sia talmente integrata con la vongola nostrana, che praticamente abbia cambiato un po' le caratteristiche.

- Ha detto che era un ibrido, no ?
- Sì, diciamo che il prodotto è diventato quasi un ibrido, cioè sta assumendo abbastanza le caratteristiche, abbastanza simile al prodotto che si aveva qui prima dell'introduzione della *Tapes philippinarum*, questa vongola verace, quella nostrana. Ha iniziato ad avere qualche caratteristica simile, qualche, eh !
- Quale caratteristiche per esempio ?
- Ma diciamo che... la forma : una volta la *Tapes philippinarum* aveva un guscio molto molto grosso, molto spesso. Adesso diventa più sottile. La striatura sopra [...] adesso sta riducendo, diventa più sottile [...]. Il colore, sta diventando molto più chiaro, una volta questo qui aveva un colore giallo, ocre, adesso piano piano...»

¹³⁰ Venise, manifestation de mai 2010 : « È filippina, ma si è un po' fatta verace, perché il cambiamento... ha il guscio più fino, è un po' come imbastardito. [...] in canale è chiara e ha la sagoma della vongola nostrana »

en main lui paraît hasardeux. Finalement, en fouillant dans son panier à la recherche de l'exemplaire unique, il pose aussi la question de la distinction dans la similarité de la masse et de la duplication à l'infini de ces palourdes. Il voudrait me montrer, parmi toutes ces palourdes en vrac, celles qui sont indéfinissables, celles qui désordonnent une classification trop rigide, et créditent les savoirs naturalistes (l'hybridation) contre les savoirs scientifiques (l'impossibilité que ces deux espèces se croisent, ou dans les rares cas où elles se sont hybridées, la stérilité de la nouvelle espèce) :

« Oui, selon moi oui [*l'hybridation existe*]. Alors cela n'a pas encore été prouvé, mais nous avons trouvé des palourdes... d'ailleurs celle-là selon moi, cette *nostrana* ne l'est pas à 100 % dans le sens que de toute façon, *decussatus* en latin signifie *tramage* [*il suit les lignes des croisillons sur la coquille*]. Voilà [*il brasse dans le panier pour en trouver une*], il y en a de plus lisses. De fait, le terme... comme pour toutes les espèces halieutiques, il se distingue par un nom latin, non ? *Decussatu* en latin signifie *tramé* ; de fait, l'un est tramé, c'est-à-dire rugueux, et l'autre est semi-tramé, c'est-à-dire lisse. La vraie palourde authentique est plus lisse que ça, en revanche celles-là sont trop tramées [*il continue à chercher dans le panier l'exemple parfait pour sa démonstration*].

- Et donc, elles ont pris certaines propriétés ?
- Eh ! Alors il y en a, quelquefois ça arrive : « Celle-là, qu'est-ce qu'elle est ? » C'est l'une, c'est l'autre, ce serait à nous de comprendre ce que c'est ? C'est l'une, c'est l'autre. »¹³¹

Devant ces hésitations catégorielles, le pêcheur se retrouve seul, ne pouvant ou ne souhaitant pas s'appuyer sur un savoir scientifique qui lui paraît se refuser à lui. Les relations sont difficiles entre les pêcheurs et les biologistes car, à part pendant les manifestations, ou si un biologiste est embauché dans une coopérative comme cela est pratique courante et appréciée dans le Delta du Pô, ces catégories professionnelles se parlent rarement. Dans l'idéal, elles devraient œuvrer ensemble, et par ailleurs ont commencé l'expérimentation côte à côte pour certains. À cause de cette absence de dialogue et de confrontation d'expériences, les humains peuvent difficilement statuer

¹³¹ « Secondo me [*l'ibridazione esiste*] sì. Allora non è stato ancora provato, però abbiamo trovato delle vongole... difatti questa qua, secondo mio punto di vista, questa nostrana, non è nostrana al 100 per 100 nel senso che ha comunque... *decussatus* in latino significa "tramatura"... Ecco [ne cerca una] c'è né sono più lisce. Difatti, il termine, come tutte le specie ittiche, le distinguiamo da un nome latino, no ? *Decussatu* in latino significa tramatura, di fatto una è tramata, cioè è ruvida, e una è semi-tramata, cioè liscia. La vera vongola nostrana è più liscia di così, invece queste qua sono troppo tramate.

- E quindi hanno preso qualche proprietà ?
- Eh, allora ce ne sono, a volte capita : "Cosa è questa ?" È l'una, è l'altra, dovremo capirlo noi che cos'è ? È l'una e l'altra. »

ensemble sur l'hybridation de la palourde. Selon les biologistes, si la palourde réussit à s'hybrider, ou s'il est vrai que la philippine a « pris les caractéristiques » de l'autochtone en s'adaptant au milieu, le second problème est celui de la légitimation à changer de catégorie. En effet, dans la classification taxinomique, établie par ces mêmes humains, une espèce ne peut pas s'hybrider avec une autre. Dans la nomenclature héritée des Lumières, l'ordre naturel est fixe et stable. La palourde philippine dans son état actuel reste donc une anomalie qui ne correspond pas à la « norme idéale » selon Dan Sperber : son hybridation correspondrait à une « *anomalie interne* », « *lorsque la norme d'une espèce (ou d'un genre) s'écarte ostensiblement de la norme du genre (ou du règne) auquel elle (ou il) appartient.* » (SPERBER 1975 : 25). Cette anomalie pourrait ainsi accréditer, selon les opinions des uns et des autres, les théories du transformisme de Lamarck, et réactualiser le discours essentialiste contre le discours constructionniste. Ces théories pourront aussi s'épanouir, sur un mode de pensée toujours ambivalent, dans les savoirs contextualisés des pêcheurs et les savoirs décontextualisés des scientifiques.

IV.3. L'authenticité, concept mouvant

Nous avons émis l'hypothèse que le changement de nom et d'aspect et sa possible hybridation soient des facteurs positifs pour l'acceptation de l'allochtone dans les représentations non seulement des pêcheurs, mais également des habitants du littoral appartenant à d'autres catégories socioprofessionnelles. Certains consommateurs vénitiens entendus regrettent le temps, peu éloigné, où ils pouvaient sans arrière-pensée suspicieuse, l'acheter au marché du Rialto et de Chioggia ou chez leurs poissonniers et déguster ainsi leur « palourde authentique ». Si attachés à la provenance lagunaire, ils vivaient pourtant, au moins pendant plusieurs années, dans un leurre commercial. En effet, la *Tapes decussatus* de la lagune a pendant plusieurs années été remplacée par une *Tapes decussatus* qui provenait d'Afrique du Nord, acheminée par bateau puis camion pour alimenter le marché vénitien. Les palourdes autochtones trop peu nombreuses pour pouvoir satisfaire des consommateurs locaux dont le nombre avait augmenté dès

les années 70 avaient été substituées par une palourde identique, de la même espèce, mais qui ne venait pas des mêmes fonds, du même pays. Elles s'achetaient pourtant au marché au détail sous l'appellation de « *vongola verace* » et de « *nostrana* ». Un président de coopérative de pêche raconte la manière dont la cupidité de quelques commerçants a élargi le périmètre du marché de la palourde à moindre coût. La demande ne cessant de s'amplifier, les commerçants du marché de gros de Venise firent de la prospection autour du bassin méditerranéen pour trouver des palourdes de même qualité qu'ils auraient pu acquérir et importer à un tarif minime. Même en y intégrant le coût du transport, la filière restait avantageuse. Selon ce récit, la culture compétitive et entreprenante des commerçants, incarnés ici en découvreurs, a en quelque sorte « inventé » la palourde en Tunisie, tout comme les légendes vénitiennes avaient « inventé » la palourde dans le Delta du Pô :

« Ils sont allés d'abord en Grèce je me souviens, et là ils ont trouvé de la marchandise oui, assez bonne mais pas sublime, puis ils ont visité un peu toutes les côtes africaines et à la fin ils ont trouvé la marchandise surtout en Tunisie, de la marchandise qui au moins ressemblait à la nôtre [...] ; le fait que la nôtre était plus demandée, parce que plus appréciée, a diminué son stock, et alors nos pêcheurs se sont retrouvés sans marchandise, les commerçants s'en sont pourvus par contre parce qu'ils allaient se fournir là-bas, ils gagnaient plus parce que là ils ne la payaient pratiquement rien, parce qu'eux [*les Tunisiens*] ne savaient pas que cette marchandise existait dans l'eau, ce sont un peu nos commerçants qui l'ont découverte. »¹³²

La question de la dénomination liée à l'indigénéité de la palourde se pose ici différemment et fausse la valeur accordée par les consommateurs vénitiens à l'autochtonie et à l'allochtonie. « Nôtre » sera l'espèce, quelle que soit sa provenance, puisque dans ce cas, la « *nostrana* » qualifiait aussi bien les *Tapes* pêchées dans la lagune que celles importées d'Afrique du Nord pour alimenter le marché italien. Ce subterfuge nominal cependant reste connu par les médiateurs de production et de vente, mais non

¹³² Pellestrina 2011, 23 : « Sono andati prima in Grecia mi ricordo e là hanno trovato della merce sì, abbastanza buona ma non eccelsa, poi hanno visitato un po' tutte le coste africane e finalmente hanno trovato anche in Tunisia soprattutto, hanno trovato della merce che almeno assomigliava a questa nostra, [...] ma il fatto è che siccome chiedevano più la nostra, perché era molto più pregiata, è andato scarseggiando questa, allora i nostri pescatori si trovavano senza merce, i commercianti si sono provvisti invece perché andavano a fornirsi di là, guadagnavano di più perché là la pagavano quasi zero, perché loro non sapevano neanche che esiste questa merce in acqua, l'hanno scoperta un po' i nostri commercianti. »

par les consommateurs qui restent dans une assurance d'une provenance locale, comme l'explique un biologiste :

« Mais elle s'appelait tout de même *vongola nostrana* ?

- Oui, *Tapes decussatus* est une... c'est-à-dire, elle est nôtre parce qu'elle est autochtone, elle a toujours été là, mais ce n'est pas qu'elle existe seulement en Italie, donc, elle n'était pas pêchée en Italie mais c'est toujours la même espèce indigène disons, et le produit italien était seulement de 5 %, c'est une quantité minimale qui provenait de Venise ou de Goro. Alors les commerçants quand ils ont vu qu'il y avait cette grande augmentation de la *Philippinarum*, ils ont cessé de l'importer, parce que faire venir ces palourdes du nord de l'Afrique, imagine combien de jours elles devaient voyager, il y en avait une grande quantité qui mourait, parce que naturellement le problème est que c'est un produit qui est vendu vivant donc imagine... parce que dans le Golfe de Gabès ce sont les femmes qui vont pêcher à marée basse, elles sortent et une à une elles les pêchent, donc je ne sais pas, en une journée, elles prennent 5 kilos, et ces kilos sont mis dans un sachet en bord de rive et puis tu rassembles quelques quintaux, le commerçant les charge sur le camion, mais cela signifie que cet animal a été pêché des jours auparavant, gardé dans l'eau oui, mais dans des eaux basses, dans ces eaux chaudes un animal ne se porte pas bien, donc beaucoup mouraient facilement ; alors il y avait beaucoup de perte dans le chargement, et ils ont arrêté de l'importer. Par conséquent naturellement l'impression a été qu'il n'y en avait plus, que l'espèce avait disparu. Pourquoi ? Parce que s'ils ont arrêté de l'importer d'Afrique, le peu qu'il y avait en Italie se vendait mélangé avec les Philippines, qui sont pratiquement identiques, il faut même avoir l'œil aiguisé pour les distinguer. »¹³³

¹³³ Ca' Roman, mai 2012 : « Ma si chiamava comunque vongola nostrana ?

- Sì, *Tapes decussatus* è una, cioè, è nostrana perché è autoctona, ci è sempre stata ma non è che esiste solo in Italia quindi, non era pescata in Italia ma è sempre la specie indigena diciamo e il prodotto italiano era solamente il 5 %, lo trova nell'articolo, è una quantità minima che veniva da Venezia e da Goro cioè. Allora quando i grandi commercianti hanno visto che c'è stato questo grande aumento delle *filippinarum* hanno smesso di importarle, perché facendo venire queste vongole dal Nord Africa pensa quanti giorni dovevano viaggiare, c'era un grandissimo numero che morivano perché naturalmente il problema è che è un prodotto che va venduto vivo quindi immagina... perché poi nel Golfo del Gabès sono le donne che vanno a pescare a bassa marea vanno fuori e una a una le vanno a pescare, per cui non so in una giornata fanno 5 chili e questi chili poi vengono tenuti in un sacchetto sotto riva e poi quando metti insieme qualche quintale cioè è il commerciante che carica sul camion ma cioè significa che quell'animale è stato pescato giorni prima, tenuti in acqua sì ma in acque basse, quelle acque calde, un'animale che non sta bene quindi facilmente ne morivano tanti, allora c'era questa grande perdita di carico, hanno smesso di importarle. Quindi naturalmente si è avuto l'impressione che non ce n'era più che fosse scomparsa la specie. Perché ? Hanno smesso di importarla dall'Africa, quella poca che c'era in Italia si vendeva mista alle Filippine che sono quasi identiche, ci vuole anche un po' d'occhio per distinguerla.»

Cette perspective nouvelle sur la disparition de la palourde autochtone met en cause la surpêche et non le caractère agressif de la palourde allochtone, invalidant du point de vue écologique les explications fondées par nos interlocuteurs précédents. Les représentations collectées restent cependant valides d'un point de vue symbolique. Ainsi, le processus d'intégration d'une espèce allochtone dans le patrimoine faunistique et le statut controversé d'une invasion biologique ne sont pas encore réglés. Si la nomination est déterminée et détermine la manière dont une population donnée considère et intègre une espèce, les résultats de la recherche peuvent amener pour l'instant à considérer que dans la nouvelle cosmologie, la palourde philippine est à cheval entre la norme et l'étrangeté et que sa situation dans la classification semble temporaire et variable selon les interlocuteurs. D'un point de vue de l'apparence pourtant, l'opération semble réussie : la nomination et la législation ont adopté la palourde philippine. Mais le positionnement dépend des interlocuteurs et évolue dans le temps. Le nom est instrumentalisé et devient un moyen pour obtenir un statut différent : il joue ici le rôle d'opérateur symbolique dans le passage entre l'allochtone et l'autochtone, aidé en cela par le décret de « naturalisation ». Bien que la palourde philippine soit présente en lagune depuis plus de trente ans, elle reste à l'origine de controverses qui rappellent le discours identitaire et ouvrent la question de la légitimité de sa présence sur le territoire.

IV.4. Purifier le corps de la palourde et le sien

La palourde peut être consommée crue ou cuite. Une brève recherche historique dans les livres de cuisine permet de distinguer ces deux modes de consommation, dont le choix semble tenir à l'affirmation de son goût personnel ou de sa catégorie sociale. Un texte de Bartolomeo Scappi ([1570] 2002), cuisinier du pape Pie V, nous apprend que la palourde se consomme, au XVI^e siècle, crue comme les huîtres ou cuite avec huile, ail et persil. Dans les livres de recettes du début du XX^e siècle cohabitent ces deux options du cru et du cuit, comme l'indique une recette de cuisine publiée en 1976 : « *On peut les*

manger en les assaisonnant seulement avec du poivre et un filet de jus de citron, comme les huîtres »(1976 : 253)¹³⁴. Elio, le vénériculteur, évoquait la consommation de la palourde autochtone crue par les riches et raffinés convives de l'*Excelsior*, un grand hôtel du Lido :

« *[Au début]* il y avait les nôtres, mais elles étaient pour les messieurs, pour les grands restaurants. Ils avaient les authentiques, les grosses, autochtones, mais elles coûtaient cher ! À nous, elles ne coûtaient pas grand-chose, mais à eux ! Les passages, eh ! Tu allais à l'*Excelsior* manger une assiette de *spaghetti* de palourdes, ça coûtait une fortune ! Ou alors tu en prenais, des grosses, ils les ouvraient et ils mettaient un peu de citron et elles se mangeaient crues comme se mangent les ormeaux, comme les huîtres. »¹³⁵

Par contre, aujourd'hui, manger le vivant ou le cuire n'est plus dicté par une préférence culturelle mais par une recommandation d'ordre sanitaire, à cause des risques de contamination bactériologique, même après le passage par le centre de dépuración. En tant que mollusque filtreur, la palourde peut être dangereuse pour la santé humaine, car elle peut être contaminée biologiquement, chimiquement et physiquement en accumulant des bactéries ou des substances pathogènes soit dans l'eau, soit au moment de la phase de transport ou de dépuración, ou encore sur le banc du poissonnier. Si la palourde a grandi dans des fonds pollués, elle peut polluer par contamination interne le corps du mangeur. Il est alors nécessaire de se trouver des stratégies de protection infaillibles pour l'ingérer.

Elio affirme que les Pellestrinottes les mangeaient cuites, non par goût mais parce que « l'USSL nous disait : « Cuisinez-les toujours », car la lagune est bonne certes, mais il peut arriver quelque filet d'eau moins bon et provoquer une épidémie ».

Manger les palourdes crues peut être dorénavant perçu comme une démonstration d'un état de sauvagerie, alors que c'était un signe de distinction il y a peu. Pour certains interlocuteurs du centre de Venise, elle serait encore consommée crue à Pellestrina car « ils sont habitués, c'est leur tradition », dénotant ainsi leur marginalité et leur retard sur la culture dominante.

¹³⁴ « *Se pol anca magnarli crui come le streghe, conzandoli soltanto co pevere e un sginso de limon* ».

¹³⁵ Elio (2011) : « C'erano le nostrane, però erano per i signori, grandi alberghi. Avevano le veraci, grosse, autoctone. Però costavano ! A noi costava pochissimo, ma a loro ! I passaggi, eh ! Andavi all'*Excelsior*, a mangiare una spaghetтата, costava di Dio ! Oppure prendevi di quelle grosse, le aprivano e le mettevano con un po' di limone e si mangiavano crude come si mangiavano i tartufi, come le ostriche. »

Considérée par les connaisseurs comme un dangereux vecteur d’empoisonnement potentiel, la présence du sable qui crisse sous la dent, sera par contre lue par les non-connaisseurs comme un signe tangible du rapport au substrat, au *terroir* qui a vu naître la palourde, et dont elle a été arrachée à peine quelques heures auparavant. Le sable symbolise alors la naturalité de la palourde, sa fraîcheur ; il est gage de qualité et d’authenticité. L’anecdote d’un directeur de centre de dépuración illustre ce caractère authentique qui était naguère attribué à la palourde par la présence des grains de sable :

« Autrefois, plus il y avait de sable dans la palourde et plus on la considérait authentique, oui, il y avait cette mentalité, quelqu’un pensait que sentir à l’intérieur de la palourde... C’est-à-dire au niveau de la mastication, sentir quelques grains de sable, selon certains, c’était synonyme de fraîcheur, de qualité. Non pas chez les professionnels du secteur, mais chez les consommateurs. Ils se sont inventés ces racontars [...]. Personnellement, j’étais allé manger avec des amis, et il y avait un couple de... à côté de Pérouse, dans ce coin-là, qui était venu ici à Venise prendre quelques jours de vacances. J’entendais la femme qui disait au mari : « J’ai l’impression de sentir du sable quand je mâche », et la réponse du mari : « Sois tranquille, ça veut dire qu’elles sont fraîches, c’est à ça qu’on reconnaît le bon produit, vivace. » Je me suis tu, parce que je ne voulais pas que la femme regrette ce qu’elle avait mangé mais bon... *[il rit]* »¹³⁶

La recette suivante, traduite du dialecte vénitien, indique deux manières de débarrasser la palourde de son sable. Elle propose aussi une seule tactique contre le risque sanitaire d’empoisonnement, celui de ne pas consommer les mollusques qui sont restés fermés pendant la cuisson. Ainsi renfermée dans sa coquille, la chair sans vie ou malade s’identifie comme dangereuse mais ne contamine pas les palourdes alentours :

¹³⁶ Chioggia 2010, 2 : « Ma prima, prima più sabbia c’era dentro la vongola e più era ritenuta verace, sì, c’era quella mentalità che qualcuno pensava che sentire all’interno della vongola... Cioè al livello di masticazione, sentire qualche granellino di sabbia secondo di qualcuno era sinonimo di freschezza, di bontà, no ? Cioè al livello così di, non di persona ovviamente del settore, ma gente che consuma, gente che consumava. Si son creati loro queste dicerie [...]. Personalmente, ero andato a mangiare con amici, e c’era una coppia di, di dove erano ? Vicino a Perugia, le parte lì, che erano venuti qui a Venezia a fare qualche giorno di ferie, sentivo la moglie che diceva al marito « Mi sembra di sentire della sabbia mentre mastico » e tutta la risposta del marito « Ma vai tranquilla, vuol dire che son fresche e questo è il riconoscimento del prodotto buono, vitale ». Sono rimasto zitto perché non volevo che la signora avesse da risentirne quello che aveva mangiato però... *[ride]*. »

« La chaleur fera tout-de-suite ouvrir la coquille (« capa ») (attention il faut jeter les caparossoli qui ne sont pas ouverts, cela veut dire qu'ils ne sont pas frais, et qu'ils pourraient vous donner une infection, étant donné qu'ils deviennent comme un venin). À ceux qui ont la chance de vivre près de la mer il est conseillé de tenir en purge ces caparozzoli, à peine pêchés, dans un récipient [...] plein d'eau de mer pour au moins 12 heures. On fait ceci de manière à ce que les coquilles puissent rejeter seules le sable qu'elles pourraient avoir à l'intérieur. À ceux qui n'ont pas la facilité d'avoir la mer tout près, on recommande de filtrer le jus de cuisson (plein de grains de sable) avant de le verser sur les caparozzoli prêts à être servis. » (SALVATORI DE ZULIANI 1976 : 253)¹³⁷

Le couple de Pérouse en vacances sur le littoral ignorait apparemment les conséquences législatives de l'épisode du choléra dans la baie de Naples en 1973, épidémie qui fut attribuée durant les premières semaines à la présence possible d'un vibrion dans les moules en élevage dans la Baie de Naples et sur la côte amalfitaine. Les parcs des environs furent détruits, la ville et ses habitants furent vilipendés ; la presse et la télévision diffusèrent des commentaires sur le fait qu'ils vivaient dans la crasse la plus ignoble, dans une insalubrité moyenâgeuse, qu'il était donc dans le cours des choses que les moules vinssent à souffrir de cet état général de dégradation. Quelques mois plus tard, l'Organisation mondiale de la santé déclara l'épidémie éradiquée, après plus d'une douzaine de morts et plus de cent malades. Malgré les recherches des scientifiques, on ne découvrit jamais le vibrion du choléra sur les moules locales. Une ville littorale espagnole ayant également été touchée, la supposition que le vibrion avait été présent dans des moules tunisiennes importées fut émise. Cette épidémie a donné naissance à la loi n°192 de 1977 qui a pour objet les « Normes hygiénico-sanitaires pour la production, le commerce et la vente de mollusques lamellibranches ». Elle rend obligatoire la dépuration (appelée aussi « purification ») par un bain dans les bassins de dépuration pendant un minimum de douze heures. Cette dépuration n'est pas sans risque de

¹³⁷ Recette n° 57 concerne les « caparossoli » (o « caparozzoli ») encore appelés « tartufi di mare » : « Se vedarà ch'el caldo el farà subito verzar la « capa » (ocio che bisogna butar via quei caparossoli che no se verze, parché vol dir che no i xe freschi, e i podaria darve infetasion, dato che i xe diventai come un tossego). A chi che gavesse la fortuna de vivar arente el mar, se consegia de tigner in purga sti caparossoli, pena pescai, drento in tùn cain grandò (con a supiera roversada in te'l fondo) pien de acqua de mar, par almanco 12 ore. Questo se lo fa parché le cape le possa butar fora da sole el sabion che le podaria aver ne'l so interno. A quei che invesse no ga la comodità de aver el mar vissin, se racomanda de filtrar el toceto (parvia de i grani de sabion) prima di riversarlo su i caparossoli pronti par essar servii. »

mortalité pour la palourde. Diverses méthodes sont employées dans les établissements spécialisés, qui sont toutes sous contrôle des grossistes et des vétérinaires, employés fixes, ou en visite deux à trois fois par semaine (sans compter les contrôles inopinés des laboratoires d'organismes publics). La palourde, pour être considérée comme pure et consommable selon les normes sanitaires, doit passer obligatoirement par cette suite d'opérations techniques pendant laquelle est mesurée scientifiquement chaque donnée (salinité, température, composition microbienne de l'eau). Il n'empêche que cette dépuración sous contrôle garde une dimension symbolique, car « on est jamais sûr que ce soit vraiment dépuré ». Il est nécessaire d'accorder une confiance aveugle dans les capacités dépuratrices des installations modernes ou plus vétustes et de croire en la prise de responsabilités des grossistes et des poissonniers.

Le médiateur qui unit et pérennise la relation entre la palourde, le grossiste et le mangeur est le poissonnier ou le restaurateur qui en apportant au consommateur une palourde « pure », « intègre », débarrassée de sa pollution visible et invisible, lui assure de conserver sa propre pureté en l'incorporant. L'étiquette apposée sur le filet au dernier moment garantit cette innocuité et prépare à l'incorporation.

À l'inverse, une palourde non dépurée est annoncée par le pêcheur comme non consommable par l'homme. On peut voir apposer l'étiquette suivante sur les filets de palourdes, lorsque celles-ci passent directement du bateau au camion du transporteur qui partira en direction d'un marché non local :





Figure 19. « Produit non dépuré et non apte à la consommation humaine ».

Afin de préserver l'anonymat de la coopérative, l'étiquette est présentée sans une partie des informations qui y sont portés : coordonnées de la coopérative, numéro d'identification de la zone d'élevage.

Sur certains étals de poissonnerie, des mentions manuscrites sur des cartons surenchérissent la provenance, donc la salubrité et la pureté, en l'annonçant à la fois « nôtre » et « sans sable » (comme le cartel « *nostrana senza sabbia* » vu un jour d'avril 2010 au marché de Chioggia).

Pour pallier à toute suspicion il faudrait soit qu'elle s'hybride avec la palourde autochtone, comme certains pêcheurs commencent à le déduire de leurs observations, nous l'avons vu, soit la sortir de son contexte lagunaire. Dans ce cas, il serait nécessaire de créer une filière extrêmement contrôlée, ou bien de l'hybrider avec l'élément voisin, l'eau de mer. Au moment où je réalisais mon enquête, il n'existait qu'un unique exemple de dépuration « extrême » entendu et observé. Cette entreprise originale et novatrice a été inventée par d'anciens pêcheurs en mer victimes d'un naufrage au cours duquel ils ont perdu leur bateau. Convertis, pour prendre moins de risques, dans l'élevage de moules sur filières, maintenues par des flotteurs (mytiliculture *long line*), ils ont rajouté la dépuration des palourdes à cette activité, car ils disposaient des structures pour ce faire. A la tête de l'entreprise, deux frères dirigent de quatre à cinq employés et deux bateaux.

« Nous, nous faisons un produit d'élite, sans doute un produit dont il est certain que tu peux le manger cru. La palourde tu peux très bien la manger crue, celles qu'ils font eux [*les autres grossistes centres de dépuration, installés à côté du sien à Chioggia*] je ne sais pas, moi je ne la mange jamais crue, je ne veux pas dire que ça ne se peut pas, parce que chacun peut manger ce qu'il veut, mais si celle-là tu la manges crue elle a un bon goût, c'est une chose différente, très différente, et elle a

aussi un aspect différent. De ce fait, tu comprends simplement en la voyant que c'est une palourde... pas celle que tu as vu avant, c'est-à-dire... *[il hésite]*

- C'est la même palourde, mais la dépuración en mer la transforme *[continue le vénériculteur et biologiste qui lui apporte ses palourdes à dépurar]*. »¹³⁸

Pêchée en lagune puis mise à dépurar dans l'Adriatique, la palourde devient un non-humain hybridé par l'action humaine, un être entre lagune et mer. La transformation est ici essentielle pour atteindre au mangeable. Ce sont les miasmes de la ville qui pourraient polluer les palourdes, dépurées et mises en filet sur le bateau : « elle est intègre, elle est en mer, à 25 mètres de profondeur, le filet arrive sur le banc du marché, et là elle est tout-de-suite polluée, même par l'air alentour » continue ce grossiste en soulignant qu'il exagère à demi le trait. Sa méthode de dépuración unique observée sur le catamaran équipé en atelier mytilicole, ancré à 9 miles des côtes, m'a permis de voir la sensibilité à cette notion de pureté, d'« intégrité » où la perception olfactive tient une place importante pour déterminer la salubrité de la palourde. Nous allons décrire les opérations techniques qui paraissent nécessaires à cette transformation jusqu'à utiliser l'odorat pour attester de la bonne conduite des mécanismes de purification et leur reconnaissance par le mangeur.

La première étape à mettre en œuvre consiste à se fournir en palourdes auprès de vénériculteurs « sûrs », c'est-à-dire sélectionnés pour leur sérieux à mener leur élevage et avec lesquels ils ont des relations amicales. En 2010 et 2011, les palourdes étaient achetées au tarif de 2 € le kilo environ aux vénériculteurs. Les éleveurs portent ensuite les palourdes en mer sur leur implantation de mytiliculture. Ils ont en concession depuis 1995 un périmètre délimité par des bouées au large des côtes. Tout en pilotant leur bateau vers leur « centre de stabulation » grâce aux coordonnées entrées dans le GPS, les éleveurs travaillent sur le pont bâché à placer les palourdes dans

¹³⁸ Chioggia 2010, 14 : « Noi facciamo un prodotto *d'élite*, magari un prodotto che sicuramente lo puoi mangiare crudo. La vongola puoi mangiarla benissimo cruda, quella che fanno loro non lo so, io non la mangio mai cruda, non voglio dire che non si può perché uno può mangiare quello che vuole, però se questi la mangi cruda ha un buon sapore, è una cosa diversa, molto diversa, e si presenta anche diversa. Per cui capisci anche vedendola che è una vongola... non quella che hai visto prima, cioè

- È la stessa vongola, però la depurazione in mare la trasforma *[continua l'allevatore-biologo che gli porta le sue vongole]* »

[...] « È integra, non viene, è in mare, in 25 metri d'acqua, il sacchetto viene in banchina e là viene inquinato subito, anche dall'aria che c'è intorno ».

des nasses¹³⁹. Durant le trajet, d'environ 1 h 30, les grossistes s'occupent également de monter les cordes de moules qui seront ensuite immergées dans la concession. Pour les palourdes, l'opération s'appelle « faire tremper les palourdes » (*mettere le vongole a bagno*).

Après le halage des tresses de moules, le bateau se déplace vers les structures où sont suspendues les nasses de palourdes philippines. Le centre de stabulation est visible par les bouées. Une série de nasses est immergée dans l'eau, reliée par des cordages. Le petit catamaran s'approche de la bouée, les éleveurs repèrent et crochètent le cordage grâce à la grue installée sur le bateau afin de rapatrier sur le bateau les nasses une à une. Soumis à la réglementation de l'Unité sanitaire de Rovigo puisque leur installation, en face de cette Province, est dans son territoire maritime, les éleveurs ont l'obligation de dépurier leurs palourdes en mer pendant sept jours, contre les douze heures de la dépuration à terre. Cette réglementation paraît illogique à ces éleveurs : leurs palourdes sont immergées dans une zone naturelle mais le temps exigé est quatorze fois plus long qu'une dépuration en bassins à terre. Les palourdes sont plongées comme les moules à huit mètres de profondeur dans une portion de mer où la profondeur est de vingt-quatre mètres.

En juillet 2011, lorsque j'ai accompagné en mer les grossistes-éleveurs, les palourdes remontées sur le bateau étaient en assez mauvais état. De nombreuses coquilles étaient ouvertes et vides. L'explication avancée pour cette mortalité est qu'elles étaient restées quinze jours dans l'eau de mer. Cette station prolongée dans l'eau leur fait subir plusieurs périodes consécutives de variations de température.

La phase de la confection des filets de palourdes est particulièrement intéressante car parmi toutes ces opérations techniques de tri et de sélection requérant une certaine distance par le toucher des coquilles avec les gants en caoutchouc, l'une d'entre elles nécessite l'odorat. Dans la filière, classique, de la chaîne de confection installée sur le bateau, trois personnes travaillent pendant plus d'une heure, pendant laquelle 80 kilos de palourdes seront préparés et emballés (les commandes au marché étaient faibles à cette période). La première opération est le lavage à grande eau de mer qui est pompée sous le bateau. Cette phase permet d'enlever les palourdes mortes

¹³⁹ Et non dans des *bins*, les bacs en plastique, nommés d'habitude par leur terminologie en anglais, d'une contenance de moins de 400 litres, qui servent couramment en aquaculture, en lagune ou dans les centres de dépuration à terre.

et de rejeter les coquilles à l'eau, parce que c'est une « chose naturelle, donc elle retourne dans l'eau » (*roba naturale, torna in acqua*). Les palourdes circulent dans la machine à l'aide d'un tapis roulant qui leur imprime un mouvement permettant d'enlever le sable qui pourrait encore rester. Un second lavage suit, puis un tri plus fin permet de sélectionner les palourdes les plus grosses, vendues plus chères. Elles sont mises dans un panier posé sur le plat-bord du bateau devant les deux éleveurs. Les autres palourdes indistinctement sont prises à pleines mains pour les brasser et les faire retomber brutalement sur le tapis, afin de continuer à chasser les restes de sable, puis les palourdes poursuivent leur chemin sur le tapis roulant qui s'incline et les déverse dans une vasque. De l'embout de cette vasque, les palourdes sortent en petite quantité pour tomber dans des sachets de un ou deux kilos. Le filet est pesé sur la balance puis le poids est ajusté en ajoutant ou retirant des palourdes.

Avant de refermer le sachet avec une bague en métal et un ruban portant la marque de l'entreprise, le nom de l'espèce, la zone de récolte et la date du jour, les éleveurs montent chaque sachet à hauteur de visage et le sentent en le faisant tourner. (*figure 21, p. 281*). Si une odeur suspecte est détectée, le sachet est immédiatement vidé dans un bac en métal. Ce jour-là, le plus jeune des éleveurs aura eu à relaver trois sachets à l'odeur inquiétante jusqu'à avoir identifié la ou les palourdes responsables, celles qui auraient risqué de contaminer le consommateur et de jeter le discrédit sur leur entreprise.

Cette technique particulière de dépuración permet à la chair de la palourde un changement de couleur et d'odeur. Certains biologistes regardent cette dépuración avec incrédulいたé, comme s'il s'agissait de la manipulation d'un apprenti sorcier, car dans la théorie naturaliste développée par les scientifiques dans un savoir décontextualisé, on ne peut transformer ainsi et aussi facilement la palourde.

La palourde est ici manipulée physiquement pour être pensée autrement et devenir de l'ordre du mangeable. La palourde philippine présentée au début de notre recherche, résistante et rustique, exotique et invasive, est en phase de devenir pure, aseptisée, mais, dépouillée de ses premières caractéristiques, elle s'affaiblit, elle ne résiste pas aux opérations de transformation radicale.

IV.5. Cacher la palourde polémique : une mise en scène de l'absence

Pour penser la palourde « bonne à manger », nous avons vu qu'elle doit passer par toute une série de pratiques magiques : l'assimilation par le changement de nom, le bricolage ou le déni de pollution. Cependant, pour ce qui est de l'incorporation, la frontière persiste encore entre palourdes autochtones, quasi disparues, si regrettées, et palourdes philippines, présentes et honnies. Le cheminement de la palourde philippine débute dans un laboratoire pour finir dans l'assiette festive de rassemblements publics ou bien être cachée comme une infâme perturbatrice d'un ordre humain.

Cuisinées avec des *spaghetti*, presque tous les restaurants du centre de Venise l'affichent au menu, le plus souvent dans le « menu touristique », sans faire mention de l'espèce utilisée. Les *spaghetti alle vongole* peuvent être aussi utilisés dans une action collective de légitimation des palourdes philippines et des pratiques de pêche. En 2000, les pêcheurs chioggiottes, lassés d'être sans cesse traités d'abusifs et de subir des arrestations, proposèrent de préparer une gigantesque *spaghetтата* de palourdes philippines distribuée gratuitement sur le *Corso del Popolo*¹⁴⁰.

Excepté dans ces deux manières de l'afficher, l'une se référant au plat d'origine napolitaine, présenté comme italien, voire typiquement vénitien dans les restaurants, l'autre comme revendication politique, la palourde philippine a-t-elle sa place dans les fêtes gastronomiques locales ? Quel est son statut par rapport aux autres espèces aquatiques consommées en-dehors de la sphère privée ? La problématique sous-jacente à cette valorisation dans un cadre festif concerne la légitimité de la ressource, son intégration dans un système de valeurs de la gastronomie locale. Pour tenter de cerner sa place et son rôle, ma collecte de données s'est orientée vers la composition des menus et la perception de ceux-ci, notamment dans des moments de consommation festive. Je me suis intéressée aux fêtes locales et kermesses qui mêlent le religieux et le profane, agrègent les populations locales et attirent les touristes lors de bénédictions de la mer, processions, régates et dégustations de poissons. J'ai traité ces micro-événements annuels comme un point de rencontre collectif autour de la résurgence ou de la

¹⁴⁰ « *In piazza spaghetti ai caparozzoli* », *Gazzettino*, 22 avril 2000.

continuité d'un passé aujourd'hui quasi révolu en considérant la fête populaire comme déclaration d'appartenance à un terroir et à une catégorie des métiers. La première constatation est que ces fêtes semblent ne pas être à l'initiative des pêcheurs eux-mêmes, mais d'associations et de fondations (Association culturelle de Pellestrina), du diocèse ou des communes, ou des dirigeants politiques et économiques, pendant l'époque fasciste ou actuelle (Fondation de la pêche à Chioggia).

De nombreuses kermesses existent dans la lagune : le quartier des Alberoni sur l'île du Lido célèbre les moules (*Festa dei peoci*) ; l'île de Sant'Erasmus les artichauts violets castrés (*Sagra del carciofo rosso*) ; la localité de Sant'Anna, à cinq kilomètres au sud de Chioggia, dans la campagne, fête les canards (*Sagra dell'anatra*). L'île de Pellestrina est réputée pour ses trois restaurants de poissons où l'on vient célébrer les rites familiaux, pour ses fêtes profanes, les *Sagre*, et ses fêtes religieuses comme le très attendu 4 août, jour de célébration de l'apparition de la Vierge au jeune Natalino Scarpa en 1716. Procession, bénédiction de l'évêque de Chioggia, courses sportives de *caorline* et repas de spécialités locales sont très suivis par Pellestrinottes et de nombreux visiteurs. À Chioggia, la *Sagra del pesce* et la plus récente *Festa del Pescatore* sont tout d'abord des fêtes qui célèbrent le poisson et son prédateur. La figure du pêcheur est magnifiée et comme fossilisée dans un passé révolu dont le retour n'est espéré que dans les représentations extérieures au monde de la pêche ou par les pêcheurs ayant peu profité de la motorisation.

Pendant la période du *ventennio* fasciste (1922-1943), le médecin Mario Padoan, installé à Chioggia, étudie l'incidence de la nourriture sur la santé des habitants de sa ville natale (PADOAN A. 1999). À son instigation est créée une *Sagra*¹⁴¹, inaugurée en 1938 par le Duc de Gênes et son épouse. Le journal télévisé « *Luce* » qui transmet l'événement qualifie la ville de « pittoresque ». Le modèle du panthéon laïc durant les années mussoliniennes était un instrument de propagande pour l'autarcie recherchée en Italie. Ce panthéon se devait d'être composé de petites gens, agriculteurs et pêcheurs entre autres, exerçant des métiers humbles et laborieux (BOSCOLO, SCARPA 2004), dont les fruits allaient permettre au pays de se sustenter sans apports extérieurs. La *Sagra del pesce* prend place devant le marché aux poissons. Elle comprend une exposition de filets

¹⁴¹ Bien que, nous l'avons dit, Chioggia ait été, selon les historiens, modelée par des aspirations partisans, il ne semble pas exister de contradiction politique entre le succès d'un panthéon laïc mis en place par le fascisme et la pérennité de la *Sagra del pesce* depuis 1938.

de pêche, des dégustations de poissons, divers jeux et des défilés en costumes qui subliment la réalité locale. Dans les années successives, elle s'étendra sur le *corso del Popolo*. M. Padoan publiera à Rome en 1941 *Il pesce nell'alimentazione, nella dietetica, nell'autarchia*, dans lequel, suivant la ligne idéologique du régime en place, il expose le précepte suivant : la nation devrait se nourrir de son terroir et des ressources de sa mer pour assurer sa santé et revigorer le peuple. Dès ses débuts, la *Sagra* fut un rendez-vous annuel prisé par les habitants, les visiteurs des villes alentours et par les touristes très présent sur les plages de Sottomarina. Vers 1990, elle accuse une baisse de fréquentation et les courriers administratifs consultés aux Archives de Chioggia se plaignent d'une grande désorganisation (sans que j'aie pu savoir si ces problèmes étaient dus à la pêche illégale dans la lagune et à la stigmatisation de Chioggia en tant que « ville des abusifs »). La mairie envoie alors à différentes associations des recommandations pour relancer la fête : les stands gastronomiques doivent comporter des « éléments qui se réfèrent à la marine du passé, des costumes locaux »¹⁴². L'évaluation des stands par la mairie, effectuée pendant les deux semaines de la fête par des dégustateurs anonymes, est établie selon trois critères : le respect de l'hygiène, la qualité du produit et enfin, « l'image typique historique ». La *sagra* réunit dans les années 2000 jusqu'à une dizaine de stands et environ trois mille places assises.

La ville pendant ce laps de temps festif (*figure n° 22, p. 282*) est mythifiée pour les visiteurs venant y chercher un folklore institutionnalisé. Si, à ses débuts, la *Sagra del pesce* voulait offrir l'image d'une corporation unie, elle en offre désormais une parodie, à laquelle nombre de pêcheurs rencontrés refusent de participer, d'une part parce qu'ils ne légitiment pas les mises en scène de la pêche traditionnelle, « l'image typique historique », et d'autre part, parce que les stands sont choisis par la mairie en fonction de critères qui leur apparaissent mystérieux : un vénériculteur inscrit à la Ligue du Nord se plaignait auprès de moi de s'être vu refuser un stand par la mairie alors qu'il voulait proposer ses palourdes d'élevage, et appelait au boycott de la *Sagra* ; un autre sous prétexte qu'il avait inscrit à son menu du couscous de poissons, en plus des *sarde in saor*¹⁴³, plus immédiatement identifiable en tant que plat vénétien par son nom. Seuls

¹⁴²Consultation aux Archives communales de Chioggia : chemise Prot. N°10882, 11 mars 1996 ; chemise Prot. 13738/99, a.1996, Turismo XI/4.1 (*"elementi che si rifanno alla marineria del passato, costumi locali"*).

¹⁴³ Sardines macérées dans l'huile avec oignons et pignons de pins qui étaient emportées par les marins pour leur longue conservation.

depuis deux ans, l'Organisation de Producteurs *Fasolari* et le *CO.GE.VO*¹⁴⁴ ont pu se frayer un chemin parmi les associations. Déambuler avec un Chioggiote parmi les stands revient à lire les forces et pouvoirs des partis politiques dans chaque organisation de stand : « celui-ci est géré en sous-main par *Alleanza nazionale* » (ancien parti politique de droite de 1995 à 2009), « celui-là donnera ses gains à un parti de gauche ». Tout comme pour l'imposition de la vénériculture, les pêcheurs se laissent porter par les administrations qui décident du rôle et de l'image que les pêcheurs doivent donner d'eux-mêmes. Ils n'y participent pas mais restent critiques par rapport à cette mise en scène politique.

Étant donné que la ville de la pêche en Vénétie est par antonomase Chioggia, les habitants des environs adhèrent à cette figure de style, démonstration d'une représentation commune certes de racine historique. Ils gardent ainsi l'illusion de la figure légendaire du pêcheur et du produit de la pêche comme obtenu de manière traditionnelle. Chacun veut y jouer son rôle dans l'arène publique, même s'il est pourtant notoirement connu que le poisson y arrive le plus souvent congelé. Les livraisons de camions frigorifiques pleins de crevettes tropicales et autres produits alimentent les cuisines sur les stands, car la *Sagra del pesce* coïncide désormais souvent avec le *fermo pesca biologico* dont les dates sont décidées par le Ministère des politiques agricoles et forestières. Pour cette période d'arrêt de la pêche correspondant aux périodes de frayage des poissons, les pêcheurs, au chômage forcé, reçoivent des indemnités. Quelques espèces de poissons, mollusques et crustacés sont tout de même fraîches, comme les vernis (*fasolari*), sur un des rares stands tenus par les producteurs eux-mêmes.

Les palourdes sont bien présentes à la fête, mais sous forme photographique sur une affiche publicitaire ou mélangées à d'autres mollusques. Des affiches distribuées par la mairie de Chioggia en juillet 2011 montraient des assiettes pleines entourées des couverts sont placées en perspective des églises, derrière lesquelles on aperçoit les voiles peintes. Les deux recettes sont la « *Sopa de peoci e caparossoli* » (soupe de poux (moules en dialecte vénitien) et de *caparossoli*) et « *canestrelli con polenta* » (pétoncles avec *polenta*). Alors que l'on trouve servies d'explicites lasagnes au poulpe pressé, des

¹⁴⁴ Le *CO.GE.VO* (*Consorzio per la gestione e la tutela della pesca dei molluschi bivalvi nel compartimento marittimo di Chioggia-Venezia*) et l'OP *Fasolari*, font la promotion des palourdes de mer et d'autres mollusques de l'Adriatique dans plusieurs manifestations : « Guinness » à Mestre, salons de Rimini, etc.

pâtes aux *fasolari* ou des coquilles Saint-Jacques, les palourdes sont mélangées avec d'autres mollusques dans les spécialités locales qui se réfèrent à des éléments géographiques, telles les *linguine al sapore di laguna* (pâtes à la saveur de lagune) et les *spaghetti allo scoglio* (*spaghetti* « du rocher »). Impossible d'en servir librement car « on ne peut se fier aux palourdes thaïlandaises, on ne sait pas où elles sont pêchées » (Chioggia, 12 juillet 2011). Cette impossibilité, nous précise cet ancien policier à la retraite tenant un stand, serait plus d'ordre moral que d'ordre pratique.

La palourde, produit local, est absente de la *Sagra del pesce*, alors que d'autres produits locaux, moins sujets à polémiques, sont valorisés, par exemple la chicorée rouge. L'histoire de l'invention du gâteau aux carottes et chicorée, *la ciosòta* (*la chiogiotte* en dialecte), montre à la fois les relations entre les quartiers de la ville et la tradition réinventée. La recette fut créée il y a vingt cinq ans par les pâtisseries et boulangers de Sottomarina et de Chioggia réunis en consortium. Une scission dans le groupe coupa court au projet de réunification des deux parties de la ville. *La ciosotà* est devenu un gâteau « inventé de l'autre côté du pont ». Bien que d'invention récente, il est déjà entré dans la tradition et se retrouve inscrit sur la liste des produits typiques et traditionnels, parmi les *bussolai* et les *frittelle*, biscuits et beignets que l'on voit représentés sur les gravures du XVII^e siècle¹⁴⁵.

Pour renforcer les caractéristiques historiques d'une ville maritime, les stands sont décorés de voiles latines peintes à la façon chiogiotte, lumineuses et colorées, reproduisant les blasons familiaux, et de petits pièges à poissons, les *chebe*, qui servent à la capture des gobies céphalotes. Un petit stand abrite le fabricant de pipes chiogiottes en terre cuite, pipes dont plus aucun pêcheur ne se sert aujourd'hui.

Alors que périlait la *Sagra del pesce*, la *Fondazione della pesca*, présidée alors par Massimiliano Malaspina, un élu de la Ligue du Nord, inventait en 1991, toujours à Chioggia, la *Festa del pescatore*. La politique là encore tentait de rassembler l'image d'un pêcheur traditionnel et intègre, effritée par les néo-pêcheurs abusifs. L'hebdomadaire d'information du diocèse de Chioggia *La nuova scintilla* (n°29 du 24 juillet 2011)

¹⁴⁵ Produits typiques et produits traditionnels de la lagune de Venise : decreto n. 8627 del 19/06/07, "Settima revisione dell'elenco nazionale dei prodotti agroalimentari tradizionali", pubblicato sulla Gazzetta ufficiale n°147 del 27/06/2007, Supplemento Ordinario n° 146

présentait la *Festa del pescatore* comme « une fête traditionnelle », inventant là aussi la tradition.

La fête se déroule une fin de semaine d'été, sur la place Todaro à Sottomarina. Elle est précédée d'une petite régata de la *Remiera Clodiense*. Au contraire de la *Sagra del pesce*, la *Festa del pescatore* est une manifestation entièrement financée par la Fondation et les dons de divers producteurs. Habitants et touristes nombreux à Sottomarina en cette saison se pressent dans la file d'attente pour pouvoir s'installer aux grandes tablées qui accueillent environ quatre cents personnes simultanément. On y déguste gratuitement des plats de sardines, crevettes, seiches cuisinés en friture, *polenta*, carafons de vin et des *bussolai*, les biscottes salées en forme de boussole que les marins emportaient en mer. La palourde est là totalement absente.

IV.6. La palourde hors de l'infamie collective dans le Delta du Pô

La palourde joue depuis vingt cinq ans un rôle majeur dans l'économie de Chioggia et des centres de pêche du Haut-Adriatique. Pourtant, sa représentation gourmande et festive est diversement présente. Afin d'avoir une approche comparative de ces mises en valeur ou de l'absence de mises en valeur des ressources, je me suis rendue dans le Delta du Pô pour assister à la *Sagra della vongola verace* qui se tient à Goro, petite commune de la Province de Ferrare. Moins de quatre mille habitants se logent dans les maisons basses qui s'étalent entre une rade et un des bras du Pô, dans le centre urbain ou en périphérie où dans de grandes villas neuves, construites grâce à l'économie soudainement très florissante.

Cette fête populaire valorise le produit local de manière ouverte¹⁴⁶. Même son nom de « Kermesse de la palourde authentique » (*figure 23, p. 282*) dénote qu'il n'y a ici aucune infamie, aucune honte à pêcher la palourde, la vendre, la consommer et la célébrer. Depuis sa création en 1998, les organisateurs, dont fait partie le biologiste de la coopérative de pêche, et les bénévoles de la *Pro Loco* (association pour la promotion du tourisme, très développée dans les localités italiennes) sont dans une approche gastronomique rationnelle, ancrée dans les réalités sociales actuelles, et non dans la construction d'un panthéon qui valoriserait les membres d'une société rurale comme c'est le cas pour la *Sagra del pesce* de Chioggia. Il faut dire aussi que la pêche à Goro, petite commune tournée jusque dans les années 80 majoritairement vers le maraîchage, n'était pas aussi prégnante dans la ville qu'à Chioggia. Elle a été quasiment « inventée » par l'expérimentation réussie des palourdes philippines, même si des pêcheurs pratiquaient avant plusieurs métiers dans la rade, dans les bras du Pô, sur le littoral ou en mer. La *Sagra* ne joue donc pas sur une mise en scène d'une tradition de pêche, avec barques antiques et costume folklorique. Au contraire, le bateau présenté par un constructeur entre un stand et le podium des concerts est en inox rutilant, équipé des instruments de pêche en rade, comme la « *pompetta* », petit aspirateur envié par les Chioggiottes qui n'ont pas obtenu l'autorisation provinciale pour s'en servir dans les aires en concession dans la lagune de Venise avant 2011. Un vendeur est présent pour proposer une palette de brochures et répondre aux questions techniques.

À Goro, l'ouverture officielle de la *Sagra* commence par une conférence de presse, la cérémonie de coupure du ruban par le maire et une dégustation gratuite de palourdes. Les coopératives qui offrent ces palourdes sont nommées et remerciées, ainsi que l'entreprise qui a effectué la dépuración du produit, à la fois dans le discours et au dos du programme de la *Sagra*, programme découpé en forme de palourde. Le déroulement de la *Sagra* peut aussi être suivi sur la page Facebook de la *Pro Loco* de Goro.

Devant l'entrée du stand unique, signalé par les lettres lumineuses « Restaurant », trône un énorme poêlon en acier inoxydable acheté par les pêcheurs. Il leur permet d'être inscrit dans le livre Guinness des records pour la plus grande quantité de palourdes

¹⁴⁶ L'inscription de la palourde comme produit du territoire ancré dans une tradition de pêche ne cesse de s'amplifier, à voir les nouveaux panneaux publicitaires qui accompagnent les *Sagres* : « *Da 70 anni coltiviamo il mare* » (« *Depuis 70 ans nous cultivons la mer* »). L'illustration figure une fleur avec une palourde sur le pistil.

cuites (figure n° 24 p. 283). Le premier soir de la *Sagra della vongola verace* en 2014, quatre quintaux de palourdes y ont été cuisinés en même temps, selon une recette gardée secrète. Au long de la soirée les bénévoles viennent prendre par pelletée les palourdes pour les convives qui attendent les plats servis à l'intérieur, dont les sautés de palourdes et les *spaghetti* aux palourdes.

Outre la restauration, point d'orgue et raison de la *Sagra*, des animations gratuites étaient proposées : le soir, des concerts et, dans la journée, des excursions en bateau. Des pêcheurs du lieu développent depuis quelques années ces structures pour accueillir le touriste attiré par les découvertes naturalistes. Sur la barque plate *Carcana*, propriété de deux frères vénériculteurs le matin, mytiliculteurs et guides l'après-midi, un itinéraire du « *vongolaro* » était proposé : en deux heures, il permet « *d'observer comment se pêchent les exquis palourdes de Goro. Vous pourrez mesurer votre habileté avec la traditionnelle 'rasca'* »¹⁴⁷. La pratique était représentée en défi ludique. Sur le bateau dans lequel je pris place en compagnie de dix touristes italiens de différentes régions limitrophes, nous fûmes deux à vouloir « mesurer notre habileté » en nous immergeant dans l'eau chacun à notre tour jusqu'à la taille grâce à la combinaison que notre hôte nous avait prêtée. Le jeune guide nous donna une leçon *in situ* sur la consistance du terrain, mais avec un artefact miniaturisé, le véritable râteau n'ayant pas été porté sur le bateau, jugé *a priori* trop lourd par le vénériculteur pour nos conditions physiques de citadins. De cette courte expédition dans la rade, armés d'un râteau miniature, nous ne revînmes certes pas pêcheurs de palourdes. Cependant, cette initiation rapide vint en résonance de celles racontées par ou à propos des abusifs *chioggiottes* (« tu apprends en deux heures, en une journée »), qui se contentaient des savoirs rudimentaires sur le maniement d'un instrument ou de suivre des pêcheurs expérimentés, pour saisir ces palourdes si simples.

L'effigie de la palourde est à l'honneur jusque dans les détails décoratifs de la *Sagra della vongola verace*. Le programme et le menu sont imprimés sur un prospectus en forme de palourde. Il faut dire que la fierté locale s'affiche dès l'entrée de la ville, avec un grand panneau de bienvenue aux visiteurs qui arrivent, après une longue route le long des bras du Pô et loin de toute zone urbanisée, dans la « commune de la palourde

¹⁴⁷ Dépliant de la *Carcana*, juillet 2014 : « *dove si può osservare come si pescano le squisite vongole di Goro. Potrete misurare la vostra abilità con la tradizionale "Rasca".* »

authentique ». Une place y a été rebaptisée « *Largo della vongola verace* » et pour les compétitions de football, un « tournoi de la palourde » est même organisé (*figures 25, p. 283*).

La palourde polésane n'a cependant pas attendu sa fête pour être consacrée. Ainsi, dans les années 1990, un poème avait été composé par William Soncini. Véritable ode à la palourde, ce poème composé en dialecte polésan était distribué dans un marché de Noël. Bien que le poème évoque une apparition divine de la palourde dans la rade, l'informateur qui me l'a communiqué estime qu'il s'agit bien de la palourde philippine, arrivée par expérimentation. Par touches humoristiques, le poème traduit l'estime voire la reconnaissance amoureuse ressenties pour un mollusque dont l'arrivée a été providentielle pour l'économie locale. La fatigue apportée par le travail de récolte est estompée par les gains réalisés, matérialisés par la satisfaction des besoins primaires comme la maison et la voiture et par le goût à la consommer.

Traduction du poème en italien (prospectus du poème en dialecte reproduit p. 284) :
« Vongola vongolina quante brutte cose ti ho augurato quando ho preso in mano la raschina perché mi fai alzare presto la mattina per prendere la giornata / Ma dopo penso che se non fossi in Sacca non sarei mai stato in grado di comprarmi né la casa né una piccola macchina / E quando vedo la Rusina che ti mette a cucinare nella padella mi scende un lacrima, perché ti voglio più bene a te che alla mia fidanzata / Dio ci ha dato le vongole in Sacca non per stare a letto la mattina ma per prendere la giornata. »

Traduction en français : « Merci palourdes de Goro / Palourde, petite palourde, combien je t'ai maudite quand j'ai pris en main le petit grattoir parce que tu me fais lever le matin tôt pour gagner ma journée [*avec le quota journalier la pêche peut commencer à 5h pour que les palourdes soient livrées au marché le matin même*] / Mais ensuite je pense que si tu n'avais pas été là en Rade je n'aurais jamais été capable de m'acheter ni une maison ni une petite voiture / Et quand je vois ma petite Rose qui te met à cuire dans la poêle, une larme coule d'elle-même, car je t'apprécie plus que je n'apprécie ma propre fiancée / Dieu nous a donné les palourdes en Rade non pour rester au lit le matin mais pour gagner sa journée. »

La palourde philippine n'est pas dans cette région réifiée, mais pratiquement déifiée. La Région de Ferrare a produit depuis quelques années des incarnations

iconographiques des animaux caractéristiques des écosystèmes locaux¹⁴⁸ : ainsi, dans les points d'informations touristiques « Virgule la palourde » s'affiche auprès d'« Alfonso le cerf », d'« Ilaria la cigale de mer » (*figure 27, p. 284*). Ces figurations n'existaient pas encore au début des années 2000 lorsque F. Tamoni mena son enquête ethnographique¹⁴⁹.

Le nom de « Virgule la palourde » m'apparaît comme un tour de force publicitaire¹⁵⁰. En effet, les journaux napolitains après les cas de choléra en 1973 évoquait souvent la « virgule », c'est-à-dire le vibrion du choléra qui a la forme de ce signe de ponctuation. Virgule est presque un animal imaginaire, avec ses couleurs hors de la normalité d'un mollusque et sa figure pratiquement humaine (des yeux hallucinés, qui peuvent évoquer également la nacre des perles d'une huître, donc une richesse intérieure). Elle est un animal hybride qui prend les caractéristiques humaines et devient palourde singulière. Il est nécessaire de prendre ici en compte le fait que la figuration de la palourde polésane découle d'une activité de façonnage de l'objet par les administrations, et que son anthropomorphisation n'est pas liée à une pensée animiste, comme nous pourrions le voir également en ce qui concerne les représentations de la palourde dans le manuel de vénériculture.

Dans le Delta du Pô, il y a de quoi fêter sans honte sa palourde et en faire une gloire locale, personnifiée par *Virgola*, d'autant plus qu'elle a été reconnue officiellement comme « traditionnelle ». En effet, une véritable authenticité lui est conférée depuis qu'elle a été inscrite en tant que « palourde authentique de la Polésine » dans la liste des « Produits traditionnels »¹⁵¹, en même temps que le miel des *barene*, des légumes de Chioggia (carotte, chicorée rouge, oignon, etc), des spécialités boulangères et pâtisseries (dont *la ciosòta*, nous l'avons vu, fait partie).

¹⁴⁸ J'ai pu photographier à l'office du tourisme de Goro le panneau sur lequel était représenté Virgule la palourde. Les autres animaux m'ont été simplement cités. Je rajoute que ma jeune interlocutrice de l'office du tourisme se souvenait aussi d'une représentation humaine : « Gino, le maître-nageur ».

¹⁴⁹ Comm. personnelle, juillet 2014. Je n'ai pas obtenu d'informations sur la date de réalisation de ces représentations iconiques.

¹⁵⁰ Une enquête plus approfondie sur ce point permettrait de connaître les intentionnalités des acteurs à représenter la palourde de cette manière.

¹⁵¹ *Decreto n. 8627 del 19/06/07, pubblicato sulla Gazzetta ufficiale n. 147 del 27/06/07*. Dans la liste des poissons et fruits de mer (*Anguilla o Bisato delle Valli di pesca Venete ; Branzino o Spigola delle Valli da pesca venete ; Cefali delle Valli da pesca venete ; Moleche e masaneta ; Schilla della Laguna Veneta*), le 354^{ème} produit est la *Vongola verace del polesine*.

La reconnaissance des institutions est fondamentale dans le cas de l'intégration d'une espèce allochtone. L'inscription comme « produit traditionnel » et/ou le classement en DOP (Dénomination d'Origine Protégée), sont alors garants d'un enracinement dans le territoire, et donc, pour le consommateur, d'une qualité. Pour la palourde philippine dans la lagune de Venise, ils pourraient même l'aider à retrouver sa pureté perdue. Le grossiste de Chioggia qui dépure ses palourdes en mer estime produire une palourde « DOC », mais qui ne peut avoir la publicité adéquate sans une tutelle des institutions (Chioggia 2011, 7). Celles-ci, selon lui, ne permettent pas aux éleveurs de valoriser leur travail, car, et c'est une théorie répandue, les administrations s'inquiètent d'abord de trouver un moyen pour « occuper » les pêcheurs délinquants qui entachent l'image du secteur de la pêche et, par conséquent, de la palourde.

L'alimentation est prônée comme un bien d'une certaine pureté et ingénuité (comme l'écrivait, nous l'avons vu, M. Padoan en 1941), qui exprime une identité à travers l'appartenance territoriale. Étiqueter un produit « traditionnel » est lui attribuer une historicité, l'ancrer dans un territoire et lui conférer une confiance de principe sur sa qualité. Pour les palourdes de la lagune de Venise, un projet de demande d'Appellation d'Origine Protégée, qui aurait accompagné une nouvelle dénomination m'avait été annoncé en 2009. Si l'inscription au DOP et la nouvelle dénomination étaient acceptées par le ministère, elles permettraient d'enraciner définitivement la palourde philippine dans le territoire, de légitimer de façon pérenne l'utilisation jusqu'ici sporadique de la dénomination de « *verace* » et de dépasser l'appellation « *nostrana* » qu'elle n'a jamais pu obtenir que sur les cartels du marché. Cette démarche amènera enfin la palourde à être reconnue comme « native ».

En avril 2009, un administrateur me reçut dans son bureau à Mestre :

« On ne proposera pas au consommateur le nom *Tapes decussatus* ou *Tapes*... Elle s'appellera « palourde... », « palourde de la... » [*il hésite*], on l'espère « palourde vénitienne » ou « palourde de la lagune de Venise ».

- Mais sous ce nom seront comprises toutes les palourdes ?
- Oui, mais tiens compte qu'à 98 % c'est la palourde philippine. Il y a 2 % seulement, pour les amateurs disons, de palourde *Tapes decussatus*, la palourde à la coquille fine, comme nous l'appelons. Et... donc ce n'est plus tellement un problème dans le sens que... désormais elle est reconnue comme production propre, seulement il y a le problème que les Vénitiens, les

Vénitiens en particulier ou les habitants de la Vénétie, savent quels sont les problèmes qui sont derrière la palourde. »¹⁵²

Ainsi, avec ce nom générique, les palourdes seront proposées de façon indistincte, ce qui pourrait régler les obstacles à l'incorporation et les jugements de valeur : les deux espèces, si elles ne peuvent s'hybrider physiquement, le seront au moins dans la classification commerciale. La « palourde vénitienne »¹⁵³ ou la « palourde de la lagune de Venise » pourrait alors bénéficier de l'aura et de la fascination pour Venise qui phagocyte tout jugement en-dehors des limites de la Région Vénétie puisque « *Le produit exclusivement « local » est dépourvu d'une identité géographique dans la mesure où celle-ci naît de sa « délocalisation ». La « mortadelle de Bologne » se définit en tant que telle seulement lorsqu'elle sort de sa sphère de production* » (CAPATTI, MONTANARI 2002 : 17). La « palourde vénitienne » constituerait une aubaine pour le marché : elle pourrait être commercialisée avec un prix plus élevé, à l'extérieur des limites de la région cependant, pour engendrer, au-delà de l'image de marque, une économie profitable. L'économiste C. Mauracher a réalisé une enquête anonyme auprès de consommateurs de fruits de mer afin de déterminer le prix que ceux-ci étaient prêts à payer pour des palourdes auxquelles on aurait attribué une marque de qualité¹⁵⁴. Il ressort de cette enquête que la fixation de ce prix est nettement tributaire de la suspicion que les Vénitiens éprouvent envers la palourde. En effet, en Vénétie les consommateurs ont répondu en majorité qu'ils ne mangeaient pas de palourdes car ils ne se fiaient pas à la qualité (première proposition : « *je n'ai pas confiance* »), avant la proposition sur le goût (« *je n'aime pas* ») alors que dans les deux autres Provinces limitrophes les raisons de la non-consommation, toujours selon le panel, étaient contraires : le goût venait en priorité devant la suspicion.

¹⁵² « Al consumatore non verrà proposto il nome *Tapes decussatus*, o *Tapes*. Si chiamerà « vongola », « vongola della », speriamo « vongola veneta » o « vongola della laguna di Venezia ».

- Ma sotto questo nome saranno comprese tutte le vongole ?
- Sì, ma tenga conto che il 98 % è vongola filippina. 2 % solo per amatori, diciamo, è la vongola, il *Tapes decussatus*, la vongola “scorso fin” come la chiamiamo, a buccia sottile. E quindi non è più tanto un problema nel senso che il... ormai è un po' riconosciuto come produzione nostra, solo che ha il problema che i Veneziani, i Veneziani particolari o i Veneti sanno quali problemi sono dietro la vongola. »

¹⁵³ Un projet antérieur avait été déposé pour l'appeler « *vongola Regina* ». Un guide ou un mémento aurait été rédigé. Je n'en ai pas trouvé trace, et mes interlocuteurs avaient la mémoire hésitante à ce propos.

¹⁵⁴ 26 février 2010, workshop sur les palourdes, Mestre. La Provincia a attribué un label de qualité depuis 2007 pour les poissons élevés en vallées de la lagune.

IV.7. Manger sa proie : revivre le voyage de la palourde

Les résistances à l'intégration de la palourde qui ont été données à voir ont entraîné des tentatives de trouver un lien quasi génétique avec le lieu de provenance, cette lointaine et méconnue Asie. Rencontrer l'exotisme a déclenché un mouvement d'intérêt vers l'exotisme et c'est par le truchement des femmes que pourrait se créer ce lien. Est-ce le même mouvement que nous retrouvons en lagune chez les pêcheurs-prédateurs, l'exotisme de la palourde asiatique ouvrant le champ des possibles et une possibilité d'attester une hybridation ? Tout comme la palourde, le pêcheur s'est affranchi de la norme pour reconstruire le voyage inverse de la palourde philippine. Ainsi, à l'instar de la filière de la palourde, s'est créée une filière de la femme thaïlandaise, puis cubaine et sud-américaine. Le parcours entrepris par avion et le séjour hivernal au soleil, font devenir le pêcheur, à son tour, comme la palourde l'était, un objet exotique, un homme autre.

Cette hypothèse d'établissement du lien, nous la formulons dans un contexte qui tient avant tout à une nouvelle donne économique. L'immense capital brûlant et la nouvelle organisation du travail, de nuit, laissait beaucoup de temps pour vaquer, un temps disponible inattendu que l'on pouvait traverser avec un soutien financier également inattendu. Dans cette vacuité nouvelle, naît l'engouement pour les machines à sous et les biens de consommation ostentatoires (nous l'avons évoqué au chapitre II.4), et l'attrance pour les voyages dans les pays exotiques. L'argent a révolutionné le monde fermé de Pellestrina et de Chioggia en ouvrant aux relations extra-insulaires et surtout extra-européennes. Les séjours en Thaïlande, à Cuba ou au Brésil, furent prisés par les hommes qui pouvaient y vivre une sexualité plus libre, influençant ensuite le choix matrimonial. Ces nouvelles pratiques sont connues mais commentées avec parcimonie. Deux années, certes discontinues, de présence sur le terrain m'auront été nécessaires pour que les pêcheurs me parlent ouvertement de ces voyages lointains. Lors de mes entretiens avec eux, lorsque je reconstituais leur parenté, il n'y avait pas trace de femmes étrangères. Les alliances matrimoniales semblaient toutes identiques : les deux époux étaient nés dans la même commune, et le plus souvent dans le même hôpital ; ils exerçaient des activités professionnelles identiques et répétables d'une génération à

l'autre (femme au foyer, infirmière ou institutrice pour les femmes ; pêcheur, employé, mécanicien pour les hommes). La plupart de mes interlocuteurs à Pellestrina¹⁵⁵ n'étaient jamais sortis du territoire vénitien. L'incursion la plus lointaine était menée pour une visite médicale à Padoue, pour des tâches administratives ou des courses, ou une visite touristique dans le nord de la lagune, plus régulièrement à Mestre, vers Rovigo ou Rosolina, dans le périmètre dans lequel avaient déménagé des membres de la famille. Pour les pêcheurs, l'espace pour se mesurer à l'altérité s'étendait aussi au-delà du Pô, mais souvent sur le littoral de l'Adriatique et pour des raisons professionnelles. Des jeunes gens avaient par exemple été maîtres-nageurs sauveteurs sur des plages du Sud-Adriatique. Le service militaire donnait aussi une opportunité temporaire de franchir les frontières régionales et de connaître les autres villes italiennes, comme nous l'avons vu pour Elio.

Les alliances matrimoniales des habitants de l'île se contractaient dans les limites géographiques et sociales. À Pellestrina par exemple, où j'ai étudié les registres matrimoniaux paroissiaux de l'après-guerre à 2010, le choix du conjoint se faisait, avant les années 2000, dans la quasi totalité des cas sur l'île ou exceptionnellement à Chioggia, ou encore à Padoue. Quelques époux ou épouses proviennent d'une autre commune, limitrophe ou plus éloignée (lorsque l'époux est fonctionnaire de police ou des finances), mais dans 99 % des cas la commune d'origine est italienne. Sur les 468 unions contractées entre 1985 et 2011 dans les quatre paroisses, 291 d'entre elles concernent des couples habitants et déclarés nés à Pellestrina¹⁵⁶, San Pietro in Volta ou Porto Secco, soit 62 % des unions. 419 femmes (soit 89 %) vivaient à Pellestrina au moment de leur mariage et 337 hommes (soit 72 %). Les autres mariés vivaient précédemment en Italie, pour la plupart en Vénétie. Les membres d'un seul couple proviennent d'Allemagne.

La perpétuation des quatre noms des familles qui ont repeuplé l'île démontre ces mariages entre-soi, avec le risque de consanguinité inhérent. Le docteur Salani (1818-1822) au début du XIX^e siècle note le nombre élevé de sourds-muets dans l'île de

¹⁵⁵ Pour la commune de Chioggia, bien que ces pratiques de tourisme sexuel soient aussi diffusées, je n'ai collecté qu'un seul témoignage d'un pêcheur qui m'a parlé des voyages en Thaïlande de son fils.

¹⁵⁶ Sur les déclarations de mariage, il est indiqué comme commune de naissance les quartiers de Pellestrina, même si les naissances se déroulaient en général à l'hôpital du Lido, dont la maternité a fermé dans les années 70, puis à celui de Venise ou à Mestre.

Pellestrina en l'imputant aux mariages consanguins¹⁵⁷. Le nouveau couple choisissait très souvent de résider sur l'île, restant au domicile des ascendants ou tout au moins géographiquement proches. Jusqu'à la construction des maisons abusives dans les années 70, renforcée ensuite par la construction ou la rénovation de maisons après l'arrivée des palourdes, le couple habitait chez l'un ou l'autre des parents.

Les modes de rencontres de son futur conjoint étaient limités dans l'espace. Un célibataire, homme ou femme, réside de manière générale chez ses parents, éventuellement en s'aménageant un étage de la maison. De plus, les jeunes hommes qui se destinaient à la pêche arrêtaient leur scolarité au collège et allaient rarement au lycée ou à l'Université à Venise, Padoue ou dans une autre ville de la région. L'institut technique était à Venise ou à Chioggia, donc toujours dans les limites de la Province vénitienne. La probabilité pour que les hommes puissent rencontrer une femme en-dehors de leur commune de naissance était assez faible, excepté lorsqu'elles venaient en vacances sur l'île ou à Chioggia (comme la mère de Flavio). De même les femmes de Pellestrina et de Chioggia ne menant pas leur scolarité en-dehors de ces communes restaient dans un choix restreint.

Ce fut de façon fortuite que je commençais à entrevoir cette particularité des conséquences de l'introduction de la palourde philippine. À travers des remarques faites par touches discrètes, je récoltais des exemples d'alliances mixtes, passagères ou durables, sans trop insister car je sentais le sujet délicat et je ne voulais pas forcer la réticence, d'une part pour ne pas froisser mes hôtes mais aussi parce que je n'avais plus le temps d'explorer le sujet avec toute l'attention et la méthodologie souhaitée. Un pêcheur de Chioggia à la retraite m'évoqua un jour la solitude de son fils quarantenaire qui partait chaque année en Thaïlande se « fiancer », selon son expression. J'utilisais malencontreusement pour qualifier ces voyages annuels la notion de « tourisme sexuel » qui fut perçue par lui comme un jugement de valeur de ma part. Il s'écria que je me trompais, et qu'il s'agissait simplement de vivre une expérience maritale « traditionnelle », c'est-à-dire que le mari prenait tout en charge financièrement en échange de pratiques sexuelles et d'une présence, confortant la théorie de l'échange économique-sexuel ; l'originalité de cette union, la déviance par rapport à la norme de la

¹⁵⁷ Un certificat de non-consanguinité (« *Domanda di dispensa dall'impedimento di consanguineità* ») pour les mariages entre cousins au premier degré est demandé actuellement dans les paroisses de Pellestrina pour célébrer le mariage.

« tradition » chioggiotte était la brièveté et le lieu lointain, circonscrit à l'étranger (nous verrons que cet espace-temps est parfois dépassé). En lui faisant la remarque imprudente sur le tourisme sexuel, j'avais perdu une opportunité de m'avancer dans les arcanes des pratiques sexuelles, une des ramifications du système créé par la palourde. Mon interlocuteur avait vite dévié la conversation vers un thème qui lui apparut plus consensuel : les inscriptions au cercle nautique où il faisait du gardiennage.

Quelques mois plus tard, lors d'une excursion en Slovénie pour jouer au casino, je rencontrais une de ces jeunes femmes, une Thaïlandaise accompagnée par son beau-frère et sa belle-sœur. C'était pour elle un grand jour : elle n'était pas sortie de l'île de Pellestrina depuis des mois, restant au chevet de son mari, âgé et mourant, victime d'une maladie, qu'on ne me nomma pas, qu'il avait contractée en Thaïlande. Je sympathisais avec elle, seule autre étrangère dans le car, mais nous n'eûmes pas l'opportunité de nous rencontrer plus longuement. Enfin, une autre rencontre m'indiqua que je n'étais pas au seuil d'un épiphénomène passager mais d'un changement plus radical dans les pratiques. J'avais été invitée en novembre 2011 par des pêcheurs à embarquer pour une virée dans les cafés de Chioggia. L'un des convives, un pêcheur d'une cinquantaine d'années, passa plusieurs heures à se moquer de ses amis qui continueraient à subir le froid hivernal emmitouflés dans leurs parkas, tandis que lui, dès le surlendemain, profiterait en short et en claquettes de la chaleur tropicale. Sa femme, Thaïlandaise, était décédée peu d'années auparavant et il avait rapporté ses cendres dans son pays natal. Cette fois-ci, il partait rendre visite à sa fille. Les autres protestaient malicieusement. Je comprenais les plaisanteries grivoises en dialecte, mais ne sus rien de plus : le pêcheur était aussi plaisantin que fuyant comme une anguille, son comportement collant à son *detto*, son surnom, qui évoquait la glissade.

Enfin, une personne extérieure à ces pratiques m'expliqua sans fard et à ma demande, le but des voyages de ses concitoyens. Marié à une fille de l'île, connue à l'époque où il fréquentait le collège de Pellestrina, il était peu enclin à considérer les nouvelles alliances comme opportunes. Il vivait dans l'île depuis sa naissance mais se sentait en marge, non pas seulement pour ces relations et voyages, mais aussi parce qu'il avait pratiqué la pêche illégale avec dégoût avant de se convertir après peu d'années. En désaccord avec de nombreuses actions et intentions récentes des pêcheurs, il n'a pas

hésité à disqualifier le type de relations avec les femmes étrangères, alors que d'autres pellestrinottes ont été plus nuancés :

« À l'époque ont commencé ces machines à sous, les voyages, Thaïlande, Thaïlande, partout en fait, et à ce moment-là on commençait à dire : « Dans n'importe quelle partie du monde tu trouves un Pellestrinotto » [*nous rions*], eh oui, où tu allais tu trouvais un Pellestrinotto, mais sérieusement, sérieusement, parce qu'ils avaient de l'argent, ils partaient partout.

- Mais la destination était la Thaïlande ?
- Oui, la Thaïlande. Les premiers à aller en Thaïlande, vraiment le premier ça a été Ricardo, du fameux restaurant [*prénom d'emprunt, car je n'ai pu demandé son autorisation à la personne citée*]. Il a commencé à aller en Thaïlande, il a commencé à dépenser de l'argent, il a commencé à ramener les filles, celles qui ont la peau basanée. Tant de jeunes gens qui étaient célibataires allaient là pour s'amuser. Ils se fiançaient avec les filles. Alors ils allaient tous là-bas, parce que la Thaïlande est célèbre pour ça non ? Il y a ces filles en fait ici, ils les amenaient ici en Italie, beaucoup ont des enfants, et elles vivent ici maintenant. »¹⁵⁸

D'après les statistiques de la Commune de Venise, sur les 73 résidents de nationalité étrangère dans les quartiers de Pellestrina-San Pietro in Volta, 13 sont thaïlandais, cubains, brésiliens ou dominicains (les statistiques ne différencient malheureusement pas le genre). Ce faible nombre ne montre qu'un petit aspect du phénomène de relations qui se sont construites à l'étranger, s'y poursuivent, et trouvent sur l'île un aboutissement ou une étape.

Tout comme l'arrivée de la palourde philippine, celle de la compagne thaïlandaise ou cubaine ne s'est pas faite sans heurts. Il n'y a pas à ma connaissance de prohibitions d'alliances à Pellestrina. Cependant, j'ai entendu parler de quelques ajustements dans les familles, qui ont été nécessaires pour cette composition familiale hors des normes locales, hors de l'endogamie commune. Deux ou trois hommes auraient été

¹⁵⁸ Pellestrina 2011, 21: « Allora è cominciato 'ste macchinette, i viaggi, Thailandia, Thailandia, dappertutto insomma, e allora si cominciava a dire « qualsiasi parte del mondo trovi un Pellestrinotto » [*ridiamo*], eh sì, dove andavi trovavi un Pellestrinotto, sul serio, sul serio, eh, dove andavi trovavi il Pellestrinotto, soprattutto perché avevano i soldi si andava dappertutto.

- Ma è la destinazione era più la Thailandia ?
- Sì, Thailandia. I primi ad andare in Thailandia, proprio il primo è stato Ricardo, del famoso ristorante [*pseudonimo*]. Ha cominciato a andare in Thailandia, cominciato a spendere soldi, ha cominciato a portare le ragazze, quelle scure. Tanti giovani che erano scapoli andavano là per divertirsi. Con le ragazze si fidanzavano in pratica. Allora andavano tutti là, perché 'sta famosa Thailandia no ? Sono 'ste ragazze, insomma, se le portavano qua in Italia, tanti hanno figli e vivono qua adesso. »

« déshérités » par leurs parents. Plusieurs femmes ont vécu quelques saisons sur place avant de repartir en emmenant les enfants, que les grands-parents essayent maintenant de revoir par l'entremise d'un avocat. Certains couples ont quitté l'île pour ne pas vivre sous le regard des autres. Quelques compagnes par contre travaillent chez le glacier ou au bar. Une fois la parole déliée sur ces nouvelles arrivées, les femmes pellestrinottes les plus âgées me donnèrent leur opinion positive sur elles : elles trouvaient une oreille attentive chez ces femmes pratiquement paralysées sur l'île, tout comme elles, et trouvaient matière à bavarder ensemble. En entrant peu à peu dans l'intimité des familles, j'entrevois le drame autant que l'opportunité d'ouverture de ce changement radical et je m'aperçus que ces voyages annuels et orientés étaient entrés dans une norme sociale sur l'île. Je n'ai eu la possibilité de rencontrer que deux de ses femmes, dont l'une, thaïlandaise, a appris à parler le dialecte avant l'italien. Je n'ai pu cependant approfondir avec elles leurs liens avec l'île, avec ses habitants, avec cette ressource sans laquelle elles ne seraient peut-être pas arrivées jusqu'à ces lieux isolés au sud de la lagune. Ces données du terrain ne peuvent être livrées pour l'instant que dans un état brut, mais elles peuvent constituer un point de départ pour une analyse ultérieure¹⁵⁹.

Conclusion

Nous avons suivi la palourde dans les démonstrations de la vie sociale et les incidences qu'elle y provoque par son absence ou son abondance. En 1983, dans les lagunes du Haut-Adriatique, la palourde philippine était une inconnue. Proche de la palourde autochtone dont elle finira par usurper le nom, sans en posséder pourtant les principales caractéristiques physiologiques, ni la réputation de délicatesse et de pureté de chair, ni le même habitat sélectif, elle est restée pendant de nombreuses années à la

¹⁵⁹ Les relations qui s'instaurent entre le chasseur et sa proie sont d'une grande complexité, comme le montre S. Dalla Bernardina (1996), et nous ne pouvons dans le cadre de ce travail développer cette problématique.

frontière de l'acceptation et de l'incorporation. Il fallait donc se réinventer et réinventer la palourde pour manger l'immangeable et l'intégrer dans son propre corps, en mettant en œuvre des opérations symboliques et physiques.

Nous avons vu que les deux palourdes n'avaient pas le même goût, la même couleur, mais que les impressions sur la différence pouvait être biaisée par la possibilité d'une hybridation, qu'elle soit réelle ou symbolique. Mais on se heurte alors aux doutes et à l'incompréhension. Du côté essentialiste, on pense que la palourde philippine est intrinsèquement liée à son origine : elle ne peut se départir de son allochtonie, de son *être en tant qu'être* dont les caractéristiques se trouvent en elle sans possibilité de varier. Du côté constructionniste, on peut rendre la palourde malléable pour mieux l'incorporer. Son adaptabilité au changement est par ailleurs intentionnelle car elle garde des traces tangibles sur sa coquille et sa chair, dont les stries et la couleur varient avec le terrain comme les pêcheurs doivent se construire par et pour la palourde philippine dans une ontogénèse partagée.

Si la palourde est désormais intégrée dans la législation en tant qu'indigène, elle est pourtant remarquablement absente en ville. L'extrémité orientale de la Polésine célèbre « sa » palourde, certifiée « Dénomination d'Origine Protégée ». Entre autres signes de son intégration, la Province de Ferrare l'a érigée en l'un des totems animaliers caractéristiques des écosystèmes locaux (*Virgola la vongola*) et depuis 1998, à Goro, la *Sagra della vongola verace* réunit habitants permanents ou temporaires pour des dégustations géantes : incorporer la palourde polésane, c'est faire partie du groupe identitaire dans une relation à un milieu « unique » et « particulier ».

Contrairement à la place qu'elle détient dans le Delta du Pô, la position de la future éventuelle « palourde vénitienne » est encore à trouver. Se dressent devant elle de nombreux obstacles dus notamment à son habitat, aux pratiques de récolte, et à son nom qu'elle traîne comme une malédiction. Elle n'a pas de légitimité à exister pour les politiques publiques, bien qu'elle soit un pilier financier de l'économie locale et qu'elle soit consommée, après une sélection rigoureuse, en famille. Si présente dans les discours, la palourde ne s'exhibe pas physiquement. Ce que l'on observe de la présentation des palourdes à la *Sagra del pesce* de Chioggia est la négation de son existence en tant que produit local, de son invisibilité au détriment des discours sur les politiques.

Nous avons vu en effet que la palourde objet de consommation était avant tout un objet éminemment politique : la palourde, dissimulée, non légitimée, est néanmoins un catalyseur des conflits. Cette absence de la palourde vient ici en contradiction avec le discours porté par les administrateurs provinciaux et régionaux qui voudraient la transformer, à l'instar de la palourde authentique de la Polésine, en une palourde authentique vénitienne, labellisée et garantie pure. L'attribution de la Dénomination d'Origine Protégée ou de l'inscription à la liste des produits traditionnels ou la création d'un nom différent comme *vongola regina* permettrait-il de la réintégrer comme une palourde enfin « nôtre » ? En parallèle à la dépuración bactériologique dans les centres, quel processus de dépuración pourrait-on lui appliquer pour qu'elle soit dépurée autant physiquement que symboliquement, pour qu'elle soit « propre » et non plus un objet de délinquance ?

Une pratique que l'on pourrait qualifier d'extrême est d'assimiler sa proie, en en dévorant sexuellement une représentation. Les pratiques nouvelles d'alliances éphémères ou durables permirent d'incorporer cette proie comme dans une société de chasseurs qui doit faire corps avec l'animal traqué, s'en revêtir, l'incorporer ou s'allier à une image, une représentation de cette proie. L'accouplement avec sa proie est une tentative d'hybridation qui permet d'assimiler l'étrangère palourde dans sa propre cosmologie. C'est un moyen imaginaire pour consolider une hybridation matérielle. Ainsi, les alliances matrimoniales reproduisent le voyage de la palourde et vont jusqu'au bout de l'identification. Elles posent également la question des ontologies : quel type de relations faut-il pratiquer au quotidien pour légitimer son existence et l'existence de la palourde dans une complexité partagée ?

Ces différentes manières de penser la palourde ont permis de dessiner son identité. Dans la complexité de son enjeu identitaire, tous les moyens ont été mis en jeu pour essayer de l'appriivoiser au moins idéellement. Nous allons maintenant observer d'autres modes de relations privilégiées que les humains ont développé dans la lagune de Venise pour s'approprier cette palourde si convoitée.



Figure 20. Contiguïté des usages sur l'espace du *bacàn*. Ile de Sant'Erasmus, mai 2010



Figure 21. Après avoir fermé le sachet : l'inspection olfactive. Juillet 2011



Figure 22. Sur l'île San domenico, Juillet 2011

Le parvis de la Garde des finances accueille un des stands de la *Sagra del pesce di Chioggia*



Figure 23. Lettres lumineuses à l'entrée de la *Sagra*, Goro, juillet 2014



Figure 24. Poêlon de palourdes et leur cuisinier, par ailleurs vénériculteur. Goro, juillet 2014



Figures 25. « Petite place de la palourde authentique », entre la coopérative de pêche de Goro et le port. Affiche annonçant le calendrier du « huitième tournoi de la palourde »

GRAZIE VONGOLE GORANTE

- Vongola vongulina quanti coleri catò gurà quando ho ciapà in man la raschina parchè a tma fat alvar presto ala matina par ciapar la giornata
- Ma dopo a penso che satanacufusi brisa ti in marina an sarave mai sta bon ad comprarme nè la casa nè la machinina
- E quand ca vedo la Rusina cla mette a cusinare in tla padlina am casca la lagarmina, parchè at voi più ben a ti che a la me mbrusina
- Dio al sa dà i vongole in marina non par star a leto alla matina ma par ciapar la giornata.

**Questo Market augura
a tutta la sua clientela
Buon Natale e Buon Anno!!**

Soncini William

Figure 26. Poème en l'honneur de la palourde, distribué au marché de Goro



Figure 27. « Virgole la palourde de Goro » est une création de la Région de Ferrare

PARTIE 2 : Agir sur son monde

« Ils se sont construits le bateau avec ces instruments, c'est une chance que juste en poussant un bouton avec le doigt tout se soit bien passé, mais ils ne connaissaient pas le métier de pêcheur, qui est non seulement de savoir prendre le poisson, mais surtout de comprendre quel est le bon endroit, le mauvais temps, s'il pleut, s'il neige, ce n'est pas un métier aussi facile qu'on le croit [...]» (Pellestrina, décembre 2011)

Chapitre V. Inventions et réinventions d'une praxis

Introduction

Jusqu'à présent, nous avons observé l'arrivée de la palourde sur son substrat lagunaire et nous avons essayé de définir son identité en analysant son incarnation dans les textes journalistiques, législatifs, dans les discours et sur les cartels au marché, puis en objet de consommation. Nous avons évoqué, enfin, son absence ou sa présence lors des manifestations collectives, qui dépendait du positionnement politique de son milieu d'adoption. Entre le substrat et l'assiette, des opérations intermédiaires se déroulent selon un ensemble de procédures de récolte inventées ou modifiées par l'arrivée inopinée de la philippine. Cette seconde partie de la thèse sera consacrée aux actions et mises en pratique pour agir sur le monde. Nous avons voulu restituer le cœur de ce qui se donne à voir d'une relation interspécifique dans la lagune de Venise et d'une ontogénèse concrète, matérielle.

Nous avons essayé de cerner jusque-là la frontière entre autochtonie et allochtonie, entre nouveauté et tradition. Nous avons constaté que des oppositions de même type se rencontrent entre les différents pêcheurs et pour les artefacts qu'ils ont pensé et produit. L'explosion de la palourde et par conséquent l'arrivée de néo-pêcheurs dépourvus de cette « culture marine » mais non pas étranger au territoire lagunaire, entraîne la recomposition des particularités individuelles et collectives. La pêche et la récolte étaient des opérations techniques pensées jusqu'à présent comme un processus de production lié à une culture maritime mettant en jeu un ensemble de savoirs et de représentations transmis au sein de la famille ou par ses pairs. L'arrivée de la palourde, par le bouleversement écologique qu'elle produit, construit une nouvelle configuration de relations. Elle fait aussi vaciller le sentiment de sécurité et de pouvoir d'actions sur un monde connu, et tout d'abord sur l'eau. L'arrivée et l'apogée de la palourde impulsent une redéfinition de soi et des autres, un établissement de la frontière entre tous les

humains et les non-humains, qu'ils soient palourdes, particularités de l'environnement ou bien outils. Nous avons donc à observer ici une société littorale complexe, qui a vécu une réorganisation de l'acquisition et de l'agrégation des connaissances ainsi que des représentations et usages de son monde à soi en une période d'une trentaine d'années.

Avec l'arrivée de la nouvelle palourde, le passage à une récolte mécanique et massive se généralise. Le processus technique est réinventé pour récolter le plus rapidement cette ressource qui perd de sa substance et devient marchandise inerte, « gravillons ». Par « processus technique » nous entendons ce que propose P. Lemonnier : il dépasse la description de la simple chaîne opératoire, « *série d'opérations qui transforment une matière première en un produit, que celui-ci soit objet de consommation ou outil* » (CRESSWELL 1976 : 13), par une description d'un processus qui « *peut demander l'organisation relative et la combinaison de plusieurs chaînes opératoires [...] et son déroulement dans le temps* » (LEMONNIER 1976 : 107).

La pêche est un milieu très compétitif. Plusieurs facteurs déterminants départageront la puissance d'actions des pêcheurs : les connaissances, les instruments de pêche, la force et la résistance physiques, la cohésion de l'équipage. Dans les stratégies individuelles, l'innovation technique est un des facteurs d'accentuation de la compétitivité (ACHESON 1981 : 289). Les innovations techniques, les mouvements, les techniques du corps et le système de représentations ont modelé et ont été modelé par l'environnement, les relations à l'autre, à la nouvelle et à l'ancienne palourde dans un ensemble de contraintes. Il s'agit donc d'une adoption conjointe d'un nouveau mode de faire, savoir-faire et de dire et savoir-dire, d'une réinvention des techniques dans un rapport à la société locale dans son histoire. Pour décrire ces processus techniques et leurs variantes, selon la proposition de P. Lemonnier, nous nous attacherons à lier chaînes opératoires et milieux dans lesquels elles évoluent et sur lesquels elles agissent dans un dialogue permanent. Nous prendrons ainsi en compte les observations de M. Alkrich sur la place des objets techniques dans un processus donné :

« Nous ne nous arrêterons pas à l'analyse de la mise en forme des objets techniques, mais nous tenterons, à chaque étape du processus, de montrer comment la trace d'un détail du dispositif technique est en même temps une description de l'univers socio-économico-physico-etc, dans lequel l'objet est appelé à évoluer et, à l'autre bout, comment chaque mouvement

de l'univers, déployé par le développement du projet, redéfinit le contour des objets techniques ». (ALKRICH 1989 : 33)

Nous mettrons en situation ces objets techniques, dans leur conception et utilisation par différentes typologies de pêcheurs. Ceux-ci sont personnifiés à partir des entretiens et observations de plusieurs interlocuteurs. Cependant –ainsi que je l'avais indiqué en introduction à propos des conditions de l'enquête- les descriptions des techniques de pêche qui vont suivre ne sont pas issues d'une observation directe pour ce qui est de la pêche mécanisée, mais d'une reconstitution de ces pratiques à partir des entretiens. Les pêcheurs et vénériculteurs agissent sur la matière, sur l'environnement, sur eux-mêmes et sur les autres, en passant par le prisme de leurs propres représentations et de celles qu'ils font naître ; ils agissent aussi, matériellement, par l'invention et l'adaptation des techniques qui permettront de s'approprier la ressource en prenant en compte les contraintes géomorphologiques de la lagune, les contraintes sociales et politiques et les propriétés de la palourde.

V.1. Génèse d'une co-évolution entre ressource et prédateurs

Il faut préciser avant d'aborder les techniques que la pérennité de la relation homme/palourde tient beaucoup à la facilité de repérage et de prise, qui nécessite des connaissances minimales. Ces connaissances peuvent être acquises facilement par un enfant et même instinctivement, par un oiseau. Celui-ci devient alors, à son insu, auxiliaire des humains dans l'entreprise de récolte. En effet, pour trouver les tellines sur le littoral, une des techniques de repérage des zones d'abondance consiste à suivre le mouvement des mouettes et des goélands. Ces oiseaux, friands de mollusques, les dénichent, saisissent avec leur bec la coquille, les jettent en l'air pour que le choc de la chute ouvrent les valves et les dégustent.

Menée par un humain, la récolte de ce mollusque « antique » s'apparente à l'action d'un chasseur-cueilleur dans les sociétés primitives, qui ramasserait selon le même processus herbes, baies ou escargots. Si l'on pratique la pêche à pied, il suffit de repérer la palourde à marée basse sur l'estran ou sur une *barena*, grâce à la présence des oiseaux, ou plus souvent grâce au « signe », les deux petits trous dans le sable que la palourde laisse par sa respiration. Pour l'extraire, on utilise un râteau, un tournevis, une fourchette ou la main :

« Entre tous les organismes aquatiques, les mollusques ont été les premiers –selon toute vraisemblance- à connaître une systématique et massive exploitation alimentaire de la part de l'homme. Immobiles sur une roche ou dans le sable du fond, souvent présents à quelques emplacements d'eau ou bien périodiquement découverts par le jeu alterné des marées, ils s'offrent à la capture infiniment plus facilement que les poissons ou les crustacés. Deux yeux attentifs et des mains infatigables sont les seuls instruments nécessaires pour faire un riche butin de beaucoup d'entre eux, ni plus ni moins que ce qui est nécessaire pour récolter des herbes et des baies dans un bois, ou bien –en simplifiant de façon encore plus pertinente- pour s'accaparer des escargots après un orage. » (PELLIZZATO, GRIMALDI 1990 : 13)

Qu'importe sa particularité aquatique : polymorphe, le mollusque peut être assimilé à n'importe quel animal ou végétal dont la technique de récolte est basique, et qui peut être apprise dès l'enfance. Andrea, un pêcheur âgé aujourd'hui de quarante ans, me raconte avec nostalgie comment il allait ramasser, pendant la période hivernale, à partir de ses sept ou huit ans, les petits escargots (« *aller aux escargots* », « *andare a lumachine* »). Au printemps et en été, la récolte se concentrait sur les palourdes. Pour rejoindre une *barena*, il partait en bateau à l'aube avec son père. Celui-ci, devenu expert grâce à la transmission des savoirs effectuée par son père et par ses oncles dès son plus jeune âge, reproduisait ce passage de savoirs, tout en laissant à Andrea une marge pour vérifier de par lui-même ses nouveaux acquis par une expérience directe. En accostant sur la *barena*, le père d'Andrea indiquait à l'enfant, de loin, les coins vers lesquels il devait se diriger. Avec son récipient en main, Andrea descendait du bateau dans la vase froide et spongieuse, contact qui constituait le seul bémol, le seul « effort psychologique » à fournir. Après quelques heures, le père, qui récoltait dans un autre

coin, venait constater le résultat des efforts de l'enfant, et corrigeait les éventuelles erreurs d'appréciation. L'équipement était rudimentaire et d'un faible coût, d'autant plus faible qu'il pouvait provenir d'un recyclage des objets du quotidien. Les femmes et les enfants étaient (et le sont encore parfois, lorsqu'ils sont initiés à la pêche) souvent envoyés en éclaireurs ou pour pratiquer toute la récolte.

« Le récipient était notre équipement, le récipient et les mains et c'est tout, nous mettions des chaussettes pour nous protéger des huîtres [*présentes*] sous la vase, parce qu'il y en a tellement un peu partout, alors pour marcher il y avait des bottes, mais en été tu mettais une paire de chaussettes, tu les attachais, et tu courrais sur la vase [...] les vieilles chaussettes attachées au-dessus du mollet, sous le genou avec une ficelle, et nous marchions, les chaussettes se crevaient au bout de quelques jours, mais, en attendant, elles te protégeaient des huîtres, des coquillages. [...] En hiver nous employions les bottes, les bottes en caoutchouc, mais les anciens allaient nu-pieds même en hiver, même avec la glace. »¹⁶⁰

Les habiletés sont incorporées au fur et à mesure du temps, par la répétition des gestes guidés, à distance ou en présence, par les membres de la famille reconnues par la profession. Les compétences étaient assimilées souvent grâce au contact de l'expérience familiale, tandis que la monoculture des palourdes et l'arrivée de convertis de fraîche date dans la pêche n'a pas facilité l'acquisition d'une culture de la pêche, qui dans un temps linéaire non bouleversé par un événement, s'incorpore au fur et à mesure, par contact quotidien avec le milieu, le long des saisons, dans un temps long. La détention et la transmission des savoirs naturalistes d'une génération à l'autre furent bouleversés par l'arrivée de la nouvelle palourde. En effet, ni la pratique de cette récolte mécanisée, ni la nature de ce mollusque ne nécessitent *a priori* de savoirs très élaborés sur la composition ou la morphologie des fonds, ou de savoirs sur les conditions météorologiques ou sur les techniques. Un individu quelconque peut apprendre par imitation en une journée, selon les dires des pêcheurs les plus aguerris. À cette action

¹⁶⁰ Pellestrina (2011, 20) : « il contenitore era il nostro attrezzo, il contenitore e le mani e basta, mettevamo delle calze per ripararci delle ostriche sotto fango, perché da tante parte c'è ne sono tanto, quindi per camminare, c'erano degli stivali, ma d'estate mettevi un paio di calze, le legavi e correvi sopra il fango[...]le calze 'vecie', legate sopra il polpaccio, sotto il ginocchio con una corda, e camminavamo, si rompevano le calze dopo un paio di giorni però in ogni modo ti riparava dalle ostriche delle conchiglie. [...] D'inverno adoperavamo gli stivali, stivali di gomma, mentre i vecchi andavano scalzi anche d'inverno, per il ghiaccio.»

« facile » sur la matière, ils opposent et valorisent leurs expériences, fruit d'un long travail d'observation et d'imitation ou de pratiques acquises depuis leur enfance.

Posséder une culture maritime exige de savoir répondre par ses connaissances à un certain nombre de contraintes dues aux particularités de l'environnement aquatique, caractérisé par son instabilité et par l'invisibilité des proies qui sont par ailleurs non appropriables (ACHESON 1981 ; MONDARDINI MORELLI 1991). Le pêcheur doit donc apprendre à se mouvoir dans une « *dimension additionnelle* » (HEWES 1948) et doit compter sur le hasard comme un facteur supplémentaire de chance. À la différence de la mer, dangereuse, étrangère et incertaine, la zone intertidale offre grâce à ses fonds à la bathymétrie de 50 centimètres à 1 m 50, une relative visibilité des poissons, ce qui n'enlève rien à l'exigence de posséder des connaissances et techniques spécifiques (ACHESON 1981).

Dans l'opposition mer/lagune, les pêcheurs de palourdes en lagune sont communément appelés les *caparozzolanti*, nom de métier dérivé du nom dialectal de la palourde, tandis que les pêcheurs de palourdes de mer sont les *vongolari*, du nom de la palourde en italien. Pour autant que la reconstitution historique que j'ai pu mener soit exacte, ces catégories étaient fixes jusqu'à l'arrivée de la palourde philippine et permettaient d'identifier autant le métier que l'environnement où il était exercé et la ressource qui était concernée par le prélèvement. Désormais, d'après mes observations sur le terrain, les catégories se sont hybridées, autant par leur appellation que par les instruments employés et l'indistinction faite sur le milieu de récolte (lagunaire ou marin). Ainsi, le *caparozzolante* sera aussi bien le pêcheur régulier et inscrit en coopérative, à pied (palourdes des *barene*, ou palourdes de mer sur le littoral Adriatique) ou avec son canot, que le pêcheur abusif ; le *vongolaro*¹⁶¹ sera le pêcheur de palourdes de mer comme l'utilisateur de bateau équipé de dragues mais avec lequel il pêchera les palourdes de lagune. Ces deux attributions de catégories recouvrent de fait des variations internes selon l'ancienneté dans la pratique de la pêche, le mode de pêche, l'instrument utilisé, l'origine géographique, l'*hexis* corporel ou les alliances

¹⁶¹ Grande dizionario italiano dell'uso, Tullio de Mauro 1999 : **Vongolaia** s.f. → *vongolaio* / **Vongolaio**/vongo'lajo/(von.go.la.io) s.m. [CO] [sec. XX ; der. di *vongola* con -aio] chi pesca o vende vongole. (5) VAR. *vongolaro*./ **Vongolaro** / vongo'lara/(von.go.la.ra) s.f. [TS] pesc. [sec. XX ; der. di *vongola* con -ara] attrezzo a forma di rastrello che, fissato a bordo di un'imbarcazione, si fa strisciare sul fondo marino per pescare le vongole. (1 9) / **Vongolaro** / vongo'lara/(von.go.la.ro) s.m. [RE] centr., var. → *vongolaio*. (1). Dizionario Boerio : **Caparozzolante**

matrimoniales. Les phénomènes d'exclusion et d'inclusion de la classification soulignent la différence entre « nous autres » les « vrais pêcheurs » (ou même plus simplement « les pêcheurs ») et les « autres », « les abusifs », tout comme ils départageaient les différentes palourdes. Les pêcheurs « de tradition » qui se réclament d'être de « vrais pêcheurs », doivent établir des critères leur permettant de garder leur rang dans cette hiérarchie perturbée par l'arrivée en lagune des pratiques nouvelles, critères justement définis par un interlocuteur qui se réclame d'être un « vrai » pêcheur :

« [*le pêcheur est celui dont*] le père était pêcheur, le grand-père, ceux qui se sont transmis de génération en génération, pour moi, ce sont eux les pêcheurs, c'est complètement différent de quelqu'un qui s'invente, c'est-à-dire il n'invente pas, mais il court toujours après l'eau du fleuve le plus rapide, selon mon point de vue, ce n'est pas un pêcheur, c'est un affairiste, un qui exploite ces quatre ou cinq années d'explosion, et puis quand il n'y a plus rien [*il se frappe les mains l'une dans l'autre pour mimer la fuite*], ce pêcheur-là n'en est pas un. Et ici, on a traîné dans la boue le nom des vrais pêcheurs. »¹⁶²

Si les questions de l'ancrage familial dans la pêche, de l'héritage, de la transmission sont importantes, la hiérarchie établie par les pêcheurs est également issue des connaissances vernaculaires mises en œuvre dans la récolte¹⁶³, et de la manière dont elle est pratiquée, avec des instruments, des techniques et des attitudes plus ou moins invasifs. Si la monoculture des palourdes est fréquemment décriée par les administrations et les écologistes comme origine de la perte de la biodiversité et simultanément la multiplication des inventions, sur le terrain j'ai pu constater qu'en effet la palourde était la ressource principale, mais que de nombreux pêcheurs pratiquent différentes pêches, avec des outils, des zones de pêche, des équipages différents, au gré des saisons et des autorisations de pêche. Dans une des coopératives de Pellestrina, sur les soixante quatre inscrits en 2011, seuls quinze d'entre eux

¹⁶² Pellestrina 2009, 6 : « il padre faceva il pescatore, il nonno, quelli che hanno tramandato da generazione in generazione, io, per me, quelli sono pescatori, tutto diverso quando uno si inventa, cioè non inventa, ma corre sempre dietro all'acqua del fiume che corre di più, secondo il mio punto di vista, non è un pescatore, è un affairista, uno che sfrutta magari quelli 4, 5 anni di boom, e poi quando qui non c'è niente [*con le due mani fa il gesto dello « scappare »*] quello pescatore non è, e qui si ha per anni infangato il nome dei veri pescatori ».

¹⁶³ Cette raison est loin d'être caractéristique du lieu. Geneviève Delbos (1982 : 262) remarque la même déconsidération pour les paludiers qui se contentent de ramasser le sel sans mettre en œuvre des connaissances particulières, citant un ancien paludier : « 'Ceux-là, ils savent juste ramasser le sel que le soleil fait...' ».

pratiquaient un seul type de pêche, soit avec la drague hydraulique en mer, soit la pêche des palourdes en lagune, soit la mytiliculture ou le chalutage.

Les quarante neuf autres pêcheurs associaient les différentes pratiques :

- pêche avec la herse hydraulique pour les palourdes de mer et pêche des palourdes de lagune ;
- pêche des palourdes de lagune et techniques de pêche avec les filets fixes (*reti da posta*) ;
- mytiliculture et filets fixes ;
- mytiliculture et chalutage ;
- élevage des *vongole veraci*, pêche des palourdes et nasses.

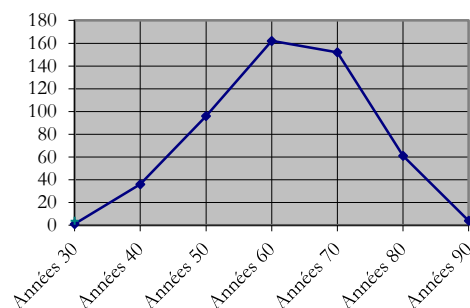
Une autre hiérarchie, que l'on pourrait qualifier d'éthique, existe également selon le lieu de pêche, mer ou lagune : depuis l'arrivée des palourdes, les pêcheurs qui sont restés exercer leur métier en Adriatique considèrent les pêcheurs en lagune comme tous « irréguliers » tandis qu'eux, par opposition sans appel, seraient « réguliers ». La culture matérielle évolua rapidement pour exploiter au plus vite cette abondance soudaine : des techniques nouvelles « inventées », brevetées ou adaptées par les pêcheurs permirent de développer à grande échelle la récolte abusive des palourdes, qui mettait aussi en acte des pratiques nouvelles individuelles et collectives pour répondre aux impératifs de l'illégalité. Les actants de cet environnement peuvent déterminer l'origine géographique et le rapport à la légalité d'un pêcheur en considérant son instrument de pêche et la technique employée, mais aussi en observant sa manière de manœuvrer, sa relation à la ressource et son attitude sociale, en lagune ou à terre.

Nous pouvons tracer à grands traits un schéma géographique et social de cette hiérarchie : le râteau à main caractérise le pêcheur respectueux, tel le Buranelle dans le nord de la lagune ; le *drifting* caractérise le Chioggiotte, classé comme opportuniste abusif et destructeur ; la herse vibrante est l'instrument du Pellestrinotte, estimé moins abusif et couvé par les politiques.

La nouvelle activité halieutique s'est imposée comme une évidence au sein d'une communauté de pêcheurs qui perpétue ses valeurs (transmission héréditaire des

savoirs, culture du secret) et ses modalités d'appropriation de la nature. Mais l'explosion de la palourde a suscité d'une part l'effilochement, la dislocation de cette société, dans ce tournant écologique qui provoque la perte d'un monde et amène à la recomposition de celui-ci ; d'autre part, en marge de cette société de pêcheurs, l'abondance de la palourde a engendré la création d'une nébuleuse d'individus qui se sont frayés une place importante dans ce monde à peu près fixe, par leur pouvoir matériel et symbolique et leur relation différente à la lagune et à la ressource.

Outre le rapport à l'illégalité, pratique somme toute assez partagée, il est intéressant de noter la dichotomie pêcheurs/néo-pêcheurs, qui elle-même est à nuancer. En effet, certains pêcheurs qui affirment aujourd'hui leur supériorité sur les néo-pêcheurs par leur appartenance familiale à cette communauté, n'avaient pas tous l'intention de reprendre le flambeau de la pêche. La palourde philippine a orienté leur choix. Nous avons précédemment évoqués les plaintes autour du déterminisme géographique qui aurait été conforté par la palourde. Il est à souligner en effet la relative jeunesse des néo-pêcheurs comme des « pêcheurs traditionnels », dont le graphisme ci-dessous peut seulement donner un aperçu.



Graphisme établi d'après les données du GRAL sur les dates de naissance des inscrits dans les coopératives.

Selon les données présentes sur le site du GRAL, sur les 581 associés dans les coopératives qui ont loué des concessions en lagune, un seul était né dans les années 30 et quatre étaient nés dans les années 90. Les classes d'âge les plus représentées sont celles nées dans les années 60 (162 pêcheurs) et dans les années 70 (152), c'est-à-dire que la majorité d'entre eux a entre trente et cinquante ans. Ils ont commencé à pêcher de

façon professionnelle, ou tout au moins à temps plein, au début des années 90, lorsqu'ils avaient entre quinze et vingt cinq ans.

V.2. Invention d'une technologie hybride

Nous avons vu précédemment que la pêche à la palourde peut se pratiquer, notamment par les pêcheurs dilettantes, à la main, *a palpo*, ou à l'aide d'un petit instrument détourné de sa fonction première (comme un tournevis ou une fourchette). Elle peut aussi se pratiquer, à partir du bateau, grâce au râteau à main. Cet instrument de récolte est depuis une vingtaine d'années utilisé dans les zones où la bathymétrie est moins élevée que sur les bas-fonds et où il est interdit de pêcher avec des moyens mécaniques. Il sert donc surtout pour une raison morphologique, principalement vers Treporti, Burano et Murano, où une partie des *barene* n'a pas disparu. Une raison éthique peut aussi présider à son utilisation, comme nous allons le voir. Les pêcheurs professionnels en lagune de Venise l'utilisent de façon exceptionnelle, après avoir obtenu l'autorisation de la Province. S'ils pratiquent la récolte avec ce râteau à main, le produit de la pêche peut aller jusqu'à 50 kilos par jour. L'instrument est « né par hasard » (Burano 2010, 11), par observation des mytiliculteurs qui grattaient les moules sur les ducs-d'Albe et sur les pilotis. Les pêcheurs associés à un artisan des environs auraient alors élaboré le râteau : ils auraient équipé le râteau habituellement utilisé par les mytiliculteurs (et par les agriculteurs mais cela n'est pas relevé par notre interlocuteur de Burano) d'un manche beaucoup plus long qui permet de rayonner sur une plus grande surface en étant soi-même fixe sur un point, dans l'eau ou dans un bateau à fond plat. Ce râteau nécessite pour sa manipulation dextérité et force.

Il est répertorié en tant que *rastrello*, ou *rasca manuale da barca* ou *raschetto* (râteau, ou grattoir manuel de bateau, ou petit grattoir) et se présente comme un « *type de drague manuelle présentant diverses variantes "personnalisées" (dimensions, matériaux, accessoires, etc).* [...] *L'instrument est autorisé mais non codifié* » (PROVINCIA

DI VENEZIA 2011 : 59) (*figure 28, p. 327*). Il est indiqué sur le *Piano Pesca* (2009) comme mesurant de trois à six mètres. Une des variantes est la longueur du manche : selon les pêcheurs, le râteau peut atteindre dix mètres au total si une partie amovible de manche est rajoutée.

L'outil est composé d'un manche en bois à l'extrémité duquel est fixé un râteau, aux dents de cinq à six centimètres de longueur, en forme de triangle ou de rectangle. Sur l'armature du râteau est accroché un filet de pêche, ou une grille en métal (cette variante ajoutant au poids de l'instrument). Les dents de la *rasca* raclent la matière du fond lagunaire sur dix à douze centimètres de profondeur. Les endroits qui se révèlent les plus riches pour cette récolte sont les canaux peu fréquentés derrière les petites îles délaissées. Cette généralisation topographique n'exclut pas, au contraire, une connaissance fine des courants, des marées, de la nature des fonds et des ressources qui y vivent. Une fois la zone de pêche choisie, le bateau est placé en parallèle à un canal sur la zone de plus faible bathymétrie. Il faut se positionner de manière à ce que la longueur du râteau puisse atteindre le *teren vivo*, le terrain vivace, c'est-à-dire le fond du canal qui sera le plus prolifique en palourdes grâce à l'épaisseur de vase (*fango*). Sur les berges immergées du canal, les palourdes sont inexistantes à cause de la pente et du substrat composé essentiellement de terre-glaise (*creòn* en dialecte, pour *creta* en italien).

Le bateau à fond plat est stabilisé grâce à deux ancres jetées à chaque extrémité, ou bien il est accroché à des pieux ou à des pilotis. Le pêcheur, debout dans le bateau (*figures 29 p. 327 et 30 p. 328*), lance le râteau dans l'eau, dans le sens opposé au courant, en rattrapant l'extrémité du manche par la main (il ne dispose pas de lanière de sécurité). Le corps tendu vers l'extérieur du bateau, il enfonce les dents du râteau sur le fond, sable ou surface plus caillouteuse, et le remonte avec des mouvements de fouille ondulante, le râteau adhérent au sol. Il le ramène vers le bateau, le remonte le long du corps, le tenant des deux mains et lui imprimant un mouvement de rotation. Le râteau, remonté sur le bateau, est vidé de son contenu de sable, coquilles cassées, bris de poteries, boues, huîtres et enfin palourdes, soit sur le plat-bord du bateau à l'avant, directement sur le bois ou le plastique, soit dans un tamis métallique muni de roulettes et de poignets pour secouer rapidement le contenu (parfois appelé le *sporco*, la saleté) et en retirer les coquillages. Ceux-ci sont ensuite versés rapidement mais avec précaution dans le panier en plastique posé au fond du bateau. Le tamis métallique a été inventé et

perfectionné par les pêcheurs, en collaborant avec un artisan qui a réalisé les améliorations et les soudures selon leurs recommandations. Le râteau est ensuite à nouveau plongé dans l'eau pour nettoyer le filet, puis ressorti et relancé aussi loin que la longueur du bras et du bâton le permettent. Les opérations simples se suivent dans un enchaînement rapide. Il est nécessaire d'effectuer ces opérations durant trois à quatre heures pour récolter une cinquantaine de kilos. Malgré la fatigue que procure cette pratique, les pêcheurs qui m'ont invité à l'observer au nord de Burano ne sont pas prêts à l'abandonner, considérant que c'est la manière la plus « juste » de récolter les coquillages, à la fois « juste » d'un point de vue écologique par le faible prélèvement, et juste d'un point de vue éthique. Même si le râteau et le tamis sont d'invention récente, ils utilisent des savoirs vernaculaires, et continuent à avoir une relation singulière à la palourde, en tant qu'élément à part entière de la vie lagunaire. D'autre part, avec ces instruments, il y a une impossibilité presque certaine d'être dans l'illégalité pour ce qui concerne la quantité prise, étant donné la fatigue engendrée par leur utilisation. Les techniques du corps ont été apprises par le père puis appropriées et réélaborées par le fils, et il existe de nombreuses interactions et coopérations pendant la pratique de cette pêche, même si elle peut aussi se pratiquer seul. L'un peut lancer le râteau et fouiller la vase, l'autre relever le râteau et le vider sur le plat-bord, ou bien le découpage des opérations peut se faire en fonction de la matière : l'un s'occupera d'extraire la palourde de l'eau, l'autre de l'extraire de la vase une fois qu'elle sera à bord.

À l'occasion de la manifestation en mai 2010 à Venise, au cours de laquelle les chalutiers équipés de dragues vibrantes étaient amarrés sur les quais, un de mes interlocuteurs buranelles avait souhaité apporter aussi ce râteau, pour montrer la diversité des instruments de récolte des palourdes et contrer l'opinion commune de destruction généralisée des fonds avec des outils mécaniques. Cet outil, pour lui comme pour son père, fait partie intégrante de leur identité de pêcheur ; il est une preuve tangible de la diversité de leurs pratiques et de leur volonté de revenir, ne serait-ce qu'épisodiquement (ils ne la pratiquent le plus souvent que le samedi, ou lorsqu'il n'y a pas de palourdes sur leur zone en concession), à une pêche durable et écologique. En affirmant par l'exhibition de ce râteau qu'il existait aussi une pratique manuelle, ce jeune pêcheur à peine trentenaire voulait aussi montrer que sa catégorie professionnelle peut être attentive aux directives européennes, qui, à la même époque, annonçait l'application de la loi interdisant la pêche dans la limite des trois milles marins. Ce jeune

interlocuteur revendiquait la fatigue de ce travail manuel, qui donnait une noblesse au métier et établissait une relation interspécifique singulière avec la palourde. La palourde est ainsi récoltée une à une, fruit d'un labeur difficile et non pas masse dans une machine. La logique du président de sa coopérative de pêche (et des autres pêcheurs) était différente. Pour lui, représentant des pêcheurs désireux d'amenuiser les conditions difficiles du métier, il fallait au contraire brandir non un instrument archaïque mais l'outil qui dénotait une adaptation ingénieuse et empirique à l'abondance de la ressource, et qui pouvait justifier la revendication de plus grands aires à exploiter.

Des variantes de la technique du râteau à main sont utilisées dans la rade de Goro, dans la lagune de Caorle et sur les plages de l'Adriatique. Nous pouvons évoquer le plus courant : le *rastrello manuale (trainato all'indietro*, « râteau manuel traîné en arrière ») appelé aussi *rasca*. Il s'agit d'une grille de métal accrochée à un arc de plastique souple. Les dents du râteau sont en prise dans le sable et le pêcheur marche à reculons. Cet instrument sert sur terrain sableux ou vaseux dépourvu d'aspérités.

Ces techniques manuelles, délaissées peu à peu, engagent le temps et le corps de manière disproportionnée par rapport aux techniques mécaniques et industrielles que nous allons observer à présent. Pêcher le plus de mollusques, racler ou pomper le plus efficacement et le plus rapidement possible sont le motif des innovations techniques. Le changement brutal dans l'environnement est ici facteur de changement matériel.

V.3. *Homo-philippinarum*, un nouvel être : étranger *ma non troppo*

Pour mettre en relief cette naissance entremêlée entre un mollusque et un être vivant, je me suis permis l'intensité du lien et l'imbrication de ce dernier dans l'ontogénèse d'une identité partagée en baptisant le nouvel être : *homo-philippinarum*.

Le râteau manuel étant considéré comme trop archaïque face aux nouvelles et abondantes palourdes, furent inventés dans les années 1990 le râteau à traction

mécanique, *rasca* ou *rusca da traino*, et la technique du manège. Il « suffisait » d'acheter un canot, une cage en fer, un moteur hors-bord, quelques cordages. Selon son organisation personnelle ou collective, on pouvait récolter seul, mais pour un gain moindre, ou bien s'allier avec quelqu'un au sein ou en dehors de la famille (conjoint(e), parent de la même génération ou d'une génération différente, amis). Les classes moyennes et populaires de Chioggia et de Pellestrina furent les plus sensibles à ces possibilités de gains immédiats et réputés faciles. Les nouveaux convertis à la palourde exerçaient auparavant des professions éloignées de la pêche : ils étaient souvent coiffeurs, instituteurs, postiers (pour les professions qui m'ont été le plus couramment citées). Ils se mirent à se consacrer à la récolte pendant quelques heures par jour ou pendant toutes leurs vacances. Certains démissionnèrent même de leur emploi fixe pour s'y adonner à temps plein.

Cette récolte s'apparente plus à une pratique dilettante qu'à une organisation rigoureuse, mais elle est tout aussi illégale si le poids de la récolte dépasse 5 kg/jour (rappelons que c'est la quantité autorisée pour la pêche dilettante), ce qui était le plus courant. Le regard de ces néo-pêcheurs occasionnels sur la ressource et sur son berceau est loin de l'émerveillement sur la lagune décrit en peu de mots par les plus anciens ou les pêcheurs les plus impliqués. Les conditions mêmes de la récolte, menée de façon illégale, ne laissent pas de toute façon le temps de s'émerveiller ne serait-ce que furtivement lorsqu'on le sait que le bateau des Gardes des finances peut arriver à tout moment et que les autres pêcheurs sont aussi des dangers potentiels. Ici la lagune devient un champ où l'on a le droit de pénétrer, mais où l'on sait qu'il est interdit, dans certaines limites de quantité et de zones, d'y prélever des ressources.

Il est forcément réducteur de dresser un portrait unitaire du pêcheur « occasionnel » car il existe sous cette figure une pluralité de personnes et d'histoires de vie. J'ai choisi d'utiliser le terme « néo-pêcheur » ou « occasionnel » plutôt que « pêcheur abusif » ou « opportuniste » pour qualifier cette catégorie car au début « tout le monde était abusif puisqu'il n'y avait pas de règles » me diront les actuels vénériculteurs. De plus, ces pêcheurs n'ont profité de cette manne que de manière occasionnelle, car ils n'ont vécu que momentanément ce contexte dit de « libre récolte » et d'impunité modérée. Ils ont très souvent été parmi les premiers à abandonner complètement ce nouveau métier, surtout au début des années 2000 lorsque les inscriptions en

coopérative et les locations de concessions pour la vénériculture devinrent obligatoires et lorsque la répression fut plus forte et coercitive.

Dans une organisation plus structurée et à plus grande échelle, on trouve les pêcheurs en mer qui reviennent en lagune, un environnement qu'ils connaissent pour le côtoyer quotidiennement. Dans ce contexte de fièvre de l'or, la lagune n'existait pas comme entité fragile à protéger, dans laquelle on prélèverait les ressources avec modération et suivant les règlements des institutions. Elle n'était qu'un gisement à exploiter, même par ceux qui étaient en possession de savoirs vernaculaires. Les pêcheurs étaient alors lancés dans un processus d'autodestruction de leur environnement, sans en éprouver de culpabilité, avançant le double discours des administrations sur la protection de la nature d'un côté et de l'autre leur laisser-faire quant aux conséquences des pollutions des zones industrielles de Porto Marghera.

Dans cette optique, la palourde devient masse indistincte, chose inerte, caillou à pousser dans un sac. Au fond de la lagune miroite des pièces de monnaie : « Il y avait pas mal d'argent à pêcher » dira un ancien pêcheur¹⁶⁴, transformant métaphoriquement la palourde en vulgaire monnaie. Elle devient un mollusque dénué de toutes qualités, si ce n'est son prix sur le marché. La récolte de la palourde prend alors des allures de course à l'or menée dans l'illégalité par les membres d'une même famille ou par des amis sûrs. La force des liens de parenté dans ces pratiques illégales est réactivée et peut se lire à la lumière des autres pratiques illégales comme la construction des maisons abusives. Ainsi, un pêcheur en mer chioggiotte avait entraîné ses deux fils dans la pêche aux palourdes pendant quelques années. Ils avaient amarré leurs bateaux sur le fleuve Brenta, au sud de Chioggia. Mais, la zone de pêche du Delta étant surveillée et défendue par les pêcheurs du territoire, ils devaient aller « jusqu'à Venise », métonymie utilisée pour parler des zones les plus fertiles, et notamment les fonds à proximité de l'arc de Porto Marghera :

« J'ai entendu dire qu'il y avait de l'argent à se faire, et avec mes fils, nous nous sommes achetés un bateau. Je t'ai parlé de cet homme qui a trouvé ces palourdes avec la fourche, il était le beau-père de mon fils le plus âgé, à Volano, à côté de Goro. Là, nous avons acheté les bateaux, à Albarella, des vieux bateaux, on les a transportés en voiture, et on les a mis dans la lagune, on devait faire gaffe avec la Police, parce que la voiture n'est pas un camion, donc tu ne peux pas transporter

¹⁶⁴ Pellestrina 2011, 21 : « C'era da pescare abbastanza soldi ».

autant de poids, et ensuite tout [*les papiers*] étai[en]t faux, s'ils t'arrêtaient, ils te séquestreraient tout. On partait du Brenta, on sortait en mer avec le bateau de 200, 300 chevaux, à 60, 70 nœuds, en dix minutes on arrivait à Venise, avec 100 € de gasoil, d'essence, mais quand tu prenais un quintal de palourdes, ça te faisait déjà 300 €.

- Et un quintal pouvait se prendre en combien de temps ?
- En seulement deux minutes... Moi et mon fils une fois nous avons pris seize quintaux en deux heures, le bateau n'en pouvait vraiment plus [...] tu sais quand le bateau se relève, j'ai dû prendre deux, trois quintaux et les cacher sur une île, tu sais que la lagune est pleine d'îles, pour voir si avec le poids je pouvais repartir [*il rit*]. Seize quintaux ! Parce que quand on descendait la cage, les palourdes venaient dedans, comme si tu jetais la cage sur une montagne de gravillons, de cailloux, et le niveau du bateau baissait, baissait de plus en plus. « Arrête-toi sinon on coule ! » [*il rit*]. »¹⁶⁵

Nous avons déjà évoqué cette comparaison entre palourdes et cailloux, dans une métonymie de l'inertie qui facilite la récolte et déculpabilise le pêcheur de tout sentiment de surexploitation ou de pollution. La palourde se révèle dans cet extrait d'entretien soit inerte, soit dotée d'une intentionnalité, « elles venaient dedans », comme si elles participaient d'elles-mêmes à la récolte. Les pêcheurs opportunistes qui ont le plus défrayé la chronique sont les revendeurs de drogue dont j'ai parlé en introduction. Un grossiste avait qualifié l'émission hors norme de palourdes dans le marché de « soupape de sécurité » ; de même, la police qualifie la nouvelle activité de « soupape de sécurité » pour la micro-criminalité à Chioggia. Le comportement des néo-pêcheurs issus de la délinquance a modifié la perception et la répression des pêcheurs, et a contribué à créer le « mythe du héros » (Chioggia 2009, 21). Ces pêcheurs délinquants utilisaient tous la technique du manège.

¹⁶⁵ Chioggia 2011, 9 : « Ho sentito in giro che c'era da guadagnare, e con i figli ci siamo comprati le barche. Allora ti avevo detto questo uomo che ha trovato queste vongole con la forca, era suocero del mio figlio più vecchio, a Volano, vicino a Goro, lì ci siamo portate le barche d'Albarella, barche vecchie, si portavano in macchina, e si metteva in laguna, si doveva essere attenti con la Polizia, perché la macchina non è un camion, quindi non puoi portare tanto peso, dopo era tutto falso, se ti fermavano ti sequestravano tutto. Là si partiva del Brenta, si andava fuori per il mare con i motoscafi di 200, 300 cavalli, 60, 70 nodi, in dieci minuti si andava a Venezia, con 100 € di gasolio, di benzina, però tu quando prendevi un quintale erano già 300 €.

- E un quintale si poteva prendere in quanto tempo ?
- Anche in due minuti... Io e mio figlio una volta avevamo preso seidici quintali in due ore, la barca proprio non c'è la faceva più, [...] sai quando la barca si alza, ho dovuto prendere due, tre quintali e nasconderli su un'isola, sai che la laguna è piena di isole no, per vedere se il peso mi bastava per partire [*ride*]. seidici quintali ! Perché quando buttavamo giù la gabbia, le vongole venivano su come se butti la gabbia sulla montagna di ghiaia, di sassi, e la barca andava sempre più giù sempre più giù. « Fermati se no andiamo sotto acqua » [*ride*] ! »

Flavio, un ancien pêcheur occasionnel, considère ceux qui l'ont entraîné et entouré dans cette pêche comme des « jeunes gens normaux », des opportunistes poussés par l'appât du gain, pêchant sans vergogne dans les strates polluées mais sans malignité et sans comportement agressif (Chioggia 2010, 5 et Sottomarina 2014, 2).

Flavio, né en 1969, a été néo-pêcheur de palourdes pendant trois ans, alors qu'il avait une vingtaine d'années, en plein âge d'or des palourdes philippines. On l'a vu, une opinion généralisée sur les néo-pêcheurs est qu'ils sont étrangers au monde de la pêche. Certes, ils le sont souvent mais Flavio partage une autre opinion très diffusée sur le déterminisme géographique comme donnée primordiale dans la connaissance des particularités de l'environnement lagunaire : on ne saurait être novice si on est « né en lagune ». Il se compare à un enfant naissant dans la campagne qui saura cueillir les cerises la saison venue. En effet, les néo-pêcheurs sont très souvent originaires de Chioggia, et même s'ils sont de Borgo San Giovanni, quartier plus proche de la voie rapide que de la lagune, la proximité avec celle-ci leur en donnerait une connaissance innée. Pour étayer ses propos, Flavio évoque son attachement à l'eau à travers sa généalogie paternelle : son grand-père était marin à bord des *bragozzi*. À l'aller, en direction de l'Istrie, il transportait du sel ; au retour du bois. Il racontait souvent à Flavio qu'il était un des seuls survivants du naufrage de son *bragozzo*, foudroyé par un orage en plein mois de décembre. Son père, aujourd'hui retraité, a lui aussi exercé un métier lié à la mer. Engagé à seize ans comme mousse sur un bananier en partance pour l'Australie, il a fait le tour du monde puis a rencontré sa femme, milanaise en vacances à Sottomarina, et a posé sa candidature à l'ACTV pour conduire des *vaporetti*, afin de rester habiter à Chioggia.

Même dans l'apprentissage de la manœuvre du bateau, on retrouve le pré-requis de la naissance, du « don », mais non nécessairement de l'héritage de la maîtrise d'une technique. Cet état de fait est d'ailleurs cité par les Forces de l'ordre comme un des avantages et des impératifs (avec la possession d'un bateau puissant) pour mener cette pêche :

« Qu'ils s'agissent de pêcheurs professionnels ou de pêcheurs occasionnels, normalement ils ont un don, déjà ils connaissent assez bien la lagune, pas seulement les canaux navigables, mais aussi les fonds, et les possibilités de déplacement dans l'environnement lagunaire, cela est fondamental dans une lagune avec des fonds très bas, ce sont de bons connaisseurs du territoire, ils

peuvent s'y déplacer librement, facilement, sinon, il y a le risque de rester à sec, sur le sable. Et de plus, ils sont équipés d'embarcations très puissantes. »¹⁶⁶

En dehors de Chioggia aussi, le statut de natif est primordial. En ce qui concerne les pêcheurs occasionnels qui demandaient leur inscription dans les coopératives, un ancien président d'une coopérative de pêche de Pellestrina fait remarquer qu'il fallait être « étranger mais toujours du coin »¹⁶⁷, c'est-à-dire sans liens familiaux nécessaires avec les pêcheurs mais né sur le territoire. Il existe des exceptions : par exemple le père d'un pêcheur, né en 1946 à Pellestrina, était né à Sant'Anna, en campagne. Orphelin, il avait été adopté tout jeune par son oncle vivant à Pellestrina. Il est donc assimilé comme étant natif. Certes, les pêcheurs traditionnels contestent les connaissances vernaculaires que pourraient détenir des néo-pêcheurs, mais ces derniers défendent leurs prédispositions naturelles et une sorte de droit du sol qui leur donne une connaissance par capillarité ou proximité : « Ceux qui connaissent la lagune sont ceux qui y sont nés », et il faut y être habitué pour apprécier cet écosystème unique qui n'a pas une odeur agréable pour tous : « la lagune a une odeur particulière, certains disent qu'elle pue, mais pour moi c'est l'odeur de la lagune »¹⁶⁸. On peut ici rappeler la description de J.-P. Sartre, entre autres auteurs, qui posent l'odeur désagréable comme frontière olfactive au « propre ». Il n'empêche qu'au niveau des connaissances naturalistes, l'appréciation sur la lagune et ses richesses peut être très laconique. « La lagune est la lagune » dira Flavio pour couper court à mes demandes.

Les abusifs venaient des localités limitrophes au territoire lagunaire. Jamais une personne d'un autre lieu ne se serait mêlée à cette engeance, dit Flavio, connaissant la représentation piratesque (dans laquelle il s'est complu) très diffusée dans la région, et revisitant l'importance d'être natif et d'être un « étranger du coin » :

¹⁶⁶ Venise 2009, 12 : « Sia che si tratti di pescatori professionisti sia che si tratti di pescatori occasionali, normalmente sono dotati, intanto che conoscono abbastanza bene la laguna, in quanto non solo a canale navigabili, ma anche a fondali, e a possibilità di spostamento in ambito lagunare, questo è fondamentale perché essendo una laguna con i fondali molto bassi, solo un buon conoscitore del territorio si può muovere liberamente facilmente, altrimenti c'è il rischio di rimanere in secca, sulla sabbia. E inoltre sono dotati di imbarcazioni molto potenti, con motori molto... performanti e che corrono parecchio. »

¹⁶⁷ Pellestrina 2011, 18 : « un estraneo ma sempre del paese qua ».

¹⁶⁸ Entretien, Sottomarina 2014, 2 : « la laguna la conosco chi ci nasce [...] la laguna ha un odore particolare, qualcuno dice che puzza, per me è l'odore della laguna. »

« Quelqu'un de Padoue mourrait après une seconde. Entre nous, tout nous semblait être à sa place, mais quelqu'un qui vient de l'extérieur et qui voit ces Chioggiottes avec ces tatouages, la manière de parler, en somme c'était une ambiance un peu... Même d'autres classes sociales de Chioggia nous considéraient comme des personnages, nous étions vus comme les contrebandiers qu'il y a à Naples. »¹⁶⁹

Le mode de vie et la réputation des néo-pêcheurs auraient effrayé un *foresto* ou *forestiero*, un étranger, quelqu'un qui vient du dehors. Déjà stigmatisés par la population vénitienne en tant qu'habitants de Chioggia, ce « lest » de la société avait une réputation qu'il entretenait, dans les comportements en lagune comme dans les comportements en ville, ostentatoires, bagarreurs et dépensiers. « Une partie du citoyen chioggiotte moyen est personnifié comme *caparozzolante* donc disons un niveau culturel très moyen, beaucoup d'attention donnée aux attributs du statut social (*status symbol*) et aux signes extérieurs de richesse » dira une de mes interlocutrices¹⁷⁰, Chioggiotte diplômée en sciences de l'environnement et travaillant à Venise depuis presque vingt ans.

Flavio s'est longtemps servi d'une *sciopeta* appartenant à sa famille, une barque en bois à fond plat typique de la lagune, qu'il avait équipé d'un moteur de 5 CV. Enfant avec ses parents, adolescent avec ses amis, il allait faire des plongeurs depuis les rives de Pellestrina, pêcher, manger du poisson, acquérant ainsi une connaissance par l'expérience sensible répétée dans le contexte lagunaire, suffisante pour son usage récréatif de l'environnement. Il pêchait les palourdes à la main sur les *barene*, avec comme unique équipement le gant de cuisine en caoutchouc de sa mère, découpé pour ne garder que le majeur afin de ne pas s'écorcher avec les débris dans la vase. Aux pieds, au lieu des vieilles chaussettes évoquées par Andrea, il mettait des chaussures fines qui servent ordinairement pour la plongée. Il suffisait de se promener sur les bords des *secche*, et de reconnaître le « signe » que fait la palourde sous le sable, les deux petits trous indiquant les siphons. Dans sa reconstruction du passé, il se souvient en prendre une quantité juste suffisante pour se faire un plat le soir entre amis ou avec la famille.

¹⁶⁹ Sottomarina 2014, 2 : « Uno di Padova moriva dopo un secondo. Tra noi sembrava tutto a posto però uno da fuori che vede questi Chioggiotti con questi tatuaggi, modo di parlare, insomma era un ambiente un po'... anche altri ceti sociali di Chioggia ci tenevano come personaggi, noi eravamo visti come i contrabbandieri che ci sono a Napoli ».

¹⁷⁰ Venise 2010, 4 : « una parte del cittadino chioggiotto medio è impersonato come *caparozzolante* insomma, quindi diciamo un livello culturale medio basso, molta attenzione anche allo *status symbol* della ricchezza ».

Même s'il habite et travaille désormais à l'intérieur des terres, dans une ville à vingt kilomètres de Chioggia, il vient toujours pêcher en lagune, particulièrement les tellines, les sépioles et les maquereaux. Il connaît l'époque où les seiches déposent leurs œufs au fond de la lagune, évoque leur ressemblance avec des grappes de raisin, et il est de ceux qui guettent avec le haveneau (*la tognà*), un hameçon et un asticot, les sépioles quand elles retournent en mer. Il se réclame pour cette pratique d'une pêche « écologique ». Flavio a été scolarisé à l'école primaire et au collège à Borgo San Giovanni, puis deux années dans un Institut technique où il a étudié la comptabilité. Il a quitté l'école sans diplôme et a été embauché très vite comme maçon, sans contrat de travail au début. Il est arrivé par des circonstances hasardeuses à la récolte des palourdes. Un accident de moto l'obligea à une longue convalescence, pendant laquelle il aida un de ses amis qui avait « découvert », en faisant de la plongée sous-marine, de grandes quantités de palourdes près d'Albarella, une île dans le nord du Delta du Pô. La récolte était d'une grande facilité : il suffisait de plonger et pousser ces palourdes avec la main dans le filet. Comme l'endroit, nous l'avons déjà dit, a été interdit aux Chioggiottes à la suite d'une protestation locale, légitimée et légiférée par l'administration du Parc régional du Delta du Pô, Flavio et son ami se sont reportés en lagune de Venise :

« Je suis tout d'abord allé pêcher sans mon propre bateau, à bord de ceux des amis, et là j'ai appris le métier, ensuite j'ai acheté un bateau. *[Au début]* je suis allé pêcher en leur compagnie, eux étaient pêcheurs depuis toujours, même si avant ils faisaient un autre type de pêche, ils posaient les filets, prenaient les soles, les cigales de mer, seulement quand il y a eu cette explosion ils ont laissé tomber cette pêche. Moi je ne la connaissais pas puisque j'étais maçon, donc je les suivais, ensuite avec les années j'ai appris moi aussi, parce que la route que nous faisons il n'y en avait qu'une : nous allions droit sur Venise. »¹⁷¹

En l'occurrence « apprendre le métier » n'est pas apprendre à reconnaître les coins de pêche ou les différentes espèces marines, mais apprendre à conduire le bateau le plus vite possible vers « Venise », c'est-à-dire le pont de la Liberté, qui relie Mestre à Venise, et les zones industrielles, sans visibilité ni lumières. Pour cette chasse à l'or, les

¹⁷¹ Sottomarina 2014, 2 : « Sono andato prima a pescare senza la mia barca, a bordo con degli amici e là ho imparato il mestiere poi mi sono preso una barca mia. Con loro sono andato a pescare, loro erano pescatori da sempre anche se prima facevano un altro tipo di pesca, mettevano giù le reti, prendevano le sogliole, prendevano le cicale di mare, solo che quando c'è stato questo boom loro hanno lasciato questa pesca, io non la conoscevo, perché facevo il muratore, quindi andavo dietro a loro, dopo con gli anni ho imparato anch'io dopo, perché la strada che facevamo era una, andavamo dritti a Venezia. »

pêcheurs parcourent la lagune d'un point A vers un point B, en traçant une ligne la plus rectiligne et familière possibles. Cependant, ils restent attentifs aux obstacles (*barene*, gardes, autres pêcheurs) afin de les éviter, et dans une attention et tension tendues vers un objectif précis : la prédation. Comme plusieurs de ses compagnons, Flavio n'a jamais détenu de permis bateau (il a par contre son permis moto depuis ses dix huit ans), mais il s'est entraîné pendant plusieurs mois, l'après-midi, à manœuvrer un bateau équipé de moteurs d'une puissance cumulée de 250 CV. « Apprendre le métier » c'était donc apprendre à assurer sa propre sécurité, celle de son équipage et par extension, celle des 150 bateaux eux aussi en mouvement, et parmi lesquels il fallait évoluer, à une vitesse allant parfois jusqu'à 110 km/heure.

Si le « métier » de manœuvrer le bateau requiert un long apprentissage fait de répétitions, celui de *caparozzolate* était par contre appris en quelques heures par imitation. Il n'y aurait rien de plus simple à récolter qu'un gisement de palourdes à cause de son inertie. Cette pratique opportuniste a induit une grande dépréciation du métier de pêcheur, en tant qu'ensemble de savoirs et de savoir-faire, amenant une partie de la population à juger la physiologie du pêcheur très rudimentaire, et à la considérer comme une vulgaire complémentarité d'un équipement basique : « c'est simple un pêcheur, un bras pour tenir un filet et un petit cerveau pour commander le bras », me disait un hôtelier croate installé à Chioggia. Les connaissances sur la lagune étaient inutiles dans ce système de pêche : inutile par exemple de connaître la composition des fonds puisque ces mêmes fonds étaient détruits par leur système de moteurs immergés dans l'eau. Cependant, Flavio ne peut s'empêcher d'évoquer les connaissances de certains pêcheurs et l'efficacité autochtone, citant un pêcheur mythique de la lagune. Celui-ci est viscéralement attaché à sa lagune, « et si tu lui enlèves le bateau, il meurt, car il ne sait rien faire d'autre »¹⁷². Dans cet univers symbiotique, où le milieu permet la respiration, ce véritable héros est celui qui avait le plus d'aura, le prestige le plus grand,

¹⁷² Sottomarina 2014, 2 : « Casa-barca-casa-barca, non ha mai fatto un viaggio, non ha mai letto un libro, però se tu lo bendi e lo porti in laguna di notte, puoi stare sicura che ti porta anche a casa perché in acqua sono dei mostri, per tutti tipi di pesca, di pesci, quando cala l'acqua, quando cresce, le lune, loro sanno tutto, ma non solo di vongole, ma di tutti i tipi di pesca, anche la quantità di benzina che ci vuole per andare di qua a là. Su questo punto di vista sono dei dottori ».

Des pêcheurs de Pellestrina me l'avait montré avec déférence quand nous étions dans un restaurant de Chioggia en novembre 2011. Il est devenu encore plus mythique depuis qu'il a incarné son propre personnage dans le film de A. Segre *Io sono Li*.

à l'époque et encore maintenant, car c'est un homme d'une très grande expertise. Son quotidien se résumerait ainsi :

« Maison-bateau-maison-bateau, il n'a jamais voyagé, jamais lu un livre, mais si tu lui bandes les yeux et que tu l'amènes en lagune de nuit, tu peux être sûre qu'il te ramène à la maison parce que sur l'eau ce sont des monstres, pour tous les types de pêche, de poissons, [*ils savent*] quand l'eau descend, quand elle monte, les lunes, ils savent tout, mais pas seulement à propos des palourdes, mais de tout type de pêche, et même de la quantité d'essence qu'il faut pour aller ici ou là. De ce point de vue, ce sont des docteurs. »

Flavio, comme nombre de ses amis pêcheurs, a arrêté sa scolarité très jeune, mais il est en quête d'une reconnaissance officielle de ses savoirs. Un autre interlocuteur, pêcheur traditionnel à la retraite, voulait trouver le moyen de s'inscrire au département des sciences naturelles à l'Université, pour valoriser et légitimer ses savoirs en obtenant un titre universitaire. Plusieurs pêcheurs, dans cette frontière entre les différents savoirs, se prévalent d'une supériorité face aux scientifiques de l'Université dont certains, s'ils devaient s'occuper d'un élevage, feraient « mourir tout ton produit » (Chioggia 2010, 10).

V.4. S'auto-définir dans la chiourme : l'invention d'une confrérie de praticiens

Le processus de récolte des palourdes étant dangereux et illégal, il nécessitait une organisation spécifique pour se garantir, entre autres, sécurité et entraide physique et morale. Les néo-pêcheurs n'étaient pas, au tout début de la découverte des palourdes, inscrits en coopérative. Ils se regroupèrent par bateaux dont les équipages pouvaient coopérer. Ce regroupement, sorte de coopérative informelle, prit l'appellation de *ciurma*. Flavio me dit utiliser ce terme qui serait du dialecte chioggiote. Le terme *ciurma* et la façon dont il est utilisé pourrait indiquer la manière dont l'interlocuteur définit son identité, tout au moins sur l'eau et à des moments particuliers. *Ciurma* n'existe pas dans

le dictionnaire de dialecte vénétien Boerio¹⁷³ : c'est un terme italien, issu du dialecte génois (*ciusma*), désignant l'ensemble de l'équipage des rameurs esclaves ou volontaires, et par extension utilisé aujourd'hui de manière péjorative pour qualifier des gens de mauvaise vie, bruyants et démonstratifs. Au début réservé à l'auto-définition du groupe, l'usage du terme *ciurma* s'est diffusé dans la population chioggiotte. Il met en relief l'attitude violente (envers les autres, humains et non-humains) que la population locale a attribué à tous les pêcheurs abusifs utilisant les *driftings*. L'utilisation d'un terme du dialecte génois lié à la frange de la population réduite à l'esclavage renvoie à l'image de ces pêcheurs chioggiottes comme incarnation des descendants de navigateurs génois délinquants restés vivre sur place après la guerre de Chioggia. Finalement, ce sang qui coule dans leurs veines, cet « ADN de délinquants » selon un biologiste padouan (Chioggia 2011, 5), rejaillirait-il dans les termes ? Un autre interlocuteur, biologiste et pêcheur, qualifiait (Chioggia 2010, 10) ces pêcheurs de *zavorra*, le lest, le ballast de Chioggia, cette frange de la population qui tire la ville vers le fond et lui donne sa réputation.

La *ciurma* de Flavio ne comportait pas de membres de sa famille. Son cas est exceptionnel car très souvent les membres d'une même famille pêchaient ensemble au coude-à-coude. Faisaient ainsi partie de la même *ciurma*, ascendants, descendants et membres par alliance. L'exception de Flavio est due à la composition réduite de sa famille et à son origine. Son père ne l'a pas accompagné dans ses pratiques de pêche illégale, et l'a d'ailleurs beaucoup critiqué. Comme il est fils unique et qu'il n'avait qu'un cousin éloigné âgé d'une dizaine d'années à l'époque, son équipage réunissait des jeunes gens liés par l'amitié ou par la parenté (deux beaux-frères).

Le terme *ciurma* était également utilisé auprès des commerçants et des autres pêcheurs pour qualifier non pas uniquement l'équipage d'un seul bateau mais la compagnie (*la compagnia*) de trois à sept bateaux, qui s'identifiait avec le surnom du chef de la *ciurma*, désigné tacitement pour son expérience et son aura. La « compagnie » est une organisation qui ne correspond plus aujourd'hui à la forme juridique qu'elle

¹⁷³ Ne connaissant pas tous les termes spécifiques italiens et en dialecte, je ne sus pas pendant toute notre conversation la signification exacte de *ciurma*, et ne fis pas immédiatement le rapprochement linguistique avec « chiourme ». Je le laissais donc heureusement évoquer ce terme comme appartenant à la culture locale, n'ayant consulté le dictionnaire Boerio que le lendemain. Le terme en dialecte vénétien pour « équipage », « *equipaggio* » est très proche du terme italien : « *equipaggio* ». Ce terme qualifiait aussi les pêcheurs de thon en Sicile qui opéraient selon le rituel de *la mattanza* (« pêche au thon » et littéralement « tuerie »), au cours duquel les thons capturés sont battus à mort.

avait à Chioggia à partir du XVIII^e siècle (GIBBIN 2007) : les *bragozzi* s'associaient par groupes d'une vingtaine d'équipages lors des sorties en mer de plusieurs mois, assurant par un contrat oral une collaboration du capital ; la forme de cette organisation devint ensuite juridique, avant que son usage ne se perde au XX^e siècle lors de l'expansion de la motorisation. L'identification de la « compagnie » des pêcheurs occasionnels ne se faisait jamais par le nom de famille d'un des membres, ni dans les conversations téléphoniques, réduites au minimum, ni dans la rue. Ce n'était pas non plus le surnom, le *detto* utilisé par la famille qui était attribué, mais un surnom taillé sur-mesure pour cette pêche : soit le surnom dérivé du surnom habituel, en changeant une ou deux lettres (par exemple *Bullo*, surnom officiel de la famille, devenait *Bollo* ou *Ballo*) soit des qualificatifs moraux ou physiques (la *ciurma dei rossi* qualifiait l'équipage de cinq frères tous roux).

L'entraide pouvait se faire à l'intérieur de la *ciurma*, en cas de danger vital, ou en cas de besoin matériel (paniers vides, problèmes d'hélices, etc). Le code d'honneur interne à la communauté des abusifs s'étendait aussi à la communauté des pêcheurs dits « traditionnels », avec qui de bonnes relations étaient parfois entretenues. Ils pratiquaient également la pêche abusive, souvent avec d'autres moyens que les *driftings* et la technique du manège. Ceux-ci ne jouissaient pas d'un plus grand respect à ce moment-là pour leurs connaissances et leurs savoir-faire spécifiques. En effet, pour Flavio, ils n'auraient pu revendiquer avec fierté leurs connaissances des particularités lagunaires ou des espèces aquatiques puisqu'ils les abîmaient tout autant, dans la même soif d'argent.

Ce code interne avait trois limites. La première touche au secret sur les zones de pêche. Ce secret rejoint les pratiques des pêcheurs traditionnels : seuls les membres de la *ciurma* pouvaient être tenus au secret. Lorsqu'une zone particulièrement prolifique était identifiée, on faisait en sorte de ne pas se joindre à la horde aux sorties suivantes, de trouver des tactiques pour sortir à d'autres moments ou pour déjouer la surveillance visuelle des autres.

Les limites de l'entraide à l'intérieur de chaque *ciurma* se dessinent aussi, par une « règle non-écrite », lors des poursuites de la Finance. Le « chacun pour soi » prévalait alors. Chaque propriétaire de bateau se préoccupait de sa propre sécurité, et de celle des occupants qu'il avait sous sa responsabilité, par contrat tacite. Chacun connaissait les risques encourus, y compris celui de se faire arrêter et d'être abandonné par les autres.

Les Gardes des finances utilisent la métaphore du banc de poissons pour qualifier un comportement de mimétisme entre pêcheurs et poissons, se déplaçant en groupe pour tromper les prédateurs mais se dispersant instinctivement dès que le danger est trop vif :

« Le jeu était de réussir à ne pas se faire prendre au milieu de tous, tu sais comment agissent les poissons quand ils se déplacent, les bancs de sardines, etc, ils se déplacent tous ensemble pour tromper l'ennemi. C'est la même chose : quelqu'un se fait attraper, mais le banc se protège de lui-même. Ils ont cette mentalité, ils se comportent de la même manière. »¹⁷⁴

Il est arrivé cependant, à l'époque des condamnations pénales, et parmi les abusifs les plus délinquants, que les Gardes des finances ayant arrêté un pêcheur se fassent entourer voire éperonner par d'autres qui demandaient la remise en liberté de leurs amis. Ces récits sont fréquemment racontés par pêcheurs et Gardes, ainsi que par la presse. En 1997 par exemple, *Il Gazzettino* (08/01/1997) rapporte que des dizaines de pêcheurs avec la drague vibrante ont couru « *au secours d'un collègue en difficulté* » arrêté pour contrôle par les Gardes des finances. Cette arrestation est mal vécue par les pêcheurs de Pellestrina, qui, bien qu'abusifs, ont « *commencé un parcours depuis longtemps pour être régularisé et obtenir des aires en concession pour l'élevage, tandis que les Gardes ne font rien contre les canots équipés du «manège», plus difficiles à contrôler* ». Ces arrestations réveillent en effet le conflit entre Pellestrinottes souvent équipés de la drague vibrante, lourdes à manipuler, et Chioggiottes, agiles sur les canots. Les néo-pêcheurs venaient aussi devant la caserne de la Finance à la *Giudecca* pour manifester leur désaccord. Une action éclatante a également marqué les esprits, renforçant l'image de brutalité que ces *caparozzolanti* donnent à voir et à imaginer : une manifestation de pêcheurs sur les *Zattere* dans le centre de Venise a dégénéré en destruction de la Capitainerie du Port. Depuis, de nombreux pêcheurs sont en liberté conditionnelle.

Contrant cette image de brutalité, Fabio raconte que la dernière limite de l'entraide concernait les dangers externes qui auraient pu dynamiter la *ciurma* : on ne

¹⁷⁴ Chioggia 2009, 21 : « Il gioco da parte loro era quello di riuscire a non farsi prendere nel mezzo, sai come fanno i pesci quando si spostano, i branchi delle sardine, ecc, che si spostano tutti insieme per confondere, è la stessa cosa : qualcuno ci rimane in mezzo però il branco si protegge da solo. Loro hanno questa mentalità, nello stesso modo si comportano ».

s'alliait pas avec les pêcheurs dangereux, avec qui il y avait eu des conflits physiques, qui ne rendaient pas service aux uns et aux autres¹⁷⁵.

V.5. Abuser de la proie : le manège des nouveaux prédateurs

Deux préalables essentiels liés aux conditions naturelles devaient être réunis pour sortir en lagune avec le plus de profit. Premièrement, la marée devait être au plus bas car il fallait pouvoir rester dans l'eau immergé au maximum jusqu'à la taille. Pour déterminer les jours de pêche, le calendrier des marées accroché dans chaque cuisine ou entrée de la maison était indispensable. Deuxième condition : la nuit devait être tombée. Si l'absence de lune et la brume se rajoutaient à ces dispositions cycliques, la pêche s'envisageait sous de bons auspices. Plus la brume était épaisse, plus la nuit était noire, et plus la pêche pouvait se dérouler sans inconvénients. En effet, dans ces conditions, moindres étaient les risques de voir arriver les Forces de l'ordre (qui diminuaient les sorties) avec les risques inhérents à l'affolement de la masse : collisions entre bateaux ou contre les ducs-d'Albe ou les pilotis. Les soirs de brume à partir de dix sept heures, ou bien la nuit, plusieurs petits groupes d'amis ou de familles, s'équipaient sur les quais du canal *San Domenico* et du canal *Vena* à deux pas de l'île de *San Domenico*, où logent les Gardes des finances. Un Garde décrit ce ballet nocturne :

« Ici la nuit, c'est tout un va-et-vient, ils arrivent, tournent, vont, viennent, reviennent, il y a toujours quelqu'un sur les rives qui regarde, il y a toujours quelqu'un de nuit, après les dix heures du soir la ville se transforme jusqu'à six heures du matin, elle devient un autre endroit. »¹⁷⁶

¹⁷⁵ Je ne peux aller plus loin dans les détails car nous touchons là les limites de la recherche, puisqu'une partie de ces abusifs étaient des délinquants notoires auprès desquels je n'ai pas enquêté, et sur lesquels mes interlocuteurs ont toujours été discrets.

¹⁷⁶ Chioggia 2009, 21 : « Qui tutta la notte è tutto un viavai, arrivano, tornano, vanno, rivanno, ritornano, c'è sempre qualcuno sulle rive che guarda, c'è sempre qualcuno di notte, dopo le dieci di sera la città si trasforma fino alle 6, diventa un altro posto. »

Il fallait se vêtir chaudement de tenue de camouflage vert et noir, passe-montagnes ou combinaisons de ski. Plusieurs interlocuteurs me dirent que les magasins de sports d'hiver à Chioggia firent fortune ces années-là, et que des boutades circulaient sur la pratique expansive du ski, devenu le nouveau sport de prédilection des Chioggiottes. Il fallait aussi penser à se couvrir le visage et conduire avec des lunettes de ski ou le masque de plongée car avec la vitesse, les palourdes sautaient des paniers en plein visage. Le camouflage permettait aussi que les visages ne soient pas visibles au cas où les Gardes arrivent à identifier un individu pendant les poursuites, par bateau ou par hélicoptère. Ne pas se faire reconnaître n'était pas essentiel, puisque tant que le pêcheur n'était pas arrêté en flagrant délit, il ne pouvait être accusé. Montrer son visage, son identité, entretenait même une forme de reconnaissance sociale. Les pêcheurs abusifs étaient connus sur la place de Chioggia. Un de mes interlocuteurs Garde des finances parlait d'ailleurs d'une véritable reconnaissance délictueuse, voire d'une victoire gagnée sur l'adversité dans ce jeu du chat et de la souris. La poursuite pouvait être racontée le lendemain au café, parfois devant le Garde lui-même¹⁷⁷ :

« Cela devient souvent un jeu, ou même un pari : « Si tu m'attrapes, je t'offre un dîner, un café ». Ce n'est pas une corruption, c'est un rapport direct [...], ils ne vivent pas de subterfuges, d'intrigues, eux sont directs, tu sais que lui est un abusif, il l'admet, il sait que tu es l'Autorité et toi tu acceptes le défi, parce qu'à un moment en toi-même, ça te procure une décharge d'adrénaline, le fait de poursuivre de nuit comme ça. »

La lagune était ainsi devenue de nuit un « *Far West sans foi ni loi* »¹⁷⁸. Les coins de récolte les plus prolifiques se situaient près de la zone industrielle et près des ponts routier et ferroviaire. De Chioggia on y arrivait en une demi-heure (en dix minutes m'avait indiqué un pêcheur). La récolte durait environ 1 h 30. Les sorties se faisaient trois ou quatre fois par semaine.

¹⁷⁷ Chioggia 2009, 21 : « diventa, tante volte un gioco, c'è anche una scommessa, di dire « Se mi prendi, ti offero una cena offero un caffè », non è una corruzione, è un rapporto diretto [...], non vivono di sotterfugio, di inganni, loro sono diretti, tu sai che lui è un abusivo, lui lo ammette, sai che tu sei l'Autorità e tu accetti la sfida, perché a un certo punto, anche dentro di te, ti da un po' una scarica di adrenalina, il fatto di correre di notte così ».

¹⁷⁸ *Il Gazzettino*, 4/09/1998 : « *Laguna di notte, un Far West senza legge* » et d'autres exemples de l'usage journalistique et chez mes interlocuteurs.

La symbiose revendiquée avec l'environnement n'implique pas une attention particulière à la pollution. Ils allaient pêcher dans les zones interdites à la circulation qui selon Flavio n'étaient pas « si polluées qu'on l'a dit ». On trouve aussi ce doute sur le niveau de pollution chez les pêcheurs professionnels, comme nous le verrons. Les zones auraient été simplement interdites à la circulation parce que classées en zones portuaires. Ils avaient pourtant conscience de cette pollution invisible aux endroits de prédilection des palourdes philippines : par exemple près des ponts qui mènent de la terre ferme au centre historique, où ils allaient pêcher le plus souvent, l'eau n'avait pas une couleur différente du reste de la lagune, pour ce qu'ils en voyaient pendant la nuit, et pourtant ils savaient que la vase était pleine de pollution. D'autres personnes me parleront tout-de-même des couleurs violacées de l'eau sous l'arc. De plus, s'il leur arrivait de pêcher à cet endroit, la combinaison de plongée ressortait « fluorescente ». La couleur fluorescente fut aussi utilisée pour imager la palourde « radioactive » car pêchée au milieu des substances toxiques. Dans le nombre de citations, la palourde « fluo » fait concurrence à la « palourde à la dioxine ».

Le niveau de pollution incertain n'était pas pris en compte dans cette appréhension de la récolte sous l'arc. Importait plus la configuration géographique : en effet, le bassin était un cul-de-sac sans possibilité de s'échapper si les Gardes arrivaient. La presse relate très souvent des arrestations dans cette zone, comme celle de ces deux habitants de Pellestrina et de San Pietro in Volta :

« [Ils] s'obstinaient à récolter des mollusques dans les eaux les plus interdites et les plus dangereuses pour la santé des personnes : Porto Marghera. L'embarcation utilisait une cage métallique avec laquelle, aidée d'un petit moteur hors-bord, elle labourait le fond. [...] Quand ils ont été découverts par les militaires, ils n'ont opposé aucune résistance, comme cela arrive toujours plus fréquemment. La dénonciation par l'autorité judiciaire concerne le dommage environnemental, la pêche abusive, et la violation des normes de sécurité de la navigation. » (Il Gazzettino, 18/01/03)

À cause de ce risque plus grand d'arrestations, la récolte ne s'y faisait donc qu'à de rares moments. Elle était pourtant particulièrement florissante, car, grâce au réchauffement de la température de l'eau par les déchets chimiques, c'était l'endroit de la lagune avec la croissance de palourdes la plus élevée. La technique de pêche utilisée,

le « manège », était strictement interdite car elle provoquait des dommages environnementaux considérables : en remuant les fonds lagunaires par le mouvement des hélices qui ressemblait à l'action d'un mixeur (*frullatore*), les sédiments se soulevaient, et cette suspension suivait le courant. L'estimation de la perte en sédiments est de deux millions de m³ par an de 1970 à 1990 (dû aussi au creusement des chenaux qui ont accentué le phénomène d'eustatisme) et de un million de m³ par an depuis 1990 (OSSERVATORIO NATURALISTICO DELLA LAGUNA 2006 : 18).

V.6. Moderniser la prédation

La prolifération des palourdes provoque la généralisation d'une monoculture et d'un équipement de pêche. Un nouveau type de bateau se propage en lagune, auquel le pêcheur occasionnel ne donne pas de nom de baptême étant donné son usage pour une pêche illégale. Dans les années 80 et 90, deux bateaux en résine et fibres de verre, à la ligne épurée et rudimentaire, étaient proposés sur le marché de Chioggia par quelques vendeurs : le *drifting* (du nom du type de bateau¹⁷⁹, *figure 33 p. 330*) et le Baruffaldi (du nom du constructeur). Ce dernier était plus esthétique et stable, mais le *drifting* était plus rapide car plus léger, avec un fond très plat idéal pour les poursuites sur les zones peu profondes. Ces bateaux n'avaient pas l'homologation pour supporter le poids des moteurs d'une puissance de 200 ou 250 CV. Flavio raconte que pour pallier à ce problème, un ouvrier adaptait ce bateau en renforçant la poupe d'un poids d'acier. Un arc en métal était aussi rajouté pour accrocher les feux de position. Lorsqu'ils circulaient pour pêcher, feux de position et radar étaient éteints. À cette époque il n'était pas obligatoire de fixer les plaques d'immatriculation et il n'y avait aucune obligation à être inscrit en coopérative. Les coopératives réelles et fictives ont été créées ensuite lorsque les concessions étaient attribuées pour la culture des palourdes.

¹⁷⁹ En anglais *to drift* signifie « dériver », « dérivation ». Un *drifter* est un chalutier.

L'équipement complet (*drifting*, cages, barre de fer, moteurs) pouvait atteindre la somme de 22 millions de liras dans les années 90, c'est-à-dire 15 000 € environ. Le montant de cet équipement, bien qu'élevé, pouvait être amorti en une semaine de travail¹⁸⁰.

Étant donné que les achats étaient fréquents, un trafic de récupération de la TVA s'était également institué : des prête-noms complices permettaient de déclarer les achats de bateaux et moteurs. Sur un moteur acheté quinze millions de liras par exemple, le montant de la TVA était de quatre millions de liras. Au moment du remboursement, le prête-nom empochait deux millions, son bénéfice dans l'affaire de transaction, et le véritable acheteur la même somme.

Pour les investissements en matériel, la praxis habituelle à l'époque était d'avancer le moins d'argent possible. Bien que Flavio ait économisé suffisamment d'argent en un an de pêche abusive au moment où il fut prêt à acquérir son propre bateau, il acheta tout son matériel en signant des lettres de change, les membres de la *ciurma* étant la garantie morale. Après dix jours, il apporta la moitié de l'argent au vendeur et au bout de dix autres jours, le reste de la somme. L'essence était payée de la même façon, auprès du même commerçant qui notait les comptes sur un agenda, et se faisait rembourser au fur et à mesure :

« Évidemment, ça ne se pratiquait pas avec tout le monde, mais seulement avec ceux dont [*le commerçant*] pouvait se fier, nous étions sept, huit bateaux, nous achetions les bateaux, les moteurs, tout ça chez lui ».¹⁸¹

Le ou les moteurs de propulsion du bateau étai(en)t des moteurs neufs, souvent de marque Mercury ou Yamaha, à deux temps dans les années 90 puis à quatre temps (moins rapides mais, selon Flavio, qui avaient besoin de moins de manutention et qui étaient moins polluants). À Chioggia, le franchisé de Yamaha aurait reçu un prix plusieurs années de suite, pour le récompenser des meilleures ventes réalisées dans toute l'Italie, voire dans le monde entier. Des représentants de Yamaha seraient aussi venus

¹⁸⁰ Pour Flavio, le *drifting* avait une double fonction puisqu'il l'utilisait aussi le week-end pour les loisirs : il avait fait réaliser des matelas blancs pour bronzer sur le plat bord de proue, comme sur un bateau de plaisance. Personne n'était dupe, disait-il, même s'il enlevait la barre de fer, les moteurs auxiliaires, et nettoyait le bateau pour en enlever toutes traces de pêche.

¹⁸¹ Sottomarina, juillet 2014 : « Ovviamente non si faceva con tutti, ma solo con quelli di cui si poteva fidare, eravamo sette, otto barche, prendevamo barche, motori, tutto da lui. »

du Japon pour enquêter sur les raisons de l'explosion des ventes de moteurs dans ce petit port de pêche, les chiffres dépassant selon certains interlocuteurs ceux réalisés à Miami en Floride¹⁸². En effet, les ventes augmentaient car les pêcheurs étaient impatients de gagner de l'argent. Si le moteur avait une avarie, ils préféraient en acheter un nouveau plutôt que d'attendre la pièce de rechange et une réparation. Ces moteurs coûtaient de 7 à 12 millions de lires, soit de 5 à 9 000 € environ.

Alors que le *drifting*, qui était importé d'autres villes littorales, devenait le bateau le plus couramment acheté, un nouveau modèle fut créé par un charpentier de marine de Chioggia, propriétaire avec ses deux frères du chantier qui portait alors le nom de leur famille, *Fratelli Ravagnan*, et qu'ils ont revendu en 2002. Au moment de l'explosion des palourdes, les charpentiers virent arriver d'Ancône ces bateaux en résine et fibres de verre. Estimant qu'un habitant de Chioggia se fournirait plutôt dans sa ville pour éviter les frais et les problèmes de transports d'une autre ville littorale, ils flairèrent le marché juteux. Ainsi furent dessinés les plans de ce qui allait devenir le R720¹⁸³, ainsi nommé car il mesure 7 m 20 de longueur. Les autorisations de la RINA* obtenues, la fabrication put commencer.

L'aîné des frères Ravagnan, né au début des années 40, me fit faire la visite du chantier en janvier 2010. Il déplorait avec un de ses anciens artisans l'usage quasi généralisé du plastique dans la charpenterie marine. Auparavant, le bois était travaillé longuement, le pêcheur accordait beaucoup de valeur personnelle à son bateau, il en prenait soin pour qu'il lui serve dans la durée. Il avait aussi une grande valeur économique puisque ce pêcheur de « l'ancien temps » ne gagnait pas autant d'argent que le *caparozzolante*, et n'aurait donc pu se racheter un bateau très vite. Le charpentier montre ainsi combien la valeur symbolique et même matérielle du bateau pour les

¹⁸² Je n'ai pu vérifier ces dires et n'ai pas su si c'était une boutade, le commerçant de Yamaha ayant mal perçu mon début de conversation avec lui. F. Tamoni relève des visites identiques mais, dans le contexte dans lequel il enquête, de représentants Mercedes pour les pics de vente des voitures à Goro, les pêcheurs changeant régulièrement de voiture, « par esprit d'émulation », avec la fortune gagnée grâce aux palourdes. Une étude de Mercedes-Benz avait été commandée, Goro ayant atteint le plus fort ratio habitants/possesseurs de Mercedes en Italie (TAMONI 2002 : 133).

¹⁸³ Le R720 est apparu après que Flavio ait arrêté la pêche. Il a revendu son bateau à un Padouan, essentiellement pour la valeur du moteur, car le bateau en lui-même était très usé par ses courses incessantes. Il ne semble pas y être particulièrement attaché, regrette tout-de-même de ne pas le reconnaître amarré sur les quais.

pêcheurs occasionnels est négligeable et qu'il n'y a pas d'attachement apparent à une culture matérielle traditionnelle. Son attitude est bien-sûr ambiguë, réprouvant ces pratiques tout en ayant créé le matériel adéquat pour les mener. Le charpentier conserve toujours les plans de sa création dans son garage personnel, près d'un carton où quelques prospectus sont gardés, tandis que le modèle est remis au-dessus d'un hangar dans le chantier, vestige d'une époque prospère où il en fabriquait en quantité (le tiers de l'activité annuelle du chantier), réservant cependant cette activité pour l'hiver, lorsqu'il faisait trop froid pour travailler dehors. Ce canot à fond plat pouvait se construire facilement et rapidement à l'abri d'un hangar. Sur la forme sont modelées des couches de résine et de fibres de verre. Les plats-bords du canot sont intentionnellement réduits pour augmenter la place dans le bateau, et ainsi permettre une cargaison maximale. Il était ensuite peint généralement avec une couleur gris sombre. La touche finale était l'apposition d'une plaque en laiton portant le nom du chantier et les caractéristiques du bateau.

Lorsque tout l'équipement est à bord, ces bateaux sont reconnaissables à quai comme des « bateaux d'abusifs », mais ne peuvent être mis sous séquestre, car seule la constatation de flagrant délit permet l'arrestation et le séquestre. Cependant, les *driftings* que l'on voit actuellement sur les quais de Chioggia ne servent pas uniquement, loin s'en faut, à la pêche illégale. Ils sont immatriculés et rentrent dans un circuit légal. Ils sont utiles, sans l'équipement, pour aller et venir rapidement des zones de concessions, parfois situées loin de son domicile. Ils sont aussi appelés *barchini* (petits bateaux), et sont inscrits sur la liste du GRAL comme appartenant à des vénériculteurs. Les bateaux en résine et fibres de verre sont aujourd'hui généralisés dans l'usage quotidien de la pêche chez les quarantenaires et en-deçà.

Face à l'invention de ces bateaux performants, les Gardes des finances se servaient jusqu'au début des années 2000 des bateaux avec un tirant d'eau et un tonnage idéaux pour traquer les contrebandiers sur l'Adriatique, mais non pour poursuivre les pêcheurs sur une zone à faible bathymétrie. Pour faire face à ce déploiement de canots pneumatiques rapides, les Gardes des finances ont dû demander un budget supplémentaire pour commander des bateaux qui furent conçus spécifiquement pour les poursuites dans la lagune de Venise. L'entreprise qui a répondu à l'appel d'offres était d'ailleurs spécialisée dans les bateaux de course (type Cigarette) :

« Le Commandement général de la Garde des Finances a été obligé d'intervenir pour doter ses propres hommes d'embarcations plus adéquates. C'est ainsi qu'il y a peu sont nés les BSO, Battelli di Servizio Operativo, avec les caractéristiques d'un bateau à moteur rapide et d'un canot pneumatique « volant », capable de filer sur les fonds très peu profonds. » (CASSON 2007 : 260)

Mettre en adéquation la culture matérielle et les pratiques d'arrestation devenaient un enjeu majeur, non seulement pour lutter contre le trafic de palourdes et la destruction des fonds marins, mais aussi pour regagner une dignité sur les « natifs ».

V.7. Une technique d'un nouveau genre

La technique du manège (*figure 31, p. 329*), utilisée surtout par les pêcheurs chioggiottes, serait apparue au milieu des années 1990, lorsque l'épaisseur de palourdes se révélait toujours plus consistante. Mais les pêcheurs de Pellestrina ou d'autres communes littorales, utilisaient aussi cette technique, à peu près dans les mêmes conditions.

L'équipement principal est un râteau, une herse à traction mécanique, communément appelé *rasca* ou *rusca*. Or, *rusca* est un nom inventé par erreur, qui dériverait, selon le *Manuel des équipements et systèmes de pêche de la Province de Venise* d'une coquille d'un journal, lorsque le quotidien *La Nuova* a consacré le 24 décembre 1995 un article à l'équipement. Le nom a été « *adopté pour mieux identifier ce nouvel équipement. Il s'agit en fait d'un équipement d'invention récente, apparu dans la Lagune de Venise à la fin de 1994, début de 1995, fruit de modifications et d'adaptations aux exigences des pêcheurs, dans le but d'exploiter avantageusement les bancs naturels de palourdes.* » (*PROVINCIA DI VENEZIA 2011 : 145*).

Selon le *Piano pesca* de 1999, très rapidement après son apparition, ce matériel s'est diffusé jusqu'à équiper en 1998, six cents bateaux ; selon le GRAL, il était encore utilisé en 2006 sur quatre cents à quatre cent cinquante embarcations. Le râteau à traction mécanique consiste en une cage de fer en forme de parallépipède de 80 centimètres de large environ, équipée d'une grille à damiers sur les côtés, plus ou moins larges selon la récolte, pesant de 20 à 35 kg, à laquelle on accroche un long cordon en filet, avec un maillage de 40 millimètres environ. Cette pêche se pratique sur les bas-fonds, d'1 m à 1 m 50 de profondeur. La cage est immergée sur le côté du bateau, près du moteur auxiliaire de 5 à 25 CV, lui-même immergé au bout d'une barre en métal fixée sur le bateau. L'hélice effleurant le fond, remue les sédiments et les coquillages. Ce mouvement permet aux coquillages, mais aussi à la vase, boue, morceaux de coquilles, de rentrer dans le filet. Au début de cette pratique, un seul moteur était utilisé à la poupe du bateau, près du moteur de propulsion. Puis après quelques mois, pour plus d'efficacité et de puissance, une barre de fer dont les extrémités coulissent à l'intérieur, retrouvant alors la mesure de la largeur du bateau, a été demandée à un serrurier de Chioggia. Il aurait fabriqué la plupart des instruments et aurait abandonné l'activité de serrurier pour se consacrer à cette activité bien plus rentable¹⁸⁴. Sur cette barre de fer, deux petits moteurs étaient fixés pour augmenter le rendement (*figure 32, p. 329*).

Les moteurs auxiliaires pouvaient être anciens, achetés d'occasion à bas prix, le principal étant que l'hélice tourne. Le traitement que l'on infligeait à ces moteurs ne permettait de toute façon pas une vie très longue de l'équipement. Ils étaient très vite abîmés par des séjours prolongés dans l'eau et un fonctionnement intense du moteur et des hélices. Un grand trafic de ces moteurs et de ces hélices m'a été raconté : ces pièces de peu de valeur marchande mais d'importance capitale pour le fonctionnement de la technique « du manège » étaient très souvent volés par les autres pêcheurs, quand le bateau était à quai. Peu de dénonciations étaient faites, puisque le moteur pouvait être volé à nouveau la nuit suivante à son voisin, « de bonne guerre ». Ces petits équipements, peu onéreux, bricolés et de récupération se voient à l'abandon dans les

¹⁸⁴ Très souvent, dans l'environnement de la palourde, je relevais ces histoires de fortune inopinée, dont je ne savais jamais si elles étaient avérées ou si elles sont le fruit d'une construction mythique. On raconte par exemple qu'il est impossible désormais de trouver un seul artisan serrurier à Chioggia, car, le serrurier, devenu « millionnaire » en construisant les cages de fer et les barres, se serait fait élever une villa à Sottomarina avec cette production inespérée, où il coulerait des heures paisibles en retraite anticipée.

jardins en mouchoirs de poche ou sur les quais des îles, ou encore dans la cour des Gardes des finances lorsqu'ils ont été séquestrés.

En général trois personnes étaient à bord des *driftings* pour mener à bien l'ensemble de la chaîne opératoire. Une fois arrivé sur la zone de récolte, à marée basse, on plantait un bâton dans l'eau et on liait le bateau avec des chaînes ou des cordes plus ou moins lâches selon la profondeur de l'eau, les remous et la marée. Avec le ou les moteurs auxiliaires le bateau tournait autour de cet axe, guidé par le pêcheur qui était immergé, revêtu d'une combinaison de plongée ou d'une combinaison de pêche à bretelles. Il contrôlait également que les moteurs soient en fonctionnement. Il avait de l'eau jusqu'aux cuisses, voire jusqu'à la taille. Il restait dans l'eau tout le temps de la pêche, c'est-à-dire de 1 h 30 à 2 heures si le temps était bon et si le terrain était adéquat, de consistance ni trop dure ni trop tendre. La cage en fer était posée sur le fond de la lagune avec un long filet accroché à la cage, de manière à recueillir les palourdes soulevées par l'action des hélices du moteur en marche dans la vase. La cage était traînée sur le fond, dans lequel elle ne s'enfonçait pas grâce à des sortes de patins en métal. Tenue à proximité du moteur hors-bord qui remuait le sable, la cage recevait celui-ci, puis les palourdes, poussées par l'action des remous, montaient dans le filet.

Lorsque le filet était plein, il était hissé et accroché sur le bateau. Immédiatement, un filet vide prenait sa succession accroché à la cage afin que le travail s'effectue rapidement, les moteurs n'étant pas interrompus pendant les opérations successives. Pendant que le bateau continuait à tourner, le ou les pêcheurs à bord faisai(en)t le premier tri (*la prima cernita*, « *insernire* » en dialecte), en vidant le filet dans le tamis manuel. Celui-ci sera remplacé quelques mois plus tard par un tamis électrique. Les palourdes commercialisables étaient mises dans les paniers en plastique (souvent de couleur rouge, le modèle de panier et la couleur sont presque tous les mêmes encore aujourd'hui), le reste était rejeté à l'eau. Les paniers étaient ensuite déposés soit sur des *casoni* transformés de façon clandestine en grossiste ou en centre de dépuración, soit vendues chez les grossistes ou directement auprès des camionneurs qui attendaient en bordure de la lagune afin d'embarquer les palourdes vers des marchés intérieurs.

Conclusion

Pour l'*homo-philippinarum*, qui fait corps avec sa proie comme avec son bateau, son équipage et la lagune qu'il affleure de sa vitesse et fouille par effraction, comme par ailleurs pour les pêcheurs « de tradition », l'idéal ne peut se dissocier du matériel : les pratiques mettent en évidence la diversité des perceptions voire les conflits ontologiques que ces différences instituent. L'association homme/palourde est ici d'ordre symbiotique et en tout cas amicale de part et d'autre. La plasticité des techniques permet de s'adapter à la bête, la « sale bestiole » qui prolifère pour leur plus grand bonheur et dimension du compte en banque.

Par l'observation du « *contour des objets techniques* », nous avons souhaité prendre en compte une véritable classification hiérarchisée de l'identité professionnelle du pêcheur, qui doit redéfinir constamment sa place. Nous verrons par la suite dans quelle mesure les nouvelles techniques, leur élaboration et leur légitimation de part et d'autre de l'embouchure ont accentué la jalousie larvée entre Pellestrinottes et Chioggiottes et la lutte qu'ils mènent pour se démarquer de l'*autre*, et se gagner les faveurs politiques de Venise, qui pourraient amoindrir leur problème d'exploitation d'un espace commun. Les Chioggiottes sont réputés avoir inventé et utilisé majoritairement la technique « du manège » (*la giostra*) tandis que les Pellestrinottes, plus « traditionnels », plus « sages », dont nous allons décrire les actions dans le chapitre suivant, ont créé et conservé pour eux la herse vibrante.

Le « pêcheur du nouveau millénaire » que préfigure la publicité (*figure 34, p. 330*), a fini par s'essouffler. Flavio, bien que « natif », ou « étranger du coin », s'est lassé de cette récolte harassante, d'une part pour l'étrange rapport qu'elle institue avec l'environnement, la ressource et les humains, et d'autre part à cause de l'accumulation d'amendes et de condamnations, dont celle qui le fera arrêter définitivement : la condamnation morale par le regard de son père. Les délinquants néo-pêcheurs occasionnels et violents sont repartis vers la terre ferme, quittant leur espace d'emprunt, où l'identité du pêcheur leur a été niée par les autres, ceux qui auraient pu être leurs confrères par leur proximité d'actions et d'intentions, mais non d'héritage

culturel, et par ceux qui les ont contraint à abandonner la lagune, après avoir loué la tranquillité retrouvée sur terre.

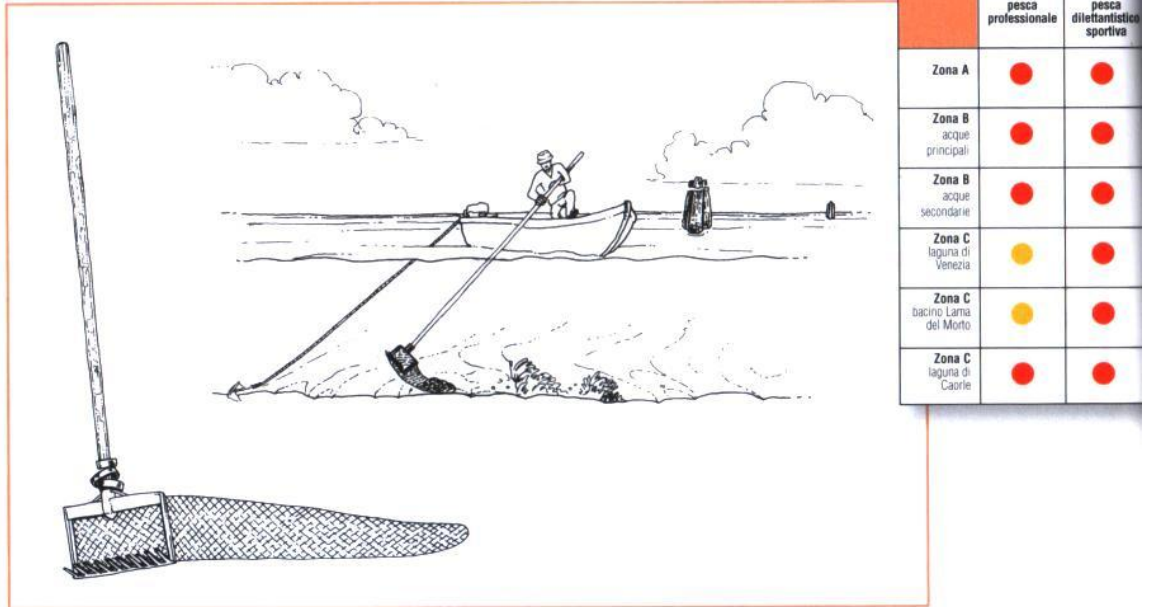
Nous allons maintenant observer l'adaptabilité des individus qui exerçaient précédemment la pêche à l'environnement que la palourde a créé, pour une coexistence qui est souhaitée plus durable que celle rapide et agitée inventée à force de « manège » et de *drifting*.

Cahier d'illustrations chapitre V

04 DRAGHE

04.02.02 RASTRELLO, rasca manuale da barca, raschetto

Art. 15, c. 1, lett. i; Art. 17 c. 2, lett. 2 b



58

Figure 28. Râteau manuel. Extrait du *Manuale degli attrezzi e sistemi di pesca in Provincia di Venezia* (2011)



Figure 29. Les deux outils qui serviront à la pêche. Burano, juin 2010

Le râteau au manche mesurant huit mètres est embarqué ainsi dans le canot ; le tamis fabriqué par un ferronnier local sur les indications des pêcheurs.

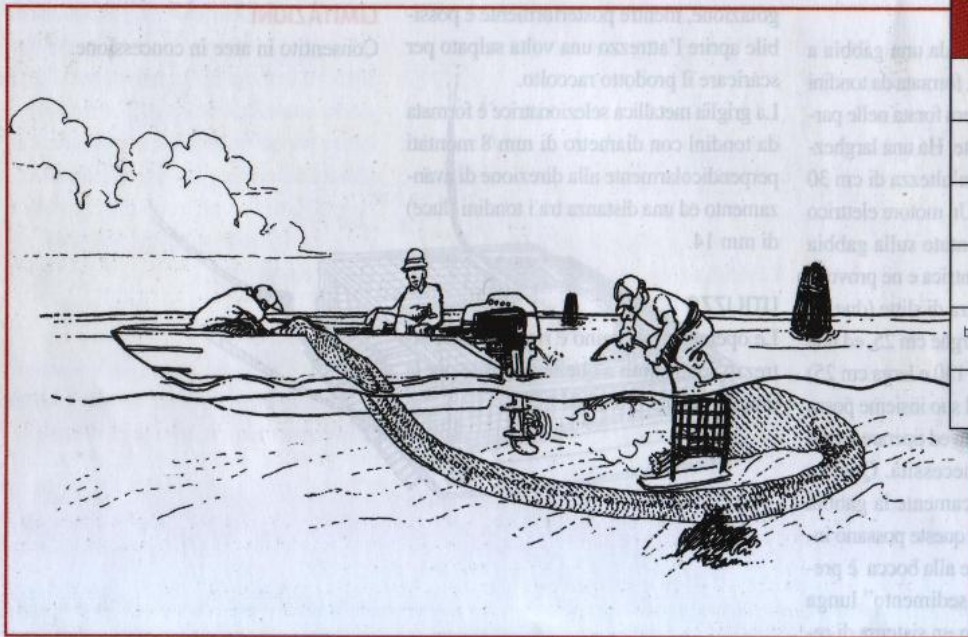


Figure 30. Le rastrello utilisé sur le bateau. Près de Burano, Lagune Nord, juin 2010

Le tamis est posé sur le plat-bord de proue. Le père et le fils plongeront tour à tour le râteau dans l'eau. Le fils est à ce moment-là presque à la phase de la remontée du râteau sur le plat-bord. Le remous indique qu'un bateau vient de passer à tribord, où se trouve le canal dans lequel le râteau a été plongé.

10.03 RASCA A TRAZIONE MECCANICA, rusca, "attrezzo standard"

Art. 18



	pesca professionale	pesca dilettantistico sportiva
Zona A	●	●
Zona B acque principali	●	●
Zona B acque secondarie	●	●
Zona C laguna di Venezia	●	●
Zona C bacino Lama del Morto	●	●
Zona C laguna di Caorle	●	●

144

Figure 31. *Manuale degli attrezzi e sistemi di pesca in Provincia di Venezia (2011)*Figure 32. Un motore Yamaha fixé sur la barre de métal, sur un *drifting* à quai, Canal Vena, Chioggia, janvier 2010



Figure 33. Driftings près du marché de gros de Chioggia, mars 2010



Figure 34. Prospectus publicitaire posé sur le comptoir d'une coopérative de pêche à Pellestrina en 2010

Le « Sfriso 8300 », fabriqué par la société Nordest de Porto Viro, une ville littorale de la province de Rovigo, proposait un nouvel équipement pour le « pêcheur du nouveau millénaire », cet homme nouveau, qui n'est plus empêtré dans ses cordages mais recherche la rapidité et le confort.

Chapitre VI. Transformer la tradition maritime aux nouvelles aires et ères de chasse

Introduction

Si les pêcheurs occasionnels ont inventé de toutes pièces leur instrument de récolte et ont acheté à crédit leur canot rapide, les pêcheurs déjà installés ont puisé dans leurs économies, et dans la gamme des bateaux disponibles pour une adaptation modernisée. Nous devons revenir aux années d'avant-guerre, donc avant le début de la pêche motorisée, pour voir apparaître le « *verricello a mano* » grâce auquel ils pêchaient les palourdes de mer pendant les mois hivernaux (novembre à février), à la période où les poissons frayent. La pratique de cette pêche s'arrêtait au début de la période autorisée pour la pêche des seiches, ce qui offrait une diversité saisonnière des pratiques tout en assurant une continuité d'activité productive dans tout l'arc d'une année. Entre les années 30 et 40, la pêche des palourdes de mer aurait été introduite dans le littoral Nord-Adriatique. Le « *verricello a mano* » était monté à la poupe d'un bateau à quatre rameurs, le « *batèlo da pizzo* », qui faisait huit mètres de longueur. L'équipage nécessaire pour mener à bien cette pêche comprenait quatre à cinq personnes. Le métier permet alors de vivre dans une temporalité familiale, puisqu'il est possible de revenir chaque soir à son domicile. La technique « *porassàra* » serait ensuite apparue vers 1974 : il s'agit d'un système de pompes à jet d'eau. La saison de pêche s'allonge. Les bateaux sont équipés de moteurs. Le modèle du « fer », *ferro da bevarasse* aurait été inventé par des pêcheurs locaux. Le fer était monté sur le bateau destiné à pêcher en mer. Cette pratique hivernale se déroulait sur le littoral et pouvait mener les pêcheurs vénitiens jusqu'à Caorle ou jusqu'à Goro. Elle peut s'assimiler dans le déroulement d'une partie de ses chaînes opératoires au chalut de fond utilisé pour la pêche à la crevette ou aux poissons plats.

Le fer ressemblait à un arc, dont la lame avait une longueur de 1 m 20 environ. Entre la lame et l'arc était placée une grille¹⁸⁵. Dans la partie supérieure au centre de l'arc un anneau était fixé dans lequel on passait un pieux long de cinq à quinze mètres, selon la profondeur prévue pour la calaison. Sur la grille un filet était tendu. Au milieu du bateau était fixé et tendu un câble d'acier long de cent à deux cents mètres au bout duquel on accrochait une ancre de 50 à 80 kg. La lame était calée sur les côtés par des câbles appelés *venti* (vents) pour garantir la direction du fer lorsqu'on le plongeait dans l'eau jusqu'au fond. Le moteur actionnait un treuil sur lequel s'enroulait un câble d'acier qui faisait avancer le bateau et le fer plongé dans l'eau. Le pêcheur pouvait guider le fer à partir du bateau grâce au pieux en bois qui y était fixé et qui émergeait de l'eau. Cette technique, nous explique un ancien pêcheur, permettait de récolter à chaque calaison de 20 à 50 kg de palourdes. Trois à quatre calaisons par heure étaient réalisées. La pêche en mer n'est pas aussi tranquille qu'en lagune pour diverses raisons, dont la force des vagues font partie. Ainsi il était plus difficile, voire impossible de pratiquer la récolte en cas de mer agitée. Qui plus est dans ces conditions, les palourdes « *se réfugient sous la surface des fonds à une profondeur de 5 à 10 cm, ne permettant pas au fer de les rejoindre. C'est seulement quand les vagues se sont calmées et la mer est devenue plus calme que les palourdes refont leur apparition à la surface, redevenant à nouveau la proie de nous, les pêcheurs* ». (Vianello 1997 : 92).

Au fil des années, ce fer fut perfectionné et devint hydraulique. La fonction, la forme et le style des bateaux dérivent de la manière dont on a envisagé la ressource, mais ces caractéristiques ne sont pas pensées avec l'environnement, ou plutôt le milieu d'utilisation comme critère principal. Suivre une ressource en prédateur, comme nous allons le voir dans ce chapitre, demande une réinvention qui passe parfois simplement par une adaptation mer/lagune pour les pêcheurs de palourdes en mer, qui gommant les particularités des fonds lagunaires alors même qu'ils les connaissent par héritage familial, puis par des adaptations minutieuses jalousement gardées de l'œil inquisiteur du voisin. Loin d'être figé dans sa conception du monde local, et bien qu'il déclare vouloir une immuabilité du paysage, le substrat est sa source de revenus qu'il a tout intérêt à faire fructifier.

¹⁸⁵ Cette description technique est en partie issue de l'ouvrage de G. Vianello (1997 : 92) et d'entretiens réalisés avec lui en 2011.

VI.1. L'expérience maritime revisitée

La pêche des palourdes en mer, contrairement à d'autres pratiques, n'est pas très ancienne. En effet, elle était même peu courante avant la motorisation et surtout avant l'invention de la drague hydraulique dans les années 70, adaptée aux mollusques fouisseurs. Elle devint dans les années 1979 à 1985 l'activité de pêche la plus rentable de ce secteur primaire (PELLIZZATO et al. 2005). Dans les années 80, il y eut une forte mortalité de *Chamelea gallina* en mer, et certains pêcheurs vinrent en lagune sans autorisation avec leurs instruments de pêche adaptés à la bathymétrie maritime, pour y récolter *Tapes decussata*, la palourde authentique. Un interlocuteur poissonnier raconte comment son oncle, le premier selon lui, avait acheté un vieux bateau à Pescara pour pouvoir pêcher en lagune équipé du fer. L'oncle, pêcheur depuis sa prime enfance, avait pris cette habitude commune à sa catégorie professionnelle de toujours camoufler aux regards des autres les prises et le montant des sommes gagnées. Mais les membres de sa famille et ses amis proches commencèrent à comprendre par quelques signes presque indicibles, mais repérables dans une communauté où chacun se surveille, qu'il « gagnait bien ». Ils voulurent eux aussi profiter du filon qu'ils devinaient, et s'achetèrent un bateau d'occasion ou transférèrent celui de mer en lagune. La découverte du gisement de palourdes en lagune se répandit de bouche à oreille et beaucoup de pêcheurs en mer ne prirent plus la peine de passer l'embouchure et restèrent draguer dans cet espace connu, « facile », qui révélait une matière très féconde. Ceux qui n'étaient pas déjà prêts à récolter cette manne, se firent rapidement construire des bateaux et des fers puis des dragues, outils amovibles. Ainsi Andrea, né en 1967, et son frère, né en 1971 (Pellestrina 2011, 19, 20 et 25), ont économisé une petite somme d'argent en travaillant sur les bateaux des autres, afin d'acheter un bateau d'occasion à un de leurs voisins. Ils l'avaient équipé pour aller aux huîtres, puis aux palourdes autochtones. Ensuite ils ont investi un peu plus, puisant dans leurs économies, pour passer de la récolte manuelle qu'ils pratiquaient à leur début, à la récolte mécanique, grâce à laquelle on pouvait aussi travailler durant les mois hivernaux. Même si les journées étaient plus courtes, les sorties pouvaient être tout-de-même profitables en seulement quelques heures.

Andrea, pêcheur de palourdes de Pellestrina, est fils et petit-fils de pêcheurs. Il a commencé son apprentissage de la pêche à l'âge de huit ans, avec son père et ses oncles. Durant l'été, le départ se faisait dès l'aube. Pendant l'année scolaire, les horaires étaient décalés par la scolarité de l'enfant. Un de ses oncles et son père attendaient Andrea à dix heures du matin sur le quai, souvent après qu'ils aient pratiqué d'autres pêches. Il manquait alors les cours de religion et de sport qui se déroulaient en général en deuxième partie de matinée¹⁸⁶. « Pour être un vrai pêcheur, il faut être né sur un bateau, ça ne peut pas s'apprendre en deux jours », disait un président de coopérative de pêche¹⁸⁷, « à peine avait-il un peu de forces pour aller aider leur papa, et il allait en bateau, par obligation morale, l'enfant inconsciemment l'imitait, le faisait comme un jeu ». Le grand-père d'Andrea, né au début du XX^e siècle, pratiquait aussi la pêche aux palourdes.

Les membres de sa famille ont toujours vécu soit dans la même maison soit dans le même quartier à Pellestrina. Ses parents, grands-parents, ses frères et ses cousins ont été liés pour une raison familiale et commerciale par des sociétés, ou « *partita IVA* », c'est-à-dire que dans les coopératives ils sont inscrits sous le même numéro de TVA. Son père, né en 1936, pêcheur à la retraite mais toujours inscrit (en 2011) à la même coopérative que ses fils, avait formé une « société de pêche » avec ses quatre frères. La lagune étant l'espace quasi exclusif de la virilité, de la force physique et de l'autonomie, la famille envoya le cinquième frère, de santé plus fragile, à travailler au chantier naval De Poli. Les trois sœurs de son père ont été dentellières, le métier le plus courant pour les femmes jusque dans les années 60. La femme d'Andrea, sa sœur, née en 1965, ainsi que sa belle-sœur sont toutes trois femmes au foyer. Andrea revendique le fait d'avoir accompli une scolarité brève, mais il exige par contre de son fils, né en 1997, qu'il étudie :

« J'étais heureux de terminer le collège comme tout le monde à cette époque [*l'obligation scolaire s'arrêtait à la fin du collège, quand l'élève avait quatorze ans environ*]. Maintenant c'est le contraire : je ne dirais jamais à mon fils de venir pêcher. Lui non plus [*ne viendrait pas*]. Il n'a jamais mis le pied à bord, même s'il a

¹⁸⁶ Les cours en Italie à cette époque-là se tenaient le matin jusqu'à 13 heures. Les vacances d'été duraient (et encore actuellement) trois mois, sans vacances intermédiaires durant l'année. Cette organisation des temps scolaires est en évolution depuis plusieurs années par réformes gouvernementales.

¹⁸⁷ Pellestrina 2011, 23 : « Per fare il vero pescatore bisogna nascere in barca, non si può imparare in due giorni. [...] Da piccoli appena avevano un pochettino di forza per andare per aiutare il papa, andavano in barca e quindi era un obbligo morale, il bambino inconsciamente le faceva, lui lo vedeva come un gioco.»

quatorze ans maintenant. Il ne sait même pas comment on pêche, il n'est jamais venu essayer, ça a été un peu mon choix, un peu le sien, et aussi la culture ». ¹⁸⁸

L'évolution culturelle a en effet déterminé en partie cette volonté de ne pas perpétuer la tradition auprès des toutes nouvelles générations. La disparition brutale de la palourde et les contraintes administratives qui pèsent sur le monde de la pêche jouent également dans ce choix familial. Le parcours scolaire et professionnel d'Andrea est identique à celui de nombreux pêcheurs d'une quarantaine d'années, qui, par jeu, esprit d'aventure et désir de richesse, mais aussi par respect filial, devaient s'embarquer et reproduire la trajectoire familiale. Ce parcours scolaire écourté est souvent brandi maintenant comme une volonté propre d'acquérir plus rapidement une grande expérience pratique et spécialisée, opposant alors cette richesse des savoirs et savoir-faire aux savoirs scientifiques inaptes à l'application pratique. Pourtant dans son travail quotidien, Andrea constate avec regret qu'il lui manque, par exemple, des connaissances suffisantes en anglais pour pouvoir lire les indications les plus simples inscrites sur les instruments de bord. Il refuse d'en appeler à la coopération filiale, ne voulant pas franchir la frontière que le père et le fils ont tracé, mais incite par ailleurs son fils à perfectionner son anglais, langue dont la pratique se transforme pour le père en l'un des sésames de la réussite.

L'arrêt de la scolarité dans son cas, comme dans le cas des pêcheurs de son âge, ou de ceux plus âgés, n'est pas un facteur d'appauvrissement de ses connaissances comme l'abandon scolaire à la période de l'âge d'or des palourdes a pu l'être. À la différence de Flavio, Andrea a donc non seulement une longue proximité avec la lagune, mais aussi une riche expérience de ses ressources, hors d'un temps récréatif. La lagune est pour Andrea depuis son enfance une source de gains, un lieu de travail dans un espace masculin.

Les techniques et savoirs sur la navigation en lagune et en mer et sur la mécanique, sont enseignés à l'Institut Cavanis (lycée professionnel et technique), où plusieurs de mes interlocuteurs ont suivi une formation. Par contre, je n'ai pas eu

¹⁸⁸ Pellestrina 2011, 20 : « Anzi, sono stato contento di finire le medie come tutti in quel periodo lì [...]. Adesso è il contrario : mio figlio non gli direi mai di venire a pescare. Neanche lui. Non ha mai messo il piede a bordo, anche se ha quattordici anni adesso. Non sa nemmeno come si pesca, non è mai venuto a provare perché è stata un po' la scelta mia, un po' la sua, anche la cultura. »

connaissance de l'existence d'une école spécialisée ou de cours pratiques sur la pêche dans les environs de Venise. Les techniques de la pêche se transmettaient de père en fils, tout au moins essentiellement au sein de la famille, et sont appris par « *frayage* » (DELBOS et JORION 1990). Dorénavant, avec la nouvelle palourde et son lot de techniques inventées, les savoir-faire traditionnels sont dévalorisés par les nouvelles techniques : les parents et grands-parents ne peuvent plus transmettre le cœur du métier, leur notion de la temporalité, leurs secrets jalousement gardés des voisins.

Andrea est fier d'avoir pu exercer son libre choix quant à son métier. Dans ses discours n'apparaît aucun fatalisme ou déterminisme : si son père l'a incité à étudier, dit-il, lui préférait travailler. À peine majeur, il a été engagé durant trois mois à l'ACTV mais la liberté du pêcheur le taraudait.

Pour écouler au quotidien les denrées périssables comme les produits de la pêche, un accès au marché est primordial. Cet accès est garanti pour la famille d'Andrea grâce à un de ses oncles travaillant au marché de gros de Venise, ce qui leur a permis d'être à l'abri de la pauvreté qui régnait parmi de nombreuses familles de pêcheurs de l'île. L'oncle était son *compare*, à la fois son parrain et le comparse de toute la famille. Les liens familiaux renforcent la bonne organisation de toute la chaîne de production et de vente selon un modèle de coopération familiale dans lequel les valeurs d'entraide, de confiance et de solidarité prévalent (GINKEL 2013 : 106).

VI.2. L'équipement maritime revisité

Andrea se souvient parfaitement, comme s'il s'agissait d'une naissance, de la date à laquelle son premier bateau pour la pêche des palourdes, « proprement né pour cette pêche », est arrivé à Pellestrina : c'était le 22 novembre 1992. Ce jour-là, lui et son frère l'ont tracté grâce à leur premier bateau acheté ensemble, à partir de Loreo, une petite ville de la campagne proche de Rosolina au sud de Chioggia. Ils ont suivi les canaux de

navigation des péniches et ont traversé les fleuves Adige et Brenta par le *Canale bianco*. Le choix du chantier à Loreo a été fait par défaut : celui de Menetto à Pellestrina était en effervescence car, en pleine « explosion » des palourdes, en plein « boom », tous les pêcheurs s’y pressaient pour obtenir leur bateau au plus vite. Andrea et son frère ramènent donc de Loreo la coque en bois, avec des finitions et une ligne particulières. La longueur d’un bateau pour la récolte des palourdes en lagune est d’environ vingt mètres (« c’est la longueur juste »). Des bateaux plus anciens, construits à la fin des années 60, sont plus petits, et mesurent de treize à quinze mètres. Il s’agit certes de nouvelles pratiques de pêche dans l’environnement lagunaire, mais il reste un rappel du passé à travers le modèle du bateau, qui est celui « typique » de la lagune, avec la proue ronde, « ventrue ». Le modèle était à peu près identique pour la voile autrefois et pour les bateaux naviguant sur des fonds peu profonds. Au chantier de Pellestrina, la coque a été équipée entièrement (arceau, arbre de transmission, crible mécanique, etc), simultanément avec quatre autres bateaux.

À ce moment-là, l’équipement existant n’était pas encore la herse vibrante mais la drague hydraulique, outil amovible que l’on pouvait retirer de l’ancien bateau pour le mettre sur le nouveau. Quelques semaines seulement ont séparé la commande de la livraison. Andrea et son frère ont par conséquent pu profiter immédiatement de la bonne saison, de novembre à avril. Il n’existait pas alors de quotas de pêche pour les palourdes.

Actuellement, Andrea et son frère sont propriétaires de trois bateaux amarrés côte à côte, sur le quai de Pellestrina, dans le quartier limitrophe au leur : celui pour les palourdes de lagune, qui appartient à Andrea mais sert aux deux en équipage ; le second pour les palourdes en mer, est inscrit à la Capitainerie du port au nom de son frère ; et un troisième pour aller en mer pratiquer le chalut de fond. Ils possèdent aussi un petit bateau en fibres de verre et résine pour se déplacer l’été ou aller porter quelques kilos de palourdes à Chioggia ou aux Alberoni chez les grossistes. La résine a été préférée au bois car ces petits bateaux utilitaires ne doivent pas trop grever les frais d’entretien qui seront consacrés en priorité aux bateaux de production. Dans la succession de bateaux amarrés presque bord à bord, le plus proche, équipé pour les palourdes en lagune, est la propriété du beau-frère (qui pêche par ailleurs en mer avec le frère d’Andrea dans le même consortium), et le suivant appartient au cousin. Si la coopération à bord ne se fait

qu'après des démarches administratives auprès de la Capitainerie, de la coopérative et d'autres institutions, la coopération sur les quais est constante entre membres d'une même famille et entre amis.

Contrairement aux canots rapides des abusifs, les bateaux fabriqués pour la pêche avec les dragues étaient tous nommés et la plupart baptisés. La présence ou l'absence du nom ne semble pas lié au type d'embarcations mais à l'usage qui en est fait. Les *driftings* de Goro, par exemple, ont tous un nom, alors que les pêcheurs à Chioggia n'en ont pas attribué aux leurs. Les bateaux de Pellestrina destinés à la récolte des palourdes, construits depuis vingt à quarante ans, sont identifiés par une prédominance de prénoms, peints sur la coque : *Sara, Sandy 2, Martino, Chiara, Andrea e Maurizio, Antonia, Antonella, Catemaria, Giovanna*. Il s'agit du prénom des enfants, seuls ou composés, parfois concentrés en un prénom unique, ou bien il s'agit du prénom de l'épouse, mais très rarement du prénom du propriétaire lui-même. Plus rares sont les noms faisant référence aux signes zodiacaux et à la culture antique, comme *Sagittario, Demetria, Pegaso* ; dans l'ordre du nombre décroissant, suivent des noms géographiques (*Alaska*) ; puis des noms liés à la culture marine : *Storione* (esturgeon), *Nettuno* ; des noms d'animaux : *Albatros, Pantera, Montone* (bélier) ; des noms liés à un trait de personnalité (*Audace*) ou à l'histoire de Venise (*Dogaressa*) ; enfin des noms plus fantaisistes : *Giunto* (arrivé), *Kontiki, Tog gun, Bernacca, Samurai*¹⁸⁹. Les noms ne sont pas en dialecte vénitien mais en italien. On peut supposer que cela est dû à l'influence de cette nouvelle génération de pêcheurs plus italianisante que leurs parents. Naguère, les bateaux de pêche arboraient sur la proue une peinture, très colorée sur fond noir, représentant un œil protecteur ou une étoile polaire. Ils sont encore présents sur les bateaux pour la pêche en mer, et sur quelques *bragozzi* amarrés sur les quais. La lagune était considérée comme un cocon sûr, sans nécessités de signes de protection.

Après enregistrement et immatriculation du bateau à la Capitainerie du Port à Venise ou à Chioggia selon son lieu d'habitation, une cérémonie de baptême pouvait être demandée par le propriétaire à l'un des prêtres de la paroisse.

¹⁸⁹ D'autres types de bateaux sont aussi nommés avec une dominance de prénoms : *Mytilus 1, Simone* (tous deux pour la mytiliculture), *Ciao, Giuseppe* (des petits bateaux de transport frigorifique), *Miranda* (petit bateau en bois de plaisance), *Mara* (petit bateau en bois), *Tabata* (petite barque en bois pour le transport), etc.

Le bateau nommé, baptisé, est prêt à servir à la pêche. Nous allons maintenant observer les divers équipements et notamment les dragues pour les palourdes. Le système des dragues équipe essentiellement les bateaux destinés à la pêche en mer. Il est actuellement interdit dans les eaux de la lagune, même sur les aires en concession pour la vénériculture. La cage en métal, un parallélépipède doté d'une lame pour couper le sédiment et d'un tube qui permet d'envoyer des jets d'eau sous pression (d'un maximum d'1, 8 bars) suspendue aux deux côtés par des barres qui la relie au bateau, a une largeur d'environ 2, 70 à 3 mètres et un poids de 600 kg (*Piano pesca 2009, Manuale degli attrezzi e sistemi di pesca nella Laguna di Venezia 2011 : 136-137*) (*figures 35 et 36, p. 371*). Lorsque le bateau arrive sur sa zone de pêche, dont la bathymétrie nécessaire est d'au moins trois mètres, l'ancre est jetée à la poupe, le bateau continue son chemin puis baisse la cage dans l'eau. Deux patins en métal permettent de la faire glisser sur le sable ou la vase. Des jets d'eau soulèvent le sédiment et permettent de propulser la matière et les coquillages dans la cage, qui est relevée une fois remplie. Dans la cage elle-même, des filets d'eau pulsés permettent de laver le produit une première fois sommairement avant qu'il ne tombe dans les bassins de récolte et de sélection (PELLIZZATO et GIORGIUTTI, 1997). Sur le bateau la cage est vidée, les coquillages tombent sur un petit tunnel métallique et sont lavés, triés, avant d'être mis dans des paniers en plastique. Le bateau ainsi équipé est le support d'un processus de pêche et de préparation du coquillage à la livraison chez le grossiste.

La palourde, toujours dans un fonctionnement métonymique, n'est qu'une marchandise déjà convertie mentalement en argent et non pas une ressource de la nature : celui qui pêchera un quintal de palourdes calculera la somme gagnée sans envisager le possible encombrement du marché ou les dommages sur les fonds lagunaires. Dans cette ébullition devant la manne providentielle, trop de herses hydrauliques arrivèrent en lagune. Une enquête est commanditée sur les instruments de pêche pour permettre une « exploitation durable »¹⁹⁰. La *turbosoffiante* inadaptée et destructrice a très vite été interdite à la suite des premiers travaux de l'ICRAM*. Les arrestations et les séquestres deviennent de plus en plus fréquents. Mais face à l'abondante palourde, il est impossible de rester sur le quai. Une fièvre de l'or s'empare des habitants du littoral. D'autant plus que, l'excuse écologique tombe au bon moment,

¹⁹⁰ *Il Gazzettino*, 8/03/1994 : « *Turbosoffianti : uno spiraglio : il Comune promette un'indagine scientifica* »

les palourdes risquent d'étouffer à cause des algues qui reviennent périodiquement recouvrir les fonds et la surface lagunaires. Les pêcheurs avancent alors l'efficacité de leurs moyens mécaniques qui permettrait de sauver la lagune de l'asphyxie, grâce à l'oxygène émis dans l'eau. Il n'empêche que l'explication empirique ne tint pas devant les résultats scientifiques de l'ICRAM. Sur les instruments furent posés des scellés. Cependant, étant donné que les gendarmes n'étaient pas à domicile en nombre élevé sur l'île (seuls deux ou trois logeaient dans la caserne), les pêcheurs purent chaque nuit défaire les scellés et continuer leurs nouvelles pratiques nocturnes :

« À ce moment-là ils ont commencé à séquestrer parfois le bateau, et on commençait à entendre dire « ils ont mis les scellés sur le moteur, ils ont mis les sceaux sur le fer ». Ils nous ont mis deux fois les scellés. Ils te mettaient les scellés et ensuite tu engageais un avocat, et ils te les ouvraient. Mais au début le scellage de ces fers n'était pas aussi terrible que maintenant, et alors nous avons découvert qu'avec une petite pince, nous réussissions à enlever le scellé, tu ne pouvais pas rester à la maison avec tout cet argent qu'il y avait à pêcher, tu enlevais le scellé et tu mettais un autre fer en faisant toujours attention à ne pas les casser, je ne sais pas si tu as déjà vu le scellé qu'ils mettent [*je réponds par la négative*] : c'était un fil fin fin fin de métal, avec le sceau des Finances à ce moment là, alors petit à petit, tu devais comme aspirer cette chose sans la casser, parce qu'après quand ils venaient enlever le scellé ils comprenaient que tu avais commis un délit, à l'époque oui c'était culoté, on l'enlevait et on mettait un autre fer, on en avait toujours un autre de secours, on mettait l'autre fer et on continuait à pêcher, quand ils venaient dessaisir le fer, nous repassions le fil dedans et nous le remettions et ils venaient le couper. Ils savaient de toute façon.

- Ils le savaient ?
- Oui, mais tant que ça se passait comme ça, ça pouvait aller. C'était une sorte de petit jeu en somme. »¹⁹¹

¹⁹¹ Pellestrina 2011, 21 : « Allora hanno cominciato qualche volta a sequestrare la barca, quindi cominciamo già a sentire "hanno messo i sigilli sul motore, hanno messo i sigilli sul ferro", ci hanno messo due volte i sigilli [...] ti mettevano i sigilli e dopo ti prendevi un avvocato, te la facevano aprire. Ma all'inizio proprio la sigillatura di questi ferri all'inizio non era tanto brutto come adesso insomma e allora abbiamo scoperto che con la pinzetta riuscivamo a tirare via il sigillo, non potevi essere a casa con tutti i soldi che c'erano da pescare, tiravi via il sigillo e mettevamo un altro ferro sempre attenti a non rompere, non so se hai mai visto il sigillo che mettono : era un filo fino fino fino di metallo col sigillo delle Finanze [*termine usato per la Finanza*] insomma allora, allora piano piano dovevi aspirare questa cosa senza rompere perché dopo quando venivano a togliere il sigillo capivano che avevi fatto un reato allora sì era tosto si tirava e si metteva un altro ferro ne avevamo sempre un altro di scorta, si metteva l'altro ferro e si pescava ancora, quando venivano a dissequestrare il ferro passavamo quel filo e lo mettevamo e venivano a tagliare. Sapevano comunque.

- Loro sapevano ?
- Sì, ma fin che andava così si poteva anche, era come un giochetto in pratica. »

Dans les années suivantes, alors que la drague hydraulique était toujours interdite en lagune, et utilisable seulement à titre exceptionnel sur les concessions, certains pêcheurs continuèrent à améliorer ses capacités d'aspiration ou de chargement. On peut par exemple modifier l'équipement pour en faire des « *dragues hydrauliques « truquées »*, capables d'aspirer des quantités de palourdes quatre fois supérieures, faisant alors un massacre sur les fonds. » Des pêcheurs de Pellestrina ont été démasqués à cause d'une frénésie d'activité juste avant la période d'arrêt biologique de la pêche. On peut aussi créer un double fond sur le bateau, comme le titre ironiquement le *Gazzettino* : « *double fond authentique* » faisant un jeu de mots avec les *vongole veraci* qui y sont alors entreposées à fond de cale¹⁹².

Enlever des scellés pour pouvoir continuer son activité peut difficilement être une pratique durable et vivable. Il fallait inventer un nouveau système pour continuer à récolter cette manne. Commence alors l'épopée de la drague vibrante.

VI.3. Harmoniser le prédateur à sa proie

Au milieu des années 90, les rapports concernant l'impact des dragues hydrauliques et de la technique du manège sur le sédiment sont accablants. L'administration provinciale et le Département des sciences de l'environnement de l'Université, ainsi que des consultants privés, cherchent de nouveaux instruments pour remplacer cette drague hydraulique, dans un difficile équilibre à trouver entre contrainte écologique et production : furent expérimentés le *cestello rotante*, (« casier » ou « panier roulant ») une invention venant des environs de Goro, qui n'a pas « pris » en lagune ; puis le *vibrantino*, « petit vibreur », a été proposé. Il s'agissait d'une drague

¹⁹² *Il Gazzettino*, 11/01/2008 : « *Turbosoffianti "truccate" per far razzia di vongole* ».

vibrante de petite dimension, qui a été très peu achetée car elle ne présentait pas d'avantages particuliers pour les pêcheurs.

Le nouveau mollusque et la situation critique de la lagune contraignent les gestes, entraînent la fabrication des outils, et obligent l'homme à se réinventer. L'ingéniosité des pêcheurs rentre alors en compte pour détourner des interdits et s'adapter aux contraintes administratives et à l'environnement. À l'exemple de Levi-Morenos et Don Eugenio Bellemo à Chioggia à la fin du XIX^e siècle, ce sont deux personnes proches des pêcheurs sans faire partie de la catégorie professionnelle, qui vont étudier, élaborer, éprouver un nouveau « fer » (le fer qualifiant tout aussi bien l'outil que la technique employée).

Le président d'une coopérative de pêche, par ailleurs comptable dans un cabinet vénitien, et son frère employé dans un journal, concoctent des plans qu'ils soumettent à l'avis d'un bureau d'étude situé dans la campagne vers San Donà di Piave, puis au chantier naval de l'île, afin de mettre au point un instrument adéquat. Le « rêve » de l'inventeur, de l'initiateur culturel du nouveau fer est « que la technique aide l'homme à supporter son travail, à lui enlever la fatigue, que le moteur supporte le travail, non l'homme, lui doit commander le moteur, ça c'était le rêve vraiment. »¹⁹³

Ils réalisent un prototype qu'ils doivent expérimenter *in situ*. Les pêcheurs sont réticents, ils ne veulent pas équiper leur bateau d'un instrument dont ils ignorent les dangers et les limites pour leur embarcation. Enfin, un jeune homme, « issu d'une grande famille de pêcheurs », donc doté d'un grand prestige et d'une autorité, ainsi que d'un esprit d'entreprise, tente l'expérience. Il équipe son bateau et pêche devant Pellestrina, dans le canal à hauteur du cimetière. Même si les calaisons du nouveau fer donnent immédiatement de bons résultats, l'équipement est encore à améliorer. Les deux frères font alors appel au Chantier Menetto de Pellestrina.

Attilio Menetto, descendant de charpentiers de marine (le chantier de Menetto a été créé par ses ancêtres en 1764, aime-t-il rappeler), améliore l'instrument principalement en le dotant d'un moteur pour faire vibrer la herse. Les institutions pendant ce temps avaient continué à chercher des solutions. Ainsi, cette nouvelle herse

¹⁹³ Pellestrina 2011, 23 : « che il motore facesse la fatica, non l'uomo, che l'uomo dovesse comandare il motore, questo era il sogno proprio ».

et une seconde sont mises en concurrence. Le deuxième chantier en lice, non-insulaire, proposait un moteur à fonctionnement hydraulique qui présentait le défaut majeur d'être équipé de tubes en caoutchouc pour la transmission des liquides. Si les tubes se rompaient sous l'eau, l'incident provoquerait des fuites d'huile et d'essence. Le projet du Chantier Menetto offrait plus de garanties d'étanchéité des polluants. Leur matériel était électrique mais avec une sécurité optimale. Seule l'électricité passait dans les tuyaux en caoutchouc. Une entreprise de Sassuolo leur procure des moteurs fonctionnant avec un faible voltage. Le système de drague vibrante, selon ses concepteurs, est entièrement nouveau. Il a été certes inspiré de la drague hydraulique, mais en suivant les exigences des ingénieurs. Au début, raconte Menetto, il y a plus de vingt ans, personne ne voulait croire qu'un petit moteur enfermé dans un caisson en métal immergé pourrait fonctionner avec un appareil électrique et faire vibrer une cage de 400 kilos. Sa trouvaille, dit-il, aurait été sollicitée ensuite par des ingénieurs du monde entier. Des expérimentations sont menées à la demande des administrations de contrôle, par des scientifiques, supervisées par des biologistes. L'instrument est accepté car il est l'instrument « juste » :

« C'est toujours comme ça, la Région finance, appelle les techniciens de l'ICRAM, [et] ils plongent avec des hommes-grenouilles, ils récoltaient le sable qui était tamisé et puis ils voyaient les dommages, les sillons que *[l'outil]* faisait sur le terrain, et après, une fois réalisé l'expérimentation, ils ont décidé que oui c'était l'instrument juste, celui qui convient, et de fait tout allait bien puisque 83 bateaux pêchaient toute l'année, il y avait toujours des palourdes ; maintenant qu'ils ont tout arrêté, il y en a la moitié, parce que sur le terrain naissent les algues, les palourdes si tu ne les récoltes pas, après trois ans elles meurent, elles grossissent puis elles meurent, en revanche si elles sont récoltées continuellement, les petites se développent.... »¹⁹⁴

On commença alors à parler de « générations » d'équipements : la première génération correspondait à la drague hydraulique ; la deuxième génération à la drague vibrante.

¹⁹⁴ Pellestrina 2011, 15 : « Si fa sempre così, la Regione dà dei soldi, chiama i tecnici dell'ICRAM, andavano dei sommozzatori sotto acqua , raccoglievano la sabbia che veniva vagliata, e poi vedevano i danni, i solchi che facevano sul terreno, e poi, una volta fatto l'esperimento, hanno deciso sì questo è l'attrezzo giusto che va bene, difatti è andato bene perché pescavano 83 barche tutto l'anno, c'erano sempre vongole, adesso che hanno fermato tutto, ce ne sono metà, perché il terreno dopo nasce le alghe, le vongole se tu non le raccogli, dopo 3 anni muoiono, vengono grosse poi muoiono, invece se vengono raccolte continuamente, le piccole si sviluppano... »

La Région et les biologistes ayant validé la « justesse » écologique de la herse vibrante, la demande d'autorisation fut déposée à la Capitainerie du Port et à la Province. Menetto dépose alors le brevet, qu'il a renouvelé pendant plusieurs années, puis qu'il a abandonné à cause des coûts annuels de maintien du brevet à son nom.

VI.4. Administrer le climax

Cette innovation technique n'est pas une action banale produisant un objet isolé. Au contraire, l'équilibre des relations entre la palourde, les pêcheurs pellestrinottes et chioggiottes se rejoua en quelques semaines. À peine l'expérimentation fut-elle approuvée et les autorisations obtenues que la nouvelle se répandit sur toute l'île et chacun, doutes envolés sur son efficacité, de commander ce nouveau fer. Les voisins de l'autre côté de l'embouchure étaient restés dubitatifs ; ils attendaient en ricanant que les Pellestrinottes aient engouffré leur argent dans un instrument dont le résultat serait toujours moins probant que leur technique du manège ! Mais en quelques semaines, les tonnes de palourdes apportées chez les grossistes confirmèrent que la pêche devenait encore plus « miraculeuse » grâce à la herse vibrante. Entre-temps, devant la hausse du nombre de bateaux équipés, la Capitainerie et la Province décidèrent de ne plus accorder de permis supplémentaire, imposant un *numerus clausus* sur les herses vibrantes. Le chiffre avancé pour le nombre de bateaux ayant le droit d'exercer la pêche avec la drague vibrante est de l'ordre de 80 selon le *Piano pesca 2009*, et de 74 à 84 bateaux selon les interlocuteurs pellestrinottes et chioggiottes. Les bateaux prirent le nom de l'équipement : ils étaient devenus « les vibrantes », objets de recentrement de la communauté. Les autorisations pour le matériel ont donc attisé une rivalité pluri-séculaire entre les deux villes :

« Quand ils se sont aperçus ensuite que la Province préférait notre système, tous voulaient entrer [*dans ce système*] mais alors la Province a dit « qui y est, y est », on ne peut pas autoriser 1 000 embarcations sur ce qui peut supporter seulement 100 bateaux, et nous étions 74 bateaux, et nous pouvions vivre comme des

grands seigneurs, pas juste des messieurs, pour toute la vie, s'il n'y avait pas eu ces rats là, ces abusifs, ces Chioggiottes qui allaient tout détruire ». ¹⁹⁵

Le mépris des Chioggiottes pour l'invention technique de leurs voisins a été pour eux pénalisant. Leur attitude moqueuse et expectative leur ferma les portes de la pêche légale. Contraints finalement de rester au seuil et de continuer, s'ils voulaient profiter des palourdes, à se servir de l'aspirateur soufflant interdit, ils mirent sur le compte d'une préférence politique leur statut de laissés-pour-compte. Le rôle des artefacts dans les relations sociales entre pêcheurs et institutions peut être ici le reflet d'une négociation constamment en évolution pour établir sa place au sein de l'arène politique et des rivalités de pouvoir et de puissance entre les deux localités. Elles cultivent une même typologie d'environnement et une même ressource mais avec une réglementation et un exercice de celle-ci plus ou moins variable selon la position de chaque côté de l'embouchure.

Les controverses techniques révèlent des malentendus ontologiques. Cette controverse sur le matériel rebondit constamment entre le politique et l'écologique : les pêcheurs de Pellestrina se sentent légitimes dans l'utilisation de cet instrument qui creuse, laboure et remue la vase, car s'ils n'avaient pas oxygéné de cette manière invasive et musclée la lagune, elle aurait été asphyxiée par les algues. Les pêcheurs chioggiottes eux avancent que la technique du manège, la « leur » par défaut puisqu'ils ne purent pas utiliser la vibrante, cause des dommages certes, mais seulement à petite échelle. Selon plusieurs biologistes, le nouvel équipement n'était pas parfait et abîmait presque autant que la drague hydraulique mais il a été accepté par carence d'un autre moyen : il fallait, dans l'urgence écologique, trouver un terrain d'entente, accepter, donc, qu'une partie de la lagune soit détruite pour en sauver une autre, traçant les priorités de survie entre humains et non-humains dans un même milieu. Dans la conservation écologique du milieu entrent en ligne de compte les pratiques échappatoires à la misère économique que l'on veut à toute force éviter. Ainsi il a été préféré « sacrifier » selon un biologiste (Venise 2014, 1) des aires lagunaires en acceptant que ces outils destructeurs

¹⁹⁵ Pellestrina 2011, 23 : « quando poi si sono accorti che la Provincia preferiva il nostro sistema, tutti volevano entrare ma allora la Provincia ha detto 'chi c'è, c'è', non si può autorizzare 100 barche su quello che può sopportare 100 barche e eravamo 74 barche, e potevano vivere da signoroni, non da signori, per tutta la vita, se non ci fosse stati questi topi qua dei abusivi dei Chioggiotti che andavano a rovinare tutto.».

agissent dans des limites géographiques fixées par le *Magistrato alle Acque*, plutôt que d'imposer un retour à une pêche manuelle ou des contraintes plus draconiennes que celles qui sévissent actuellement. Son utilisation fut consentie pour expérimentation dans un temps déterminé et pour pêcher dans des zones contrôlées, c'est-à-dire sur les concessions. Dans le *Manuale degli attrezzi e sistemi di pesca*, une note précise qu'il a été « *autorisé l'utilisation expérimentale de cet instrument pour un temps limité et pour un numéro prédéterminé d'embarcations.* » (2011 : 141).

Au début des années 2000, une forte baisse de la production ravive la controverse sur les instruments de pêche, autant sur les *driftings* avec la technique du manège que sur les dragues vibrantes :

« Après, tous ces Chioggiottes ont fait la guerre. C'était la guerre des Chioggiottes, ils ont fait arrêté les bateaux pour voir lequel des deux instruments faisaient le moins de dommages. Eh ! Il est arrivé qu'après ils ont compris que notre bateau provoquait moins de dommages mais gagnait plus, et à partir de ce moment-là ils ont autorisé nos bateaux et encore aujourd'hui nous pêchons, toujours avec les règles dans les jours demandés, les quantités demandées. Donc les abusifs ils ont toujours été ceux-là, il n'y rien à faire. »¹⁹⁶

L'armée débarqua à Pellestrina pour poser des scellés sur les instruments de pêche. La catégorie toute entière des pêcheurs fut alors encore plus considérée comme un vivier de « bandits ». Officiellement donc les Pellestrinottes ne purent plus pêcher pendant deux années. Créateurs et utilisateurs de ce matériel, les pêcheurs pellestrinottes deviennent l'incarnation de leur invention technique. Dans cette incarnation, ils sont aussi vus comme le fruit d'une soumission politique, alors que les Chioggiottes sont les insoumis de la lagune. L'utilisation de ces techniques invasives a développé un hiatus entre pêcheurs. L'autorisation obtenue par favoritisme politique selon les Chioggiottes, ils rendent responsables les Pellestrinottes de détruire complètement les fonds. Cette invention a modifié, ou renforcé encore, le rapport entre Chioggiottes et Pellestrinottes. Une entente pourtant a fini par se mettre en place pour

¹⁹⁶ Pellestrina 2011, 23 : « Dopo tutti questi Chioggiotti hanno fatto la guerra, no ? Era la guerra dei Chioggiotti, erano tutti lo stesso hanno fermato le barche per vedere quale delle due facevano meno danno, no ? Eh, perché se questo fa meno malanno, è successo che dopo hanno capito che la nostra barca faceva meno danno di quella ma guadagnava qualcosa in più, quindi c'era l'utile e lo [?], allora da là hanno autorizzato le nostre barche e ancora oggi pescano sempre con le regole nei giorni giusti quantità giuste, tutto qua, quindi gli abusivi sono sempre stati loro, poco da fare. »

éviter de trop nombreux conflits dommageables en lagune et de part et d'autre de l'embouchure car il s'agit bien d'exploiter le même environnement et de lutter pour sa survie dans le même milieu. La presse nous apprend qu'il y eut des « *accords tacites* » entre pêcheurs de palourdes de l'île et ceux de la ville pour limiter les sorties nocturnes. La violation de ces accords a ravivé le conflit : « *Les épées cependant ne rentraient pas encore dans le nombre des moyens d'intimidation utilisés par les caparozzolanti. Au moins jusqu'à mercredi dernier, quand une quarantaine de caparozzolanti chioggiottes sont allés rendre visite à leurs « cousins » de Pellestrina* » (*Il Gazzettino*, 25/01/2000). Ces conflits vont bien au-delà d'un problème d'autorisation administrative pour l'utilisation des techniques de pêche. L'enjeu concerne aussi les territoires de pêche et la manière de vivre la lagune. Des batailles navales¹⁹⁷ peuvent surgir à n'importe quelle occasion, dans un constant climat de tension :

« La guerre des palourdes ne s'arrête même pas durant des funérailles : elles semblent même la rallumer. C'est arrivé hier alors que le cortège funèbre accompagnait du Lido au Tronchetto le cercueil d'Albino Ballarin, le pêcheur Chioggiotte mort dans un accident le 10 mars dernier, quelques bateaux se sont détachés pour partir à l'abordage d'autres palourdières « ennemis », les Pellestrinottes, qui rentraient de la pêche. Un affreux épisode de piraterie aux marges d'un spectaculaire et émouvant cortège aquatique en ouverture de la journée de funéraille. » (*Il Gazzettino*, 25/01/2000)

Cette « guerre des palourdes » est aussi appelée « la guerre entre pauvres » par les pêcheurs eux-mêmes, qui en rendent les institutions responsables, puisqu'elles ont laissé se pérenniser une situation intenable. La pauvreté suggère ici non seulement le manque de capital financier mais aussi symbolique, cette marginalisation que nous avons invoqué auparavant.

Alors que les arrestations et les séquestres étaient de plus en plus nombreux, les femmes se mirent à protester elles aussi devant cette injustice, sortant de leur habituelle réserve pour défendre leurs maris pêcheurs, également « chefs de famille » responsables, criminalisés à cause d'un instrument approuvé puis contesté. Il n'empêche

¹⁹⁷ La « guerre des palourdes » touchera également les habitants de Goro contre ceux de Comacchio, avec jets de cocktails molotov d'un bateau à l'autre.

que les sorties se faisaient tout-de-même, mais de nuit, ce qui mettait à l'œuvre des savoirs différents, des connaissances olfactives et mémorielles de la lagune pour pouvoir se mouvoir dans une « *dimension additionnelle* » :

« On attendait l'obscurité pour éviter la Finance. Il n'y avait pas tant que ça de forces armées au début, mais on y allait quand même vers onze heures du soir, et quand c'était l'obscurité, dix, onze heures, nous commençons à larguer les amarres avec le bateau, nous allions sur certaines zones, nous étions un peu plus avantagés nous autres, justement parce que nous étions pêcheurs, nous connaissions toute la lagune, tandis que les jeunes qui sont arrivés après, qui ont succédé, ne connaissant pas, c'est-à-dire que ce n'était pas comme maintenant, [*maintenant*] la lagune est profonde, on passe partout, [*avant*] il y avait les canaux, il y avait ce que nous appelons des mottes, des buttes de cailloux dans la lagune, nous les connaissions toutes, nous autres nous savions où aller de nuit, bien que nous n'ayons jamais fait cette pêche, mais nous connaissions tous les endroits, donc après avoir eu l'intuition de la manière dont elle se déroulait, nous la faisons mieux que les autres. La situation était simple, c'était comme une récolte. Quand arrivait la Finance, c'est-à-dire une fois elle est venue à bord, ils te séquestraient [*les instruments*], ils te donnaient une amende, ils te disaient « ça suffit maintenant tu rentres chez toi », eh oui, ils te donnaient de 200 à 300 000 lire d'amende l'équivalent de 150 € d'amende, tu gagnais un million, un million et demi par nuit, ça te faisait presque 1 000 € la nuit, et ce n'est pas que tu pêchais pendant tant d'heures que ça, il y en avait tellement, tu jetais l'instrument, tu le tirais, tu en sortais plein, c'était plein, c'est-à-dire c'était comme remonter de l'argent à bord, c'était simple. »¹⁹⁸

Si les chaînes opératoires étaient simples, à l'époque de l'illégalité quasi généralisée, il régnait une certaine tension sur le bateau. Ayant eu à lutter contre le froid et cette peur constante toute la nuit, entre la menace d'une arrivée des Forces de l'ordre

¹⁹⁸ Pellestrina 2001, 21 : « si aspettava il buio proprio per evitare le Finanze. Non c'è n'erano tante Forze armate qui all'inizio, però andavamo alle 11 e quando faceva buio, 10, 11, cominciavamo a mollarci con la barca, andavamo su certi posti, eravamo un po' più avvantaggiati noialtri, proprio perché eravamo pescatori, conoscevamo tutta la laguna, mentre i giovani che sono subentrati, non conoscendo, cioè non c'era come adesso che è fonda la laguna, si passa dappertutto, c'erano i canali, c'erano quello che chiamiamo « mote », c'erano delle montagnole di sassi in laguna, in pratica le conoscevamo tutte quelle là, noi altri sapevamo dove andare di notte, nonostante, non eravamo mai andati in quella pesca, però conoscevamo tutti i posti, quindi quando abbiamo intuito un attimin' come si faceva, facevamo meglio degli altri. La situazione era semplice, era come una raccolta. Quando veniva, cioè una volta sono venute delle Finanze a bordo, cioè non è come adesso, ti sequestravano, ti davano la multa in pratica, ti dicevano « Basta che vai a casa », sì, ti davano 200, 300 mila di lire di multa pari a 150 € di multa. prendevi un milione un milione e mezzo a notte, faceva quasi 1000 € a notte in pratica, non era che si pescava tante ore, ce n'erano tante, si buttava là, tiravi, veniva fora, c'era pieno, cioè era come prendere a bordo dei soldi in pratica, era semplice sì. »

ou bien des autres pêcheurs, plus abusifs que soi-même, on se retrouvait entre équipages dans une ambiance fraternelle mais aussi de défi, m'a-t-il été raconté rétrospectivement, entre Chioggiottes et Pellestrinottes. Dans quelques restaurants de Chioggia qui ouvraient à six heures du matin, on prenait une collation solide et reconstituante à base de ragoût de cheval, de nerfs de bœuf, de morue à la sauce tomate et de tripes (*spezzatini di cavallo, nervetti, baccalà in umido, tripa*), le tout arrosé de vin¹⁹⁹. Puis chacun rentrait se coucher et vaquer à ses occupations avant la sortie suivante. Plusieurs vénériculteurs s'amuse aujourd'hui de cette période trouble. Les pratiques illégales et la tension qu'elle a généré n'ont pourtant pas laissé de bons souvenirs chez tous : cette ambiance nocturne de délinquance donnait à certains « envie de vomir ». D'une « pêche tranquille », ils étaient passés « à cette pêche aux gains faciles, car l'argent facile fait envie à tout le monde, c'est dans la nature humaine » (Pellestrina, 2011, 22). La récolte des palourdes n'est plus aujourd'hui (ou plutôt moins qu'auparavant) nocturne, nous le verrons en abordant la mise en place de la vénériculture, système dans lequel la récolte se fera avec ces dragues vibrantes. Lorsque la pêche se pratique de nuit, l'appropriation momentanée de la palourde rend encore plus fugace l'impression d'agir sur l'environnement, et limite voire interdit toute approche affective. La palourde n'est qu'une chose, un paquet d'argent à saisir rapidement et dont il faut se désaisir aussi vite, le plus dangereux des moments de cette pêche étant celui de la détention de la palourde, car elle constituerait la preuve, en cas d'arrestation, du délit.

Accusés de tous les maux à échelle et géographie variables, tous les équipements successifs ont été décriés de façon différente selon les périodes et par les utilisateurs eux-mêmes. À Pellestrina, l'avis sur les dragues vibrantes a évolué dans le temps et l'expérience : les pêcheurs se disent désormais obligés par l'administration d'utiliser la drague vibrante bien qu'ils aient observé, par des années d'expérience, que cet instrument abîmait les fonds. Avec la vibrante, comparée à un « char d'assaut » arrivant sur un champ cultivé,

¹⁹⁹ Cette collation, plats et ambiance, ont été reconstitués pour moi un matin par des pêcheurs de Pellestrina. Outre sa valeur nutritionnelle, elle semblait être porteuse pour eux d'une grande valeur de communion et de fraternité et représentait aussi une première étape de désaturation de dangers quasi quotidiens issus de ces pratiques clandestines.

« le produit était massacré, parce que la vibration passait tout au tamis [...]. Les aires que nous avons là, nous avons dû les abandonner, nous les avons rendues [*au Magistrato alle acque*], parce qu'elles n'étaient plus productives, parce que cet instrument effectuait un mouvement qui transformait tout en vase, et ce n'était plus l'habitat idoine pour faire de la culture, nous les avons laissés et nous nous sommes tous jetés sur une autre partie de la zone. »²⁰⁰

En octobre 2009, cet interlocuteur pellestrinotte espérait que le nouveau directeur du GRAL se chargerait de remplacer les dragues vibrantes, inadaptées aux fonds lagunaires et à ses ressources. Certains pêcheurs jugent la lame trop cruelle pour les mollusques : par sa brutalité froide et chirurgicale, elle coupe les siphons des palourdes surprises d'être récoltées si vite. Cette « cruauté » envers le mollusque, l'arrêt du processus vital par l'action de la machine, est préjudiciable aux pêcheurs qui ne peuvent récolter un mollusque vivant.

Nous avons vu que le savoir contextualisé sur les mollusques se formait par les interactions répétées et vitales avec la palourde dans un temps long, tout comme le savoir contextualisé sur les équipements. Mais celui-ci, en l'occurrence, s'oppose au savoir décontextualisé des administrateurs, biologistes ou scientifiques de l'ICRAM, qui n'ont qu'une idée de l'interaction et qui viennent observer en lagune en proposant des schémas généraux, que les pêcheurs contestent par leurs pratiques quotidiennes incarnées. Cette expérience interactive en contexte, le pêcheur peut difficilement la mettre en valeur dans le climat actuel en lagune de Venise.

Cela pose un dilemme quotidien aux pêcheurs expérimentés qui ne peuvent que voir périr la lagune, tout en étant soupçonnés de conspiration, d'entente politique avec l'État. En effet, les pêcheurs de Chioggia, et certains politiciens sont toujours persuadés que les Pellestrinottes ne dénigrent pas l'efficacité et l'innocuité de la drague vibrante, et qu'ils mènent en toute conscience la lagune à sa perte. La presse, il est vrai, transmet nombre de critiques sur la drague vibrante, en aguichant le lecteur avec des titres effrayants : « *Les herses vibrantes tuent la lagune* » par exemple, reprend l'opinion du

²⁰⁰ San Pietro in Volta 2009, 22 : « il prodotto veniva massacrato, con le vibranti, perché la vibrazione setacciava tutto [...]. Tutte le aree che avevamo qua le abbiamo dovuta lasciare, dove siamo andati quel giorno, ti avevo detto 'queste sono aree di allevamento', le abbiamo riconsegnate indietro perché non erano più produttive, perché l'attrezzo là effettuava un movimento che faceva tutto fango, e non era un habitat idoneo per fare la coltivazione, e le abbiamo lasciate e ci siamo buttati tutti su un'altra parte delle aree.»

léguiste M. Malaspina (*Il Gazzettino*, 26/07/2007). En 2007, celui-ci, alors Adjoint aux Activités productives à la mairie de Chioggia, dénigre ouvertement les possesseurs de herses vibrantes et exige la disparition de celles-ci :

« Les vibrantes –synthétise l'adjoint- représentent une exception incompréhensible, discriminante. Il avait été décidé de les convertir mais inopinément nous les trouvons toujours en activité. À mon avis ils sont le moyen de destruction le plus rapide parmi ceux en exercice ». (Il Gazzettino, 01/08/2007)

Il n'est pas possible, pour l'heure, de savoir si M. Malaspina déplorait plus la destruction de la lagune que « l'exception incompréhensible » qui priva les Chioggiottes de ce même instrument. La drague vibrante, nous l'avons dit, est considérée comme utilisable « par voie expérimentale » dans le manuel de la Province. Cette indécision politique provoque des sarcasmes contre l'immobilisme des institutions, incapables de définir elles-mêmes clairement les règles, substituant une capacité à faire la justice par un attachement politique vil dans la chasse aux voix. La manière de gérer l'environnement rejoint alors la manière de gérer son territoire politique et de flatter son électorat potentiel avec des demi-mesures. Alors que l'on pourrait croire à une juridiction sûre et bien établie, au contraire, nous dit un biologiste, « c'est un monde assez étrange, celui des règles, selon lesquelles, en théorie, il y a dix ans, personne n'aurait pu pêcher les palourdes en lagune »²⁰¹. « En réalité », poursuit-il, « il y avait ces dérogations, qui toutefois n'était pas des dérogations [...] Mais il y a cent familles qui sont en train de travailler avec, donc cent familles, donc trois cents personnes, etc, etc ». C'est ainsi pour protéger le droit aux familles de vivre dans leur environnement et de tirer parti de ses ressources que les « dérogations » se perpétuent officieusement.

Les pêcheurs pour justifier cette controverse sur les outils font appel à l'illogisme politique qui ne respecte pas non plus, là encore, la temporalité nécessaire à une pratique de pêche durable. En 2010, un article titré « *Tous utilisent la drague hydraulique. La polémique sur le bateau rassemble les caparozzolanti* » (*La Nuova di*

²⁰¹ Venise 2010, 8 : « Allora tieni conto che in realtà, è un mondo abbastanza strano quello delle regole, per le quale, in teoria, almeno dieci anni fa, nessuno avrebbe potuto pescare in laguna vongole. In realtà poi, c'erano queste deroghe che però non erano delle deroghe [...]. Ma ci sono cento persone che stanno lavorando su questa cosa, quindi cento famiglie, quindi trecento persone, ecc, ecc. Però in realtà non è mai stata fatta una vera propria deroga. »

Venezia e Mestre, 11/05/2010) relate la querelle qui divise administrations, pêcheurs et écologistes pour l'utilisation de la drague hydraulique (pour les palourdes de mer) strictement interdite en lagune sauf exceptionnellement sur des concessions. À travers la controverse sur le matériel, cet article soulève le problème de la responsabilité individuelle et collective, et des conflits d'usage dans la lagune (en l'occurrence l'accusation contre les pétroliers qui soulèvent les sédiments) et évoque les décisions lointaines et irrévocables de l'Union européenne, ignorante des réalités locales. Il existe en lagune, accuse le président d'un consortium, une véritable hypocrisie sur les interdictions qui finalement se transforment, par le laisser-faire dans la conscience de l'illégalité généralisée, en dérogations absurdes.

L'intérêt économique sous-tend la dynamique des relations : c'est ainsi que les pêcheurs pellestrinottes qui sont propriétaires de ces instruments sont aujourd'hui convoités par les coopératives de Chioggia. Non seulement ils sont en possession de l'outil autorisé, mais de plus ils sont considérés « plus honnêtes et plus travailleurs ». Ils se voient offrir des contrats intéressants pour des prestations ponctuelles (pendant la période autorisée pour la récolte de la semence par exemple) ou des contrats salariés.

VI.5. La drague vibrante : une technique innovante

Si la *rusca* naît de la coquille d'un journal, une note dans le *Manuale degli attrezzi* (2000 : 75) nous précise que le terme *rastrello vibrante* pourtant le plus diffusé, n'est pas non plus approprié, car, d'un point de vue technique, « avec le terme *rastrello* (*herse*) s'entend en général un instrument doté de pointes ou de dents alignés comme un peigne. Dans notre cas, cette drague est dotée d'une lame posée sur l'extrémité pour tailler le sédiment. ». La dénomination officielle est donc *draga vibrante* ou *vibrante* et dans le langage courant *rastrello vibrante* ou *vibrante*.

La drague vibrante consiste en une grande caisse grillagée de fer de 300 à 400 kg (*Piano pesca* 2009) accrochée à la proue du bateau, à l'extrémité de laquelle on fixe une lame. Plongée dans l'eau, jusqu'à deux à trois mètres de profondeur, elle a une action de hachoir sur le fond. Un ou deux moteurs électriques équipés de vibreurs, sont reliés au groupe électrogène indépendant du moteur du bateau, posé sur le pont par un câble protégé de l'eau dans un tube en caoutchouc (noir ou rouge, portant parfois la marque du fabricant). Sur le lieu de pêche, l'ancre de poupe est jetée, le bateau avance jusqu'à cent à cent cinquante mètres en traînant un câble en acier qui relie le bateau à l'ancre. Le bateau revient alors en arrière grâce à ce câble en acier qui s'enroule sur un treuil ; la caisse, placée à la proue, est mise à l'eau.

Quand l'ancre est presque arrivée au fond, les pêcheurs actionnent une manette qui fait descendre la grille. Elle tombe « dans le terrain » (*va giù nel terreno*) ; la lame, qui fait toute la longueur extrême de la caisse, s'enfonce dans le terrain, et grâce à l'action de l'électricité, des vibrations secouent et hachent le substrat. La vase et les palourdes remontent dans la caisse grillagée, où un premier tri se fait alors mécaniquement, par l'instrument lui-même, suivant les mailles de la grille. La calaison terminée, la caisse, levée à la proue, est ouverte, et les palourdes (à ce stade le « produit », *la merce*) tombent sur le récolteur en inox, *vasca di raccolta*, puis sur le tapis roulant sur le côté, pour le tri. On ne perd pas de temps à trier immédiatement, l'important étant de récolter le maximum de palourdes en un minimum de temps.

La taille des mailles de la caisse est changée selon ce que l'on pêche, par exemple semence ou palourdes de grosse dimension. Le tamis permet de faire le tri entre les différentes tailles et le rebut va directement à l'eau. À la fin de la demi-journée de pêche à la drague, les palourdes sont portées chez le grossiste le jour même, soit avec le bateau de pêche soit si celui-ci reste sur la concession, embarquées sur la vedette ou le *drifting*. La cage de fer coûte environ 3 700 à 5 000 € (selon les informations recueillies à Pellestrina 2011, 19), montant auquel il faut rajouter le prix du moteur (environ 35 000 €), du bateau, des grilles de tamis. La chaîne de tri, essentiellement un tamis en métal, est un élément primordial, après la caisse de dragage, de la chaîne opératoire. La pêche se déroulait jusqu'à trois ou quatre heures du matin. À cela il fallait rajouter le temps pour le tri à la main, avant que le tamis électrique, appelé « *tagada* », ne soit introduit. Le nom familier de *tagada* pour qualifier ce tamis viendrait des manèges de fêtes foraines qui secouent les participants. C'est ici la palourde que l'on « secoue » pour qu'elle perde son sable et ses scories.

Le tri pouvait s'effectuer en amarrant son bateau à son emplacement habituel à quai, et en rabaisant les bâches de manière à garder une certaine confidentialité sur les activités. Des pontons flottants ou fixes, autorisés sur les concessions grâce à un permis de construire, pouvaient aussi servir de centres de tri. Il est courant d'entendre que certains pontons à des périodes déterminées servaient commodément de centre de tri abusif, pour « blanchir » les palourdes pêchées près de la zone industrielle, et reversées dans les concessions de pêche, puis repêchées à cet endroit. Par ce tour de passe-passe, elles venaient cette fois-ci légalement de la concession. Il m'a été raconté avec plus de précisions qu'un centre officieux de dépuration avait élu domicile temporaire sur un ponton sur le fleuve Brenta pendant l'âge d'or des palourdes : le grossiste opportuniste les achetait à 4 € le kilo, il les lavait sommairement, les triait et revendait à 6 € le kilo aux centres de dépuration du marché et sans facturation (Chioggia 2011, 9).

Après le tri, les palourdes étaient apportées chez les grossistes, et dans la matinée, le travail était terminé. Il est important de rapprocher le lieu de production du lieu de vente pour réduire temps et coûts de transport (Pellestrina 2011, 20).

Au temps d'apprentissage par capillarité avec la lagune nécessaire à la constitution des savoirs et pratiques d'un « vrai pêcheur », s'oppose le temps rapide, instantané, d'acquisition d'un nombre restreint de connaissances et de gestes, dont le plus abouti, selon les détracteurs les plus virulents, serait d'exercer une simple pression sur un bouton. Ils reprochent aux machines leurs actions indépendantes alors que le geste devrait être le fruit d'un apprentissage et non d'une mécanique simple. L'habileté du geste a été remplacée par une intentionnalité d'exécution trop rapide, sans complexité, sans lien direct, corporel, sensoriel, avec la matière dont on tire ses ressources. Un ancien président de coopérative de Pellestrina, affligé par l'avidité de ses contemporains, explique cette perte de connaissances et de repères culturels, jusque-là transmis dans la famille :

« Ils se sont construits le bateau avec ces instruments, c'est une chance que juste en poussant un bouton avec le doigt tout se soit bien passé, mais ils ne connaissaient pas le métier de pêcheur, qui est non seulement de savoir prendre le poisson, mais surtout de comprendre quel est le bon endroit, le mauvais temps, s'il pleut, s'il neige, ce n'est pas un métier aussi facile qu'on le croit, tellement le pensaient, je vais là avec le fer, mais où ? Aujourd'hui tu trouves des palourdes parce qu'il y a un stock et des poissons, mais demain sera-t-il encore là ? Si tu dois chercher un autre endroit où le trouves-tu ? Alors tu dois continuer jusqu'à ce que tu trouves de la vase ? Mais quand la trouves-tu ? Dans un mois ? En revanche eux savaient que certains courants permettaient de créer un stock dans un endroit bien déterminé et ils ne se trompaient jamais figure-toi. [...] Mon beau-père savait très bien : brouillard épais de nuit, en tâtant le terrain avec la rame, ils savaient où ils étaient et où ils devaient aller, terrain plus mou, terrain un peu plus dur, et plus profond, ici il y a un *ghebbo*, ici une sorte de petit canal, et ils comprenaient dans quel endroit ils se trouvaient, il n'y avait même pas besoin de boussole, et ça c'est l'expérience du pêcheur qui y a passé sa vie. Un qui s'y met du jour au lendemain ne peut pas faire certaines choses. »²⁰²

²⁰² Pellestrina 2011, 23 : « si sono fatti la barca con queste attrezzature, fortuna che spingendo un bottone col dito andava tutto a posto, ma non sapevano il mestiere del pescatore che è fatto non solo di prendere il pesce ma soprattutto di capire il posto buono, il maltempo, se piove, se fa neve, quindi è un mestiere che non è così facile da credere, tanti credevano, vado là col ferro, ma dove ? Oggi lo trovi perché c'è uno stock di vongole o di altro pesce che va bene, ma domani sarà ancora là ? Devi trovare un altro posto ma dove lo trovi ? Allora vai fin che trovi fango, quando lo trovi ? Tra un mese ? Invece loro capivano che certi correnti d'acqua portavano a fare uno stock in tale determinato posto e non sbagliavano mica sa, [...] mio suocero sapeva benissimo, nebbia fitta di notte, tastando il terreno col remo, sapeva dove erano e dove dovevano andare, terreno un po' più molle, terreno un po' più sodo, e più profondo, qui c'è un *ghebbo*, che è una sorte di piccolo canale, e capivano in che posto si trovavano, non c'era neanche bisogno di bussola, e quella è l'esperienza di pescatore che ha fatto la sua vita nella pesca, uno che si mette oggi per domani non può fare certe cose. »

La chance du pêcheur « ignorant » était le stock apparemment inépuisable des palourdes philippines. Il n'avait donc pas à mettre en œuvre la somme de connaissances que possède le pêcheur « de tradition ». Celui-ci, grâce à la maîtrise du temps et à la mesure anticipée de l'efficacité technique, mises en œuvre grâce au capital de connaissances et à l'adaptabilité des schémas de pensée et pratiques, a un avantage indéniable. Il peut estimer la prise possible par rapport à la prise réelle, et comprendre rapidement la source de la divergence, à savoir si le problème vient de la ressource ou de l'outil. Même si l'opacité des fonds ne permet pas de voir les palourdes, un pêcheur qui connaît la lagune saura approximativement la quantité qu'il pourra récolter dans telle aire. Ainsi, il y aura un échange entre la capacité de l'artefact et ses possibles évolutions et la capacité du pêcheur à penser la proie et les fonds. Être en adéquation avec l'outil et la proie permet aussi de passer moins de temps à soulever la vase ou le sable, à remuer les fonds. Le dialogue avec l'expert en ferronnerie, en métallurgie pourra ensuite améliorer l'outil.

La pratique de cette pêche peut se faire dans de bonnes conditions à partir d'une coopération d'au moins trois personnes. Avec ce type de bateau et ces nouvelles pratiques, il est pratiquement impossible d'être seul à bord. Il existe justement un vivier de personnes qui peuvent aider les pêcheurs de profession dont l'organisation est en majorité familiale. Les relations familiales ou amicales renforcent le soutien dans le travail et la tension morale qu'il faut supporter ; mais il est aussi fréquent de s'associer avec des hommes de bord rencontrés à la coopérative ou sur les rives, alliances parfois précaires et malvenues. Il devient difficile de trouver des volontaires, car les hommes rebutent à pratiquer la pêche sur les vibrantes dans des zones en concession, à sortir en lagune depuis que l'organisation de la vénériculture a été imposée. Durant l'âge d'or de la palourde, des jeunes gens de Pellestrina qui n'appartenaient pas au monde de la pêche demandaient avec insistance et impatience aux pêcheurs chevronnés de « monter à bord » pour profiter eux aussi de la manne tout en s'appuyant sur l'expérience des marins. Aujourd'hui, l'intérêt s'est grandement affaibli.

Les manœuvres sont délicates à mener. Le bateau est long, même s'il est « à la taille juste ». Faire une manœuvre arrière demande une collaboration de chaque instant avec son associé ou son marinier. Manœuvrer la caisse peut se révéler aussi dangereuse. Elle doit tenir droit avec des câbles d'acier, car elle a tendance à dévier. Il est nécessaire

de trouver constamment une astuce, une amélioration, une petite invention qui permettent de bien pêcher, tout en faisant concurrence aux autres pêcheurs. La herse vibrante justement, même si elle est fabriquée dans un même chantier, selon les mêmes plans brevetés et normalisés, se trouve au centre dans une dynamique d'innovations. Ce sont les variantes infimes, personnelles, que chaque individu, puisant dans ses savoirs contextualisés, apportent à un instrument standardisé. À partir d'un modèle unique, chacun adapte ses modifications, en surveillant les voisins sur les quais ou en lagune. Comme le système n'était pas « parfait » dès le début, dit Andrea, lui et son frère ont réalisé des petits arrangements au fur et à mesure, soit seuls pour couper, tailler, rajouter des vis, s'ils avaient les outils suffisants, soit en demandant au chantier des améliorations sur la grille. Ces améliorations pouvaient, par exemple, viser à ne pêcher que des palourdes avec la grille en empêchant que la grille, en rencontrant un banc d'huîtres, ne se remplisse brusquement de celles-ci. La palourde et l'instrument cristallisent et pérennisent un ensemble de relations entre pêcheurs, qui utilisent le chantier comme point de rencontre et d'observation : commandes faites par les uns et les autres, améliorations en cours, instructions sur les modifications à apporter aux maillages, aux cages (chaque pêcheur peut s'en faire fabriquer plusieurs, selon l'espionnage qu'il a réalisé et selon les nouvelles directives de l'administration). L'adaptation est très rapide, il suffit de quelques jours entre la commande et la livraison, les charpentiers et ferronniers du chantier étant à l'écoute pour travailler en symbiose avec les pêcheurs.

Les secrets ne se gardent pas longtemps ni en ce qui concerne les richesses accumulées, ni pour les améliorations des artefacts. Ainsi les pêcheurs qui demandaient aux techniciens du chantier naval des modifications, ou qui les apportaient eux-mêmes, étaient souvent copiés quelques jours plus tard. Pour garder un peu « d'avance » dans ce milieu compétitif, les pêcheurs faisaient garder le secret aux membres du chantier, mais eux-mêmes le divulguaient peu de temps après à leurs parents. La surveillance se déploie dans une pluralité d'espaces, quais comme lagune et jusque chez le grossiste et en coopérative. Andrea raconte que si les pêcheurs avaient remarqué un comportement, une prise inhabituelle, ils sortaient pendant la nuit, armés de leur mètre et prenaient des mesures sur les embarcations à quai. Les savoirs contextualisés ainsi revigorés permettent ces innovations. Cette expérience inclut une meilleure connaissance du territoire par rapport à celle des néo-pêcheurs occasionnels ou des organes de contrôle.

Malgré ces possibilités d'innover par petites touches, de personnifier son instrument, les opérations de la pêche à bord sont jugés très ennuyeux, sans l'intérêt que l'on pouvait trouver à la « vraie pêche », encore plus depuis que les zones où l'on peut la pratiquer sont fixes d'une année sur l'autre, et strictement démilitées, ainsi que les horaires, calibrages des palourdes, etc. Seul un événement hasardeux pourrait réveiller l'intérêt du pêcheur : par exemple la mortalité des palourdes ou la pêche abusive pratiquée par quelqu'un d'autre sur sa concession. De plus, amenuisant encore l'intérêt pour cette activité qui devient par trop mécanique, la pêche se réalise dans une lagune changée, atrophiée. Elle n'était pas, au commencement de la prolifération des palourdes et de ses prédateurs, si modifiée, aplatie, balayée et uniforme comme elle l'est devenue après quelques années de dragages énergiques et incontrôlés.

VI.6. Une liberté illusoire ?

Selon A. Geistdoerfer, « *Les rapports techniques et économiques de type « marchand » qui existent entre des « producteurs indépendants » et les sociétés de transformation et distribution, y compris les mareyeurs, jouent un rôle de « pivots » tout aussi essentiel que les rapports armement-pêcheurs pour l'articulation nécessaire entre une production demeurée « sauvage » et un mode de production halieutique caractérisé par des rapports capitalistes.* » (1987 : 223-224). De la récolte à la commercialisation, la division du travail fait perdre au pêcheur son identité et son contrôle sur le produit et sur le marché. Andrea fait remarquer qu'il est inscrit à la coopérative en tant que *socio conferitore* : associé qui « apporte », redéfinissant ainsi sa place dans le système. La transmission marque le transfert de responsabilité de la ressource du pêcheur au mareyeur : le pêcheur en est temporairement propriétaire, le mareyeur endossant les conséquences d'une pêche dans des zones prohibées et se fiant à l'efficacité de son matériel et aux fonctions dépuratives de la palourde pour effacer les marques possibles. L'organisation de chaque centre de dépuración est indépendante, tout en devant être en

conformité avec les normes hygiéniques et sanitaires européennes. Des biologistes peuvent y travailler constamment ou y pratiquer des analyses à des cadences hebdomadaires pré-définies pour le compte des unités sanitaires qui contrôlent dans des laboratoires de l'organisme public (ULLS) les mesures prélevées sur le produit vivant et sur l'eau des bassins. Le centre d'épuration, qui est aussi souvent centre de tri, lieu de confection et entreprise de vente, mène des activités dont l'intensité varie avec la saison. Pendant les périodes de fêtes de fin d'année par exemple, la charge de travail est plus importante, car 95 % de la production est envoyée à Naples où la tradition veut que l'on y mange en famille à domicile ou par les rues des *spaghetti alle vongole*.

La pratique de récolte facile rabaisse la valeur du mollusque à la vente. Son prix est faible au marché pendant les périodes d'abondance du mollusque. Une série sur le prix de vente des palourdes aux marchés de gros montre les fluctuations : pendant les années 1986 à 1989, le pêcheur vendait la palourde 7 € le kilo au grossiste, avant de descendre à 4 € en 1990 puis environ 2,5 € en 1992, pour remonter légèrement à 2,75 € en 1994. La baisse la plus spectaculaire date de 1999, année pendant laquelle la palourde est vendue au grossiste 1 € le kilo. Dans les années 2000 le prix augmente avant de redescendre à nouveau dans les années 2010 autour de 2 €. Les fluctuations sont imposées par le marché mais aussi par l'abondance incroyable du mollusque et « l'indiscipline » des pêcheurs. Dans le système actuel, 30 % du prix final de la palourde revient au pêcheur, tandis que 70 % sont partagés entre le centre de dépuraton, le grossiste (qui empoche environ 40 à 50 % de la valeur) et le commerçant.

Pourtant les pêcheurs se persuadent que leur liberté de choisir le grossiste leur confèrent une supériorité par rapport à des ouvriers d'une entreprise, ou à des employés du secteur public. Aucun contrat ne vient interférer cette liberté. En effet, souligne A. Geistdoerfer, « *Les pêcheurs sont « libres »* [elle utilise les guillemets], *mais obligés de vendre leur production à des conditions souvent très défavorables.* » (1987 : 224). Si le pêcheur est dans les parages du centre de dépuraton, si un rapport de confiance s'est établi avec le grossiste, il déposera à tel centre, quitte à en changer le lendemain. Le pêcheur choisit surtout en fonction du prix qu'on lui propose. Des pêcheurs me disaient qu'ils n'hésitaient pas à repartir chez un autre grossiste pour 10 centimes de plus par kilo, soit qu'ils n'aient pas été satisfaits du prix proposé et allaient donc essayer un autre, soit qu'ils aient été prévenus, par téléphone, par un ami d'une

offre plus alléchante. La vente semble se faire en effet au coup par coup, au jour le jour, dans une liberté totale, alors qu'elle répond aux lois du marché capitaliste.

En ce qui concerne le trafic illégal de palourdes qui s'est instauré en lagune, et l'impunité qui a semblé bénéficier aux grossistes, des controverses sont encore très vives. Cette impunité apparente des grossistes est l'objet de certitudes chez les pêcheurs sur leur propre condition marginalisée, le rapport de domination qu'ils ne peuvent que subir, et leur faiblesse face aux rouages politiques. Il aurait été selon eux infiniment plus facile -et moins onéreux étant donné le déploiement policier nécessaire pour couvrir les hectares de la lagune- d'arrêter les grossistes qui fournissaient le marché en palourdes, plutôt que de poursuivre le menu fretin, ces pêcheurs qui filaient comme des anguilles en lagune. De fait, de nombreux contrôles avaient lieu chez les grossistes, et les journaux rendent compte de découvertes de « tonnes de palourdes abusives ». Un directeur d'un des grands centres de dépuración de Chioggia décrit ces relations très particulières qui peuvent se créer avec l'administration incarnant le pouvoir de contrôle de l'État :

« Oui, il y avait une filière parallèle à la filière régulière, mais nous ne pouvions pas l'exploiter, parce que nous avons une structure, une entreprise qui était contrôlée. Figure-toi que pendant cette période, les Carabiniers venaient au moins une fois par semaine. La Capitainerie du Port et les Gardes des finances venaient aussi, je suis devenu ami avec les Gardes des finances. Bien obligé ! Ils étaient toujours là ! »²⁰³

Il n'est pas le seul à lier ainsi des relations d'amitié obligée avec les Forces de l'ordre. Négocier sa place, nous allons le voir, est une des conditions pour assurer sa liberté dans le système de vénériculture qui va s'imposer en lagune, et où les marges de manœuvres individuelles seront réduites dans le collectif autour de la palourde.

²⁰³ Chioggia 2009, 19 : « Sì, c'era una filiera parallela alla filiera regolare, noi non potevamo sfruttare la filiera parallela perché avendo una struttura, dovevamo essere controllati. Guarda che in quel periodo, i Carabinieri venivano almeno una volta alla settimana. Venivano i Carabinieri, veniva la Capitaneria di Porto e la Guardia di Finanza, sono diventato amico dei Finanziari. Per forza ! Erano sempre qua ! Alla fine magari era tutto regolare. »

VI.7. Coopérer entre *homo-philippinarum*

Face aux grossistes, aux administrations, aux Forces de l'ordre, les pêcheurs peuvent s'unir grâce au lien du métier, dont on pourrait penser *a priori* qu'il s'entretient dans les coopératives. Les pêcheurs abusifs de la première phase de la palourde philippine, celle de « l'accès libre », n'étaient pas inscrits dans les coopératives. Par la suite, pour pouvoir bénéficier des concessions qui devinrent, pour certaines, des couvertures, ils s'inscrivirent soit dans des coopératives déjà existantes, comme celles de Pellestrina, ce qui a causé des conflits avec les pêcheurs déjà présents, soit créèrent des sociétés pour s'inscrire au Co.Ve.Al.La.*, le groupement de coopératives qui, de 1998 à 2005, gérait le système des concessions de la vénériculture. Depuis le début des années 2000, l'administration tente d'imposer la vénériculture en lagune dans un système où les formes d'organisation autour des coopératives, des alliances et des collaborations sont déjà stabilisées. Le regroupement de pêcheurs, la coopérative, issue de la *mariegola*, défend les intérêts individuels et se charge des démarches administratives. Elle fait actuellement le lien avec l'INAIL* et l'INPS*, où sont versées les cotisations obligatoires, et s'occupe également des relations avec le GRAL. La coopérative commande les carnets de contrôle et se fait le relais, par affichage principalement, de l'organisation administrative de la pêche : annonces des jours et heures de récolte sur les élevages, autorisations pour la récolte de la semence, interdictions périodiques de récolte. Les pêcheurs portent à la coopérative les bons de réception qu'ils ont reçu avec le dépôt de marchandises chez leur(s) grossiste(s) attitrés. La coopérative s'occupe de collecter les sommes globales auprès de ceux-ci pour les redistribuer sous forme de salaire mensuel aux associés et sous forme de cotisations aux caisses de retraite et de sécurité. Dans la plupart des coopératives où je me suis adressée, les femmes occupaient ces rôles administratifs. La plupart du temps aussi, leur mari exerçait le métier de pêcheur, et était inscrit dans la coopérative. Le président de la coopérative, élu par les associés, a un rôle de défense des intérêts privés et collectifs. Il est en lien avec les syndicats et les institutions compétentes. Il n'est pas nécessairement pêcheur. Les pêcheurs et éleveurs inscrits régulièrement en coopérative détiennent obligatoirement une licence de pêche (*licenza di pesca per l'esercizio dell'attività in forma*

professionale), délivrée par la Région Vénétie. Il n'est pas demandé un diplôme particulier. Le pêcheur avec cette licence professionnelle est autorisé à pêcher dans la Province de Venise comme dans celle de Padoue (qui s'occupe de l'administration d'une partie au sud-ouest de la lagune) ou dans celle de Rovigo. La licence n'est pas liée au type de bateaux utilisé. Il est obligatoire de détenir une autorisation pour le bateau, délivrée par les Provinces, et valable seulement à l'intérieur de ses frontières administratives.

En lagune, quelques coopératives « historiques » jouent véritablement ce rôle centralisateur pour les différentes petites « sociétés » qu'elles chapeautent (*società* ou *partita IVA*, ou *société agricole*) constituées par au moins deux personnes (des frères, comme nous l'avons vu avec Andrea, ou d'autres membres de la même famille, voire des amis, ou moins souvent des associés sans lien autre que professionnel). La coopérative de Burano, a été créée en 1896 en tant que *Famiglia cooperative di lavoro fra pescatori di Burano* » (devenue Coopérative en 1928 (MEMO 1996)), tandis que celle de Pellestrina aurait été fondée par Napoléon de passage sur l'île à la fin du XVIII^e siècle. La coopérative instituée est aujourd'hui plutôt un arrangement administratif qu'une forme de collaboration familiale (VAN GINKEL 2013), collaboration que l'on retrouve pourtant dans les « sociétés ».

L'esprit corporatif et coopératif n'est pourtant pas toujours à l'œuvre. De même que le sens et la désunion de la communauté se traduiraient dans la forme de l'urbanisme, le même paradoxe divise le collectif idéal que serait une coopérative. Les multiples dissensions s'héritent au sein des familles, où explosent discrètement des micro-conflits. On dénote le peu de volonté des pêcheurs de s'unir entre eux dans des circonstances pratiques, et même une désorganisation dont ils s'accommodaient : « au début nous étions très désorganisés, chacun pensait à soi, mais on avançait quand même ». ²⁰⁴ Selon les pêcheurs, leur personnalité, leur ADN, sont particuliers. Leur individualisme, leur quête de liberté fait d'eux des personnages à part, qui s'accommodent difficilement de concessions et compromis. Ils ont besoin pour pêcher d'une forme d'émulation, d'une concurrence. Ils peuvent donc difficilement coopérer.

²⁰⁴ Pellestrina 2009, 11 : « prima eravamo molto disorganizzati, e quindi ognuno pensava a sé, però si andava avanti. »

De fait, dit Andrea, les pêcheurs auraient eu toutes les capacités pour contrôler l'entière filière de la palourde mais leurs jalousies réciproques n'ont jamais pu les rassembler autour d'une entreprise commune et cohérente, contre l'appareil étatique. Le pêcheur seul serait responsable : il aurait voulu araser toujours plus, sans penser à la force du marché qu'il fallait au contraire affamer et non inonder de palourdes. Ils auraient pu, ensemble, exploiter mieux le terrain et gagner des sommes plus importantes tout en pêchant de moindres quantités, poursuit-il, avec rancœur : « Nous n'avons jamais réussi à leur faire entrer dans la cervelle que ce ne sont pas le travail et la quantité qui font le profit, mais le prix, la valeur que le marché donne à ce produit ».²⁰⁵ Il raconte justement comment une entreprise à laquelle les pêcheurs pellestrinottes avaient participé dans les années 90 a périclité à cause de « l'ignorance et de la méchanceté du pêcheur ». La Marino Mare était une coopérative qui avait voulu rassembler les pêcheurs de Pellestrina, imposer des quotas de pêche et le prix au marché afin de court-circuiter les grossistes. Aux yeux des Pellestrinottes, le principal défaut du fondateur de la Marino Mare, était son allochtonie. Il était originaire de Goro, avec ce que cela implique de questionnements, nous l'avons vu, d'une part sur la légitimité des savoirs et pratiques sur la pêche, et d'autre part sur la formation politique²⁰⁶ :

« [*Les Polésans*] sont sortis de la guerre avec l'idée des coopératives, parce que ce sont des Rouges là, ils sont communistes, de fait les Romagnoles sont de base communiste. Et eux avec les coopératives agricoles ils se sont associés, ils ont compris avant : l'union a une force sur le marché, a une force dans le profit. Quand ils se sont transférés dans la récolte, ils ont utilisé la même base. Ils n'avaient pas une mentalité de « pêcheurs », ils sortaient des coopératives de terre, et ils ont fait les coopératives de mer, mais la base est toujours la même, et là-dedans ils ont gagné en exploitant au mieux ».²⁰⁷

²⁰⁵ Pellestrina 2009, 22 : « Non siamo riusciti mai a fare entrare nel cervello che non sono il lavoro e la quantità che danno il guadagno : è il prezzo che da il guadagno. Il valore che da il mercato a questo prodotto. »

²⁰⁶ L'assurance de l'appartenance politique communiste de leurs homologues polésans, supposée par mes interlocuteurs vénitiens, proviendrait peut-être d'un enracinement historique de l'Émilie-Romagne dans l'extrême-gauche, si bien que chaque strate de la population des provinces incluses dans la région ou liminaires à celle-ci se verrait automatiquement conférer une formation, des préférences, voire un engagement sans faille dans le parti communiste. Il faut aussi préciser que Goro était un observatoire au niveau national pour évaluer les votes communistes.

²⁰⁷ Pellestrina 2011, 25 : « Loro sono usciti dal Dopoguerra col fattore delle cooperative, ché loro sono rossi là, sono comunisti, infatti i Romagnoli sono di base comunisti. E loro con le cooperative di agricoltura, si sono associati, hanno capito prima : l'unione ha una forza nel mercato, ha una forza nel guadagno, quando si sono trasferiti nel fare la raccolta, hanno usato la stessa base. Non avevano una

Le sentiment d'étrangeté que faisait naître le grossiste autour de lui, les doutes sur la sincérité de son entreprise, selon Andrea, firent que l'expérience dura peu de temps. Le départ du grossiste polésan provoqua la décadence du prix de la palourde. Les Pellestrinottes se sont retrouvés à gagner un pourcentage nettement moindre et à être victimes des commerçants puissants de Chioggia ou de la grande coopérative familiale de Pellestrina. Celle-ci a réussi, grâce à l'union de ses huit à neuf enfants (personne à Pellestrina n'a jamais pu me donner le même chiffre), à dominer tout le marché pendant deux décennies. Tous les membres de la même famille étaient liés par deux sociétés imbriquées l'une dans l'autre, à la tête desquelles se trouvaient le père et le fils aîné²⁰⁸.

La création d'une OP (organisation de producteurs) s'est également avérée impossible alors qu'il en existe pourtant pour les palourdes de mer et pour d'autres ressources. En lagune, la concurrence et la méfiance sont très fortes et « chacun avait peur que l'autre ne le vole ».

Des problèmes de dissensions, de diversités entre pêcheurs, d'individualisme face au groupe anéantissent la fabrication artificielle de cet ensemble, cette redéfinition possible des alliances. Comme il se revendique « prédateur », le pêcheur se revendique aussi « libre ». Il veut choisir son grossiste au jour le jour comme il aimerait pêcher sans avoir à se préoccuper des autres. L'obligation de porter le groupe vers l'élevage est une difficulté importante dans l'organisation collective. Dans une coopérative coexistent des savoirs, parfois difficilement partageables ou transmissibles, des âges et des ADN différents. Pour atténuer ces paramètres, un président de coopérative parle d'ailleurs de son système particulier de division : il a fondé quatre coopératives et deux consortiums pour regrouper seulement onze personnes. Les coopératives qui comprennent deux cents membres et doivent imprimer le même mouvement à chacun, seraient, selon lui, destinées à la faillite. Son opinion rejoint le travail qu'aurait entrepris le GRAL « d'alléger » les coopératives en les divisant et en incitant ses membres à créer des micro-sociétés, plus légères et plus individualistes, pour « courir comme une gazelle ».

mentalità "da pescatori", loro uscivano dalle cooperative di terra, allora hanno fatto le cooperative di mare, però la base era sempre uguale, e loro su questo hanno guadagnato nel sfruttare meglio. »

²⁰⁸ Une omertà sur l'île existait à propos de cette société familiale très estimée pour l'empire qu'elle avait su créer grâce aux moules et aux palourdes, mais en même temps méprisée par les pratiques commerciales et l'immense fortune supposée. Plusieurs membres de cette société familiale ont été arrêtés en juin 2014 par les Gardes des finances à l'issue d'une enquête sur leurs comptes.

Par contre, s'il s'agit de s'unir contre la complexité et l'impénétrabilité des organisations complexes comme le GRAL, l'État, et le système politique par extension, l'esprit coopératif est mis en avant, ainsi que la supériorité de la simplicité d'organisation et du sens pratique des pêcheurs (Chioggia 2009, 20). Ces dynamiques conflictuelles déjà présentes ont été accentuées par la présence de la palourde, et par l'obligation désormais de se conformer à un modèle unique de rapport à la lagune et à ses habitants, pour remettre de l'ordre dans les relations, au-dessus et en-dessous de la ligne de flottaison.

Conclusion

Nous avons vu plusieurs techniques inventées ou recréées, qui ont permis le passage pour certains de la mer à la lagune. Cette arrivée ou ce retour bienvenus permettait de ne plus braver les dangers pendant les campagnes de pêche, même si elles sont écourtées par la motorisation, et de travailler dans un milieu en apparence plus paisible. C'était sans compter sur l'incidence que ces techniques novatrices allaient avoir sur un climat délétère, entre voisins proches et voisins de l'autre côté de l'embouchure. Les techniques employées sont très critiquées pour diverses raisons, notamment parce qu'elles « labourent » le terrain, qui est alors trop modifié pour que les espèces continuent à y vivre. Déjà soumis aux variations hydrographiques dues aux grands travaux, le terrain est désormais aussi raclé en tout sens, labouré en profondeur, laminé, aplati, uniforme. Il est le produit de la pression inexorable de l'anthropisation. Les controverses autour de la vibrante mais aussi autour de la drague hydraulique, l'outil de « première génération », ne sont pas encore élucidées. Elles ne relèvent pas uniquement d'un conflit entre pêcheurs, mais d'un problème de mesure, de statut des dommages opérés par l'un ou l'autre matériel. La contradiction sur la conservation de la lagune vient de cette difficulté à statuer à long terme.

Une étude menée par des biologistes de l'Université de Venise atteste que la *rusca* est à l'origine du « *paradoxe du Tapes* » (PRANOVI et al. 2003 : 154) car la pratique de la

pêche mécanisée a des effets positifs sur la palourde en éliminant ses compétiteurs et en oxygénant les sédiments (comme le disait donc le charpentier de marine). Aucun matériel ne fait l'unanimité ni parmi les pêcheurs ni dans l'administration. Il existe un compromis constant entre prélèvement des ressources et attention à l'environnement. En lorgnant du côté de leurs voisins du Delta, les pêcheurs constatent une utilisation depuis plusieurs années d'une petite pompe, la *pompetta*. Après le rapport que l'organisme Tetis remis à la Province de Venise, la *pompetta*, une évolution de la redoutée et interdite drague hydraulique, est enfin autorisée en lagune en 2011 mais seulement dans les aires en concession²⁰⁹.

La controverse sur le matériel donne le rôle des artefacts dans les relations sociales entre des pêcheurs et des institutions, mais introduit aussi au rôle de la palourde dans la modification du rapport à l'environnement et son exploitation : les variations de la technique sont issues de l'intentionnalité du pêcheur qui voit dans la palourde une proie nouvelle et appétissante.

Les collectifs se définissent par la stabilité. Pour un même être, les pratiques différentes trahissent une identification différente et logiquement créent des collectifs différents qui s'auto-affirment suivant l'identité de la palourde : si elle est palourde d'État, palourde des laboratoires ou palourde proie. Ici, elle avait revêtu la première et la dernière des identités, et il a fallu composer entre inventions d'équipement face à la palourde proie et réassurance de l'État face à la palourde qui croit sous sa protection.

Que devient la palourde dans cette relation homme/artefact ? La nature de la palourde change aussi pour ces pêcheurs connaisseurs et pour certains spécialisés dans la récolte des palourdes à la main. La ressource apparaît déjà transformée par l'action sur la matière (« c'était comme remonter de l'argent à bord »), avant même toute transaction commerciale. La singularité de chacun des collectifs a aussi révélé comment pour les néo-pêcheurs et dans une moindre mesure, ou plutôt à moments variables pour

²⁰⁹ La « *pompetta* », appelée aussi « *rasca a pompa* » ou « *idrorasca* » (*Manuel degli attrezzi 2011* : 139) est présentée en 2011 comme absolument interdite. Elle a été autorisée finalement dans la lagune de Venise, mais n'est pas encore fréquemment utilisée. C'était pourtant l'outil réclamé par plusieurs pêcheurs comme ayant moins d'impacts sur les fonds. Le principe est un arrangement entre une technique mécanique et le râteau à main, un instrument hybride qui nécessite une équipe d'au moins deux personnes en collaboration constante.

les pêcheurs de tradition, la palourde était comme de l'or, de l'argent vite pêché et vite dépensé.

Jusqu'à présent, les pêcheurs, qu'ils soient néo, bandits, ou pêcheurs de tradition, exerçaient, en suivant la classification d'Haudricourt, une action indirecte sur la palourde. Nous allons continuer à cerner les contours de l'identité de la palourde dans les différents collectifs concernés par son apparition en nous intéressant à la mise en place de la vénériculture, et donc à l'action directe dans un processus de domestication des animaux.

Cahier d'illustrations chapitre VI

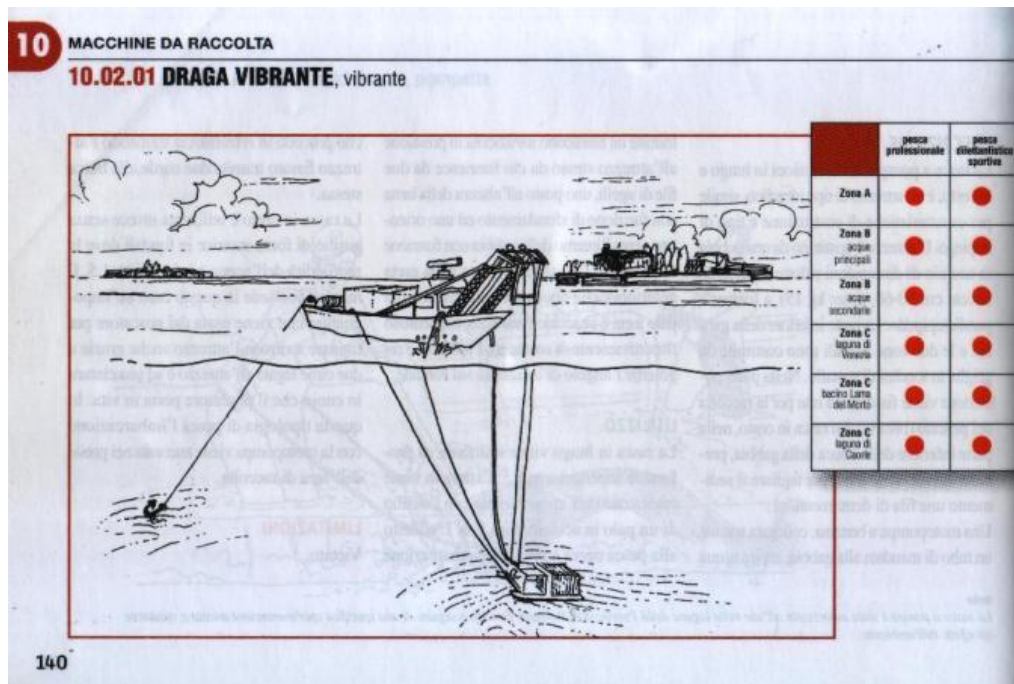


Figure 35. Drague vibrante. *Manuale degli attrezzi 2011*



Figure 36. Drague vibrante équipant un bateau de Pellestrina. Durant la manifestation de mai 2010, Venise

« Que peut-il savoir de nos problèmes, lui qui vient de Rome ?! »

(Pellestrina, novembre 2011)

« *pour faire un bon ordre, il faut un bon désordre* »

Proverbe vénitien

Chapitre VII. Un nouvel ordre de la lagune

Introduction

Après avoir vu comment les populations avaient mythographié les abondances et de quelles manières elles avaient ensuite, grâce aux inventions techniques, profité au mieux de cette manne, ce qui est une façon de les maîtriser, nous allons observer dans ce chapitre la manière dont les institutions ont appliqué leur propre maîtrise de l'abondance, par le contrôle de la palourde, du pêcheur et de l'espace. Dans ce système de relations créé à partir et autour de la palourde philippine, nous devons revenir à la racine de leurs ramifications à la foisonnante richesse teintée d'amertume. Nous avons vu que la solution proposée en 1979 par les biologistes pour enrayer le déclin de la pêche était la mise en place de la vénériculture. Plus de trente ans après l'annonce de ce projet, la culture de la palourde est devenue pour beaucoup une chimère, malgré les efforts des institutions, relayées périodiquement dans la presse : en 1991, par exemple, on pouvait lire parmi les titres du *Gazzettino* : « *Lagune à cultiver* », « *Un futur d'éleveur* », ou encore, en 1993, « *Expérimentation en lagune pour élever les palourdes authentiques : le plan programme de la Province débute au printemps* ». Les tentatives de transformation des pêcheurs en éleveurs, la mise en pratique de nouvelles formes d'appropriation de la nature, se sont révélées rapidement d'une plus grande complexité que le projet initial ne pouvait le prévoir. Non seulement les palourdes s'ensauvageaient et devenaient ingouvernables, mais apparaissaient également des difficultés à dompter des *forma mentis* rétives, des ADN particuliers, et à se conformer à des politiques publiques controversées. Dans la lagune, au fur et à mesure, le dessein originel a été revisité : il ne s'agissait plus d'établir un système d'aquaculture simplement pour contrôler un processus de domestication de la palourde, mais d'imposer la vénériculture comme unique système « raisonnable ». Et ceci, afin de permettre aux pêcheurs de se réapproprier un espace qui n'est plus « providentiel », et surtout afin d'endiguer des comportements et formes de pensée qui anéantissent cet espace. Le dilemme dans ce

rapport pêcheurs/administrateurs aujourd'hui n'est plus tant l'épuisement des ressources ou la perte de la biodiversité, mais l'adaptation des pêcheurs au métier d'éleveur.

Dans cette adaptation, le voyage primal de la palourde joue un premier rôle perturbateur dans un ordonnancement qui aurait pu être idéal : les concessions seraient allouées dans des zones susceptibles de ne pas être polluées, les éleveurs cultiveraient des palourdes statiques qui n'auraient pas tendance à s'échapper du territoire qui leur a été concédé. Ainsi, après cet accord tacite entre la palourde philippine et les Vénitiens, l'ordre remplacerait le désordre. Le conditionnel n'est pour l'instant que rhétorique : les palourdes s'échappent de ce conditionnement imposé par l'humain naturaliste qui souhaite l'assujettir comme un animal domestique.

Nous avons vu la palourde des laboratoires s'échapper du bassin que les biologistes voulaient lui assigner ; elle s'est transformée en palourde proie poursuivie par des hordes de pêcheurs, de herses et d'aspirateurs ; le futur que les institutions souhaitent pour elle est la transformation en palourde d'État. Mais, loin d'être conciliante, celle-ci, comme nous allons l'observer, renforce entre tous les actants les enjeux et les conflits de l'appropriation et de la réappropriation de l'espace lagunaire, hybride et artificiel. La domestication n'est pas une opération unique sur l'animal et il n'est pas le seul à se rebeller. Nous pourrions observer les résistances des humains et non-humains à cette domestication imposée et menée avec des méthodes très interventionnistes, en décrivant une des manières de contrôler l'aléatoire, c'est-à-dire la vénériculture. Le premier obstacle à cette domestication est la réticence de la palourde, à cause de son vagabondage primal et de son actuelle incapacité à se reproduire. Le deuxième obstacle est la réticence des pêcheurs et l'invocation de leur « ADN de prédateur », que les administrateurs qualifient de *forma mentis* non adaptative. Peu souhaitent se convertir en « agriculteurs de la mer », en éleveurs de palourdes, en s'aidant de manuels qui utilisent des images pédagogiques pour transmettre un savoir biologique. Dans l'opposition de logique entre maraîcher et pêcheur-chasseur qui réinvente la prédation comme forme de résistance, ni la palourde, ni les pêcheurs, ne réussissent pour l'instant à s'adapter aux contraintes administratives et culturelles. La tentative de domestication menée par les administrations est un point capital, pierre d'achoppement et cristallisation des conflits, sachant que les pratiques d'élevage en

lagune existaient préalablement mais ne correspondent pas aux *modus operandi* actuels des pêcheurs et néo-pêcheurs, et alors même qu'ils ont exploité jusque-là leur environnement en adaptant leurs pratiques et techniques au terrain comme aux ressources, aux variations saisonnières ou aux administrations.

La question du territoire à exploiter est aussi important. Le contrôle et la maîtrise de l'espace, du mollusque et de ses prédateurs sont réalisés dans un lieu public et non privé, bien que les pêcheurs, puisqu'ils vivent dans cet environnement depuis des générations (donc *natifs*), considèrent la lagune et ses ressources comme leurs propres. Mais la palourde « n'est pas une poule » nous dit un administrateur (Mestre 2010, 7), elle est une ressource publique que les pêcheurs peuvent récolter en vertu de la location d'une concession au nom de la coopérative à laquelle ils appartiennent. Une fois pêché, le mollusque devient la propriété privée du pêcheur.

VII.1. La palourde, figure du politique

Résumons l'historique de cette mise en place de la vénériculture. En 1983, le hasard décide de l'insémination de l'espèce exotique *Tapes philippinarum* à Venise et dans les lagunes proches, et non de l'espèce locale *Tapes decussatus*. La première phase est lente, le laboratoire COSPAV réitère l'expérience ; puis la palourde s'adapte avant d'« exploser » : avec curiosité puis avidité, les pêcheurs découvrent les gisements. À partir de 1988, les rythmes de la colonisation et de la récolte s'accélèrent dans les rares concessions concédées à titre expérimental, et surtout sur d'importants bancs naturels.

À partir de 1996 et jusqu'en 2000, une récolte, ou « production », fabuleuse est relevée dans toutes les lagunes et rades du Haut-Adriatique : Marano et Grado, Delta du Pô vénitien (Caleri, Scardovari), Delta du Pô d'Emilie-Romagne (Goro), et lagune de Venise. En 1997, la Région Vénétie autorise l'utilisation de « 5 *Rastrelli vibranti dans des aires définies, pour la durée de 2 ans et sous contrôle scientifique* » (MAV, doc. interne, 22

déc. 1999) ²¹⁰. Devant la surabondance des dragues vibrantes et de toutes sortes d'équipements et les manquements aux règlements, le *Magistrato alle Acque* ordonne le séquestre de plusieurs bateaux et dragues hydrauliques de Pellestrina. La Région promulgue la loi n°19/98 qui donne à la Province plus de pouvoir sur les eaux.

Le Co.Ve.Al.La. est créé en 1998 à l'initiative des coopératives de pêche en lagune. Ce consortium regroupe à ses débuts 120 coopératives. Une décision du 8 décembre 1998 concédait au groupement, sur 320 hectares, « *de façon provisoire, l'occupation de 12 plans d'eau à consacrer à l'élevage extensif de mollusques comestibles lamellibranches* ». Les aires sont autorisées pour l'usage exclusif des « *opérations d'ensemencement et d'élevage* » des *Tapes* : « *l'élevage doit être compris comme une pratique de culture dans laquelle la phase de croissance des mollusques bivalves s'effectue sur des fonds naturels avec l'utilisation exclusive des sources alimentaires de l'environnement* ». Les normes hygiéniques et sanitaires doivent être respectées et « *les espaces doivent être délimités par des pieux de signalisation en bois où devra être fixée visiblement une plaquette en plastique ou métallique* » sur laquelle sont reportées les informations succinctes concernant l'autorisation de concession (MAV, *Autorizzazione provvisoria*, 22 déc. 1999).

Une estimation faite par la Province porte à 2 000 le nombre de personnes qui se dédient à cette pêche, activité à ce moment-là « *gérée complètement abusivement : bateaux et équipements non autorisés, évasion des taxes et évasion fiscale de masse, aucune norme de sécurité* » (PROVINCIA 2000 : 91). Afin de remédier au chaos, de permettre le renouvellement des stocks et de renforcer la cohésion interne dans les coopératives de pêche, la Province approuve en 1999 le premier plan pour la gestion des ressources halieutiques lagunaires. Il entend réguler la pêche abusive vers une pêche gérée (*pesca gestita*), d'une part, et vers l'élevage d'autre part, pensés comme seuls échappatoires possibles à la pêche « libre ». L'élaboration de ce plan, selon la Province, constitue une première exception émise de cette manière en Italie. Par « pêche gérée », l'administration entend un déroulement du prélèvement des ressources en tant qu'« *exploitation des bancs naturels de palourde philippine menée selon des critères de gestion définis* » (PELLIZZATO 2011), c'est-à-dire sur des aires délimitées, des périodes courtes et avec du matériel autorisé, ainsi qu'avec des quotas de prises. Ces cadres

²¹⁰ Les documents du *Magistrato alle Acque* cités dans cette thèse sont pour l'essentiel de la documentation interne et des courriers adressés au GRAL, archivés à la Province, auprès de qui j'ai demandé l'autorisation d'en publier des extraits.

devraient endiguer une surpêche et offrir à la ressource temps et espace pour se renouveler. La vénériculture est le second système imposé, c'est-à-dire l'attribution et la gestion de concessions en lagune pour favoriser l'aquaculture.

L'élaboration de ces nouvelles règles de pêche ne modifiera pas le paysage du jour au lendemain, ni dans une perspective matérielle ni dans une perspective symbolique. Rapidement, le nombre d'hectares attribué devient l'enjeu primordial de la réussite de la vénériculture, dans ce jeu de pouvoir entre coopératives et institutions. En 2000, le Co.Ve.Al.La. demande 6 000 hectares en concession. Il obtiendra 1 334 hectares (au lieu des 320 hectares trois ans auparavant) répartis sur 19 plans d'eau (MAV, *Autorizzazione provvisoria*, 13 avril 2001). Après une nouvelle rencontre de plusieurs représentants institutionnels à la Préfecture de Venise, où il fut discuté de la nécessité d'une « *assignation, avec un caractère d'urgence, d'aires de lagune pour une superficie équivalente à 3 000 hectares à utiliser immédiatement* » (MAV, *Autorizzazione provvisoria*, 19 avril 2002), le *Magistrato alle Acque* classe finalement 2 950 hectares, portés à 3 514,44 hectares en 2002, répartis sur 25 zones.

Le Co.Ve.Al.La. est très vite dépassé par la politisation, les problèmes de gestion, les arrestations et les accusations de favoritisme, qui se sont diffusés largement des années 2000 à 2004. Contrairement à la pêche complètement libre et anarchique qu'avait pratiqué le « néo-pêcheur » Flavio au sein de sa « chiourme », coopérative informelle, il fallait désormais faire partie d'une coopérative officielle, inscrite au registre. Des centaines de coopératives fictives furent alors créées de toutes pièces par des membres d'une même famille ou par des amis. Notre interlocuteur Elio le raconte avec fureur car, bien que, si l'on suit sa chronologie personnelle, il fut le premier vénériculteur, il fut aussi le dernier à inscrire sa coopérative familiale au Co.Ve.Al.La. : il n'avait aucun intérêt à faire partie du groupement, ayant obtenu sa concession par voie expérimentale dix ans auparavant, mais elle était sur le point de retomber, littéralement, dans le domaine public et les autres membres du Co.Ve.Al.La. attendaient que cette concession se libère, pour s'entre-déchirer un peu plus quant à son attribution. Elio fut alors obligé de faire adhérer sa petite coopérative pour renouveler son droit à la concession. Le groupement était censé réunir toutes les coopératives lagunaires, mais, d'après Elio, les différences de mentalités entre les pêcheurs à cause des degrés d'expérience mais aussi à cause de leur origine géographique, étaient trop importantes

pour qu'il puisse y avoir entente. Les pêcheurs, aux savoirs et pratiques hétérogènes, venaient en effet de tous les territoires lagunaires, et non seulement du sud, où déjà, nous l'avons vu, l'harmonie était difficile de part et d'autre de l'embouchure de Chioggia. De plus, le Co.Ve.Al.La. était moins une coopérative au sens où l'entendait les anciens pêcheurs qu'un instrument politique. Elio redessine constamment dans ses discours la frontière entre « néo » et « anciens » pêcheurs, entre perpétuels illégaux et pêcheurs déférents, frontière constamment à repositionner d'autant plus qu'elle est tenue. Ce serait à partir de l'entrée des néo-pêcheurs non seulement dans la lagune mais surtout dans les coopératives que le système créé autour de la palourde aurait vraiment commencé à se disloquer ; d'un système qui trouvait sa cohérence dans sa direction unilatérale vers la prédation de la palourde, puisque celle-ci ne voulait pas être domestiquée et se dupliquait quasiment à l'infini, il serait devenu un réseau gangréné par les intérêts politiques :

« Le Co.Ve.Al.La. a fait trop de bazar, ils ont inscrit des gens qui n'avaient rien à faire là : « Alors nous sommes pêcheurs, cinq, six associés, tu me donnes quinze hectares ».

- Il n'était pas nécessaire de prouver qu'on était pêcheur ?
- Le Co.Ve.Al.La. ne s'y intéressait pas, elle faisait l'administration de l'eau, des concessions, une certaine quantité, elle répartissait dans différents points de la lagune. Tu te mettais les pieux, les panneaux, et le Co.Ve.Al.La. te donnait la concession. De Chioggia sont arrivés tous les délinquants, nom d'un chien ! L'île de Ludi [*à Borgo San Giovanni, quartier de Chioggia*], on ne pouvait pas y aller, même pas les Carabiniers, même la Finance n'y allait pas, ils étaient complètement dingues là. [...] ces messieurs étaient tous des voleurs [*il en parle avec une grimace de dégoût*], des revendeurs de drogue, une zone comme le Bronx. Ces messieurs-là ont tous fait une demande de concession, et le Co.Ve.Al.La. la leur a donné, si bien qu'ils ont accepté toute la délinquance. Quand on faisait les réunions au Co.Ve.Al.La., c'était un problème, moi je ne pouvais pas manquer, j'étais un chef de file, mais eux apportaient seulement de la confusion, ils criaient, du bordel ! Si on devait discuter d'une chose pour l'adresser ensuite aux autorités, on arrivait jamais à la conclusion. Vidal [*élu président du Coevalla*] a dû démissionner, sinon ils le battaient. Ensuite a été nommé Cavanello qui était le directeur. Lui aussi, un bazar ! L'erreur a été de les faire entrer, comme tellement de fois je l'ai dit, dans l'administration, et de donner les concessions, après ils avaient tous les droits, il suffisait de faire une coopérative et ils avaient le droit. Mais pendant un certain temps, j'ai parlé

avec la Finance, les Carabiniers, quand ces personnes ont été admises dans le Co.Ve.Al.La., et qu'elles allaient pêcher, il y avait moins de délinquance par contre, tellement moins, dans la ville, parce que, en allant pêcher, ils gagnaient un million, au lieu de voler, il y avait moins de délinquance. À l'intérieur du Co.Ve.Al.La. par contre ! Ils n'avaient aucune conception de ce qu'est une coopérative, ce que c'est que d'être ensemble, c'était tous des délinquants ».²¹¹

Pour Elio, accueillir des néo-pêcheurs au sein du consortium fut une erreur car « ils n'avaient aucune conception de ce qu'est une coopérative, ce que c'est que d'être ensemble » et ne pouvaient donc aider à prendre de manière collective des décisions face aux administrations de contrôle. Au contraire, les néo-pêcheurs freinaient les négociations. Même si ces mêmes pêcheurs conceptualisent le fait d'« être ensemble » comme une suite de défis et de secrets, cela est posé comme un respect des autres et de la ressource. Un des problèmes du Co.Ve.Al.La. découlait de sa position intermédiaire : il était « écrasé entre deux volontés divergentes, [...]il ne pouvait satisfaire la catégorie de pêche plus les organismes publics ».²¹² Ainsi, des concessions pensées pour accueillir des palourdes à élever sont en fait détournées non seulement par l'usage mais par le laisser-faire administratif qui y voit un moyen commode d'assainir la violence et la délinquance urbaine.

²¹¹ Pellestrina, Elio, 2011 : « Il Co.Ve.Al.La. ha fatto troppo casino, hanno messo dentro gente che non c'entravano. Allora noi siamo pescatori, 5, 6 soci, 15 ettari mi dai.

- Non c'era bisogno di provare che erano pescatori?
- Al Co.Ve.Al.La. non interessava, era l'amministrazione dell'acqua, delle concessioni, un tot, mettere in vari punti della laguna. Ti facevi i paletti, segnali, e il Co.Ve.Al.La. ti dava la concessione. Da Chioggia sono venuti tutti i delinquenti, porco cane ! isola di Ludi [tra Chioggia e Sottomarina], non si poteva andare neanche i carabinieri, neanche la Finanza ci andava, erano fuori di testa là. [...] questi signori erano tutti ladri [*ne parla con disgusto*], spacciatori, una zona come il Bronx. Questi signori qui hanno fatto tutti domanda di concessione, e il Co.Ve.Al.La. le ha date, quindi si son portati dentro tutta la delinquenza. Quando si faceva le riunioni al Co.Ve.Al.La., era un guaio, io non dovevo mancare, perché ero un capo fila, però loro facevano solo confusione, gridavano, confusione, se si doveva discutere una cosa per poi portare alle Autorità, 'guarda che abbiamo bisogno di questo', non si riusciva mai a concludere. Vidal ha dovuto dare le dimissioni se no lo picchiavano, dopo è subentrato Cavanello che era il direttore, anche lui, un casino, lo sbaglio è stato fare entrare, come tante volte l'ho detto io, nell'amministrazione e dare le concessioni, poi avevano tutti i diritti, bastava fare una cooperativa e avevano il diritto. Però per un certo periodo, io ho parlato con la Finanza, con i Carabinieri, subentrate queste persone dentro il Co.Ve.Al.La., e che andavano a pescare, c'era meno delinquenza però, tanta meno delinquenza, nella città, perché uscendo a pescare prendevano un milione, invece di rubare, c'era meno delinquenza, dentro però non avevano un concepimento di cosa è una cooperativa, cosa è essere insieme con altri ».

²¹² 2009, 10 : « Il Co.Ve.Al.La. era schiacciato tra due volontà diverse, non riesce a soddisfare la sua categoria più le ente.»

En 2004, la pêche de la palourde est suspendue dans la lagune centrale à cause du manque de stock. La surexploitation et la mortalité de la palourde ont provoqué la baisse de la production en lagune de Venise, tandis que dans les autres lagunes elle est en constante augmentation. Le Co.Ve.Al.La. est dissous par le *Magistrato alle Acque* le 30 avril 2005 car il n'a pas rempli « son rôle d'intermédiaire entre les entreprises publiques et la catégorie de production, avec de graves répercussions pour l'issue positive du processus de remise en ordre engagé » (MAV, *Autorizzazione provvisoria*, 31 août 2005). L'échec du Co.Ve.Al.La. est aujourd'hui évoqué par les pêcheurs comme étant de leur responsabilité. La médiation entre les administrations et les coopératives était son rôle, mais il était devenu un outil de revendication dans un assemblage de conflits. Avec le recul, l'organisation apparaît à mes interlocuteurs pêcheurs comme l'unique opportunité qu'ils avaient à leur disposition pour démontrer leur propre capacité à gérer leur environnement et ses ressources, opportunité qu'ils n'ont pas saisie à cause de la difficulté des rapports de pouvoirs internes à la catégorie de pêcheurs (jalousie sur les zones de concessions, accusations de favoritisme) et d'une politisation trop prégnante. Les néo-pêcheurs n'étaient donc pas les seuls responsables de la défaite de cette organisation d'autogestion : elle s'est révélée rapidement bancal à cause de l'incapacité à « être ensemble », dans une égalité de principe de toutes les coopératives de différentes îles et communes, qui portent un héritage conflictuel et un fort « esprit de clocher » (*campanilismo*) revendiqué comme marqueur identitaire.

VII.2. De l'invention du GRAL à la « palourde d'État »

Dans les années 2000, la palourde commence son règne d'animal politique. Après avoir été « à la dioxine » et « fluo » pour sa fréquentation des abords des raffineries, elle se transforme en « palourde d'État ». Le Co.Ve.Al.La. est remplacé le 11 juillet 2005 par le GRAL, acronyme qui n'évoque pas le Saint-Graal tant recherché, mais plus prosaïquement la Gestion des ressources halieutiques de la lagune. Le GRAL a en charge, pour le compte du *Magistrato alle acque* et de la Province, toute la gestion de la filière

des palourdes, de la récolte du naissain jusqu'au dépôt dans les centres de dépuración privés. Ce changement ne modifie en rien la structure interne et le travail de classification de la lagune réalisé par le *Magistrato alle acque* : il continue à classer et déclasser certaines aires, lorsque le fond est trop ratissé et doit retrouver sa morphologie ou lorsque de nouvelles activités sont prioritaires ; il les attribue en gérance locative à la Province qui les concède au GRAL, qui lui-même attribue des hectares par coopérative (trois hectares par pêcheur équipé de bateau adéquat), sans choix possible des zones mais avec un tarif unique payable à l'avance. En 2005, la redevance annuelle que doit verser le GRAL au *Magistrato alle Acque* est fixée par celui-ci à 99 374,50 € (MAV, 2° *atto aggiuntivo*, 14 mai 2009). Le prix des concessions augmente en conséquence : le *Magistrato* réclamait au Co.Ve.Al.La. la somme de 36 € par hectare. Le Co.Ve.Al.La. répercutait cette somme aux coopératives en y ajoutant ses propres frais de fonctionnement, pour un montant de 100 € par hectare. En 2009, le même hectare est toujours concédé à 36 €. Le GRAL répercute, comme le Co.Ve.Al.La., ses frais de fonctionnement, mais c'est la somme de 380 € par hectare qui est demandée aux coopératives. Pendant que la catégorie des pêcheurs se désagrège, « le GRAL a des bureaux toujours plus grands et toujours plus d'employés », dit un pêcheur poussé à l'abus (Pellestrina 2009, 11), d'autant plus qu'il ne sait pas, de son propre aveu, mentir sur ses préférences politiques et donc obtenir des faveurs des dirigeants, faveurs qui auraient pu, selon ses suppositions sur le degré de corruption des institutions publiques, lui permettre d'obtenir le meilleur emplacement ou plus d'hectares.

Avant la vénériculture, les produits de la pêche étaient vendus au profit presque exclusif du pêcheur. La coopérative où il était inscrit prélevait un pourcentage sur les produits des ventes qu'il réalisait, en contrepartie d'une aide et d'un soutien administratif. Dans la nouvelle organisation du travail instaurée par le GRAL, une plus grande partie des gains du pêcheur est reversée directement dans les caisses des institutions. Étant donné que celui-ci en conteste la légitimité, il y a une forte tendance à recourir en parallèle aux systèmes informels abusifs. Qui plus est, les aires n'étant pas toutes également convoitées, des jalousies sont attisées à cause de l'attribution à telle coopérative de telle zone, voire d'une zone auparavant non autorisée à la pêche.

Les sanctions légales deviennent alors plus dures : les délits de pêche illégale, d'utilisation d'instruments interdits ou de dommages environnementaux, sont jugés pénalement et non plus civilement. En 2005 par exemple, une série de procès se termine

par l'établissement de la responsabilité directe des pêcheurs dans les dommages environnementaux. Plusieurs d'entre eux sont condamnés à payer des amendes de l'ordre de 7 à 17 millions d'euros chacun.

Cette même année 2005, en mai, à la suite du séquestre d'un bateau par les Gardes des finances, les pêcheurs furieux viennent « assaillir » la Capitainerie du Port qui fut « dévastée ». Plusieurs pêcheurs furent condamnés et certains sont encore en liberté conditionnelle depuis ce coup d'éclat. Quelques mois plus tard, une importante manifestation se déroule sur le Grand canal : elle a pour origine la demande d'exécution rapide et effective de l'augmentation de la classification des aires. Cette manifestation s'envenime également mais aboutit à une entente : 3 499,44 hectares de lagune sont accordés immédiatement pour la pêche gérée des palourdes et la vénériculture.

Une cartographie détaillée indiquant les zones en concession et les points de géolocalisation accompagne les documents délivrés par le *Magistrato alle Acque* et la Province, mis à disposition des coopératives (*voir en annexe*). Sur ces cartes sont reportées les zones confirmées, les zones assignées pour l'activité d'élevage, les zones révoquées mais temporairement conservées car déjà en exercice. Le cahier des charges (ou disciplinaire) du *Magistrato alle Acque* précise qu'il est formellement interdit, entre autres contraintes, « d'élever sur ces concessions des espèces allochtones autres que *Tapes philippinarum* », d'utiliser des outils de pêche autres que ceux consentis, et « d'altérer l'état naturel des fonds, de modifier les profondeurs de ceux-ci et leur composition sédimenteuse, en utilisant à ces fins des sables, boues, coquilles de mollusques ou d'autres matériaux correcteurs en provenance d'autres zones » (*MAV Disciplinare per concessione lagunare*, 02/02/2007). Dans le plan de la Province de Venise, sont également prévues des campagnes collectives pour des « sauvetages de palourdes adultes » avant les travaux de restauration morphologique (comme lors de la restructuration des *barene* par exemple).

En octobre 2008, la zone des petites digues (*le dighette*), l'une des plus convoitées car elle se trouve à la confluence entre les courants des canaux et les rejets de Porto Marghera, est autorisée en concession à « utiliser à finalité collective (*partage de semence*) ou comme zone d'élevage » (*MAV, Atto aggiuntivo*, 15 octobre 2008).

En 2009 le plan-programme est réactualisé (PROVINCIA 2009). Il était toujours en cours en 2014, malgré les changements intervenus après les élections et dans la conduite du GRAL. Il a été remplacé en 2015 par un autre plan-programme. Entre 800 et 1 050 personnes inscrites dans une des 80 coopératives sont investies à plein-temps ou à temps partiel dans la vénériculture (PELLIZZATO 2011 : 23). Les plans de pêche furent qualifiés de « *révolution halieutique* » (PROVINCIA 2000 et 2009) par les autorités administratives, faisant le rapprochement avec la révolution néolithique et l'invention de l'agriculture. Le regard des pêcheurs sur cette « révolution » est bien différent. S'il y en eut une, elle est toute à leur désavantage : les plans de pêche sont vus comme une grande machine à produire de l'inégalité entre eux et l'État d'une part, et d'autre part au sein de leur catégorie professionnelle. En tant que collectif, les soudures internes se sont vite dégradées. Au lieu d'être soutenus par cette organisation qui aurait dû être égalitaire, les nouveaux vénériculteurs se disent acculés à une « guerre entre pauvres », enviant leurs voisins qui se sont vus attribuer une aire réputée prolifique, qui obtiennent plus de semence ou qui sont autorisés à se servir de la herse vibrante. Luigi, un vénériculteur de Pellestrina (2009, 22) déplore cette intromission de la politique dans la pêche mais plus encore le problème posé par la classification des eaux, c'est-à-dire la détermination des taux de pollution acceptables, qui devrait être faite à partir des données scientifiques sûres et non résulter de manipulations à fins politiques.

J'avais déjà évoqué à propos des questionnements sur l'incorporation de la palourde, polluée ou non, le carottage effectué pour le compte et aux frais de la coopérative de Luigi. D'après ces analyses, confiées par la coopérative à un laboratoire de Trieste, loin des intérêts et pressions locales, l'échantillon prélevé à Fusina, près du « canal des pétroles » avait un taux de dioxine beaucoup plus bas que la limite imposée par l'Union européenne. Et pourtant, un des docteurs vétérinaires de l'ASSL à Mestre aurait contesté les résultats de cette analyse et en aurait publié d'autres, officialisés puisque émis par l'organe compétent dans la Province. La coopérative a engagé un procès qui s'avère long, coûteux et inutile. Finalement, la lassitude et le découragement ont gagné Luigi, qui a abandonné la vénériculture et jusqu'au monde de la pêche qui lui était familier depuis l'enfance, pour se consacrer à la voile.

Non seulement l'organisation mise en place par la Province attise ces conflits, mais elle impose aussi la métamorphose redoutée en « agriculteur aquatique », sous le

prétexte d'une adaptation longue et de la perte de la latitude « habituelle » (même si, on l'a vu avec les règles imposées par la République de Venise, la liberté n'était pas infinie). Ainsi, en devenant vénériculteur, le pêcheur doit soumettre sa liberté à vingt sept entités administratives différentes, pour le permis, la location de la concession d'élevage, les autorisations de récolte et de vente, etc. Le quotidien est rythmé selon des normes administratives. Les vénériculteurs sèment à une époque déterminée la semence, récoltée et payée pendant les campagnes organisées deux fois par an par le GRAL, ou achetée à un vivier en Italie, *in situ* ou, par correspondance, en Europe ou en Amérique principalement. Ils récoltent selon des horaires établis : la pêche est interdite après le coucher du soleil et avant l'aube, et ne subit pas de variations dans l'année, même pendant l'été où il est pourtant plus confortable de pêcher dans la fraîcheur de l'aube. Ils ne peuvent prélever qu'une certaine quantité journalière au prorata du nombre d'hectares loués à leur coopérative. Ils remplissent les documents de l'ULSS et du GRAL, et présentent ces documents au point de contrôle avant de vendre à des centres d'épuration. Ces rythmes, ces manières de travailler contraignent la liberté du pêcheur à un rôle d'ouvrier, nous dit un adjoint à la mairie défenseur de la catégorie de pêche : « comme si c'était une grande Fiat, une grande entreprise, ou comme ils étaient dans les mines, dans les mines ils étaient tous pauvres, tous gagnaient très peu, ils étaient employés de l'État, on leur donnait une certaine quantité au mois. »

Les normes administratives strictes ont peu à voir avec un soutien scientifique à leur production : « Le GRAL n'est pas un institut de recherche, c'est un institut politique, c'est bien différent. Ce sont des choses bien séparées. L'IFREMER français aide le monde de la pêche. Par contre le GRAL là-dessus n'aide pas le pêcheur. »²¹³

La concession est comme un « champ de patates » dont les pêcheurs ne seraient pas propriétaires et où croissent des palourdes du domaine public. Ils se voient alors comme des ouvriers agricoles sous-payés, travaillant pour que le « patron », en l'occurrence le GRAL, la Province, la Région, la Nation, l'Europe même, grignotent leur « pique-nique sur leur dos » et leur laisse quelques miettes à se partager chichement. La mise en place d'un système imposé de concessions payantes et un contrôle pesant sur

²¹³ Chioggia 2011, 8 : « il Gral non è un istituto di ricerca, è un istituto politico, è ben diverso. Son due cose ben separate. L'IFREMER francese aiuta il mondo della pesca. Invece il Gral su questo non aiuta il pescatore. »

chaque phase du travail, sont vus comme l'exercice d'une violence symbolique de la part de l'État qui serait alors le « *monopole de la violence légitime* » (WEBER 1971 : 57-59).

L'appareil étatique semble représenter pour les pêcheurs un organe tentaculaire et gourmand fait de contraintes et d'obligations, sans qu'il n'offre de contreparties. Pour les pêcheurs, l'État n'a pas de légitimité dans la gestion de la lagune, qui leur « appartient » comme nous l'avons vu, seule ressource que leur minorité pauvre pouvait exploiter. Les contraintes et obligations imposées par cet appareil étatique se voient par exemple dans la réglementation des périodes de pêche. Ces contraintes ne vont pas dans le sens de la valorisation des savoirs de l'expérience (et bien que sur ce point des périodes de pêche, des périodes de repos pour le frayage de telle ou telle espèce étaient déjà mises en place) ; elles déresponsabiliseraient plutôt le pêcheur de la gestion de son milieu, au profit de la mise en place d'une politique bureaucratique, qui, au nom de la protection de l'environnement et des intérêts d'un bien commun, assujettit de manière démesurée.

Dans ce rapport souvent contraint voire conflictuel entre pêcheurs et administrateurs, un médiateur pourrait faciliter les relations : celui qui endosse ce rôle est en général le président de la coopérative de pêche, élu par ses pairs. Face à lui, deux médiateurs se sont succédés à la tête du GRAL : le premier, Roberto Chiaia, fut très critiqué car, avocat de formation, il était le chef de la police provinciale avant d'être nommé directeur du GRAL. Cette fonction récente du dirigeant d'un organisme présenté comme pacificateur au cœur de l'appareil répressif de la Province induisait, selon les pêcheurs, une criminalisation de toutes leurs actions *a priori*. Ils cristallisèrent sur sa personne leur désapprobation du joug administratif, si bien qu'il lui fut impossible pendant des années de débarquer sur les îles ou à Chioggia pour y tenir des réunions au cours desquelles auraient pu instaurer un dialogue entre ces deux sphères. Faisant le chemin inverse en lagune, les pêcheurs venaient manifester à Venise, instaurant un autre type de communication. Victime de menaces, des policiers montèrent aussi la garde autour de son domicile à certaines périodes. Erminio Di Nora, qui le remplaça suite à l'élection de la Province en 2010²¹⁴, était un ami du gouverneur de la Région élu de la Ligue du Nord (parti pour lequel les pêcheurs disent en majorité avoir voté). Quelques mois après sa nomination, il reçut une balle de revolver dans une enveloppe

²¹⁴ Sur son remplacement bien après les élections, tardif par rapport aux départs d'autres fonctionnaires occupant des postes à la Province, des interrogations et théories circulèrent, que je n'ai pas la possibilité d'évoquer ici.

expédiée de façon anonyme, et démissionna peu après (officiellement pour raisons familiales).

À lire la presse et à entendre les pêcheurs, le GRAL devenait le bouc-émissaire, la cause de tous les malheurs, même pour expliquer le suicide du pêcheur ou la mort de la palourde. Le problème périphérie/centre se concrétise à nouveau : en effet, les pêcheurs ne se sentent pas représentés par le GRAL car aucun lien géographique et culturel avec les membres (ni avec les directeurs ni avec les employés de Mestre) ne semble exister. Sur les 644 pêcheurs inscrits en tant que vénériculteurs en 2011, aucun ne faisait partie du conseil d'administration du GRAL. Cette non-représentation, cette désincarnation des pêcheurs dans un organisme mis en place par leurs actions sur la lagune et la palourde trace une frontière entre eux et l'administration :

« Alors nous, nous sommes là, qui faisons du barouf, nous nous disputons entre nous, et puis au niveau administratif on peut dire, si tu as la carte de tel parti, on t'aide, si tu es de l'autre côté, pauvre diable... autrement dit on t'extermine ». ²¹⁵

Non seulement le GRAL n'intègre pas parmi ses employés ou actionnaires de métiers liés à la lagune, mais de plus les lieux même de production ne sont pas incarnés par des individus. En effet, aucun des deux directeurs du GRAL n'était « étranger du coin ». La distance que permet l'altérité sur certaines problématiques n'est pas ici gage de compétences ou d'efficacité. Il ne suffirait pas d'être natif pour pêcher, il faudrait aussi l'être pour gérer la lagune. En effet, Roberto Chiaia ²¹⁶, qui porte un nom immédiatement identifiable comme méridional, est originaire de Monza, près de Milan, mais vivait à Mestre depuis plusieurs années. Erminio Di Nora par contre avait été nommé après le départ de Roberto Chiaia suite aux élections provinciales, et était venu directement des environs de Rome. « Que peut-il savoir de nos problèmes lui qui vient de Rome ?! » ²¹⁷ s'offusquait la femme d'Elio à propos de la nomination du second directeur. Les pêcheurs se sentent-ils dépossédés de leur « droit au sol » par ces étrangers qui viennent leur imposer des règles de l'État ? Que le GRAL ait été

²¹⁵ Pellestrina 2009 : 11 : « Nel consiglio di amministrazione di questo ente pubblico che hanno fatto, il Gral, non c'è un pescatore, quindi noi siamo sempre che baruffiamo, litighiamo tra di noi, e al livello, diciamo, amministrativo poi là, se tu hai la tessera dello stesso partito ti aiuta, se sei dall'altra parte, poveretto, ti stermina. »

²¹⁶ Dans une symbolique à analyser dans le rapport à la matière, précisons que des pêcheurs, notamment de Burano, avaient cru comprendre que son nom était « ghiaia », et avaient assimilé le personnage à la dureté de la roche, *ghiaia* signifiant gravier.

²¹⁷ « Cosa ne sa lui da Roma dei nostri problemi ? »

responsable de la « désagrégation de la catégorie des pêcheurs », selon un vénériculteur (Pellestrina 2009, 11) et qu'elle ait été mise en place pour immiscer dans la gestion de la pêche une politique corrompue sont des plaintes récurrentes. Un ancien dirigeant politique de la Ligue du Nord résume ainsi les conséquences vénales de l'introduction de la palourde :

« À ce moment-là, la politique [*c'est-à-dire l'ensemble de la classe politique*] a compris que ce produit-là était une source de revenus, et là ils ont commencé à mettre le nez dessus, quelques politiciens de la Vénétie, ou de la Province de Venise surtout, et ils ont commencé à gérer... [...] ils ont vu l'argent qu'ils pouvaient faire, et ils ont créé les conditions pour que ça apporte du bien-être, non aux pêcheurs, mais à quelqu'un d'autre, c'est ce qui a tout détruit, à la différence de Goro, Scardovari... »²¹⁸

Un vénériculteur de Pellestrina (2009, 11) jugera cet intérêt à l'aune d'un « système de la suprématie des régimes » (*partitocratico*). La mainmise de la politique génère souffrance et inégalités. Les palourdes elles-mêmes, comme les autres ressources lagunaires, sont ballotées entre la droite et la gauche. La palourde d'État s'habille de différentes couleurs selon les époques. Un biologiste explique l'intérêt que revêtent les ressources maritimes, non pas pour leur *être en tant qu'être* ou pour l'équilibre écologique, ou encore pour le bien-être des pêcheurs et de leurs familles, mais pour les projets financés que l'on peut élaborer grâce à leur présence :

« Il y a vingt ans, trente ans de cela, le poisson était blanc, il était de la Démocratie Chrétienne, [*la Région*] faisait les bars, les daurades, alors la gauche a créé le cours où j'ai commencé à travailler, et au début [*le poisson*] était communiste, puis socialo-communiste, puis seulement socialiste. Il s'est déplacé. Donc il y avait le poisson qui était blanc, les mollusques étaient rouges, les crustacés étaient socialistes, ils étaient en plein milieu, donc il y a eu un moment historico-institutionnel... Et ensuite finalement le poisson a dégonflé en tant qu'intérêt, mais ça continue encore, ce sont des grosses charettes qui continuent à drainer de l'argent sans rien produire, et ça c'est grave, parce qu'ils enlèvent des finances

²¹⁸ Chioggia 2011, 11 : « A quel punto la politica ha capito che quel prodotto era fonte di reddito e li hanno cominciato a metterci il naso sopra, alcuni politici veneti, o della Provincia di Venezia soprattutto, e hanno cominciato a gestire... [...] hanno visto il business, e hanno creato una situazione che potesse portare del benessere, non ai pescatori, ma a qualcun altro, quello è stato un po' quello che ha rovinato tutto, a differenza di Goro, Scardovari...»

et des ressources aux autres mais ça il parait qu'en Italie ce n'est pas un problème. »²¹⁹

La violence des rapports, violence supposée ou réelle, entre GRAL et pêcheurs, peut aller jusqu'à « l'extermination ». Le pêcheur perd son monde connu pour être dans un monde aux réseaux plus ouverts et conflictuels. S'il agissait dans une relative quiétude jusque-là, cela est dû en partie à la déliquescence de cette partie de lagune. Brusquement, la palourde philippine le révèle aux yeux de tous ; il doit composer avec les membres de ce réseau complexe dont il fait partie mais dont il ne connaît pas encore tous les codes. Dans ces nouvelles sphères qui s'ouvrent à lui, tout est question de « pouvoir des administrations », de pouvoir normatif, de mesures et de hiérarchie. La seule solution est d'obéir, tout au moins d'obtempérer en façade, car « si tu as le malheur d'être pêcheur, tu n'as pas le pouvoir. Si la Province te dit de faire une chose, tu dois faire cette chose, et il n'y a pas de moyen de s'en sortir ». ²²⁰

À la non-expertise des dirigeants et associés et à leur allochtonie, s'ajouterait aussi un favoritisme entre les îles selon les alliances politiques. Se mêlent ainsi chez de nombreux pêcheurs, groupe très hétérogène, les impressions d'être pris dans un complot de l'État contre eux, complot relayé par les journalistes. Tous ces faits, avis, secrets, non-dits, aboutissent à un fort sentiment d'abandon de la part des pêcheurs et à un discours très désabusé sur les institutions. Face aux administrations chargées de gérer la pêche des palourdes en lagune, les pêcheurs rencontrés oscillent entre lassitude de la *res publica*, résignation ou colère. Le GRAL et la Province cristallisent localement le rejet du système politique italien et de l'Union européenne.

Si la mauvaise opinion des pêcheurs sur l'efficacité et l'intégrité du GRAL serait due tout d'abord à une question politique, celle des institutions intègre la dimension culturelle dans les problèmes de compréhension et d'entente autour de la palourde. Un

²¹⁹ Mestre 2009, 11 : « Venti anni fa, trent'anni fa il pesce era bianco, era della Democrazia Cristiana, [la Regione] faceva i branzini, le orate, allora la sinistra ha fatto il corso dove ho cominciato a lavorare e prima [il pesce] era comunista poi era comunista-socialista poi solo socialista, quindi si è spostata. Quindi c'è il pesce che era bianco, e i molluschi erano rossi, i crostacei erano socialisti, erano in mezzo, quindi c'è stato un momento storico-istituzionale... E dopo, alla fine, il pesce si è sgonfiato come interesse però anche quello continua, quello sono dei carozzoni che continuano a drenare soldi senza produrre niente, e questo è grave, perché tolgono anche soldi e risorse agli altri, ma questo pare che in Italia non sia un problema. »

²²⁰ Pellestrina 2011, 24 : « non hai il potere, se la Provincia ti dice di fare una cosa devi fare quello, non c'è via di scampo. »

Carabinier de Chioggia parle par exemple de « fait culturel » pour expliquer la difficile communication :

« Il y a aussi le fait qu'ils [GRAL, Province] ont à faire avec un peuple qui culturellement... je ne dis pas tous les habitants de Chioggia, mais surtout ceux qui font partie du monde de la pêche, il est difficile d'établir un dialogue, ce n'est pas... c'est-à-dire, je ne veux pas dire qu'à Chioggia ils soient tous ignorants, je veux dire que pour les personnes qui font partie de ce secteur, il est très difficile d'instaurer un dialogue, à cause de leur *forma mentis* comme ça se dit en latin, ils sont habitués à être un peu égoïste dans la manière de régler les choses [...] dans le sens qu'il manque une ouverture, cette disponibilité pour résoudre les choses, chacun veut s'accaparer ce qu'il trouve. C'est un fait culturel. »²²¹

Si le carabinier utilise la *forma mentis* singulière du pêcheur comme obstacle, le pêcheur lui-même avance un argument similaire mais pour d'autres raisons. Étant donné que les projets de transformation dictés par la Province sont difficilement acceptables par le pêcheur, l'invocation de l'« ADN de prédateur » permet d'ancrer une configuration de l'esprit dans une histoire qui ne peut s'oublier, des caractères immuables inscrits dans les gènes. Cet ADN l'empêche de se plier au rythme d'un « agriculteur aquatique qui cultive un champ de patates », figure métonymique souvent utilisée par les pêcheurs. Ce rythme s'étire initialement sur deux années, suivant une série d'opérations se succédant, estiment-ils, sans surprise : cultiver son « lopin de terre », araser, semer, attendre, surveiller, récolter, se conformer à un contrôle des autorités sanitaires et des administrations gestionnaires. Pour étayer cette théorie de *forma mentis* radicalement inadaptable aux stratégies des autorités²²², les pêcheurs de Venise brandissent des représentations en partie erronées : dans le Delta du Pô, nous l'avons vu, les pêcheurs auraient en effet selon eux, pu s'astreindre facilement à ces contraintes car ils étaient auparavant paysans et « rouges ». Cette adaptation est aussi facilitée par le soutien immédiat d'une politique provinciale et régionale plus volontaire

²²¹ Chioggia 2010, 9 : « Hanno a che fare con un popolo che culturalmente... non dico tutti i Chioggiotti, ma soprattutto tutti quelli che fanno parte della pesca, è difficile trovare un dialogo, non è... cioè non voglio dire che a Chioggia sono ignoranti, voglio dire che per le persone che fanno parte di questo settore è molto difficile instaurare un dialogo, per la loro forma mentis come si dice in latino, sono abituati a essere un po' egoisti nel trattare le cose [...] nel senso che manca quest'apertura, questa disponibilità per risolvere le cose, ognuno vuole accaparrarsi quello che trova. È un fattore culturale. »

²²² La recherche de P. Grenier (1985) sur le passage imposé à la conchyliculture en Patagonie est assez proche de la manière dont les contraintes étatiques sont ici subies. P. Grenier parlait notamment des miradors et des gardiens qui surveillaient alors les parcs, comme les vénériculteurs ont dû surveiller leur concession.

et directive. Le concept même de limitation de l'espace serait pour un biologiste (Venise 2010, 8) à l'avantage des pêcheurs de Goro, qui connaissent, sur la carte et visuellement, les confins des champs à labourer. À Goro d'ailleurs les concessions sont appelées *zone*, ou *orti* (zones, ou potagers). Dans la lagune de Marano, les zones de pêche sont appelées des *serraglie*, qui est le nom historique des endroits clos par le filet, la *serraglia*, tandis qu'à Venise, les pêcheurs les appellent « *zone* » ou *aree* (zones, aires).

Le paradigme de la vénériculture est ici difficile à mettre en place dans la résistance et l'incompréhension collective. Le jour où un adjoint de la mairie de Chioggia me reçut en janvier 2010, le GRAL était annoncé comme défait. Le nouveau directeur, Di Nora, avait présenté la semaine précédente sa démission (juste au moment où j'arrivais à Venise pour un premier rendez-vous avec lui, fixé une semaine auparavant). Le monde de la pêche en ce mois de grand froid était en ébullition. Le *Gazzettino* du 17 janvier 2010 y consacrait une grande partie de sa page « Chioggia », commune avec le nombre de pêcheurs le plus important concerné par les palourdes. Si la presse évoquait l'impression chaotique qui régnait autour du GRAL, elle en profitait aussi pour encenser son directeur qui aurait été victime de sa « gentillesse » en concédant les zones les plus prolifiques à des pêcheurs de Goro, réveillant ainsi la guerre entre territoires.

Les pêcheurs, expectatifs, attendaient un nouveau système moins contraignant. L'adjoint au maire de Chioggia avait convoqué la presse locale pour proposer un « *GRAL ombra* », une ombre qui aurait fonctionné avec des règles plus souples, et qui aurait tendu vers le capitalisme. Au point où en était l'exploitation des ressources en lagune, il lui paraissait impossible de revenir à une pêche libre ou d'implanter une forme d'organisation communiste, le GRAL ayant créé une situation « à mi-chemin » qui ne satisfaisait aucune des parties. De fait, c'est la « politique qui crée les éleveurs » dit cet ancien adjoint au maire, car « complètement seuls », les pêcheurs « ne le pourraient pas », ayant été habitués à être portés par les institutions. De plus, il faut trouver une solution pour la gestion du bien public qui puisse satisfaire à la fois l'identité de chacun et la pérennité de la ressource :

« Ils cultivent quelque chose qui est de tous, parce que les fonds sont du domaine public, et la palourde aussi est un patrimoine public. Mais il y a deux solutions : ils doivent arrêter de récolter et doivent élever, ce qui veut dire que nous, entendu comme politique, nous devons leur laisser l'autogestion de la ressource. Ils achètent et gèrent la ressource avec des règles, mais ce n'est pas possible que ce soit le GRAL qui te dise combien de semence te donner, dans quelle période le

faire, les horaires de pêche ! Je te donne une limite quantitative mais si tu vas au-delà, tu exploites trop la ressource. Donnée cette limite, je te libéralise, c'est-à-dire, je permets que tu l'achètes, tu la mets dans ton vivier, elle pourra s'y développer, et en diminuant la bureaucratie, en diminuant les règles... [...] Et ensuite [au GRAL], ils sont pratiquement un appareil d'État qui dit « aujourd'hui tu vas prendre la semence, demain tu ne vas pas prendre la semence ». On ne peut pas faire des choses comme ça. C'est une situation étrange. Alors disons que nous faisons l'élevage, n'investissez pas, ne faites pas de crédits en banque, moi GRAL c'est moi qui met la semence, et vous, vous pouvez en récolter cinq kilos par jour, et nous savons que vous gagnerez 1 000 € par mois, mais ça ce n'est pas de l'élevage ! Ça c'est de la ressource d'État, Régionale, Provinciale, publique, sur laquelle ils travaillent et tout le monde gagne la même chose, comme si c'était une entreprise nationale. Moi GRAL je contrôle l'activité que vous à titre privé et dans votre activité d'entrepreneur vous menez dans la lagune. Alors que maintenant comme ça nous sommes à mi-chemin, tous font l'élevage dans les discours mais en fait ce n'est pas de l'élevage, c'est-à-dire, le GRAL doit sortir petit à petit de la gestion, ou alors il doit dire « ne faisons pas l'élevage », faites les cueilleurs, venez, récoltez, ça suffit, comme si c'était une grande Fiat, une grande entreprise, ou comme ils étaient dans les mines, dans les mines ils étaient tous pauvres, tous gagnaient très peu, ils étaient employés de l'État, on leur donnait une certaine quantité au mois. Ça ne peut pas être comme ça : la ressource elle est là, elle doit être exploitée, investie, apprenez le métier, et quand vous n'avez plus de palourdes, vous l'ensemencez pour la faire grandir et ce que vous gagnez est à vous, le meilleur gagne plus, le moins bon gagne moins, celui, mettons, qui a des difficultés nous l'aidons, mais ce n'est pas possible que vous vous endettiez pour devenir éleveurs, et ensuite on ne vous met pas dans les bonnes conditions pour le devenir, parce qu'il y a besoin du contrôle de la semence. »²²³

²²³ Chioggia 2010, 1 : « Loro da soli completamente da soli no, perché coltivano un qualcosa che è di tutti, perché è il demanio pubblico che son i fondali, e anche la vongola è un patrimonio pubblico però ci sono due soluzioni : loro devono smettere di raccogliere e devono allevare, quindi vuol dire che noi, noi intesi come politica noi dobbiamo lasciarli quest'autogestione per la risorsa, loro la comprano e la gestiscono con delle regole, però non può essere che il Gral ti dica quanta semina darti, in che periodo farlo, quali orari di pesca, io ti do un limite quantitativo, perché se vai oltre i quantitativi sfruttati troppo la risorsa, dato questo limite, io ti liberalizzo, cioè permetto che tu la compri, che la metti nel tuo vivaio e che possa svilupparsi e diminuendo la burocrazia, diminuendo le regole [...] e poi [al GRAL] hanno quasi un apparato statale che dice 'oggi vai a semina, domani non vai a semina, questo non si può, è una situazione strana, allora diciamo che facciamo l'allevamento, non investite, non vi fatte debiti con la banca, io Gral metto io la semina, e voi ne potete raccogliere 5 chili al giorno e sappiamo che guadagnerete 1000 € al mese ma questa non è allevamento ! Questo è risorsa Statale, Regionale, Provinciale, pubblica, su cui lavorano, e tutti prendono uguale, come se l'azienda fosse statale, io Gral controllo l'attività che voi privatamente e al livello imprenditoriale, fatte nella laguna, invece così siamo a metà strada, tutti fanno l'allevamento in parole, ma in fatti non c'è allevamento, cioè il Gral deve uscire piano piano della gestione, oppure deve dire 'non facciamo l'allevamento', fatte i raccoglitori, venite, raccogliete, basta, come se fosse una grande Fiat, una grande azienda, o come erano nelle miniere, nelle miniere tutti erano poveri, tutti guadagnavano pochissimo, erano dello Stato, li davano un tot al mese, non può essere così, non può essere così : la risorsa c'è, va sfruttata, va investita, imparate il mestiere quando finite, la seminate per farla crescere e quello che guadagnate, guadagnate, il più bravo guadagno di più, il meno bravo guadagna di meno, quello magari che

Cette différence entre rhétorique et pratique oblige les pêcheurs à rester dans cet entre-deux où le métier, nouveau pour eux (comme l'était la palourde philippine) ne peut se définir ni définir une identité propre. Sentiment de perte d'identité et flou de l'altérité s'exacerbent alors dans un monde jusqu'à présent familier, même s'il est âpre et marginalisé. La grande indécision qui règne à ce moment-là dans la gestion de la lagune accentue cette impression de perdre pied : doit-on gérer la palourde comme si elle était une ressource collective à partager également entre tous ? Ou doit-elle être exploitée dans un esprit individualiste mais fraternel (« celui qui a des difficultés nous l'aidons ») ? Au-delà des savoirs qui ne seraient plus pris en considération, le pêcheur se trouve face à un « dilemme », énoncé dans le Plan de pêche : peut-il épuiser à ses fins personnelles une ressource collective ou bien n'en prélever qu'une partie pour que la ressource se renouvelle au profit de tous (la théorie des *commons* que nous avons déjà évoqué) ? Le dilemme ouvre sur la volonté ou la conscience de vivre avec les autres, de redéfinir la coopération, de vivre le groupe solidairement, de considérer aussi l'autre non comme un ennemi (rappelons ici la culture du secret pour les lieux de pêche) mais comme un associé volontaire dans la pérennisation de son métier. L'intention première de quitter la prédation pour la culture et donc l'aléatoire pour exercer le contrôle sur la nature (CUISENIER 1987) rentre encore un peu plus, dans les représentations des pêcheurs, dans une manipulation bureaucratique.

En mai 2010, encore sur pied, le GRAL annonçait qu'il avait accumulé des débits de l'ordre de 246 000 euros, entre autres raisons car les hectares de concession n'avaient pas été payés par le GRAL au *Magistrato alle Acque* et les frais de gestion avaient dépassé leur seuil. Lors d'une assemblée extraordinaire, trois liquidateurs du GRAL furent nommés. Il s'agissait de deux professionnels indépendants, Gianluca Vidal, de Mestre, nommé président de l'organe de liquidation (avec obligation de présenter le plan de liquidation dans les deux mois), et Augusto Sartore, de Chioggia. Était aussi nommé Angelo Brugnerotto, dirigeant du secteur Chasse et pêche de la Province. Les comptes, pour plus de transparence, devinrent consultables sur internet car l'opacité du fonctionnement précédent était sujet à critique. En 2011, pour « dégonfler » la structure, le GRAL a déménagé dans une surface plus petite. Publiés sur l'internet dans le cadre du

ha delle difficoltà lo aiutiamo, però non può essere che vi indebitate per diventare allevatori, e poi non vi mettono nelle condizione perche vuole il controllo della semina. »

programme de transparence des institutions, les documents scannés par le GRAL permettent de connaître leurs comptes, leurs bilans, leurs appels d'offre, etc.²²⁴

VII.3. Quand l'État s'en mêle, la palourde reste au poulailler

Que signifie mettre en place des concessions dans un espace public (du point de vue théorique) et privé (du point de vue pratique) lorsque la palourde et le pêcheur résistent à la territorialisation administrative ? L'espace est déjà découpé matériellement et visuellement par des marais de pêche, par les filets fixes aux figures géométriques enroulées sur elles-mêmes, et par les structures de mytiliculture. La vénériculture se confronte à plusieurs problématiques, dont l'une est la perception de la propriété du territoire. Travailler en lagune c'est se mouvoir dans l'espace public. Contrairement aux agriculteurs, le pêcheur et le vénériculteur ne sont pas propriétaires de leur terrain. Les « concessions » dont nous venons de parler consistent en des parcelles du domaine public attribuées en location aux coopératives de pêche qui les redistribuent à leurs associés. Être locataire d'une concession c'est être contraint à un certain nombre de mesures administratives pour s'en approprier l'espace de façon symbolique et matérielle pour sa production ; cette appropriation ne pourra en aucun cas se transformer en propriété. La jurisprudence vernaculaire amène à une confusion public/privé qui a été alimentée jusque récemment pour les marais de pêche. En substance, « j'ai le droit de pêcher dans ma lagune, où j'ai toujours vécu, ainsi que mes parents et aïeux qui exerçaient tous le même métier ». La vénériculture comme « révolution halieutique » redéfinit la composition précédemment « libre » de l'accès aux ressources, c'est-à-dire dont les pêcheurs s'étaient arrogés la jouissance, l'usufruit « naturel » :

« La lagune appartient clairement au pêcheur, parce qu'au début elle était au pêcheur. [...] Parce que le monde de la pêche devrait être au pêcheur, et je dirais

²²⁴http://amministrazionetrasparente.gral.venezia.it/sites/default/files/amministrazione_trasparente/CONTRATTO%20DI%20LOCAZIONE%20PROVINCIALGRAL.pdf (consultation le 28/07/2014)

même qu'elle *appartient* au pêcheur [*c'est lui qui souligne*]. C'est-à-dire les pêcheurs sont de toute évidence utiles, et seuls les pêcheurs peuvent faire ce qu'ils font, car seuls les pêcheurs apportent l'équilibre. »²²⁵

Ce président d'une coopérative se raccroche lui aussi à une histoire mythifiée, dont la datation est imprécise, celle du pêcheur propriétaire de fait de la lagune. La concession, pratiquement, matériellement, concrétise la conception d'une liberté trop contrainte dans un espace de bien commun établi historiquement comme espace de « *conservation et suprématie dans les circuits maritimes* » :

« Le concept de "proprietà de' comun" du droit lagunaire vénitien ne coïncide pas avec celui des « res communes omnium » qui selon une opinion ancienne était des biens offerts par la nature elle-même à la jouissance de tous et sur lequel l'État exerçait un pouvoir de surveillance et de souveraineté en vertu du rapport au domaine. La logique, de fait, semble différente car la Dominante ne possède pas pour que la collectivité puisse jouir directement, mais pour poursuivre un but premier de conservation et suprématie dans les circuits maritimes » (AVANZI 1992 : 409).

Nous avons dit dans le chapitre I.1. que la lagune de Venise est considérée comme une œuvre de gouvernement par les historiens (BEVILACQUA 2000) : il est donc logique qu'une « palourde d'État » y grandisse. Se trouvant sur un domaine public, la palourde est un mollusque public, et non une poule que l'on pourrait maltraiter tout à loisir. La palourde est exploitable à des fins privées grâce aux concessions payantes, et, en tant qu'animal public, doit être traitée avec le respect que l'on doit à l'État, comme l'explique un dirigeant d'une administration provinciale :

« Les poules sont à moi, donc je peux aussi les maltraiter, je peux aussi ne rien produire, ce sont mes poules, chez moi. Par contre ici ce n'est pas possible, [*les éleveurs*] exploitent légitimement un bien public, une ressource publique en vertu d'une concession. Donc la concession est double : le *Magistrato alle Acque* donne la concession pour utiliser l'eau et les fonds, donc l'espace aquatique et le fond,

²²⁵ Chioggia 2010, 3 : « La laguna è chiaramente del pescatore, perché prima era del pescatore. [...]Perché il mondo della pesca dovrebbe essere del pescatore, anzi è del pescatore. [...]Cioè servono per forza i pescatori, e soli i pescatori possono fare, perché soli i pescatori danno equilibri. » Rappelons l'employé du *Consorzio Venezia Nuova*, pour qui c'était les grands travaux qui apportaient l'équilibre que la lagune ne possédait pas naturellement.

nous [la Province] nous donnons la concession pour élever, donc à utiliser, à exploiter au mieux une ressource publique constituée par la palourde, et donc tout va bien, ils doivent s'en tenir à ces deux concessions [...], il y a un droit d'usage. Après quoi, il y a besoin de faire respecter les règles... Mais le fait que la chasse, la pêche en lagune soient des choses publiques qu'une autorité publique donne en exploitation, ça existe depuis le temps de la République sérénissime [...]. La poule naît en élevage, donc elle est ma propriété, c'est mon animal domestique, ce sont mes poussins qui naissent, puis si moi je le veux, je les vends à quelqu'un d'autre. Par contre les palourdes croissent dans un environnement naturel et public, et donc les palourdes tout comme les animaux que l'on chasse, les canards, ne sont pas privés en Italie mais publics, ils deviennent privés à partir du moment où quelqu'un les récolte ou les abat, mais avant d'être récoltés, ils sont publics. »²²⁶

Dans cette lagune institutionnalisée, la palourde elle-même est donc une œuvre artificielle puisqu'elle a été implantée, et étatique, puisqu'elle est un animal public. Pour élever le mollusque et le faire sien, le vénériculteur devra s'approprier temporairement territoire et semence. La délimitation de l'espace par des pieux est le premier signe tangible de la « propriété ». Ce repère visuel dans l'espace, signe d'appropriation, a été poétiquement décrit par A. Zanzotto, pour qui les rangées de pieux, ces « *sentinelles* » dessinent « *tout un tissu de rationalité fine [qui] croise l'incontrôlable fluidité du « chaotique » thème de la vague* » (ZANZOTTO 2013 : 114). Moins poétique est la gestion de cette « *rationalité* », faite de contraintes mal acceptées, et source de controverses. En effet, selon le GRAL, les pieux en bois doivent être plantés par les pêcheurs eux-mêmes. Le discours n'est pas le même du côté des pêcheurs : ce devrait être le GRAL qui devrait prendre en charge la pose des pieux, en tant qu'institution gestionnaire des concessions. Selon la réglementation, les pêcheurs doivent y afficher, sous un film plastique ou dans

²²⁶ Mestre 2010, 7 : « Le galline sono mie, e quindi io posso anche trattarle male, posso anche non produrre, son galline mie, a casa mia. Invece qua no, stanno sfruttando legittimamente un bene pubblico, una risorsa pubblica in virtù di una concessione, quindi la concessione è duplice, il Magistrato alle Acque da la concessione a usare l'acqua e il fondo, cioè lo spazio acque e il fondo, noi diamo la concessione ad allevare, quindi ad usare, a sfruttare al meglio una risorsa pubblica che è costituita dalle vongole, e quindi va bene, si devono muovere in virtù di queste due concessione [...] quindi c'è un diritto di uso. Dopodiché, le regole bisogna farle rispettare, e quindi... ma il fatto che la caccia e la pesca in laguna siano cose pubbliche che una autorità pubblica li da in sfruttamento, è dal tempo della Repubblica serenissima. [...] la gallina nasce in allevamento, quindi è mia proprietà, è il mio animale domestico, mi nascono i pulcini, poi se voglio io li vendo a qualcun altro. Invece le vongole crescono in un ambiente naturale e pubblico, e quindi le vongole come, anche gli animali soggetti a caccia - le anatre- in Italia, non sono private ma pubbliche, diventano private nel momento in cui uno le raccoglie o le abbatte, ma prima di essere raccolte, sono pubbliche.

une pochette, le contrat de concession délivré par le GRAL. Le nombre de pieux à installer en délimitation est porté sur le contrat. Le pieu est fixé en général tous les cents mètres, mais le plus souvent les vénériculteurs en augmentent le nombre et ont tendance à en encercler la concession, en les espaçant seulement d'une vingtaine de mètres pour laisser passer les bateaux. Pour un administrateur (Mestre 2010, 7), la profusion de pieux signifierait de manière irrévocable aux visiteurs les limites de l'aire, cet « *élément fragile* » serait alors le signe montrant l'interdit de toute accessibilité à *l'autre*. Le nombre de pieux ici planté dépasse la rationalité de délimitation d'une zone de concession. Nous ne sommes plus dans la crainte de « créer une palude » mais dans celle d'attirer l'attention des prédateurs lagunaires sur cet espace devenu « propre » où l'on aime accroire que les palourdes sont notre propriété, même si juridiquement, tant qu'elles sont sous l'eau, elles sont la propriété du domaine maritime.

Nous retrouvons ici la logique des *commons* : les politiques et les conservateurs veulent garder, conserver, maîtriser la palourde, alors qu'elle était une « chose sans maître », pour laquelle, nous l'avons dit, les usages liés étaient nombreux et flexibles. Or, voilà que la palourde doit rester sage ; elle n'est malheureusement pas une poule, nous dit l'administrateur de la Province, et c'est là son véritable problème d'être pour les autres. Lorsque la palourde était sans maître, que la propriété n'existait que par une sorte de droit du sol tacite dans une relation bilatérale discrète entre pêcheurs (sur les zones secrètes de pêche par exemple, qui devenaient inutilisables, tout au moins temporairement, et tant que la zone était occupée par l'assimilé propriétaire), on pouvait la voler chez les uns et les autres en toute impunité. Le droit naturaliste instaure ici une catégorie forte : le poulailler qui se profile à l'horizon, en l'occurrence les concessions, instaure la palourde en objet à capitaliser, à exploiter, à soigner, alors que les pêcheurs contestent ce besoin pour eux-mêmes et pour la palourde. Avec le système des concessions, la propriété est instaurée sur le domaine public et trace des frontières, en-deça desquelles le vol peut-être pénalisé et compensé.

La multiplicité de concessions et de découpages inappropriés de la réalité complexe devient inutile pour y loger une palourde qui ne veut pas être prise pour une poule, et à destination de pêcheurs qui ne veulent pas être agriculteurs.

VII.4. Quand la semence ne respecte pas les frontières établies

Par une action directe sur la palourde, l'État veut contrôler ses modes de production et de reproduction. Hélas, la palourde, malgré tous les savoirs naturalistes mis en œuvre pour la faire rentrer dans le poulailler, ne respecte pas les frontières établies par la Province. La vénériculture devrait réduire la part d'aléatoire, mais elle doit en amont dompter la fluidité d'une ressource. En quoi le comportement de la semence de mollusque devient-il un obstacle à la gestion du territoire ? Comment un produit naturel et sauvage se transforme-t-il en objet de querelle qui peut faire échouer toute tentative de culture maîtrisée de la nature ? Afin de mener à bien le processus de domestication de la palourde philippine, comme l'entend le faire les institutions, deux problèmes en corrélation sont à surmonter, problèmes que j'ai introduit précédemment de façon brève. Le premier problème est le déplacement libre de la palourde au stade larvaire, par ailleurs vu comme intentionnalité ; le second problème est le résultat de ce déplacement.

La palourde, mollusque bivalve fouisseur, vit dans un habitat stable. Elle s'enfouit dans le sable ou la vase en un point déterminé, d'où elle remontera et descendra dans sa colonne de sable selon la température de l'eau qui varie avec la saison, l'ensoleillement et la profondeur de lagune ; elle pourra également rester presque immobile, mêlée à ses congénères en cas d'occupation en surnombre du sol. Avant de se fixer, juste après la ponte, elle effectue un voyage d'environ seize jours qui peut très difficilement être contraint :

« Quand elle jette la *bova*, la marque de la palourde se répand dans l'eau ; ensuite, là où il y a un courant d'eau, elles se déposent et là elles grandissent, si elles trouvent le terrain adéquat, le terrain bon, elles se reproduisent ». ²²⁷

Le comportement de la palourde vient donc en contradiction avec la délimitation des zones et réveille la question de la propriété du territoire. Il est nécessaire de trouver une méthode pour replacer la semence dans les zones en concession, les bancs naturels de palourdes ne coïncidant pas toujours avec les zones accordées par le *Magistrato alle acque*. Pour des questions de procédure bureaucratique et de problèmes

²²⁷ Pellestrina 2011, 15 : « Quando butta la *bova* il segno della vongola si sparge nell'acqua, dopo poi dove c'è un giro d'acqua si depositano e là crescono, se trovano il terreno giusto, loro si riproducono. »

épidémiologiques, on ne peut pas toujours faire correspondre les zones classifiées avec les zones d'ancrage des palourdes à la fin de leur pérégrinations.

Le résultat du voyage de la palourde pose justement le second problème : elle « naît sur les zones les plus désespérées, dans les boues de Fusina, où la toxicité est désormais reconnue au niveau mondial »²²⁸. Elle doit en être extraite suffisamment tôt avant qu'elle n'ait absorbé les divers polluants qui corrompraient sa chair, d'un point de vue bactériologique et symbolique (comme nous l'avons vu dans le chapitre IV).

Dans les classifications populaires locales (données ici en italien, à part le dialectal *bova*), les palourdes passent par différents stades au cours desquels elles portent des noms et une place spécifique :

bova (latte, uova) / seme / novellame (pezzi di vongole) / vongoline / vongole

Bova : le premier stade du cycle biologique est l'émission du sperme et des ovules, le « lait » (*emissione del latte*) ou « nuage ». Les pêcheurs appellent ce passage « faire » ou « jeter la *bova* », c'est-à-dire le sperme et les œufs (« fa la *bova* », « butta la *bova* »). Le terme *bova* n'apparaît pas dans le dictionnaire de dialecte Boerio mais il correspond étymologiquement, d'après des interlocuteurs de Pellestrina, à la contraction des termes *bava*, *bave*, et *uova*, œuf. Il décrirait donc tout à la fois l'essence (l'œuf) et la consistance (la bave). Le second stade biologique est celui de la larve trocophore, pour lequel je n'ai pas récolté de données. J'ai recueilli par contre une représentation sur le stade suivant, lorsque la palourde est larve véligère et qu'elle se déplace de façon pélagique grâce aux cils de son velum. Elle est décrite « comme un œil avec des cils ».

Seme, novellame : le terme *seme*, *semina*, est le même que celui utilisé en agriculture. Il correspondrait au stade du pediveliger. La métamorphose, donc le moment où elle « met la coquille », oblige la larve devenue palourde à une vie benthique sédentaire. Le deuxième terme pour la semence ressemble par contre à la terminologie employée pour les poissons puisqu'il s'agit du *novellame*, les alevins. Le *novellame* qualifie tous les poissons nés récemment, dont on peut se servir comme proie pour

²²⁸ Chioggia 2010, 2 : « nasce su zone proprio le più disperate, nei fanghi di Fusina, dove la tossicità è ormai riconosciuta al livello mondiale, loro crescono in abbondanza. »

pêcher les plus gros ou pour l'élevage dans les marais de pêche. L'expression « morceaux de palourdes », *pezzi di vongole*, est aussi utilisée : elle décrit l'aspect et le fait qu'elles ne soient encore que des « parties » d'un coquillage. Ces très petites coquilles ressemblent à des fragments, presque des brisures de coquillages.

Vongoline/vongole : passé le stade de la semence, juste après ou parfois au stade de son insémination, elle devient une palourde à part entière, d'abord « petite » puis sans attribut de taille.

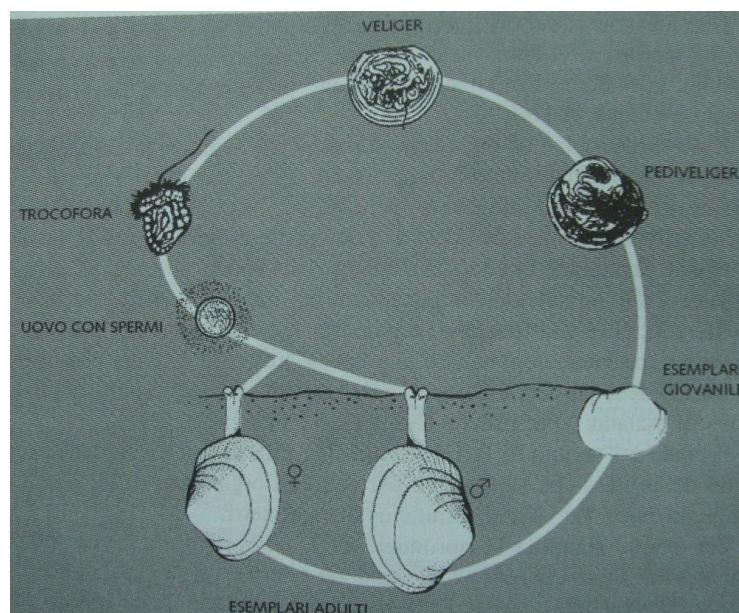


Figure 37. Cycle biologique des Vénéroïdes (extrait de BOATTO PELLIZZATO 2005)

Les « chocs thermiques, les changements de température, créent un stress, elles sentent leur vie menacée, émettent la semence et se reproduisent » ²²⁹ explique un vénériculteur. La palourde mâle et la palourde femelle, lorsqu'elles sont sexuellement

²²⁹ Chioggia 2009, 18 : « gli choc termici, gli sbalzi di temperatura li creano uno stress alle vongole, le vongole sentono minacciata la propria vita, e emettono il seme e si riproducono, il seme, non è che viene fuori una vongolina con il coso, è una cellula che è fatta piccolissima, non si vede a occhio, proprio sembra come mezzo occhio, e queste ciglia si muovono, e lei ha un nuoto diciamo, non un moto lineare, non un moto comandato, muovendo queste ciglia, praticamente nuota ovunque, non ha direzione, e viaggia nella superficie d'acqua, nei primi venti/trentacinque centimetri di acqua, solo proprio nella superficie. È in preso dal vento, dalle maree, dove c'è il corso d'acqua abbastanza forte, lei viene portata dalla marea e dal vento, se c'è vento e se c'è marea, questo per seidici giorni, il diciottesimo giorno fa la metamorfosi; da questa cosa diventa una piccola vongola, mette il guscio, dunque precipita sul fondo, dove si trova il diciottesimo giorno là si precipita. »

matures, sont sensibles aux variations de température, à deux moments de l'année principalement, au début de l'été et aux premiers froids. La semence de la palourde a une similarité avec la physicalité humaine, puisqu'elle ressemble à un œil pourvu de cils, balancé par les courants, mais n'a aucune volonté propre ni conscience. Le vénériculteur continue la description de la naissance de la métamorphose de la larve en palourde :

« Ce n'est pas une petite palourde qui naît tout-de-suite avec le truc [*la coquille*]. C'est une cellule très très petite, qui ne se voit pas à l'œil nu, elle ressemble à un demi-œil, et les cils bougent, et elle a une nage non linéaire, un mouvement incontrôlé, en bougeant ces cils de fait elle nage partout, elle n'a pas de direction, elle voyage à la superficie de l'eau, dans les premiers vingt/trente cinq centimètres, seulement à la superficie ; elle est aux prises avec le vent, les marées, où se trouve le courant assez fort, elle est portée par la marée et le vent, s'il y a du vent et de la marée, et ceci pendant seize jours, le dix-septième jour elle fait la métamorphose, cette chose devient une petite palourde, elle met la carapace, alors elle tombe sur le fond, au lieu où elle se trouve le dix-septième jour, elle tombe là. »

Le voyage de l'indomptable semence dans les courants la porte à tomber plusieurs centaines de mètres hors de la concession où ses géniteurs vivent. Ainsi, un vénériculteur qui a ses concessions près de Chioggia a calculé, en étudiant les courants de façon empirique, où allaient probablement « finir » ses palourdes en devenir, qui ne sont donc plus les siennes : après ce voyage, elles arrivent dans le *Canale Lombardo*, où la récolte n'est pas autorisée. Parfois aussi, lorsqu'elles sont au stade unicellulaire, elles sont freinées par les structures de mytiliculture ; là encore il ne peut aller les récupérer, à moins que cette implantation ne soit sienne et qu'il puisse prendre le temps d'ouvrir les tresses de moules pour récupérer un à un les morceaux de palourde.

Nous avons vu dans les représentations dépréciatives émises sur le comportement de la palourde philippine qu'elle était réputée rester en grappes et sur les terrains les plus pollués. De fait, l'implantation des plus étendus bancs de palourdes adultes et les courants des embouchures sont deux facteurs qui renouvellent constamment l'acheminement de la semence vers les vases proches des zones industrielles de Porto Marghera, où elles croissent et se reproduisent à leur tour. Elles ont tendance à rester naturellement dans le même périmètre de lagune. 80 % des juvéniles se trouvent dans la lagune centrale, une sorte de *nursery* naturelle, car la

semence s'y dépose et s'y ancre (PROVINCIA 2009). Un Garde des finances explique ce phénomène par l'adaptation au terrain : elles se fortifient « à l'abri de la zone pétrochimique » grâce aux riches sédiments et à l'eau plus chaude, et peuvent ensuite être implantées n'importe où ; à l'inverse, les nouvelles palourdes nées dans les laboratoires meurent si elles sont implantées sur ces mêmes endroits :

« La semence se trouve dans ces terrains à l'abri de la zone pétrochimique, le problème a été de comprendre pendant toutes ces années quel type de sédiment il y a, c'est-à-dire qu'est-ce qu'il y a dans le sable, car quand a été construite Porto Marghera, toutes ces zones qui sont là, les *barene*, les *secche*, elles n'y étaient pas en réalité, ici ce n'est que de la boue qui a été importée, et on ne sait pas en réalité ce que c'est, et puis après-guerre, il n'y avait pas de dépurateurs, disons que l'important était de produire, et dans un second temps ils se seraient préoccupés des problèmes d'environnement. »²³⁰

Avant 2005, l'exploitation de la semence était libre par défaut. Étant donné que les pêcheurs prélevaient dans tout l'espace lagunaire, ils n'avaient pas un besoin impérieux de gérer ce problème de semence :

« il n'y avait pas de règles, et nous allions prendre la semence dans cette zone [*dans la lagune centrale*], nous allions la prendre là d'une manière que nous pourrions appeler « non autorisée », il y en a qui l'appelle « abusive » mais selon moi c'est un mot un peu fort, c'est-à-dire selon moi cette récolte n'était pas réglementée. »²³¹

Dans le système contrôlé depuis 2005 par le GRAL, il est interdit de pêcher hors de sa concession et de récolter librement la semence pour l'y replacer, puisque c'est l'organisme qui assure la « gestion de la semence ». À ce propos, une étude, demandée par le GRAL et la Province, a été réalisée par l'*Istituto superiore di sanità*. Il s'agissait de savoir s'il était possible de pêcher de la semence dans des zones polluées donc dans des

²³⁰ Venise 2009, 13 : « il seme si trova in queste aree che sono a ridosso del petrolchimico, e in tutta quest'area, il problema è stato negli anni di capire che tipo di sedimento c'è, cioè cosa c'è nella sabbia, perché quando è stata costruita Marghera, tutte queste aree che ci sono qua, tutte queste, le barene, le secche, non c'erano, in realtà, qua è tutto fango che è stato importato, e non si sa in realtà che cosa c'è, poi dopo, dopo la guerra, non è che c'erano i depuratori, diciamo che l'importante era produrre, poi dopo ci si sarebbe preoccupati dell'ambiente. »

²³¹ Chioggia 2009, 18 : « siamo costretti a comprare la semina, perché fino a qualche anno fa, non c'erano regole e andavamo a prendere la semina in questa zona qua, [*laguna centrale, dove adesso ci sono degli allevamenti*] andavamo a prenderla qua in maniera chiamiamola "non autorizzata", c'è chi la chiama "abusiva" però secondo me è una parola un po' grossa, cioè secondo me, non era regolamentata questa raccolta. »

conditions hygiéniques qui ne sont pas parfaites. L'étude a démontré qu'à l'intérieur du processus de pêche, si la semence restait dix à douze mois dans une zone non polluée, elle se dépurait naturellement, et la palourde devenait comestible. C'est ainsi qu'en donnant en concession temporaire les zones près de Porto Marghera et en y autorisant la pêche régulièrement, il s'est créé, selon les pêcheurs, un paradigme de la politisation de la gestion des palourdes par les administrateurs. Des coopératives avaient par exemple réclamé pendant des années la zone des petites digues (les *dighette*), arguant, données à l'appui, qu'elle n'était pas polluée et qu'elle résoudrait le problème de la carence de semence sur le reste de la lagune (prélèvement pour redistributions). Pourtant, la zone des *dighette* fut formellement interdite et criminalisée pendant des années ; puis finalement elle fut autorisée, enlevant toute crédibilité quant aux pratiques de collecte des données et d'autorisations du GRAL. Les administrateurs s'assurent ainsi le contrôle des pêcheurs en épurant la palourde par la politique et exerce un système d'épuration des connaissances.

Comme la palourde ne croît pas naturellement dans la concession qui lui a été assignée, trois filères permettent d'acquérir la palourde : le prélèvement dans des zones en-dehors de la lagune, légalement ou illégalement ; l'achat à des laboratoires (italiens ou étrangers) ou à des pêcheurs ; ou la participation aux « campagnes de semence ». Celles-ci sont organisées par le GRAL à l'automne et au printemps. Cette organisation requiert un processus long et complexe dans un rapport au temps différent de ce qu'exigent pêcheurs et palourdes en pleine croissance. En effet, une fois que les biologistes de la Province ont localisé un banc naturel de palourdes, le GRAL demande des analyses et organise la campagne de récolte pour tous les inscrits à la vénériculture. Une lettre annonçant la campagne est envoyée en copie à huit autorités administratives, dont les services vétérinaires, la police provinciale et les Gardes des finances. Les listes des vénériculteurs autorisés à récolter la semence sont publiées sur le site du GRAL et envoyées aux coopératives par fax. Les vénériculteurs qui ont obtenu l'autorisation pour cette campagne doivent équiper leur bateau du matériel adéquat, c'est-à-dire en général une herse vibrante qui « gratte la croûte » (Venise 2009, 2), équipée d'une grille au maillage plus fin que le maillage habituel. Ils doivent ensuite se rendre collectivement au jour et à l'heure indiqués sur le banc naturel, où après prélèvement, chaque panier sera soupesé et facturé par des contrôleurs du GRAL, qui surveillent la conduite correcte de la procédure écrite, dont la « *logistique [est] à disposition des Forces de l'Ordre* » (GRAL

2008 : 29). Mais le délai entre les localisations des bancs naturels de *novellame*, détectés par les monitorages réguliers des biologistes de la Province, et le lancement de la campagne est un temps bureaucratique, « artificiel », qui ne convient pas à la croissance « naturelle » de la palourde, ni au temps productif des pêcheurs. Ce délai bénéficie par contre aux pratiques illégales, puisque bien souvent, les bancs naturels sont déjà ratissés quand arrivent les vénériculteurs inscrits à la récolte (Chioggia 2009, 19).

Ces sorties programmées périodiquement se transforment, selon un président d'une coopérative de pêche, en confrontation des savoirs dont les pêcheurs ressortent perdants :

« La campagne pour la récolte de la semence, elle était ratée parce que la semence, comme tout le monde le sait, surtout dans les périodes de plus grande croissance, devient vite palourde moyenne ou adulte ; donc il y a une contrainte pour prélever la semence inférieure à 23/24 millimètres... alors que se passe-t-il ? Nous localisons les bancs de semence, puis que se passe-t-il ? Nous avons besoin d'attendre l'autorisation de la Capitainerie du port, nous devons attendre l'autorisation du *Magistrato alle acque*, nous devons attendre l'autorisation de l'ULSS, et là-dessus la semence grandit, et ensuite nous ne pouvons plus la pêcher. Pourquoi ? Parce qu'elle augmente de taille, elle prend des millimètres, de millimètre en millimètre, et elle ne peut plus se pêcher ». ²³²

Ce système paraît aberrant aux yeux des pêcheurs comme à celui d'un syndicaliste qui les défend. Pour lui, la biologie est un discours gestionnaire, et même pire, une science inculte :

« [*la biologie est*] une science qui ne sait pas. Le pêcheur l'avait dit qu'il n'y avait pas d'alevins. Mais comme cela correspondait à une logique de la structure qui gouverne le secteur, le GRAL, alors ils les envoient pêcher tout-de-même : « S'il y a un peu d'alevins, faisons-les pêcher ». Le pêcheur : « Il n'y en a pas, il n'y en a pas, il n'y en a pas ». Il y a de quoi se mettre en colère non ? » ²³³

²³² Pellestrina 2010, 1: «La campagna per la raccolta di semina, c'è andata, diciamo, molto male perché la semina come ben si sa, specialmente nei periodi di maggior incremento fa presto a diventare vongola media e adulta ; per cui c'è un vincolo : che noi per prelevare il seme inferiore ai 23, 24 millimetri... allora cosa che succede ? Noi individuiamo i banchi di seme, poi cosa che succede ? Bisogna aspettare il nulla osta della Capitaineria di porto, bisogna aspettare il nulla osta del Magistrato alle Acque, bisogna aspettare il nulla osta dell'ULSS, e così dicendo, il seme cresce, poi noi non possiamo più pescarlo. Perché ? Perché aumenta di volume, aumenta di millimetri, di millimetro in millimetro, e non si può più pescare. »

²³³ Chioggia : « Una scienza che non sa. Il pescatore l'aveva detto che non c'è ne novellame. Invece siccome questo rispondeva un po' a una logica della struttura che governa il settore, il Gral, no ? Mandiamo : "Ma se c'è un po' di novellame, facciamo pescar". Il pescatore : "Non c'è ne, non c'è ne, non c'è ne". Esce la rabbia no ? »

À travers le discours de ce syndicaliste de Chioggia, on peut voir la tension entre savoirs contextualisés et décontextualisés, entre système provincial -à travers la structure du GRAL- et les pêcheurs. Les directives de la Province sont alors vécues au même titre que celles qu'infligent l'UE : la politique est désincarnée et pourtant assène et asseoit son pouvoir au détriment du local.

Jusqu'au début des années 2010, la semence ne manquait pas. Entre l'automne 2004 et le printemps 2006, 900 tonnes de semence ont été reversées dans les concessions par environ 80 coopératives. Au printemps 2006, les palourdes furent particulièrement prolifiques, puisque « ont été récoltées 340 tonnes de juvéniles assignés à 64 coopératives » (GRAL 2011 : 28). Selon des vénériculteurs, dans ces zones de lagune centrale ont été récoltés cette année-là jusqu'à 5 milliards de petits morceaux de palourdes (*pezzi*) de 10 grammes chacun, ce qui aurait pu donner une production de 50 000 tonnes de palourdes, selon les calculs arithmétiques que les vénériculteurs ont l'habitude de faire pour se projeter dans la récolte et les profits futurs (Chioggia 2009, 18). Le contrôle est tel sur les concessions que l'administration connaît le nombre de palourdes qui ont étéensemencées sur chaque terrain, en faisant des projections à partir des achats de semence, pendant ou hors de la campagne. Tous les achats doivent être consignés.

Puis la semence se fit plus rare : d'après un administrateur (Mestre 2009, 15), pour que chaque pêcheur détenteur d'une concession puisse avoir la quantité de semence adéquate il faudrait une quantité de semence que la lagune de Venise ne peut plus en l'état actuel d'essoufflement écologique fournir. La destruction des fonds lagunaires est en cause dans cette nette diminution de production de semence : ils ressemblent de plus en plus à une terre agricole toujours labourée par les abusifs qui utilisaient la technique du manège ou les dragues. Ces techniques ont « cassé le lit » (*il letto*).

La destruction des fonds n'est pas la seule en cause. Les pêcheurs accusent aussi d'une part toutes ces règles lourdes qui empêchent l'exploitation du potentiel naturel, et d'autre part la négation de leurs savoirs naturalistes. Cette négation peut être nuisible à l'« équilibre psychologique » (Pellestrina 2009, 6) de la communauté de pêcheurs, comme le montre cet article paru dans *Il Gazzettino*, le 21 novembre 2006, à la suite du

suicide d'un pêcheur de palourdes de Pellestrina. Le GRAL et sa récolte de semence sont désignés comme responsables :

«Le président de la coopérative [...] est aussi affligé et ne mâche pas ses mots pour dire que "le Gral est un organisme qui n'a pas une attitude constructive, et qui ne fait rien sinon gagner de l'argent sur notre travail". "Nous récoltons la semence avec nos propres moyens –raconte-t-il-. Nous la semons et nous payons au GRAL 9 € par panier. Leurs documents portent comme en-tête "organisation et contrôle de la pêche". Faisons le calcul : il y a 20 bateaux qui y vont par jour, 30 paniers par bateau, et 40 jours de récolte. Combien se mettent-ils dans les poches sans rien faire ? Nous par contre, nous sommes à bout ».

Dans toutes les conversations entamées avec mes interlocuteurs sur le problème de la semence, le social, à nouveau, s'intriquait avec biologique. La récolte programmée de la semence est vue comme une « mascarade », un « semblant de pêche » qui n'est là que pour contingenter les pêcheurs mais porte préjudice à la production :

« L'espace est suffisant pour produire 50 000 tonnes, la semence pour le faire il y en avait, les gens pour travailler sont là, le marché est là, où est le problème ? L'horrible gestion. Parce que [la palourde] a été pêchée avec des instruments non idoines, elle a été jetée sur des aires non idoines, elle a été traitée avec des instruments non idoines, le résultat a été que, au lieu de faire 50 000 tonnes, nous en avons fait 4 000. »²³⁴

Le système des concessions et de la récolte de la semence est considéré même par des biologistes comme « tout un système construit pour assainir une situation, non pour résoudre un problème, parce que les aires en élevage dans la lagune de Venise sont telles que toutes les écloséries du monde ne sont pas en mesure de produire suffisamment pour ensemercer les zones de la lagune de Venise »²³⁵. Pour calmer les protestations des pêcheurs, plus d'aires avaient été données à cultiver, les 320 hectares de 1998 devenant 3 500 en 2005, posant désormais un problème politique pour la semence. La carence de la semence « institutionnelle » et les risques d'amendes et

²³⁴ Chioggia 2009, 18 : « lo spazio per fare 50 mila tonnellate, c'è, il seme per farlo c'era, la gente per lavorare c'è, il mercato c'è, dove è il problema ? La cattiva gestione. Perché è stato pescato con degli attrezzi non idonei, è stato buttato su delle aree non idonee, è stato trattato con attrezzi non idonei, il risultato è stato che, invece di fare 50 mila tonnellate, abbiamo fatto 4 mila. »

²³⁵ Venise 2009, 2 : «in realtà è tutto un sistema costruito... per sanare una situazione, non per risolvere un problema, perché le aree in allevamento nella laguna di Venezia sono tali che tutti i scuditoi del mondo insieme non sono in grado di produrre se era necessario per seminare le aree della laguna di Venezia. »

séquestres si l'on s'en procure abusivement dans la lagune de Venise conduit certains vénériculteurs à en acheter dans le sud de la lagune, dans les laboratoires anglais ou américains, ou à établir un trafic illégal (l'un des moyens de protester contre cette science au service de l'administration étant d'essayer de contourner la réglementation en vigueur) pour pouvoir continuer à pêcher sur des concessions de plus en plus stériles, avec des palourdes affaiblies, voire disparues.

L'ironie du sort pour le vénériculteur soucieux de pérenniser ses concessions est qu'il doit effectuer un trajet d'au moins deux heures, de Chioggia jusqu'au Delta, en bateau ou en camionnette, auxquelles il faut rajouter les coûts de l'essence et du prix de la semence, alors que les juvéniles nées de « ses » palourdes sont à quelques mètres de « son champ ».

Autre source de mécontentement et de cynisme par rapport à l'utilisation de l'argent public, une éclosérie de poissons et de palourdes existe bien sur l'île de Pellestrina. Le centre d'expérimentations sur les élevages d'espèces aquatiques *Veneto Agricoltura* est logé dans un bâtiment de briques rouges, érigé dans les années 70, au milieu d'un terrain aménagé de bassins piscicoles, le long de la route communale, dans une zone de friche entre différents quartiers habités et la lagune. Il n'a pas de rapport avec le GRAL car c'est un organisme public régional (*Azienda regionale per i settori agricolo forestale e agro-alimentare*). De ses grandes cuves et de ses bassins, il sort hélas peu de produit. C'est une entreprise publique « qui n'a jamais été pensée comme lieu de production mais comme lieu d'expérimentation », confrontant ici aussi la temporalité administratif/productif. De plus, le laboratoire produit et vend une semence trop petite qui « demande aux éleveurs un effort psychologique, un investissement supplémentaire en terme de temps » raconte un des biologistes de *Veneto Agricoltura*.²³⁶

« L'effort psychologique » que les pêcheurs devraient fournir consisterait à patienter sans recourir à la précipitation du prédateur, à accepter que les palourdes restent un temps long dans la concession, avec les risques de mortalité, de vols, et la pression des crédits, taxes et dépenses familiales. Par conséquent, la taille de la semence a une importance primordiale : plus la semence arrive à une taille suffisante, et plus le cycle de production sera bref, donc rentable à plus courte échéance, et se rapprochera

²³⁶ Pellestrina 2010, 16 : «Noi produciamo un seme piccolo quindi richiede agli allevatori uno sforzo psicologico, un investimento in termine di tempo maggiore insomma. »

ainsi de l'habituel prélèvement des ressources. La stratégie à adopter comprend donc le choix de la mesure la plus appropriée pour la semence sachant qu'une palourde de moins de 20 millimètres de long, bien que « juvénile », est encore considérée comme de la « semence » sur le commerce. Obtenir de la semence de cette taille a deux avantages majeurs : elle permet d'amoinrir les tentations des prédateurs aquatiques et d'avoir trois mois plus tard une palourde à taille adulte donc commercialisable. Cette semence est cependant d'un prix d'achat élevé. Pour une dépense plus raisonnable, on peut alors se rabattre sur une semence d'une dimension de 10 millimètres. À cette taille, elle a déjà toutes les caractéristiques d'une palourde, elle est « formée », c'est-à-dire qu'elle a la carapace. Les pêcheurs devenus vénériculteurs ont appris rapidement (par l'expérience et les échanges avec les vénériculteurs du Delta et les biologistes dans certaines coopératives) à calculer le gain final par rapport au poids et à la taille de la palourde. Ainsi une palourde de un centimètre pèse de 0,6 à 0,7 gramme. Etant donné que chaque caisse peut contenir 50 000 petites palourdes, théoriquement lorsqu'elles auront atteint le poids de 10 grammes chacune (15 grammes si elles mesurent 3,5 cm) l'estimation sera de 500 kilos de palourdes. Ce calcul simple doit être tempéré par le taux variable de mortalité des palourdes. Dans les années les plus stables, de 60 à 70 % des palourdes arrivent à taille adulte (c'est-à-dire de 2,5 à 3 centimètres au minimum). Poursuivons le processus de culture ou d'élevage de la palourde tel qu'il est indiqué par les biologistes. Dans les coopératives avec fonctionnement collectif, les *vongoline* sont inséminées dans une zone *nursery*, où les palourdes restent quelques mois, en pré-engraissement (*pre-ingrasso*), avant de rejoindre les hectares que les pêcheurs de la coopérative ont en concession. La zone *nursery* est un espace au fond sableux délimité en une forme à peu près circulaire par une corde tendue entre des pieux. Presque chaque jour, des pêcheurs viennent voir l'état de la zone *nursery*, constater la mortalité, la croissance, les dégâts des prédateurs, humains et non-humains. Il est très difficile d'y exercer une surveillance car la zone est loin de la concession et du *casòn* où s'exerce la vigilance nocturne et diurne. Il existe d'autres systèmes pour mettre à l'abri, momentanément, les petites palourdes de leurs prédateurs, par exemple des caisses flottantes, appelées par leur terme anglais *flopsy*. Ces moyens sont permis sur les concessions, après avoir obtenu une autorisation supplémentaire²³⁷. Un projet nommé VELA fut initié dans les années

²³⁷ Comme nous avons précédemment des pratiques de domestication informelle, il existe aussi des expériences individuelles et informelles pour l'élaboration de zones *nursery*. Un pêcheur avait fait

2010 par les villes de Chioggia et de Venise. Des vasques en ciment abandonnées devaient servir de *nursery*. La requalification de ces artefacts était alors, puisqu'il s'agissait d'un projet institutionnel et non individuel, jugée comme positive et instaurant des pratiques d'élevage « durable » intégré dans un milieu qu'il s'agissait de réutiliser au mieux. Je n'ai pas su si le projet avait été validé.

Dans les concessions, la semence peut être jetée du bateau par un geste large du bras, par poignée ou avec une pelle, geste s'apparentant à celui d'un agriculteur. Les palourdes sont traitées comme des graines semées dans un champ, leur animalité est gommée. Sur ces bancs artificiels, l'épaisseur des couches de palourdes sera déterminée par la manière de répandre la semence et par la surface disponible pour chaque phase. Le vénériculteur ensemeur sur son vivier, *vivaio*, terme qui en italien est identique pour qualifier les cultures maraîchères et horticoles. La concession est divisée de diverses manières selon l'expérience des pêcheurs, comme « des champs à cultiver » : ainsi certains divisent la zone en carrés. Chaque portion sera réservée à l'ensemencement, à la phase intermédiaire de la croissance et au stade mature, de manière à pouvoir exécuter une rotation de culture en deux ou trois ans environ, le temps que la palourde devienne mature et commercialisable. D'autres utiliseront toute la surface de la concession pendant une saison, d'autres (mais cela concerne alors les pratiques illégales), laisseront la concession en friche pour pêcher ailleurs et reverser le produit de la pêche sur celle-ci, garantissant ensuite, par l'intermédiaire des attestations de récolte fournies par le GRAL, de l'avoir récolté à cet endroit.

Les techniques employées pour ensemeur son terrain sont souvent apprises par observation des associés à la coopérative ou par les directives données par le président de la coopérative de pêche. Plus rarement, malgré les quelques manuels destinés à la vénériculture, l'apprentissage des manières d'ensemencer provient d'une lecture de la littérature scientifique ou de vulgarisation. Un président d'une coopérative de pêche me montra les divers ouvrages -offerts par l'administration- rangés sur les étagères de son bureau, en me disant qu'un pêcheur n'allait pas « lire ça », par manque

l'expérience de créer sa propre zone *nursery* sauvage près des digues. Il allait y déposer la semence en pratiquant la plongée en apnée. Il n'a pas eu le temps de bénéficier des fruits de son expérimentation car il fut dénoncé de façon anonyme. Les Carabiniers vinrent déloger « ses » palourdes qui furent détruites (Pellestrina 2009, 11).

de temps et de volonté.

Dans un des manuels d'élevage élaboré à l'intention des pêcheurs, les illustrations colorées mettant en scène la palourde philippine tendent à infantiliser le pêcheur et à donner au biologiste un rôle maternant. En effet, pour illustrer chaque phase de croissance de la palourde et jusqu'à la séparation d'avec le vénériculteur par la vente finale, on voit successivement la palourde se reposer, manger, faire du sport, s'amuser à la plage et enfin partir en voyage (*figures 38, p. 451-452*).

Chaque illustration rythme les thèmes du manuel, en suivant les différentes phases de croissance et les différents besoins et comportements de la palourde, que l'humain doit comprendre pour optimiser son élevage. La figuration met en scène une palourde qui adopte des attitudes humaines : « *l'habitat préféré de *Tapes philippinarum** » semble être le salon, et le moelleux d'un fauteuil club éclairé par une lampe ; la palourde à table se léchant les babines illustre le chapitre 2 sur le phytoplancton et notamment le paragraphe sur la « *production de phytoplancton dans un environnement contrôlé* » ; la palourde se musclant illustre le paragraphe sur la reproduction, et notamment sur la « *sélection des reproducteurs* », l'image insinuant la sélection naturelle par la force ; la palourde s'apprêtant à jouer sur le sable avec sa pelle et son seau illustre le paragraphe « *Où ensemer* » ; la dernière illustration concerne le choix de l'aire de production. Notons que toutes ces illustrations comme celle de « Virgule la palourde », représentent une palourde heureuse voire extatique, une palourde parfaitement hybride animal/homme. Par ailleurs, dans cette série d'illustrations, aucune palourde n'est entourée d'eau. Elle est sur la « terre-ferme », celle des humains, de la permanence, tandis que la lagune serait dans cette perspective le domaine de l'impermanence. Pour les biologistes, les palourdes ne sont qu'en transition dans la lagune : elles circulent du laboratoire, de la zone de pêche à la concession et chez les grossistes, poursuivant leur cycle vital dans la lignée construite par l'humain. Elles sont une forme de vie, de croissance, de reproduction, malléable et gouvernable, qui peuvent se réduire dans une iconographie.

Ces illustrations qui accompagnent un manuel d'apprentissage par l'exposition de savoirs naturalistes, semblent d'un animisme enfantin qui devient humiliant pour le futur éleveur, pour qui l'animisme justement est tout autre. Pour les pêcheurs, la palourde « habite » le territoire, elle s'ancre dans le substrat vaseux, elle s'y nourrit.

VII.5. De prédateur à éleveur : la métamorphose sociale aux faits de l'ADN

Revenons à la problématique de « l'être éleveur ». Certes, ensemercer est la première d'une suite d'opérations dont l'entière maîtrise consacrerait le pêcheur en éleveur et la palourde sauvage en palourde domestique. La tentative de transformation menée parallèlement par les pouvoirs publics achoppe sur un autre problème difficilement surmontable : l'ADN du pêcheur, qui ne comprendrait pas la paire de chromosome « de l'élevage ». Soulignons aussi que l'ADN du pêcheur ne semble pas en lagune de Venise transmissible aux femmes, alors que les femmes ont réussi, de haute lutte cependant, à gagner le droit de pêcher dans le Delta du Pô, où elles sont à égalité en nombre avec les hommes. L'inadéquation entre l'ADN (le terme *forma mentis* est également utilisé) et les qualités requises pour l'élevage de la palourde est revendiquée à la fois par les pêcheurs et par les administrateurs. Cela contrarie les projets de contrôle de la filière, comme le dit un des rares vénériculteurs qui soit diplômé en biologie :

« Il y a cette limite que le pêcheur, ce qui est absurde en soi, est la personne la moins appropriée pour faire l'éleveur, parce qu'il est habitué... c'est-à-dire, il sème maintenant pour récolter dans deux ans ? C'est une chose qui est complètement en-dehors de sa *forma mentis* ! »²³⁸

Les mentions de *forma mentis* ou de l'ADN sont utilisés indifféremment dans les discours. La mention de l'ADN semble être la version la plus modernisée de l'expression « par le sang ». On la retrouve fréquemment dans les journaux locaux ou nationaux à propos de divers sujets. Le discours sur le défaut de transmission « par le sang », par l'hérédité, me surprenait chez des personnes si promptes à rappeler les figures du passé et si proches géographiquement des marais de pêche. Pourtant reconnu comme expert de la lagune, il n'aurait pas les capacités mentales pour en jouir pleinement dans tout l'éventail des possibilités matérielles et culturelles. De nombreux pêcheurs actuels

²³⁸ Chioggia, juin 2010 : « C'è questo limite che il pescatore è la persona, per assurdo, meno indicata per fare l'allevatore, perché è abituato... cioè, semina adesso per raccogliere fra due anni ? è una cosa che va completamente fuori dalla sua *forma mentis*. »

connaissaient les techniques et manières de faire l'élevage, étant descendants de valliculteurs, ou ayant pratiqué la mytiliculture, ou encore l'élevage sauvage.

Nous avons, dans le premier chapitre, dressé un tableau de l'histoire des élevages de ressources halieutiques en lagune. En quoi élever une palourde est-il si différent de l'élevage d'une huître ou d'une moule ? Pourquoi les pêcheurs peuvent-ils faire fructifier des ressources délicates, difficiles, établir un éventail de techniques et de savoir-faire, mais rester démunis face aux palourdes ? Et, si l'on utilise la métaphore de l'ADN, à quel moment et pour quelles raisons la chaîne de transmission des chromosomes s'est-elle brisée ? Il faut préciser que l'ADN est utilisé comme prétexte de deux manières antagonistes : pour certains habitants du littoral, à l'exemple d'Elio, d'Emanuele ou de Luigi, qui pratiquaient déjà la mytiliculture ou qui avaient travaillé dans les marais de pêche, le passage de la pêche à la vénériculture n'avait rien de périlleux, seul la nature de la ressource changeait. À entendre les différents interlocuteurs, une prédisposition d'ordre intellectuel ou génétique est indispensable. Pratiquer l'élevage serait une question d'âge, de dynamisme, de sensibilité : « je l'avais en moi » dira Elio pour qui apprivoiser le hasard, qui n'est que pauvreté, passe par le contrôle et l'esprit d'entreprise qui représentent un accès à la richesse. Premier vénériculteur, précédemment mytiliculteur, il affichait son ADN comme parfaitement conformé pour les élevages. Pour lui aussi, la transmission de l'ADN garantissait l'immuabilité des caractères. Son ADN n'avait pas changé, il se sentait, se vivait, entrepreneur, novateur, aventureux.

Par contre, certains ne possèderaient tout simplement pas les capacités physiques, cognitives (et, dans un second temps, financières) pour se lancer dans de nouvelles pratiques :

« Parce que s'il ne veut pas, parce qu'il n'a pas les capacités, parce qu'il n'a pas le pouvoir économique, parce qu'il ne l'a jamais fait, parce que ça ne fait pas partie de son ADN si quelqu'un naît pêcheur. Tu ne peux pas aller chez un pêcheur de 60 ans et lui dire : « Ok, tu as fini ta carrière, à partir de demain tu es éleveur, tu vas à la banque, tu prends de l'argent, tu gères la facturation, le GRAL, pas le GRAL, la Province, l'ULSS, c'est-à-dire que ça devient compliqué. »²³⁹

²³⁹ Chioggia 2010, 3 : « perché sé uno non vuole, perché non ha la capacità, perché non ha la forza economica, perché non l'ha mai fatto, perché non fa parte del suo DNA se uno nasce pescatore. Non puoi andare da un pescatore di 60 anni e dire : "Ok, tu hai finito la carriera, da domani sei allevatore, vai in banca, prendi soldi, gestisci, la fatturazione, GRAL, non GRAL, la Provincia, l'ASSL, cioè diventa complicato.»

Cet interlocuteur, président d'une coopérative de pêche très entreprenante, qui dirige avec son frère la culture de plusieurs hectares de viviers, affirme que l'on « naît pêcheur », et que l'on porte ensuite cette configuration de naissance, fruit d'un héritage culturel et sanguin difficilement modifiable, comme l'on peut naître mytiliculteur et entrepreneur. En théorie, comme il nous le définit, et dans l'optique envisagée également par les Plans de pêche, élever relèverait d'une succession simple d'actions sur la matière : « L'élevage c'est : une personne qui prend un morceau de terre, achète les palourdes, les met dedans, qu'il les pêche ou qu'il les acquiert ne change rien, il attend un moment et puis il va les pêcher. »²⁴⁰ Mais ce qu'indiquera aussi plus tard ce président de coopérative est le versant administratif et bureaucratique de l'élevage : il ne fait pas allusion à la semence, au contrôle des naissains, aux aléas des températures ou de la qualité de l'eau, mais « d'aller à la banque » et d'avoir des relations avec les organismes qui l'éloignent de son travail habituel.

Pour les pêcheurs qui ne pratiquaient pas cette organisation du travail, il s'agit désormais de concevoir différemment son rapport à la ressource, au métier, et à son environnement même. Comment se fait alors l'acquisition de nouvelles formes de pensées et de nouvelles compétences pratiques à mettre en œuvre dans la culture des palourdes ? Qui peut se « métamorphoser » et comment ?

Cependant, concrètement, se mettre à « élever » est une opération qui ne peut s'exécuter aisément que sur la quadrichromie des Plans de pêche. Pour reprendre Alkrich, l'élevage en tant que processus technique est à considérer dans « *l'univers socio-économico-physico-etc, dans lequel l'objet est appelé à évoluer et, à l'autre bout, comment chaque mouvement de l'univers, déployé par le développement du projet, redéfinit le contour des objets techniques* ». (ALKRICH 1989 : 33). Les limites de cette imposition sont vite atteintes : il ne suffit pas de partager la lagune, de la délimiter avec des pieux, avec des zones cartographiées, « d'inventer et de louer des concessions » pour qu'il y ait « transformation », « métamorphose » : « c'est-à-dire que les politiques ont dit qu'ils les auraient transformés en éleveurs, avec la baguette magique, parce que transformer un pêcheur en éleveur, c'est une métamorphose ». ²⁴¹

²⁴⁰ Chioggia 2010, 3 : « l'allevamento è uno che prende un appezzamento di terra, acquista le vongole, le mette dentro, o le pesca, o le acquista, non cambia nulla, attende un periodo e poi le va a pescare. »

²⁴¹ Chioggia 2010, 10 : « cioè i politici hanno detto che gli avrebbero trasformati tutti in allevatori, con la bacchetta magica, perché trasformare un pescatore in allevatore, è una metamorfosi. »

La magie ici n'a pas opéré sur les contours trop mouvants de la relation entre tous les actants lagunaires. Le « soutien » promis par les administrations et relayé par les coopératives de pêche choisies comme médiatrices, n'a pas englobé le processus technique dans son ensemble. Il semblerait qu'au contraire, le processus dans lequel interfère l'influence de la politique, ce « conditionnement par la politique » (Chioggia 2010, 10) empêche un véritable déploiement des connaissances spécifiques, anciennes ou à acquérir.

Deux exemples concrets peuvent permettre de comprendre cette résistance à un statut considéré hybride, intermédiaire : les phénomènes naturels (marée, vent, température de l'eau, salinité), connus par les pêcheurs, se doublent dans l'élevage de phénomènes culturels contraignants (utilisation de certains artefacts, horaires, quota). Le prédateur se soumet volontiers aux lois de la nature, mais l'éleveur est obligé de dompter les phénomènes naturels à son avantage dans le cadre strict qui lui est donné. Il ne sortirait pas, par exemple, les jours de grande pluie ; par contre, s'il est vénériculteur et qu'il n'a que des jours et horaires contraints, il bravera le mauvais temps. D'autre part, le vénériculteur aura « préparé le terrain » avant d'ensemencer, afin de bénéficier d'un espace vierge, dégagé d'éléments naturels perturbants les palourdes. Il aura donc arraché les algues. Sur ce point, nous l'avons vu, naît une controverse avec la Province : en effet, la posidonie est protégée, mais pour que le pêcheur puisse profiter des concessions allouées en tant qu'éleveur il doit avoir le terrain « propre ».²⁴²

Être éleveur, c'est donc avoir cette double contrainte : la contrainte administrative d'une part (rentrer dans un certain cadre, rendre des comptes), et la contrainte naturelle (soumettre la nature à la réussite de son entreprise). Mais c'est également surveiller le fruit de son travail. Les palourdes grandissent dans une zone définie, identifiée, propre aux pêcheurs. Cette localisation facile, ces chaînes opératoires menées sur la zone, ces allées et venues rendent le vol de ces palourdes convoitées propice. Le pêcheur, à tour de rôle avec les associés de sa coopérative, doit veiller, scruter les ondes du radar sur son écran, afin de protéger les palourdes, donc sa récolte future, des prélèvements abusifs. Les prédateurs qui rôdent de jour comme de nuit en lagune sont des inscrits à d'autres coopératives, des contrebandiers, ou encore des

²⁴² Dans le *Gazzettino* du 1er juillet 1997, des pêcheurs s'interrogent : « Tant que nous ne pourrions nettoyer nos concessions des algues comment pourrions-nous semer ? ». Ils se plaignent que s'ils arrachent les algues sur leurs concessions, les environnementalistes les dénoncent, et la prison leur ouvre ses portes.

familles venues prendre le soleil le week-end aux limites de la concession signalée par des pieux, et enjambant ces limites en faux innocents, pour récolter à la main quelques spécimens pour un repas festif et gratuit.

Tout comme la palourde offre une résistance à la domestication, le pêcheur ne veut pas devenir pêcheur/éleveur ou qu'on le confonde avec un agriculteur. Pour quelle raison des pêcheurs refusent-ils ce statut d'agriculteur, et pourquoi le déprécient-ils ? Derrière ce refus, n'y-a-t-il pas plutôt une résistance politique ? N'est-ce pas plutôt que la palourde est un animal trop politisé ? Que cet animal n'est pas vu par les pêcheurs comme naturel mais comme un produit politique ? La transformation demandée ne répondrait en effet qu'à une stratégie administrative pour amadouer, contrôler l'appétit insatiable des prédateurs lagunaires, comme le raconte le vénériculteur et biologiste :

« Ils leur ont dit "écoutez, devenez tous éleveurs, alors ces larges morceaux de lagune, qui sont ceux où vous allez maintenant pêcher, nous vous les donnons en concession par groupements, par lots, et vous, là, vous ferez les éleveurs". À l'époque on aurait dit qu'à ce moment-là, une fois qu'ils leur auraient donné les hectares, ils seraient devenus éleveurs. Petit détail : on a besoin de savoir faire un élevage, on a besoin d'acheter la semence, on a besoin d'investir, besoin d'utiliser des outils, mais ce sont des détails dans les plans de production [*les Plans de pêche*], ces choses n'ont pas été vraiment prises en considération, et ça te donne une idée du genre de plan de production qui a été établi. »²⁴³

Pour redéfinir son identité dans ce monde incertain aux règles modifiées, il est nécessaire de qualifier son métier. Nous avons vu que des pêcheurs refusent ce terme d'élevage, car il est trop proche de l'agriculture, forme de rapport à l'environnement qui ne correspondrait pas à leur habitus. À leurs yeux, les habitants de Goro offrent un exemple d'une transformation logique : les polésans cultivaient leur champ, ils ont simplement transposé les mêmes pratiques en rade, transmuant la terre en vase, et les

²⁴³ Chioggia 2010, 10 : « Gli hanno detto "sentite, diventate tutti allevatori, allora, questi grandi pezzi di laguna, che sono quelli dove voi adesso andate a fare la pesca, ve le diamo in concessione a gruppi, per lotti, e voi là farete gli allevatori", allora sembrava che a quel punto, una volta che gli hanno dato gli ettari, son diventati allevatori. Piccolo dettaglio : bisogna saperlo fare l'allevamento, bisogna comprare la semina, bisogna investire, bisogna usare attrezzi, ma son dettagli, nei piani di produzione, queste cose non son state prese molto in considerazione, e questo ti dà l'idea di quali piani di produzione sono stati fatti. »

légumes en mollusques, car ils possédaient le cadre mental, l'ADN, pour réaliser ces opérations idéelles et matérielles. Le Vénitien du sud ne peut pas faire ce saut symbolique de la pêche à l'élevage, de la récolte libre d'une ressource à sa gestion raisonnée. Rappelons ici que les biologistes avancent la lointaine origine génoise des habitants de Chioggia pour qualifier leur attitude hors-la-loi mais aussi leur rigidité et leur défiance face aux institutions. Il leur serait impossible de se plier à des recommandations des administrations, car elles viennent en contradiction avec leur personnalité, avec leur ADN.

Ce refus dans les discours et certains actes de « devenir éleveur », ce rappel constant de l'ADN comme raison fondamentale, seraient motivés, selon l'hypothèse à laquelle je suis parvenue, par le rejet de la contrainte politique. En effet, la revendication chez plusieurs vénériculteurs de leurs affinités avec la forme d'exploitation de la nature qu'est l'agriculture, qui serait toute à leur avantage, pourrait nous conforter dans cette idée du rejet comme contestation du cadre imposé. De fait, certains vénériculteurs et anciens pêcheurs se sentent déjà cultivateurs par le régime fiscal. De plus, les coopératives sont aussi appelées *società agricole*. Un vénériculteur rencontré se sent agriculteur mais souhaiterait en requalifier l'acception : « C'est le même discours que faire le paysan, c'est pareil, il y a tellement d'analogies, tellement d'affinités avec l'élevage, avec les paysans qui ont des productions de potagers, c'est identique ». ²⁴⁴ Il est à noter que ces deux pêcheurs, descendants de *valliculteurs*, étranglés par les contraintes administratives, se sont reconvertis deux ans après cet entretien dans l'accueil touristique sur le *casòn* qui leur servait de plateforme de tri des palourdes et de cabane de surveillance.

Nous avons écrit à propos de l'ensemencement de la palourde, qu'elle pouvait perdre sa qualité d'animal vivant. Elle aurait pu tout aussi bien être élevée dans un potager, ou dans un champ, en suivant les similitudes que le vénériculteur met en parallèle. S'il pense son travail comparable à celui d'un paysan, selon lui, la notion d'élevage ne peut cependant s'appliquer aux palourdes, qui sont une ressource particulière, non assimilable aux autres ressources utilisées en aquaculture. Les palourdes en effet sont des animaux auto-suffisants. Le terme que le vénériculteur de Chioggia, en accord avec son ami et associé présent lors de l'entretien (2009, 18) trouve

²⁴⁴ « È lo stesso discorso che fare il contadino, è uguale, ci sono tantissime analogie, tantissime affinità con l'allevato, con i contadini che fanno produzione di ortaggi, identico ».

le plus juste serait celui de culture (*coltivazione*). La raison en est que les palourdes présentent un avantage indéniablement fructueux, celui de pouvoir être laissées dans l'eau pendant plus de temps que permis pour d'autres mollusques, ou pour des poissons élevés ou encore pour des fruits et légumes qui doivent être obligatoirement cueillis à maturité. Les palourdes ne consomment ni nourriture ni énergie payantes ; elles peuvent rester « engraisser dans l'eau ». Leurs gains en poids et en dimension permettraient même une vente à un prix plus élevé. Les risques de les laisser baigner dans la concession sont les inconvénients incontrôlables de la mortalité (à cause d'une épidémie, de la pollution ou d'un prédateur), ou bien un vol :

« Dans n'importe quel autre élevage halieutique, prenons par exemple les daurades ou les bars, si je garde plus longtemps le produit dans mon élevage, je dois donner à manger, ou bien je prends plus de risques, ou plus de dépenses d'énergie, de dépenses de personnel. Mais [pour les palourdes] au contraire on peut les laisser là, elles se débrouillent toutes seules, parce que ça s'appelle élevage mais cela n'en est pas... les moules aussi, les élevages de moules, quand elles sont mures, on doit les prendre et les vendre. Nous, nous n'avons pas ce problème de les prendre et de les vendre, elles restent là sur le terrain, et plus le temps passe et plus elles engraisent, et plus augmente le poids, par conséquent nous ne sommes pas obligés... je ne sais pas, prenons un exemple, les pommes : quand les pommes sont mûres sur l'arbre, on est obligé de les cueillir sinon elles pourrissent, elles tombent. Et là donc, ici, on parle d'élevage mais c'est une erreur parce que nous ne donnons rien à manger, ici tout se régule tout seul, c'est-à-dire que les mêmes palourdes qui sont dans la nature mangent et se comportent de la même manière que les palourdes qui sont en élevage, parce que c'est un type d'activité absolument écologique parce qu'il n'y a pas d'intervention, tu ne dépenses pas d'argent en électricité pour des oxygénateurs, pour... tu ne donnes pas les aliments pour animaux, tu ne fais aucune intervention sur la température, tu ne fais aucune intervention sur l'oxygène... elles se régulent exactement avec le cycle naturel des marées, de l'alimentation qu'elles trouvent naturellement, par conséquent c'est avantageux sur les coûts, et aussi du point de vue... c'est-à-dire, c'est une des cultures les plus écologiques, parce que si tu penses en comparaison à l'élevage des truites : courant électrique, aliments, l'eau que tu dois jeter, souillée par les aliments, les vasques qui doivent être en ciment, etc, c'est une toute autre chose. »²⁴⁵

²⁴⁵ Chioggia 2009, 18 : « In qualsiasi altro allevamento ittico, prendiamo per esempio le orate, o i branzini, se io tengo più tempo là il prodotto, devo dare da mangiare, o rischio, ho costi di energia, costi di personale, ma no, possiamo lasciarle là fanno tutto da solo, perché si chiama allevamento ma non è... anche le cozze, gli allevamenti di cozze, quando sono mature, bisogna prenderle e venderle. Noi non abbiamo il problema di prenderle e venderle, rimangono là sul terreno, e più il tempo passa e più ingrassano e più le aumenta il peso, perciò non siamo obbligati, non so... prendo un esempio le mele,

La palourde n'a pas besoin de l'intervention de l'humain pour naître, vivre et mourir. Elle est indépendante, ne nécessite la présence ni d'un pêcheur ni d'un biologiste pour agir à sa guise. La palourde est dotée d'une intentionnalité remarquable et bienveillante à l'égard de ses prédateurs, mais non à l'égard des administrateurs. Cette indépendance des processus physiologiques de la palourde sert de prétexte aux vénériculteurs pour rappeler leur parfaite symbiose et compréhension du fonctionnement de l'environnement, et rajouter que, si ce n'était la présence des administrations, ils conduiraient au mieux la domestication de cette nature. La palourde même naissait et vivait très bien avant leur intervention puisqu'« ici tout se régule tout seul » : sauvages ou domestiques, les palourdes « mangent et se comportent de la même manière ». La politique aurait détruit cet équilibre jusque chez les non-humains. Le rejet de la faute sur l'autre et l'idéalisation de ces actions est un raisonnement courant. De fait la palourde tapie dans la lagune aura déclenché de nombreuses crises de réappropriation d'un passé mythifié et de déculpabilisation face à ses propres actions présentes, comme le résume une administratrice de la Commune :

« Quand ils ne pêchent plus alors tous commencent à dire « en lagune on ne pêche plus rien », mais en réalité il faut y penser avant. Quand on fait l'université, moi j'ai fait Sciences de l'environnement, ils nous enseignent que les ressources naturelles sont un stock qui doit être géré dans le temps, avec une courbe après la reproduction, il faut intervenir dans les bons moments, si tu le surexploites, plus rien ne pousse, ils t'expliquent ça à l'université, même si en réalité nos grands-pères le savaient tout-de-suite. [...] ce qui se passe maintenant vient en contradiction avec le développement durable, je fais tout immédiatement, quitte ensuite à aller pleurer à la Commune en accusant l'autre type : « Hé ! Ils viennent nous voler les palourdes, donnez-nous des aides parce que nous ne pêchons plus ». S'il n'y avait pas les familles... Selon moi c'est le fruit de l'ignorance, de l'ignorance et bien-sûr d'une attitude un peu égoïste de celui qui pense au jour même, et à combien tu arrives à gagner. Si tu penses aux pêcheurs d'autrefois, aux chasseurs d'autrefois, aux agriculteurs d'autrefois, en réalité ils étaient plus en contact avec l'environnement, et ils avaient plus la conscience, même sans

quando sono pronte le mele sull'albero, bisogna prenderle altrimenti marciscono, cadono. E quindi qua si parla di allevamento ma è sbagliato perché non diamo niente da mangiare, qua si regola tutto da solo, cioè le stesse vongole che sono in natura mangiano e si comportano nello stesso modo delle vongole che sono in allevamento, perché è un tipo di attività assolutamente ecologico e perché non c'è intervento, non spendi soldi in energia elettrica per ossigenatori, per... non dai il mangime, non fai nessun intervento sulla temperatura, non dai nessun tipo di intervento sull'ossigeno... si regolano esattamente col il ciclo naturale delle maree, dell'alimentazione che trovano naturalmente, perciò c'è un vantaggio sui costi e anche dal punto di vista... cioè è una delle coltivazioni ittiche più ecologiche perché se pensi per contro all'allevamento di trote : corrente elettrica, mangime, l'acqua sporca del mangime che butti via, le vasche che devono essere in cemento, ecc, tutto un altro... »

avoir étudié, qu'en réalité certaines choses étaient gérées d'une autre manière, après évidemment les moyens, les ressources étaient différentes, et maintenant les moyens mécaniques, la technologie ont favorisé cette hyper-exploitation. »²⁴⁶

La richesse de connaissances passées aurait donc été dévoyée par la modernité des techniques. « *[Celui qui détient]* l'expérience de connaître le poisson dépasse peut-être celui qui l'étudie [...]. Nous allions tout pêcher en lagune, tout, nous savions tout pêcher, de la palourde à tout type de poisson »²⁴⁷ dit l'ancien pêcheur devenu poissonnier en se référant à ses parents et grands-parents, mais également à sa jeunesse lorsque la palourde des philippines n'était pas encore en lagune. La monoculture de la palourde chez les jeunes générations ne permet plus désormais de se raccrocher à l'expérience pratique. Les pêcheurs opposent souvent savoirs universitaires et savoirs vernaculaires en une querelle stérile pour l'instant, car aucune de ces deux catégories de savoirs n'a pu contrer les récentes mortalités de palourdes. Ces différences de croyance et d'adhésion aux savoirs spécifiques de l'autre groupe mis en cause freinent l'action commune au détriment de la récolte future.

Pour l'établissement des Plans de pêche, la Province a eu recours à des biologistes. Le mécontentement est général chez les pêcheurs devant les plans en quadrichromie conçus dans des bureaux de la terre-ferme. Dans la pratique, ils ont généré des conflits de délégitimation des savoirs entre les pêcheurs et ces scientifiques. Ces différents niveaux d'expertise et d'expériences, dont les mises en pratique sont détournées par les intérêts politiques et économiques, sont l'objet d'évaluation symbolique de la part de chaque groupe professionnel. Un biologiste padouan salarié

²⁴⁶ Venise 2010, 4 : « Quando non pescano più allora tutti cominciano a dire "in laguna non si pesca più" però in realtà ci si deve pensare prima. Quando si fa l'Università, io ho fatto scienze ambientali e ci insegnano che le risorse naturali sono uno stock che va gestito nel tempo, con una curva dopo di riproduzione, bisogna intervenire in momenti giusti, se tu lo sovrasfrutti, questo non cresce, però ti lo spiegano un po' all'università anche se in realtà nostri nonni lo sapevano subito. [...] proprio questo è il contrasto con lo sviluppo sostenibile : faccio tutto subito, salvo poi andare a piangere in Comune dando la colpa al tizio "Eh, ci vengono a prendere le vongole, dateci dei contributi perché non peschiamo più, se non fossero le famiglie.... E questo secondo me è frutto dell'ignoranza, dell'ignoranza e ovviamente dell'atteggiamento un po' egoista di chi pensa solo al giorno, alla giornata, e a quanto riesci a guadagnare. Se tu pensi ai pescatori di una volta, i cacciatori di una volta, e gli agricoltori di una volta, in realtà avevano più contatto con l'ambiente e avevano più la consapevolezza anche senza aver studiato che in realtà certe cose andavano gestite in un altro modo, ovviamente i mezzi, le risorse erano diverse, per cui adesso anche i mezzi meccanici e la tecnologia purtroppo hanno favorito questo ipersfruttamento. »

²⁴⁷ Pellestrina 2011, 21 : « *[Quello che ha]* L'esperienza di conoscere il pesce, forse supera quello che studia [...]. Andavamo a tutto in laguna, ma a tutto, sapevamo pescare tutto, dalla vongola a tutti i tipi di pesce, tutti i tipi ».

d'une coopérative de pêche, avec qui j'ai réalisé plusieurs entretiens et des observations de son travail dans le bureau et non sur les élevages, était condescendant et sévère envers les pêcheurs, comme un Moderne regardant le Pré-Moderne. En substance, l'annonce de la « révolution halieutique » faite par la Province montre le bouleversement effectué mais également le chemin à accomplir par les administrations pour que le pêcheur sorte du primitivisme originel dans lequel il se complait, et entre dans la civilisation.

Le regard des pêcheurs sur les biologistes n'est pas plus amène : leurs savoirs scientifiques légitimés par les Universités et les institutions sont délégitimés par ceux qui ont une expérience de terrain. Les pêcheurs voient les conseils éclairés des biologistes soit comme des ordres entachés et dirigés politiquement par les instances administratives, soit comme des savoirs inconsistants car il y manque irrémédiablement l'expérience pratique. Qui plus est, les biologistes perdent de leur crédibilité lorsqu'ils sont mandatés, associés ou salariés par les administrations.

Plus la lagune échappe aux pêcheurs, plus les projets sont élaborés hors de leur champ d'action, sans concertations avec eux, et plus ces pêcheurs réactualisent dans leurs discours l'observation d'A. Geistdoerfer : « *La première méthode scientifique d'étude des espèces marines, c'est la pêche* » (1987).

L'expertise, l'expérience du pêcheur sont pour lui essentielles dans cette complexité partagée, comme nous le dit Andrea et un comparse, en un dialogue dans lequel les deux renforcent simultanément leur fierté de se considérer experts. Le domaine du sensible (la vue, l'écoute, le toucher) et l'accumulation des savoirs que l'on observe et « ressent sur la peau » dépasse le savoir des scientifiques, qui, lui, détiendrait « un » savoir particulier, mais non le pouvoir de le mettre en pratique :

« - L'expérience dans ce territoire, l'expérience est tout, c'est-à-dire sur les zones, sur les battues, sur les zones de pêche. C'est normal, n'importe quel bon pêcheur, s'il ne connaît pas les zones de battues, il ne pêche rien. Mais ensuite il y a l'expérience maturée par le père et transférée de père en fils.

- Il y a aussi l'expérience du voir, en accord avec le travail que tu fais, le type de terrain qui peut te donner l'activité, le type de terrain qui peut te donner le futur, dans le sens que, l'expérience... même les biologistes parlent d'une certaine manière, mais ensuite l'expérience est faite sur le terrain, ne serait-ce qu'en écoutant les vieux et les personnes qui vivent sur le terrain, parce

qu'effectivement on ne peut pas planter de l'herbe sur le ciment, il y a le type de terrain : s'il est sablonneux ça ne va pas, la vase ça ne va pas, il faut un type de terrain adapté pour faire un certain type de choses, donc l'expérience vient en écoutant ceux qui ont l'expérience, celui qui y travaille, celui qui y vit.

- Le biologiste dit cette chose. Le pêcheur fait cette chose [*l'interlocuteur insiste sur les verbes d'action "dire" et "faire"*], et malheureusement entre le « dire » et le « faire », souvent il y a la mer au milieu, c'est-à-dire il y a une différence entre ce que peut dire un biologiste et ce que peut dire un pêcheur, et ces changements que le premier pense pouvoir voir, le second les a ressentis dix fois sur la peau. Entre guillemets, le pêcheur est un « biologiste » par nature, n'est-ce pas ? »²⁴⁸

Les pêcheurs valorisent également l'empirisme et l'expérience interactive dans le milieu comme accès à la connaissance, et non le rationalisme, le naturalisme que veulent leur imposer les biologistes et les institutions. Les pêcheurs à travers l'expérience parviennent à voir l'invisible, qui prend forme par la matérialité. La dichotomie entre empiristes et rationalistes, entre animistes et naturalistes n'est pas si tranchée : certains biologistes ont du crédit auprès des pêcheurs. Ceux, par exemple qui cultivent eux-mêmes, qui ne passent pas par l'artifice bureaucratique pour imposer leurs savoirs comme connaissances normatives en ne laissant aucune parole à cette empirisme. L'expérimentation de l'introduction de la palourde ayant échappée à la maîtrise de la science porte en elle-même les limites de la rationalité. La croyance en la logique scientifique a déjà été mise à mal par le débordement initial à cette rationalisation, par l'abondance inattendue. Quelques pêcheurs se moquent des expériences successives des biologistes, se gargarisent de leurs échecs. Ils citent le biologiste qui avait jeté la semence au milieu des algues, ou celui qui voulait utiliser une technique qu'il pensait

²⁴⁸ Pellestrina 2011 « - L'esperienza in questo territorio, l'esperienza è tutto, cioè sulle zone, sulle battute, sulle zone di pesca. È normale, cioè è normale, quasiassi buon pescatore, se non sa le zone di battute non pesca niente. Ma dopo, l'esperienza maturata dal padre è trasferita da padre in figlio.

-Ma c'è anche l'esperienza del vedere, conforme al lavoro che fai il tipo di terreno che ti può dare l'attività, il tipo di terreno che ti può dare il futuro, nel senso, l'esperienza, anche i biologi parlano un certo tipo, ma dopo l'esperienza viene fatta sul campo, anche se ascoltando i vecchi, e le persone che vivono sul campo, perché effettivamente non si può piante dell'erba sul cemento, c'è il tipo di terreno : s'è sabbioso non va bene, velma non va bene, ci vuole un tipo di terreno adeguato per fare un tipo di cose, quindi l'esperienza viene sentendo quello che ha l'esperienza, quello che ci lavora sopra, quello che vive sopra.

- Il biologo dice quella cosa. Il pescatore fa quella cosa [*l'interlocutore insiste sui verbi d'azione "dire" e "fare"*], e purtroppo tra il "dire" e il "fare", spesso volentieri c'è in mezzo il mare, cioè c'è una differenza tra quello che può dire un biologo e quello che può dire un pescatore, e quei cambiamenti che crede che possa vedere, li sono passati 10 volte sulla pelle. Tra virgolette il pescatore è un "biologo" di natura, cioè, o no ? »

novatrice alors qu'elle avait déjà été essayé clandestinement quelques années auparavant, et laissée de côté pour son inefficacité. Un des biologistes qui opère de façon théorique dans le secteur est souvent moqué car il risquerait, « s'il se mettait à cultiver un lopin de terre, de faire mourir toutes les palourdes. » (Chioggia 2010, 10)

L'expérimentation au départ venait de la méthode hypothético-déductive : l'insémination des palourdes des Philippines fonctionnait dans d'autres sites dans des pays voisins, les biologistes ont voulu valider ce fait observé, après avoir établi des calculs et des hypothèses pour la lagune, puis ont mené l'expérience. Mais c'était sans compter sans une conjugaison de facteurs sous-évalués : à la fois la capacité d'accueil de la lagune, et la physiologie tenace de la palourde. Ce contraste sur la logique des savoirs entre savoir local et savoir savant extérieur serait déjà présent au Moyen-Âge dans la lagune de Venise selon l'historien G. Ortalli. Il introduit également le problème de la culture locale, de l'inné, de la connaissance intrinsèque des caractéristiques de Venise. La femme d'Elio s'exclamait que le Romain ne pouvait pas connaître les problèmes lagunaires, les Gardes des finances se disaient désavantagés par rapport aux « gamins » dotés d'une connaissance innée du territoire. La controverse va au-delà d'une tension entre savoirs contextualisés et décontextualisés ; elle recouvre l'altérité comme obstacle infranchissable pour la connaissance sur la meilleure domestication de la palourde, même étrangère, dans le contexte lagunaire.

Malgré la délégitimation qui transparait dans ces remarques acerbes, malgré le fait que « la science ne sait pas », la biologie est devenu le référentiel pour les pêcheurs. Ils voient en l'activité scientifique une vérité qu'eux, simples citoyens aux savoirs vernaculaires, se sentent obligés à citer, comme si dans la prolifération des palourdes, un changement d'ontologie s'opérait, instaurant une coupure entre « pêcheurs d'autrefois », ceux qui avaient « l'expérience », qui dépassaient « celui qui étudie », et les actuels, qui se retrouvent encore dans un entre-deux au niveau des connaissances : ni dotés de suffisamment de savoirs vernaculaires opérationnels dans l'époque actuelle, ni pourvus de suffisamment de connaissances scientifiques par défaut de scolarisation. Nous avons vu les hésitations des pêcheurs à proclamer que la palourde s'hybridait parce qu'il n'y avait pas eu de confirmation des scientifiques. Il y a très rapidement un point où ils se censurent dans leurs paroles : ils ne sont pas pris en considération à cause de leur bas niveau de scolarité et de leur attitude de « pirates ». Cette déconsidération pour leur savoir est renforcé par le fait que la palourde n'est pas native. Il y a donc une

décontextualisation et un processus d'épuration qui agit sur la perception du savoir et oppose savoirs contextualisés, donc locaux, et savoirs décontextualisés, donc universalistes. Étant donné que les scientifiques détiennent un savoir par essence de cet être, ils gagnent en crédibilité.

Cette déconsidération des savoirs locaux sur la palourde philippine renforce la construction négative de leur identité de pêcheur et de marginaux dans ce vaste espace lagunaire. Dans une intériorisation de la marginalité, ils s'auto-attribuent ainsi une note négative à leur système de valeurs par rapport à celui des scientifiques. Il y a donc une coupure entre les deux systèmes de savoirs sur la manière d'aborder et de vivre le milieu au quotidien²⁴⁹.

VII.6. Contrôler pour épurer l'expérience

Le passage à la vénériculture implique donc de se plier à de nouvelles normes de savoirs et de pratiques. Parmi celles-ci, les pratiques bureaucratiques, qui n'auront jamais été jugées aussi lourdes que depuis l'arrivée des palourdes philippines. Nous avons vu que les règles de la Sérénissime étaient nombreuses et sévères, mais celles-ci sont considérées, avec un regard rétrospectif, comme « justes ». Par contre, les nombreuses règles établies par la Province, la Région, l'État et l'Union européenne, et par quelques institutions locales, sont considérées comme un écrasement perpétuel d'une masse laborieuse.

Après avoir réglé ses diverses obligations administratives loin de son domicile, le bateau du vénériculteur se transforme en bureau flottant : il doit toujours avoir à bord sa mallette pleine de papiers administratifs et remplir un nombre conséquent de documents après avoir prélevé les palourdes, c'est-à-dire sur le bateau lui-même et non

²⁴⁹ La Polésine là encore fait exception car les biologistes travaillent dans cette région géographique avec les pêcheurs.

pas à terre, à la coopérative ou à son domicile. Il faut jongler alors par tous les temps avec les gants, stylo à bille, bloc de documents sanitaires, bloc de documents du GRAL, eau de lagune, humidité, outils de pêche, palourdes, coéquipiers, pour montrer le sésame aux Forces de l'ordre venues faire une ronde de surveillance ou pour le porter au « point de contrôle GRAL ».

Après le « contrôle » -ou tout au moins sa tentative- effectué sur la palourde, celui sur le pêcheur est un des maillons du processus dans ce nouveau système de vénériculture. Ce sont finalement deux formes différentes de contrôle de l'interaction homme/palourdes. Entre la récolte sur l'aire en concession et le dépôt des mollusques dans les centres de dépuración, les pêcheurs, jusqu'en 2011, devaient passer devant des « contrôleurs du GRAL ». Postés à des points stratégiques en bordure de lagune à Chioggia, à Pellestrina et à Cavallino Treporti, six employés travaillaient sans interruption, de huit ou neuf heures du matin jusqu'à seize ou dix sept heures, du lundi au vendredi (il est interdit de ramasser des palourdes sur sa concession pendant le week-end). Ce personnel était embauché par des sociétés de surveillance en sous-traitance pour le GRAL, parmi lesquelles Ideal service, dans le Frioul.

Alors que nous revenions d'une visite de la zone *nursery*, un vénériculteur durant l'été 2009 m'avait montré d'un air narquois le contrôleur surnommé « l'homme au parasol » : celui-ci attendait sur un ponton à Pellestrina, sous un parasol effectivement, sur une chaise de camping et lisant le journal, que les pêcheurs viennent lui présenter leurs prises. Un autre vénériculteur en octobre 2009 m'indiqua, lorsque nous passâmes à proximité en bateau, le point de contrôle à Chioggia, situé sur une sorte de terrain vague. Il se moquait tout autant de ces personnages inertes comme des corps-mort, dont la fonction pour lui n'avait pas de sens : en effet, ils ne pratiquaient pas d'analyses biologiques, sanitaires, de véritables contrôles du poids comme il en existe à Goro, où les caisses de palourdes à peine pêchées sont posées sur une grande balance, un des stades obligés du transfert des palourdes de la récolte à la dépuración en coopérative. Un après-midi de janvier 2010, j'allais à la rencontre des deux contrôleurs au bout de cette friche, derrière le marché de gros de Chioggia, à l'extrémité de l'île *dei cantieri*. Des chiens attirés par les poubelles et les herbes folles gambadaient. Face à la lagune, le lieu d'observation, dégagé, juste un peu en retrait des Gardes des finances de l'île de *San Domenico*, était idéal pour assister à la circulation des *caparozzolanti*. Avec la fin du jour,

le brouillard commençait déjà à tomber sur la lagune. N'était-il pas trop gênant pour la pêche ? « Bien au contraire ! » me répondirent les deux contrôleurs dans un sourire désabusé, « le brouillard est propice pour filer sans être vu. Il est très favorable aux abusifs ». Ces deux gardiens contrôleurs n'avaient jamais été pêcheurs. Bien que natifs de Chioggia, ils n'avaient même pas profité, me dirent-ils, de la manne providentielle. Avant de se retrouver à scruter ce morceau de lagune, ils travaillaient comme surveillants dans les usines de Porto Marghera. La procédure de contrôle était très simple. Réfugiés dans leur voiture par grand-froid ou assis à leur table de camping (ils me la montrèrent rangée dans le coffre de la voiture) quand le temps était plus clément, ils passaient leurs journées à attendre qu'un canot revenant des concessions s'arrête. À ce moment-là, ils s'approchaient du quai, se penchaient vers le bateau, saisissaient le bloc de documents que leur tendait le vénériculteur et contrôlaient de manière visuelle le nombre de paniers de palourdes en le comparant à la déclaration remplie. Puis ils délivraient un bordereau, une attestation que le vénériculteur portait au centre de dépuración. Le contrôle durait seulement quelques minutes. Ils en remplissaient jusqu'à cent quarante par jour. Sans cette attestation du GRAL, qui garantissait la provenance du produit, le centre de dépuración ne pouvait « légalement » acheter les palourdes.

Cette procédure de contrôle a cessé en 2011, car elle ne garantissait aucunement que les palourdes contrôlées aient été pêchées de manière régulière sur des concessions. Cela a même eu tendance à accélérer la « régularisation du braconnage » que l'attribution des aires avait déjà enclenché :

« Et donc c'est arrivé, qu'ils leur ont donné des aires, et après ceux-là ont continué à faire les pêcheurs, comme avant, mais en se justifiant par le fait qu'ils avaient l'élevage, c'est-à-dire qu'ils ont régularisé le fait qu'ils allaient braconner. Parce qu'à ce moment-là tu dis : « Ça va, le produit je l'ai pêché dans mon élevage, je peux remplir les documents sanitaires, je peux certifier que le produit, je l'ai pêché à un endroit », mais en réalité il n'a pas été élevé ce produit, il a été tout simplement pêché ». ²⁵⁰

²⁵⁰ Chioggia 2010, 10 : « E quindi è successo, che gli hanno dato delle aree, e dopo questi hanno continuato a fare i pescatori, come prima, però giustificando il fatto che avevano l'allevamento, e quindi il prodotto veniva pescato nell'allevamento, cioè hanno regolarizzato il fatto che andavano a pescare di frodo. Perché a quel punto, dici va be', il prodotto l'ho pescato nel mio allevamento, posso fare dei documenti sanitari, posso certificare che il prodotto l'ho pescato da qualche parte, ma in realtà non è stato allevato quel prodotto, è stato semplicemente pescato. »

VII.7. « Pour faire un bon ordre, il faut un bon désordre »

Comment les pêcheurs peuvent-ils faire coïncider les deux formes mentales antagonistes dont ils s'enorgueillissent (celle de l'éleveur pour les uns, celle de prédateur pour les autres) avec ce que les institutions exigent d'eux ? Comment continuer à récolter cette « palourde d'État » en gardant la satisfaction d'être encore maître de son travail ? Comment contrer ou tourner à leur avantage ces plans de pêche qui ne leur semblent pas favorables ? Ils peuvent mener des actions individuelles, guidés par une volonté de défendre l'intérêt de leur famille, en pêchant par exemple clandestinement de nuit ; ils peuvent également revendiquer leurs droits à la ressource par des formes d'action collective, telle la mobilisation voyante.

C'est par le dicton « pour faire un bon ordre, il faut un bon désordre » (*« per fare un buon ordine, ci vuol un buon disordine »*) que Luigi, un président de coopérative de pêche, justifie les manifestations menées depuis plusieurs années à Chioggia et dans le centre de Venise. Autant l'attention de la Nation ou de l'Union européenne, pesantes malgré leur éloignement, que l'attention de leurs représentations locales, incarnées par la Province, la Région et les Communes sont brigués. Luigi d'ailleurs pensait avec espoir qu'après les élections de 2010, le passage de la gauche à la Ligue du Nord lui permettrait, comme à ses concitoyens, de vivre mieux son métier, ses activités. Il regrette que l'immobilisme soit encore là, c'est-à-dire que les employés soient tous restés des « sympathisants de gauche » ou, pire, des « Verts », ce qui dans l'imaginaire prend une importance considérable, alors que dans la réalité, le pourcentage d'écologistes élus et leur rayon d'action est très faible. La politique joue un rôle central pour les pêcheurs, soit qu'ils la rejettent soit qu'ils réclament sa gouvernance. Ils se sentent aussi très impuissants face aux forces politiques, pensant ne pas se faire entendre, étant trop faible par rapport aux grandes puissances en jeu dans la lagune, politique et économie mêlées : « il n'est pas juste que les autorités puissent jouer avec la vie des personnes »²⁵¹ me dit un ancien élu politique qui à ce moment-là venait d'être destitué de son parti d'extrême-droite. Dans les sociétés de pêcheurs, l'éloignement

²⁵¹ Chioggia 2011, 11 : « non è giusto che le Autorità possano giocare sulla vita delle persone o sulla poca potenza delle persone ».

régulier d'avec les familles et les communes a pu poser un problème de représentation politique : « *ils sont souvent non représentés dans l'arène politique et sont habituellement dépendants des intermédiaires et équipementiers qui sont souvent dans la position de les exploiter* » (ACHESON 1981 : 277). Ces problèmes liés aux pratiques précédentes n'existent plus dans la récolte des palourdes, ou dans la pêche côtière exercée maintenant avec les bateaux motorisés. Les pêcheurs, qu'ils soient palourdiens ou qu'ils pratiquent d'autres pêches, sont plus présents à terre, pour des périodes plus longues et sont plus impliqués dans une vie locale où la représentativité politique s'exerce à travers les diatribes, les votes sanctions, les manifestations et la confiance qu'ils accordent aux présidents des coopératives de pêche et aux syndicats de pêcheurs qui les soutiennent par des réunions à Rome. Malgré tout, les pêcheurs se plaignent d'une non-représentation politique, qui serait peut-être plus le fruit d'un héritage, une victimisation si l'on suit les théories élaborées par des interlocuteurs non Vénitiens, pour qui la « *lamentella* » et la « *fatalità* », la plainte et la fatalité, sont les formes habituelles du rapport des Vénitiens à l'État²⁵². Lors de la manifestation de mai 2010 par exemple, deux pêcheurs de Burano, un père et son jeune fils, se plaignaient de l'orientation politique que prenait la coopérative de pêche à laquelle ils étaient inscrits. Ils auraient souhaité être dissidents mais une sorte de chape de plomb, mélange d'immobilisme et de fatalité, couvrait leurs ambitions. Cette attitude serait plus une incapacité à se reconnaître dans les rouages politiques qu'un manque de temps. L'administration en tant que passage obligé pour se mouvoir en lagune et dans son métier arrive aujourd'hui à envahir tous les rapports sociaux et les rapports de production dans la relation entretenue avec le GRAL. Les espoirs d'un fonctionnement juste du GRAL étaient fondés en 2009 sur les élections provinciales qui se profilaient : la candidate F. Zaccariotto (Ligue du Nord) avait inscrit dans sa profession de foi une extension des zones d'élevage des palourdes, promesse suspendue depuis. La difficulté du dialogue et la surdité sélective ressenties amènent alors à protester de manière éclatante. « Il suffirait qu'ils nous écoutent » réclament les pêcheurs en guise de forme de communication, comme si le locuteur devait parler et l'institution écouter sans entrevoir de dialogues construits :

²⁵² N'ayant pas enquêté sur ces formes particulières, je m'en tiendrais dans cette recherche à suggérer ces perspectives.

« Malheureusement, pour communiquer ces temps-ci, il est nécessaire de faire une manifestation, de protester. En fait on ne sait pas ce qui leur prend : à cause de l'économie globale qui est en crise, ils ne savent plus à quel Saint se vouer, mais au moins [*ils pourraient*] nous écouter ! [...] Les pêcheurs finissent par comprendre que c'est seulement en criant et en se montrant que quelqu'un peut nous écouter, nous en sommes arrivés là. Sincèrement, le pêcheur n'aurait jamais imaginé faire ça, c'est-à-dire qu'il n'est pas habitué à ces choses, le pêcheur n'est pas habitué à descendre dans la rue et à bloquer la circulation, le pêcheur est habitué à se lever le matin, ou bien le soir, quand le temps le permet et aller gagner de quoi vivre, il n'est pas habitué à descendre dans la rue et à porter préjudice aux autres [...], il a toujours vécu de ce que la nature lui a concédé. »²⁵³

Généralement, la demande faite lors de ces manifestations est la classification de toute la lagune en aire cultivable. Au cœur de ces manifestations, l'acteur non-humain n'est présent qu'à travers son nom, comme, nous l'avons vu précédemment, dans les fêtes collectives sur le littoral vénitien. Ni le vénériculteur, ni les administrations ne mettent la lagune et ses habitants sous-marins en avant. Il s'agit d'une histoire politique, dans laquelle l'incarnation de la nature ne semble pas convoquée : en effet, selon les pêcheurs, si la semence vient à manquer, ce n'est pas à cause d'un déficit de reproduction des palourdes, mais parce que la Province empêche sa récolte au moment où elle devrait être réalisée ; de même, s'il y a une baisse de la récolte, c'est une question de mauvaise organisation administrative et de choix politique qui se transforment à mots couverts en théorie du complot. Les pêcheurs se sentent sacrifiés sur l'autel du tourisme. Ils citent par exemple la forte incitation de la Région et de la Province à s'engager dans le *pescaturismo*. Pour y orienter les pêcheurs et réduire la surpêche, une somme d'argent est proposée aux pêcheurs en échange de leur licence de pêche et de la destruction de leur embarcation.

²⁵³ Pellestrina, mai 2010. Entretien mené quelques jours après la manifestation. Ces discours auto-déculpabilisants omettent de prendre en compte la responsabilité de la destruction de la lagune. « Basterebbe che ci ascoltassero. [...] Purtroppo, per comunicare in questi periodi, bisogna andare in protesta, protestare. Cioè non si sa : sarà perché l'economia globale è in crisi, non sanno più a che Santo votarsi, però almeno ascoltarci. [...] I pescatori si ritrovano a capire che solamente facendosi sentire e vedere qualcuno può ascoltarci, siamo arrivati a questo. Sinceramente il pescatore non avrebbe mai immaginato di fare, cioè non è abituato a queste cose, il pescatore non è abituato a andare in strada e a bloccare il traffico, il pescatore è abituato a svegliarsi al mattino, oppure alla sera, quando il tempo glielo permette e andare a guadagnarsi di che vivere, non è abituato ad andare per le strade e a dare danno anche agli altri [...] ha sempre vissuto di quello che la natura gli ha concesso. »

Au cours de ma recherche sur le terrain, j'ai assisté à l'une de ces manifestations. Vues comme seuls modes de communication possibles, elles se doivent d'être très remarquées, et se déroulent donc devant les lieux de l'autorité : Capitainerie du port sur les *Zattere* ou Gardes des finances à Chioggia. Ce sont les marges méconnues, les lieux de production, qui arrivent au centre, lieu des administrations et du pouvoir, et signalent leur existence par une présence bruyante et expansive. En mai 2010, l'arrivée de près de 500 pêcheurs sur les *Zattere*, un large quai bordant le canal de la Giudecca dans le centre de Venise, fut une opportunité pour étudier la rencontre entre les administrateurs et les pêcheurs. Cette rencontre fut longue à amorcer, compliquée à maintenir et ne déboucha sur aucune solution concrète.

Le mardi 25 mai 2010, il était presque midi, le ciel était clément. Les pêcheurs, partis à sept heures des îles, avaient arrimé leur bateau deux heures plus tard sur les *Zattere*. Il ne s'agit pas ici bien-sûr des *driftings* lancés à toute vitesse en lagune, venus en tout petit nombre, mais des chalutiers équipés de dragues (*figure 40, p. 452*). Les pêcheurs divaguaient sur le quai, prenant cafés ou verres de vin blanc au bar le *Chioschetto*. C'est, comme son nom l'indique, un petit kiosque débit de boissons, qui tire son avantage de sa position sur le quai pour étaler une terrasse en général très fréquentée par les habitants du quartier. Certains pêcheurs ce matin-là y avaient aussi pris le petit déjeuner avec des Gardes ou policiers de leur cercle de connaissances. Malgré l'apparente nonchalance de cette scène, l'impatience et la colère montaient. Les présidents de coopérative de pêche et les syndicalistes auraient déjà dû être reçu, mais ils tournaient en rond avec les autres, attendant que la Région ou la Province les convoquent.

Les Carabiniers et les Gardes avaient été dépêchés sur place, rejoints par plusieurs policiers en civil. Finalement, avant que les représentants des coopératives et le responsable de Federcoopescas [*un syndicat de pêcheurs, politiquement à gauche, représentant le groupement de coopératives*] ne partent à la Province protester en personne, arrivèrent l'adjoint au maire de la Commune, affecté aux Politiques sociales, et un Conseiller de la liste « Brunetta sindaco » [*Brunetta, alors Ministre de l'Administration publique et de l'innovation (de 2008 à 2011), était candidat à la mairie de Venise pour le Partito della Libertà, le parti de Berlusconi,*]. Tous deux devaient sortir d'une réunion dans un palais proche, ils avaient encore leurs dossiers sous le bras. Cette seconde

réunion, impromptue pour eux, et première pour les pêcheurs, s'organisa « spontanément » à la terrasse du *Chioschetto*. Tous ces représentants politiques et les présidents de coopérative avaient enfin l'intention de dialoguer et s'installèrent autour de quelques tables à l'ombre des parasols du bar, désorganisant l'agencement premier en rapprochant les chaises en cercle pour mieux discuter. L'adjoint au maire écouta les revendications des représentants des coopératives, comme ces derniers le souhaitaient dans leur requête. Puis, enfin, ils entamèrent une discussion, certes à bâtons rompus mais qui, bien vite, ne sembla sérieuse pour personne. D'ailleurs, certains pêcheurs commencèrent à râler et interrogèrent le collectif hétéroclite qu'ils formaient en demandant ouvertement où était la place de chacun dans cet espace à la fonction floue : « On entend rien ! Aucune décision ne sera prise comme ça ! », « Ils auraient pu nous inviter dans quelque bureau, et non comme ça au bar, on ne nous prend pas au sérieux, quand les politiciens ont besoin des bulletins de vote, ils sont plus sympathiques ». La réunion n'était pas de l'ordre de la normalité et la conversation ne faisait pas transparaître la considération que la mairie devrait avoir pour ses administrés.

Quelle que soit la forme que chacun aurait aimé qu'elle prenne, la réunion ne put durer longtemps car la serveuse du *Chioschetto* se mit à hurler tout en jetant des poubelles sur le quai : le prétexte à ces cris était l'inquiétude pour leur chiffre d'affaires qui ne pouvait que baisser, à cette heure méridienne où les tables devaient servir pour accueillir des clients plus rentables, moins bruyants et vulgaires. Les manifestants, qui avaient tout juste commencé à être écoutés, devaient donc décamper. L'un proposa « bière pour tous » mais les autres préférèrent lever le camp devant la furie, dans un grand brouhaha. Les politiciens restèrent discuter quelques minutes encore, debouts sur le quai, puis partirent déjeuner entre eux, leurs dossiers toujours sous le bras. Les pêcheurs regagnèrent leur bateau pour déjeuner. Fin de la première réunion. L'après-midi, ils espéraient être reçus à un conseil d'administration de la Région. Partis en procession dans les rues de Venise, ils firent le pied de grue près d'une place toute proche du Palais de la Région (*Ca' Corner*), entourés par les Forces de l'ordre en arme et ceux en civil. Retour bredouille sur les *Zattere*. Les pêcheurs passèrent la nuit sur leur bateau. Ce n'est que le deuxième jour qu'un bateau officiel affrété spécialement pour les manifestants porta les représentants des coopératives à des entretiens dans les bureaux

du *Magistrato alle Acque*, puis de la Région où des promesses d'augmentation des aires furent faites.²⁵⁴

Les pêcheurs jouaient sur leur image de durs à cuire, prêts à en découdre. À quai, les bateaux équipés des dragues vibrantes, et quelques plus petits et maniables *driftings*, furent aussi mis en scène comme marqueurs identitaires de leur profession et de leur condition. La présence corporelle dans la manifestation est un signe de leur différence sociale, montre la cohésion et la force d'un groupe dont la colère est un moteur. Le corps est montré comme un instrument, une machine à produire du sens : muscles saillants, lunettes de soleil, tatouages apparents, *hexis* corporel, vêtements de travail ou vêtements informels. Ils contrastaient avec les uniformes et avec la tenue policée des Forces de l'ordre et le costume des représentants des administrations, mais aussi avec l'allure des Vénitiens qui se baladaient et protestaient contre cette intromission de la marginalité dans leur fief. La manifestation offrait ici l'occasion de réitérer et de revendiquer une *praxis* populaire, comme par exemple boire du vin ensemble sur le bateau ou sur le quai. Même l'acte de consommation alimentaire était affiché comme démonstration politique : à la fin de la manifestation, les pêcheurs m'invitèrent à trinquer au vin blanc et à manger une grosse tranche de mortadelle en me présentant le tout comme le plat du pauvre auquel ils étaient réduits.

Se manifester est aussi se montrer en tant que corporation unie, non discordante. La force physique ne peut ici établir un rapport de domination. Les présidents de coopérative de pêche tentèrent de dompter les forces vives des sociétaires, en leur demandant le calme, et en leur remémorant combien l'assaut de la Capitainerie du port leur coûtait encore. Les pêcheurs eurent beau montrer leur corps physique comme instrument, ils trouvèrent plus puissants face à eux : le corps politique. Le pouvoir symbolique de ce corps politique était d'autant plus fort de par son absence sur le terrain, car il ruinait les efforts de parole, la recherche d'un dialogue. En effet, ces deux jours, tout comme d'autres journées de manifestations, auront été bercés par l'attente de l'autre : hélas, la personne avec qui le dialogue était le plus attendu, F. Zaccariotto, était partie inaugurer, ironie du sort, le stand « Chioggia » à l'Exposition universelle de

²⁵⁴ J'embarquais avec eux et assistais à ces réunions, qui se conclurent par des promesses. Je servais aux pêcheurs de « témoin », tout comme la journaliste originaire de Padoue, travaillant en free-lance pour une télévision locale qui trouvait les pêcheurs « ingénus » (car natifs et défendant leur milieu) et espérait que son reportage aurait priorité sur les reportages sur les « extracommunautaires » de sa ville natale.

Shanghai, qui avait ouvert ses portes le 1^{er} mai 2010. Peu de discours ont suivi cette manifestation. Une certaine lassitude s'empara des acteurs qui ne voient aucune progression, aucune de leur revendication aboutir à un résultat positif.

Pour illustrer le regard des manifestants sur leurs relations difficiles entre la politique provinciale et régionale, j'ai souhaité présenter ci-après tous les panneaux de protestation qui furent affichés sur les grilles de la Capitainerie du Port sur les *Zattere*. Les pancartes ont été accrochées pendant les derniers moments de la manifestation, juste avant le départ des bateaux. Elles sont restées sur les grilles jusqu'au lendemain midi. Les slogans (écrits parfois dans un italien approximatif), souvent ironiques, se préoccupent des relations entre les pêcheurs et les politiciens, du droit au travail, des problèmes de semence, de la faim des pêcheurs, et de leur rôle négligeable dans le système politique et financier. Plusieurs slogans sont des appels à l'aide à des personnes extérieures à la Vénétie. La palourde, à part dans deux allusions à la semence, n'est pas présente dans ces slogans (*figures 41, p. 453-457*).

VII.8. Des délits solubles dans l'eau ?

Si les manifestations collectives permettent difficilement au quotidien un dialogue, les interactions avec les autorités peuvent se mener individuellement. Il est possible alors de s'approprier certains codes de fonctionnement de la machine étatique en établissant une relation directe, qui peut se muer en sympathie réciproque, et négocier son rapport à l'État sur le territoire commun. L'espace lagunaire est trop vaste, selon les Forces de l'ordre, pour y mener des actions de coercition durables ; il est néanmoins restreint dans son éventail de rencontres possibles : les mêmes personnes cohabitent depuis des années dans cet environnement, et doivent trouver une bonne entente de voisinage, même si elle n'est que de surface. Ainsi les Forces de contrôle doivent modérer leurs actions par un laisser-faire consensuel et limiter aussi les effets délétères des arrestations dans la presse. Garants de la « paix sociale », les policiers

étaient impliqués dans un dialogue constant et des micro-arrangements que les administrateurs et biologistes n'entrevoyaient qu'à distance ou sporadiquement lors de coups d'éclat, comme lors de la manifestation que nous venons de décrire. L'organisation bureaucratique des forces de contrôle implique la nécessité de se référer toujours à un supérieur hiérarchique. Sur le terrain, on bricole, on s'arrange entre le laisser-faire et l'arrestation, pris entre des exigences, des statistiques, la paix d'une population et la représentation populaire :

« S'il arrivait à mon commandement une version « terroriste », le supérieur aurait donner des directives et limiter notre activité « ne les poursuivez pas », « laissez tomber », « essayez de prévenir mais non de réprimer », parce que l'objectif était d'éviter que les Gardes des finances ne se fassent mal, et aussi que quelqu'un de l'extérieur ne se fasse mal, pour ne pas être pointé du doigt « Ah ! Brutalité des forces de police ! »²⁵⁵

Il faut certes contrôler, arrêter, mais avec discernement : la pêche est considérée comme un « amortisseur social » autant par les biologistes et certains vénériculteurs que par les administrations. Le passage des pratiques délictueuses de la terre à l'eau permet-il d'amoinrir celles-ci ? Comme l'eau dilue la pollution et la rend invisible, elle semble diluer l'illégalité. Une autre hypothèse de la solubilité des pratiques illégales exercées sur l'entière filière des palourdes pourrait être celle de la perception de l'illégalité plus ou moins perçue comme faute selon les circonstances et les groupes sociaux : l'abus contre l'État serait dans ce cas perçu comme une norme. Il m'est apparu lors de ma recherche sur le terrain qu'être « abusif » n'était pas amoral du point de vue des valeurs familiales. Nous avons vu pour la construction des maisons abusives que l'illégalité était présente à Pellestrina en un défi contre le temps et l'espace bureaucratique : à la fois devancer les permis de construire du plan d'urbanisme qui tardent à venir, et en même temps gagner un espace qui semble légitime aux habitants du lieu. L'illégalité est en quelque sorte un défi contre l'État oublieux de ses petites fractions, et dont justement on utilise ce penchant oublieux.

²⁵⁵ Venise 2009, 13 : « Se arrivava una versione terroristica al mio commando, il superiore avrebbe dato delle direttive e limitato la nostra attività, « non inseguiteli », « lasciateli perdere », « cercate di prevenire ma non di reprimere » perché lo scopo era quello di evitare che i finanzieri si facessero male e anche che qualcuno d'esterno si facesse male, puntare il dito « ah, brutalità delle forze di polizia ».

Dans la séquence descriptive qui va suivre, issue d'une expérience de terrain en novembre 2011²⁵⁶, j'ai souhaité montrer comment s'organise la négociation permanente avec les représentants des autorités, négociation dont l'objectif est d'aboutir à exercer une récolte de la palourde en relative quiétude et liberté. Par un matin froid de novembre, je discutais avec deux secrétaires d'une coopérative de pêche, accoudée au comptoir d'accueil de leur petit local, chauffé par un appareil électrique ronronnant. La coopérative est située au rez-de-chaussée de la maison d'un des anciens présidents de la coopérative, face à un parking et au quai. Toutes deux épouse ou fille de pêcheur, les secrétaires travaillent tous les matins à rassembler les documents administratifs, tenir les comptes des associés, transmettre les informations de la Province ou du GRAL sur les campagnes de pêche, prendre les rendez-vous du président de la coopérative, dont le minuscule bureau particulier est attenant. Il était onze heures, les pêcheurs allaient bientôt revenir de leur sortie, emmitouflés dans leurs vêtements de travail, souvent des treillis aux motifs de camouflage, et pousser la porte pour déposer les attestations de récolte et de vente. En attendant, c'est un homme à l'allure soignée qui fit son entrée dans le local de la coopérative. J'avais déjà échangé quelques paroles avec lui le samedi précédent lorsque, curieux, il s'était arrêté en voiture à ma hauteur sur le quai et m'avait demandé si j'étais policière, ayant vu un bateau de police amarré en face du restaurant de poissons devant lequel je passais à ce moment-là. Il me rappelle cette première rencontre, se présente cette fois-ci, écoute mon sujet de recherche énoncé par les secrétaires et se vante d'être pour moi « l'homme idéal » puisqu'il connaît le monde de la pêche comme sa poche, et même les Gardes des finances. Histoire d'éprouver la vérité, je lui cite Pier, un de mes interlocuteurs dans cette corporation. Il s'exclame que c'est un ami, tout en se montrant évasif sur la manière dont il l'a connu. Il l'appelle dans la foulée sur son portable, dont il a le numéro enregistré dans son carnet d'adresses, et lui propose que nous déjeunions tous ensemble. Pier accepte immédiatement, d'autant plus que lui et ses collègues sont en opération en ce moment en lagune, et qu'ils peuvent arriver dans une demi-heure. Nous sortons dans le froid glacial, la température atteint 7° un peu avant midi, le taux d'humidité est si élevé que des gouttelettes pendent, indécises, aux feuillages des rares arbustes qui bordent le parking. La brume est intense. La lagune a disparu derrière le parapet en pierre.

²⁵⁶ L'expérience de ces relations particulières, relatée ici, n'est survenue qu'une fois. Cette survenue unique donnerait à sa description le statut d'anecdote mais pourrait servir ultérieurement dans une démarche inductive.

En été, la *monte* est animée par les promeneurs à bicyclette et les pêcheurs affairés auprès des bateaux. En hiver, les habitants évitent les contacts inutiles avec le froid. Le front de lagune est désert. Nous montons dans la voiture de Federico et parcourons les cinquante mètres qui nous séparent du café pour rejoindre à l'apéritif, dans un rite immuable, plusieurs pêcheurs, dont le président de la coopérative. Federico a quarante ans et me détaille sa vie de célibataire : il s'est aménagé une sorte de loft au deuxième étage de la maison de ses parents et vivote l'hiver en les aidant, son père à la pêche et sa mère au potager. L'été il tient un kiosque débit de boissons. Il tergiverse, aimerait nous inviter chez lui pour déjeuner, pour que nous admirions son aménagement et que nous imaginions la vue qu'il a sur la lagune lorsque le temps est dégagé. Finalement nous optons pour le plus informel des restaurants, un ouvrier spécialisé dans le poisson, même s'il a la réputation de servir du surgelé. L'apéritif terminé, nous partons au restaurant à quelques mètres de là, toujours en voiture. Les Gardes sont déjà installés dans la salle du fond. Parce qu'ils sont pressés de déjeuner avant une réunion une heure plus tard, ils resteront vêtus de leur imposant blouson-salopette, équipé de crochets pour hélitreuilage et d'une poche renflée dans le dos, qui renferme un pneumatique se gonflant en cas de chute dans l'eau. M'afficher sur mon terrain dans un lieu public avec les Gardes des finances n'est pas exempt de conséquences sur la perception que les habitants ont de ma recherche et de ma personnalité. Mais, ayant constaté en mai 2010 la collusion à terre entre pêcheurs et Gardes lors de la manifestation à Venise, j'éprouve moins de scrupules et de gêne que lors de ma première expérience en octobre 2009 : à la fin d'un entretien dans la caserne des Gardes des finances de Chioggia, j'avais arpenté, accompagnée de Pier, toute la longueur du *Corso del Popolo* pour nous rendre dans le bar le plus bondé de la ville, le seul qu'il appréciait pour la qualité de son café.

Federico est le seul natif sur les cinq convives. Les trois Gardes des finances sont romain, napolitain et romagnole. Les gardes sont enrôlés loin de leur domicile d'origine pour éviter les amitiés et les liens familiaux qui pourraient dénaturer le rapport de neutralité qu'ils doivent instaurer avec les populations locales. L'arrière-salle du petit restaurant est pratiquement vide, à part quelques ouvriers attablés qui regardent les informations diffusées sur grand écran. Aucun de mes interlocuteurs habituels n'est présent, et pourtant dès le lendemain ils me demanderont tous si j'ai apprécié le déjeuner. Les Gardes commandent d'autorité une assiette commune de produits de la

mer, composée de petits poulpes, cigales de mer et différents poissons blancs. Les palourdes ne sont pas bienvenues à notre table, les Gardes n'en mangent plus depuis leur nomination à Chioggia.

Ils me racontent en riant et avec délectation leur première rencontre avec Federico. Il y a quelques années de cela, ils l'ont arrêté pour pêche illégale de palourdes, au bout d'une « belle poursuite » à l'aube. Revenus dans les bâtiments de la Garde à Chioggia, ils se mirent à préparer les documents pour signaler le délit. C'est alors que Federico, affamé par ces heures nocturnes de pêche, sortit un énorme sandwich de sa poche, l'habituelle *merenda*, la collation, et leur en proposa un morceau avec simplicité, avant de croquer dedans après leur refus. Cette attitude dilettante plut aux Gardes. La deuxième fois qu'il fut arrêté, ils devinrent amis. Federico dit même d'un des Gardes : « c'est mon frère ! ». Quelques arrestations plus tard, Federico cessa définitivement la pêche illégale car les amendes devenaient de plus en plus élevées.

Pier réintroduit le concept de tribu qu'il avait développé lors de nos précédentes rencontres. Selon lui, les locaux commettent des illégalités sans les percevoir en tant que telles car c'est la protection et le bien-être de la famille qui est en jeu. L'illégalité se fait contre l'État dont on suppose qu'il utilise et redistribue injustement les prélèvements financiers. « L'Italie est le pays de l'évasion fiscale, tout le monde triche avec les taxes et les impôts » disent-ils mi-rieurs, mi-désillusionnés. Ils éludent le mot « morale individuelle » que je mettais en contrepoint « d'illégalité » pour penser non pas à l'échelle de la communauté mais à l'unité plus restreinte : la famille.

À la fin du repas, les Gardes demandent l'addition. Le patron annonce : « C'est le président qui a payé la note ». « Président de la République ? » ironisent-ils. Apparaît dans l'arrière-salle, le président de la coopérative de pêche. Il prenait son café au comptoir, dans la première salle, pendant que nous terminions. Par son entremise, la coopérative nous invitait. Nous remercions sans effusions. Nous sortons tous ensemble et accompagnons en bavardant, à pied cette fois-ci, les Gardes des finances le long des quais jusqu'à leur vedette. Dans cette relation complexe entre pêcheurs et Gardes, je vais décidément de surprise en surprise : ils se sont amarrés devant la maison de Federico car ils y laissent leurs affaires, sous la garde de la mère et de la grand-mère de celui-ci. Dans la cuisine bien chauffée de cette petite maison, elles nous accueillent avec un grand sourire et nous proposent un café. Les Gardes n'ont plus le temps, ils sont déjà très en

retard à leur réunion. Federico leur rappelle les habitudes horaires de sa grand-mère au cas où ils voudraient s'arrêter ici d'autres matins pour se faire inviter pour un café.

Nous ressortons de la maison ; les Gardes s'équipent sur les quais comme s'ils partaient skier, lunettes qui leur mangent le visage, cagoules, gants. Giovanni, le président de la coopérative, raconte qu'eux-mêmes s'habillaient de cette manière lorsqu'ils allaient commettre des petits vols quand ils étaient jeunes. Federico lui intime de se taire car nous sommes proches du poste des Carabiniers. « Mais c'était il y a plus de vingt ans, il y a prescription ! » s'amuse les Gardes. Ils partent sur leur bateau flambant neuf, ultra-rapide et léger, dans le quasi silence de leur moteur de 250 CV.

Restés sur le quai, le président de la coopérative propose à Federico et à moi-même de déguster un digestif dans le bar le plus proche. Je ressens une sorte de gêne à mon égard, comme s'il devait justifier auprès de moi le déroulement des dernières actions. Pourtant, aucune honte ne transparait, aucune « corruption de fonctionnaires » ne sera avancée ni par lui ni par les Gardes. Les discours sont à l'unisson. Celui de Giovanni vient en résonance de celui de Pier : les relations contraintes se doivent d'être adoucies pour ménager la « paix sociale » sur ces territoires restreints, où chacun doit apprendre à pratiquer de menus arrangements pour vivre en intelligence avec les autres, qu'ils soient pêcheurs ou Gardes. De plus, Giovanni, par ces quelques cadeaux, se doit d'attirer la clémence par anticipation sur la coopérative. Ces relations de connivence sont utiles à d'autres. Dans le même ordre d'idée, Federico nous raconte qu'il est parfois intervenu pour des amis arrêtés qu'il pensait ou savait véritablement « sans le sou », tandis qu'il est resté muet pour ne pas défendre des abusifs possédant un bon capital économique, affirmant par son mutisme ses propres principes de justice et ce, détaché de toute morale écologique. Il dévoile ainsi une autre perception de cette possession trop rapide, cet enrichissement dans une concurrence effrénée, au détriment non de la santé de l'environnement, mais des autres humains. Pier m'avait parlé l'année précédente d'une tactique courante qui consiste à venir à la porte de la Garde des finances pour hurler littéralement son désespoir pendant des heures après l'arrestation d'un homme ou d'un adolescent qui fait « vivre toute une famille ». Les représentations que l'on me livra sur cette pratique, plutôt exercée par les vieilles femmes, étaient proches des images d'antiques pleureuses.

Une des nécessités pour négocier sa liberté est le tissage de ces relations dont la dimension illusoire n'est pas mesurable. Pour poursuivre par des faits racontés sur ces relations entretenues avec certains Gardes, un poissonnier narre ses mésaventures à l'époque où il pêchait abusivement :

« Nous n'avons jamais eu de malheurs avec eux. Une fois ils sont montés à bord avec les cagoules et les mitraillettes ! Il y avait le bruit de ce fameux trieur vibrant à bord [...] qui s'appelait le *tagada*, et nous faisons beaucoup de bruit, et arrive cette Finance avec la vedette et nous les avons retrouvé à bord sans même nous en rendre compte, par chance c'était notre ami, celui qui habite là, qui est à la retraite maintenant, mais nous ne l'avions pas reconnu, avec la cagoule : « Prenez garde, rentrez chez vous, à la maison ! » ; il ne nous a même pas donné d'amende et nous sommes rentrés à la maison. [...] Nous sommes amis, il faisait un peu peur mais après il nous laissait partir en fait, certains ont eu une amende, d'autres non, le truc c'est que [à l'époque où] on allait pêcher, il venait toujours acheter le poisson chez nous alors... mais on ne l'avait pas reconnu cette fois-là, on n'a pas soupçonné que c'était lui. Après, quand nous sommes rentrés chez nous, il est venu pendant la matinée : « Alors vous avez eu peur ? ». Et nous avons compris [*il rit*]. »²⁵⁷

Avoir des relations amicales avec un policier pouvait servir de protection dans certaines circonstances. Désormais à la retraite, le Garde des finances apparaissant dans le récit précédent est resté sur l'île, bien qu'il soit d'origine sicilienne, car il a épousé une Pellestrinotte. Je l'ai rencontré alors qu'il venait boire un verre d'alcool avec ses amis pêcheurs. Ils se retrouvent souvent le soir, au fond du jardin de l'un d'entre eux, abrités dans le garage qui sert d'atelier de bricolage. Le Garde nous tenait compagnie, tout en s'appuyant au chambranle de la porte du garage, regardant l'allée à demi plongée dans l'obscurité, pour prévenir ses amis de l'arrivée éventuelle des épouses, qui n'approuvent pas ces apéritifs prolongés entre hommes. Sous les plaisanteries de ses amis pêcheurs, il

²⁵⁷ Pellestrina 2011, 21 : « noialtri non abbiamo mai avuto diciamo grossi malanni con loro, una volta che sono venuti con passamontagna, con i mitra, uhh! scherzi, c'era il rumore con questo famoso vibratore a bordo [...] che si chiamava il « tagada », e facevamo molto rumore, e arriva questa Finanza col motoscafo e ce li siamo ritrovati a bordo senza accorgerci in pratica, per fortuna che era nostro amico qua, che abita qua, che adesso è in pensione, però non lo riconoscevamo, perché con il passamontagna : « mi raccomando via a casa, a casa ! » ; non ci ha neanche dato la multa poi siamo andati a casa. [...] siamo amici, faceva un po' di paura ma poi ci lasciava andare insomma, qualcuno si è preso la multa, altri no, con il discorso che quando andavamo a pesca veniva sempre ad acquistare il pesce da noi e quindi... Però non l'avevamo conosciuto, non abbiamo sospetto che era lui, dopo quando siamo andati a casa, la mattina è venuto : « allora avete preso paura ? » E abbiamo capito [*ride*]. »

assurait la surveillance avec bonhomie, se réclamant d'une habitude désormais trop ancrée.

Ce ne sont pas seulement des relations d'amitié, ne serait-ce que feintes qui se nouent. Il y a une conscience très nette de la position d'autorité des Gardes et des administrateurs et en même temps une délégitimation de ce pouvoir, considéré comme exercé de manière illégitime. Les relations entre les Gardes et les pêcheurs, nous l'avons vu étaient « comme un petit jeu » en ce qui concerne la levée clandestine des scellés ou les courses-poursuites. Les pêcheurs ont intériorisé leurs limites, mais les déplacent légèrement le temps de cette interaction avec les Gardes. Le « petit jeu » ne l'était pas pour tout le monde. Il pouvait aussi être violent d'un côté comme de l'autre. Je n'ai ici parlé que des conciliations et non des conflits violents et ouverts, ni des conflits nés des usages avec le tourisme ou la circulation marchande qui seraient à traiter plus longuement. Le même interlocuteur par exemple, cumulera d'autres anecdotes dans lesquelles les relations avec les Forces de l'ordre ne sont pas aussi pacifiques.

Étant donné que mon enquête ne repose pas sur la durée mais considère les conséquences de l'arrivée de la palourde dans le temps actuel, je ne peux qu'entrevoir et rendre compte de certains arrangements de complaisance ou d'indulgence qui seraient les suites de cet événement étho-écologique, la prolifération de la palourde philippine.

VII.9. Mourir pour renaître ?

Dans cette ontogénèse partagée, que reste-t-il de la palourde, des pêcheurs et des politiques de gestion de la lagune ? Nous avons vu que les certitudes sur la disparition de la palourde autochtone, qui amorçaient une réflexion sur la perception des fluctuations des espèces et de la perte de la biodiversité, étaient issues d'un discours faussé par les anciennes importations d'Afrique du Nord pour remplir les caisses des commerçants et contenter des consommateurs gourmands. Depuis quelques années pourtant, il est vrai que la palourde philippine, tout comme la palourde autochtone,

tendent à s'éclipser de la scène. De façon contemporaine, la palourde de mer meurt aussi. Des expériences de repeuplement, en déplaçant de la semence d'un compartiment de pêche à l'autre, ont été effectuées ces dernières années dans le Haut-Adriatique.

Cependant, dans les années 2010, s'il y a eu une nette baisse de la production, la Vénétie reste la première région italienne exportatrice de palourdes philippines et le deuxième producteur après la Chine, sachant que la palourde philippine, avec trois millions de tonnes par an, est la plus importée dans le monde.²⁵⁸

On disait la palourde philippine invincible, dotée de pouvoirs surnaturels, « tueuse », autonome, grandissant dans les zones les plus polluées et à toutes les températures. Voilà qu'elle aussi devient sensible à la pollution, surtout à celle des boues et vases remuées par les travaux du MOSE, et aux prédateurs qui prolifèrent autour de sa finalement trop tendre coquille. Nul mystère n'entourait la palourde, et pourtant sa décadence et sa mort en sont un. À mon arrivée sur le terrain en 2009, je rencontrais des « pêcheurs de rien ». Ils invoquaient autant la pression et la stigmatisation administratives que la mortalité des palourdes.

Les fautes, selon l'interlocuteur en présence, seraient à attribuer au *bulo* (*murex murice* en italien), qui troue la carapace de la palourde et l'aspire ; à la surpêche qui n'a pas permis le renouvellement du stock²⁵⁹ ; aux changements de morphologie de la lagune avec les déplacements, par les travaux du MOSE, des sédiments pollués (le terrain aussi est « comme mort ») ; aux zones en concession concédées par le *Magistrato alle Acque*, toujours trop rares, même si elles sont passées de 320 hectares à plus de 3 000 hectares en l'espace de dix ans.

L'organisation politique, qui ne va pas dans le sens du comportement de la palourde (nous l'avons vu pour la gestion de la semence), est incriminée dans cette mortalité :

²⁵⁸ Données consultables sur le site de la FAO, organisation des Nations-Unies pour l'alimentation et l'agriculture, http://www.fao.org/fishery/culturedspecies/Ruditapes_philippinarum/fr (consulté le 20-09-2012).

²⁵⁹ On peut lire pourtant des mises en garde des biologistes, dès 1997, dans le *Gazzettino* : le 1^{er} juillet 1997, le biologiste M. Pellizzato explique que la lagune peut produire jusqu'à 25 000 tonnes de palourdes à l'année, mais qu'un dépassement de ce quota amène irréversiblement à puiser dans le « capital ».

« C'est la politique italienne qui a arrêté l'activité de pêche. Ils ont fait des lois, il ne faut pas pêcher comme-ci, comme ça, ils ont donné des élevages, mais les palourdes naissent seules, où elles le veulent, elles ». ²⁶⁰

Les lois, les règlements, les décrets, tous jugés absurdes, ont organisé nombre d'interdits qui ont modifié les usages du monde littoral et ont contrarié l'intentionnalité de la palourde. Toutes les opérations coercitives sur la palourde et son prédateur, ont mené à la raréfaction. Le facteur écologique est également développé comme dessinant l'habituelle chute des stocks après la non moins habituelle explosion dans les cas d'invasions biologiques. Les raisons de la décadence de la palourde sont donc à imputer à la fois aux effets du système administratif et juridique mis en place et à la résistance biologique de reproduction de la palourde : « il y a eu la décadence pour les palourdes, un peu à cause de la loi, un peu aussi parce que le produit ne naît plus » ; « Quelqu'un disait qu'elle se stérilise. De fait, la semence n'est plus bonne, elles ne se reproduisent plus. » ²⁶¹

Conserver la vitalité de la palourde est pourtant primordial, car de la qualité des interactions avec ce non-humain dépend en partie l'aisance des habitants de l'île. L'épuisement de la ressource est d'une extrême gravité : c'est comme si, dit Flavio, « tu arrivais le matin à l'usine et qu'elle était définitivement fermée », ou « comme si ton potager était détruit par un parasite étranger ». La mort de la palourde est un drame pour l'île et pour Chioggia, comme elle fut une chance. À l'époque de l'âge d'or, certains jeunes gens prévoyants n'ont pas dilapidé toute leur fortune mais ont investi leurs gains dans une maison, dans des voitures et dans d'autres biens matériels qui les ancrent dans un lieu de vie.

« Probablement ils auraient laissé l'île [*s'il n'y avait pas eu les palourdes*], et justement c'est ce qui est en train de se passer, l'île n'offrant plus de travail, etc, ils vont chercher du travail sur la terre-ferme, à Mestre, à Spinea. Et s'ils trouvent

²⁶⁰ Pellestrina 2011, 15 : « È la politica italiana che ha fatto fermare l'attività di pesca. Hanno fatto delle leggi, e non a pescare così, li hanno dati degli allevamenti, gli allevamenti hanno provato a seminare, le vongole nascono da sole dove vogliono loro. »

²⁶¹ Pellestrina 2011, 25 : « C'è stata la decadenza per le vongole, un po' per la legge, anche un po' perché non nasce più il prodotto » ; Pellestrina 2011, 19 : « Qualcuno diceva che si sterilizza. In pratica il seme non è più buono, non si riproducono più. »

un travail là, étant donné que les transports ici sont malcommodes, ils s'achètent la maison là-bas, et l'île petit-à-petit se vide. »²⁶²

La palourde était la dernière ressource qui tenait la communauté serrée sur son île, qui laissait endurer l'isolement. Les palourdes ont apporté « le bien-être ; maintenant par contre, nous revenons entre guillemets à la pauvreté, parce qu'avant le pêcheur avait un métier pauvre, mais avec la palourde chacun gagnait plus qu'un ouvrier, et maintenant... ».²⁶³ Il reste deux échappatoires à la mort de la palourde : le départ ou la reconversion.

Si dans le bassin de Marennes-Oléron, « le groupe ostréicole est assujéti à la destinée de ce coquillage » (LÉGUÉ-DUPONT 2004 : 3), dans la lagune de Venise, les pêcheurs et vénériculteurs sont aussi liés à la naissance et à la mort de la palourde. Ils ont une vision très pessimiste de leur avenir. La crainte des pêcheurs, une fois le mollusque disparu et les autres espèces halieutiques trop rares, serait qu'ils se retrouvent dans une lagune devenue contemplative, devant se reconvertir, comme le prévoient d'ailleurs les initiatives de la Région et de la mairie de Venise. Lors d'une réunion organisée par la Région Vénétie en novembre 2011 dans une église déconsacrée de Burano, l'avenir du pêcheur lui fut présenté, à grand renfort de kakemonos déroulés dans l'abside, programmes sur *I-pad*, distribution de sacs en toile qui arborait le logo créé par un étudiant en architecture de l'IUAV (*Institut universitaire d'architecture de Venise*), et conférences de différents représentants politiques. Tous voulaient convaincre le pêcheur d'une issue pour lui heureuse dans la pêche durable, qui passait en partie par une conversion dans le tourisme. Toutes les pratiques de pêche ne sont pas également condamnées à la disparition. La pêche des seiches, la culture des crabes seront sans doute préservées, grâce à leur caractère authentique, voire pittoresque qui est reconnu et admiré. À la fin de cette matinée, au cours de laquelle de nombreux pêcheurs de Burano, parmi la centaine présente, découvrirent dans toute son ampleur leur futur, une

²⁶² Pellestrina 2011, 15 : « Probabilmente avrebbero lasciato l'isola perché adesso sta succedendo proprio questo, l'isola non dando dei punti di lavoro, ecc, uno cerca il lavoro in terra ferma, magari a Mestre, a Spinea. E se ha un lavoro là, con la scomodità di trasporti, poi quando devono comprare casa la comprano là. Quindi l'isola si sta pian piano svuotando. »

²⁶³ Pellestrina 2011, 15 : « Hanno portato il benessere, adesso invece stiamo ritornando tra virgolette alla povertà perché prima, prima il pescatore era un mestiere povero... perché ognuno guadagnava più di un operaio pescando, e adesso... »

grande dégustation de *moeche* offerte par la Région rassembla sceptiques et convaincus, avant que les représentants ne repartent au pas de course vers l'arrêt de *vaporetto*, qui les ramènerait à Mestre dans leurs bureaux. Sur la nouvelle carte postale dessinée par la Région, le pêcheur deviendrait « maître-nageur », louant les cabines de plage, ou « chef de bord » menant ses hôtes à la découverte de la lagune et de la « tradition de la pêche ». Selon les projets de la Région, les touristes seraient munis d'une tablette numérique fournie le temps de la visite, sur laquelle ils pourront approfondir, en quatre langues au choix, la culture lagunaire qui sera offerte à leurs yeux au cours d'un parcours institué. Quels seront, pour le pêcheur, les ajustements à faire afin qu'il endosse le rôle qui lui a été assigné ? Dans sa journée, le pêcheur endossera plusieurs rôles, par plaisir ou par nécessité économique ou juridique. S'il était déjà difficile de se convertir en éleveur à cause d'un ADN défectueux, comment devenir guide touristique se demandent mes interlocuteurs habitants du littoral ? Avec quel titre devra t-il se présenter ? Celui « d'opérateur touristique » ? (*figure 42, p. 458*)

Les pêcheurs ont déjà montré leur flexibilité grâce à l'adoption de nouveaux savoirs sur la palourde, grâce à l'élaboration d'équipements novateurs et ingénieux. Ils sont ici, comme par le contrôle de la semence, épurés de leurs connaissances. Ce tourisme maritime est bien loin du tourisme exotique que les pêcheurs peuvent pratiquer en faisant le voyage inverse de la palourde. Celui proposé par les institutions paraît bien triste, sans découvertes, sauf pour leurs visiteurs. Les pêcheurs se convertissent, par la force des politiques publiques par qui ils se laissent entraîner bon gré mal gré, en être exotique, en remplacement de la palourde philippine.

Dans l'approche de la résolution de la mortalité de palourdes et du soutien à la catégorie des pêcheurs, existe une frontière entre le sud de la lagune et le nord. Au sud de la lagune, sans un soutien institutionnel collectif, quelques-uns pourtant ont déjà résolu le problème de la période post-abondance de la palourde. Ces facteurs sociaux et politiques (la pression administrative et juridique), et biologique (la mortalité des palourdes dans une lagune laminée), ont incité au début des années 2010 plusieurs vénériculteurs à tenter une nouvelle reconversion, en abordant autrement l'élément aqueux. Certains se décident non sans peine et déchirements à la reconversion, tandis que d'autres, taraudés par la pression administrative, se dévêtiront par contre avec

rancœur mais soulagement de cette identité professionnelle qui leur pèse. Quel que soit le sentiment ressenti, il faut suivre un parcours balisé. Tout d'abord se délester de ses équipements en les vendant ou en les détruisant. L'incitation de la Capitainerie du port à démolir les bateaux amorce l'institutionnalisation de la mort de l'activité de pêche et de l'identité liée à ces pratiques. En 2011, des pancartes accrochées sur plusieurs bateaux de pêche à quai annonçaient des offres de vente. Mais qui voudrait en acheter un à 30 000 € quand sa valeur véritable sur le marché est de 100 €, demande Attilio le charpentier ? Les bateaux, qu'ils soient utilisés ou non, ont un coût d'entretien annuel qu'il est difficile de soutenir (frais d'assurances, point d'attache, etc). La demande principale pour la destruction émane du Ministère des politiques agricoles et forestières relayant l'Union européenne dans sa volonté de réduire l'effort de pêche, après constatation du dépeuplement progressif des eaux. Entre San Pietro in Volta et Pellestrina, un lieu-dit *la mara* est un chantier à ciel ouvert de destruction des bateaux. Ils y sont découpés en deux ou trois morceaux puis débités en bois de chauffage, ou bien emportés en camion pour qu'ils soient brûlés sur des chantiers hors de l'île (auparavant, les bateaux étaient brûlés sur place, mais le risque de pollution a interdit cet usage). Une entreprise extérieure à l'île emporte les éléments en fer, de peu de valeur à cause de leur usure, pour les démanteler.

Le long de ces quelques années de recherche, j'ai pu observer de près deux cas de reconversion hors de la pêche mais toujours dans le monde maritime et lagunaire. Ils concernent des vénériculteurs qui étaient tout d'abord mytiliculteur ou valliculteur dans les années 70, puis pêcheurs de palourdes et enfin vénériculteurs. Ils ont réalisé une conversion professionnelle indépendante, pour l'un en restaurateur et pour l'autre en skipper. Ces reconversions leur paraissent réussies pour une raison principale : ils se trouvent désormais loin des problématiques administratives de la Province qu'ils considéraient humiliantes en ce qui concernait les pêcheurs et leur rapport à la lagune.

Luigi, jovial, bien portant, cherchait par tous les moyens à ne pas quitter l'île où il était né et où il avait toujours vécu. Il s'était lancé dans les années 60 dans la mytiliculture puis dans la vénériculture dès le milieu des années 80. Également à la tête d'une coopérative, il avait voulu la transformer en une véritable entreprise de vénériculture pour pouvoir contrôler toute la filière, de l'ensemencement à la dépuración. En 2012, satisfait et fier de l'installation réalisée, il attendait que l'USSL,

après de nombreuses visites, délivre l'autorisation sanitaire. Il avait prévu de m'envoyer un carton d'invitation pour l'inauguration, et avait déjà pensé au menu : des *spaghetti* cuisinés avec « ses » palourdes. La promesse d'autorisation fut réitérée l'année suivante. Mais dans le hangar, les tapis de tri recouverts d'une gaine de caoutchouc restaient immobiles et immaculés. Le petit laboratoire attendant était équipé de tous les appareils de mesure et de frigidaires aux dernières normes en vigueur. Les pipettes étaient rangées dans les placards. Sur le mur blanc étaient apposées les affiches des espèces marines offertes par la Province. Dans les vestiaires, les futurs employés de l'entreprise, actuels membres de la coopérative, avaient déjà apposé leurs noms ou des dessins humoristiques sur les étroites armoires en métal peint en bleu. L'autorisation sanitaire ne vint jamais. En 2013, las d'attendre et les palourdes décimées, il s'est converti en skipper pour son propre compte. Propriétaire d'un voilier, il organise des croisières avec sa femme vers la Croatie ou le long du littoral italien.

Emanuele, le second vénériculteur, pensait déjà à sa conversion lorsque je le rencontrais pour la deuxième fois en janvier 2010. Il était furieux contre les administrations : il venait de déboursier 10 000 € en frais d'avocat pour être défendu devant un tribunal, où il était convoqué pour avoir insulté un vétérinaire de l'USSL en 2006. Il savait que, à peine cette affaire serait-elle réglée, l'attendait un autre procès, cette fois-ci contre la mairie ou la Province. La coopérative qu'il avait créé en 1996, chapeauté par un consortium, fonctionnait malgré tout avec une dizaine de personnes. La bureaucratie, disait-il avec colère, était trop onéreuse et chronophage, malgré l'aide bénévole de sa femme qui venait classer des dossiers après son propre travail. Emanuele a pratiqué plusieurs métiers successivement ou cumulativement, puisqu'il était valliculteur, descendant d'une famille qui la pratiquait depuis 400 ans. Son père d'ailleurs regrettait que la dynastie de la pêche puisse s'arrêter avec lui, et même s'il était conscient que de la valliculture il n'est plus possible de tirer des bénéfices confortables, à cause des prix du marché. Emanuele était également moniteur de ski à Cortina, dans les Alpes toutes proches, où il se rendait de Chioggia dès le vendredi soir. Sur l'ancien *casòn* où se déroulait auparavant le tri des palourdes, il a ouvert un restaurant géré avec sa femme et un ami. Pendant la saison estivale, on y mange du poisson et fruits de mer tout au long du menu. Celui qui assure le transport des convives vers le *casòn* est un ancien pêcheur au chalut converti dans la vénériculture pendant quelques années, puis dans le transport touristique (« le premier »). Il a converti aussi

son instrument de travail de pêcheur : son petit *bragozzo* a été repeint de couleurs vives et bâché en cas de pluie. En tant qu'initiateur, il a déjà suscité d'autres vocations, qui vont bientôt se heurter, si ce n'est déjà fait, aux quotas imposés, comme ce fut le cas pour le quota de herses vibrantes, sur le nombre d'autorisations délivrées par la Capitainerie du port de Venise.²⁶⁴

Pour Emanuele, la vénériculture, dans un regard rétrospectif sur son histoire récente, est transformée en « tradition » sur le texte du prospectus du nouveau restaurant sur pilotis : « *Le premier lieu de tourisme halieutique dans la lagune de Chioggia, à 5 minutes en bateau de la « Piazzetta Vigo » [est] immergé dans un contexte paysager extraordinaire, unique au monde, où revivre les traditions de l'élevage de la palourde. C'est le lieu idéal pour les amoureux du poisson, de la mer et de la nature.* »²⁶⁵

De même que la tradition autour de la palourde polésane a pu être inventée, la vénériculture s'inscrit ici dans un historique qui lui donne une attirance qu'elle n'avait plus pour cet ancien vénériculteur. Les palourdes ont retrouvé, par ce biais, leur pouvoir d'attraction.

Conclusion

Dans les savoirs contextualisés des pêcheurs, qu'ils soient vénériculteurs ou en devenir, la faculté d'autonomie et d'intentionnalité du mollusque est valorisée : elle est capable de s'élever seule, elle peut trouver l'habitat idéal par elle-même, son instinct ne la trompe pas, elle est à l'image du pêcheur, libre et autonome... Mais contrainte, tout

²⁶⁴ Selon un décret de 1999 pour la « pêche tourisme », les autorisations dépendent de cet organisme. Decreto n° 293 del 13 aprile 1999 :

<http://www.guardiacostiera.it/servizi/documents/Pesca/rilasciorinnovoesercizioescaturismo.pdf>
(consultation le 30/06/2014)

²⁶⁵ « *Il primo ittiturismo nella laguna di Chioggia, a 5 minuti di barca da "Piazzetta Vigo" immerso in un contesto paesaggistico straordinario, unico al mondo, dove rivivere le tradizioni dell'allevamento delle vongole. Il posto ideale per gli amanti del pesce, del mare e della natura.* »

comme lui, par cet espace lagunaire soumis à toutes sortes de règlements et lois. La construction, la production, la délimitation des concessions, sont des activités transitives. Or la palourde a des activités intransitives : elle habite et croît dans la lagune. Les contrôles de son comportement sont hasardeux car ce comportement est aléatoire et dépend de processus vitaux dans des interactions, des liens, avec l'environnement. Le modèle autoritaire proposé par les administrations était l'aquaculture. Les techniques, l'environnement et les savoirs des biologistes allaient ensemble créer une harmonie pour cultiver les mollusques, dresser leurs processus physiologiques afin de les combiner avec les exigences du marché et la protection de l'environnement. Cette tentative de vénériculture constitue un point de rupture dans l'identité de la palourde, qui la transforme de proie en bétail, alors que son intentionnalité est toute autre. Les pêcheurs décidément trop apprivoisés par l'État le constatent chaque jour à leurs dépens : la palourde est une insoumise. Son intentionnalité réinterroge les processus de domestication sous un autre angle : en quoi la résistance d'un animal sauvage met en échec la vénériculture ?

Cette singularité ontologique prêtée à la palourde par les pêcheurs et les savoir-faire la concernant, issues d'expériences concrètes matérielles et imaginaires, ne semble pas avoir été entendue par les autres collectifs tout aussi intéressés par la palourde. Intentionnée, libertaire et libérale, la palourde s'est métamorphosée soudain de palourde des laboratoires en proie puis en palourde d'État, et à nouveau en palourde de laboratoire alors qu'elle n'avait fait jusque là que désavouer les savoirs naturalistes. Elle perd alors ses attributs exceptionnels dès qu'elle est abordée pratiquement par les politiques qui se font l'écho des scientifiques. Nous avons vu en effet que ce gibier de la lagune pouvait s'assimiler dans un même environnement à une poule à domestiquer. Cette posture politique, qui a des retombées physiques, va engendrer des conflits de type ontologique et même existentiel, trahissant s'il le fallait l'intensité de l'identification allouée à la palourde dans la lagune de Venise.

Vouloir que la palourde devienne une poule n'est-ce pas finalement assimiler les pêcheurs à des éleveurs ? Cependant, le pêcheur se veut chasseur, il est un être différent selon qu'il chasse ou qu'il cultive. Ce qui développe une ontologie de type animiste car le chasseur-pêcheur, donc prédateur, aura davantage de relations avec sa proie, qu'il

traquera, avec qui il se confrontera, avec qui il jouera, tandis qu'un éleveur aura une autre relation avec les coquilles qu'il saura grandir dans sa zone en concession.

Par la domestication, on lui a donné le droit de s'approprier la palourde ; cependant le pêcheur-chasseur refuse ce droit pour garder sa liberté de chasser sa proie. L'élevage des palourdes était-il une « utopie » comme le déclare un des présidents du Co.Ve.Al.La. en 1997 (*Gazzettino*, 13/07/1997) au moment où les difficultés de mise en place des concessions s'amoncellent déjà à cause des pratiques abusives et du refus des pêcheurs d'échanger la prédation contre l'élevage ? La domestication est un processus situé dans l'espace et dans le temps. Dans ces communautés interspécifiques, aucun être n'a réussi à domestiquer l'autre.

Retrouver son identité et définir l'altérité dans un monde de plus en plus chapeauté, voire étouffé par les administrations, est rendu plus difficile encore par la mort de la palourde. En trois décennies, les résultats sont faibles, la palourde meurt, le pêcheur se dirige ou est dirigé vers un autre métier. Par ce contrôle et cette épuration, les pêcheurs deviennent des objets touristiques : on les épure eux-mêmes. Ils sont fossilisés dans des pratiques respectables.

Cahier d'illustrations chapitre VII

Figures 38. Illustrations du *Manuale di divulgazione. Serie acquacoltura. Tapes philippinarum* (2000)



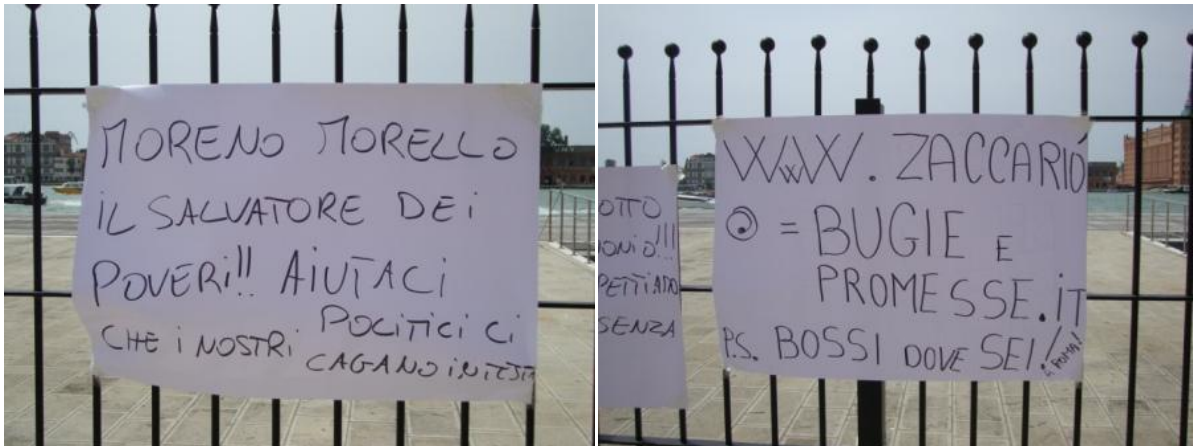


Figure 39. Quelques *driftings* en premier plan. En second plan, les bateaux équipés de herse vibrantes amarrés sur les Zattere, 22 mai 2010

Figures 40. Affiches de protestation. Manifestation mai 2010



1. « Il ne nous reste plus qu'à pêcher des vers, il y en a tellement. Des vers de terre et des politiciens, des politiciens !!!!! »



2 : « Moreno Morello le sauveur des pauvres ! Aide-nous car nos politiciens nous chient dessus »

Moreno Morello est une sorte de justicier télévisé. Dans son émission « Striscia la notizia » sont passés des reportages sur les pollutions du MOSE (demandé par des vénériculteurs chioggiottes) ou sur les chiens laissés sur les casoni.

3 : « www.zaccario@mensonges.it et promesses.it. Bossi où es-tu ? »

Umberto Bossi est le fondateur de la Ligue du Nord, le parti dont Zaccarioto est membre et élue.

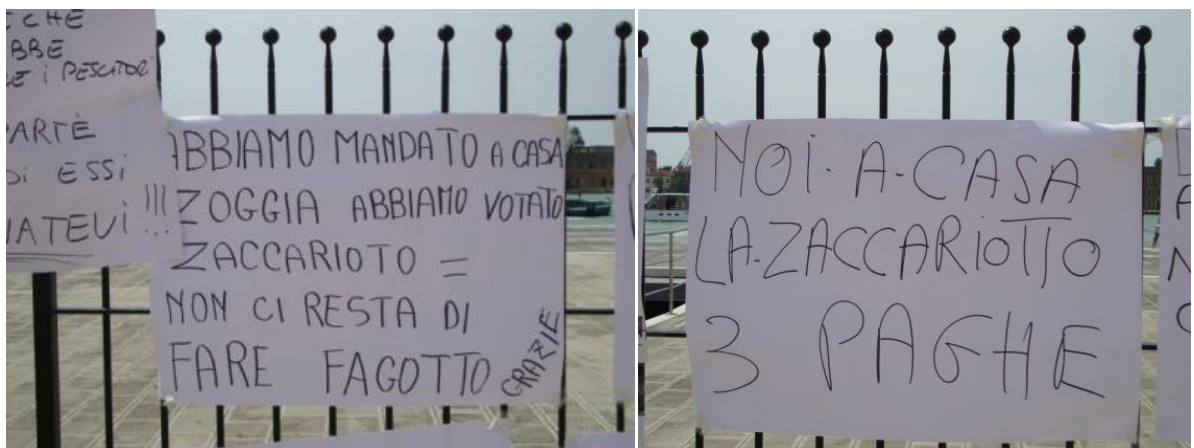


4. « *Magistrato alle acque* planqués Province planqués Région planqués Pêcheurs couillons »

5. « La Province = établissement qui devrait aider les pêcheurs

[alors que] vous vous constituez partie civile contre eux [les pêcheurs]

Honte sur vous !!! »

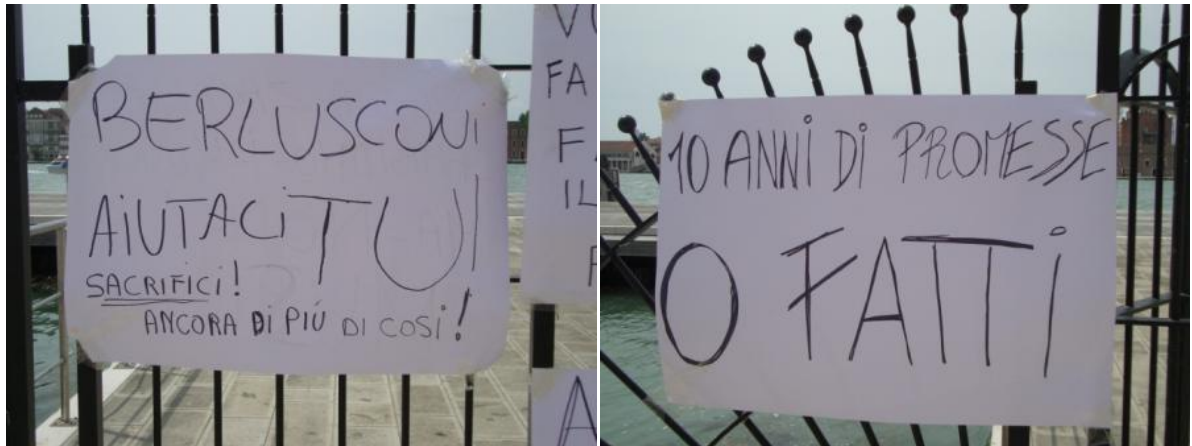


6. « Nous avons renvoyé Zoggia chez lui, nous avons voté pour Zaccariotto = il ne nous reste plus qu'à plier bagage. Merci »

Davide Zoggia est l'ancien président de la Province, qui représentait les partis de gauche, y compris les Verts, aux dernières élections provinciales de 2009.

7. « Nous à la maison, Zaccariotto 3 salaires »

Francesca Zaccariotto bénéficiait simultanément de son titre de présidente de la Région, maire de San Donà di Piave (Vénétie), et siégeait au conseil d'administration du théâtre La Fenice de Venise.



8. « Berlusconi, aide-nous toi ! Des sacrifices, encore plus que ça ! »

9. « 10 ans de promesses, 0 faits »



10. « Félicitations Zaccariotto pour ton mariage !!! En attendant nous nous t'attendons ici !! Evidemment sans manger !!!! »

Francesca Zaccariotto se mariait en juin avec le directeur de Veneto Agricoltura. Le choix du lieu pour le repas était encore indécis et les journaux évoquaient régulièrement les différentes possibilités.

11. « Tous bons à promettre pour obtenir des voix, mais pour les faits où sont-ils ? »



12. « Vous voulez de l'argent et c'est tout »

13. « Sans nous vous ne mangez pas »



14. « Où est le droit au travail. Nous sommes présents seulement pour les impôts »

15. « Nous voulons travailler. Peu mais tous les jours »



16. « Ras-le-cul. Nous voulons travailler »



17. « Qui sème récolte »

18. « Mais si la semence ne nous est pas donnée, avec quoi devons-nous VIVERE »



19. « Tu veux maigrir ? Sois palourdier. Faim et amendes pour le bilan provincial, ça fonctionne vraiment »

20. « Nous avons faim, faim »



Figure 41. Prospectus de « présentation du projet » (2011) pour le « tourisme pêche dans la Lagune Nord : un musée à ciel ouvert »

La photographie du bas représente le tri des *moeche* ; celle du haut les nasses de crabes.

Conclusion générale

Nous arrivons à la fin du voyage. Si je n'ai pas vécu l'arrivée de la palourde, j'ai assisté à la fin d'un cycle. Dans le moment de rupture écologique où les algues disparaissaient de la surface et où apparaissaient sur le substrat les palourdes philippines, la personnalité et la singularité de « la palourde » évoluait radicalement. Après avoir écouté le domaine du vivant animal et humain dans un complexe hybride partagé, j'ai souhaité traduire le langage de la palourde qui se manifeste par ses signes et actions sur le mouvement de la société qui l'entoure et avec laquelle elle forme un collectif mouvant.

En essayant de définir l'identité de la palourde dans cet espace et avec ses prédateurs, donc l'identité d'une palourde singulière, l'ethnologue perdue dans ce flot abondant de paroles et de faits contradictoires avait l'impression durable d'être prise dans une mystification. Dans les plaintes croisées, dans la souffrance exprimée, la palourde n'existait que comme enjeu conceptuel à manipuler. Les discours révélaient ainsi leur ambivalence avec les actions menées en lagune. On me parlait harmonie et symbiose, je voyais flotter les mégots de cigarettes sur la lagune et regardais sur les photographies aériennes, les cicatrices concentriques creusées par le raclement répété des instruments invasifs ; on me parlait disparition d'un monde, pauvreté, impossibilité d'honorer les crédits, je voyais les machines à sous, les cartons d'écrans plats géants à peine déballés, les préparations de voyages dans les pays lointains, l'exaltation anticipatrice des sorties au casino, à peine ternie par la perspective du retour le portefeuille vide. Ce ne sont pas là les seuls discours contradictoires que la palourde philippine a provoqué. La palourde incarne maux et guérisons dans une équivoque sans cesse renouvelée. Elle est devenue un élément cristallisateur pour parler d'un passé et d'un avenir sans cesse en recomposition, car l'espèce allochtone et prolifique a perturbé la machinerie délicate du rapport à l'autre dans un monde incertain où les interactions sont permanentes et évolutives. Cette thèse a cherché à traduire cette évolution en présentant la palourde en tant qu'être actif et actant à part entière.

La palourde philippine aura été dans cette enquête ethnographique un outil phénoménologique malgré elle. À travers le prisme de son expérience d'espèce exotique et invasive, elle nous aura permis d'entrevoir les rapports de l'humain et du non-humain dans la lagune de Venise. Les palourdes comme entités naturelles non seulement participent à l'organisation de la vie sociale, mais sont à l'initiative de sa réorganisation, tout comme le sont les artefacts. Les palourdes révèlent l'exubérance de la vie et la structure des agencements, dans une co-implication entre humains et environnement. Nous avons ainsi balayé une partie du système de relations autour de la palourde philippine, des modes relationnels entre les habitants du littoral vénitien, ceux de la terre ferme et les existants de la lagune.

Pour caractériser le positionnement de l'être au monde dans la lagune de Venise, une des questions portait sur le processus d'intégration d'une espèce allochtone dans le patrimoine faunistique. Chez les uns, la palourde sera décrite comme invasive néfaste alors que chez les autres elle sera une abondance bienvenue. La palourde philippine en l'occurrence a posé la problématique de l'acceptation des espèces invasives, de la nocivité ou de l'innocuité de celles-ci dans une contextualisation et un intéressement singuliers. Les pêcheurs et néo-pêcheurs ont dû s'adapter à la prolifération, ce qui a établi de nouvelles frontières : comment voir, percevoir, accepter l'autre, humain ou non-humain ?

Nous avons vu que la classification de la palourde philippine était stabilisée de façon législative mais non encore de façon symbolique. Les représentations d'une partie de la communauté scientifique et d'une partie de la population locale, le relais que se fait la presse de ces hésitations démontrent que le processus d'intégration de cette espèce (processus comparable aux manipulations en acte ou passées pour ce qui concerne d'autres espèces) est pris dans des contradictions qui ressortissent autant à des pouvoirs économiques, politiques, qu'à des représentations locales sur l'allochtonie. Le statut d'une invasion biologique est controversé et se trouve aux conflits d'enjeux locaux à la fois idéels et matériels. L'altérité dont la palourde philippine est porteuse ne pouvait s'effacer brutalement. Les mythes d'arrivée de la palourde philippine nous ont montré comment son identité était façonnée par les discours, qui déteignaient aussi sur la catégorisation des invasions biologiques.

Nous avons vu comment la classification et la nomination servaient à intégrer ou rejeter la palourde de part et d'autre d'une frontière encore floue, et ce malgré sa présence depuis trente ans en lagune. Encore indécise entre la norme et l'étrangeté, entre le produit authentique et la nouveauté suspecte, entre l'indifférence et le dégoût, elle semblait, apparemment, adoptée sans remous par la nomination et la législation. Elle reste pourtant une source de controverses rappelant le discours identitaire et trouve une analogie dans le traitement d'autrui observé dans les phénomènes d'immigration en Italie du Nord. Elle soumet sans cesse aux populations locales la délicate question de la légitimité de sa présence sur le territoire. Le changement de statut qui pourrait l'absorber dans le tissu autochtone comme cela s'est passé sans douleurs apparentes dans le Delta du Pô, est primordial dans la valorisation actuelle du territoire, de l'autochtonie, du patrimoine, dans la construction sociale de l'authenticité, qui passent par la culture de produits « typiques locaux », un enracinement autant réel que symbolique qui pourra contrer les représentations de méfiance et de défense de l'étranger, réactivées régulièrement, pour que l'incorporation ne soit plus entâchée de doutes, et dont les symptômes énumérés sont ses qualités organoleptiques et son taux de toxicité.

La frontière floue

La palourde a beau se reproduire sur place, il n'empêche que son nom trahit son origine. L'attribution d'un nouveau nom lui a permis de franchir la frontière ; cependant, elle est parfois repoussée dans une zone intermédiaire floue, qui serait selon B. Keifenheim (1992 : 81) « à la fois le non-Soi et le non-Autre ». D'un côté, on constate que les pêcheurs, les biologistes et les administrateurs sont divisés sur l'hybridation de la palourde : la théorie essentialiste l'ancre définitivement, la lie intrinsèquement à son origine, elle ne peut se départir de son autochtonie, de son *être en tant qu'être* ; de l'autre côté, certains interlocuteurs, tenants du constructionnisme, bricolent des arguments pour fournir les preuves de son intégration physique, de son changement d'aspect, de couleur.

L'hybridation de l'humain et du non-humain est en perpétuel mouvement, grâce à la plasticité inhérente au fait qu'ils sont des êtres vivants. La présence de la palourde a

ainsi, nous l'avons vu, provoqué également une hybridation de pêcheurs à éleveurs, qui n'est pas encore stabilisée. D'ailleurs, les différentes catégories de riverains se réclamaient d'une stabilité génétique, construisant une dialectique autour de « l'héritage », de « l'ADN », ou encore de la « *forma mentis* ». Les biologistes justifiaient l'attitude des pêcheurs illégaux par la transmission de gènes restés intacts depuis l'arrivée des Génois après la guerre de Chioggia. Alors que les élevages de poissons existent depuis le Moyen-Âge dans les marais de pêche, la *forma mentis* adaptée à la vénériculture est donnée comme inexistante par les pêcheurs se targuant d'un héritage de prédateur. Pour contrer le caractère incertain de la vie et des processus à l'œuvre dans la lagune, il était nécessaire d'établir une stabilité ne serait-ce que rhétorique par ces discours sur la transmission des gènes.

Dans la lagune coexistent ainsi une ontologie naturaliste décontextualisée selon laquelle la palourde fait figure d'objet malléable, assimilable, et l'animisme des pêcheurs qui veulent rester prédateurs. Pour ceux-ci, les êtres de la nature semblent se donner à celui qui sait la prendre, la chérir, la respecter, au point que eux aussi ont fait le voyage inverse de la palourde pour aller se reproduire avec de l'exotique.

En ce qui concerne les techniques de prédation, ce mollusque en apparence banal a créé un nombre considérable de changements : des équipements inventés en un éclair et aux noms spécifiques, *rusca*, *rastrello vibrante*, *turbosoffiante*, et des nouveaux bateaux pneumatiques des Gardes des finances. Dans un espace public fortement réglementé et pollué, et dans un milieu halieutique très compétitif, sont apparus ces nouveaux usages et outils pour une récolte opportuniste mécanisée, qui occultent la fragilité écologique et défient le pouvoir normatif : aspirateur, drague hydraulique, herse vibrante sont autant d'artefacts inventés ou adaptés, qui furent érigés en instruments identitaires selon l'appartenance géographique des pêcheurs et néo-pêcheurs, leurs savoirs, leur rapport à l'illégalité, leurs accointances politiques. Les innovations techniques ont permis, aux côtés des savoirs relatifs à chaque groupe, de se réinventer pêcheurs, intègres et vertueux, par rapport aux pêcheurs abusifs, dans un milieu en perpétuelle évolution, où le système matériel change la morphologie, la biologie de la palourde, des algues, où pour pêcher il faut s'adapter à tous les éléments, y compris la juridiction. Pratiques et instruments théoriquement interdits furent permis pour certains « à titre expérimental » sur des zones en concession où la palourde sauvage,

jusqu'à libre et soumise à la prédation indifférenciée, devient « palourde d'État » dans la tentative de domestication qui en est faite moins par les pêcheurs obligés de devenir éleveurs que par les institutions (Commune, Province, Région Vénétie, État italien et Union européenne, mais aussi Forces de l'ordre). Les enjeux de la domestication de la palourde et des pêcheurs sont ici primordiaux, mais l'imposition de la vénériculture intentée pour apaiser la tension en lagune comme un des seuls modes relationnels, a pour l'instant échoué. Le contrôle sur la nature que les biologistes et les administrateurs avaient voulu insérer dans cet environnement complexe échappe à la raison car ni les palourdes ni la nature ni les hommes ne sont gouvernables selon une prévisibilité certaine. « L'être prédateur » a anéanti les prétentions de « l'être éleveur » et de ses mentors, mettant en échec la domestication réciproque entre homme et palourde, cette dernière défiant tout pronostic naturaliste.

Qui est la palourde philippine dans la lagune de Venise ? Certainement pas un sage mollusque s'offrant à la consommation sur un substrat sableux et exempt de pollutions. Une palourde d'État, donc politique ? Une palourde marieuse, pourvoyeuse de relations matrimoniales extra-européennes ? Une palourde sauvage impossible à domestiquer ? Elle aura été étrangère, « invasive », « exotique », « d'État », « tueuse », « à la dioxine », « fluo », « vénéneuse », « indigène », « future DOC » et « future vénitienne ». Elle est désormais en voie de disparition, comme d'autres humains et non-humains, absents provisoires ou pérennes de cette histoire commune entre hommes et palourdes : nous avons relevé son absence physique flagrante dans les moments de liesse collective, pendant lesquelles elle était cachée ou inexistante dans l'assiette ; elle est également absente dans les discours au profit d'une abondance de paroles sur « l'autre », qui font transparaître un conflit latent et un désir de marginaliser les *caporozzolanti*, ces féroces pêcheurs de palourdes, en recréant la figure mythique et pittoresque du pêcheur pirate. La disparition atteint aussi le pêcheur lui-même, qui craint de perdre son métier, donc une part de son identité insulaire, au profit d'une reconversion en guide touristique ou en plagiste, ou pire d'un départ vers la terre ferme. Et, s'il parle des disparues, c'est également pour évoquer le changement de son propre monde dans sa globalité, celui que l'on voudrait retenir et celui qui se profile, les sédiments qui se dispersent dans l'Adriatique, les poissons qui ne reviennent plus y frayer à cause de la disparition des prairies de *gramin*, de l'érosion des *barene*, de la disparition de la biodiversité, de l'apparition de la monoculture de la palourde, et d'une vision de la

nature uniquement contemplative. La disparition est aussi imputée par les pêcheurs à ces changements hydrographiques et à ces projets pharaoniques qui les tuent subrepticement.

Étudier les représentations de l'abondance et de la disparition des algues puis le même cycle d'excroissance et de raréfaction pour les palourdes permet d'apporter un éclairage sur l'humain et sur la relation qu'il entretient avec tous les autres, humains comme non-humains, dans ce contexte particulier de crise écologique qui alimente des représentations nouvelles et réactive des modes relationnels. La crise écologique lagunaire est étroitement mêlée à la crise politique. Au moment où je terminais ma collecte de données, une secousse sismique allait encore plus miner la confiance que les pêcheurs ont en leurs dirigeants : le 4 juin 2014, Giorgio Orsoni, le maire de Venise, ainsi que Renato Chisso, l'adjoint régional à l'Infrastructure et à la mobilité, Giancarlo Galan, l'ancien gouverneur de la Région Vénétie, ancien ministre et actuel sénateur, et une trentaine d'autres personnes furent arrêtées, ainsi qu'une centaine de personnes interrogées pour des soupçons de corruption dans le cadre du chantier du MOSE. D'après les premiers résultats de l'enquête, le gestionnaire unique de ce chantier, le *Consorzio Venezia Nuova*, aurait versé 40 millions d'euros à des politiciens afin d'avoir les mains libres pour exécuter leurs travaux. Les Forces de police et Gardes des finances enquêtaient depuis trois ans sur les déclarations fiscales et les factures des diverses entreprises. Ce « système MOSE », appelé ainsi par les enquêteurs, fonctionnait depuis au moins une quinzaine d'années. Les financements occultes ne seraient pas allés financer les partis politiques, mais directement les comptes des administrateurs, à travers la facturation pour les entreprises liées au consortium. Le *Consorzio Venezia Nuova* aurait versé cet argent après les diverses approbations aux différentes étapes du chantier (commissions régionales pour les commencements des travaux sur les digues par exemple). Mais, plus grave encore pour l'impression que les pêcheurs ont d'être les plus contrôlés car les plus faibles socialement, le *Magistrato alle Acque* serait aussi impliqué dans ce « système MOSE ». Ainsi, l'ingénieur Maria Giovanna Piva qui fut présidente du *Magistrato alle Acque* du 26 juillet 2001 au 30 septembre 2008 aurait reçu un salaire annuel de 400 000 euros, dont la moitié provenait d'une entreprise liée au *Consorzio Venezia Nuova*, afin qu'elle délègue les opérations de vérification et de contrôle au *Consorzio* lui-même, soit le salaire annuel estimé d'un pêcheur illégal de palourdes dans les années d'or.

Vers quelles recherches futures cette entame pourrait-elle nous mener ? Si nous présumons être arrivés à la fin du voyage de la palourde dans la lagune de Venise, celui-ci est loin d'être terminé pour des études sur le sujet. Écouter la palourde et révéler le maillage qui l'unit à l'humain était l'approche innovante que j'ai ici proposée, qui pourrait être utile dans plusieurs domaines, ne serait-ce qu'aux biologistes pour penser l'histoire de la phylogénèse. Une recherche comparative approfondie mériterait d'être réalisée, à la suite de celle menée à Goro par F. Tamoni (2002) sur les mutations dues à l'expansion de la palourde philippine dans ces petites communes isolées dans les méandres des rizières et des ramifications du Pô, ou dans la lagune de Varano dans les Pouilles, où les palourdes sont arrivées depuis peu, et partout où elles se sont ancrées en bouleversant les relations locales et les usages, et en créant de nouvelles et parfois inattendues sociabilités. Nous pourrions nous intéresser également à l'éthologie et notamment à la prise en compte de la souffrance des palourdes, amassées, raclées, aspirées, mangées, sur laquelle nous avons peu enquêté, ou bien à la perception des écologistes sur les mutations lagunaires, ou bien encore poursuivre la recherche sur les alliances matrimoniales que la palourde a su créer.

Comme il m'a été proposé un temps de faire le lien entre pêcheurs et administrateurs, pour pouvoir créer une cohésion, tout au moins un dialogue, entre communautés de savoirs et de pratiques, une anthropologie appliquée pourrait être mise en place pour relever le défi d'une vénériculture durable. Mais pour cela, il faudrait écouter la palourde, ce que l'humain n'est pas encore prêt à faire. L'échec de la vénériculture ne résulterait pas d'une déficience technique des individus mais davantage de l'intentionnalité de la palourde. Elle joue un rôle de miroir dans la lagune de Venise par une identification de type homologique considérable. L'ontogénèse entre humains et non-humains pose la question du partage d'un milieu, d'une interdépendance vivante irriguée par la conscience et l'intentionnalité partagée : le mollusque acéphale et les humains se rencontrent sur un terrain mouvant, où chacun essaiera de vivre au mieux son existence. Dans le processus de croissance, chacun des participants de la lagune grandit en tirant son épingle du jeu, au détriment de l'autre parfois, mais dans une relation riche qui pourrait sans cesse être reconsidérée.

Bibliographie

La documentation sur les mollusques et les ouvrages de biologie étant nombreux, les références bibliographiques sont données dans une partie spécifique. La littérature, la filmographie et la webliographie sont indiqués en dernière partie de la bibliographie.

Ni les références de la documentation du *Magistrato alle Acque* (« Autorisations provisoires » et « délibérés ») ni les articles de presse cités dans la thèse n'ont été repris dans la bibliographie.

Références générales, anthropologie

AA.VV., 1988, *Idea di Venezia : atti del convegno 17/18 giugno 1998*. Venezia : Arsenale editrice (Quaderni della Fondazione Istituto Gramsci Veneto)

ACHESON James M., 1981, « Anthropology of fishing ». *Annual Review of Anthropology*, vol. 10, pp. 275-316

A.C.S. MURAZZO, 2002, *Invito all'isola di Pellestrina*. Venice : A.C.S. Murazzo

ALKRICH Madeleine, 1989, « La construction d'un système socio-technique. Esquisse pour une anthropologie des techniques ». *Anthropologie et sociétés*, vol. 13, n° 2, pp. 31-54

ANRAS Loïc, MIOSSÉC Gilbert, GALLICE Alain (coord.), 2005, *La gestion des espèces exotiques envahissantes en zones humides*. Cordemais : Estuarium (Æstuarina. Paroles des marais atlantiques ; n°6)

ARIANO Sara, 2007, « Usages anciens et usages actuels dans le delta du Pô (Italie) ». In Beck Corinne, Derex Jean-Michel, Gallicé Alain (textes réunis par) *Les zones humides européennes : espaces productifs d'hier et d'aujourd'hui. Actes du premier colloque international du Groupe d'histoire des zones humides (GHZH), Le Blanc, 21-23 octobre 2005*. Cordemais : Estuarium (Æstuarina. Histoire et terres humides ; n°9), pp. 145-159

—, CARESTIATO Nadia, 2011, « Droits d'usage et propriété communautaire : le cas de la lagune de Marano (Italie) ». In Beck Corinne, Derex Jean-Michel, Sajaloli Bertrand (sous la direction de) *Usages et espaces communautaires dans les zones humides : actes de la journée d'étude 2010*. Vincennes : Publications du Groupe d'histoire des zones humides, pp. 123-134

ARISTOTE, *Histoire des animaux*. Nouvelle traduction avec introduction, notes et index par J. Tricot. Paris : Vrin, 1957

ASSOCIAZIONE EL FUGHERO, 1989, *La pesca in mare*. San Pietro in Volta : Associazione culturale El Fughero

AVANZA Martina, 2008, « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas ses « indigènes » ? : une enquête au sein d'un mouvement xénophobe ». In Fassin Didier et Bensa Alban (sous la direction de) *Les politiques de l'enquête : épreuves ethnographiques*. Paris : la Découverte, pp. 41-58

AVANZI S., 1992, « Lo sviluppo del concetto di demanialità lagunare (con considerazioni dal tempo della Repubblica veneta ai nostri giorni) ». In *Conterminazione lagunare: Storia, ingegneria, politica e diritto nella Laguna di Venezia : atti del convegno di studio nel bicentenario della conterminazione lagunare, Venezia, 14-16 marzo 1991*. Venezia : Istituto Veneto di scienze lettere ed arti, pp. 393-447

BACHELARD Gaston, [1957], *La poétique de l'espace*. Paris : PUF, 1981 (Quadrige ; 24)

—, [1942], *L'eau et les rêves*. Paris : Corti, 1985

BALLARIN Giovanni (a cura di), 1993, *Sommarione di Pellestrina, 1808*. Comune di Venezia, assessorato alla pubblica istruzione, sistema bibliotecario, assessorato alla toponomastica

BARBAULT Robert, ATRAMENTOWICZ Martine (coordinateurs), 2010, *Les invasions biologiques, une question de nature et de sociétés*. Versailles : Ed. Quæ (Collection Synthèses)

BARTH F., 1995, « Les groupes ethniques et leurs frontières ». In Poutignat P. et Streiff-Fenart J., *Théories de l'ethnicité*, Paris : PUF, pp. 203-249

BEISEL Jean-Nicolas, LÉVÊQUE Christian, 2010, *Introductions d'espèces dans les milieux aquatiques : faut-il avoir peur des invasions biologiques ?* Versailles : Ed. Quæ (Collection Synthèses)

BELLUCO Clemente D., [ca 1960], *Il villaggio marino delle canossiane a Caroman di Chioggia (Venezia)*. [S.l.] : [s.n.]

BERMANI Cesare, 1991, *Il bambino è servito : Leggende metropolitane in Italia*. Bari : Dedalo (Prisma ; 31)

BETTIN Gianfranco, [1991], *Fin de siècle à Venise : là où volent les lions*. Traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli. La Tour d'Aigues : Éd. de l'aube, 1993 (Choses d'Italie)

—, 1997, *Laguna mondo. Conversazione con Renzo Franzin*. Portogruaro : Ediciclo ed. (Finestre ; 2)

BETTINI Sergio, [1978], *Venise : naissance d'une ville*. Traduit de l'italien par Patricia Farazzi. Paris : Ed. de l'Eclat, 2006 (Philosophie imaginaire)

BEVILACQUA Piero, [1995], *Venezia e le acque : una metafora planetaria*. 3a ed. Roma : Donzelli ed., 2000 (Saggi. Storia e scienze sociali)

- BIRRI Flavio, COCO Carla, 1997, *Nel segno del baccalà : dai mari del Nord alla tavola italiana, curiosità, storia e ricette di un piatto tipico e tradizionale*. Venezia : Marsilio
- BLONDET Marieke, 2008, « Le genre de l'anthropologie. Faire du terrain au féminin ». In Fassin Didier et Bensa Alban (sous la direction de) *Les politiques de l'enquête : épreuves ethnographiques*. Paris : la Découverte (Collection Recherches), pp. 59-80
- BOERIO Giuseppe, [1829], *Dizionario del dialetto veneziano di Giuseppe Boerio*. 2. ed. aumentata e corretta aggiuntovi l'indice italiano veneto. Milano : Martello, 1971
- BONNEMÈRE Pascale, LEMONNIER Pierre, 2007, *Les tambours de l'oubli : la vie ordinaire et cérémonielle d'un peuple forestier de Papouasie*. Paris : Musée du Quai Branly ; Pirae : Au vent des îles
- BONESSO Gianfranco, 2001, « Il viaggio del mestier geófo. Storia di una innovazione nella laguna di Venezia ». *Il nuovo Veneto, Venetica*, XV, 3° serie
- BONOMETTO Lorenzo, 2007, « Il crepuscolo della laguna ». In *La Laguna di Venezia : ambiente, naturalità, uomo*. Portogruaro : Nuova dimensione, pp. 181-243
- BOSCOLO Giorgio, SCARPA Gianni, 2004, *La sagra del pesce 1938 : alle origini di una festa*. Chioggia : Fondazione della pesca
- BOSCOLO Viviana, PERINI Sergio (a cura di), 2002, *Identità e cambiamenti culturali : atti delle giornate di studi, Chioggia, 9-24 novembre 2001*. Sottomarina : il Leggio (Quaderni 2, di Chioggia : rivista di studi e ricerche)
- BRAUDEL Fernand [1977], *La méditerranée : l'espace et l'histoire*. Paris : Flammarion (Champs. Histoire ; 156)
- BRAVO, Gian Luigi, 2001, *Italiani : racconto etnografico*. Roma : Meltemi (Gli argonauti ; 71)
- BREDA Nadia, 2001, *Palù : inquieti paesaggi tra natura e cultura*. Verona : Cierre ed. (Etnografia veneta : 1)
- BRETON Yvan, 1981, « L'anthropologie sociale et les sociétés de pêcheurs : réflexions sur la naissance d'un sous-champ disciplinaire ». *Anthropologie et sociétés*, vol. 5, n° 1, pp. 7-27
- BROMBERGER Christian, DUFOUR Annie-Hélène, 1982, « Pourquoi braconner ? Jeux interdits en Basse-provence ». *Études rurales*, n° 87-88, pp. 357-375
- BRUNOIS Florence, 2005, « Pour une approche interactive des savoirs locaux : l'ethno-éthologie ». *Journal de la Société des Océanistes*, 120-121, année 2005-1/2, pp. 31-40

—, 2009, *Le jardin du casoar, la forêt des Kasua : savoir-être et savoir-faire écologiques*. Paris : CNRS éd ; Ed. de la Maison des sciences de l'homme (Chemins de l'ethnologie)

BUCCHI Massimiano, 1999, *Vino, alghe e mucche pazze : la rappresentazione televisiva delle situazioni di rischio*. Roma : Rai Radiotelevisione Italiana (Collana VQPT ; 169)

BUSETTO Giorgio (a cura di), GROSZER Caroline (fotografie), 2003, *De Poli : due secoli di navi a Venezia*. Venezia : Fondazione Querini Stampali Onlus ; Pellestrina : Cantiere Navale De Poli

CALLON Michel, 1986, « Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc ». *L'année sociologique*, n° 36, pp. 169-208

CAMPION-VINCENT Véronique, RENARD Jean-Bruno, 1998, *Légendes urbaines : rumeurs d'aujourd'hui*. Paris : Payot & Rivages (Petite bibliothèque Payot ; 338)

CANIATO Giovanni, TURRI Eugenio, ZANETTI Michele, 1995, *La Laguna di Venezia*. Verona : Cierre

CANZIAN Dario, 2011, « L'exploitation des zones humides dans la plaine du Veneto et dans la lagune de Venise au Moyen-Âge (XIIe-XIVe siècles) : arbitrages et conflits ». In Beck Corinne, Derex Jean-Michel, Sajaloli Bertrand (sous la direction de), *Usages et espaces communautaires dans les zones humides : actes de la journée d'étude 2010*. Vincennes : Publications du Groupe d'histoire des zones humides, pp. 65-74

CAPATTI Alberto, MONTANARI Massimo, 2002, *La cuisine italienne : histoire d'une culture*. Préface à l'éd. française de Jacques Le Goff. Traduit de l'italien par Anna Colao ; avec la collaboration de Mino Colao. Paris : Éd. du Seuil

CARDONA Giorgio Raimondo, 1995, *La foresta di piume : manuale di etnoscienza*. Roma : Laterza

CASSON Felice, 2007, *La fabbrica dei veleni : storia e segreti di Porto Marghera*. [S.l.] : Sperling & Kupfer (Continente desaparecido)

CERNUSCHI-SALKOFF Serafina, 1987, *La ville du silence : étude socio-anthropologique de la commune de Comacchio en Italie*. Paris : Ed. de la Maison des sciences de l'homme

CLAEYS Cecilia, 2010, « Les « bonnes » et les « mauvaises » proliférantes ». *Études rurales*, n° 185, pp. 101-118

—, SIROST Olivier, 2010, « Proliférantes natures : introduction ». *Études rurales*, n°185, pp. 9-22

COCO Carla, 1997, *Venezia in cucina*. Roma : Laterza (I Robinson / Letture)

COLLOMB Gérard, 2009, « Sous les tortues, la plage ? : protection de la nature et production des territoires en Guyane ». *Ethnologie française*, janvier-mars, tome XXXIX, pp. 11-21

CORBIN Alain, 1998, *Le territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage : 1750-1840*. Paris : Aubier (Collection historique)

CORTELAZZO Manlio, [circa 1960], *Questionario dell'Atlante linguistico Mediterraneo = Questionnaire de l'atlas linguistique méditerranéen*. Venezia : Fondazione Giorgio Cini

COSTANTINI Massimo, 2004, *Porto navi e traffici a Venezia : 1700-2000*. Venezia : Marsilio

COSTE Victor, 1855, *Voyage d'exploration sur le littoral de la France et de l'Italie. Rapport à M. le ministre de l'Agriculture, du commerce et des travaux publics sur les industries de Comacchio, du lac Fusaro, de Marennes et de l'anse de l'Aiguillon*. Paris : Impr. Impériale

COTTE J., 1944, *Poissons et animaux aquatiques au temps de Pline : commentaires sur le livre IX de l'Histoire naturelle de Pline*. Paris : Lechevalier

CRESSWELL Robert, 1976 « Techniques et culture. Les bases d'un programme de travail ». *Techniques et culture. Bulletin de l'équipe de recherche 191*, n° 1, pp. 7-59

CROUZET-PAVAN Elisabeth, 1995, *La mort lente de Torcello*. Paris : Fayard

CUISENIER Jean, 1987, « Aventure, capture : le contrôle de l'aléatoire par le pêcheur en mer ». *Ethnologie française*, XVII (2-3), pp. 209-218

DALLA BERNARDINA Sergio, 1996, *L'utopie de la nature : chasseurs, écologistes et touristes*. Paris : Imago

—, 2000, « "Algues tueuses" et autres fléaux. Pour une anthropologie de l'imaginaire écologique en milieu marin : le cas de *Caulerpa taxifolia* ». *La Ricerca folklorica*, n° 42, pp. 43-55

—, 2010, *Les invasions biologiques sous le regard des sciences de l'homme*. In Barbault Robert, Atramentowicz Martine (coordinateurs), *Les invasions biologiques, une question de nature et de sociétés*. Versailles : Ed. Quæ (Collection Synthèses)

DELBOS Geneviève, 1982, « Les paludiers de Guérande et la météo ». *Ethnologie française*, XII, 3, pp. 262-274

DELBOS Geneviève, JORION Paul, [1984], *La transmission des savoirs*. Paris : Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 1990 (Ethnologie de la France)

DE MAURO Tullio, 1999 et 2007, *Grande dizionario italiano dell'uso*. Torino : UTET

DE PALMA Antonella, SAVOGIN Sandra (a cura di), 2009, *Una città : Venezia, la memoria dell'acqua*. Venezia : Società di Mutuo Soccorso Ernesto de Martino, Provincia di Venezia

DE RITA Giuseppe, 1993, *Una città speciale : rapporto su Venezia*. Venezia : Marsilio

DESCOLA Philippe, 1986, *La nature domestique : symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. Paris : Ed. de la Maison des sciences de l'homme

—, PALSSON Gísli, 1996, *Nature and society. Anthropological perspectives*. London and New-York : Routledge

—, 2005, *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines)

—, 2011, *L'écologie des autres : l'anthropologie et la question de la nature*. Versailles : Ed. Quæ

DEVEREUX Georges, [1980], *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Préface de Weston La Barre. Traduction de l'anglais par H. Sinaceur, revue par l'auteur. Paris : Flammarion, 2012 (Champs. Essais ; 1038)

DISTEFANO Giovanni, PALADINI Giannantonio, 1996, *Storia di Venezia, 1797-1997*. Venezia : Supernova-Grafiche Biesse

DIVARI Luigi, 2003, *Belpesse : pesci, pesca e cucina ittica nelle lagune venete*. Sottomarina di Chioggia : il Leggio

Dizionario Garzanti della lingua italiana. 7a ed.. Milano, Garzanti, 1969

DOUGLAS Mary, 1986, *How institutions think*. Syracuse : Syracuse university press

—, [1966], *De la souillure : études sur la notion de pollution et de tabou*. Traduit de l'anglais par Anne Guérin. Paris : La Découverte, 1992 (Textes à l'appui)

—, 1998, « La pureté du corps ». *Terrain* n° 31, sept., pp. 5-12

DUFOUR Marie-Hélène, 1990, « Leggere e gestire i fondi marini. Due aspetti complementari della pesca nel littorale della Provenza ». *La Ricerca folklorica*, n° 21, 1990, pp. 51-55

DURAND Jean-René, LEMOALLE Jacques, WEBER Jacques (publié par), 1991, *La recherche face à la pêche artisanale*. Paris : ORSTOM, Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération (Colloques et séminaires)

ELLEN Roy, FUKUI Katzuyoshi (ed.), 1996, *Redefining nature, ecology, culture and domestication*. Oxford, Washington : Berg (Explorations in anthropology)

- ELTON Charles [1958], *The Ecology of Invasions by Animals and Plants*. Chicago : University of Chicago press, 2000
- FABBRI Fabrizio, 2003, *Porto Marghera e la laguna di Venezia : vita, morte, miracoli*. Milano : Jaca books (Di fronte e attraverso ; 599). (Terra terra)
- FAUGERE Elsa, SENEPART Ingrid (sous la direction de), 2012, « Itinéraires de coquillages ». *Techniques & cultures*, n°59
- FERRARI Fabrizio, 1998, « I pescatori dell'Adriatico dalle lagune alle grande migrazioni ». *Chioggia : rivista di studi e ricerche*, giugno, n°12, pp. 129-137
- FIRTH Raymond, 1946, *Malay fishermen : their peasant economy*. London : Kegan Paul (International library of sociology and social reconstruction)
- FISCHLER Claude, [1990], *L'omnivore*. Paris : O. Jacob, 2001 (Poches Odile Jacob ; 43)
- FLANDRIN Jean-Louis, MONTANARI Massimo (a cura di), 1997, *Storia dell'alimentazione*. Ed. Laterza
- FOLENA Gianfranco, 1954, « Cappe e capparazze ». *Lingua Nostra*. Firenze : Sansoni, XV, p. 75
- , 1963-64, « Per la storia della ittionimia volgare ». *Bollettino dell'atlante linguistico mediterraneo*. Venezia : Fondazione Giorgio Cini, Centro di cultura e civiltà, n°5-6, pp. 61-137
- FUSCO Margherita, MIZZAN Luca, TRABUCCO Raffaella, 2008, *Le tegnùe : ambiente, organismi, curiosità*. 2a ed. Venezia : Museo di storia naturale ; Fondazione musei civici di Venezia ; ARPAV, Agenzia regionale per la prevenzione e protezione ambientale del Veneto
- FORTIBUONI T., GIOVANARDI O., RAICEVICH S. (a cura di), 2009, *Un altro mare : la pesca in Alto Adriatico e laguna di Venezia dalla caduta della Serenissima ad oggi : un'analisi storica ed ecologica*. Chioggia : Ed. Associazione "Tegnue di Chioggia"
- GEISTDOERFER Aliette, 1987, *Pêcheurs acadiens, pêcheurs madelinot : ethnologie d'une communauté de pêcheurs*. Québec : les Presses de l'Université Laval ; Paris : Éd. du Centre national de la recherche scientifique
- , 1987, « Neutraliser le hasard : les aléas de la production halieutique (Atlantique Nord) ». *Ethnologie française*, n° 2-3, avril-sept., tome XVII, pp. 219-226
- GIANNI Nicola, 2005, « La pesca a Chioggia nei primi decenni del Novecento ». *Chioggia : rivista di studi e ricerche*, aprile, n°26, pp. 187-207

- GIBIN Cinzio, 2007, *Chioggia : città della pesca*. Treviso : Canova
- GIOVANNONI Vincent, 1995, *Les pêcheurs de l'étang de Thau : écologie humaine et ethnologie des techniques*. Paris : l'Harmattan (Connaissance des hommes)
- GODELIER Maurice, 1984, *L'idéal et le matériel : pensée, économies, sociétés*. Paris : Fayard
- GOEDEFROIT Sophie, 2001, « La part maudite des pêcheurs de crevettes à Madagascar ». *Etudes rurales*, n° 159-160, pp. 145-172
- , CHABOUD Christian, BRETON Yvan (éd.), 2002, *La ruée vers l'or rose : regards croisés sur la pêche crevette traditionnelle à Madagascar*. Paris : IRD éd. (Latitudes 23)
- GRENIER Philippe, 1985, « Mutations difficiles dans l'archipel chilote, Patagonie chilienne, des ramassages itinérants aux coopératives de conchyliculteurs ». *Anthropologie maritime, actes du colloque national 1984 « Le littoral, milieux et sociétés » de la Société d'ethnologie française, cahier n°2*, pp. 279-288
- HARDIN Garrett, 1968, « The tragedy of the commons ». *Science*, vol. 162, December 1968, pp. 1243-1248
- HARRIS Marvin, 1976, « Lévi-Strauss et la palourde. Réponse à la conférence Gildersleeve de 1972 ». *L'Homme*, XVI, n°2-3, pp. 5-22
- HAUDRICOURT André-Georges, 1962, « Domestication des animaux, cultures des plantes et traitement d'autrui ». *L'Homme*, II, pp. 40-50
- HELMREICH Stefan, 2005, « How scientists think ; about 'Natives', for example. A problem of taxonomy among biologists of alien species in Hawaii ». *JRAI*, n° 11, pp. 107-128
- HOBSBAWM Eric, RANGER Terence (dir.), 2006, *L'invention de la tradition*. Paris : Ed. Amsterdam
- HOCQUET Jean-Claude, 1978, *Le sel et la fortune de Venise*. Villeneuve-d'Ascq : Publications de l'Université de Lille III
- INGOLD Tim, 2010, « L'outil, l'esprit et la machine : une excursion dans la philosophie de la « technologie » ». *Cultures matérielles*, n° 54-55, pp. 291-311
- , 2013, *Marcher avec les dragons*. Traduit de l'anglais par Pierre Madelin. Bruxelles : Zones sensibles
- IOSEFFINI Marino, 2007, *Tecniche di pesca in alto Adriatico nella tradizione chioggiotta*. Sottomarina : il Leggio

- JAVELLE Aurélie, KALAORA Bernard, DECOCQ Guillaume, 2010, « De la validité d'une invasion biologique : *Prunus serotina* en forêt de Compiègne ». *Études rurales*, n° 185, pp. 39-50
- JORION Paul, 1983, *Les pêcheurs d'Houat : anthropologie économique*. Paris : Hermann
- KEIFENHEIM Barbara, 1992, « Identité et altérité chez les Indiens Pano ». *Journal de la société des américanistes*, vol. 78, n° 2, pp. 79-83
- LANE Frederic C., [1973], *Venise : une république maritime*. Traduit par Yannick Bourdoiseau et Marie Ymonet. Paris : Flammarion, 1985 (Champs ; 184)
- LARRÈRE Catherine, LARRÈRE Raphaël, 1997, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*. Paris : Aubier (Alto)
- LASSERRE P., VIAROLI P., CAMPOSTRINI P., 2005 [CD-Rom], *Lagoons and coastal wetlands in the global change context : impacts and management issues : proceedings of the international conference, Venice, 26-28 April 2004*, UNESCO
- LATOURE Bruno, WOOLGAR Steve, 1993, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*. Traduit de l'anglais par Michel Biezunski. Paris : La Découverte (Sciences et société)
- , [1991], *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*. Paris : La Découverte, 2009 (Poche. Sciences humaines et sociales ; 26)
- , 1999, *Politiques de la nature : comment faire entrer les sciences en démocratie*. Paris : La Découverte (Armillaire)
- LEBAUDY Guillaume, MAGNIN Frédéric, 2008, « Un petit escargot tout chaud... L'invasion de la campagne provençale par l'escargot *Xeropicta derbentina* : approche ethnologique ». In *De la nature sauvage à la domestication de l'espace : enquêtes ethnologiques en Provence et ailleurs : hommage à Annie-Hélène Dufour*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, pp. 145-162
- LÉGUÉ DUPONT Pascale, 1995, « L'huître de Marennes. Entre domaine public et espaces privés ». *Études rurales*, n° 133-134, pp. 137-148
- , 2004, *La moisson des marins-paysans*. Paris : Ed. de la Maison des sciences de l'homme ; Institut national de la recherche agronomique (Collection Natures sociales)
- LEMONNIER Pierre, 1976, « La description des chaînes opératoires : contribution à l'analyse des systèmes techniques ». *Techniques et culture. Bulletin de l'équipe de recherche 191*, n° 1, pp. 100-151

LESCUREUX Nicolas, 2007 [thèse de doctorat, Museum national d'histoire naturelle], *Maintenir la réciprocité pour mieux coexister ? Ethnographie du récit Kirghiz des relations dynamiques entre les hommes et les loups.*

LESTEL Dominique, 2004, *L'animal singulier*. Paris : Éd. du Seuil (La couleur des idées)

LEVAIN Alix, 2014 [thèse de doctorat, Museum national d'histoire naturelle], *Vivre avec l'algue verte : médiations, épreuves et signes.*

—, 2014, « Faire face aux "marées vertes", penser les crises du vivant ». *Biodiversité(s)*, Ethnographiques.org n° 27

En ligne : <http://ethnographiques.org/2013/Levain> (consulté le 20.03.2014)

LEVEDIANOS Giorgio, BROCADELLO Filippo, [200 ?], rapport sanitaire], *Pellestrina : stile di vita e stato di salute di una popolazione della laguna di Venezia*. Venezia : Città di Venezia ; Ospedale San Camillo

LÉVÊQUE Christian, MOUNOLOU Jean-Claude, PAVÉ Alain, SCHMIDT-LAINE Claudine, 2010, « À propos des introductions d'espèces ». *Études rurales*, n°185, pp. 219-234

LÉVI-STRAUSS, Claude, [1962], *La pensée sauvage*. In *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2008. (Bibliothèque de la Pléiade ; 543)

—, 1976, « Structuralisme et empirisme ». *L'Homme*, XVI (n°2-3), pp. 23-39

MENOZZI Marie-Jo, 2010, « Comment catégoriser les espèces exotiques envahissantes ». *Études rurales*, n° 185, pp. 51-66

MALINOWSKI Bronislaw, [1922], *Les argonautes du Pacifique occidental*. Traduit de l'anglais et présenté par André et Simonne Devyver ; préface de Sir James G. Frazer ; introduction de Michel Panoff. Paris : Gallimard, 1989 (Collection Tel ; 145)

MANCERON Vanessa, 2005, *Une terre en partage : liens et rivalités dans une société rurale*. Paris : Éd. de la Maison des sciences de l'homme

MAUSS Marcel, [1904], « Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos ». *Sociologie et anthropologie*, PUF : Paris, 1950, pp. 389-477

—, 1923-1924, « Essai sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques ». *L'année sociologique*, n° 30, Nouvelle série T.1, pp. 30-186

MENDICINO Antonio, PRANTERA Nadia, MADDALON Marta (a cura di), 2004, *Etnolinguistica e zoonimia : le denominazioni popolari degli animali*. Rende : Università degli studi della Calabria

MARTINO Enrico, 2008, « L'altra Venezia : Porta Sud-Chioggia ». *Meridiani*, anno XXI, n°172, pp. 40-45

MEMO Romano, 1996, *I pescatori Buranelli : famiglie cooperative a Burano, 1896-1996*, Roma : Federcoopescas (Mare da scoprire ; 1)

MÉNEZ Florence, 2000, « La disparition des algues dans la Lagune de Venise. Récits mythiques et histoire (presque) vraie ». *La Ricerca Folklorica*, n° 42, pp. 33-41

—, 2013, « Nativa ma non troppo : Processi di integrazione della vongola filippina nella laguna di Venezia ». In Bulian Giovanni, Raicevich Saša (a cura di) *In mare altrui : pesca e territorialità in ambito interdisciplinare*. Roma : Aracne (Cultura culture diritti ; 10), pp. 187-227

—, 2013, « Autre ou nôtre ? Appropriation et transformation de la palourde des Philippines dans la Lagune de Venise ». *Journal of mediterranean studies*, vol. 22, n° 2, pp. 401-426

—, 2014, « Les relations conflictuelles entre pêcheurs et administrateurs autour de la gestion de la palourde des Philippines dans la lagune de Venise ». In Franchomme Magalie, Labeur Christine, Quatrada Daria, Simonetti Remy, *Les zones humides méditerranéennes hier et aujourd'hui = Le zone umide mediterranee ieri e oggi*. Padova : Padova university press, pp. 247-266

MINELLI Alessandro, ORTALLI Gherardo, SANGA Glauco (a cura di), 2005, *Animal names = I nomi degli animali, Convegno internazionale*. Venezia : Istituto veneto di scienze lettere ed arti

MIOZZI Eugenio, 1968, *La Laguna, Venezia nei secoli*. Venezia : Casa editrice Libeccio

MONDARDINI MORELLI Gabriella (a cura di), 1990, *La culture del mare. La Ricerca folklorica* n°21

—, 1991, « Uno sguardo antropologico per la valorizzazione della cultura del mare ». *Chioggia : rivista di studi e ricerche*, n°7, pp. 61-70

MUSEO DEL TERRITORIO DELLE VALLI E DELLA LAGUNA DI VENEZIA, 2002, *Gli antichi mestieri delle valli : catalogo*. Mestre : Ed. Museo del territorio delle Valli e Laguna di Venezia

OBICI Giulio, 1967, *Venezia fino a quando ?*. Prefazione di Teresa Foscari Foscolo ; nota storica di Cesare De Michelis. Venezia : Marsilio (Tascabili)

PADOAN Angelo, 1999, « Mario Padoan (1899-1976) : amò scienza medica e arte poetica ». *Rivista di Chioggia*, n° 15, pp. 155-166

—, 2010, *Il mondo della pesca nel Novecento. Tradizioni e testimonianze della pesca Chioggiotta (mare, laguna e valle)*. Chioggia : il Leggio

PAILLARD Bernard, 1981, *La damnation de Fos*. Paris : Éd. du Seuil

PALSSON Gísli, 1989, « The art of fishing ». *MAST, Maritime anthropological studies*, vol. 2, n° 1, pp. 1-20

PAPINOT Christian, 2003, « Requalification du littoral et conflits d'usage 'estran-environnement et l'estran-territoire ». *Sociétés contemporaines*, n° 52, pp. 105-121

PASCAL Michel, LORVELEC Olivier, VIGNE Jean-Denis, 2006, *Invasions biologiques et extinctions : 11 000 ans d'histoire des vertébrés en France*. Paris : Belin ; Versailles : Quæ

PELLEGRINI Patricia, 2009, « Les temporalités de la nature ». In CTHS (org.) *Temps en partage : ressources, représentations, processus, 129e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Besançon, 2004*. Paris : Éd. du CTHS [CD-Rom]

PERINI Sergio, 2000, « La laguna come risorsa economica : dalle saline all'itticoltura ». *Studi Veneziani*, 39, pp. 15-46

PETRI Rolf, 1990, *La frontiera industriale : grande industria e leggi speciali prima della Cassa per il Mezzogiorno*. Milano : F. Angeli (Storia)

PITROU Perig, 2014, « Life as a process of making in the Mixe Highlands (Oaxaca, Mexico) : towards a 'general pragmatics' of life ». *JRAI*, n° 21, pp. 86-105

PRATESI Fulcro, 2001, *Storia della natura d'Italia*. Roma : Ed. Riuniti

PROVINCIA DI VENEZIA, 1981, *La pesca nella laguna di Venezia : antologia storica di testi sulla pesca nella laguna, sulla sua legislazione, sul popolo, la lingua e il lavoro dei pescatori, sui pesci e sulla cucina*. Venezia : Albrizzi ed.

RAMADE François, 2002, *Dictionnaire encyclopédique de l'écologie et des sciences de l'environnement*. Paris : Dunod

REA E., 1996, *Il Po si racconta. Uomini, donne, paesi, città di una Padania sconosciuta*. Milano : il Saggiatore

RÉMY Elisabeth, BECK Corinne, 2008, « Allochtone, autochtone, invasif : catégorisations animales et perception d'autrui ». *Politix*, n° 82, pp. 193-209

ROUÉ Marie, 2009, « Une oie sauvage qui traverse les frontières. La bernache du Canada ». *Ethnologie française*, n° 1, janvier-mars, tome XXXIX, pp. 23-34

- SALANI Francesco Antonio (a cura di Otto Mazzucato e Lorianò Ballarin), [manuscrit de 1818 et 1822], *Memorie sul littorale di Pellestrina*. San Pietro in Volta-Portosecco : Associazione culturale "El Fughero", [ca 1980]
- SALVATORI DE ZULIANI Mariù, 1976, *A tola co i nostri veci : la cucina veneziana*. Milano, F. Angeli
- SANGA Glauco, ORTALLI Gherardo (ed.), 2004, *Nature knowledge : ethnoscience, cognition and utility*. New-York, Oxford : Berghahn Books
- SANGA Glauco, 2003, « Identità artificiali ». *Venetica*, XVIII, terza serie 7, pp. 45-58
- (ed.), 2000, *Saperi tecnici e naturalistici. La ricerca folklorica*, n° 42
- SANTE V., 1946, *Terminologia marinaresca del dialetto di Chioggia* : tesi in glottologia, Università degli studi, Padova, Facoltà di lettere e filosofia (anno accademico 1945-46)
- SIBOUR VIANELLO Nico, 1991, « Palio de la Marciliana : proposta per una manifestazione storica ». *Rivista di Chioggia*, anno IV, n° 7, pp. 139-148
- SCAPPI Bartolomeo, [1570], *Opera : dell'arte del cucinare*. Saggio introduttivo di Giancarlo Roversi. Sala Bolognese : A. Forni, 2002
- SCARPA Gianni, RAVAGNAN Sergio, 1986, *Chioggia nel '900 : tra fascismo e democrazia*. Padova : Centro editoriale Veneto
- SCIAMA Lidia D., 2003, *A Venetian Island : environment, history and change in Burano*. New York : Berghahn (New directions in anthropology ; 8)
- SELMI Adel, HIRTZEL Vincent (dir.), 2007, *Gouverner la nature*. Paris : l'Herne (Cahiers d'anthropologie sociale ; 3)
- SERRES Michel, 1990, *Le contrat naturel*. Paris : F. Bourin (Philosophie de la nature)
- SPERBER Dan, 1975, « Pourquoi les animaux parfaits, les hybrides et les monstres sont-ils bons à penser symboliquement ? ». *L'homme*, XV, n° 2, pp. 5-34
- , 1982, *Le savoir des anthropologues : trois essais*. Paris : Hermann (Collection Savoir)
- TASSIN Jacques, KULL Christian A., 2012, « Pour une autre représentation métaphorique des invasions biologiques ». *Natures Sciences Sociétés*, 20, pp. 404-414
- TAMONI Franco, 2002 [mémoire de DEA], *Antropologia del mutamento nella Sacca di Goro, tesi di laurea*. Siena : Università degli Studi di Siena, facoltà di lettere e filosofia

- , 2005, « Cultura e coltura a Goro : introduzione alla molluschicoltura e cambiamenti socio-culturali ». *La Ricerca folklorica*, n°51, aprile, pp. 93-102
- TAGLIATI Enrico (a cura di), 2007, *Le valli nella Laguna medio inferiore di Venezia*. Venezia : Direzione regionale urbanistica, Regione del Veneto
- TIOZZO GOBETTO Pier Giorgio, 2009, « Chioggia e le valli ». In *Le valli : storie e immagini tra Chioggia e Saccisica*. Piove di Sacco : Peruzzo ed., pp. 157-221
- TROIAN Alberto, 2001, *Il mio mare : sessant'anni di pesca nell'Alto Adriatico*. [S.l.] : [s.n.]
- UNESCO, 1969, *Rapporto su Venezia*. Milano : Ed. Scientifiche e tecniche-Mondadori (Biblioteca della EST)
- VALLERANI Francesco, 1995, « Il naviglio lagunare e la pesca ». In *La laguna di Venezia*, Verona : Cierre ed., pp. 273-291
- , VAROTTO Maura (a cura di), 2005, *Il grigio oltre le siepi : geografie smarrite e racconti del disagio in Veneto*. Portogruaro : Nuova dimensione (Dossier ; 5)
- VAN GINKEL Rob, 2013, « La dinamica sociale e la logica economica delle imprese familiari nel settore della pesca ». In Bulian Giovanni, Raicevich Saša (a cura di) *In mare altrui : pesca e territorialità in ambito interdisciplinare*. Roma : Aracne (Cultura culture diritti ; 10), pp. 105-132
- VAN TILBEURGH Véronique, 1994, *L'huître, le biologiste et l'ostréiculteur : lectures entrecroisées d'un milieu naturel*. Paris : l'Harmattan
- VIALLO, Marie, 2001, « Les prises de Constantinople dans le mythe de Venise ». In *Prendre une ville au XVIe siècle*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, pp. 95-106
- VIANELLO, Gianfranco (a cura di Flavio e Fabio Lanza), 1993, *Racconti di un pescatore : la laguna di Venezia prima dell'inquinamento*. Venezia : Filippi
- (a cura di Patrizia Vianello), 1997, *Anni '50-'60 : l'isola di Pellestrina, una realtà da scoprire*. Venezia : Filippi
- VIANELLO Rita, 2004, *Pescatori di Pellestrina : la cultura della pesca nell'isola veneziana*. Verona : Cierre ed. (Etnografia veneta ; 4)
- ZAGO Roberto, 1982, *I Nicolotti, storia di una comunità di pescatori a Venezia nell'età moderna*. Abano Terme : Francisci (Materiali e ricerche ; 10)
- ZANZOTTO Andrea (a cura di Matteo Giancotti), 2013, *Luoghi e paesaggi*. Milano : Bompiani

ZINGARELLI Nicola, 1994, 1998 et 2004, *Lo Zingarelli. Vocabolario della lingua italiana*. Bologna : Zanichelli

ZORZI Elio, 1928, *Osterie veneziane*, con 30 illustrazioni. Bologna : Zanichelli

ZUCCONI Guido (a cura di), 2002, *La grande Venezia : una metropoli incompiuta tra Otto e Novecento*. Venezia : Marsilio

Références administratives et de biologie marine

BOATTO Vasco, PELLIZZATO Michele (a cura di), 2005, *La filiera della vongola : *Tapes philippinarum* in Italia*. Milano : F. Angeli

BOSCOLO Rossella "Brusà", 2002, « Gestione razionale di un allevamento di vongole filippine in laguna di Venezia ottimizzando la produzione ». *Chioggia : rivista di studio e ricerche*, aprile, n°20, pp. 45-60

BOUDOURESQUE Charles-François, 2008, *Les espèces introduites et invasives en milieu marin*. 3^{ème} éd. Marseille : GIS Posidonie publ.

BREBER Paolo, 1996, *L'allevamento della vongola verace in Italia*. Padova : CLEUP

BUSSANI Mario, 2009, *Manuale del conduttore-motorista alla pesca locale professionale*. Trieste : Ed. Hydrores

CASALE M., GIOVANARDI O., GRIMM F. [et al.], 2001, « Distribuzione ed abbondanza delle principali specie di molluschi bivalvi e caratterizzazione del comparto della vongola filippina in laguna di Venezia ». In *Pesca ed ambiente in laguna di Venezia e nell'Alto Adriatico*. Chioggia : ICRAM, 1997-2004

CECERE Ester, PETROCELLI Antonella, IZZO Giulio, SFRISO Adriano, 2009, *Flora and vegetation of the Italian transitional water systems*. Venezia : CORILA, Consorzio per la gestione del centro di coordinamento delle ricerche inerenti il sistema lagunare di Venezia

CESARI Paolo, 1992, « I molluschi ». In *La Laguna*, tomo I, Venezia : Corbo e Fiore, pp. 317-338

—, 1994, *I molluschi della Laguna di Venezia*. Venezia : Arsenale (Ambiente)

CHIEREGHIN Stefano (a cura di Cinzio Gibin), [manuscrit 17.-18.], *Descrizione de' pesci, de' crostacei, e de' testacei che abitano le lagune ed il golfo veneto*. Treviso : Canova, 2001

COMUNE DI VENEZIA, ASSESSORATO ALLE ATTIVITÀ PRODUTTIVE (a cura di), 2005, *Prodotti della Laguna di Venezia*. Venezia : Comune di Venezia

DONATI Francesco, RUOL Giulia, 2003, *Indagine d'impatto socio-economico della pesca del caparozzolo sulla filiera ittica del distretto di Chioggia*. Venezia : Fondazione della pesca di Chioggia

FIGUIER Louis, 1866, *Zoophytes et mollusques*. Paris, Hachette (*Tableau de la nature. La Vie et les moeurs des animaux*, par Louis Figuier)

GIOVANARDI Otello, BOSCOLO Rossella, FRANCESCHINI Gianluca, CASALE Mirco, 2006, « Lo sbilanciamento ecologico indotto dall'introduzione della vongola filippina, *Tapes philippinarum*, nella laguna di Venezia ». *Chioggia, rivista di studio e ricerche*, aprile 2006, n°28, pp. 73-90

GOULLETQUER P., 1997, *A bibliography of the Manila clam. Tapes philippinarum*. IFREMER, RIDRV – 97.02/RA/La Tremblade.
En ligne : <http://archimer.ifremer.fr/doc/1997/rapport-3221.pdf> (consultation le 15/10/2013)

GRAL, Gestione risorse alieutiche lagunari, 2008, *Manuale di corretta prassi igienica della produzione della vongola verace nel Veneto*. [S. l.] : [GRAL]

—, 2008, *Adeguamento del piano d'uso sostenibile delle aree in concessione per venericoltura*. Marghera : AGRI.TE.CO

—, 2011, *Piano d'uso sostenibile delle aree in concessione per venericoltura*. [S. l.] : [GRAL]. En ligne : <http://www.gral.venezia.it/home/piano-duso-sostenibile-delle-aree-in-concessione-per-venericoltura.html> (consultation le 15/10/2013)

GUERZONI Stefano, RACCANELLI (ed.), 2004, *The sick lagoon : dioxin and other persistent organic pollutants (POPs) in the lagoon of Venice*. Venezia : Cafoscarina

MAINARDI D., 2006, *Lo studio della biodiversità per un equilibrio fra conservazione e sfruttamento in laguna di Venezia*. Venezia : CORILA

MASIERO Franco, 2004, *Da Venezia a Grado*. Sottomarina : il Leggio

MAURACHER C., PELLIZZATO M., SFRISO A., 2009, « Indicatori economico-ambientali per lo sviluppo sostenibile della pesca nella laguna veneta ». In Trevisan Giovanna (a cura di), *La nuova PCP per il Mediterraneo : strumenti innovativi di gestione sostenibile e comportamenti responsabili*. Milano : F. Angeli

MIZZAN Luca, 1998, « Le specie alloctone del macrozoobenthos della laguna di Venezia : il punto della situazione ». *Bollettino del Museo civico di storia naturale di Venezia*, vol. 49, pp. 145-177

NACCARI Martina, 2009, « Strano, è nostrano ! ». *Il dialogo*, anno III, n° 9, settembre, pp. 10-11

- NOVELLO PAGLIANTI Giovanni Battista (a cura di), BOSCOLO Viviana, DA GESSO Giacomo, 2005, *Progetto « quale identità per il caparozzolante a Chioggia »*. Venezia : Fondazione della pesca
- NIERO E., 1996 [mémoire de DEA], *La filiera della molluschicoltura: aspetti economici e prospettive di sviluppo*, tesi di laurea. Venezia : Università Ca' Foscari di Venezia
- NUNES Paulo, ROSSETTO Luca, DE BLAEIJA Arianne, 2004, « Measuring the economic value of alternative clam fishing management practices in the Venice Lagoon : results from a conjoint valuation application ». *Journal of Marine Systems*, n° 51, pp. 309-320
- OLIVI Giuseppe, 1792, *Zoologia adriatica, ossia Catalogo ragionato degli animali del golfo e delle lagune di Venezia...* Bassano : [s.n.]
- ORGANIZZAZIONE PRODUTTORI Fasolari, 2006, *I fasolari dell'Alto Adriatico : la geografia dei luoghi, la storia di un'antica tradizione di pesca*. [S. l.] : s. n.
- Osservatorio naturalistico della laguna del comune di Venezia, GUERZONI Stefano, TAGLIAPIETRA Davide (a cura di), 2006, *Atlante della laguna : Venezia tra terra e mare*. Venezia : Marsilio
- PAILLARD Christine, MAES P. 1994, « The brown ring disease in manila clam, *Ruditapes philippinarum* ». *Diseases of aquatic organisms*, vol. 19, pp. 137-146
En ligne : <http://www.int-res.com/articles/dao/19/d019p137.pdf> (consultation le 15/07/2013)
- PALOMBI Arturo, SANTARELLI Mario, 1953, *Gli animali commestibili dei mari d'Italia : descrizione e nomi italiani, dialettali e stranieri dei pesci, tunicati, echinodermi, molluschi, crostacei*. Milano : Hoepli
- PELLIZZATO Michele (a cura di), 2002, *Pesci, molluschi e crostacei della laguna di Venezia : risorse ittiche e ambiente lagunare tra storia e innovazione*. Venezia : Cicero
- , GRIMALDI E., 1990, « Cenni storici sulla pesca e sull'allevamento dei molluschi bivalvi nella Regione Veneto ». In ESAV, *Tapes philippinarum : biologia e sperimentazione*, pp. 11-20
- , PAESANTI Francesco, 2000, *Tapes philippinarum*. 2. ed. Legnaro : Veneto agricoltura (Manuale di divulgazione. Serie acquacoltura ; 3)
- , et al., 2005, *Mestieri della pesca nella Regione Veneto*. Venezia : Genesidesign
- , SCATTOLIN Margherita (raccolta a cura di), 1982, *Materiali per una bibliografia sulla laguna e sul golfo di Venezia*. Chioggia : Consorzio per lo sviluppo della pesca e dell'acquicoltura del Veneto
- PRANOVI F., GIOVANARDI O. [et al.], 1994, « Ricerche sull'impatto della pesca dei molluschi bivalvi nella laguna di Venezia ». In ICRAM, *Pesca ed ambiente, 1991-1996*, pp. 201-217

—, FRANCESCHINI G., CASALE M., ZUCCHETTA M., TORRICELLI P., GIOVANARDI O., 2006, « An ecological imbalance induced by a non-native species : the Manila clam in the Venice Lagoon ». *Biological Invasions*, 8, pp. 595-609

—, LIBRALATO S., RAICEVICH S., GRANZOTTO A., PASTRES R., GIOVANARDI O., 2003, « Mechanical clam dredging in Venice Lagoon : ecosystem effects evaluated with a trophic mass-balance model ». *Marine Biology*, n° 143, pp. 393-403

PROVINCIA DI VENEZIA, Assessorato alla caccia, pesca e polizia provinciale, 2000, *Piano per la gestione delle risorse alieutiche delle lagune della provincia di Venezia*. Venezia : Provincia di Venezia

—, 2007, *La carta ittica della Provincia di Venezia : approvata con deliberazione del consiglio provinciale n. 2007/00085 del 20/12/2007*. Venezia : Provincia di Venezia

—, 2009, *Piano per la gestione delle risorse alieutiche delle lagune della provincia di Venezia*. Venezia : Provincia di Venezia

—, 2009b, *Norme per l'esercizio della pesca nelle acque interne e marittime interne*. Venezia : Provincia di Venezia (Assessorato caccia, pesca e polizia provinciale)

—, 2010, *Norme per l'esercizio della pesca nelle acque interne e lagunari*. Venezia : Provincia di Venezia (Assessorato alla pesca)

—, 2011, *Norme per l'esercizio della pesca nelle acque interne e lagunari*. Venezia : Provincia di Venezia (Assessorato alla pesca)

—, 2011b, *Manuale degli attrezzi e sistemi di pesca in Provincia di Venezia* (a cura di Michele Pellizzato). Venezia : Provincia di Venezia (Assessorato alla pesca e polizia provinciale)

REGIONE del VENETO, Ente di sviluppo agricolo (a cura del Settore pesca e acquacoltura, coordinamento di Giuseppe Alessandra), 1990, *Tapes philippinarum : biologia e sperimentazione*. [S.l.] : ESAV

—, 1999 [rapport], *Accordo di programma per la chimica a Porto Marghera*.

—, Segreteria regionale all'ambiente, Direzione tutela dell'ambiente, 2000 [rapport], *Piano direttore 2000 : testo modificato dalla commissione speciale per Venezia*.

SFRISO A, CURIEL D., RIMONDO A., (2009), « The lagoon of Venice ». In Cecere E., Petrocelli A., Izzo G., Sfriso A. (eds), *Flora and Vegetation of the Italian Transitional Water Systems*. Venezia : CORILA, pp. 17-80

SLOW FOOD ITALIA, [ca 2009], *I presidi del Veneto*, Venezia : Regione del Veneto

SOROKIN Y., GIOVANARDI O., 1995, « Studio sull'alimentazione di *Tapes philippinarum* e *T. decussatus* ("caparossoli") in laguna di Venezia ». *ICES Journal of Marine Science*, 52, pp. 853-862

SPALVIERI Italo, MARINO Roberto Gaspare, 2009, « La pesca abusiva di molluschi bivalvi nella laguna veneta ». *Rivista della Guardia di Finanza*, n°4, pp. 532-545

TORRICELLI Patrizia, BON Mauro, MIZZAN Luca, 1997, *Aspetti naturalistici della laguna come risorsa : parte prima : aspetti naturalistici della laguna*. Venezia : Fondazione ENI Enrico Mattei

TREVISAN Giovanna (a cura di), 2011, *Le vongole dell'Alto Adriatico tra ambiente e mercato*. Milano : F. Angeli (Economia. Ricerche)

TUROLLA Edoardo, 2000 [rapport], *Relazione storica : introduzione e allevamento della vongola verace filippina in Italia*.

—, ROSSETTI Emanuele, PELLIZZATO Michele, ZENTILIN Aurelio, 2008, « La venericoltura in Italia a 25 anni dal suo esordio ». *Il pesce*, anno XXI, n° 3, giugno 2008, pp. 31-38

Œuvres littéraires

BARBARO Paolo, 1990, *Lunario veneziano*. Torino : la Stampa
Traduction : *Lunaisons vénitiennes : nouvelles*. Traduit de l'italien par Muriel Gallot. Paris : La Découverte, 1992

DURAS Marguerite, [1953], *Les petits chevaux de Tarquinia*. Paris : Gallimard, 2007 (Folio ; 187)

COMISSO Giovanni, [1929], *Gente di mare*. Milano : Longanesi, 1988 (La Gaja scienza ; 256)
Traduction : *Au vent de l'Adriatique*. Traduit de l'italien par Marie-France Sidet. Paris : le Promeneur, 1990

GOLDONI Carlo, [1762], *Théâtre*. Préface de Paul Renucci ; textes traduits et annotés par Michel Arnaud. Paris : Gallimard, 1972 (Bibliothèque de la Pléiade ; 238)

HEMINGWAY Ernest, [1950], *Au-delà du fleuve et sous les arbres*. Traduction par Paule de Beaumont. In *Œuvres romanesques*. Tome 2. Paris : Gallimard, 1969 (Bibliothèque de la Pléiade ; 207)

HOUSSAYE Arsène, 1849, *Voyage à Venise*. Paris : F. Sartorius
En ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k105906m> (consultation le 15/06/2012)

LE GROS Marc, [1996], *Éloge de la palourde*. Chauvigny : L'Escampette éd., 2009

LEON Donna, [2001], *Mortes-eaux : roman*. Paris : Éd. du Seuil, 2005. Traduit de l'anglais (États-Unis) par William Olivier Desmond (Points policier ; 1331)

Roman adapté en Allemagne en téléfilm sous le titre *Das as Gesetz der Lagune* (« La loi de la lagune »). En ligne : <http://www.youtube.com/watch?v=ILtkjCE4H4k> (consultation le 17/11/2013)

MARINETTI Filippo Tommaso, 1910, « Discours futuriste aux Vénétiens ». *Poesia, moteur du futurisme*, août 1910

MONTESQUIEU Charles-Louis de Secondat, [1ère éd. 1894], *Voyage de Gratz à La Haye*. In *Œuvres complètes*. Tome 1. Paris : Gallimard, 1990 (Bibliothèque de la Pléiade ; 81)

SARTRE Jean-Paul [manuscrit, ca 1950], *La reine Albemarle ou le dernier touriste : fragments*. Texte établi et annoté par Arlette Elkaïm-Sartre. Paris : Gallimard, 1991

SCARPA Tiziano, 2000, *Venezia è un pesce : una guida*. Milano, Feltrinelli
Traduction : *Venise est un poisson : un guide*. Traduit de l'italien par Guillaume Chpaltine. Paris : C. Bourgois, 2002

SOLDATI Mario, 1981, *L'Incendio*. Milano : Mondadori
Traduction : *L'incendie*. Traduit de l'italien par Nathalie Bauer. Paris : Le Promeneur, 2009

SOLLERS Philippe, [1986], *Théorie des exceptions*. Paris : Gallimard, 1993 (Folio. Essais ; 28)

SPAGNOLO Stefano (a cura di), 2008, *Chioggia e gli scrittori del Nord-Est*. Sottomarina di Chioggia : il Leggio (Collana Il Novecento di *Chioggia : rivista di studi e ricerche*)

Filmographie

BRENTA Mario, 1985, *Robinson in laguna*, 26'

BUTTA Carmen, 2004, *Die Muschel Piraten : Kampf in der Lagune von Venedig*, 45'

« Cani in laguna ». *Striscia la notizia*, 4'16, diffusion 6 décembre 2011. En ligne : http://www.striscialanotizia.mediaset.it/news/2012/01/13/news_6950.shtml (consultation le 15/05/2014)

FRANCHINA Basilio, 1940, *Gente di Chioggia*, 13'

MINELLO Gianni, 1969, *Gente di Chioggia*, 18'50

« La sagra del pesce a Chioggia ». *Giornale Luce*, 1'16, diffusion 31 août 1938. En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=zj56LOznavs> (consultation le 15/05/2014)

SEGRE Andrea, 2011, *Io sono Li*, 1 h 38' [fiction]

« Du rififi à Venise ». *Thalassa*, 1 h, diffusion 28 mai 1999

ROAN, Reparto operativo aeronavale, Guardia di Finanza di Venezia [activités de la section vénitienne des Gardes des finances dans les années 2000], 6'25

« Vongole al veleno ». *Mi manda Rai 3*, diffusion 27 novembre 2009

UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI SCIENZE GASTRONOMICHE. « *Chioggia verace : attualità e memoria della piccola pesca* ». *Didattico tematico Pesca 2011 (gruppo Chioggia)*. Prise de vues et montage, Alessandro Scalerandi. 14'25. En ligne : https://www.youtube.com/watch?v=unzA0Ibi_s0 (consultation le 15/05/2014)

Webliographie

GRAL, Gestione risorse alieutiche lagunari

<http://www.gral.venezia.it/> (consultation le 16/09/2013)

MSN, Museo di storia naturale

<http://msn.visitmuve.it/it/ricerca/banche-dati-2/db-alloctone-laguna-e-mediterraneo/> (consultation le 16/09/2013)

MINISTERO DELL'AMBIENTE E DELLA TUTELA DEL TERRITORIO E DEL MARE

http://www.minambiente.it/home_it/menu.html?mp=/menu/menu_attivita/&m=Rete_Natura_2000.html (consultation le 16/09/2013)

FAO, Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture

http://www.fao.org/fishery/culturedspecies/Ruditapes_philippinarum/fr (consultation le 16/09/2013)

Annexes

1. Quelques données de production
2. Contrat d'achat de semence, éclosionerie anglaise. *Avec autorisation de publication de P. Breber*
3. « *Guerra delle vongole : primo morto* », article du *Corriere della sera*, 9 novembre 1991
4. « *Vongole nostrane, addio* », article du *Messaggero*, 3 septembre 1997
5. Extrait du Plan de pêche 2009 (daté d'octobre 2008) : cartographie des zones de concessions. PROVINCIA DI VENEZIA
6. Extrait du Plan de pêche 2014-2019 : cartographie des zones de concessions. PROVINCIA DI VENEZIA

Annexe 1. Quelques données de production

Années	Production de la lagune de Venise (en tonnes)	Production nationale (en tonnes)	Production de la lagune de Venise/production nationale (en %)
1986	4	31	12,9
1987	10	285	3,5
1988	14	1.937	0,7
1989	16	7.117	0,2
1990	1.300	16.709	7,8
1991	2.400	27.116	8,9
1992	3.000	26.434	11,4
1993	4.500	21.448	20,9
1994	16.000	32.723	48,9
1995	38.000	56.045	67,8
1996	40.000	59.100	67,7
1997	39.000	58.401	66,8
1998	40.000	62.960	63,5
1999	40.000	63.970	62,5
2000	35.000	58.635	59,7
2001	24.400	46.188	52,8
2002	17.700	40.200	44
2003	25.000		
2004	23.000		
2005	21.000		
2006	24.500		
2007	27.000		

D'après Pellizzato et Ross, 2004 et PROVINCIA 2009

Nombre de pêcheurs en activité en 2004 (*données du GRAL, 2013*) :

Nbre de pêcheurs dont c'est l'activité exclusive	Nbre de pêcheurs dont c'est l'activité prédominante	Nbre de pêcheurs dont c'est l'activité significative	Total des pêcheurs professionnels de palourdes
1 100	300	350	1 750

En 2004, environ 3000 personnes supplémentaires profitent des ressources de la palourde.

La pêche traditionnelle (*trezze, vagantiva, mitilicoltura*) compte environ 600 personnes, pour un produit lourd de 25.000.000 €.

La récolte des palourdes équivaut à un produit lourd d'environ 70.000.000 €.

Si l'on estime le chiffre d'affaires global (entreprises de transformation, chantiers et services) le montant peut atteindre 180.000.000 d'euros. En 2011 (*données de PELLIZZATO 2011*), entre 800 et 1 050 personnes inscrites dans une des 80 coopératives sont investies à plein-temps ou à temps partiel dans la vénériculture.

Rapport pêche et pisciculture :

Régions	Entreprises de pêche	Entreprises de pisciculture
Émilie-Romagne	883	646
Frioul-Vénétie-Julienne	342	86
Vénétie	1 619	911

Répartition des entreprises d'élevages :

Régions	Palourdes philippines	Autres mollusques
Émilie-Romagne	10	28
Frioul-Vénétie-Julienne	3	16
Vénétie	145	9

D'après : Osservatorio socio economico della pesca dell'Alto Adriatico 2005

Annexe 2: Contrat d'achat de semence, éclosion anglaise. Avec autorisation de publication de P. Breber



Ministry of Agriculture, Fisheries and Food

Directorate of Fisheries Research

Fisheries Laboratory Lowestoft Suffolk NR33 0HT

Telex 97470

Telegrams Fishlab Lowestoft

Telephone 0502 (Lowestoft) 62244

Dr. Paolo Breber,
Laboratorio CO.S.P.A.V.,
5, Viale Stazione,
30015 CHIOGGIA (VE)
Italia

Your reference

Our reference

Date 24th March, 1983

Certificate No: 2204

Certificate for export of oysters from England and Wales

1. Name and address of exporter .. Seasalter Shellfish ..
.....
..... The Harbour ..
.....
..... Whitstable, Kent ..
.....
Number of oysters to be despatched ... 200,000 ..
.....
Number of packages ONE ..
.....
Species of oyster (bi-valve) Tapes semi-decussata ..
.....
Origin and treatment of stock ..
.....
..... Ex Hatchery ..
.....
.....
.....
2. Urosalpinx cinerea does not occur in .. The Whitstable shellfish hatchery ..
.....
Random samples of .. Shellfish seed .. taken from ..
.....
..... This hatchery .. from time to time have been
inspected and no known pests have been found.

Signed 

Date 28.10.82

Fucilate e raid punitivi tra i pescatori di Chioggia e i concorrenti del Polesine

Guerra delle vongole, primo morto

Autotassazione Guida ai misteri

Autotassazione: chi la deve fare e come. Una guida del «Corriere» all'appuntamento fiscale, con esempi, casi particolari, suggerimenti pratici per non perdere tempo e non pagare più del dovuto. Il super acconto di novembre, quest'anno, sarà più pesante del solito. L'ultimo aumento, deciso dal governo, infatti, prevede per i contribuenti un versamento pari al 98% delle imposte dovute in base ai redditi prodotti nel '91 rispetto al 95% previsto in passato.

In SOLDI a pag. 26

VENEZIA — La guerra delle vongole tra i pescatori di Chioggia e quelli dei paesi del Polesine che si affacciano attorno al Po di Pila ha fatto la prima vittima.

Giovedì notte un peschereccio chioggiotto è stato centrato da numerosi colpi di fucile da caccia: Silvano Voltolina, 25 anni, è rimasto ucciso, tre suoi colleghi feriti. Ieri, per rappresaglia, un centinaio di imbarcazioni è arrivato nella zona di Pila. Dopo aver incendiato barche e capanni, i pescatori chioggiotti hanno tentato di sbarcare. Lo scontro diretto è stato evitato dalle forze dell'ordine che hanno dovuto esplodere numerosi colpi d'arma da fuoco a scopo intimidatorio. Alla base della contesa, che dura da molti mesi, il diritto di pesca nel tratto antistante il Po di Pila.

Pasqualetto a pag. 12

Andrea De Carlo

Tecniche di seduzione



romanzo Bompiani

Corriere della Sera 9.XI.91

Più resistenti i molluschi esotici. E il ministro Pinto chiede una legge per disciplinare l'«immigrazione» dei frutti di mare

Vongole nostrane, addio: i mari italiani sono invasi dalle «filippine»



Un carico di vongole

ROMA - Vongola italiana addio: mangeremo solo vongole filippine. Quando si chiede un piatto di spaghetti alle vongole, i frutti di mare che condiscono la pasta non hanno infatti quasi mai nulla a che vedere con le vongole di casa nostra che sono state praticamente soppiantate dai molluschi esotici. A sollevare il caso è il ministro delle Politiche agricole Michele Pinto che, rispondendo ad una recente interrogazione parlamentare, ha ammesso che «il ripopolamento artificiale con la vongola verace delle Filippine nelle lagune del delta del Po ha creato, a fronte di un elevato

incremento produttivo ed occupazionale nell'Alto Adriatico, una forte concorrenza biologica nei riguardi della vongola verace autoctona. La vongola allevata - afferma il ministro - risulta infatti di più veloce accrescimento e di maggiore resistenza all'ipossia (la scarsa concentrazione di ossigeno nell'acqua di mare dovuta alle alghe provocate dall'inquinamento) rispetto alla vongola indigena, tanto da risultare più pescata anche in aree non soggette ad allevamenti».

«Questo fenomeno - aggiunge Pinto - rientra nel consistente processo di in-

troduzione di specie *alloctone* (non indigene) di vongole in attività di acquacoltura le quali competono con le specie indigene sia nell'ambiente naturale sia nella selezione dei ceppi più idonei che gli stessi allevatori curano per le loro esigenze commerciali. Ciò determina in alcuni casi la scomparsa o rarefazione di alcune specie tipiche dalle singole aree interessate».

Per evitare l'aggravamento di questo fenomeno che potrebbe portare in teoria all'estinzione della vongola italiana da parte della più resistente vongola filippina, sarebbe necessario - secondo

Pinto - «che fossero dettate norme più severe sull'importazione di specie esotiche». Il ministero delle Politiche agricole si attiverà in questo senso con i ministeri dell'Ambiente, della Sanità e dei Trasporti - è l'impegno di Pinto - «per adottare i necessari provvedimenti».

Già l'anno scorso era stato lanciato l'allarme per la moria di molluschi bivalvi (vongole e mitili) che colpiva il medio e l'alto Adriatico con «gravissime conseguenze» (così denunciò la Lega Pesca) per le cooperative dedite a questo tipo di pesca. La causa ipotizzata era l'anossia, la mancanza di os-

sigeno nelle acque dovute ad un abbondante apporto di detriti fluviali e a condizioni del mare che non favoriscono il mescolamento delle acque. E' di qualche mese fa, poi, la denuncia di Greenpeace che accusò gli scarichi di Porto Marghera di inquinare le acque lagunari e, di conseguenza, le vongole coltivate a Venezia. «Le concentrazioni di mercurio riscontrate in uno scarico che sfocia nel Canale Petroli - denunciò Greenpeace - sono risultate tra le più elevate del mondo». E nelle vongole l'associazione trovò concentrazioni di mercurio e piombo, e anche diossine.

Messaggero 03/09/1997

Estratto per riassunto della tesi di dottorato

Studente: Florence Ménez

matricola: 955908

Dottorato: Storia sociale europea

Ciclo: 26

Titolo della tesi :

La parabole de la palourde : ontogénèse d'un attachement inter-spécifique dans la lagune de Venise. Ethnographie de son récit biographique

Riassunto

Dopo la sua introduzione volontaria nella laguna di Venezia nel 1993, la vongola filippina, specie esotica e invasiva, è diventata una sorgente di prosperità insperata e un vettore di problemi ecologici e sociali. Vongola, pescatori e istituzioni hanno stretto delle relazioni interspecifiche che hanno portato alla ridefinizione delle ontologie in una complessità condivisa. Alloctona e selvaggia « vongola alla diossina », essa deve metamorfosarsi, diventare ibrida, non senza controversie, per essere integrata e incorporata. Attraverso una serie di operazioni ideali e materiali, una mitografia dell'abbondanza e una interrogazione delle categorie, essa diventa indigena ovvero tradizionale, domestica e infine « vongola di stato ». Di fronte a questa singolare vongola, i pescatori, in una dinamica di predazione, inventano o adattano le rappresentazioni e le pratiche, e resistono ai tentativi di domesticazione delle istituzioni che vogliono imporre la venericoltura come forma di sfruttamento delle risorse lagunari. Nella dicotomia tra saperi contestualizzati dei pescatori da un lato, e saperi decontestualizzati delle istituzioni dall'altro, si giocano i conflitti sulla nuova definizione delle frontiere, sulla riappropriazione di uno spazio, e di una vongola che si sottrae agli utilizzi imposti.

Parole chiave :

Invasioni (biologia) / Relazioni uomo-animale / Vongola / Venericoltura / Domesticazione / Pescatori / Saperi ecologici / Classificazione / Alterità / Conflitti / Tutela dell'ambiente / Laguna di Venezia (Italia)

Résumé

Dans la lagune de Venise, la palourde philippine, espèce exotique envahissante, est devenue une source de prospérité inespérée et un vecteur de controverses écologiques et sociales depuis son introduction volontaire en 1983. Palourde, pêcheurs, néo-pêcheurs et institutions nouèrent des relations interspécifiques qui redéfinissent les ontologies de chacun dans une complexité

partagée. Usages, représentations, savoirs et pratiques redessinent les frontières de l'altérité. Face à cette palourde singulière, une série d'opérations idéelles et matérielles s'instaure en lagune. Une mythographie de l'abondance et un questionnement des catégories permettent la transformation de la sauvage et étrangère « palourde à la dioxine » en domestique « indigène » et en « palourde d'État ». Entre la dynamique de la prédation et l'imposition de l'élevage par les institutions, les pêcheurs s'hybrident eux aussi pour l'appropriation d'une palourde qui résiste à la domestication dans un espace en constante mutation.

Mots-clés

Invasions biologiques / Relations homme-animal / Palourde / Vénériculture / Domestication / Pêcheurs / Savoirs écologiques / Animaux-classification / Altérité / Conflits / Gestion de l'environnement / Lagune de Venise (Italie)

Abstract

After its voluntary introduction to the Venetian Lagoon in 1983, the invasive and exotic Manila clam species has become an unexpected source of prosperity, as well as a carrier of social and ecological problems. The clam, fishermen and institutions of the area tied together interspecific relationships that led to a redefinition of ontologies within a system of shared complexity. This allochthonous and wild species, called "dioxin clams", had to undergo a metamorphosis transformation to become an hybrid, not without controversy, in order to be integrated and locally incorporated. Through a series of idea-led and material operations, a mythography of abundance and a questionments of categories, the clam species was gradually considered "indigenous", "traditional" or "domestic", and finally even "the state clam". In dealing with this singular clam, the fishermen invented and adapted their rapresentations and practices, predatorily resisting the attempts of clam domestication by institutional agencies that aim to impose clam-farming as a way of exploiting the lagoon's resources. Through a dichotomy between the fishermen's contextual knowledge and the de-contextualized knowledge of nature of institutional agencies on the other, conflicts are played on the new definition of confines, on the reappropriation of a space, and of a clam which elude all imposed uses.

Key words :

Biological invasions / Human-animal relationships / Clam / Shelfish culture / Domestication / Fishermen / Ecological knowledge / Animals-classification / Other / Interpersonal confrontation / Environmental management / Lagoon of Venice (Italy)

Firma dello studente